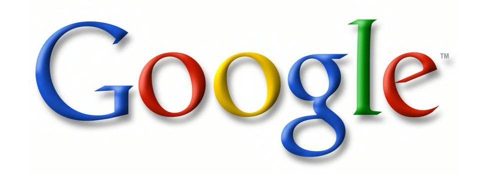
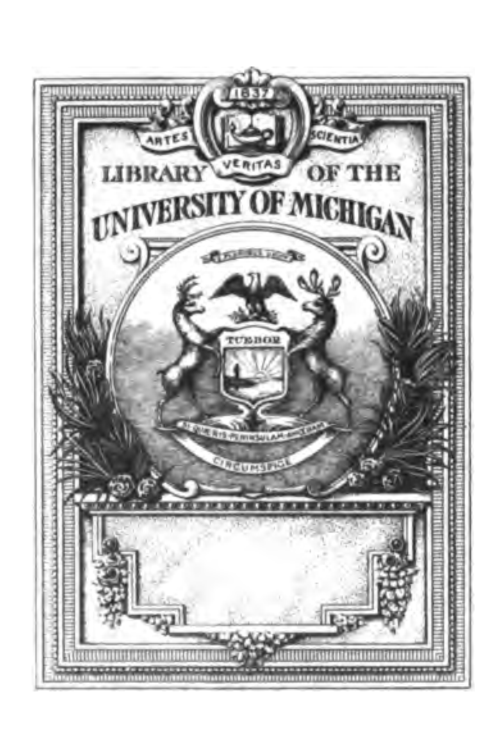



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

MISSION SCIENTIFIQUE

AU CAUCASE

I

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4

MISSION SCIENTIFIQUE

AU CAUCASE

ÉTUDES

ARCHÉOLOGIQUES & HISTORIQUES

PAR

J. DE MORGAN

TOME PREMIER

LES PREMIERS AGES DES MÉTAUX

DANS L'ARMÉNIE RUSSE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

MISSION SCIENTIFIQUE

AU CAUCASE

ÉTUDES

ARCHÉOLOGIQUES & HISTORIQUES

PAR

J. DE MORGAN

TOME PREMIER

LES PREMIERS AGES DES MÉTAUX

DANS L'ARMÉNIE RUSSE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

A MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONSIEUR LE MINISTRE,

En me faisant l'honneur de me confier une mission archéologique au Caucase, vous m'avez chargé de faire des recherches pour nos Musées nationaux et des études archéologiques. J'ai eu l'honneur d'adresser, au Ministère de l'instruction publique, des collections qui proviennent de mes travaux, et je termine aujourd'hui le mémoire dans lequel j'ai réuni tous les renseignements qu'un long séjour dans la Transcaucasie et des fouilles importantes m'ont permis de recueillir.

Je me suis efforcé de grouper dans ce travail, non-seulement les documents résultants de mes découvertes, mais aussi toutes les données historiques que j'ai été à même de retrouver, ainsi que les considérations d'ensemble que mes études sur le Caucase me permettent de formuler.

Je n'ai pas la prétention d'avoir épuisé l'intéressante question des origines des métaux dans le Caucase, loin de là ; les documents scientifiques que j'avais entre les mains étaient trop incomplets pour que je puisse songer à n'avoir fait aucune omission, et d'ailleurs je suis loin de m'accorder la compétence nécessaire pour résoudre des problèmes aussi difficiles.

Ayant, pendant trois ans passés au Caucase, travaillé seul,

sans points de comparaisons et sans autre assistance que celle de quelques ouvrages que je possédais avec moi, dans les montagnes d'Arménie, j'ai peut-être mis dans ce mémoire une trop grande somme de considérations et d'opinions personnelles ; peut-être aussi, n'ai-je pas fait l'usage convenable des derniers travaux des archéologues et ai-je trop négligé les aperçus nouveaux des savants ; mais il m'était impossible, éloigné de tout centre scientifique comme je l'étais, de me tenir au courant des découvertes les plus récentes. J'ose cependant espérer, Monsieur le Ministre, que vous daignerez accueillir ce travail avec bienveillance, en songeant à l'insuffisance des ressources scientifiques dont je disposais.

Depuis vingt ans environ, beaucoup d'archéologues sont venus travailler au Caucase, et, surtout depuis que Son Altesse impériale Monseigneur le Grand Duc Michel Nicolaiéwitch a gouverné cette province, une impulsion nouvelle a été donnée aux sciences pour lesquelles la famille impériale de Russie se montre toujours si favorable. Un musée a été créé à Tiflis sous la direction distinguée de M. G. Radde, les collections de l'Hermitage et de Moscou se sont enrichies de documents d'une valeur incomparable. Mais, malgré tous les efforts des savants russes et leurs remarquables travaux, l'empire du Tsar est trop vaste pour que les étrangers n'y trouvent pas, eux aussi, un champ d'études ; ils y sont d'ailleurs accueillis avec cette bienveillance et cette générosité que nous nous sommes toujours plu, en France, à reconnaître chez les Russes.

Mais qu'il me soit permis de remercier ici les personnes qui ont bien voulu m'accorder leur concours dans les études scientifiques que je poursuivais.

Je dois à Son Excellence le prince Chervachidzé, gouverneur

de la province de Tiflis, les facilités que j'ai eues pour exécuter mes recherches; je ne saurais trop lui en exprimer ma reconnaissance en mon nom comme en celui de la science.

Je dois également remercier M. Magaloff, chambellan de Sa Majesté l'Empereur, et le prince Georges Mélikoff, pour le charmant accueil qu'ils ont fait à mes recherches, et l'extrême obligeance avec laquelle ils m'ont autorisé à pratiquer des fouilles dans leurs vastes domaines.

Dans l'étude des origines des métaux, le Caucase présente un intérêt tout spécial; il est, vers l'Orient, le dernier point connu dans les sciences préhistoriques; plus ancien que l'Europe et la Grèce, il renferme les vestiges de ces civilisations que les nôtres ont eues pour berceau. Plus loin, ce sera dans les pays de la Transcaspienne, dans les plateaux de l'Iran, qu'il faudra rechercher les traces de ce grand courant qui a changé la face du monde.

Il est certain que le Caucase n'a pas dit son dernier mot, bien des questions sont encore indécises et attendent que de nouvelles recherches soient venues encore fournir des documents, je n'en espère pas moins que ce mémoire jettera quelque lumière sur l'usage des métaux dans la haute antiquité et par suite sur les origines de notre propre civilisation, et je vous prie, Monsieur le Ministre, de vouloir bien agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

J. DE MORGAN.

Tiflis, le 31 décembre 1888/12 janvier 1889.

LES

PREMIERS AGES DES MÉTAUX

DANS L'ARMÉNIE RUSSE

APERÇU GÉNÉRAL

Depuis que Boucher de Perthes, en révélant à la science l'existence de l'homme quaternaire, a jeté les bases de l'archéologie préhistorique, de nombreux savants se sont livrés à cette nouvelle étude, des collections considérables ont été amassées ; et nos connaissances de l'homme, jadis si imparfaites, se confondirent bientôt avec la paléontologie. Nous considérons aujourd'hui, en effet, les vestiges humains comme des fossiles de même importance scientifique que ceux renfermés dans les plus anciens sédiments.

Le principal but que se sont proposés les archéologues était, après avoir étudié les mœurs de nos ancêtres, de préciser l'époque de leur apparition sur le globe, ou tout au moins de fixer l'âge des restes qu'il leur était donné d'examiner.

Deux écoles se sont rapidement fondées, l'une biblique, cherchant à mettre en concordance les termes vagues de l'Écriture avec les faits indéniables que l'observation révèle tous les jours ; l'autre transformiste, mais poussant cette théorie aux dernières limites et créant de toutes pièces les espèces et même les genres indispensables à sa doctrine des descendances.

Je n'aurai certes pas la vanité d'entrer en lutte avec l'une ou l'autre de ces écoles : elles sont toutes deux représentées par des savants éminents dont le nom seul impose le respect. Je me con-

tenterai, dans mes études, d'énoncer mes propres observations, et d'en tirer parti en me servant de tous les documents profanes ou religieux qui peuvent jeter quelque lumière sur ces époques reculées. La Bible, comme les autres documents qui nous ont été légués par l'antiquité, renferme des renseignements du plus haut intérêt lorsqu'il s'agit des origines de l'homme et de la métallurgie dans les régions du Taurus et de l'Arménie. Les annales assyriennes viennent ajouter leurs lumières à ces indications, et l'étude du pays même, au point de vue minier et archéologique, permet de tirer des conclusions qui, bien qu'ayant plutôt un intérêt local, n'en sont pas moins d'importants jalons dans l'histoire générale de l'humanité.

Dans la plupart des régions, avant d'entrer dans une ère de civilisation réelle, l'homme est passé successivement par trois états principaux. Dans le premier, la pierre et les métaux natifs étaient les seules matières employées pour la fabrication de tous les instruments nécessaires à la vie ; dans le second, le bronze était seul connu avec quelques métaux précieux ; et enfin le troisième, dû à l'apparition du fer, est l'état dans lequel nous sommes encore aujourd'hui, malgré tous les progrès de la civilisation. Ce sont ces différentes phases par lesquelles est passée l'humanité, qui ont, dans l'antiquité, donné naissance aux fables de l' « âge d'or ». Pour les anciens, cet âge était une époque chronologique non précisée, mais générale et appliquée à tous les peuples, à toutes les races.

Cette tendance vers une classification chronologique se retrouve dans les termes employés de nos jours encore par les archéologues qui ont abordé les études préhistoriques. Les mots de *périodes*, *âges*, *époques*, se retrouvent à chaque instant dans leurs ouvrages et laisseraient croire à une classification absolue, alors qu'elle n'est jamais que relative et ne peut être appliquée avec justesse que pour des pays ou des régions habitées par la même race et ayant subi, dès la plus haute antiquité, les mêmes influences et les mêmes invasions.

Si l'on envisage d'une manière générale les divers phénomènes qui peuvent modifier la civilisation d'un peuple, on se trouve en présence d'une série très restreinte de causes. Le progrès d'une

race n'a pu prendre son essor que de deux manières : par développement naturel et spontané des facultés de cette race, ou par influence d'un autre peuple ayant déjà atteint un degré de civilisation plus avancé.

Le développement naturel est unique et spécial ; il peut être plus ou moins lent, mais il porte toujours le cachet exclusif de la race chez laquelle il est né. L'influence, au contraire, peut se manifester sous des formes diverses ; elle peut se produire par suite de phénomènes pacifiques ou d'actes violents. Le commerce, pris dans son acception la plus générale, est le seul agent pacifique de civilisation, tandis que l'arrivée d'une race primitive dans un milieu civilisé, ou inversement celle d'un peuple civilisé dans un pays primitif, transforme les mœurs des deux races en contact et produit un résultat supérieur à la civilisation la moins développée.

L'influence peut donc être le résultat du commerce ou d'une invasion. Cette invasion peut être pacifique ou guerrière ; elle peut également être passive ou active, selon que le peuple considéré la subit ou la fait.

Il est presqu'inutile de citer des exemples de ces diverses transformations, tant ils sont abondants dans l'histoire.

Quelques siècles avant notre ère, la Gaule était entièrement pénétrée par l'influence grecque. Les colonies phocéennes de la Méditerranée avaient introduit de proche en proche, par leur commerce, des connaissances étrangères à la civilisation indigène ; les monnaies de Massilia qu'on rencontre dans tout le centre de la France en sont une preuve irréfutable.

Le progrès s'était introduit, par invasion guerrière, sur tout le littoral de la Méditerranée où Phocée avait fondé ses comptoirs ; par influence, jusqu'au centre de la Gaule, où jamais les Grecs n'avaient pénétré par la force. Plus tard, peu avant notre ère, les Romains, sous la conduite de César, introduisaient par la violence leurs mœurs, leurs lois et leurs industries jusqu'aux confins de la Belgique.

Les races germaniques envahissant la France par le nord-est, les Turcs prenant d'assaut Constantinople, les Romains eux-mêmes s'emparant d'Athènes, sont autant d'exemples de peuples

envahisseurs recevant le progrès des races qu'ils faisaient passer sous leur joug.

Comme on vient de le voir, les transformations dans l'état de civilisation des diverses races ont presque toujours été le résultat de l'influence d'un peuple sur un autre, ou du mélange de plusieurs éléments ethniques; chacun d'eux perfectionnant son état suivant ses besoins ou ses aptitudes naturelles, et apportant au résultat commun le fruit de son travail, de son génie ou de son expérience.

Il semblerait toutefois que certaines peuplades polynésiennes et américaines sont parvenues à un état de civilisation relativement avancé sans qu'elles aient eues à subir l'influence d'autres races. Mais l'histoire de ces peuples dans l'antiquité nous est tellement peu connue, qu'il faut se garder de ranger ces peuplades dans la classe de celles chez qui le progrès s'est produit spontanément et sans causes extérieures. Il est même permis de penser qu'une pareille classe ne peut exister, et que les progrès ont toujours été le résultat de phénomènes complexes.

Les termes généralement admis par les savants dans la classification des diverses phases par lesquelles est passée la civilisation humaine dans les temps antéhistoriques, sont, comme on le sait, basés sur l'emploi de la pierre, éclatée ou polie, et sur celui des principaux métaux, le cuivre et l'airain, alliés dans le bronze, et le fer.

Mais la découverte de ces différentes substances, l'emploi de la pierre et celui des métaux n'ont pu, dans tous les cas, faire leur apparition et leur disparition à la même époque sur tous les points du globe.

Il suffira, pour confirmer cette assertion, d'examiner quel était l'état de civilisation des divers peuples à des époques où l'histoire peut nous renseigner.

Au premier siècle avant notre ère, les populations de l'Italie, de l'Espagne, de la Gaule, de l'Égypte, de la Grèce, étaient parvenues à un état de civilisation très avancé, tandis que les Scandinaves débutaient dans l'art de travailler le fer (1), que les

1. O. Montelius, *Antiq. Sued.*, 1873-75, p. 83.

Bretons employaient encore les armes de pierre, ainsi que les Fênes (1). Au IVe siècle de notre ère, les Huns étaient encore armés de flèches à pointe non métallique (2) et, bien avant, les hordes perses laissaient des armes de silex sur le champ de bataille de Marathon.

En jetant un coup d'œil rapide sur l'état où le monde nous fut révélé par les grands explorateurs du XVIe au XIXe siècle, nous voyons que l'Amérique et la majeure partie de l'Océanie étaient encore plongées dans les ténèbres de la barbarie, et que les métaux fondus y étaient inconnus.

A peine la Malaisie connaissait-elle depuis les conquêtes aryennes l'usage du fer; seules l'Asie, l'Europe et le nord de l'Afrique, étaient arrivés à un degré élevé dans le grand mouvement social. Les autres peuples ne connaissaient que la pierre, ou, s'ils possédaient l'usage des métaux, ce n'était qu'au même degré que nos populations préhistoriques d'Europe vingt ou trente siècles avant notre ère.

Il semblerait que dans le vieux monde, le seul qui puisse être mis en cause dans une semblable étude, l'invention des métaux n'a eu lieu qu'en un seul point, foyer d'où elle rayonna lentement pour s'étendre sur tout notre globe.

Mais quel est le point du monde qui fut le berceau de cette merveilleuse découverte? L'Europe ne peut, à coup sûr, réclamer l'honneur d'avoir enfanté le premier métallurgiste; l'Afrique, sauf l'Égypte, est un pays récent, si nous le comparons à l'Asie, et le bassin du Nil ne renferme pas de gisements miniers. C'est donc vers l'Asie que l'archéologue est amené à tourner ses regards, l'origine de la métallurgie du cuivre doit lui être attribuée. Nous verrons plus loin que les traditions et les plus anciens documents nous reportent vers le plateau central; nous verrons aussi que le Caucase a reçu de l'Orient ses connaissances métallurgiques, et n'a pas joué d'autre rôle que les pays de l'Europe, mais qu'il a traité les métaux avant eux.

Il est certain que l'éloignement d'une région par rapport au

1. Hérodien, III, 47. — Tacite, *Mœurs des Germains*, XLVI.
2. Ammien Marcellin, XXXI, 2.

foyer, les difficultés naturelles des communications entre les différents pays, les oppositions religieuses, ont pour bien des peuples retardé l'ère nouvelle; pour certains même, comme les Indiens d'Amérique et les Polynésiens, le fer a directement succédé à la pierre polie et la carabine rayée aux armes de silex ou d'obsidienne. Pour ces sauvages récemment découverts, l'éloignement fut le principal obstacle aux progrès de la civilisation; pour d'autres, comme les Hébreux, les pratiques religieuses conservèrent l'usage de la pierre jusqu'aux temps modernes (1).

Les diverses phases de civilisation ont donc occupé, chez les différents peuples, des époques diverses, ce que ne sembleraient pas indiquer les appellations d'*âges*, *époques* ou *périodes* employées par les auteurs.

L'emploi de ces termes dans la classification des couches géologiques a sa raison d'être, si l'on n'admet le synchronisme absolu des grandes formations dans les diverses parties du globe; mais il est impossible d'accepter les mêmes expressions pour définir des phénomènes ayant eu lieu à des époques différentes dans les divers pays.

Il semble plus rationnel de n'employer, pour définir ces phases de la civilisation, que des termes rappelant un état social, un degré de connaissance plus ou moins avancé des matières premières et de leur usage. Il est toujours facile d'accompagner ces expressions générales d'une indication de région, de pays ou même d'époque, dans les rares cas où il est permis de préciser.

De même prendre le nom d'une localité célèbre pour en faire un type d'*âge* ou pour mieux dire d'*état,* est une faute si cette appellation est appliquée à des pays très éloignés de la localité type. Il est évident que le Chelléen, le Moustérien, etc., qui sont parfaitement caractérisés dans l'Europe occidentale, ne sont d'aucune valeur pour une classification du préhistorique australien ou japonais. Si les mêmes types se rencontrent dans des pays aussi éloignés les uns des autres, il faut en chercher la cause autre part que dans le synchronisme et dans l'identité des mœurs.

1. On sait que la circoncision se pratiquait, en Judée, à l'aide d'un couteau de pierre.

En abordant l'esquisse historique des peuples du petit Caucase, vers l'époque où le bronze et le fer y firent leur apparition, j'aurai fréquemment à parler des races voisines. Il est donc indispensable que je mette la plus grande précision dans la définition des termes dont je ferai usage dans ce mémoire. En me servant des expressions *âges*, *périodes* ou *époques*, j'introduirais malgré moi dans mon travail une confusion regrettable, et dans bien des cas on attacherait à ces mots une idée de synchronisme que je suis loin de vouloir faire naître. Je désignerai par l'expression générale *état* les diverses phases de la civilisation préhistorique des races dont j'aurai à parler. Mais avant d'entrer dans des considérations d'un ordre purement archéologique, je rappellerai les principaux traits de la géographie du petit Caucase.

L'Arménie comprend la majeure partie du petit Caucase et les chaînes qui relient ce massif au Taurus, montagnes dont les sommets neigeux dépassent parfois cinq mille mètres.

Les reliefs de cette contrée sont dus à des éruptions volcaniques très anciennes qui se sont continuées jusqu'à l'époque tertiaire, et dont les secousses et les épanchements ont produit une suite non interrompue de vallées étroites et profondes, de plateaux escarpés et de pics d'une hauteur considérable, ruines des anciens volcans. D'énormes coulées de basaltes et de laves, coupées plus tard par de puissantes érosions, ontformé, en maints endroits, des vallées encaissées analogues aux cañons si connus de l'Amérique du Nord.

Quatre grands versants et quelques bassins intérieurs se partagent les eaux du massif arménien que les Turcs désignent, en général, sous le nom d'Elkezi (الکزی), qu'ils donnent à l'ensemble de la chaîne.

Le plus important de ces versants est sans contredit celui du golfe Persique. Il voit naître le Tigre et l'Euphrate, dont les eaux rapides le traversent sur une grande longueur pour aller paisiblement couler dans la plaine d'Assyrie. Les montagnes et les plateaux dont les eaux rejoignent ces fleuves sont : les monts de Kalikala (جبل قليقلا) et ceux de Bing-gueul (بيك كول طا غلرى).

L'Araxe ('Αράξης (1) — Երասխ — რახსი — ارس), fleuve arménien par excellence, porte à la mer Caspienne les eaux des plus hautes montagnes de la région. Avant d'atteindre la mer, il se joint à la Koura ou Kour (Կուր — کر — მტკვარი), Mtkouari des Géorgiens, qui a déjà reçu elle-même les rivières du nord de l'Arménie.

Le versant de la mer Noire, bien que n'étant pas arménien au point de vue ethnographique actuel, fait toutefois partie du massif occupé jadis par la même race aux débuts des temps historiques. Ses hautes montagnes, l'Ilak-mesdjidy et l'Aghadj-baschy (يیلق مسجدى طاغى — اغاج باشى طاغى), envoient à la mer des torrents impétueux plutôt que des rivières.

Plusieurs cours d'eau, le Sihun et le Djihun, naissent dans la Cappadoce, coulent vers la Méditerranée et se jettent à la mer sur la côte cilicienne, en face de l'embouchure de l'Oronte.

Le lac de Van (Վանու ծով — Ծով Աղթամարայ.), mer d'Aghthamar ou mer Salée, lac d'Ourmiah ou de Tébriz (اورميه كولى — تبريز كولى), nommé aussi mer Salée (Aghi-dzov) par les Arméniens, et le Gok-tchaï (كوق چاى — Гокча) Kouktcheh-daria (كوكچه دريا) ou lac de Sevan (Սեւանու ծով), sont les seuls bassins intérieurs importants. Leurs eaux saumâtres sont entretenues par de petites rivières.

Vers le nord, les plaines du Rion et de la Koura (2) limitent le petit Caucase, qui se relie à la grande chaîne par le col du Souram. (Сурам).

Le massif arménien s'abaisse lentement au sud vers la plaine assyrienne ; il se continue vers le sud-est par les montagnes du Kourdistan (كرد — Καρδοῦχοι (3), Κύρτιοι (4)) et du Linkoran qui, par le Mazandéran (5), se rattache à la grande arête centrale de l'Asie.

Le principal sommet de cette région est l'Ararat ou Masis (Մասիս), le *Masius* de l'antiquité classique, dont la pointe toujours couverte de neige s'élève à 5,160 mètres au-dessus du

1. Ptolém., V, 13. — Plin., VI, 10.
2. Le *Phasis* et le *Cyrus* des géographes de l'antiquité.
3. Xénophon, *Anab.*, IV, 1.
4. Strabon, XI.
5. Monts Caspiens des Arméniens (լերինք Կասպից).

niveau de la mer. Cette montagne, célébrée par les récits bibliques, se trouve dans le prolongement de la chaîne volcanique entre l'Araxe et l'Euphrate, domine au nord la plaine d'Érivan et au sud les vallées du Kourdistan. Son isolement, sa masse énorme et sa grande hauteur, ont de tout temps attiré les regards ; elle est encore sacrée pour la plupart des peuples de l'Orient.

Les altitudes principales du massif arménien sont les suivantes :

Grand Ararat	5,160 mètres.
Petit Ararat.	3,596 —
Col intermédiaire	2,705 —
Bayazed (citadelle).	2,043 —
Etchmiadzin (Վաղարշապատ) .	865 —
Érivan (Երեւան — روان). . .	985 —
Ala-dagh (الا طاغى).	3,518 —
Allah-ghöz ou Arakadz (Արագած — الله كوز)	4,190 —
Kizil-gyadouk (كزيل كيادق) . .	3,109 —
Grand Aboul	3,341 —
etc.	

Ces altitudes permettent de juger des difficultés sans nombre que durent rencontrer les armées envahissantes pour pénétrer chez les montagnards arméniens.

Tout le nord de la région est d'une extrême fertilité; au sud, ce ne sont plus que plateaux dénudés, amas de laves noirâtres et de sables, qui, pendant l'époque assyrienne, étaient couverts d'épaisses forêts. Dans la partie méridionale de l'Arménie, les vallées sont aujourd'hui les seuls points cultivés, mais elles produisent en abondance le blé, l'orge, le vin, le chanvre, le lin, les arbres fruitiers et les légumes de toute nature. Les montagnes, par suite du déboisement, sont devenues sèches et arides.

Dans le nord, les produits du sol sont les mêmes qu'au midi, mais les montagnes sont toutes boisées ; les pâturages, plus gras et mieux arrosés, nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs, de buffles, de chevaux, de chèvres et de moutons. Le gibier s'y

rencontre en abondance. La vallée du Rass (Araxe) était réputée chez les Persans pour la fertilité et l'abondance des fruits qu'on y récoltait.

Les ressources minérales de l'Arménie sont considérables en cuivre, en fer et en sel; plusieurs riches groupes miniers existent dans le petit Caucase depuis Trébizonde jusqu'au Linkoran. Les mines de cuivre de Tchorok, du Lewar, de Dilidjan, du Karabakh et de l'Araxe, ont été connues de toute antiquité. Les minerais qu'on y exploite aujourd'hui sont des chalcopyrites parfois accompagnées d'un peu de blende. Les affleurements des gîtes autrefois exploités renfermaient des minéraux oxydés d'un traitement métallurgique aisé. Le gisement connu de Tchatakh, dans le massif du Lelwar, fournit des minerais de fer d'une teneur élevée et d'une grande pureté, et les mines de sel de Koulpi et de Nakhitchévan produisent encore des quantités énormes de chlorure de sodium d'une admirable qualité; pourtant ces gîtes salins ont été l'objet d'une exploitation très active dès la plus haute antiquité, car on y a rencontré dans les anciennes galeries des instruments de pierre.

Quelques rivières roulent de l'or, mais en quantité insuffisante pour que le traitement des sables soit remunérateur dans les conditions économiques actuelles.

Plusieurs mines sont riches en minerais de plomb et d'argent, mais jusqu'ici la présence de gîtes stannifères n'a été reconnue sur aucun point du Caucase ou de l'Arménie, quoi qu'en ait pu dire un de nos savants les plus distingués, Fr. Lenormant.

Tandis que les montagnes du nord abondent en minéraux utiles, les immenses plaines alluviales de l'Assyrie et de la Chaldée ne renferment pas la moindre trace de minerais, et les gîtes importants les plus rapprochés de ces antiques foyers de civilisation sont ceux du grand et du petit Caucase. Il a donc dû s'établir de bonne heure entre les centres consommateurs et les sources de production des relations commerciales très actives.

Les débuts de la civilisation chaldéenne ne remontent pas au delà du XLe siècle avant notre ère, ceux de l'Égypte au XXXe environ, et ceux de la Phénicie seulement au XIIe suivant Rawlinson (1),

1. G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 25, 61, etc.

et au xxe suivant d'autres auteurs. Les sépultures chaldéennes de la première période montrent qu'à cette époque le fer était encore un métal très précieux (nécropoles de Warka et de Mougheir).

Privés des matières premières de la métallurgie, les Chaldéens, les Égyptiens et les Phéniciens ne furent certainement pas les inventeurs des métaux dans les pays où la plus haute antiquité nous les montre; s'ils furent les auteurs de cette merveilleuse découverte, ce ne fut évidemment que dans d'autres régions, et avant leurs migrations.

Il en est autrement des habitants du Caucase; grâce à la richesse minérale de leur pays, ils devinrent de bonne heure des fondeurs renommés. Mais nous verrons plus tard, en étudiant spécialement les questions métallurgiques, qu'eux aussi reçurent de l'Orient la connaissance des métaux. Par quelles transformations les habitants de l'Arménie antique, les Saspires et les Moschiens d'Hérodote sont-ils parvenus à des connaissances industrielles si développées? Est-ce par influence pacifique ou par invasion? Cette invasion fut-elle passive ou active? Ces questions se posent naturellement, nous chercherons à les résoudre. Dans tous les cas, ces transformations eurent lieu bien longtemps avant l'ère historique, car la Genèse place les peuples métallurgiques parmi les nations du nord.

« Dans l'origine, dit M. Maspero (1), dans l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne et les Indes, s'agitaient confusément des nations d'origines diverses, sans nom encore et sans histoire, appartenant sans doute aux races primitives qui couvraient le sol à des époques si reculées qu'il appartient aux seuls géologues d'en rechercher la durée. Elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale et descendirent vers le sud à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. »

A ces époques reculées, les grandes monarchies d'Orient n'étaient même pas à leur aurore; ce n'est que plus tard, alors que les métaux étaient déjà connus, que, grâce à leur génie naturel,

1. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 126.

les Chaldéens et les Égyptiens percèrent les ténèbres de la barbarie. Peut-être avaient-ils été précédés par des races plus anciennement civilisées dans la Sogdiane, la Bactriane et la Perse, mais l'existence de ces peuples, encore problématique, n'est soupçonnée que par suite de l'influence qu'ils ont eue sur les premières civilisations historiques.

La Syrie et l'Égypte ne renferment pas de mines, sauf toutefois la région du Sinaï, dont la production ne suffit jamais aux besoins des Pharaons; il est admissible toutefois que les Égyptiens aient tiré des métaux de l'Afrique centrale, mais il est certain que le bronze n'est pas arrivé par cette voie dans la vallée du Nil. Les nègres africains n'ont sûrement jamais connu cet état, et ce vaste continent n'a jusqu'ici fourni aucun gîte stannifère. C'est donc du Nord ou de l'Orient que les Égyptiens reçurent les métaux nécessaires à la composition du bronze.

Vers l'occident du Caucase, les régions minières sont fort éloignées. Le cuivre et l'étain abondent, il est vrai, en Espagne et en Angleterre, mais ces pays étaient alors plongés dans la plus complète barbarie. D'ailleurs, si les connaissances métallurgiques avaient pris naissance dans l'Europe occidentale pour se répandre ensuite en Orient, l'émigration, ou pour mieux dire l'expansion civilisatrice, se serait produite d'Occident en Orient; direction absolument contraire aux découvertes modernes et aux plus antiques traditions, qui montrent le progrès s'avançant lentement suivant la marche du soleil.

Au nord, des difficultés presqu'insurmontables empêchaient les communications entre l'Oural et l'Arménie. Le Caucase, grande muraille franchissable en deux points seulement, cachait à la vue des Pré-Arméniens les steppes de la Scythie, dont les peuples sauvages et pauvres étaient plutôt un objet d'horreur que d'attraction commerciale.

L'un de ces deux passages, les portes du Dariéla (დარიელა — Даріалъ), par lesquelles passe aujourd'hui la route stratégique de Géorgie, furent de tout temps l'objet de défenses sérieuses contre les envahisseurs du Nord. Les Géorgiens nomment ce passage portes de Khewi (ხევის კარი). Pline en parle sous le nom de portes Caucasiennes, situées chez les Didouri et les Sodii, et dont les

fortifications, armées de fer, coupaient la route de la vallée du Diri Odoris (Térek) ; le nom actuel de Dariéla ou Dariall semble venir du tatare (داريول ou طاريول, *route étroite*). Tous les rois de Géorgie fortifièrent ce passage stratégique, par lequel étaient déjà entrées et passèrent plus tard toutes les invasions du Nord en Transcaucasie.

L'autre passage est celui des portes de Derbend, appelé portes de Zour par Procope (1), portes de Djor, des Alains ou des Aghouanks par les historiens arméniens, les *Caspiae pilae* des géographes classiques, la Porte des Portes (Bab-el-abwab, باب الابواب) des écrivains arabes et persans. Ce passage étroit fut l'objet de travaux considérables de la part des souverains d'Asie pour protéger leurs royaumes contre les hordes du Nord.

La ville de Derbend (*Albaṇa*) fut construite, dans l'antiquité, pour barrer la route ; elle forme, au point de vue stratégique, le prolongement de la grande muraille caucasienne. Les Turcs la désignent sous le nom de Portes de fer (دمرقپو).

L'importance de ces défilés, le soin avec lequel tous les peuples de l'Asie cherchèrent à en fermer le passage, montre combien les peuples du Nord étaient pour les nations caucasiennes un objet d'effroi : le nom seul des Scythes et des Huns, des Cimmériens et des Alains, jeta maintes fois la terreur dans le monde antique ; le Nord fut toujours considéré comme un danger et non comme un foyer de lumière ; ce n'est donc pas de la Scythie que vinrent les métaux, ce n'est donc pas l'Oural qui fut le berceau de la métallurgie.

C'est de l'Orient, du Turkestan actuel ou de l'Afghanistan, de l'Altaï ou du plateau de Pamir, que vinrent les connaissances métallurgiques. Il est impossible de dire d'une manière certaine, dans l'état actuel de la science, si réellement ces régions ont été le berceau de l'usage des métaux, ou si ce foyer doit être reporté plus loin dans l'Est, en Chine ou dans la région nord de l'Himalaya ; mais il est possible aujourd'hui de jalonner la marche des métaux en remontant vers leur point de départ, et de se faire une idée de la route qu'ils ont suivie.

1. Procope, *De bell. Goth.*, IV, 3.

Les relations de l'Europe et de l'Asie antérieure avec l'Extrême-Orient ne datent d'ailleurs pas du temps où les métaux furent connus pour la première fois. Dès l'époque où les populations de la France étaient encore à l'état de la pierre polie, les substances alors précieuses, comme le jade et la néphrite, furent apportées par le commerce, des confins orientaux du vieux monde jusque dans nos montagnes de l'Auvergne et de l'Armorique. Ces preuves, que nous fournit l'étude minéralogique des roches employées à ces âges reculés, démontrent que, dès les origines, des relations continues existaient entre les diverses parties de l'ancien continent.

Entre le Caucase et l'Asie centrale, deux voies s'ouvraient aux relations : l'une, par le littoral de la mer Caspienne et le Mazandéran, venait aboutir à la vallée de l'Araxe, mais présentait de réelles difficultés dans le Ghilan et les marais du Linkoran ; l'autre, par les plateaux de l'Iran et le sud du Kourdistan. Elle est encore fréquentée par les caravanes, qui, partant d'Hérat, passent par Méched, la ville sainte, traversent Téhéran, Kasbin et Maina pour arriver à Tebriz ; cette dernière voie présente moins de difficultés que la route du nord ; elle est plus longue, mais plus sûre.

Or, depuis l'Hindou-Kousch jusqu'à l'Ararat, les connaissances métallurgiques ne purent être appliquées qu'en de rares endroits par les envahisseurs pacifiques ou guerriers, les gîtes métallifères faisant presqu'absolument défaut dans cette partie de l'Asie antérieure. Ces connaissances durent donc se transmettre, sans moyens d'application, jusqu'au jour où elles parvinrent en Arménie ; là, elles prirent un nouvel essor et un caractère local.

La Bible fait des peuples du Caucase et du Pont les producteurs des métaux à son époque : « Yâvan, Toûbâl et Meschech trafiquaient avec toi (Tyr). Contre des âmes humaines (esclaves) et des ustensiles d'airain ils échangeaient tes marchandises (1). » Cette prophétie fut écrite entre les années 587 et 574 avant notre ère. Pour Josèphe (2), les peuples de Toûbal et de Meschech désignent les Ibères et les Cappadociens. D'ailleurs le renom de ces peuples,

1. *Ezéch.*, XXVII, 13.
2. Josèphe, *Antiq. jud.*, I, VI, 1.

comme métallurgistes, s'était aussi étendu en Grèce. « L'airain du pays des Mossynoicoi, dit le Pseudo-Aristote (1), est le plus brillant de tous et celui qui est du jaune le plus clair sans qu'on y mêle d'étain, mais par l'effet d'une certaine terre qui s'y trouve mêlée avec le minerai et cuit avec lui. On rapporte que celui qui en inventa l'alliage n'eut pas d'élèves; aussi les objets les plus anciennement forgés dans le pays sont d'une qualité supérieure à laquelle n'atteignent pas ceux qui ont été fabriqués depuis. » D'autres auteurs, comparant le bronze des divers pays de production disent (2) : « L'airain de Paphlagonie est supérieur à celui de tous les autres pays, sauf à celui de l'Ibérie caucasienne, qui les prime encore. »

Aux époques relativement récentes où furent écrits ces textes, tout souvenir des origines de la métallurgie, avait disparu chez les peuples de l'Asie antérieure, qui attribuaient alors aux races habitant les pays producteurs des métaux l'invention de leur traitement.

L'absence totale de l'étain dans le Caucase dut forcer les exploitants des mines de cuivre à conserver des relations avec les inventeurs de la métallurgie, ou du moins avec les centres producteurs de l'étain. Ce métal venait-il de l'Altaï, du Tibet, de l'Himalaya ou de la Chine ? Il est impossible de se prononcer sur cette question, mais à coup sûr il ne provenait pas de l'Occident, trop éloigné et trop barbare encore.

Quelques auteurs ont supposé que l'étain consommé dans le bassin de la Méditerranée était apporté de la presqu'île de Malacca par voie de terre ou de mer. Je ne partage pas cette opinion ; ayant étudié la presqu'île malaise avec le plus grand soin et y ayant fait un long séjour (3), je puis affirmer qu'il n'y existe pas de traces d'exploitations remontant au delà du moyen âge ; de plus la découverte d'instruments de pierre (4) prouve que les Négritos qui habitaient ce pays avant l'invasion malaise n'avaient

1. Pseud. Arist., *Mirab. ausc.*, 63.
2. Chalcondyle, VII.
3. J. de Morgan, *Note sur la géologie et l'industrie minière du royaume de Perak et des pays voisins (presq. de Malacca)*. Extrait des *Ann. des mines*, mars-avril 1886.
4. J. de Morgan, Journal *l'Homme*, 25 août 1885.

aucune notion de l'existence des métaux. S'ils connaissent aujourd'hui le fer et le laiton, c'est uniquement par suite de l'influence malaise et hindoue, mais ils ne savent ni les fondre, ni même les marteler à chaud. Ils reçoivent les instruments tout faits, et, s'il leur est nécessaire d'en modifier la forme, ils n'obtiennent ces transformations que par l'usure ou le battement à froid.

Les aborigènes de la presqu'île malaise reçurent probablement des Hindous la connaissance des métaux, et en patriculier celle du cuivre et de l'étain. En sanskrit, ce dernier métal porte le nom de « tîvra » et en malais il prend celui de « timah » (تيم). Le cuivre connu en sanskrit sous le nom de « tâmra » se transforma en malais en « tambaga » (تاك). Dans les idiomes des Négritos Sakayes et Sömangs, il n'existe pas d'expression indigène pour nommer les métaux; les mots, aujourd'hui employés sont tirés du malais.

Sachant, par des observations archéologiques (1) et les données linguistiques, que la presqu'île malaise reçut de l'Inde sa première civilisation et que les langues des plus anciens habitants de ce pays ne possèdent pas de termes propres pour désigner les métaux, il ressort clairement que les connaissances métallurgiques y furent importées au même titre qu'elles le furent au Caucase et en Europe; peut-être même sont-elles dues à des influences aryennes.

Il est donc inutile de chercher en Malaisie la source de production de l'étain dans l'antiquité. Les considérations précédentes dispensent d'entrer dans de longs détails au sujet des difficultés que présenteraient les transports.

La voie par terre en suivant la côte de Ténassérim, du Pégou et de l'Arakan, pour gagner l'Inde est absolument impraticable. Celle par mer est longue et difficile pour de petites embarcations comme celles employées dans l'antiquité.

Il n'a jamais été question de placer les origines de la métallurgie dans l'Indo-Chine; nous venons de voir que les riches gisements de cassitérite de la Malaisie continentale n'ont pu

1. Les inscriptions les plus anciennes, rencontrées jusqu'à ce jour dans la presqu'île de Malacca, sont en caractères devanagari d'un type relativement récent.

fournir au monde antique l'étain nécessaire à la fabrication des bronzes. Nous nous trouvons donc reportés vers l'Asie centrale pour y chercher un pays qui, par ses richesses minérales, réunisse toutes les conditions nécessaires à l'invention du bronze, c'est-à-dire une région minière dans laquelle la cassitérite et les minerais cuivreux se trouvent côte à côte.

Jusqu'ici, dans le Turkestan, de nombreux gisements de cuivre ont été découverts, mais les minerais d'étain y font presque totalement défaut. Le Yun-nan, le Tibet et le centre de la Chine semblent seuls répondre aux exigences du problème.

Ce serait donc vers ces régions d'un accès si difficile aujourd'hui qu'il faudrait diriger ses recherches; mais avant d'aborder une étude aussi périlleuse, il serait préférable d'examiner des points plus rapprochés, où la métallurgie a marqué ses étapes et qui sont, par rapport à la Transcaucasie, ce qu'est le Caucase lui-même par rapport à l'Europe.

En dehors des procédés archéologiques, pour retrouver la marche de l'étain, on peut se servir de considérations purement linguistiques qui permettent de former, dans les divers noms de l'étain, des groupes correspondant aux grands foyers de production, primitifs ou secondaires; nous connaissons aujourd'hui la géologie du monde de l'antiquité avec assez de précision pour qu'il soit permis de tenter des rapprochements entre les groupes linguistiques et les groupes miniers.

Les divers centres de production de l'étain sont aujourd'hui : 1° le Cornwall et la Grande-Bretagne ; 2° la Malaisie continentale ; 3° le Yun-nan et l'Indo-Chine centrale ; 4° l'Altaï ; 5° l'Australie. Le reste du globe ne renferme pas de gisements importants de cassitérite ; c'est donc dans les environs de ces centres que, dans l'antiquité, des noms furent créés pour désigner une substance inconnue partout ailleurs, et, si nous en excluons l'Australie, dont les habitants étaient encore à l'état de la pierre, lors de l'arrivée des Européens dans leur pays en 1605, les quatre autres groupes miniers furent bien certainement les points de départ des termes que nous employons encore aujourd'hui dans les diverses langues, et de ceux qui les ont précédés.

Les matériaux que j'ai entre les mains ne sont malheureu-

sement pas assez complets pour que je puisse dresser une liste de tous les noms de l'étain dans les diverses langues, et serais-je en état de dresser cette liste, que je ne me sentirais pas la compétence nécessaire pour en discuter les termes. Je me contenterai donc d'indiquer la voie que je propose pour cette étude en me servant de tous les matériaux que j'ai à ma disposition.

PREMIER GROUPE

Latin	*stannum.*
Italien.	*stagno.*
—	*stame.*
Espagnol.	*estano.*
Français	*étain.*
Anglais	*tin.*
Allemand.	*zin* (pron. *tzin*).
Lithuanien	*cinnas.*
Polonais	*cyna.*
Kymrique	*ystaen.*
Armoricain	*stean.*
—	*sten.*
—	*stin.*
Cornique	*stean.*
Irlandais.	*stan.*
—	*stain.*
Erse	*staoin.*

Ce groupe, comme on le voit par les noms des peuples, est propre à l'Europe; il a été reconnu par M. Pictet comme d'origine celtique. Son point de départ est le Cornwall ou la Bretagne, mais plutôt ce premier pays, à cause du peu d'importance des gisements français.

DEUXIÈME GROUPE

Irlandais.	*peator.*
—	*peodar.*
Erse	*peodar.*
—	*féodar.*

Anglais	*pewter.*
Hollandais	*peauter.*
Kymrique	*ffeudur.*
Vieux-français (XIIe siècle). . . .	*piautre.*
Sanskrit.	*pâtira.*
Phénicien	*bdil.*
Hébreu.	*bdil.*

TROISIÈME GROUPE

Sanskrit	*kastira.*	
Assyrien	*kasazatira.*	
Grec ancien	*kassiteros.*	
Arabe	*qazdir*	*qalai.*
Langues d'Afrique . .	*kesdir*	
Andi (lesghien) . . .	. . .	*kalai* (1).
Qazi-koummouq . .	. . .	—
Akoucha (lesghien) .	. . .	—
Souane	. . .	—
Nogaï	. . .	—
Qoummouq	. . .	—
Kizyl-bach	. . .	—
Turc osmanli . . .	. . .	*galai.*
Ossèthe	. . .	*kala.*
Qarakh	. . .	*kala.*
Grec moderne . . .	. . .	*kalagi* (2).
Mingrélien	. . .	*kalé.*
Géorgien.	. . .	*qala.*
—	. . .	*gala* (3).
Tcherkesse	. . .	*galai.*
Arménien	. . .	*glajek.*
Turc de Tobolsk . .	. . .	*gourghach* (4).
Dido (lesghien) . .	. . .	*kaëbou.*
Ounzo id. . .	. . .	*kaébou.*

1. En akoucha, le plomb se nomme *korhachin.*
2. Mot d'origine turque.
3. En aware et en antsoukh, le plomb se nomme *goula* et les Tatares nomment *gulla* la balle de fusil.
4. En nogaï, plomb se dit *khourgouchin* et en turc de Tobolsk, *kara gourghach.*

Ce groupe n'a pas de représentant en Europe; il semble confiné dans l'Asie centrale et l'Asie antérieure; ses deux formes KST et KL doivent peut-être former deux groupes séparés. C'est dans les langues de l'Asie centrale qu'on trouverait bien certainement des termes pour le rendre plus complet.

QUATRIÈME GROUPE

Sanskrit . . .	*tivrah.*
Malais littéraire.	*timah* (*timah-puteh* par opposition avec *timah-hitam*, plomb).
Javanais . . .	*timah.*
Sundanais. . .	*timah.*
Dayak. . . .	*timah.*
Makasssarien .	*timbera.*
Battak. . . .	*simbora.*
Tagalien . . .	*tingga.*
Bisayen . . .	*tingga.*

Ce groupe semble être d'origine sanskrite. Il serait utile de rechercher dans les langues du Laos, de la Birmanie et de Siam, d'autres termes de cette série.

CINQUIÈME GROUPE

Aware.	*toukhi.*
Antzoukh	*toukhi.*
Touchi.	*tkib.*
Abase	*bzokh.*
—	*dzekh.*
Tcherkesse	*zakhou.*
—	*saukh.*

Il est intéressant de remarquer que le plomb porte des noms semblables, en géorgien *tquia*, en mingrélien *tqoue*, en andi *touchi*, en qazi-qoummouk *tchouti,* en touchi *tkoua* , en souane *tkoui*, etc....

Cette série est entièrement caucasienne, et cependant la connaissance de l'étain ne peut être indigène, puisque ce métal n'existe pas naturellement dans les montagnes de ce pays.

Le premier groupe est spécial à l'Europe, le second et le troisième semblent être d'origine asiatique (centrale), le quatrième est propre aux pays malais, et le cinquième caucasien. Mais de toutes ces séries, la plus ancienne comme origine semble être la troisième.

Il est probable que la Chine et le Japon ne fourniront guère de documents tant linguistiques qu'archéologiques sur les origines du bronze et plus particulièrement de l'étain en Europe, car nous savons que dans ces régions il s'est formé un foyer spécial, indépendant des autres contrées asiatiques. Les origines communes, si elles existent, remontent sûrement à une antiquité extrêmement reculée.

A l'époque où les « Cent familles » sortirent des monts Kouen-lun, la pierre était seule connue des envahisseurs, tandis que le fer était d'un usage courant chez les Miao-tseu, populations tibétaines qui habitaient antérieurement le pays et qui furent refoulées par les Chinois. Après le départ de ces peuples, la Chine prit un développement métallurgique propre. Dès le temps de Yu, vingt siècles avant notre ère, les Chinois connaissaient tous les métaux, mais ne travaillaient eux-mêmes ni le fer ni l'étain, qui leur venaient par leurs relations avec les Miao-tseu; sous la dynastie des Tchéou, la Chine était en plein état du bronze (1123 à 247 avant J.-C.) et, vers la fin de cette dynastie, on commença à travailler le fer dans le petit royaume méridional de Tsou, qui paraît avoir été à cette époque très mélangé de populations tibétaines et chinoises (1).

Comme on le voit, d'après les annales chinoises, ce serait plutôt dans le Tibet qu'en Chine qu'il faudrait chercher les origines de l'étain, et la route par laquelle sa connaissance s'est répandue en Europe.

Nous avons vu que la métallurgie du bronze ne peut être en Arménie une découverte aborigène; nous avons suivi, autant que faire se peut, la voie qu'a prise le progrès pour arriver jusqu'à nous.

Examinons maintenant les relations ethniques qui peuvent exister entre les peuples actuels de l'Arménie et du Caucase et ceux qui habitaient ces régions dans les temps les plus anciens où l'histoire nous reporte.

1. Cf. Fr. Lenormant, *Les prem. civilisat.*, t. I, p. 94.

Ce groupe n'a pas de représentant en Europe; il semble confiné dans l'Asie centrale et l'Asie antérieure; ses deux formes KST et KL doivent peut-être former deux groupes séparés. C'est dans les langues de l'Asie centrale qu'on trouverait bien certainement des termes pour le rendre plus complet.

Quatrième Groupe

Sanskrit . . .	*tivrah*.
Malais littéraire.	*timah* (*timah-puteh* par opposition avec *timah-hitam*, plomb).
Javanais . . .	*timah*.
Sundanais. . .	*timah*.
Dayak. . . .	*timah*.
Makassarien .	*timbera*.
Battak. . . .	*simbora*.
Tagalien . . .	*tingga*.
Bisayen . .	*tingga*.

Ce groupe semble être d'origine sanskrite. Il serait utile de rechercher dans les langues du Laos, de la Birmanie et de Siam, d'autres termes de cette série.

Cinquième Groupe

Aware.	*toukhi*.
Antzoukh	*toukhi*.
Touchi.	*[illegible]*.
Abase	*bzokh*.
—	*dzekh*.
Tcherkesse	*zakhou*.
—	*saukh*.

Il est intéressant de remarquer que le plomb porte des noms semblables, en géorgien [illegible], en mingrélien *tyvie*, en andi [illegible], en kazi-koumouk [illegible], en touchi *tkmua*, en souane [illegible], etc.

Cette série est entièrement caucasienne, et cependant la connaissance de l'étain ne peut être indigène, puisque ce métal n'existe pas naturellement dans les montagnes de ce pays.

Le premier groupe est [illegible] sième semblent être d'ori[illegible] propre aux pays malais, et [illegible] ces séries, la plus ancienne [illegible]

Il est probable que la Chi[illegible] documents tant linguisti[illegible] bronze et plus particulièrem[illegible] que dans ces régions il s'est [illegible] des autres contrées asiati[illegible] existent, remontent sûrement à [illegible]

A l'époque où les « Cent fa[illegible] lun, la pierre était seule [illegible] ou fer était d'un usage courant [illegible] le taines qui habitaient antérieure[illegible] par les Chinois. Après le [illegible] leurs développement métallurgi[illegible] aux siècles avant notre ère, les Chi[illegible] hauts mais ne travaillaient eux-mêm[illegible] du Tau- venaient par leurs relati[illegible] de ces des Tchéou, la Chine éta[illegible] sur le avant J.-C.) et, vers la fin [illegible] Morte, et vailler le fer dans le petit [illegible] la nation avoir été à cette époque [illegible] Balik et chinoises (1). [illegible] plaine cili-

Comme on le voit, d'a[illegible] aux États du dans le Tibet qu'en Chine [illegible] des Khiti ne l'étain, et la route par [illegible] l'Orient. Les Europe. [illegible] ectement des

Nous avons vu que la [illegible] l'Euphrate et ménie une découverte [illegible] et de l'Oronte se peut, la voie qu'a [illegible] rate et de là

Examinons maintenant [illegible] exister entre les peu[illegible] ens) occupaient [illegible] qui habitaient [illegible] leur commerce

Dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Fr. Lenormant avait prévu la parenté des langues du petit Caucase et de l'Arménie, à l'époque assyrienne, avec le géorgien actuel. Peu après l'apparition de son travail, ses suppositions se trouvèrent confirmées. En 1882, le savant professeur A.-H. Sayce, publiait le déchiffrement des inscriptions vanniques, dont la langue était définitivement rattachée au groupe moderne kharthwélien par Gatteyrias. Les rois d'Ourartou, qui, par la position géographique de leurs domaines, se trouvaient sans cesse en rapport avec les Assyriens, avaient adopté beaucoup des usages de leurs puissants voisins, et particulièrement l'emploi des caractères cunéiformes, dont ils se servirent, comme leurs maîtres, soit à l'état de caractères phonétiques soit à l'état d'idéogrammes. Mais jusqu'ici les inscriptions alarodiennes sont les seules écrites dans un idiome appartenant au groupe linguistique caucasien, qui aient été retrouvées. Les hiéroglyphes hétéens sont trop peu connus pour qu'on puisse en parler. Il est certain qu'à cette époque le nombre des dialectes écrits était fort restreint et que les peuples qui subissaient l'influence de la civilisation ninivite faisaient seuls usage de l'écriture.

Aujourd'hui encore nous voyons au Caucase un grand nombre de peuples dont les dialectes ne sont que parlés et n'ont pas d'alphabets spéciaux. Les langues abase, tcherkesse, ossèthe, lesghienne, etc., sont dans ce cas, et emploient les caractères arabes comme les Tatares et les Kourdes, tandis que les Géorgiens ont leurs lettres propres « An ban » depuis l'an 420 de notre ère.

Avant que Mesrob introduistt en Arménie et en Géorgie les alphabets usités encore de nos jours, les caractères employés étaient les lettres pehlvies, syriaques et grecques; il n'y a donc pas de traces, dans les régions caucasiennes, d'alphabets indigènes remontant à une certaine antiquité.

Les Alarodiens (d'Hérodote) ne reçurent pas seulement des Sémites d'Assyrie les caractères cunéiformes, ils subirent plus profondément leur influence, et leurs rois font usage dans leurs inscriptions de titres et de formules qui semblent calqués sur ceux de leurs puissants voisins.

Au IXe siècle avant J.-C., Ashshour-nasir-pal pénétra pour la pre-

mière fois jusqu'au centre de l'Arménie, ou du moins les renseignements que nous possédons relativement aux campagnes ninivites dans ces régions, nous montrent cette expédition comme la plus lointaine à ces époques reculées : « Jusque-là, dit le monarque lui-même, les rois d'Ashshour n'avaient jamais étendu leurs conquêtes aussi loin vers le nord. » Il rencontra dans les blancs Allophyles qui peuplaient alors ces montagnes, les Touraniens dont les tribus s'étendaient sur toute la Cappadoce, la Commagène et les rives du Pont-Euxin.

Bien longtemps avant les campagnes ninivites contre les races caucasiennes, les Égyptiens avaient mesuré leurs forces, sur les champs de bataille du sud de l'Asie Mineure, avec les Khiti ou Khéta. Thoutmos III, de la XVIII[e] dynastie (xv[e] s. av. J.-C.), fut le premier des Pharaons qui se heurta à l'empire hittite (1).

D'après les plus récentes découvertes, « les Khiti, comme leurs congénères les Tabal et les Mouschki, paraissent appartenir aux races qui ont peuplé le Caucase. D'abord cantonnés dans les hauts plateaux de la Cappadoce, ils débouchèrent par les défilés du Tauros sur la Syrie du nord et sur la Cilicie; quelques-unes de ces tribus, entraînées à la suite des Hyksos, s'étaient arrêtées sur le cours moyen du Jourdain et vers la côte de la mer Morte, et s'étaient concentrées autour d'Hébron..... le gros de la nation occupa le pays des Deux-Fleuves, Naharanna, entre le Balik et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. Grâce à sa position entre les deux principaux États du monde antique, la Chaldée et l'Égypte, le domaine des Khiti ne tarda pas à devenir un des marchés les plus riches de l'Orient. Les caravanes, au lieu d'affronter le désert et d'aller directement des bords de la mer Morte et du Jourdain aux bords de l'Euphrate et du golfe Persique, remontaient les vallées du Nazana et de l'Oronte pour aller rejoindre le cours moyen de l'Euphrate et de là redescendre sur Babylone (2). »

A cette époque, les blancs Allophyles (Touraniens) occupaient tout le nord de l'Asie de Strabon, leur industrie et leur commerce

1. H. Brugsch, *Geogr. Inschrif. Altägypt.*, t. II, p. 21.
2. G. Maspero, *Hist. anc. peup. or.*, p. 179.

les rendaient indispensables aux civilisations de l'Égypte et de la Chaldée ; ils tiraient de leurs montagnes du Taurus, de l'Arménie et du Caucase, le cuivre, le plomb, le fer, l'or et l'argent qu'ils fournissaient aux peuples du midi. Mais leur prospérité ne fut pas de longue durée ; violemment attaqués par les armées des Pharaons, ils furent ensuite refoulés dans leurs montagnes et presque détruits par les Assyriens.

Vers 883 av. J.-C., Ashshour-nasir-pal fit dans le pays de Khoummouk et du Mouschkou une campagne victorieuse ; il s'avança jusque dans les montagnes d'Amida des temps postérieurs : « Je perçus le tribut de Khoummouk et de Mouschkou, des bassins d'airain, des bœufs, des moutons et des vins. » Le même monarque descendit vers 880 jusqu'au pays de Tabal : « J'allai, dit-il, pour m'emparer des mines d'argent, des mines de sel et des carrières d'albâtre. » En 739, 738, 734 et 732, de nouvelles campagnes mirent encore les Assyriens en contact avec les blancs Allophyles. Énumérant ses conquêtes, le roi cite les pays de Manna (province située au S.-O. du lac d'Ourmiah), celui d'Ourartou (Ararat, Van), celui de Kaschkou, le pays de Tabal, jusqu'à celui de Mouschkou (1). Vers 718, les Assyriens réprimèrent une révolte chez les Touraniens de Tabal et de Mouschkou (2) ; en 717, les peuples du nord, fatigués du joug d'Ashshour, firent une coalition à laquelle prirent part les rois de Mouschkou et de Gargamisch ; mais en 715, les alliés furent battus par le roi d'Assyrie.

Vers 713, une nouvelle alliance se forma : les rois de Tabal, de Mouschkou et d'Ourartou y prirent part, et elle enveloppa probablement tout le massif de l'Ararat et de la Cappadoce. Il semble qu'à cette époque le roi de Tabal ait réuni sous son sceptre tous les blancs Allophyles (3), mais comme la précédente, cette coalition fut rompue par les armes d'Ashshour.

En 709, le roi de Mouschkou faisait volontairement sa soumission à l'Assyrie (4).

Plus tard, le roi Sin-âhê-irba ne semble pas avoir porté la

1. J. Oppert, *Inscr. de Dour-Sarkayan*, p. 13.
2. Botta, *Mon. Niniv.*, pl. LXXII.
3. Botta, *ibid.*, pl. LXXXI ; Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 2e partie, p. 224.
4. Botta, *op. cit.*, pl. XC.

guerre chez les peuples de Toubal et de Meschech; son règne marquerait une ère moins favorable aux armes assyriennes; les frontières auraient été resserrées. « J'ai conquis Tilgarimou, dit-il, qui est sur la frontière du pays de Tabal (1). »

Le IXe et le VIIIe siècles semblent avoir compris la période la plus active de la lutte dans laquelle les Touraniens défendaient leur indépendance contre les armes sémites. Mais que pouvaient ces tribus déjà affaiblies par de longs siècles de guerres contre les multitudes ninivites? Elles furent écrasées. Plus tard, au temps de Strabon, quelques lambeaux de ces peuples habitaient encore la côte septentrionale de l'Asie Mineure; aujourd'hui, les restes des peuples bibliques de Toubal et de Meschech n'occupent plus que certaines parties du Lazistan et du Caucase.

Vaincus par les Assyriens, refoulés par l'invasion arménienne, dominés successivement par les Perses, les Grecs, les Parthes, les Sassanides, les Romains, les Persans et les Turcs, les blancs Allophyles se sont retirés dans leurs montagnes où vivent aujourd'hui leurs descendants, les Géorgiens, épaves d'une grande nation dont l'histoire se perd dans la nuit des temps et qui, dans quelques siècles, seront fondues peut-être avec l'immense peuple slave.

Mille ans avant notre ère, dans leurs conquêtes vers le sud, les Khiti étaient forcément entrés en relations avec les Phéniciens, dont les comptoirs couvraient toute la côte méditerranéenne depuis l'Oronte jusqu'à la frontière des Pharaons, et c'est probablement par leur intermédiaire que se faisaient toutes les transactions commerciales avec l'Égypte.

Venus eux-mêmes de la Basse Chaldée, les Phéniciens (2) avaient une connaissance parfaite des routes commerciales par terre entre les centres de production des métaux et les pays consommateurs comme l'Égypte et la Babylonie. Toutes les routes de caravanes qui, des principaux marchés de l'Extrême-Orient et du Nord, se dirigeait vers le Sud et l'Occident, aboutissaient en dernier lieu à Sidon et à Tyr, et les riches mines du Taurus et du Caucase envoyaient leurs produits aux comptoirs phéniciens.

1. G. Smith, *Sennacherib*, p. 86.
2. Ujfalvy de Mezö Kövezd, *Migr. des peup.*, Paris, 1873.

Mais ces routes n'étaient praticables qu'en tant qu'une grande puissance ne s'opposait pas au passage des caravanes. Le jour où les royaumes de la Mésopotamie devinrent assez forts pour tenter la conquête des districts miniers du Nord, les voies commerciales furent interceptées et l'influence assyrienne prit la place de celle de Tyr.

Au xx[e] siècle, alors que l'Égypte était dans toute la splendeur de sa XII[e] et de sa XIII[e] dynasties, les plaines de Chaldée étaient habitées par des peuplades sans importance, au milieu desquelles passaient les convois, comme de nos jours circulent dans l'Afrique centrale les caravanes parties de Zanzibar.

Plus tard, à l'époque de la lutte entre les Assyriens et les Hittites, les routes furent changées, et traversèrent l'Asie Mineure, pour rejoindre les établissements phéniciens. Cette voie fut ensuite interrompue par la destruction de l'empire des Khéta; peut-être fut-elle remplacée par la route de mer, entre Tyr et la Colchide ; en tout cas, le commerce phénicien ne put atteindre que les régions voisines de la côte du Pont-Euxin. Tout le centre du pays fournit directement ses produits au peuple d'Ashshour.

Les Phéniciens et les Hittites semblent avoir eu des liens politiques aussi bien que des relations commerciales ; au moment où Ashshour-bani-abal (Sardanapal), vers 670, venant de vaincre l'Égypte, porta ses armes contre Çor (Tyr), le roi du pays de Tabal lui envoya sa soumission, sa fille et des trésors. Ce fait, qui doit être reporté après la prise de Tyr, prouve clairement que d'étroites relations existaient entre Tabal et les Phéniciens, puisque la défaite de l'un de ces peuples entraîna la soumission de l'autre, qui, à cette époque, occupait la Cappadoce (1).

Les Hittites, les Toubals, les Moschiens et les peuples de l'Ourartou étaient, comme les autres nations qui se liguèrent sans cesse contre les Assyriens, des blancs Allophyles (Touraniens), devenus plus tard les Caucasiens ; ils conservèrent leurs relations avec Tyr, jusqu'à ce que tous aient été absorbés par les conquêtes de Ninive.

1. G. Smith, *Assurbanibal*, p. 61 et 69 ; Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2[e] part., p. 254.

C'est peu après la destruction des Hétéens que parurent pour la première fois les Arméniens actuels ; ils venaient d'Orient, par le nord du Caucase, le Don, le Danube et le Bosphore, et se fixèrent en Cappadoce. « Le grand rameau de la race aryenne opéra sa migration à partir du berceau commun de la race, de même que la plupart des peuples européens, par les immenses plaines au nord du Caucase et du Pont-Euxin. Il descendit d'abord sur le bassin inférieur du Danube et la Thrace européenne, puis de là poussa une partie de ses tribus dans l'Asie Mineure occidentale et septentrionale, leur faisant franchir le Bosphore et l'Hellespont, par un mouvement d'ouest en est qui se prolongea jusqu'à ce que certaines de ces tribus fussent parvenues en Arménie (1). »

C'est antérieurement au VIe siècle avant notre ère que les Arméniens quittèrent la Phrygie (2). Ils gagnèrent de proche en proche les sources de l'Halys ; au Ve siècle, ils étaient cantonnés dans l'Arménie Mineure (3), et formaient à eux seuls la treizième satrapie de l'Empire perse (4), tandis que les blancs Allophyles, Alarodiens, Matiènes, Saspires et autres formaient la dix-huitième (5).

Pendant les troubles qui suivirent les campagnes des Perses en Grèce, l'aspect du pays changea encore ; lès Arméniens, portés de plus en plus vers l'est, s'emparèrent lentement du massif montagneux qui se dresse entre la mer Caspienne et l'Asie Mineure, et descendirent dans les plaines de l'Araxe. Quand Alexandre parut en Asie, leur mouvement d'évolution était terminé ; ils avaient absorbé ou détruit ceux des habitants primitifs qui n'avaient pas émigré, et leurs princes exerçaient sous le titre modeste de satrapes, une véritable autorité royale.

Chassés par ces diverses invasions, les blancs Allophyles s'étaient d'abord retirés vers le nord, devant les armes assyriennes ; puis ils cédèrent, par une retraite d'ouest en est, le massif de l'Ararat aux Arméniens. Plus tard, devant les hordes

1. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e part., p. 377.
2. Hérodote, I, LXXII.
3. Hérodote, I, CXCIV.
4. Hérodote, III, XCIII.
5. Hérodote, III, XCIV.

tatares, ils se retirèrent dans le bassin du Phase et dans les vallées du grand Caucase, laissant ainsi entre eux et les envahisseurs la barrière du Souram et des monts qui relient les deux Caucases.

Quelques lambeaux des anciens peuples métallurgistes restent, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, comme des îlots au milieu de l'Asie Mineure (1), semblables aux blocs isolés que laissent les érosions, après que la masse des couches a été emportée.

L'étude rapide des secousses politiques de l'Asie antérieure montre les races aborigènes, ou du moins les plus anciennes, disparaissant rapidement sous les chocs répétés des invasions. Ce phénomène a dû être général, et les exemples seraient faciles à trouver dans l'histoire ; mais il est certain qu'aucun peuple ne présente, comme les Caucasiens, une existence nationale aussi agitée et remontant à des âges aussi reculés.

J'examinerai, dans ce mémoire, les divers états de civilisation par lesquels sont passés les Touraniens du Caucase avant l'ère historique, et n'entrerai dans des détails que sur les récentes découvertes de nature à jeter sur les études préhistoriques de nouvelles lumières.

1. Hamilton, *Researches*, t. Ier, p. 275.

ÉTAT PALÉOLITHIQUE

Nous avons vu, dans les pages qui précèdent, que les traditions les plus anciennes, les documents laissés par la haute antiquité, les renseignements que fournissent la géographie, la géologie et la linguistique, sont d'accord pour indiquer l'Asie centrale comme but des recherches sur les origines des civilisations. Toutes ces indications n'ont trait qu'aux débuts de l'homme possédant les métaux, ou tout au moins le bronze, et peut-être les premières notions de l'écriture.

Les origines de l'usage de la pierre présentent en Europe, et à plus forte raison en Asie, des doutes tels que jusqu'ici, en aucun point du globe, les savants n'ont pas été à même de se prononcer; elles se perdent dans la nuit des temps, et les débris parvenus jusqu'à nous n'autorisent guère qu'à de simples conjectures.

L'état de la pierre éclatée est-il le produit d'une découverte européenne? S'est-il produit dans nos régions par suite d'influences extérieures? Les débuts n'ont-ils qu'un centre, ou les foyers sont-ils multiples? Là sont des questions qui semblent devoir rester sans solution pour aujourd'hui et pour longtemps encore.

Au Caucase, les recherches ont été, il est vrai, très insuffisantes, mais jusqu'ici aucune trace certaine de l'homme quaternaire n'a été rencontrée. Seuls, des restes d'*Elephas primigenius* et d'*E. antiquus* sont venus prouver qu'avant l'époque actuelle, l'Asie antérieure présentait des conditions d'existence analogues à celles de la France au moment où les pachydermes se nourrissaient de ses pâturages.

Dans la grotte de Rgani (რგანი) (vallée de la Kvirila), des restes humains furent découverts, mais il est permis d'avoir des doutes sur la haute antiquité de ces vestiges, dont l'authenticité n'est affirmée par aucun objet portant les traces d'un travail évi-

dent. Ces ossements ont d'ailleurs été dispersés avant qu'une étude anthropologique en ait été faite.

Il est probable que des recherches méthodiques aboutiront dans l'avenir à la découverte de silex quaternaires, car presque tous les points du globe explorés jusqu'à ce jour ont fourni des témoins de ces antiques civilisations. Mais, au point de vue scientifique, le Caucase en est encore à ses débuts.

ÉTAT NÉOLITHIQUE

Les premiers documents positifs que nous fournisse l'archéologie préhistorique au Caucase, nous montrent l'homme se servant d'armes et d'outils en pierre polie. Mais les instruments de ces premiers âges sont si rares dans les pays géorgiens et arméniens, qu'il semblerait que l'état néolithique, s'il a réellement existé dans la Transcaucasie, n'a pas été de longue durée.

Le silex faisant défaut dans cette partie de l'Asie antérieure, les habitants employèrent le grès, la diorite, les quartzites, le basalte et enfin l'obsidienne du massif montagneux de l'Allagheuz, pour la fabrication de leurs outils. Cette dernière substance, grâce à ses qualités incomparables, devint une matière extrêmement répandue dont l'usage persista jusqu'aux débuts de l'état du fer. L'obsidienne de l'Arménie présente les mêmes caractères et les mêmes qualités que celle du Mexique; plus tranchante et plus transparente que celle de la Crète, elle se détache en longs éclats veinés d'inclusions noirâtres et dont la masse est aussi limpide que le verre.

Les divers objets néolithiques qui furent rencontrés au Caucase étaient isolés, et par conséquent ne peuvent fournir aucune indication sur les mœurs des hommes qui les taillaient. Ce sont des éclats et des pointes de flèches en obsidienne, des haches-marteaux en diorite ou en basalte, et des celts trouvés dans les mines de sel de Koulpi et présentant de grandes analogies avec ceux de l'Amérique septentrionale. Quelques rares pointes de flèches en silex furent aussi rencontrées en Mingrélie, bien que cette substance ne s'y trouve pas naturellement.

Le nombre des objets découverts jusqu'ici est si restreint, qu'il serait difficile d'entrer dans des comparaisons entre l'état néolithique au Caucase et le même état dans des régions plus connues;

il est même impossible d'affirmer que les Caucasiens soient jadis passés par cette phase de la civilisation.

Les instruments de pierre dont il vient d'être question peuvent n'avoir été fabriqués que pour des raisons d'économie, le bronze à son début étant une substance chère, et, pour le travail des blocs de sel, la pierre, grâce à sa dureté supérieure à celle du minéral entamé, pouvant rendre les mêmes services que les outils de bronze et de fer.

Au nord de la grande chaîne, les dolmens sont nombreux ; dans la Transcaucasie, ils semblent faire totalement défaut. Il est également à remarquer que les tumuli, si abondants dans les plaines de Russie, ne dépassent guère non plus vers le sud les portes caucasiennes et caspiennes.

Quelques palafittes sont signalées dans le Gok-tchaï et le lac Toporovan, mais, jusqu'ici, aucune étude n'en a été tentée.

Comme on le voit, les renseignements que nous possédons sur l'époque où le Caucase était à l'état néolithique sont si incomplets que vainement on chercherait à en tirer des conclusions.

D'ailleurs, cette phase de la civilisation, qui partout précéda l'état du bronze, ne peut fournir aucune donnée sur l'origine des métaux. Ces diverses découvertes furent indépendantes les unes des autres, ont causé des perturbations sociales très diverses, et résultèrent de phénomènes différents.

De même l'étude des antiquités du Mexique ne peut renseigner sur l'état social de l'Amérique au xviii[e] siècle, de même celle des grottes de la Magdelaine ne peut guider l'archéologue dans ses recherches sur les Gaulois avant l'époque de César.

L'apparition des métaux fut un fait si important dans l'histoire de l'humanité, qu'une race initiée à cette précieuse découverte, semble, dès le jour où elle abandonna la pierre, être sortie de la barbarie pour entrer dans le courant de la civilisation réelle.

Cette étape dans la vie d'un peuple est un des jalons les plus importants de son histoire, qui généralement débute peu après qu'il fût en possession des métaux. La connaissance du bronze est, des faits préhistoriques, le précurseur immédiat de l'histoire.

ÉTAT DU BRONZE

Cet état n'est représenté au Caucase que par quelques rares stations dans le nord-ouest de la grande chaîne, et par un certain nombre d'objets trouvés isolément en Arménie comme en Géorgie.

« La plus importante de ces stations a été découverte, il y a fort longtemps, à Novorossisk, sur la côte abkhasienne de la mer Noire ; elle a fourni un grand nombre de haches plates et de faucilles à boutons, puis quelques moules en pierre dure pour fondre des pièces semblables (1). »

« Cette découverte peut être rapprochée de celles qui ont été faites à Guilei, près du village de Malikopani, à Kersontaï sur les rives du Schouta, et à Perltana sur le Dniepr, qui ont donné des objets analogues. »

Il ressort de l'important travail de M. E. Chantre sur ces questions, que le sud de la Russie et l'Abkhasie auraient fait partie jadis d'un vaste district où l'état du bronze aurait été relativement complet et de longue durée. Des haches plates rencontrées isolément dans le Kouban, le Daghestan et la Kabarda, montrent que ces pays ont participé à l'état du bronze en même temps que l'Abkhasie et le Sud russe.

« Quant aux haches à douille, dit M. Chantre, qui pourraient être d'une époque moins ancienne, elles sont plus rares; on en a trouvé pourtant quelques-unes en Daghestan et en Abkhasie. Il en existe des spécimens au Musée de Tiflis. Elles se rapportent aux formes de Crimée et du bas Danube, où elles sont également rares. » Jusqu'ici aucune forme de ce genre n'a été rencontrée dans le petit Caucase. Il semble que ces haches soient cantonnées dans la grande chaîne et le nord.

En Arménie, et en somme dans toute la Transcaucasie, il n'a

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. I, p. 88.

pas été rencontré jusqu'ici de stations ou de nécropoles pouvant être rapportées à l'état du bronze; toutes les fouilles qui y furent exécutées à différentes époques ont fourni des objets de fer et, dans certaines localités (Redkine-lager, Allahverdi, Cheïthan-thagh, Djalall-oghle), on a pu reconnaître que le bronze était employé en même temps que le fer pour la fabrication des armes.

Il est donc impossible d'affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances, que les anciens habitants de l'Arménie soient passés par l'état du bronze.

Nous avons vu plus haut que l'étain manque au Caucase, par contre les gisements de cuivre y sont abondants; et pourtant l'exploration systématique du massif du Lelwar, l'un des plus importants de la région, ne nous a amenés à aucune découverte prouvant que les mines étaient exploitées avant la découverte du fer.

Nous connaissons aujourd'hui, à proximité des gîtes miniers d'Akthala, Allahverdi et Tchamlouq, huit nécropoles. Toutes appartiennent à l'état du fer et contiennent des objets des diverses phases de cet état, mais aucune ne renferme de sépultures purement du bronze. Les recherches faites par M. Bayern à Redkine-lager, et par divers archéologues à Sartatchalo, Marienfeld, Samthavro, Gori, etc..., ont amené les mêmes résultats et semblent prouver que la Transcaucasie fut dès la plus haute antiquité initiée à la connaissance du fer.

Beaucoup d'archéologues ayant désigné le Caucase et l'Arménie comme le foyer d'où rayonna ensuite sur l'Europe la découverte du bronze, il est du plus haut intérêt d'aborder cette question. Nous ferons abstraction des régions scythiques (nord du Caucase, Abkhasie, Russie du sud) pour n'envisager que les pays habités autrefois par les blancs Allophyles, la Transcaucasie, l'Arménie et la Cappadoce.

Or, par suite du manque absolu de gîtes stannifères, la connaissance de l'étain ne peut être indigène au Caucase. Les anciennes mines citées à tort par certains archéologues n'ayant pas été retrouvées, malgré les remarquables travaux géologiques du gouvernement russe et des savants étrangers, il paraît certain qu'on ne les retrouvera jamais.

Il est un fait constant dans l'histoire des mines, c'est que les gisements ne sont oubliés que dans les régions où ils abondent, et où par conséquent ils peuvent être remplacés. Or, l'étain est un métal trop utile pour des populations vivant au milieu des mines de cuivre, pour que les gisements puissent jamais être abandonnés ; et, si la cassitérite avait existé au Caucase, son exploitation aurait donné lieu à des travaux considérables, d'immenses haldes en seraient encore les témoins, et le souvenir de ces travaux se serait perpétué dans les légendes géorgiennes et arméniennes.

Si l'étain était venu au Caucase fournir l'élément indispensable à la métallurgie du bronze, et que la découverte en ait été faite dans ce milieu, il se serait créé de suite un centre industriel d'une importance considérable, dont les produits auraient rayonné dans tout le monde antique. Une pareille industrie aurait fait la richesse du pays et, à proximité des mines, on trouverait encore des nécropoles considérables présentant tous les caractères de l'état du bronze pur.

Si le Caucase avait été le centre d'une grande production de cuivre, d'étain et de bronze, il est certain que les documents assyriens les plus anciens parleraient de tous ces métaux. Ils le font, il est vrai, pour le fer, le cuivre et l'airain, l'or et l'argent, mais ils gardent sur les mines d'étain, dont l'importance alors était si considérable, un silence absolu.

Le manque d'étain au Caucase, le silence des historiens et des textes épigraphiques, prouvent clairement que l'Arménie ne fut pas seulement instruite de la connaissance du bronze, mais que son commerce des métaux dut longtemps rester tributaire des centres d'où elle avait reçu cette précieuse découverte.

Le passage de Pseudo-Aristote cité précédemment montre que les Mossinœques ne fabriquaient pas seulement du bronze de cuivre et d'étain, mais aussi du laiton ; « cette terre qui s'y trouve mêlée avec le minerai et cuit avec lui » n'est autre que la blende, ou mieux la calamine, dont le zinc mélangé au cuivre rend l'alliage « le plus brillant de tous et celui qui est du jaune le plus clair ».

L'étude des gîtes de cuivre du Caucase montre que, dans la plupart des cas, la chalcopyrite est mélangée à la blende ; et autrefois les exploitants ne s'attaquèrent qu'aux affleurements des

gîtes sulfureux, dans lesquels les minerais s'étaient transformés sous l'action des agents atmosphériques en oxydes et carbonates de cuivre et de zinc ; or, les minerais oxydés et carbonatés de cuivre donnent, par une fusion réductrice, des cuivres noirs, qu'une simple fusion un peu prolongée transforme en cuivre pur ; de même les oxydes de zinc, mis en contact avec du charbon de bois, donnent du zinc métallique.

En traitant ensemble les minerais cuivreux et les terres zincifères, on obtient, après une simple opération, des laitons plus ou moins impurs, beaucoup plus jaunes et plus brillants que le bronze et répondant parfaitement à la description de Pseudo-Aristote.

Les premiers métallurgistes du Caucase employèrent probablement le zinc des calamines pour donner plus de dureté à leur cuivre naturellement mou, car l'étain, venant de très loin, était bien certainement fort rare et d'un prix très élevé; mais il n'y eut certainement pas dans ces régions d'état proprement dit du laiton; les découvertes modernes n'ont permis de signaler aucun alliage de ce genre, et ce fait, dont nous devons la connaissance aux écrivains de l'antiquité, ne doit être considéré que comme un cas particulier dont les traces n'ont pas encore été retrouvées. On sait d'ailleurs que le laiton est loin de présenter les qualités du bronze; trop mou quand il est recuit, il devient trop cassant par la trempe.

Nous venons de voir que l'invention du bronze ne peut être attribuée aux races caucasiennes; nous avons démontré plus haut que cette découverte n'a pu venir que de l'Orient; nous trouverons encore dans la suite de cette étude, des preuves irréfutables de l'influence orientale, à l'époque où l'Arménie était à l'état du fer.

L'état du bronze résultant de causes extérieures, n'a donc bien certainement duré au Caucase qu'un laps de temps très court, alors que, dans la plupart des autres régions, comme la France et surtout l'Irlande et la Scandinavie, il a rempli de longues périodes et a pris un développement considérable.

Il n'est pas suffisant toutefois d'avoir reconnu ce fait important, il faut aussi en chercher les causes. A cet effet, j'expli-

querai ma manière de voir et je reviendrai ensuite sur chaque détail pour fournir les raisons qui m'ont décidé à les admettre.

Pour moi, le bronze fut découvert en Asie, dans les provinces méridionales de l'empire chinois, dans les régions où les mines d'étain se trouvent à proximité des gisements de cuivre; de là, cette invention rayonna dans toutes les directions : elle vint en Turcomanie, l'un de ses rameaux suivit la route de l'Iran, et pénétra dans l'Arménie et le Caucase; un autre se dirigea vers l'Europe méridionale, au travers de la steppe russe. Mais, dans l'Asie antérieure, les connaissances métallurgiques trouvèrent pour leur application des difficultés considérables, l'un des éléments de composition des alliages, l'étain, devant être apporté de grandes distance. Par contre, le petit Caucase renfermait de riches gisements de fer, minerais oxydés dont le traitement est le même que celui des carbonates de cuivre et des cassitérites, mais exige une température plus élevée.

Les métallurgistes de ces âges reculés, restés tributaires de l'Asie centrale, qui leur fournissait l'étain, durent chercher à se procurer ce métal dans le pays même qu'ils habitaient, et en essayant toutes les pierres lourdes qu'ils rencontraient, parvinrent à la connaissance du fer. Dès lors, le bronze fut réservé pour les objets de parure et le fer prit partout sa place dans l'armement.

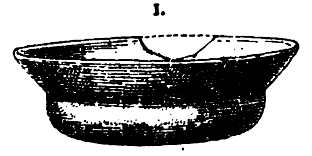
Quelques nécropoles, comme Redkine-lager, montrent le bronze et le fer employés concurremment pour la fabrication des armes, alors que d'autres n'ont fourni que des lances, des couteaux, des épées et des poignards de fer. Nous devons attribuer ces différences à l'antiquité plus ou moins reculée des sépultures, celles de Redkine-lager étant d'une époque plus ancienne et plus rapprochée de la découverte du fer, dont la métallurgie présentait encore de grandes difficultés.

Je dois citer, il est vrai, une tombe dont j'ai moi-même fait la découverte auprès d'Akthala, et qui renfermait trois vases de terre rouge (fig. 1) et une lame de couteau en bronze (fig. 2) accompagnée de deux nucléus d'obsidienne. Mais rien ne prouve que cette sépulture appartienne à une époque où le fer était inconnu; la présence de l'obsidienne dans les tombeaux de Mouçi-yéri montre que l'usage de cette matière persista bien longtemps après

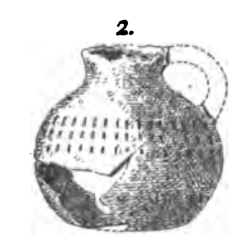
la découverte du fer, et les sépultures de Redkine-lager prouvent qu'il ne faut pas attacher à la découverte d'armes de bronze une importance capitale.

L'invention du fer au Caucase ne fait, pour moi, aucun doute, car au moment où dans l'Assyrie, l'Arménie et l'Asie Mineure, ce métal était d'un usage général, les peuples de la Transcaspienne ne connaissaient encore que le bronze.

1.



2.



3.



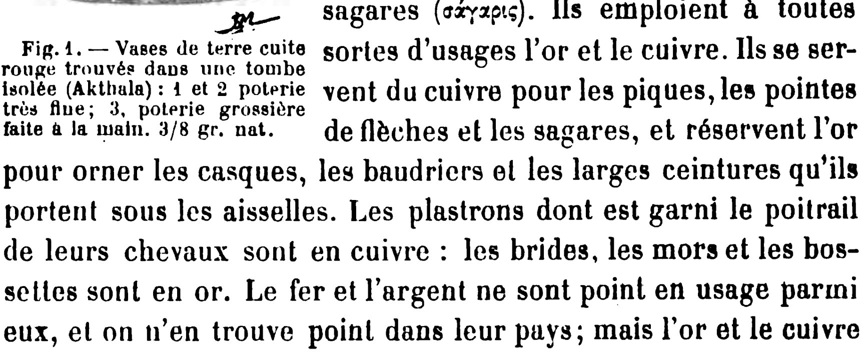


Fig. 1. — Vases de terre cuite rouge trouvés dans une tombe isolée (Akthala) : 1 et 2 poterie très fine; 3, poterie grossière faite à la main. 3/8 gr. nat.

Au v[e] siècle avant notre ère, époque de la mort de Cyrus (401 ou 402 av. J.-C.), alors que la Perse, l'Assyrie, la Grèce et l'Égypte étaient en pleine civilisation, les Massagètes, « peuple belliqueux de l'Asie centrale au nord de l'Iaxartes et de la mer d'Aral, et sur la péninsule entre ce fleuve et la mer Caspienne (1) », ne connaissaient encore que le bronze et l'or.

A leur sujet, Hérodote (2) s'exprime en ces termes : « Les Massagètes s'habillent comme les Scythes, et leur manière de vivre est la même. Ils combattent à pied et à cheval, et y réussissent également. Ils sont archers et piquiers, et portent des sagares (σάγαρις). Ils emploient à toutes sortes d'usages l'or et le cuivre. Ils se servent du cuivre pour les piques, les pointes de flèches et les sagares, et réservent l'or pour orner les casques, les baudriers et les larges ceintures qu'ils portent sous les aisselles. Les plastrons dont est garni le poitrail de leurs chevaux sont en cuivre : les brides, les mors et les bossettes sont en or. Le fer et l'argent ne sont point en usage parmi eux, et on n'en trouve point dans leur pays; mais l'or et le cuivre y sont abondants. »

Si le fer avait été découvert comme le bronze dans l'Asie cen-

1. W. Smith, *Dict. de biog., mytholog. et géog. anc.*, art. MASSAGETAE.
2. *Clio*, CCXV.

trale, la connaissance de ce métal, pour entrer au Caucase, aurait traversé le pays des Massagètes et la Turcomanie actuelle et s'y serait perpétuée; mais il n'en est rien, ces régions n'ont connu le fer qu'après que les Perses et les Grecs leur en eurent montré l'usage. Il est donc naturel de penser que l'Arménie fut un des foyers de la découverte du fer, de même que l'Asie centrale fut celui du bronze, avec cette différence que pour l'alliage du cuivre et de l'étain le foyer fut unique, tandis que pour le fer les centres furent multiples. La métallurgie du bronze aurait suivi une migration d'est en ouest, tandis que celle du fer serait, au contraire, passée d'Arménie en Turcomanie.

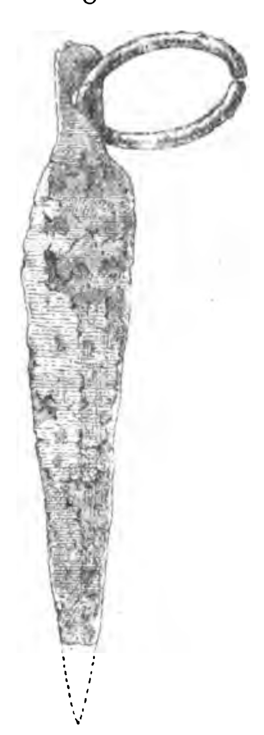


Fig. 2. — Couteau de bronze trouvé dans une sépulture isolée (Akthala). 3/8 gr. nat.

Le passage du bronze au fer est un fait très naturel, car le traitement des minerais cuivreux procura aux peuples qui s'adonnaient à cette industrie des connaissances métallurgiques qui les guidèrent vers de nouvelles inventions, tandis que la transition entre la pierre polie et le bronze ne peut être que le résultat d'une découverte fortuite.

Je serais donc porté à croire que peu après l'apparition du bronze au Caucase, les blancs Allophyles furent en possession du fer, et que c'est pour cette raison que l'état du bronze échappe à toutes les recherches dans ces régions.

C'est de l'Altaï et de l'Oural que les Massagètes tiraient l'or (1), c'est aussi de ces montagnes qu'ils recevaient le cuivre. Les mines de ce métal sont abondantes dans la Turcomanie, mais jusqu'ici aucune recherche archéologique importante n'a été tentée dans les contreforts du Pamir ; il serait intéressant de diriger ses études vers ce point. C'est aux savants russes que reviendra l'honneur d'étudier les premières stations de la métallurgie dans l'Asie centrale. Le vaste empire du tzar s'étend gra-

1. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 335, note 5.

duellement sur tous ces pays, et peut-être renferme-t-il déjà le berceau de la race humaine considérée non pas au point de vue purement animal, mais à l'état d'intelligent précurseur de nos civilisations modernes.

Le Caucase ayant été l'un des foyers inventeurs du fer, il est naturel que la Bible et tous les textes anciens en aient fait le point où les métaux furent tous découverts. L'airain que produisaient les mines avait, il est vrai, une grande célébrité ; mais l'origine de sa découverte se perdait dans la nuit des temps et disparaissait devant l'invention du fer, dont l'importance était bien plus considérable.

Je crois m'être suffisamment étendu sur les origines des métaux en Arménie ; il serait facile d'apporter encore beaucoup d'arguments en faveur de ma manière de voir ; mais la concordance absolue des textes, des découvertes archéologiques et des données géologiques suffisent, je crois, pour qu'il soit inutile d'entrer dans des détails superflus.

ÉTAT DU FER

LES NÉCROPOLES

Je ne parlerai, dans les pages qui vont suivre, que des documents que nous possédons sur le petit Caucase et l'Arménie, la grande chaîne ayant toujours été en retard sur celle du midi, et ses populations ayant toujours subi l'influence scythique. Mais, au point de vue général, ce qui peut être dit pour l'une de ces régions peut être appliqué à l'autre, et les différences que nous aurons à constater dans les mœurs et les usages de ces divers peuples ne sont dues qu'aux différentes coutumes des tribus.

Je passerai d'abord en revue les diverses nécropoles qui, jusqu'ici, ont été découvertes dans ces régions, j'en décrirai les particularités et les détails présentant un intérêt réel, puis, reprenant un à un chacun des usages, chacune des coutumes des peuples auxquels elles appartenaient, je décrirai les mœurs autant que l'état actuel de la science permet de le faire aujourd'hui.

Nécropole de Marienfeld. — Cette nécropole, située à 40 verstes au sud-est de Tiflis, fut découverte en 1867. Elle renfermait des tombeaux formés de dalles de grès de 1^m,70 à 1^m,90 de longueur, et 0^m,60 à 0^m,80 de profondeur moyenne. Ces caisses étaient recouvertes de deux ou trois dalles plus grossières et plus épaisses, dépassant de beaucoup les parois latérales.

Les mobiliers funéraires étaient d'une grande pauvreté ; quelques bracelets sans ornements, quelques épingles, des perles en cornaline, de petits anneaux de bronze et des fragments de lames de fer très décomposé, furent les seuls produits des fouilles.

Nécropole de Sartatchalo (სართიჭალა). Les sépultures de cette localité, située à quelques kilomètres de la précédente, présentèrent les mêmes caractères et renfermaient elles aussi des

mobiliers funéraires d'une grande pauvreté. D'ailleurs, ces deux nécropoles n'ont été qu'imparfaitement explorées.

Nécropole de Redkine-lager. — Le cimetière est situé près du village de ce nom, à quelques kilomètres au sud de Dilidjane, au milieu des montagnes, sur la ligne de partage entre les eaux de la Koura et celles de l'Araxe.

Le col de Dilidjane a, de tout temps, joué un rôle important dans l'histoire; c'est par lui que passe aujourd'hui la route stratégique de Perse, qui, partant de Tiflis, traverse Érivan ; c'est par lui aussi que se faisaient tous les transports entre la vallée de l'Araxe et la Géorgie. Près de Dilidjane sont des gîtes de cuivre. Ce point a donc forcément occupé dans la haute antiquité une situation marquante.

La découverte de la nécropole date de 1876. Les fouilles y furent pratiquées par des archéologues russes, et M. E. Chantre, dans sa mission au Caucase, la visita.

« Les tombes, dit M. E. Chantre, sont formées de trois parois verticales orientées suivant la pente du terrain ; les grands côtés sont fréquemment formés de plusieurs dalles soigneusement jointes avec de petites pierres et toujours sans mortier. La couverture se compose de deux ou trois dalles parfois énormes. L'ouverture, tournée vers l'est, était fermée, après l'introduction du cadavre, par un amas de pierres de toutes formes et de toutes dimensions. Tous ces tombeaux sont souterrains, sans qu'aucun indice extérieur les signale à l'attention. Quelques-uns cependant sont entourés d'un cercle de grosses pierres s'élevant à deux ou trois pieds au-dessus de la tombe, et émergeant parfois du sol. »

Selon M. Bayern, le champ funéraire occupe tout le versant de la montagne qui domine la rive droite de l'Akstafa. Il s'étend sur une superficie de trois à quatre cents mètres carrés. Les tombeaux sont disposés en lignes, laissant entre eux un espace de quatre à huit pieds.

« On peut distinguer facilement, à Redkine, les tombeaux d'hommes, de femmes et d'enfants ; ces derniers, moins grands que les autres, sont plus facilement reconnaissables à leur mobilier funéraire. Ajoutons qu'un même tombeau ne contient jamais

qu'un individu ; une seule exception a été constatée, un tombeau contenait, au côté droit d'un squelette de femme, celui d'un enfant de six à huit ans.

« On peut distinguer par conséquent trois grandeurs de tombeaux : ceux des hommes, mesurant 3 à 4 mètres de hauteur, et 1^{m},50 à 2^{m},50 de largeur ; les autres diminuent comme mesure dans des proportions telles, que les plus petits ont 1^{m},25 de longueur et de largeur et 1 mètre de hauteur. »

Plus de 75 sépultures ont été fouillées à Redkine-lager ; elles ont fourni 312 vases, c'est-à-dire une moyenne de 5 par tombe, le maximum ayant été de 25 et le minimum de 1. Les formes sont d'une variété indéfinissable.

« Outre la poterie, les tombeaux d'hommes renfermaient des armes, ceux de femmes des objets de parure. La plus grande partie de ces objets sont en bronze, quelques pièces seulement sont en fer ; un autre métal, l'antimoine (?), aurait été rencontré par Bayern, sous forme de petits anneaux, de perles et de cylindres fort nombreux dans certaines tombes.

« La plupart des vases sont, à ce qu'il semble, enduits de graphite, ce qui leur donne une couleur noire luisante ; d'autres, bien plus grossiers dans leur composition, sont couleur rouge de brique dans toute leur épaisseur, qui va quelquefois jusqu'à 15 millimètres. On trouve aussi, mais plus rarement, de petites coupes vernies faites d'une pâte très fine d'une couleur gris verdâtre. »

Les armes, la plupart en bronze, sont d'une fabrication très soignée et d'une forme élégante ; ce sont des pointes de lances et des dagues remarquables par leur taille. Les poignards sont à lame courte et triangulaire, les têtes de lances sont très effilées et à longue douille.

« Les objets de parure caractérisant les tombeaux de femmes consistent surtout en perles de diverses matières, cornaline, colophane, verroterie ayant composé les colliers ; puis des ceintures en tôle de bronze estampée, des bracelets de diverses formes, mais toujours ouverts, des sortes de torques, des anneaux pour oreilles, des pendeloques en forme d'oiseaux, trouvées généralement par paire, et d'autres moins nombreuses affectant les formes

les plus diverses ; des médaillons, petites rondelles à quatre rayons, des boutons et quelques rares plaques de ceinturon, puis de grandes épingles plates rappelant celles de Koban.

« Ajoutons encore, parmi les objets les plus remarquables, des poignées d'épées garnies d'une sorte de mosaïque ou émail qui atteste un art élevé.

« La fibule manque complètement dans les tombeaux de Redkine ; les aiguilles, les épingles, en revanche, n'y sont pas rares ; enfin, pour clore cette énumération, il convient de citer de jolies pointes de flèches en obsidienne (1). »

D'après les listes de Bayern, les objets de fer semblent être rares dans cette nécropole, et le nombre relativement considérable des armes de bronze qu'on y rencontre prouve que le fer était encore, à cette époque, d'un prix élevé et d'un usage peu répandu.

En citant des parures d'antimoine, Bayern a commis probablement une erreur, car j'ai rencontré moi-même dans des sépultures de la même époque des objets semblables à ceux qu'il cite, et l'essai m'a démontré qu'ils étaient en plomb, mais que ce métal s'était, à la longue, entièrement transformé en oxyde.

Nécropole de Cheïthan-thagh (شيطان طاغی). Le champ funéraire de Cheïthan-thagh, ou mont du Diable, est à 70 kilomètres environ au sud de Tiflis, sur le même méridien que cette ville, un peu à l'ouest du village d'Aïroum (ایروم — Այրում), dans le district de Bortchala ; le mont du Diable faisant partie du massif du Lelwar (لالوری) est situé dans les contreforts de cette montagne connus dans le pays sous le nom de montagne du Château noir (قره قاله طاغی).

La nécropole, qui se compose de deux parties bien distinctes, se trouve au milieu des forêts, sur le versant septentrional de la colline et presque au sommet (fig. 3).

Non loin du cimetière sont plusieurs sources qui, se réunissant, forment un ruisseau (ایروم صوی) dont les eaux passent à proximité du hameau tatare d'Aïroum et du village arménien de Ttchotchkan (چوچقان — Չոչկան). Ce ruisseau porte ensuite ses eaux à la Débéda-tchaï, qui se réunit à la rivière Khram, affluent de la Koura.

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, p. 167 sq.

Non loin des sources de l'Aïroum-sou, sont les ruines d'un petit monastère arménien du moyen âge.

La position qu'occupait le village d'où les morts étaient apportés au Cheïthan-thagh est difficile à préciser, mais il est certain qu'il ne pouvait être qu'entre le monastère et le village d'Aïroum. Les cadavres étaient donc transportés sur une distance de 3 kilomètres

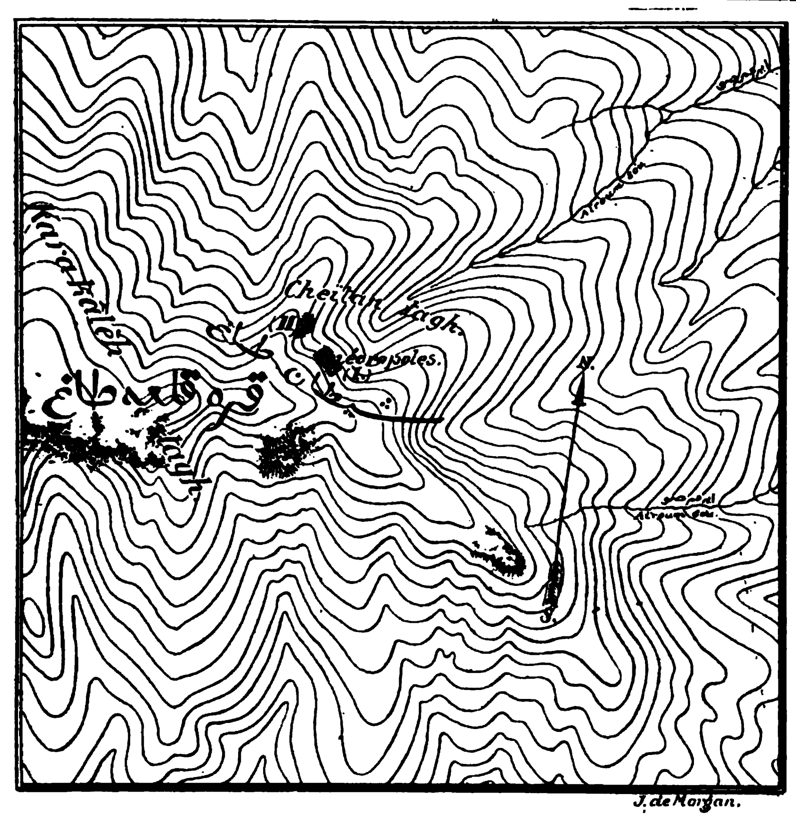


Fig. 3 — Croquis topographique du Cheïthan-thagh.

environ, et à une hauteur de 400 mètres au-dessus du lit du ruisseau.

Du sommet du Cheïthan-thagh, on jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'avoir sur la chaîne du grand Caucase. Cette grande muraille se présente à l'horizon sur une étendue de plus de 100° et se trouve à une distance d'au moins 200 kilomètres. Elle montre en son milieu le pic du Kazbeck, près duquel sont les défilés de Dariéla et les restes du sanctuaire antique de Stépan-Tzminda.

Les tombeaux du Cheïthan-thagh se composent de caisses rectangulaires formées de quatre dalles, les grands côtés étant placés normalement aux courbes de niveau du terrain. Ils sont recouverts soit par une dalle plus grande (fig. 4) et plus épaisse, soit par une construction en pierres plates (fig. 5), soit enfin par une voûte en moellons (fig. 6); dans tous les cas, la construction des cists est faite avec le plus grand soin ; les joints entre les matériaux de grandes dimensions sont remplis avec des éclats ou des pierres de moyenne taille (fig. 7).

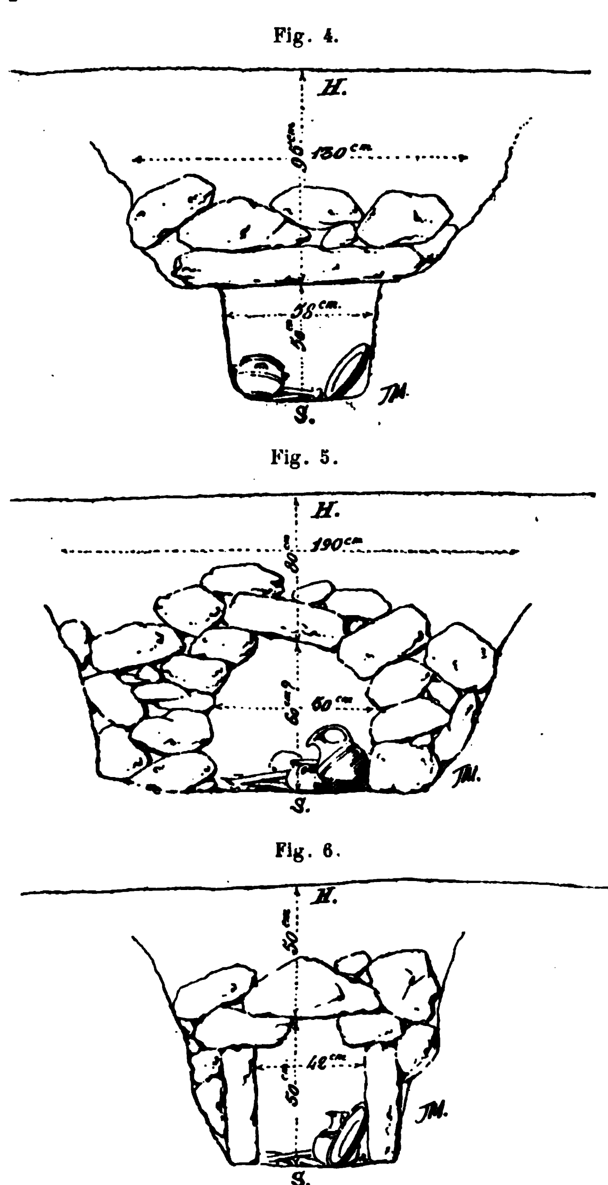


Fig. 4, 5 et 6. — Coupes transversales de tombeaux.

Quelquefois les cists étaient superposés et le couvercle de la tombe la plus ancienne formait le fond de la plus récente (fig. 8).

Les roches qui ont été employées à cet effet sont des basaltes ou des trachytes dont la structure en minces coulées a facilité la préparation des dalles, sans qu'il ait été besoin de les tailler spécialement. Ces

formations ne se rencontrent pas à Kara Kaleh-thagh, mais à 2 kilomètres seulement de cette localité; les dalles ont donc été apportées à la nécropole.

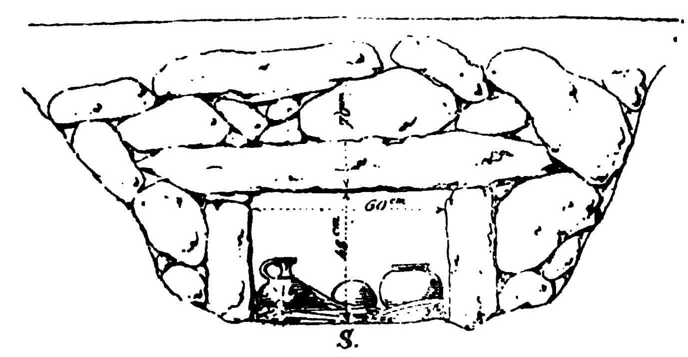


Fig. 7. — Coupe transversale d'un cist (Cheïthan-thagh).

Le terrain dans lequel se firent les inhumations est généralement un sable légèrement argileux, blanchâtre ou jaunâtre, très fin et absolument dépourvu de pierres et de cailloux. Ces sables,

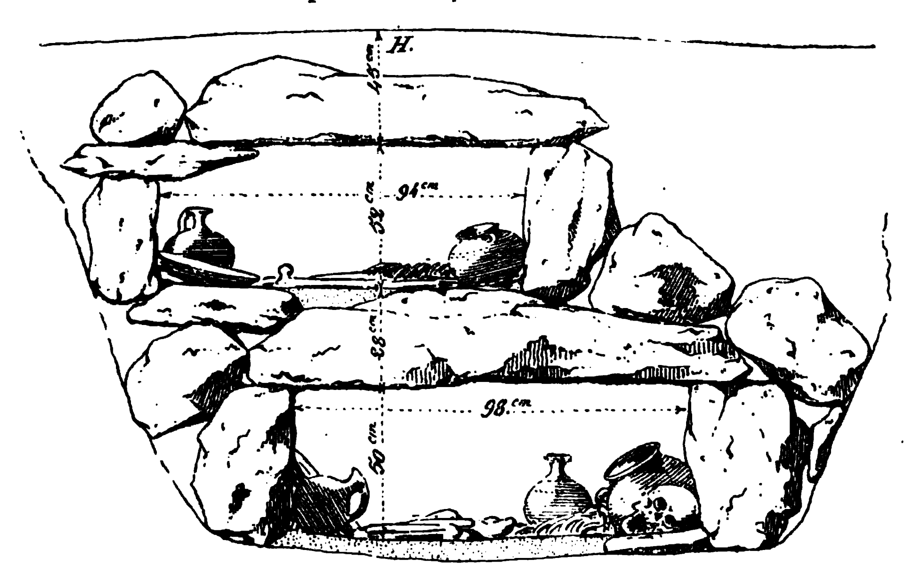


Fig. 8. — Coupe longitudinale de deux cists superposés (Cheïthan-thagh).

qui se rencontrent fréquemment dans le pays, sont le produit de la décomposition des roches volcaniques du voisinage, et se présentent à l'état de taches ou de poches plus ou moins grandes.

Quelques tombes étaient aussi dans une argile à briques jaune, très fine et très grasse, mais en même temps très dure; les an-

ciens semblent lui avoir préféré le terrain jaunâtre et n'avoir entamé la terre à briques qu'alors que les poches du terrain plus meuble étaient déjà remplies de tombeaux.

Cette nécropole fut découverte en novembre 1887. J'y pratiquai alors quelques fouilles, et j'envoyai au Ministère de l'instruction publique une série de vases et d'objets pour le Musée ethnographique du Trocadéro. En 1888, M. H. de Morgan reprit les recherches et les termina.

Grâce à leur construction soignée, les sépultures sont fréquemment restées vides à travers les siècles, de sorte qu'en enlevant la dalle supérieure de la caisse, on se trouve en face des ossements et des objets exactement placés comme ils l'étaient lors de l'inhumation. Ce parfait état de conservation nous a permis de prendre les notes les plus complètes sur la nature des objets et sur leur usage.

Les dimensions des cists variaient suivant la taille des corps auxquels ils étaient destinés. Ceux des enfants ne présentèrent parfois que 0m,45 de large sur 0m,50 de long et 0m,45 de profondeur, tandis que les sépultures d'individus adultes atteignirent 0m,95 de longueur, 0m,65 de largeur et 0m,70 de profondeur.

On trouve toujours, dans les sépultures, les cadavres placés sur le flanc gauche, les jambes repliées de telle sorte que les genoux soient en face de la poitrine, les bras repliés et les mains placées devant la figure.

La tête était généralement posée sur une pierre plate, ainsi que les pieds.

Les vases se trouvaient ordinairement à la tête et aux pieds du tombeau ; les bijoux et les ornements divers dans la position qu'ils occupaient sur le mort revêtu de ses vêtements ; les armes placées parallèlement aux dalles des grands côtés de la caisse.

La nécropole se compose de deux parties bien distinctes (I et II, fig. 3), qui fournirent ensemble 138 sépultures, ne renfermant chacune qu'un seul corps, sauf de rares exceptions. Les vases y étaient nombreux et se présentaient en moyenne au nombre de 3 par tombe, quelquefois de 7 au maximum. Les armes de fer, lances, couteaux, poignards, y furent fréquents ; nous en avons rencontré 40 environ. Leur état de conservation ne laisse généralement rien à désirer.

Plusieurs tombes, renfermant des poignards et des couteaux, contenaient aussi des pierres à aiguiser.

Les objets de parure tels que les colliers de perles, les torques,

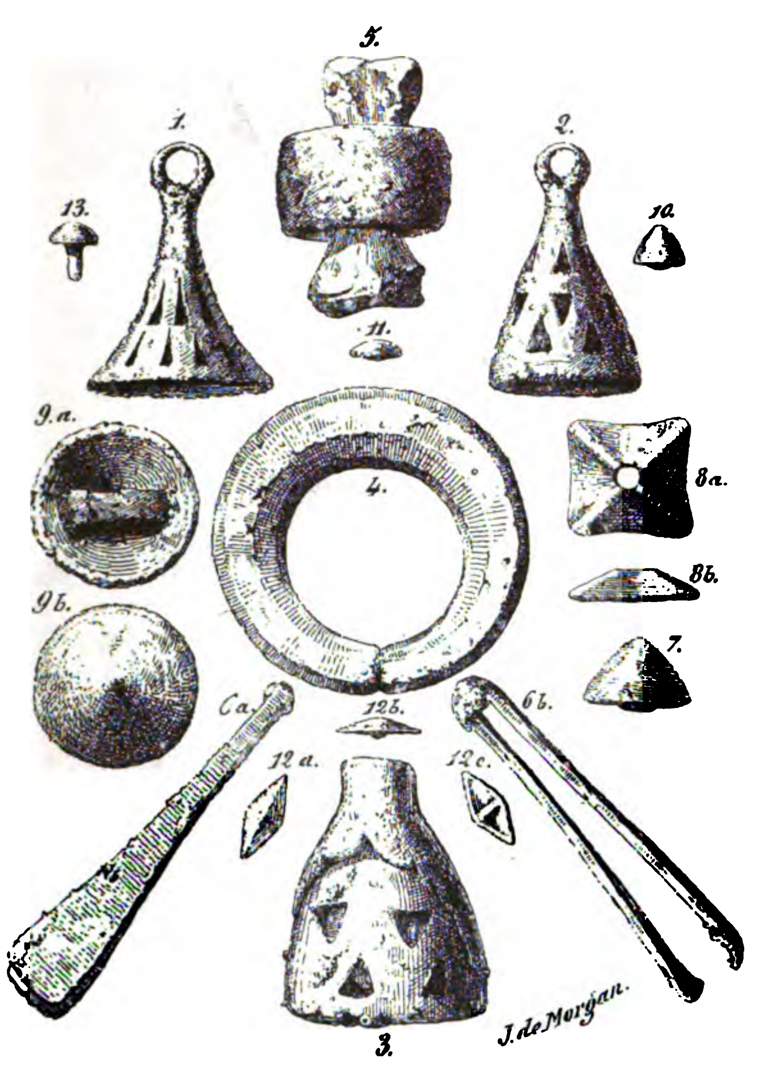


Fig. 9. — Objets divers trouvés au Cheïlban-thagh. — 1 à 3, pendeloques (bronze); 4, anneau (bronze); 5, bague (bronze); 6, pinces à épiler (bronze); 7 à 12, boutons (bronze); 13, clous (bronze).

les bracelets, les pendeloques, les épingles et les fibules, se rencontrèrent également dans les tombes d'hommes et de femmes, bien que, dans ces dernières, ils fussent plus abondants. Chaque tombe renfermait une épingle en bronze, quelquefois garnie de

chainettes et de pendeloques. Les figures 9 et 10 montrent quelques-uns des bijoux trouvés dans ces tombeaux.

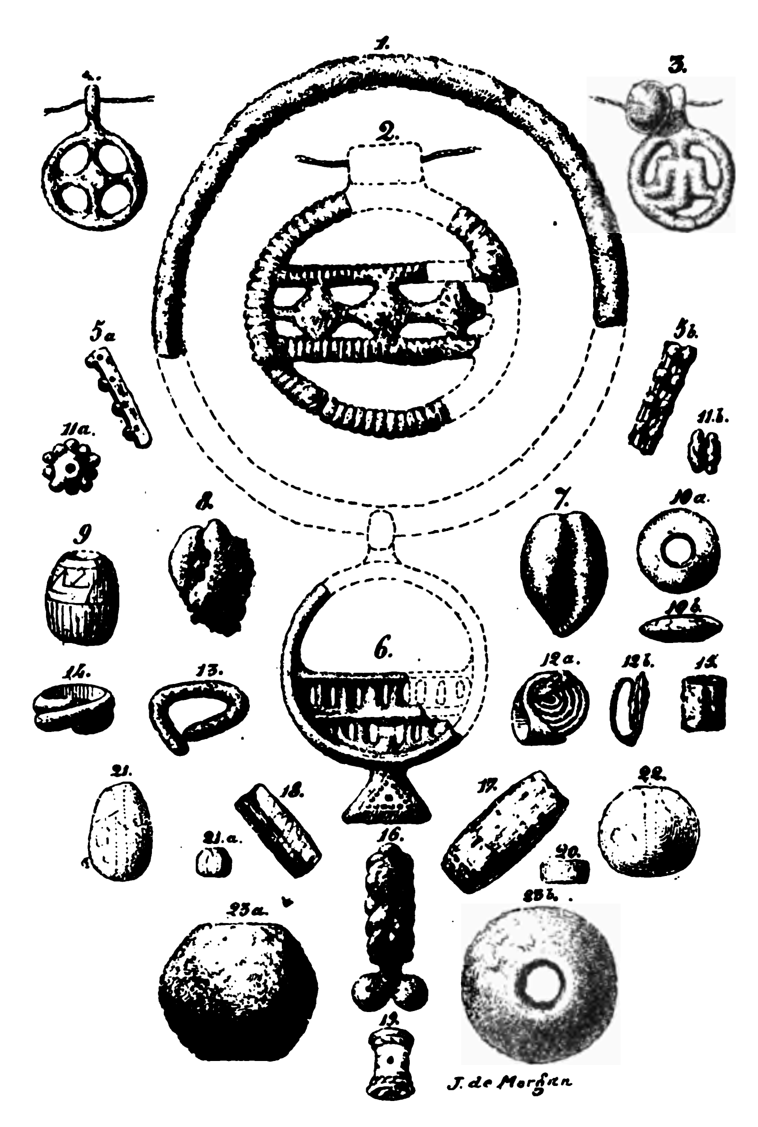


Fig. 10. — Objets divers trouvés au Cheïthan-thagh. — 1, bracelet (plomb) ; 2, pendeloques (piomb) ; 3 et 4, pendeloques de collier (plomb) ; 5, ornement de vêtements (plomb); 9, pendeloque ceutrale de collier (plomb) ; 7 et 8, Cypræa ; 9 et 10, perles de collier ; 11, perle (plomb); 12 à 15, petits anneaux (bronze) ; 16, pendeloque (argent) ; 17 à 22, perles (verre, cornaline, etc.) ; 23, perles de bronze.

La description de quelques sépultures, extraite du journal des fouilles, fera clairement connaître les détails du mode d'inhumation.

Sépulture n° 13. — Profondeur $1^m,40$, longueur $0^m,86$, largeur $0^m,50$, hauteur $0^m,52$. Tombeau creusé dans le sable argileux gris, et composé de quatre dalles soigneusement ajustées et formant une caisse qui était restée presque vide.

Elle renfermait, dans l'angle sud-est, le crâne, dont l'état de conservation était assez satisfaisant ; dans l'angle sud-ouest, une cruche et un plat de terre ; au nord-ouest, une urne, et dans l'angle du nord-est, une cruche de petite taille placée sur les os des pieds. Près de la tête, à côté de la mâchoire, était une épingle, la pointe tournée vers le nord, une pince à épiler et un large bracelet, le tout en bronze. Les os des jambes, placés vers le milieu de la sépulture, indiquaient que le corps avait été replié et couché sur le flanc gauche. Les os des mains se trouvaient près de la mâchoire, et les dents très petites, quoiqu'appartenant à un individu adulte, indiquent que cette sépulture était celle d'une femme. Le manque absolu d'armes dans cette tombe vient appuyer mon opinion.

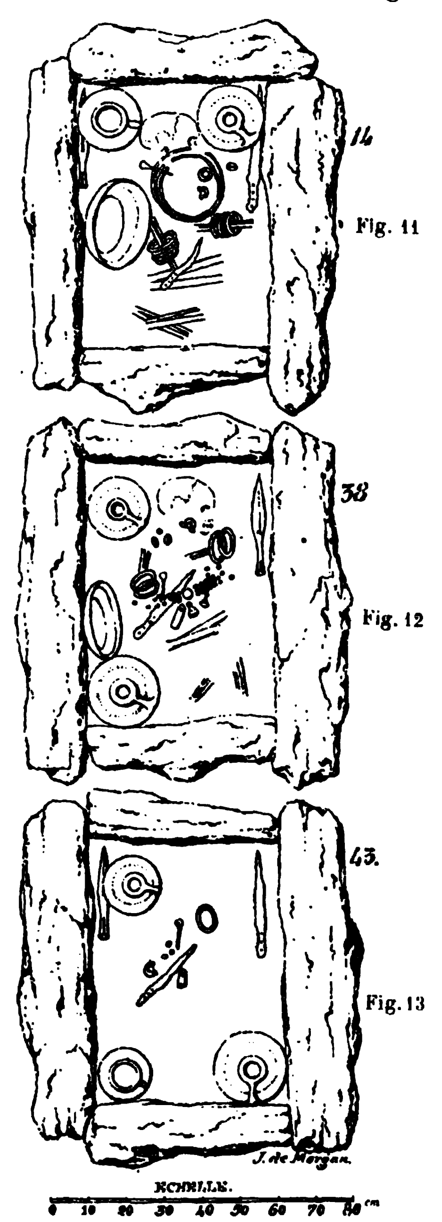


Fig. 11. — Sépulture n° 14 (Cheïthan-thagh).
Fig. 12. — Sépulture n° 38. id.
Fig. 13. — Sépulture n° 43. id.

Sépulture n° 14. — (Fig. 11). Profondeur $0^m,60$ vers la tête ; à la partie nord, la dalle supérieure et celle du petit côté avaient été enlevées. Mais, grâce aux pierres qui avaient servi à coller les flancs du cist, il a été

possible de rétablir la forme primitive du tombeau, qui avait 0^{m},72 de longueur environ et 0^{m},48 de largeur sur 0^{m},45 à 0^{m},50 de hauteur.

Dans l'angle sud-est était une urne et un fer de lance placé parallèlement à la dalle du grand côté. A l'angle sud-ouest, une cruche en terre noire et un poignard en fer placé perpendiculairement à la face du haut contre la dalle de la grande face. Près du côté sud étaient les débris du crâne, sur lesquels reposaient cinq torques de bronze, un anneau et une fibule du même métal; plus près du poignard, un petit anneau, et vers l'angle sud-est une épingle de bronze. Vers le milieu de la paroi orientale de la sépulture était un plat de terre, et près de lui dix bracelets de bronze passés dans les os de l'avant-bras. Les tibias et les fémurs se trouvaient en travers de la sépulture, et sur ces derniers les débris d'un couteau de fer. On voit, par la présence des armes dans ce tombeau, qu'il avait renfermé le cadavre d'un homme.

Sépulture n°38. — (Fig. 12). Profondeur 1^{m},60, longueur 0^{m},74, largeur 0^{m},50, hauteur 0^{m},60. Grâce au soin particulier avec lequel cette tombe avait été construite, elle était restée absolument vide, et les ossements, ainsi que les divers objets, se trouvaient mélangés dans une couche de poussière de trois à quatre centimètres d'épaisseur. La surface de ces débris était incrustée de calcaire.

Dans l'angle du sud-est se trouvait une cruche en terre noire, placée debout, et près de laquelle étaient les débris du crâne. Dans l'angle du sud-ouest on rencontrait un fer de lance, et, près de la mâchoire, une fibule de bronze, une perle de cornaline, et deux coquilles du genre *Cypraea* (*C. moneta ?*). Les os des avant-bras portaient deux bracelets de bronze à chacun des poignets.

Vers le milieu de la face orientale du tombeau était un plat creux, appuyé sur la dalle latérale. Près de la ceinture on voyait un couteau de fer en fragments, une épingle et un grand nombre de boutons de bronze rangés trois par trois, et qui jadis ornaient une lanière de cuir dont l'attache était faite au moyen d'un bouton plus fort. A cette ceinture était pendue une pierre à aiguiser garnie d'un trou biconique et deux pendeloques de bronze ayant la forme de clochettes.

Les os des jambes étaient placés en travers dans la sépulture, et, à l'angle du nord-est se trouvait une cruche en terre rougeâtre. Cette tombe était celle d'un homme.

Sépulture n° 40. — (Fig. 13). Profondeur 1^{m},90, longueur 0^{m},80, largeur 0^{m},48, hauteur 0^{m},50. Ce tombeau est sans contredit le plus intéressant de tous ceux qui ont été rencontrés au Cheïthan-thagh. Il était d'une conservation parfaite, et absolument vide.

La dalle qui le recouvrait, d'une taille considérable, pesait plus de 400 kilos. Le corps y avait été placé replié sur lui-même, les avant-bras réunis sur la poitrine.

Dans l'angle du sud-ouest était un petit vase en terre noire, à deux anses plates ; dans celui du nord-est, une grande jatte en terre noirâtre, et entre les deux les débris du crâne.

Dans les deux angles du nord se trouvaient deux cruches de terre ; l'une, celle de l'ouest, placée sur son fond ; l'autre couchée sur le côté entre les deux pieds du squelette.

Le corps avait été, comme d'ailleurs tous les autres, placé sur le flanc gauche, les jambes et les bras repliés.

Un couteau de fer était placé en travers, sur la partie occupée jadis par l'abdomen ; deux aiguilles de fer et une pendeloque de plomb, furent rencontrées près du cou. Sur la poitrine étaient quatre épingles de bronze dont l'une, garnie d'une chaînette de même métal, portait des pendeloques. Outre ces objets, cette tombe renfermait quelques paquets de rouille, restes d'instruments de fer dont il m'a été impossible de déterminer la nature. Sur l'un de ces amas d'oxyde était l'empreinte parfaitement nette d'un pli du vêtement montrant deux étoffes de nature différente.

Par la taille des ossements, le manque absolu d'armes, j'ai pu me rendre compte que cette sépulture était celle d'une femme.

Sépulture n° 86. — (Fig. 14). Profondeur 1^{m},70, longueur 0^{m},92, largeur 0^{m},54, hauteur 0^{m},60. Cette tombe, soigneusement construite, était vide. Les ossements en avaient été presqu'entièrement dissous, et un encroûtement épais de carbonate de chaux recouvrait les vases et les poussières.

Dans l'angle du sud-est était un vase placé debout, et à côté un fer de lance. Dans celui du sud-ouest se trouvait un poignard, et, vers le centre de la sépulture, un bracelet en bronze et une pierre

à aiguiser. Les angles septentrionaux du tombeau étaient occupés par des vases de terre. Cette sépulture était certainement celle d'un homme.

Le mode d'inhumation semble avoir été toujours le même au Cheïtan-thagh, sauf toutefois dans trois cas, où nous avons rencontré des anomalies que je crois utile de signaler.

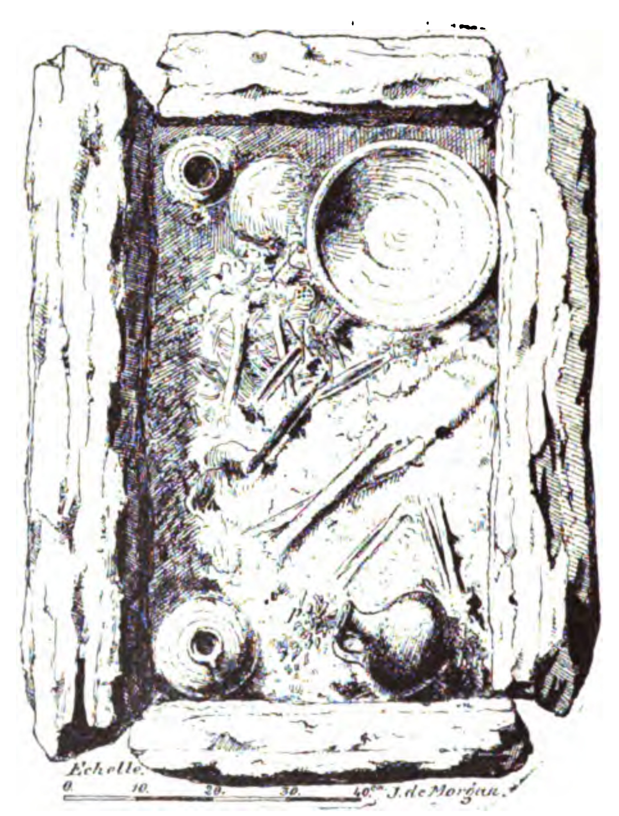


Fig. 14. — Sépulture n° 86 (Cheïthan-thagh).

Deux fosses (n°s 73 et 78), ouvertes à $2^m,50$ de profondeur, ne mirent à jour que des entassements de roches, au milieu desquels se trouvaient des vases brisés et des ossements humains placés sans ordre avec des restes de chevaux.

Un tombeau (n° 104, fig. 15), parfaitement construit et resté vide, se composait de deux cists juxtaposés selon les grands côtés ; l'une de ces caisses renfermait quelques boutons de bronze, un fer de lance et trois vases. Deux squelettes humains y avaient été placés, l'un la tête au sud, l'autre la tête au nord. Dans la tombe voisine

étaient les restes d'un bœuf ou d'une vache et quelques boutons de bronze.

Les os que renfermait cette double sépulture étaient fortement teintés par de l'oxyde de cuivre, ce qui semblerait prouver que les vêtements des hommes étaient ornés soit de plaques très minces de bronze, soit de fils pris dans les tissus, et que, par suite de sa décomposition, le métal n'ait laissé que des traces vertes sur les ossements qui l'avoisinaient.

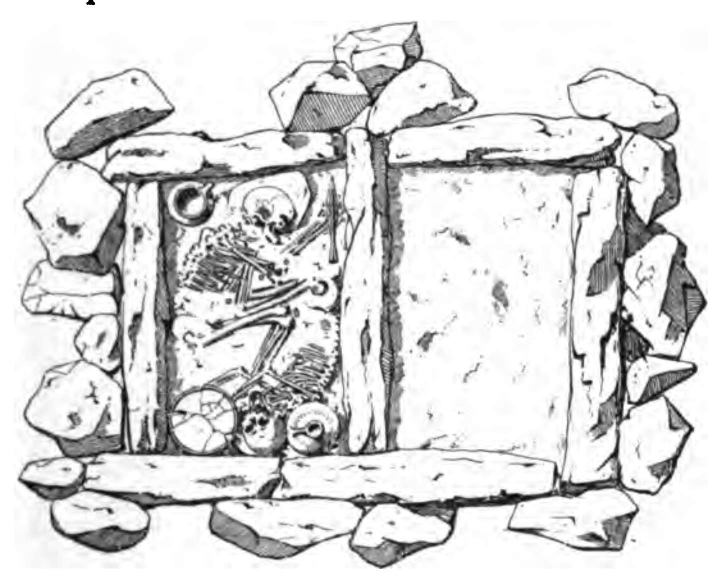


Fig. 15. — Sépulture double renfermant deux squelettes et les restes d'un bœuf (Cheïthan-thagh).

Nous avons fréquemment rencontré, dans nos fouilles au Cheïtan-thagh, au milieu des pierres qui recouvrent la dalle supérieure des tombeaux, des ossements humains, quelques vases et des restes de vaches, de porcs et de moutons.

Les deux parties de la nécropole de Cheïthan-thagh présentent les mêmes caractères généraux ; toutefois le fer était beaucoup plus abondant dans la partie orientale que dans celle de l'ouest. Dans les deux, les pointes de flèches qui ont été rencontrées étaient en bronze, mais les épingles présentent des formes différentes. Nous verrons d'ailleurs que dans les autres champs funéraires le même fait a été constaté.

Nécropole d'Akthala (آقتالا). — Découvert au mois de décembre 1887, ce champ funéraire fut exploré pendant les mois de

mars et d'avril 1888. Il se trouvait sur un plateau basaltique dit la colline Saint-Georges (fig. 16), à quelques centaines de mètres des ruines du monastère d'Akthala, et à l'entrée de la vallée qui renferme les mines du même nom. Ces gisements contiennent en abondance des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'argent et d'or. Les tombes qu'il renfermait furent bien certainement celles d'une population de mineurs et de fondeurs ; nous y avons fréquemment rencontré des minerais cuivreux, et certaines d'entre



Fig. 16. — Vue de la nécropole Saint-Georges, à Akthala.

elles contenaient en ornements divers jusqu'à 10 kilogrammes de bronze.

La nécropole se composait de trois parties qui semblent être d'époques différentes. La première découverte, et la plus riche, présentait les mêmes caractères que le massif oriental du Cheïthan-thagh ; elle se trouvait à la partie supérieure du coteau. Les deux autres massifs étaient situés plus bas et sur le même versant de la colline, à l'est et à l'ouest.

Dans le massif supérieur, les sépultures, très rapprochées les unes des autres, étaient à une profondeur variable de 1 mètre à 4 mètres. Elles étaient renfermées dans des caisses rectangulaires et étaient recouvertes d'une dalle parfois très large. Au-dessus du

couvercle était un amas de pierres de toutes dimensions, parmi lesquelles se trouvaient fréquemment des ossements humains, des vases et des débris d'animaux domestiques.

La construction des tombeaux avait été faite avec un soin minutieux. Les dalles de basalte, simplement dégrossies et jamais taillées, étaient ajustées entre elles et callées avec des matériaux plus petits. Sur les flancs extérieurs des dalles de la caisse étaient de forts moellons destinés à empêcher l'écartement des côtés.

En procédant avec les plus grandes précautions à l'ouverture de ces tombeaux, qui presque toujours étaient vides, nous sommes parvenu à recueillir les objets les plus délicats, tels que des cheveux, des étoffes, des cordons, du cuir et des instruments de bois.

Quelques-unes de ces sépultures avaient autrefois renfermé des cercueils de bois dont les débris signalaient encore l'existence; ils étaient simplement ajustés et jamais cloués.

Les travaux effectués dans la nécropole supérieure d'Akthala ont mis à jour 118 sépultures, toutes situées dans le sable argileux jaunâtre dont il a été question au sujet du champ funéraire de Cheïthan-thagh. Dans ces tombeaux, nous avons rencontré un nombre considérable d'objets de toute nature, tels que vases, bracelets, colliers, épingles, bagues, fibules, ceintures, pendeloques, etc..., des poignards, des têtes de lances et des couteaux. Les armes étaient toutes de fer, mais dans un état déplorable de conservation; les bijoux étaient de bronze et de plomb.

Le nombre des vases dans chaque tombeau variait de 1 à 6. Ils présentaient les mêmes caractères que ceux du Cheïthan-thagh, mais étaient plus ornés.

Nous nous contenterons de décrire en détail deux tombes: l'une était renfermée dans un cist de pierre; l'autre, par exception presque unique, était formée de matériaux plus petits.

Sépulture n° 9. — (Fig. 17). Akthala supérieur. Profondeur 1m,60, longueur 0m,95, largeur 0m,65. Cette tombe était placée suivant la pente du terrain, la tête étant au nord. Dans l'angle du nord-ouest était un fer de lance, dans celui du nord-est un large plat de terre dans lequel une cruche était posée à côté d'une autre placée en dehors du plat. Le crâne, en débris, se trouvait vers le milieu, du côté nord du tombeau. Vers la face occidentale, nous

avons rencontré un poignard en fer garni d'une gaîne de bronze; près du cou, un collier de 62 perles de verre et de cornaline, six boutons de bronze affectant la forme d'étoiles, et une fibule. Vers le milieu de la sépulture, une large ceinture en bronze ciselé et repoussé, pièce des plus remarquables par les ornements qu'elle porte, mais malheureusement fort brisée par l'éboulement des matériaux du tombeau.

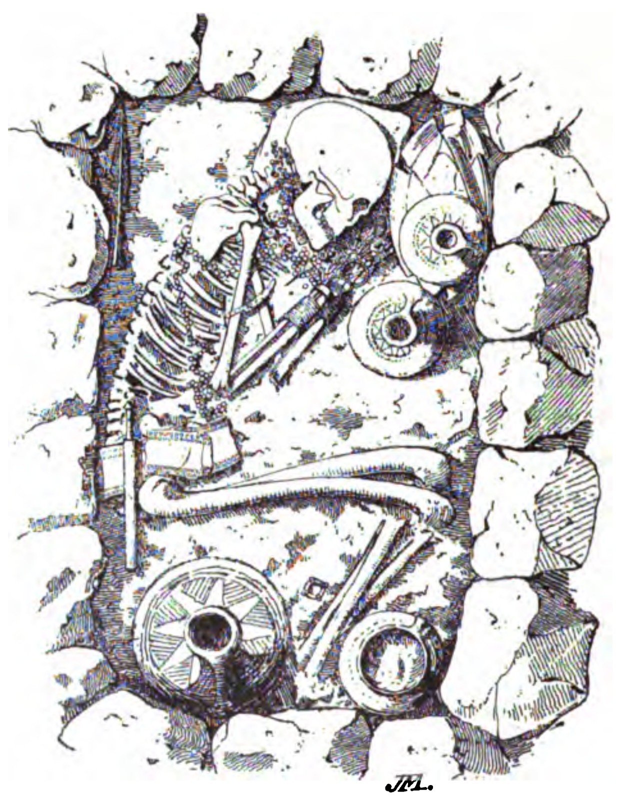


Fig. 17. — Sépulture nº 9 (Akthala).

Aux angles du sud et du sud-ouest se trouvaient deux vases écrasés, et entre les deux un petit anneau de bronze fondu.

Les avant-bras, qui avaient été repliés sur la poitrine, portaient chacun 11 bracelets de bronze, la plupart d'une grande simplicité, mais quelques-uns très ornés.

Depuis la ceinture jusqu'à la tête, cette sépulture renfermait une ligne non interrompue de 212 clous en bronze, ou boutons fondus, qui semblent avoir orné jadis un manteau. Deux clochettes de bronze étaient placées près des genoux.

Cette sépulture n'était pas, comme les autres, formée de larges dalles, mais bien des moellons de tailles diverses; une voûte avait été construite par dessus le cadavre, et s'était écroulée peu de temps après l'inhumation.

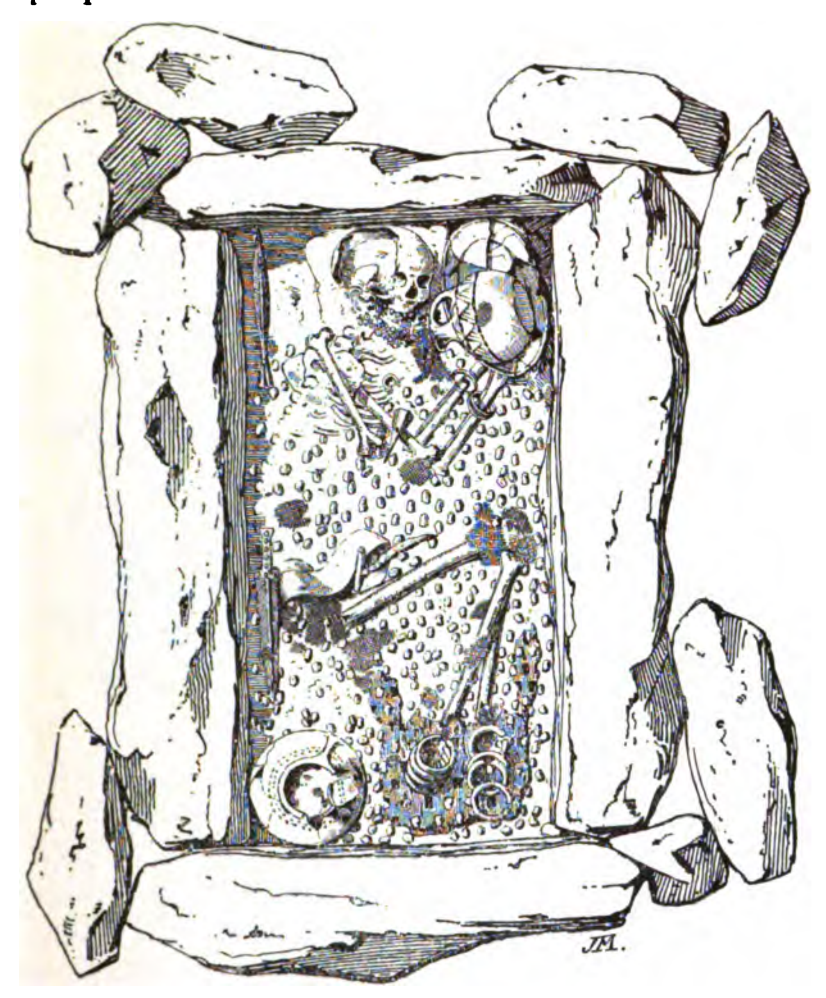


Fig. 18. — Sépulture n° 47 (Akthala).

Sépulture n° 47. — (Fig. 18). Akthala supérieur. Profondeur 4^{m},20, longueur 0^{m},92, largeur 0^{m},70, hauteur 0^{m},65; direction nord-sud. Ce tombeau se composait d'un cist rectangulaire formé de dalles énormes simplement dégrossies. Elle était recouverte par une dalle beaucoup plus grande, qui débordait de la caisse de 30 à 40 centimètres de chaque côté. Dans l'angle du nord-ouest était un fer de lance, dans celui du nord-est un plat de terre ren-

fermait une cruche; entre les deux, les restes du crâne, au milieu des débris duquel se trouvait, sur la poitrine, une fibule de bronze garnie d'une aiguille de fer et de 48 perles de verre et de cornaline ayant jadis fait partie d'un collier.

Les deux poignets étaient ornés de bracelets de bronze, et, entre les avant-bras, à la hauteur de l'estomac, était une épingle de bronze, la plus grosse que nous ayons rencontrée dans cette nécropole.

Au milieu du tombeau était une ceinture de bronze, feuille de tôle épaisse, absolument lisse et sans ornements. Auprès d'elle se trouvaient une pierre à aiguiser et un couteau de fer.

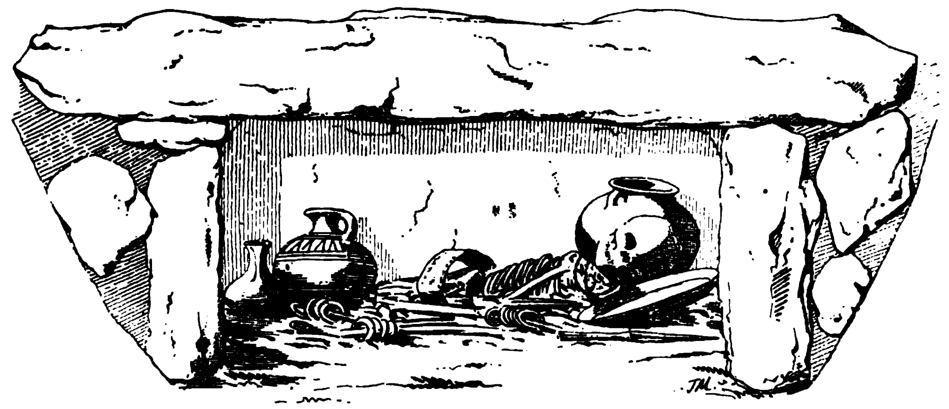


Fig. 19. — Sépulture n° 52 (Akthala).

Dans l'angle du sud-ouest, on avait placé un plat de terre, et plus loin, parallèlement à la face occidentale, un poignard de fer.

Les deux pieds, garnis de forts bracelets en bronze, reposaient sur les restes parfaitement conservés d'un *tribulum*, instrument en bois garni de fragments de basalte et destiné à extraire des épis de blé les grains qu'ils renferment. Une partie seulement du *tribulum* était conservée, mais la sépulture entière était couverte des cailloux de basalte, polis d'un côté par l'usage, et qui avaient autrefois armé l'instrument. Ces débris se trouvaient placés sous les ossements ; leur position prouve que le cadavre avait été posé sur le *tribulum*, mis lui-même à plat au fond du tombeau.

Cette sépulture était absolument vide et ne renfermait qu'une mince couche de poussière dans laquelle les ossements étaient

mêlés aux objets divers. La surface de cette couche de débris était presque entièrement recouverte de fragments d'étoffes dans un état parfait de conservation; un de ces débris reposait sur le col d'un vase. Un fait curieux à constater dans cette tombe, qui renfermait des objets en bois et des tissus parfaitement conservés, est que les ossements et les instruments de fer étaient absolument détruits.



Fig. 20. — Sépulture n° 56 (Akthala).

Près de la tête, au milieu des débris du crâne, nous avons rencontré une tresse de cheveux noirs.

La plupart des sépultures de ce groupe étaient restées vides (fig. 19 et fig. 20). Mais il ne semble pas utile d'en décrire un plus grand nombre.

La nécropole occidentale d'Akthala renfermait 62 sépultures, assez différentes des précédentes. Dans la plupart des cas, les tombeaux avaient été simplement creusés dans le sol et recouverts de dalles de basalte; quelques-uns cependant présentaient des cists en dalles, mais la construction en était bien moins soignée que dans le massif supérieur.

Dans cette partie du champ funéraire, les objets en fer étaient

extrêmement rares. Ce fait semblerait prouver que les inhumations furent faites dans la partie occidentale à une époque plus reculée que celles du massif supérieur. Les objets présentaient aussi des formes spéciales ; les épingles de bronze, beaucoup plus longues, étaient à section carrée et ne portaient pas de grosse tête comme celles citées précédemment. Les vases étaient moins abondants et de fabrique plus grossière. Les principaux objets qui y furent rencontrés étaient des bracelets, des colliers, des épingles, une ceinture et en moyenne deux vases par tombeau.

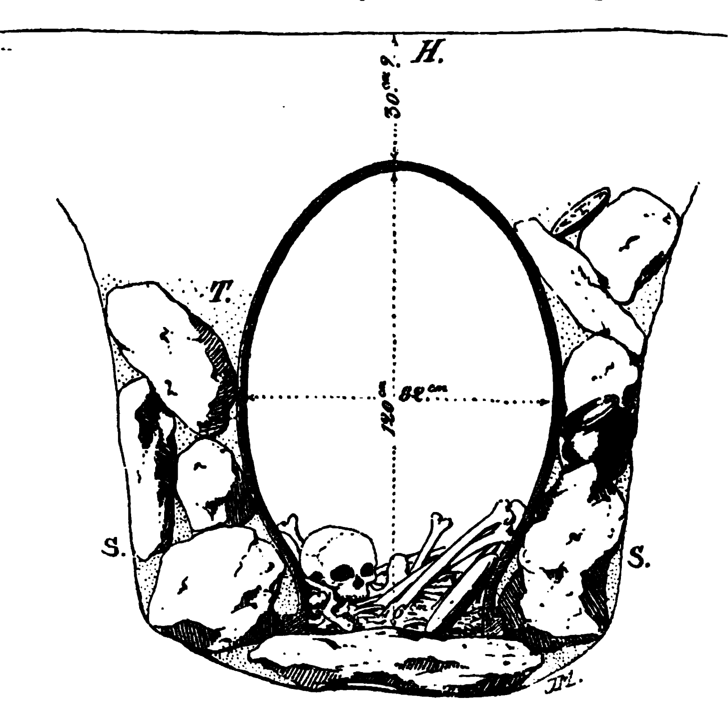


Fig. 21. — Sépulture renfermée dans une urne (Akthala).

La partie orientale de la nécropole renfermait environ 30 sépultures, les unes analogues à celles du massif supérieur, les autres simplement creusées dans le sol et recouvertes d'une dalle, et enfin des tombes spéciales formées d'énormes urnes pareilles à celles dont se servent encore les indigènes pour conserver le vin (fig. 21).

Ces urnes funéraires (fig. 22) présentent la forme d'un œuf et sont ornées de cercles concentriques; leurs dimensions sont variables suivant la taille du corps qui devait y être placé. Elles

atteignent parfois 1^{m},20 de hauteur, 0^{m},83 de diamètre intérieur et 0^{m},46 de diamètre à l'ouverture.

Le corps y était placé accroupi; l'urne, renversée sur son ouverture, était fermée par une dalle. Les côtés du vase avaient été soigneusement calés à l'aide de pierres assez lourdes au milieu desquelles étaient fréquemment des vases et des ossements d'animaux.

A l'intérieur de l'urne étaient les restes du squelette, entassés sur la dalle inférieure. Quelques rares objets, une pierre à aiguiser et un énorme galet oblong, composaient tout le mobilier funéraire de ces tombeaux, dont le seul intérêt est le mode d'ensevelissement.

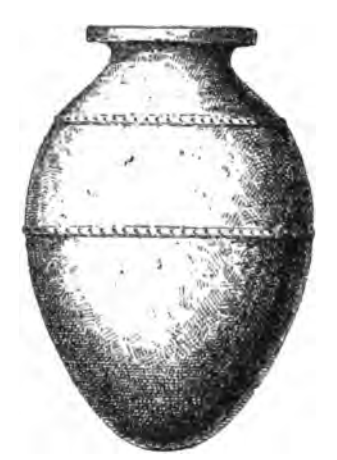


Fig. 22. — Urne funéraire (Akthala). 1/20 gr. nat.

Nécropole de Utch-kilissa (اوچ کلیسه). — La prairie d'Utch-kilissa, ou des Trois-Églises, se trouve située au pied du mont Lelwar, entre les villages d'Allahverdi et de Tchamlouq, à une altitude d'environ 1,400 mètres. Le nom de cette localité vient de ce qu'autrefois elle fut très peuplée et que les ruines de trois églises s'y voient encore aujourd'hui; autour de chacune de ces chapelles sont des cimetières du moyen âge.

Plusieurs ruisseaux arrosent cette vaste prairie, où la neige demeure en hiver plus de quatre mois.

A peu de distance de ce lieu est l'Église du Diable (شیطان کلیسه), dont les ruines signalent l'emplacement d'un autre village disparu depuis longtemps.

C'est dans la prairie même, à côté du ruisseau des Trois-Églises (اوچ کلیسه چای), que fut découverte la nécropole, en août 1888.

28 sépultures furent rencontrées : elles se composaient toutes de cists formés de dalles, analogues à ceux des nécropoles précédemment décrites.

Les objets que contenaient ces sépultures étaient les mêmes que ceux qui ont été rencontrés à Akhtala supérieur. Les mobiliers funéraires se composaient de vases, d'armes de fer, de col-

liers, de bracelets et d'épingles en bronze, présentant les formes des nécropoles les moins anciennes.

Nécropole de Mouçi-yéri (موسى ايرى). — (Pl. I). Le Champ de Moïse se trouve situé à une altitude de 1,400 mètres environ, à 3 kilomètres au nord d'Allahverdi (الاه وردى). Cette nécropole, qui couvre à peu près 6 hectares et qui est divisée en trois massifs principaux, est à quelques centaines de mètres d'un ruisseau nommé en tatare Soouk-boulak (la Source froide, صوعق بولاق). Sur le coteau qui se trouve en face de Mouçi-yéri sont les restes d'une chapelle arménienne du moyen âge, et plus bas les traces d'un ancien village; au loin, vers l'Occident, est le pic du Lelwar (Pl. II).

Entre ces ruines et le champ funéraire, des cultivateurs avaient trouvé jadis un poignard en bronze. Des fouilles y furent exécutées, dans le but de rencontrer la nécropole correspondant à l'état du bronze; mais ces recherches furent infructueuses. Une autre localité, signalée par les habitants, fut aussi explorée, mais sans plus de résultat.

Par suite du nombre considérable des sépultures qui furent rencontrées à Mouçi-yéri, il est évident que cette nécropole est celle du village où habitaient les populations qui travaillaient les gîtes miniers d'Allahverdi. Nous y avons rencontré, dans beaucoup de tombes, des fragments de carbonate de cuivre, provenant évidemment de ces mines, et des minerais de fer (limonite) dont les gisements n'ont pas encore été retrouvés dans les environs. Ce fait semble prouver que les métallurgistes du Lelwar traitaient non seulement des minerais cuivreux, mais aussi des limonites, desquelles ils tiraient le fer dont leurs armes sont fabriquées.

Avant d'entrer dans des détails sur la nécropole de Mouçi-yéri, il est bon de donner une description rapide des gisements miniers d'Allahverdi, dont l'importance fut considérable à ces âges reculés, et l'est encore aujourd'hui.

Allahverdi, ou « Dieu l'a donné », est un gîte de chalcopyrite d'une immense étendue; les affleurements cuprifères se voient sur une longueur de 3,000 mètres environ, et les couches riches présentent parfois 30 mètres d'épaisseur.



Croquis topographique du Mouçi-yéri et d'Utch-kilissa (d'après le cadastre du gouvernement russe et les levés de l'auteur).

La teneur des minerais est variable et oscille entre 5 et 25 0/0. Ils sont exempts de blende et de galène, sauf en un point où le cuivre fait défaut et est remplacé par ces minéraux.

Les couches se sont formées par suite du voisinage du Lelwar; des sources minéralisées ayant épanché leurs eaux dans de petits lacs, il se forma des sédiments, puis une éruption du volcan recouvrit les gîtes de laves trachytiques, les formations furent brisées et enfin recouvertes de coulées basaltiques, qui furent le dernier produit de l'activité du Lelwar.

Plus tard, par suite d'érosions, les vallées se creusèrent et les couches minéralisées en cuivre vinrent à affleurer. Ce sont ces lits, près de la surface qui, au contact de l'air et des agents atmosphériques, se transformèrent en carbonates, minerais oxydés d'un traitement facile, que les anciens attaquèrent.

Aujourd'hui que les affleurements ont été enlevés, les mines d'Allahverdi ne présentent plus que des minerais sulfurés, dont la métallurgie exige qu'on produise des mattes de plus en plus riches et dont l'exploitation se fait en galerie. Sur un point cependant on travaille encore à ciel ouvert.

Allahverdi est connu, dans toute la région, sous de nom de « Mis-khané » (میس خانه), la mine de cuivre; les gîtes sont exploités, depuis cent cinquante ans, par une colonie grecque de Trébizonde, qui vient d'affermer ses droits à une compagnie française.

Dans l'antiquité ils étaient également travaillés, comme le prouvent les scories qu'on rencontre auprès des ruines d'un ancien village, sur le bord du Lelwar-sou; dans ces ruines ont été trouvées plusieurs médailles dont l'inscription, ΣΙΝΩ, ne laisse aucun doute sur les rapports qu'avaient, à cette époque, les mineurs du Lelwar avec la colonie milésienne de Sinope; sur le Pont-Euxin.

Nous ne possédons pas, sur les mines d'Allahverdi, de documents historiques plus anciens que ces médailles; mais, en beaucoup de points, des scories à teneur élevée, renfermant des fragments incuits de carbonate de cuivre, prouvent que l'exploitation de ces gisements remonte à la plus haute antiquité.

Il était assez naturel que le champ funéraire, dans lequel ces

populations de métallurgistes donnaient la sépulture à leurs morts, renfermât des objets de bronze en grande quantité, aussi mîmes-nous un soin particulier à l'exploration de cette nécropole.

582 tombes y furent examinées; elles renfermaient des armes de toutes sortes, épées, poignards, lances, haches, flèches, etc..., des bijoux, colliers, ceintures, bracelets, fibules, épingles, chat-



Fig. 23. — Sépulture n° 74 (Mouçi-yéri).

nettes et pendeloques, des vases en nombre considérable, des étoffes et tous les instruments nécessaires à la vie.

Les métaux qu'on rencontra dans ces sépultures sont : le bronze, employé pour les objets de parure ; le fer, pour les armes ; le plomb, pour certains ornements ; et, enfin, l'argent, en petits anneaux servant de boucles d'oreilles et en bracelets. L'or semble avoir été, sinon inconnu à cette époque, du moins tellement rare, qu'il n'en existait dans aucun tombeau.

Outre ces divers objets, nous avons rencontré des perles de verre, de cornaline et de bronze et, dans quelques sépultures, de

nombreuses *Cypraea* percées, qui probablement autrefois étaient cousues sur les vêtements.

Les trois parties de la nécropole répondent aux divisions déjà faites pour Akthala, avec cette différence que les divers massifs se réunissent pour ne former qu'un vaste cimetière continu. Les épingles de bronze et la céramique permettent de classer les sépultures en trois groupes.

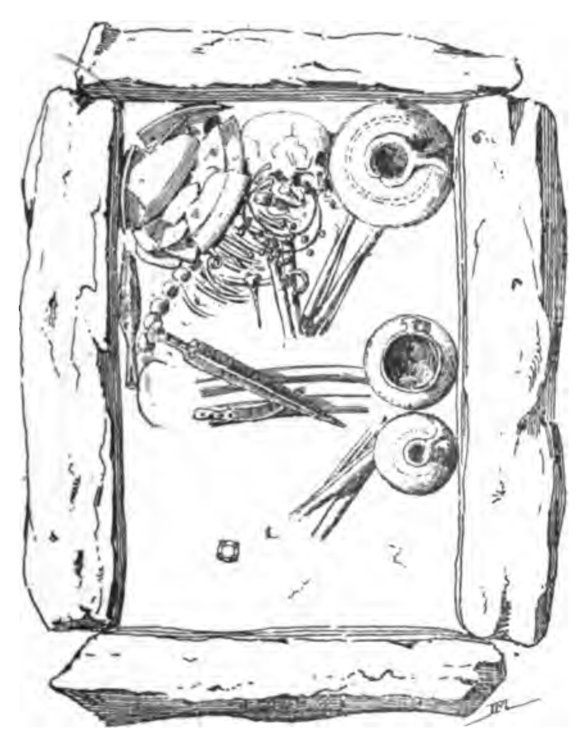


Fig. 24. — Sépulture n° 79 (Mouçi-yéri).

Je décrirai quelques-uns des principeaux tombeaux qui ont été découverts au Mouçi-yéri, en marquant des lettres A, B, C, les sépultures correspondant aux trois divisions déjà faites, Akthala supérieur, oriental et occidental.

Sépulture n° 74. A. — (Fig. 23). Profondeur 1^m,40, longueur 0^m,95, largeur 0^m,60, hauteur, 0^m,54. Orientation nord-est sud-ouest. Cette tombe était formée d'une caisse en dalles de basalte et recouverte par deux larges pierres superposées. Elle renfermait, dans l'angle nord, deux cruches de terre à demi recouvertes par un large plat; vers le milieu de sa face nord-est, le crâne,

placé sur le côté, près d'un petit vase de terre reposant lui-même sur un poignard. Dans l'angle du sud-est étaient les pieds, plus haut, une ceinture en bronze, un couteau de fer et une épingle de bronze ; parallèlement au grand côté oriental du tombeau, se trouvait une longue épée de fer, garnie d'un fourreau et d'une poignée de bronze ; sur le côté opposé, un fer de lance.

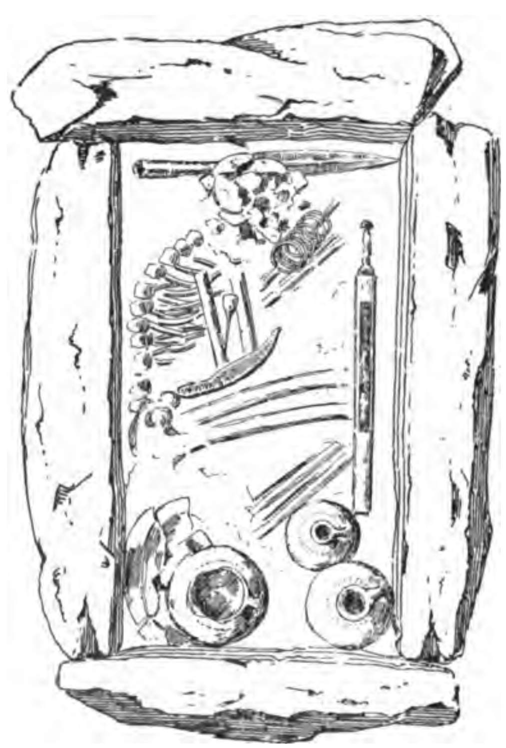


Fig. 25. — Sépulture n° 134 (Mouçi-véri).

Sépulture n° 79. A. — (Fig. 24). Profondeur 1m,20, longueur 0m,95, largeur 0m,60, hauteur 0m,54. Orientation nord-est sud-ouest. Cette sépulture était, comme la précédente, renfermée dans une caisse de pierre ; elle contenait, aux deux angles antérieurs (du nord-ouest et du nord-est), un plat en terre cuite et une cruche ; vers le milieu de la paroi gauche (par rapport à la position du cadavre), une cruche et une urne en terre grise ; aux pieds, un anneau de bronze ; près de la tête, deux torques et dix-huit boutons ronds du même métal ; plus bas, une épingle et une fibule ; en travers du tombeau, un poignard et un couteau de fer, et, parallèlement au côté droit, un fer de lance. Une bague de

bronze était placée dans l'angle antérieur droit, près du vase, et l'angle postérieur gauche renfermait trois pointes de flèches, dont deux en bronze et une en fer.

Sépulture n° 134. A. — (Fig. 25). Profondeur 0^{m},70, longueur 0^{m},92, largeur 0^{m},48, hauteur 0^{m},50. Orientation nord-sud. Cette tombe ayant été creusée dans une argile jaune très grasse, la

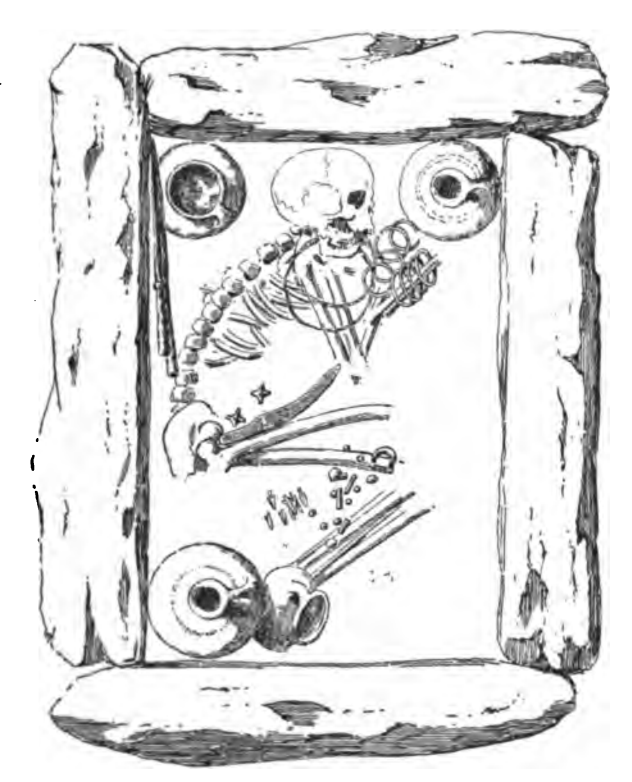


Fig. 26. — Sépulture n° 242 (Mouçi-yéri).

partie supérieure s'était écroulée. Elle renfermait contre la face antérieure un fer de lance, contre la paroi gauche un grand poignard à gaine de bronze, au côté droit une longue tête de lance en fer, vers le milieu un couteau, une épingle et six bracelets de bronze passés autour de l'avant-bras.

La partie postérieure de la sépulture était occupée par quatre vases, un plat, deux urnes et une cruche de terre.

Sépulture n° 242. A. — (Fig. 26). Profondeur 1^{m},80, longueur 1^{m},05, largeur 0^{m},70, hauteur 0^{m},80. Orientation nord-ouest sud-est.

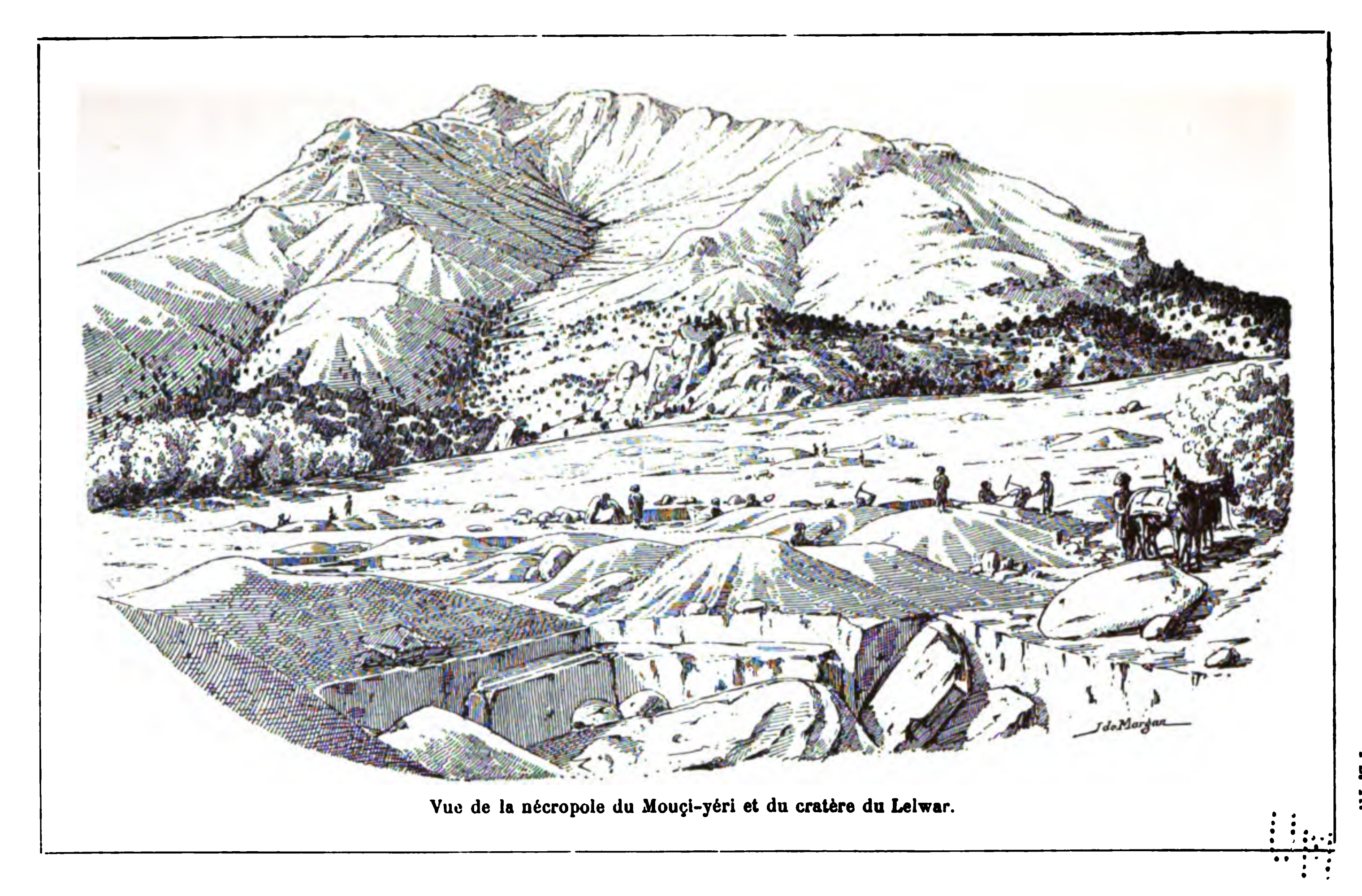
Ce tombeau, remarquable par ses proportions, était construit comme les précédents et resté absolument vide. Il renfermait : dans l'angle antérieur droit un vase de terre et deux têtes de lances en fer, dont la pointe était engagée entre les dalles formant cet angle, et qui restaient ainsi suspendues au milieu de la tombe. Dans l'angle antérieur opposé était une cruche de terre



Fig. 27. — Sépulture n° 215 (Mouçi-yéri).

et entre les deux, le crâne. Près des os de la poitrine, nous avons rencontré deux torques et deux bagues de bronze, une perle de verre et un couteau de fer. Les os des avant-bras étaient ornés chacun de quatre bracelets, et à la hauteur de la ceinture se trouvaient deux ornements de bronze, un couteau courbe et un long poignard de fer orné de bronze. Aux genoux était une fibule et plus bas une quinzaine de perles de bronze, de verre et de cornaline. L'angle postérieur droit était occupé par deux vases, dont une cruche de terre.

Nous avons rencontré, sous les débris du squelette et vers le



Vue de la nécropole du Mouçi-yéri et du cratère du Lelwar.

milieu de la sépulture, huit pointes de flèches en bronze et en fer de formes différentes; ces objets indiquent par leur position dans le tombeau quelle pouvait être la longueur des bois ; or, entre ces têtes de flèches et l'angle antérieur droit de la sépulture, il n'y avait que $0^{m},80$, et à moins qu'elles n'aient été brisées, ces armes ne pouvaient être plus longues ; elles étaient placées sous le cadavre.

Sépulture n° 215. B. — (Fig. 27). Profondeur $1^{m},10$, longueur

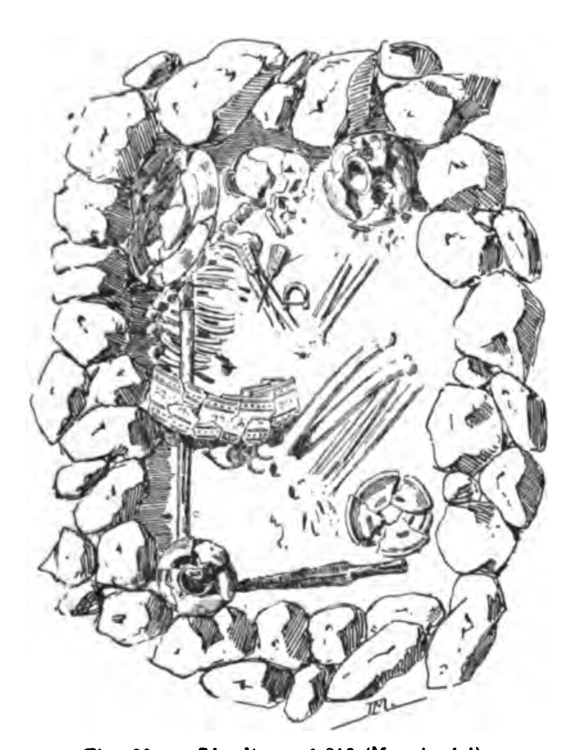


Fig. 28. — Sépulture n° 218 (Mouçi-yéri).

$0^{m},90$ env., largeur $0^{m},60$ env., hauteur inconnue. Orientation nord-est sud-ouest.

Cette tombe se composait d'une caisse formée de quatre murs en moellons, recouverte par une énorme dalle de basalte. Par suite de la pression latérale des terres, les murailles des côtés s'étaient écroulées et les pierres encombraient le milieu de la sépulture.

Ce tombeau renfermait dans l'angle antérieur gauche deux cruches en terre, dans celui de droite un large plat. Entre

les deux était la tête et à côté d'elle deux torques de bronze, quatorze bracelets, passés aux avant-bras, une épingle de bronze à tête prismatique et un couteau de fer.

Plus bas, près des os du bassin se trouvait une ceinture de bronze ciselé; une longue épée de fer à gaine de bronze était passée dedans.

Trois fibules de bronze étaient placées près des genoux, à côté



Fig. 29. — Sépulture n° 431 (Mouçi-yéri).

d'une pierre à aiguiser et plus loin, dans l'angle postérieur gauche, un plat et une longue tête de lance en fer.

Les pieds, placés dans l'angle postérieur droit, portaient deux forts bracelets de bronze.

Sépulture n° 218. B. — (Fig. 28). Profondeur $1^m,20$, longueur $0^m,95$, largeur $0^m,60$, hauteur inconnue.

Cette tombe, dont l'orientation était la même que pour la précédente, semblait à priori construite de la même manière, mais un examen attentif nous prouva que le cadavre avait été simplement recouvert de moellons, et que la grande dalle qui recouvrait la sépulture avait été placée sur le tout; d'ailleurs, plusieurs autres

tombeaux présentèrent les mêmes caractères. Celle-ci n'était donc pas un cas particulier.

Cette sépulture renfermait : deux vases brisés, placés à droite et à gauche de la tête, une large ceinture en bronze gravé, une épée passée dedans, une fibule et deux épingles à tête très grosse et taillée à facettes. Aux pieds étaient deux vases brisés et une tête de lance en fer.

Sépulture n° 431. B. — (Fig. 29). Profondeur 1^m,40, longueur

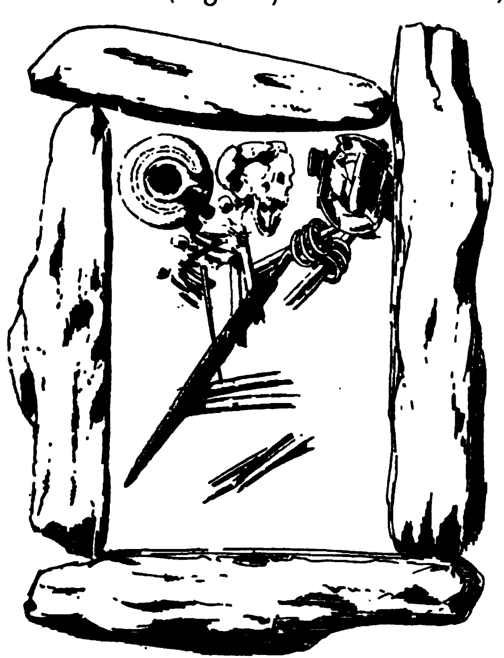


Fig. 30. — Sépulture n° 472 (Mouçi-yéri).

0^m,90 env., largeur 0^m,62 env., hauteur inconnue. Ce tombeau, dont la dalle couvercle était très grande, avait été construit comme celui du n° 215 et présentait la même orientation.

Au-dessus de la grande dalle nous avons rencontré au milieu des moellons placés sans ordre, un vase brisé et des ossements humains. Sous le couvercle étaient les débris des murs latéraux; en-dessous se trouvait le squelette.

A la partie antérieure du tombeau nous avons rencontré un vase, cruche à deux ouvertures présentant la forme d'un quadrupède; cette curieuse pièce était malheureusement brisée.

Plus loin était la tête et les avant-bras garnis de douze brace-

lets en bronze ciselé, cinq passés à un poignet, et sept à l'autre. A côté de ces objets se trouvaient deux bagues de bronze, sur la poitrine trois épingles du même métal, et, près des genoux une autre plus grosse. Ces épingles portaient toutes de très grosses têtes taillées à facettes.

Dans la partie postérieure du tombeau, nous avons trouvé les ossements des pieds, garnis à chacune des chevilles de cinq bracelets de bronze très lourds et ornés de quelques gravures insignifiantes.

Une aiguille de bronze et un vase occupaient l'angle postérieur gauche; le vase, de fabrication très grossière, était écrasé.

Sépulture n° 472. C. — (Fig. 30). Profondeur 1 mètre, longueur $0^m,85$, largeur $0^m,56$, hauteur $0^m,50$. Orientation nord-sud.

Cette tombe était, comme celles du groupe A, formée d'une caisse en dalles minces et recouverte de deux pierres de petites dimensions. Elle renfermait le squelette, la face tournée vers l'Orient, deux vases à la partie antérieure du tombeau, six bracelets de bronze, trois à chaque poignet, une longue lame d'épée en fer, et, sur la poitrine, une grande épingle de bronze à section carrée et couverte de ciselures grossières.

Les tombes de ce groupe présentaient toutes les mêmes caractères ; elles se trouvaient généralement à peu de profondeur, et leur mobilier funéraire était d'une grande pauvreté.

Nécropole de Sadakhlo. — Le village de Sadakhl ose trouve sur le même méridien que Tiflis, à 70 kilomètres environ de cette ville et à l'entrée de la vallée de la Débéda-tchaï. Il est habité par des Tatares.

Ce bourg est donc placé à la limite de la montagne et de la grande plaine où coulent les rivières Koura, Khram et Débéda. La population qui l'habite a encore conservé les coutumes nomades de sa race. En été, elle se transporte avec ses troupeaux dans les hauts pâturages du Lelwar et du Tchatin-thagh, (چتین طاغی) ; en hiver elle revient à son village.

Grâce à la charmante hospitalité du prince Georges Mélikoff, M. H. de Morgan put exécuter quelques fouilles à Sadakhlo, au mois d'août 1888. Il y rencontra 18 sépultures appartenant à une époque très reculée.

La nécropole est située sur un promontoire formé par la Débéda-tchaï et le Samat-sou (صامات صوی). Elle couvre une surface d'environ cinq hectares et se divise en trois groupes qui semblent être de la même époque. L'un de ces massifs, situé sous la maison du prince Jean Mélikoff, fut découvert en 1884 environ ; par suite de travaux de terrassements, les objets qui résultèrent de cette trouvaille furent dispersés. Les deux autres groupes sont situés dans le jardin du prince Michel Melikoff ; en plantant de la vigne, on les rencontra. C'est dans ces deux derniers groupes que M. H. de Morgan exécuta ses recherches.

Les objets qui furent trouvés dans cette nécropole sont du même genre que ceux rencontrés dans les localités précédemment décrites. Ce sont des bracelets, des couteaux, des poignards, des perles de cornaline, un mors en bronze, une grande quantité de vases de très grande taille, mais presque tous brisés.

Les tombes, bien que présentant les caractères de celles déjà décrites, étaient plus grandes et dans la plupart des cas formées de caisses incomplètes, la dalle d'un des côtés faisant défaut.

Il est inutile de décrire spécialement une de ces sépultures, dont les caractères sont connus ; signalons cependant une tombe qui renfermait onze vases.

Après avoir décrit en détail les nécropoles qui jusqu'ici ont été explorées dans l'Arménie russe, il est utile de signaler les localités connues pour renfermer des champs funéraires, mais où jusqu'ici aucune recherche n'a été pratiquée.

Tchamlouq. — (چاملق). Des débris de vases furent rencontrés dans le village ; ils étaient accompagnés de fragments de fer.

Ouzounlar. — (Ոծուն· — اوزونلر). Des sépultures rencontrées dans ce village renfermaient des vases, des bracelets de bronze et quelques objets en fer.

Sanaïn. — (Սանահին· — صانائن). Une nécropole se trouve près de ce village ; elle fut découverte par des cultivateurs qui rencontrèrent dans les tombes des objets de bronze, de fer et des vases ; cette trouvaille fut dispersée, les sépultures étaient formées de dalles de basalte.

Chinik. — (Շինող. — شينخ). Ce village est construit sur l'empla-

cement d'une nécropole; en creusant les fondations des maisons on a trouvé des vases et des objets de bronze et de fer.

Kara-thach. — (قره طاش). Lieu-dit situé entre Sadakhlo et le village d'Aïroum. M. H. de Morgan y rencontra des sépultures, mais ne put les explorer ; elles paraissaient fort anciennes.

Djalall-oghle. — (جالال اوغلی). La création d'une route mit à jour quelques sépultures en tout semblables à celles de Redkine-lager. Aucune recherche scientifique n'y fut pratiquée.

Les diverses nécropoles que je viens de décrire, ou dont j'ai simplement signalé l'existence, sont très rapprochées les unes des autres, et tout porte à croire qu'une exploration méthodique du petit Caucase amènerait la découverte de centaines de champs funéraires. Car, si nous en jugeons par le massif du Lelwar, que nous connaissons suffisamment aujourd'hui, la population était, dans ces pays, à l'état du fer, beaucoup plus dense que de nos jours. Mais il est probable que ces recherches ne fourniraient pas un bien grand nombre d'indications plus précises que celles que nous possédons. Les caractères des tombes sont les mêmes dans toutes les nécropoles et les mobiliers funéraires diffèrent peu dans les diverses localités. Il faudrait s'éloigner des groupes déjà connus, pour rencontrer les tombeaux d'autres peuplades, dont les mœurs eussent été différentes de celles des tribus déjà étudiées. Un des points sur lesquels j'attirerai l'attention des archéologues, est la vallée de l'Araxe, aux environs des mines de cuivre et de sel gemme.

CONCLUSIONS RELATIVES AUX SÉPULTURES

Avant de passer à la description des objets qui furent rencontrés dans les nécropoles, et d'en tirer des déductions quant aux mœurs des habitants primitifs de l'Arménie russe, il est utile de résumer les données qui nous sont fournies par les sépultures elles-mêmes, et de les classer suivant leur degré d'antiquité et du perfectionnement social des générations qui les ont creusées. Cette classification sera malheureusement bien incomplète à cause du nombre restreint de documents que nous possédons, mais elle sera de nature à servir de base aux études qui suivront les nôtres.

La forme générale des sépultures du Lelwar se rapproche du dolmen d'une manière frappante. Quelques-unes appartenant aux époques les plus récentes ressemblent à ces monuments d'une façon moins complète, mais dans leur ensemble elles ne varient guère du type primitif.

Plus grandes que celles du Lelwar, les tombes de Redkinelager, présentent un caractère particulier ; le mort y était introduit non pas par la partie supérieure, mais par le flanc laissé ouvert à dessein et muraillé plus tard à l'aide de moellons. Cette variété est, par ses formes et ses dimensions, la plus voisine du dolmen proprement dit, tel qu'on le rencontre en Europe et dans les vallées du grand Caucase (Koban) ; elle sert pour ainsi dire d'intermédiaire entre les grands monuments mégalithiques et les cists d'Allahverdi et d'Akhtala.

Les formes du dolmen se retrouvent encore dans les tombes dont la partie supérieure est composée d'une dalle et dont les côtés sont formés de moellons, mais dans les sépultures creusées à même le sol et couvertes d'une simple pierre, il serait difficile de reconnaître la forme primitive, si nous ne possédions pas la série complète des transformations.

A côté de cette suite continue de tombeaux présentant les diverses modifications survenues dans les coutumes des peuples de l'Arménie, nous avons rencontré à Akthala de grandes jarres placées verticalement, l'ouverture en bas, et tenant lieu de cist. Ce cas, particulier d'ailleurs, semblerait indiquer que parmi les antiques habitants d'Akthala se trouvaient deux peuples distincts : l'un, le plus nombreux, dont les morts étaient enterrés dans des caisses, l'autre composé de quelques familles seulement et qui plaçaient dans des urnes les dépouilles de leurs proches.

Les dolmens semblent, dans toute l'Europe, avoir été utilisés comme sépultures collectives ; les squelettes étaient placés les uns à côté des autres et quelquefois sur plusieurs lits, tandis que dans les tombes du Lelwar chaque cist ne renferme qu'un mort ; ceux des dolmens sont généralement placés à plat et allongés, tandis que ceux du petit Caucase sont toujours repliés sur eux-mêmes et couchés sur le flanc gauche.

Cette coutume de placer les morts repliés comme un enfant dans le sein de sa mère, n'est d'ailleurs pas spéciale au Caucase ; elle se retrouve dans les plus anciennes sépultures de Warka, dans beaucoup de tumuli d'Europe, et dans les « mounts » de l'Amérique du Nord. Peut-être ces peuples ont-ils eu la même pensée et confiaient-ils à la terre, mère de l'humanité, les restes de leurs parents dans la position même qu'ils avaient occupée avant leur naissance.

Cette pratique religieuse se retrouve chez les Chinois, sous une autre forme, jadis probablement plus claire qu'aujourd'hui, mais qui demande maintenant quelques explications pour être comprise.

L'usage d'ensevelir les cadavres repliés sur eux-mêmes ou assis remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité, car à l'époque de la Magdelaine, à Bruniquel, à Schwann (Mecklenbourg), dans la grotte d'Oscevalla (Ostrogothie), etc. (1), et au Pérou, les squelettes se trouvent placés dans ces positions. C'est également accroupis à la manière des momies péruviennes que j'ai trouvé les corps que renfermaient les grandes jarres d'Akthala.

Les cists de dalles rappelant les formes des dolmens sont abon-

1. Marquis de Nadailhac, *Mœurs et Monum.*, p. 284.

dants dans l'antiquité : la dernière demeure de l'homme de Solutré, la nécropole de Villa-nova, un grand nombre de cimetières francs et burgondes présentent des caisses formées de dalles simplement dégrossies. Une tombe découverte à Auvernier, en Suisse, non loin de cités lacustres (1), présente absolument les mêmes caractères que nos cists du petit Caucase. En Espagne, MM. Siret ont également rencontré des cists de pierre qu'ils ont figurés dans leur magnifique travail sur les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne. Ces tombes (2) furent découvertes à Parazuelos et à Fuente-Nermaja ; elles appartenaient à l'état de la pierre polie.

Dans la plupart des cas, lorsque le cist avait été construit avec soin, il était resté absolument vide, et les vases, les ossements et les objets divers se trouvaient encore dans la position où ils avaient été placés ; en général un encroûtement calcaire très dur et très épais recouvrait les objets et les os, de même que les parois intérieures de la sépulture. Que de siècles ont dû s'écouler depuis l'inhumation, pour que dans un pays volcanique où les roches calcaires sont rares, les infiltrations soient parvenues par le temps à couvrir ces cavités d'incrustations, d'embryons de stalactites d'une épaisseur atteignant parfois un centimètre ! J'ai visité avec grand soin toutes les grottes du pays, et j'ai remarqué combien les incrustations calcaires y sont rares et peu épaisses ; dans beaucoup elles font totalement défaut, dans d'autres elles atteignent deux ou trois centimètres au maximum.

Dans les pays où la pierre manquait, comme dans la Basse-Chaldée, les cists de pierre furent remplacés par des vases de terre cuite de formes diverses et dont quelques-uns (Warka) semblent être des copies dégénérées du dolmen.

Les urnes funéraires qui furent rencontrées à Biskra, en Algérie, étaient placées horizontalement ou verticalement ; deux de ces jarres étaient réunies, la tête reposait dans l'une d'elles, les pieds dans l'autre. En Chaldée, la même coutume avait lieu. Dans le

1. Gross, *Les Proto-Helvètes*.
2. H. et L. Siret, *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*. Pl. VI, fig. 1 ; pl. XIV, fig. 12.

sud-est espagnol, MM. Siret ont trouvé, dans la nécropole d'El-Agar, un grand nombre de tombes formées d'une vaste jarre posée sur le flanc (1), mais ce genre de sépulture n'a pas encore été rencontré en Arménie.

Les urnes d'Akthala sont comparables à celles du tumulus de Hanaï-tepéh, dans lequel une vaste amphore recouvrait un squelette accroupi.

Je ne parlerai pas de l'usage constaté, dans toutes les sépultures, d'inhumer le mort avec les objets lui ayant appartenu, cette coutume était générale dans l'antiquité. Mais il est intéressant de faire remarquer que les vases, placés à côté du squelette, avaient renfermé des aliments dont les restes étaient encore parfaitement reconnaissables.

Cette coutume, d'ailleurs très répandue, montre que ces peuples, eux aussi, croyaient à la vie future ou, du moins, à une existence quelconque après la mort. Le soin qu'ils avaient de munir leurs parents ou leurs amis défunts de provisions pour la route, rappelle singulièrement l'obole nécessaire aux ombres pour traverser le Styx.

Nous avons vu, en décrivant les diverses nécropoles, que très fréquemment les amas de pierres qui recouvraient la dalle supérieure des tombeaux, contenaient des ossements humains, des débris de moutons, de chevaux et de bœufs, des vases brisés et quelques menus objets sans importance. Ces restes font songer aux sacrifices qui avaient lieu sur le tombeau des grands personnages scythes et que décrit Hérodote (2). Les tombes scythes sont disposées de la même manière que celles du Caucase, ou à peu de chose près (3), et rien ne s'opposerait à ce que les rites funéraires aient été les mêmes. Quoi qu'il en soit, nous avons maintes fois rencontré les preuves irréfutables de sacrifices humains. On égorgeait, probablement, sur la tombe, quelque esclave ayant appartenu au mort; puis on tuait du bétail qui était mangé près de la sépulture et dont les os, fendus et calcinés, gisent au milieu des pierres et des cendres du foyer.

1. H. et L. Siret, *op. cit.*, pl. XXVIII, XXXV, XLII, XLVI.
2. Hérodote, IV, 71.
3. G. Rawlinson, *Hist. of. Herodotus*, t. III, p. 57.

Aucun indice extérieur ne signale la présence des nécropoles, dont les tombes sont plus ou moins profondes, suivant que le sol s'est affaissé ou surélevé. Ce n'est que le hasard, ou des travaux de terrassement, qui peuvent amener à la découverte des sépultures.

Les diverses tombes sont alignées normalement aux courbes de niveau du terrain; parfois elles sont très serrées, parfois les espaces qui les séparent sont considérables. Elles sont groupées par familles probablement et par époque; mais il n'est pas rare (Mouçi-yéri) de rencontrer des tombes d'âges différents, placées à côté les unes des autres. En général, les cists construits avec le plus de soin renferment les mobiliers funéraires les plus riches, mais cette règle est loin d'être générale, et quelques tombes de modeste apparence ont parfois fourni des matériaux du plus haut intérêt.

Nous avons vu que les tombes affectent, à un degré plus ou moins complet, la forme d'un dolmen de petites dimensions; il semble que celles qui se rapprochent le plus de ce type soient les plus anciennes, et que les sépultures de l'époque la plus récente aient été composées de matériaux plus petits.

En tenant compte de tous les éléments que nous possédons pour la classification des tombeaux, forme des tombes, nature des objets qui s'y trouvèrent, et plus spécialement forme des épingles de bronze, nous pouvons diviser en quatre groupes les sépultures.

Ces catégories se suivent chronologiquement et montrent les transformations qui eurent lieu dans les usages, depuis les débuts de l'état du fer jusqu'aux environs de l'époque historique :

I. — Tombeaux de grande taille ; le mort y était introduit par côté ; armes de bronze et de fer. — Localités : Redkine-lager, Djalall-oghle. Sépulture isolée d'Akthala?

II. — Sépultures formées de caisse de dalles : le mort était introduit par la partie supérieure ; longues épingles de bronze. — Localités : Akthala occidental, Mouçi-yéri C.

III. — Sépultures de même forme, ou présentant les caractères du dolmen incomplet : épingles de bronze à tête moyenne et ronde. — Localités : Akthala supérieur, Mouçi-yéri A., Cheïthan-thagh, Utch-kilissa, Sadakhlo? Akthala oriental.

C'est dans ce groupe qu'il faut ranger les urnes funéraires d'Akthala.

IV. — Sépultures muraillées en moellons et recouvertes d'une dalle, ou simplement voûtées en moellons : Akthala supérieur, Mouçi-yéri B.

Le nombre total des sépultures examinées jusqu'à ce jour dans la région comprise au sud de Tiflis, entre cette ville, Dilidjan et Djalall-oghle, est de 1,051, qui, d'après les groupes que nous venons de faire, se répartissent comme suit :

GROUPES	I	II	III	IV
Marienfeld	—	?	?	?
Sartatchalo	—	?	?	?
Redkine-lager	75	—	—	—
Cheïthan-thagh	—	96	40	—
Akthala	—	118	91	1
Utch-kilissa	—	28	—	—
Mouçi-yéri	—	128	212	242
Sadakhlo	—	?	18	—
Tchamlouq	—	?	?	?
Ouzounlar	—	?	?	?
Sanaïn	—	?	?	?
Chinik	—	?	?	?
Kara-thach	?	?	?	?
Djalall-oghle	2 ?	—	—	—
TOTAUX	77	370	361	243
	1051			

Il ressort de ces nombres que, sur quatorze localités, aujourd'hui connues, deux appartiennent à la période la plus ancienne, quatre renferment des sépultures du deuxième groupe, quatre des tombes du troisième, et enfin deux seulement de la catégorie la moins ancienne.

Aucune nécropole n'est caractéristique d'un état du bronze pur ; il semble donc certain que si, dans les environs de puissants gîtes de cuivre, le fer a eu, dès la plus haute antiquité, un usage général, c'est que le bronze, dont l'usage avait été peu répandu avant la découverte du fer, ne fut que très peu de temps employé seul.

MŒURS, COUTUMES ET INDUSTRIES

Au lieu d'entrer dans une description fastidieuse des divers objets en reprenant une à une nos découvertes, je formerai plusieurs groupes basés sur les divers usages qui nous ont été révélés par nos recherches. Je traiterai séparément de l'armement, de la parure, de la céramique, etc., et j'examinerai les documents que nous possédons, suivant un ordre méthodique.

LES METAUX

Avant d'entrer dans les considérations sur les objets rencontrés jusqu'à ce jour, il est indispensable de parler des métaux connus au Caucase à ces époques reculées. Leur étude, mieux que celle des armes, des vases et des bijoux, donnera un aperçu du degré de civilisation auquel étaient parvenus les blancs Allophyles, à l'aurore des monarchies de l'Asie antérieure.

Le fer, le cuivre et l'étain mélangés dans le bronze, le plomb et l'argent, sont les seuls métaux qui aient été rencontrés dans nos recherches en Arménie russe ; l'or a peut-être été employé pour dorer des ceintures de bronze, mais, par suite de l'état avancé d'oxydation de ces objets, il est difficile de se prononcer d'une manière absolue.

Le plomb et l'argent n'étaient employés que pour les objets de parure, quelques boucles d'oreilles et des bracelets du Mouçi-yéri sont en argent étiré, très mou et probablement sans alliage ; tandis que dans toutes les nécropoles, nous avons rencontré des perles, des bracelets et des pendeloques de plomb fondu et moulé ; par suite du long séjour que firent ces objets dans la terre, le métal s'est entièrement oxydé.

Comme on le sait, le plomb et l'argent sont, dans la nature, généralement associés ; ces métaux abondent dans les gîtes de galène de Dambloud et d'Akthala, et c'est bien sûrement de ces mines que les antiques habitants de l'Arménie les tirèrent.

Les minerais qui furent traités étaient : soit des produits d'oxydation des sulfures de plomb et d'argent, soit des galènes ; dans les deux cas, une simple fusion, oxydante d'abord et réductrice ensuite pour la galène, et simplement réductrice pour les substances naturellement oxydées, suffit pour obtenir les deux métaux mélangés.

La séparation du plomb et de l'argent est une opération plus complexe, aussi est-il certain qu'avant de connaître l'argent les métallurgistes de l'antiquité durent employer le mélange des deux métaux. Puis un bain de plomb étant resté longtemps exposé à l'air et soumis à la température du rouge, il se forma une écume de litharge et l'argent seul resta.

Il est bon de remarquer, en parlant de ces deux métaux, que dès l'époque des sépultures de Redkine-lager et de Djalall-oghle le plomb était connu, tandis que l'argent n'apparaît, pour la première fois, que dans les tombes les plus récentes de Mouçi-yéri et de Cheïthan-thagh.

L'argent natif est une substance très rare, qu'on exploite seulement dans quelques mines du nouveau continent ; les gîtes de l'ancien monde sont presque tous sulfurés, c'est donc de la galène que, dans la haute antiquité, ce métal fut généralement tiré et, bien sûrement, c'est de ce minéral que sortit le premier lingot d'argent.

Il est probable que les inventeurs des métaux firent accidentellement la découverte de l'argent ; quant à celle du plomb, dont le traitement est si facile, elle dut être faite par des chercheurs d'étain, qui essayèrent dans leurs petits fours tous les minéraux lourds qu'ils rencontrèrent.

J'ai dit plus haut que la connaissance du cuivre était, au Caucase, d'origine orientale ; l'influence des races de l'Asie centrale et peut-être même orientale, se trouve démontrée par la présence du *swastika* en Arménie, par les traditions et par les faits géologiques eux-mêmes. Étudions maintenant les procédés métal-

lurgiques qui durent être usités, à ces âges reculés, pour le traitement des minerais cuivreux.

Nous avons vu que les carbonates de cuivre furent bien certainement, dans les débuts, les seuls traités ; la teneur de ceux du Lelwar oscille entre 4 et 8 0/0, si nous nous en rapportons aux fragments incuits, restés au milieu des scories pâteuses. Ces minerais devaient être très abondants dans les gisements de Tchamlouq, Allahverdi et Akthala, car ils composaient les affleurements de ces puissantes veines de chalcopyrite, qu'on exploite aujourd'hui. Or, le traitement des carbonates de cuivre est des plus simples ; une fusion réductrice des minerais avec 1/5 en poids environ de calcaire (méthode de Chessy), produit du cuivre dont l'affinage se fait par une nouvelle fusion dans laquelle le métal reste assez longtemps à l'état fluide et est brassé avec du bois vert.

Les fours dans lesquels se fait cette opération, étaient encore usités en France il y a quelques années. Ils le sont aujourd'hui dans le Yun-nan, Siam et la Malaisie, pour tous les minerais oxydés de cuivre et d'étain. Dans l'Afrique centrale, les nègres traitent les limonites dans des foyers analogues.

Ces fours dits « bas foyers » en métallurgie sont cylindriques, munis d'une ou de plusieurs tuyères et d'un trou de coulée qui sert en même temps au départ des scories et à l'écoulement du métal. Devant le trou de coulée est un bassin (avant-creuset) pour recevoir les produits de l'opération ; les scories surnagent et débordent par dessus la couronne de terre formant l'avant-creuset, et le métal se tient au fond.

Les proportions de ces fours sont très variables dans les pays où ils sont encore usités, et dépendent de la nature du combustible, de celle des minerais et enfin de la quantité de métal que chacun d'eux doit produire par jour.

La figure 31 (nos 1, 2, 3 et 4) donne la coupe et l'élévation d'un bas-foyer malais pour le traitement des minerais d'étain et des cuivres carbonatés de Siam. Comme on le voit, cet appareil est d'une construction rudimentaire. Il est la conséquence immédiate du besoin qu'ont éprouvé les premiers métallurgistes, d'entourer de pierres un feu découvert pour produire, dans un espace restreint, une quantité de chaleur plus considérable.

Le bas-foyer est donc le premier pas des industries de l'antiquité vers ces vastes hauts-fourneaux dont nous admirons aujourd'ui la masse. Il porte dans ses formes l'empreinte des débuts métallurgiques, et, nous le savons par des découvertes récentes, il fut le seul appliqué dans les premiers âges de l'histoire.

Ce four doit être soufflé, mais cette condition n'est pas de nature à diminuer son antiquité, car, bien certainement, dès que l'homme connut le feu, il apprit à l'allumer et à l'activer en fournissant au combustible, à l'aide de la bouche, une quantité

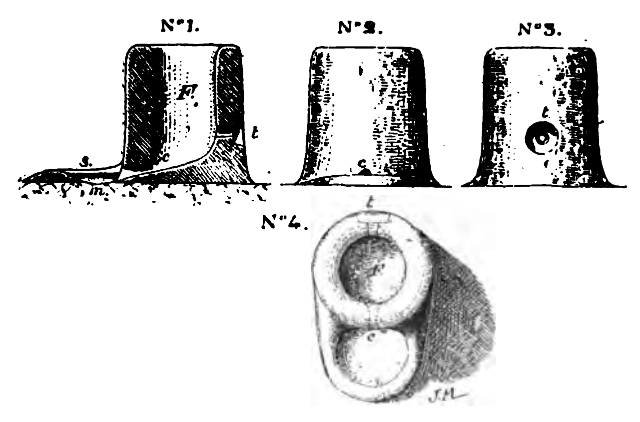


Fig. 31 — Four malais pour le traitement des cassitérites. — N° 1, coupe; n° 2, vue avant; n° 3, vue arrière; n° 4, projection horizontale; *F*, foyer; *t*, tuyère; *c*, trou de coulée; *s*, scories; *m*, métal. — Echelle au 1/75.

d'oxygène supplémentaire. De là à l'invention des premières souffleries, il n'y a qu'un pas.

Les divers modes de soufflage mécanique employés de nos jours encore par les peuples peu civilisés sont d'une telle simplicité que bien certainement leur ancienneté est aussi reculée que celle de la métallurgie elle-même. Je ne décrirai que deux procédés, les plus remarquables par leur simplicité, et en même temps ceux qui portent le cachet de la plus haute antiquité.

En Malaisie, et à Siam, j'ai vu toutes les usines indigènes pour le traitement de la cassitérite, obtenir l'air nécessaire au bas-foyer à l'aide d'un tronc d'arbre percé dans toute sa longueur et dans lequel circule un piston mû par un homme. Cette soufflerie a le grand défaut d'être intermittente.

En Perse, le vent s'obtient à l'aide d'un appareil composé de

deux outres (fig. 32) munies à leur partie supérieure d'ouvertures garnies de petites barres de bois.

L'ouvrier, assis entre les deux outres, tient dans chaque main l'ouverture des soufflets ; il écarte les deux bâtons en élevant le bras pour gonfler l'outre et les rapproche pendant le mouvement descendant, celui qui produit le souffle.

L'air circule dans des tuyaux de bois ou de métal pour se rendre au four ou à la tuyère de la forge. Ce procédé est encore en usage en Perse, dans le Daghestan et la Turcomanie ; il donne le vent d'une façon presque continue.

Les divers éléments d'une usine à bas-foyer telle qu'elle était usitée dans l'antiquité et qu'elle l'est encore en Indo-Chine, sont d'une telle simplicité qu'il ne peut exister de doutes ; et même si des documents positifs n'étaient venus prouver que cette méthode était la seule employée, le bon sens suffirait à montrer qu'elle prêta son concours aux débuts des industries métallurgiques.

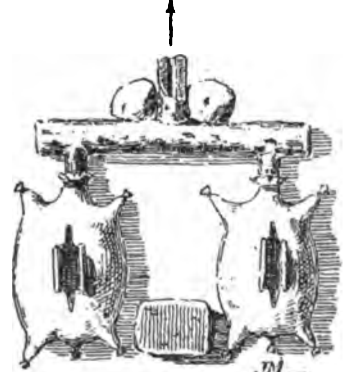


Fig. 32. — Soufflerie persane. Echelle au 1/40.

Dans ces fours on obtenait par les mêmes opérations le cuivre et l'étain ; peut-être même les bronzes furent-ils, dès les origines, obtenus par une fusion directe des minerais mélangés dans des proportions voulues. On trouverait alors dans ce fait l'explication de la constance presque générale de composition des premiers bronzes, qui, pendant bien longtemps, durent être exportés de pays où les gîtes cuivreux étaient au voisinage d'alluvions stannifères. Les premiers fondeurs, pour qui la teneur des minerais était chose inconnue, employaient les mêmes minerais, dans des proportions invariables qu'ils connaissaient par tradition.

Si, au contraire, les deux métaux étaient traités à part, ils étaient mélangés postérieurement dans une fusion au même bas-foyer. Les proportions du mélange dépendaient alors de la volonté du fondeur et pouvaient être indépendantes de la nature des minerais employés à la fabrication des deux métaux ; mais

cette opération dénote un degré plus élevé dans les connaissances métallurgiques.

Nous avons vu que, d'après un passage de Chalcondyle, les Caucasiens de l'antiquité avaient aussi fabriqué du laiton ; malheureusement, jusqu'ici, aucune trace de cet alliage n'a été retrouvée, toutefois le texte cité trouve dans la nature des mines et dans la métallurgie son explication rigoureuse ; car un mélange naturel de carbonate de cuivre et de calamine peut donner par fusion réductrice au bas-foyer un alliage jaune clair de laiton.

La difficulté pour les antiques fondeurs du Caucase de se procurer de l'étain, dut forcément les amener à chercher des alliages différents du bronze et rendant les mêmes services. C'est, comme je l'ai déjà dit, en cherchant à extraire des pierres les plus lourdes des métaux, qu'ils trouvèrent bien certainement le plomb et le fer.

Le traitement des limonites dut également se faire au bas-foyer, et, il y a peu d'années, le fer coulait encore de petits fours de ce genre en Catalogne.

Dans plusieurs sépultures (Mouçi-yéri et Akthala) nous avons rencontré de gros morceaux de minerais de fer dont les gîtes sont très distants des nécropoles. Il est probable que ces blocs avaient été placés dans les tombeaux des forgerons ou des fondeurs. Mais ils présentent un grand intérêt en ce sens qu'ils montrent la nature des minerais qui étaient alors traités pour fer.

Ces échantillons sont des limonites brunes très compactes et très denses ; les gîtes, m'a-t-on dit, en sont à Tchatakh, dans le massif du Lelwar et près de Djalall-oghle. Je n'ai malheureusement pas été à même de vérifier cette assertion.

Le bronze était coulé, martelé, étiré ; le fer, au contraire, était toujours forgé. La rouille empêche aujourd'hui de savoir si, comme les objets de bronze, les instruments de fer étaient couverts de ciselures ; en tout cas, ils étaient fréquemment ornés de boutons et de plaques de bronze.

Dans les tombes les plus anciennes (Redkine-lager), les armes de fer sont rares, tandis que dans celles de la dernière époque ce métal est très abondant sous forme d'armes et d'ornements de parure.

Le bronze, au contraire, plus commun au début, était employé pour tous les usages, mais peu à peu le fer le remplaça dans

l'armement, et cet alliage ne servit plus qu'à l'ornementation. Nous n'avons jamais rencontré de traces de soudure.

C'est donc probablement à l'aide des mêmes appareils que les anciens fondeurs traitèrent l'étain, le cuivre, le plomb et le fer. C'est aussi à des minerais de même nature (oxydés) qu'ils s'attaquèrent, et ils employèrent des méthodes analogues.

Les procédés métallurgiques, simples au début, durent être rapidement entourés de pratiques superflues. Il est certain qu'à l'origine, le métal joua un rôle magique sur les peuples chez lesquels il apparaissait, et les détenteurs des secrets métallurgiques cachèrent sûrement leurs procédés au milieu de superstitions et de formules destinées à rendre leurs secrets impénétrables; de là, ces croyances antiques à Vulcain; de là, cette déification des inventeurs des métaux; l'histoire nous montre dans tous les pays ces découvertes entourées de mythes religieux.

L'ARMEMENT

Les épées. — Dans nos recherches, la nécropole de Mouçiyéri a seule fourni des épées, les autres ne renfermaient que des poignards plus ou moins longs, mais ne présentant aucun des caractères des épées proprement dites.

La plus ancienne de ces lames fut trouvée dans une tombe du deuxième groupe (fig. 33); elle est droite, tranchante des deux côtés et presque dépourvue de la soie dont nous constaterons l'existence dans les armes plus modernes, et qui était destinée à relier la lame à la poignée. Quelques rivets qu'elle porte encore prouvent que la main n'était pas protégée par une garde et que la poignée avançait sur une partie de la lame.

La longueur totale de l'arme est de $0^m,61$, la partie qui était prise dans la poignée est de $0^m,04$; il reste donc pour la lame proprement dite, une longueur de $0^m,57$. A la base, sa largeur est de $0^m,045$.

Cette lame, dont le fourreau était en bois, est renflée vers sa partie médiane, en une arête très adoucie.

Les épées des tombeaux du groupe plus récent présentent des formes beaucoup plus artistiques et sont plus ornées. La lame, prise dans une gaine de bois revêtue de feuilles de bronze, est terminée par une soie fine qui traverse la poignée, également en bronze, et est fixée à son pommeau au moyen d'un bouton ou d'un rivet de même métal.

Quelques descriptions suffiront pour qu'on puisse se rendre compte de la nature de ces armes et de leur ornementation.

Nous avons rencontré, dans une sépulture de Mouçi-yéri, une épée qui, en y comprenant la gaine et la poignée, présente une longueur totale de 0^m,78.

La gaine, large de 0^m,038, se compose de trois parties, l'une terminale longue de 0^m,365, garnie de bronze et se terminant carrément à la pointe, l'autre placée près de l'ouverture et également garnie de bronze est longue de 0^m,12. Et enfin la partie médiane, qui était formée de deux lames de bois maintenues, sur les côtés, par une bande métallique.

Les diverses parties de la gaine sont formées de feuilles de bronze d'un demi-millimètre environ d'épaisseur, reliées entre elles sans soudure, mais bien au moyen d'un simple pli assujettissant les deux bords des feuilles. La poignée (fig. 34 et 35), en bronze massif, était autrefois incrustée de lames d'os ou d'ivoire ; elle déborde sur l'arme, ne porte pas de garde et se termine par un fort bouton sphérique.

Fig. 33. — Lame d'épée en fer. (Mouçi-yéri) 1/5 gr. nat.

Dans la plupart des armes de ce genre trouvées au Mouçi-yéri, la poignée était en bronze, incrustée de diverses matières dont on retrouve encore les traces, collées par l'oxyde de cuivre et sur la rouille laissée par la soie de l'arme. Un examen attentif de ces débris permet généralement d'identifier avec l'ivoire, et non avec l'os, les substances qui étaient employées comme ornement.

Ces armes ne portent, à la gaine, aucun anneau qui permette de les pendre au corps et, dans les sépultures où elles se trouvaient avec des ceintures de bronze, nous les avons toujours rencontrées passées entre le corps et les feuilles de bronze du ceinturon.

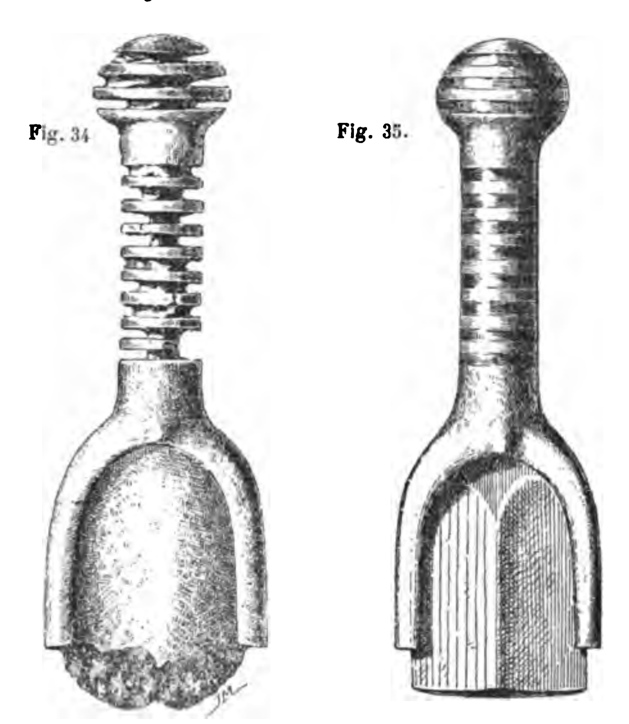


Fig. 34. — Poignée d'épée en bronze (Mouçi-yéri), 8/15 gr. nat.
Fig. 35. — La même restaurée, 8/15 gr. nat.

Les poignards. — Ces armes sont beaucoup plus fréquentes, dans les sépultures, que les épées ; elles se présentent dans tous les groupes, depuis les tombes de Redkine-lager, qui sont les plus anciennes, jusqu'à celles de Mouçi-yéri, mais elles diffèrent sensiblement, par les détails, de leur forme et de leur ornementation.

A Redkine-lager, ces armes étaient généralement de bronze, larges à la base et très aiguës, renflées suivant l'axe de la lame et des deux côtés de l'axe, ornées de sillons parallèles qui rappellent les *caraxures* dont parle Tacite, à propos des *scramasax* germains.

Dans ces poignards, comme dans un exemplaire qui fut trouvé isolément à Allahverdi (fig. 36), la poignée fait corps avec la lame.

Ces deux parties, distinctes dans les armes de fer, ne forment jamais qu'une seule pièce dans les instruments de bronze.

Les poignards de fer des groupes anciens sont, en tout, semblables aux épées, par leur gaine, par leur forme générale et par la nature de leur poignée. Il en est cependant qui n'étaient pas ornés de bronze et dont la gaine était en bois. Ceux des sépultures les plus récentes présentent des caractères spéciaux. Les poignées sont beaucoup moins ornées et rarement en bronze; quant aux fourreaux, ils sont généralement couverts de motifs au repoussé.

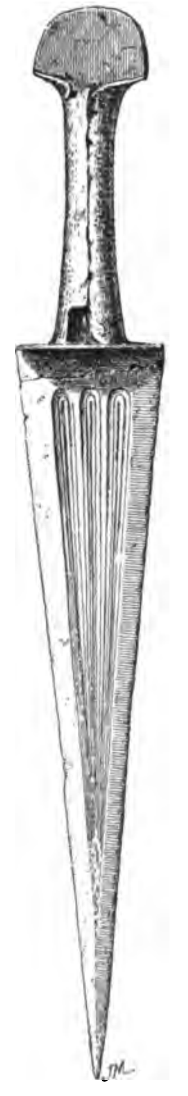


Fig. 36 — Poignard en bronze (Allahverdi), 2/5 gr. nat.

La plus remarquable de ces armes fut trouvée dans une sépulture de Mouçi-yéri. Elle présente une longueur totale de 0^{m},56. La poignée, qui était en os, a disparu et il ne reste plus que la soie, longue de 0^{m},10. La largeur de la lame, dans sa gaine, est de 0^{m},06 à l'ouverture et de 0^{m},05 vers la pointe. Cette gaine est presque carrée et ornée de lignes ondulées au repoussé. (Fig. 37 et 38).

Seule la partie postérieure de la gaine est garnie de bronze; l'autre était composée de deux lames de bois, maintenues sur les côtés par deux feuilles de bronze. L'extrémité de la soie était assujettie à la poignée au moyen d'un rivet de bronze.

Une autre arme de ce genre, trouvée dans la même localité, présente des caractères bien différents: elle est longue de 0^{m},37, triangulaire, garnie d'un étui de bronze formé d'une lame repliée, couvrant seulement la face antérieure du fourreau. La poignée était formée de deux plaques d'ivoire, réunies entre elles par des rivets nombreux et placés sur la soie, qui, vers le pommeau, prend une forme triangulaire; l'intervalle compris entre les deux côtés de la feuille de cuivre était garni de cuir très épais, cousu, et la partie de la gaine qui faisait face à l'extérieur était ornée de triangles au repoussé et de lignes transversales (Pl. III, fig. 2 et 3).

Il est difficile de se rendre compte de la forme des armes renfermées dans les fourreaux, mais nous avons heureusement rencontré un grand nombre de poignards moins ornés qui nous ont permis de juger de leurs dimensions. Ceux qui se présentent le plus communément se composent d'une lame triangulaire, longue de $0^m,30$ à $0^m,45$ et large, à la base, de $0^m,03$ à $0^m,05$. L'axe de l'arme est garni des deux côtés d'une arête très saillante de $0^m,003$ à $0^m,006$ de hauteur et de largeur.

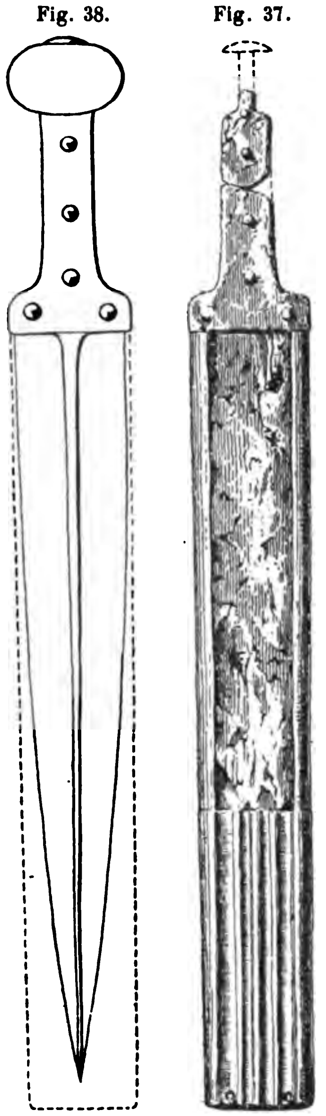


Fig. 37. — Poignard en fer à gaîne ornée de bronze (Mouçi-yéri), 4/15 gr. nat.
Fig. 38. — Le même restauré, 4/15 gr. nat.

La soie, très large, n'est plus alors seulement destinée à pénétrer dans la poignée, mais à supporter deux plaques d'os, de corne et d'ivoire, que de nombreux rivets maintiennent contre le fer. En général, la poignée avance sur la lame de trois à quatre centimètres. Cette partie est également garnie de rivets.

Le pommeau est formé par un élargissement triangulaire de la soie ; ce triangle est légèrement arrondi vers l'extrémité, afin de ne pas blesser la main qui en était armée. Nous avons cependant rencontré, exceptionnellement, des armes dans lesquelles la poignée, entièrement en fer, ne formait qu'une seule pièce avec la lame (fig. 39). Les fourreaux de ces armes étaient généralement en bois ; on en retrouve des traces incrustées dans la rouille.

Comme les épées et les poignards ornés de bronze, ces armes étaient toujours portées entre le corps et la ceinture, sans qu'aucun anneau permit de les attacher.

Il y a donc deux types bien distincts de poignards, reconnaissables surtout à la forme de leur poignée. Dans l'un, le plus ancien, la soie de l'arme est effilée et pénètre dans une poignée de bronze, d'os ou de corne; dans l'autre, la soie s'élargit pour recevoir de simples plaques d'os ou d'ivoire.



Fig. 39. — Poignard garni d'une poignée de fer (Mouçi-yéri) 1/2 gr.

Dans la première catégorie, le pommeau est rond, dans la seconde il est plat et formé par un simple élargissement de la soie et des plaques qui la recouvrent.

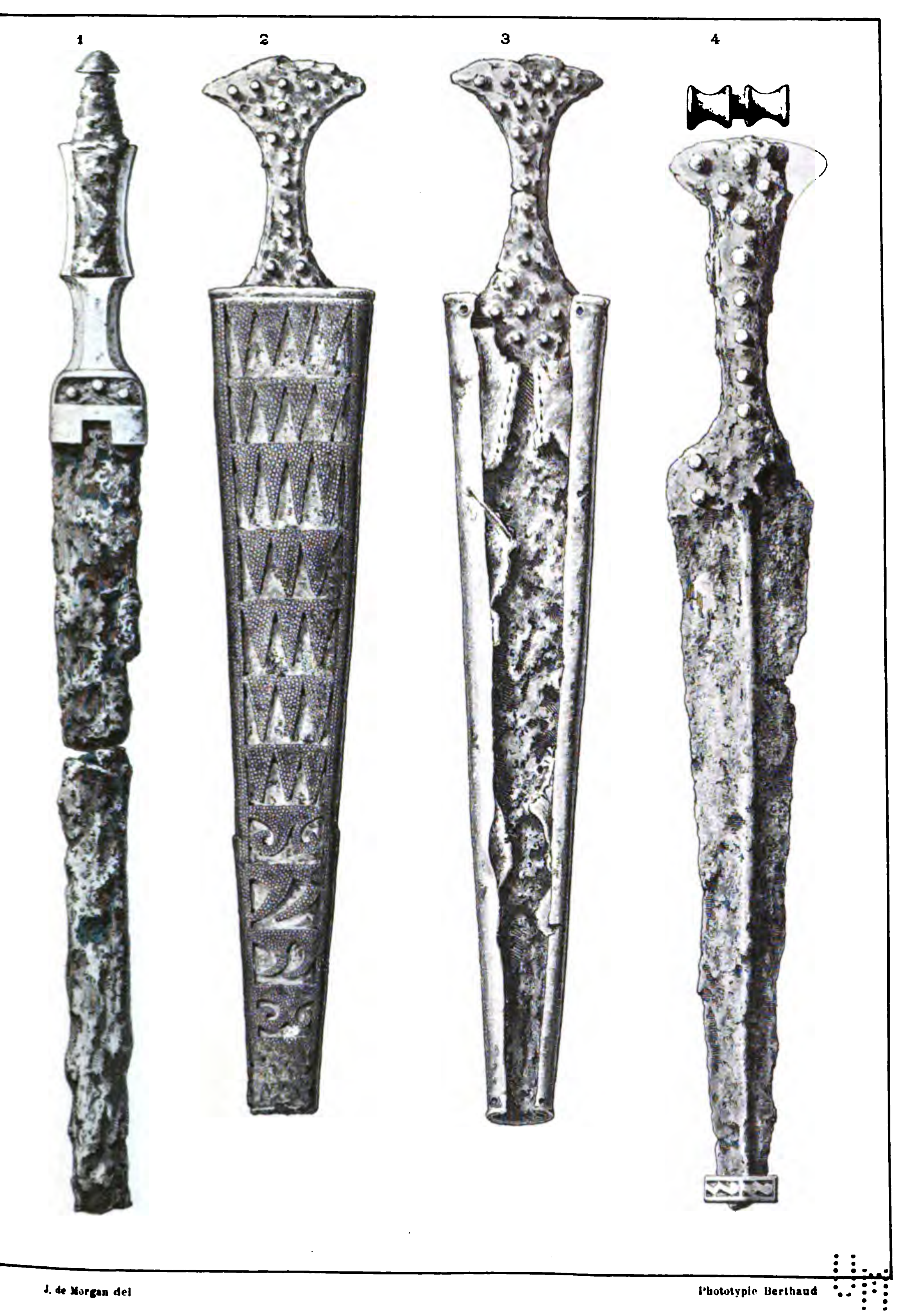
La forme la plus récente se rapproche beaucoup des poignards actuellement en usage dans toute l'Asie antérieure, mais elle présente aussi de grandes analogies avec les armes de bronze qu'on trouve dans le pays.

La forme de la poignée, dans les armes les plus anciennes, montre une tendance vers l'usage d'une garde destinée à protéger la main, tandis que dans les armes récentes cette garde rudimentaire n'existe même pas.

Le type des poignards du groupe intermédiaire présente des analogies frappantes avec ceux usités chez les Assyriens au VIII[e] siècle. La garde fait totalement défaut, le pommeau a la même forme, et le mode de porter ces armes est le même chez les deux peuples (fig. 40, 41, 42 et 43).

Les documents que nous fournissent les bas-reliefs assyriens, nous sont d'une grande utilité dans cette étude. Une plaque du Musée Britannique représentant le roi Ashshour-bani-abal offrant des libations aux dieux, après sa victoire sur un taureau, montre la position qu'occupaient les épées et les poignards dans l'habillement. Un autre du même Musée représentant le même roi à la chasse aux lions, montre son poignard engagé sous la ceinture et soutenu par un baudrier dans lequel l'arme est passée (fig. 44).

La poignée des épées et des poignards, lorsqu'elle est ornée, se compose généralement d'une partie plate garnie d'os ou d'ivoire,



J. de Morgan del

Phototypie Berthaud

POIGNARDS EN FER (NÉCROPOLE DE MOUÇI-YÈRI). 1/2 GRANDEUR NATURELLE

d'un pommeau sphérique ou hémisphérique et d'une partie rétrécie, à facettes, précédant la lame, dont une portion est elle-même couverte d'une garniture de bronze.

Cette forme est la même que celle des armes assyriennes de même nature. Le poignard de Sargon, sur un des bas-reliefs du

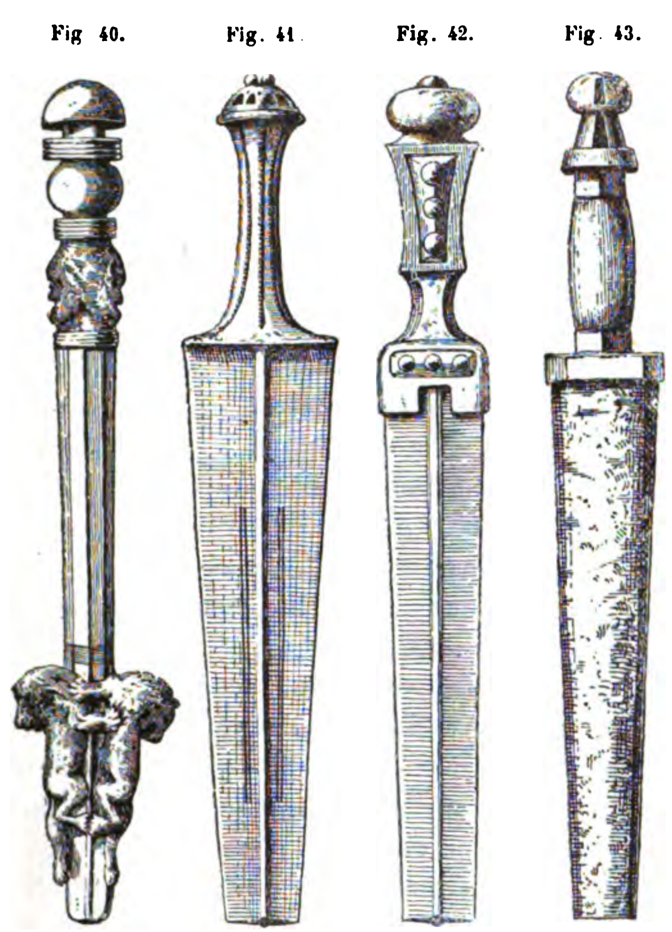


Fig. 40. — Poignard assyrien (Sargon, d'après un bas-relief du Musée du Louvre).
Fig. 41. — Poignard en bronze (Redkine-lager).
Fig. 42. — Poignard à lame de fer (Mouçi-yéri), restauration.
Fig. 43. — Poignard à lame de fer (Sadakhlo), restauration.

Louvre, présente absolument les mêmes caractères (fig. 40). L'extrémité du fourreau se trouve, il est vrai, beaucoup plus ornée que dans les armes du Caucase ; mais il ne faut pas oublier que cette arme était destinée à une main royale.

Les lances. — Ces armes sont en bronze et en fer dans la nécro-

pole de Redkine-lager (fig. 45), en fer seulement dans celles du Lelwar (fig. 46). Elles présentent toutes le même type, c'est-à-dire que la lame, toujours en forme de feuille de saule, est garnie sur toute sa longueur d'une nervure très saillante. La douille conique dans laquelle s'engageait la hampe est percée d'un ou de deux trous pour le passage de la cheville destinée à maintenir la pointe solidement fixée sur la hampe (fig. 47).



Fig. 44. — Le roi Assour-bani-pal à la chasse aux lions (d'après un bas-relief du Musée britannique).

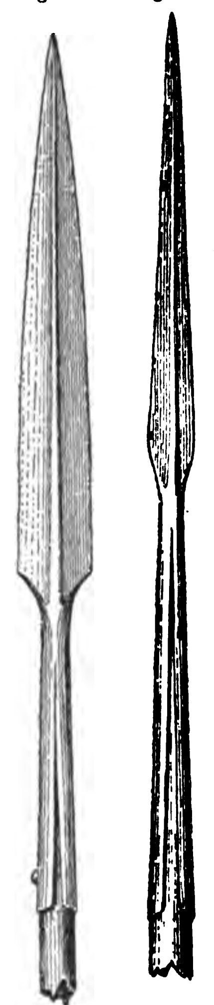


Fig. 46. Fig. 45

Fig. 45. — Tête de lance en bronze (Redkine-lager), restauration, 4/5 gr. nat.

Fig. 46. — Tête de lance en fer (Mouçi-yéri), restauration, 1/5 gr. nat.

La taille des têtes de lances est très variable ; nous en avons rencontré dont la longueur dépassait 0m,65, alors que d'autres n'étaient longues que de 0m,17 (fig. 47 et 48).

Naturellement les dimensions de la hampe sont inconnues ; l'arme dut être brisée au moment de l'ensevelissement.

Nous avons rencontré dans un seul cas, à Mouçi-yéri, une garniture de la partie inférieure de l'arme. C'est un tube de bronze, garni d'une boule et découpé à jour. Ces découpures renfermaient autrefois un mastic noir dont on retrouve encore les traces (fig. 49). Beaucoup de sépultures renfermaient deux lances de dimensions inégales, une petite et une plus forte. Il est probable que la plus légère était employée comme arme de jet et que la plus lourde ne servait que dans la lutte corps à corps.

Beaucoup de peuples de l'Asie antérieure avaient, dans l'antiquité, la même méthode de combat ; les sculptures de Medinet-Abou, à Thèbes, nous montrent

les Teucriens ou *T'akkaro* armés de deux lances courtes et semblables (fig. 50); or, ces peuples étaient de race pélasgique ; et par suite de la proximité de la Cappadoce des pays où ils s'étaient arrêtés dans leurs migrations, ils furent certainement en rapports avec les blancs Allophyles.

Il n'est donc pas surprenant de rencontrer un même usage chez les Caucasiens et chez les Teucriens à l'époque de la xx° dynastie (xiii° siècle av. J.-C.).

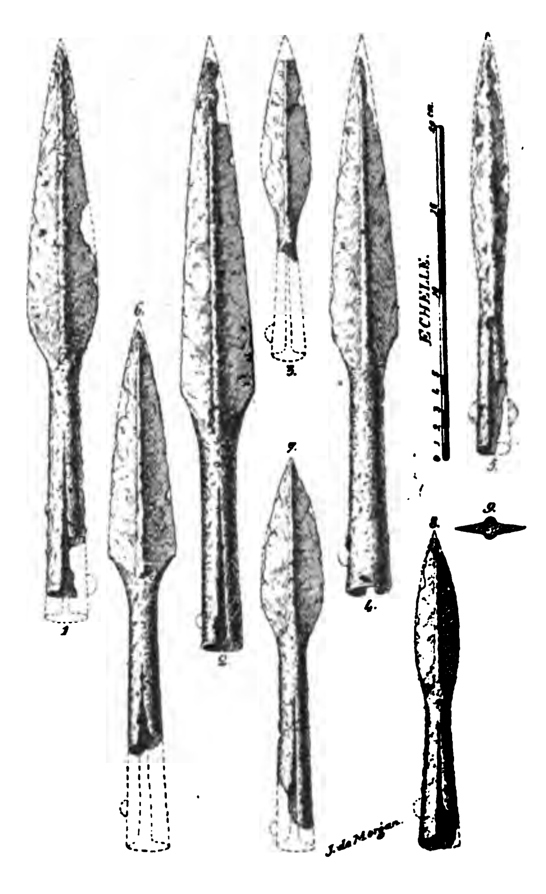


Fig. 47. — Têtes de lances en fer (Cheïtan-thagh).

Si j'en juge d'après les armes du même genre, encore employées de nos jours par les Malais de Kélantan et de Patani, la lame courte, armée d'une lourde pointe, très effilée, est une arme des plus dangereuses entre les mains d'un homme sachant habilement la manier.

Fig. 48. — Tête de lance en fer, 3/4 gr. nat. (Mouçi-yéri.)

Sauf par leur emmanchement, qui est à soie, au lieu d'être à gaine conique, les lances malaises, comme proportions, comme forme et comme poids, sont en tout sembables à celles que nous rencontrons dans les tombeaux de l'Arménie.

L'examen des restes de bois que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer, collés à l'intérieur de la douille, permet de supposer que la hampe était faite de bois de frêne.



Fig. 49. — Ornement en bronze de l'extrémité de la hampe d'une lance (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.



Fig. 50. — Guerrier thyrénien armé de deux lances (sépultures historiques de Medinet-Abou à Thèbes, xxe dynastie).

Les haches. — Ces instruments sont rares, dans les nécropoles du Lelwar ; ce n'est qu'au Mouçi-yéri que nous en avons rencontré, elles se trouvaient près de la tête du mort. Il serait difficile de dire si les haches étaient employées, à cette époque, comme armes ou simplement comme outils ; leur forme ne permet pas de se prononcer.

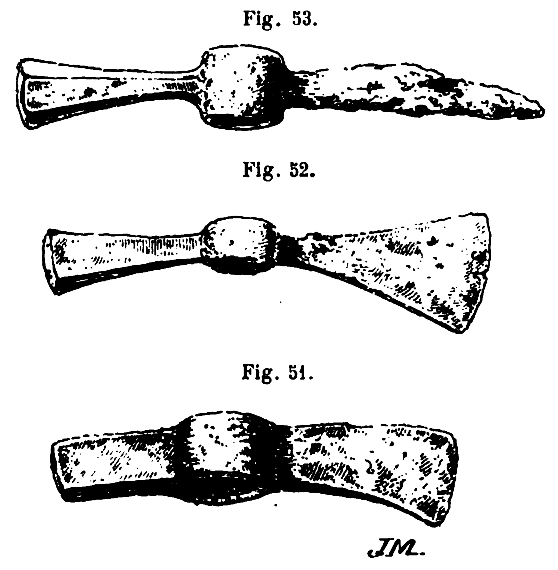


Fig. 51-52. — Haches-marteau en fer (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.
Fig. 53. — Marteau armé d'une pointe (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.

Cinq exemplaires de haches en fer, furent rencontrés dans le champ funéraire de Mouçi-yéri. Quatre étaient garnies d'un

tranchant et d'un marteau (fig. 51 et 52) l'autre était simplemen munie d'une pointe (fig. 53) et d'un marteau. Ce dernier semble avoir été un outil de mineur plutôt qu'une arme.

Quatre de ces objets ont pu être retirés des tombes dans un état satisfaisant, le cinquième était entièrement décomposé. L'œil de ces instruments est droit et assez large, il renferme une cheville de fer entrée comme coin pour fixer solidement le manche dans l'outil. Ces haches étaient maniées d'une main, si nous en jugeons d'après leur poids, qui est de 0^{k},268, 0^{k},300, 0^{k},306 et 0^{k},700.

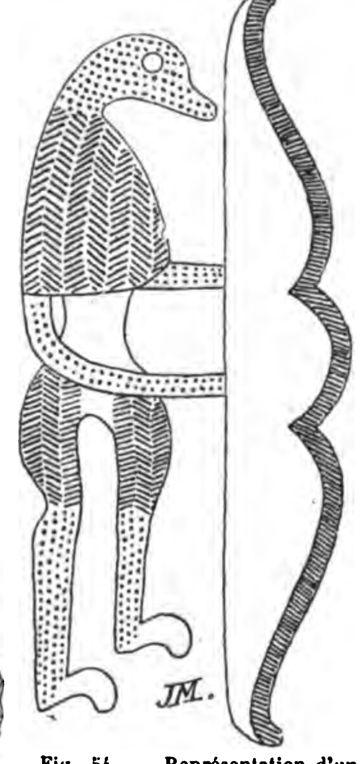
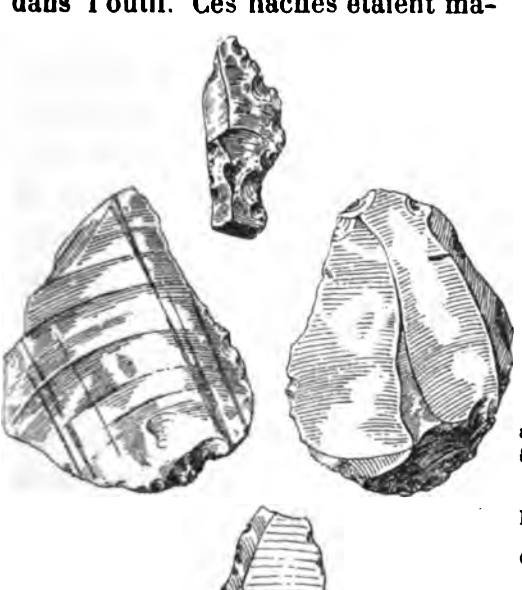


Fig. 54. — Représentation d'un archer d'après une ceinture en bronze gravé (Akthala), gr. nat.



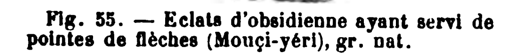


Fig. 55. — Eclats d'obsidienne ayant servi de pointes de flèches (Mouçi-yéri), gr. nat.

Les arcs et les flèches. — Les ceintures gravées nous fournissent de précieux renseignements sur les arcs, sur leur forme et sur leur emploi.

L'arc était long d'environ 1^{m},80 à 2 mètres (plus que la hauteur d'un homme). Il se composait de deux parties peu courbées et du milieu dont la courbure est très forte et dans le même sens

que celle des côtés. Il servait pour la chasse et bien certainement aussi pour la guerre.

Les ceintures nous donnent plusieurs représentations d'archers, mais elles semblent toutes copiées les unes sur les autres (fig. 54) (v. fig. 181).

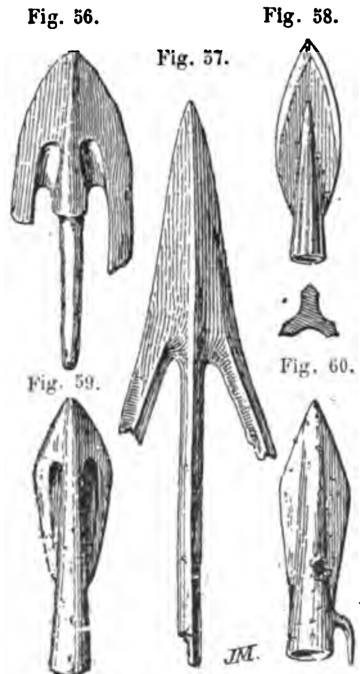


Fig. 56. — Pointe de flèche en bronze (musée de Tiflis). 3/4 gr. nat.
Fig. 57. — id. (Cheïthan-thagh), 3/4 gr. nat.
Fig. 58-59. — Ibid. (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.
Fig. 60. — Ibid. (Cheïthan-thagh), 3/4 gr. nat.

Les pointes de flèches sont très variées. Les unes sont en obsidienne (fig. 55), les autres en bronze ou en fer ; celles-ci sont munies d'une simple tige qui rentrait dans le bois de la flèche ; celles-là, au contraire, sont garnies d'une douille conique percée d'un trou.

Le type le plus ancien rencontré à Redkine-lager est en obsidienne et présente un travail de la pierre très soigné, puis viennent les pointes en bronze, coulées presque sur le modèle des pointes de pierre, mais dont les barbelures sont plus fortes (fig. 56 et 57). Enfin les formes les plus récentes sont triangulaires, avec ou sans barbelures (fig. 58 et 59) ou analogues aux fers des lances, mais toujours garnies sur le côté d'un fort crochet (1) (fig. 60). Ces armes sont en bronze ou en fer.

Ajoutons que nous avons rencontré, dans une sépulture de Monçi-yéri, des pointes de flèche en obsidienne garnies d'un tranchant (fig. 61). Cette forme, bien connue en Europe, est intéressante à signaler ici ; son mode d'emmanchement a été retrouvé dans les pays scandinaves (2).

L'assortiment des flèches d'un chasseur ou d'un guerrier était

1. Des pointes de flèches absolument semblables quant à leur forme générale et à leurs dimensions ont été rencontrées en Égypte (musée du Louvre), toutefois elles sont dépourvues de barbelures.

2. Madsen, *Afbildninger*, pl. XXII, f. 19. — John Evans, *Les âges de la pierre* (trad. E. Barbier), p. 402.

des plus variés; son carquois renfermait aussi bien des projectiles armés de fer, que des flèches à pointe de bronze ou d'obsidienne. Cependant, le bronze semble avoir été employé de préférence au fer pour ces armes qui se perdaient facilement et pour lesquelles on n'employait guère un métal encore fort rare.

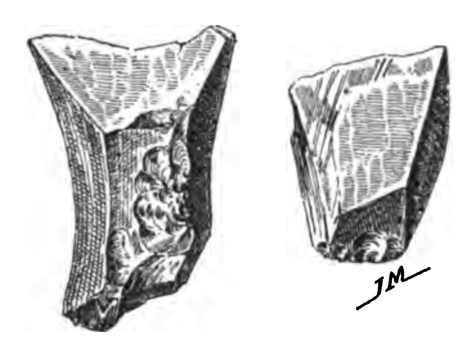


Fig. 61. — Pointes de flèches à taillant en obsidienne (Mouçi-yéri), gr. nat.

Les armes défensives, boucliers, armures. — Nous n'avons jusqu'ici rencontré aucune trace d'armure ou de bouclier; il semblerait que ces peuples n'en aient pas fait usage. Les dessins que nous possédons de cette époque ne nous montrent aucune protection pour le corps du combattant, sauf la large ceinture, qui couvrait la majeure partie de l'abdomen.

L'HABILLEMENT

Les étoffes. — Grâce au remarquable état de conservation de quelques tombeaux, nous avons pu retirer de plusieurs cists vides des restes d'étoffes en parfait état, et présentant encore la flexibilité que les tissus avaient autrefois.

Les nécropoles d'Akthala et de Mouçi-yéri (groupe III), nous fournirent une dizaine de tombes renfermant des tissus. Dans les autres, les empreintes seules des étoffes sur la rouille des armes de fer, nous ont permis de vérifier que, pendant toute la période que nous étudions, les tissus sont restés sensiblement les mêmes.

Les seules étoffes parvenues jusqu'à nous sont des tissus de laine ; ils étaient faits avec la toison des moutons, dont les trou-

peaux considérables sillonnent encore, de nos jours, en été, les flancs du mont Lelwar.

Les tissus que nous avons rencontrés présentent un grand nombre de variétés ; les uns, composés de gros fils peu tordus, sont unis ; les autres, tissés avec des matières plus fines, sont à côtes et présentent une analogie frappante avec ceux encore en usage chez les Tatares et les Arméniens, et qu'ils fabriquent dans leurs villages. C'est avec ces étoffes que les Caucasiens d'aujourd'hui font leurs *tchokha* (چوخا) et leurs *kaba* (կապա), longs vêtements qui pendent jusqu'aux mollets.

Le mode de fabrication de ces tissus était, bien certainement, le même autrefois que de nos jours. On peut voir dans tout le Caucase et en Turquie (Trébizonde, Erzeroum) les femmes occupées à travailler la laine de leurs moutons. Ce tissage se fait au moyen de métiers à bras, dans lesquels la navettte est jetée à la main, entre les fils de la trame, qui sont placés perpendiculairement à la direction de la navette, dont les fils sont, en général, beaucoup plus gros que ceux de la trame, ce qui produit des étoffes à côtes d'une solidité remarquable.

Naturellement, la grosseur des côtes diminue en même temps que la taille du fil de la navette, et lorsque ce fil est de même grosseur que celui de la trame, l'étoffe se trouve sensiblement lisse. C'est le cas des tissus unis dont nous avons parlé plus haut.

Les variétés d'étoffes dont nous avons pu constater l'existence sont nombreuses ; depuis celles à fortes côtes jusqu'aux tissus lisses, nous avons retrouvé cinq sortes à côtes plus ou moins fines et à travail plus ou moins serré.

Les étoffes unies présentent elle-même quatre variétés, quelques-unes ont été retouchées à l'aiguille, en broderies grossières.

En dehors des étoffes de laine, il existait aussi des tissus de chanvre ou de lin, toiles plus ou moins fines, dont l'empreinte se retrouve sur les armes rouillées, mais qui ne se sont jamais conservées jusqu'à nos jours.

Dans bien des cas, nous avons roncontré plusieurs épaisseurs d'étoffes d'un tissus différent, soit pliées, soit simplement superposées. Ce fait vient prouver que le costume se composait de plusieurs vêtements, le tissus le plus grossier et en même temps le

plus résistant étant placé à l'extérieur et le plus fin à l'intérieur.

C'est encore ce qui existe de nos jours au Caucase, où les Arméniens et les Tatares portent, sous leurs longs vêtements de laine (*tchokha, kaba*) une tunique plus courte, d'un tissus plus fin. (En tatare *arkhaloukh*, (ارخالق), et en arménien *padjgon* (բաճկոն).

En outre des étoffes, nous avons aussi rencontré des cordons, des rubans et des restes de lanières de cuir.

Les vêtements de ces peuples n'étaient pas tissés d'une pièce, mais cousus, comme le prouvent les coutures et les ourlets que nous avons rencontrés. Ils étaient fermés au moyen de lacets, de boutons et d'épingles de bronze.

Le manteau extérieur était toujours fermé par une épingle de bronze, dont la tête, percée, était munie d'un cordon ou d'une chaînette. Ce lien, enroulé autour de l'épingle passée au travers des vêtements, constituait une attache très forte, mais en un seul point. Plus rarement, on rencontre des fibules ou plusieurs épingles, mais, dans la plupart des cas, l'épingle est unique dans le tombeau.

Les chaussures semblent avoir été faites dans le genre de celles que portent encore les montagnards du Caucase ; mais nous ne possédons à leur sujet d'autres renseignements que quelques fragments de cuir, rencontrés dans une sépulture, sous les tarses et les métatarses du squelette.

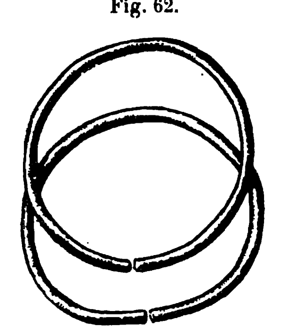
Nous ne connaissons, en somme, la forme des vêtements que par les gravures qui nous sont parvenues sur les ceintures. Ces représentations sont trop informes pour que nous puissions nous rendre exactement compte des détails de l'habillement.

LA PARURE

Les boucles d'oreilles et de cheveux. — Ces ornements se composaient généralement d'anneaux en bronze ou en argent, dont le diamètre varie de $0^m,01$ à $0^m,05$ (fig. 62-65), quelquefois ces anneaux

étaient ornées d'une perle de cornaline ou de verre (fig. 63 et 65). Nous n'en avons pas rencontré portant les traces d'un travail quelconque de ciselure. D'autres boucles (fig. 66 et 67), moins fréquentes, il est vrai, se composent d'une bande de bronze élargie à ses extrémités et repliée sur elle-même en spirale ; l'un des bouts est tordu parallèlement à la spire. Ces boucles étaient passées dans les cheveux sur les tempes.

Fig. 62.



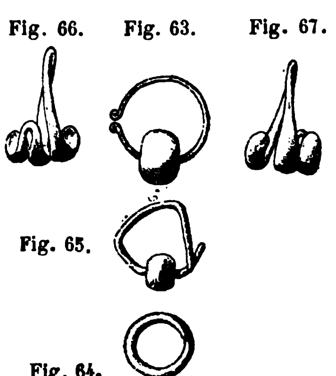


Fig. 62. — Boucles d'oreilles en argent (Mouci-yéri).
Fig. 63. — Boucle d'oreille en argent ornée d'une perle de cornaline (Mouçi-yéri).
Fig. 64. — Anneau d'argent (Mouçi-yéri).
Fig. 65. — Boucle d'oreille en bronze ornée d'une perle de cornaline (Mouçi-yéri).
Fig. 66-67. — Boucles de cheveux en bronze (Utch-kilissa, Akthala), gr. nat.

Dans certaines tombes nous avons trouvé, à droite et à gauche du crâne, une ou plusieurs perles de cornaline ou de verre ; ces perles, trop petites et en nombre insuffisant pour former un collier, avaient bien certainement été attachées aux oreilles au moyen d'un fil.

Les boucles d'oreilles furent assez rares dans nos recherches ; elles se trouvaient dans les sépultures d'hommes comme dans celles de femmes.

Les colliers. — Cet ornement se présente sous trois formes différentes, les *torques* ou larges anneaux de bronze, les colliers de perles et ceux composés de perles et de pendentifs de plomb.

Les *torques* (fig. 68) sont toujours formés d'un fil de bronze un peu fort et carré, tordu de telle sorte que les angles figurent des hélices. Les deux extrémités de cet anneau, qui d'ailleurs n'est jamais fermé, sont applaties et recourbées pour former de petites boucles. Quelques-unes de ces *torques* portent des ciselures grossières sur les parties plates.

Les *torques* se rencontrent indistinctement dans les sépultures des deux sexes et dans celles des enfants.

Les colliers de perles sont beaucoup plus variés, et présentent

un intérêt particulier, par suite des différentes matières qui les composent.

Les perles de cornaline sont les plus abondantes dans les anciennes sépultures. Elles sont rondes ou oblongues, et généralement d'une taille très régulière et très soignée ; la substance employée était généralement rouge cerise, mais quelques perles montrent des veines brunes, blanches ou jaunes.



Fig. 68. — Torques de bronze (Akthala, Utch-kilissa, Cheïthan-thagh, Mouci-yéri), 1/3 gr. nat.

Les perles de verre sont du genre de celles qui furent trouvées en Chaldée et en Assyrie, les unes blanches ou verdâtres, sans ornements, les autres couvertes de points ou de lignes d'une pâte jaune d'or prise dans le verre.

En outre des perles de verre et de pâte émaillée, nous en avons rencontré d'autres en porcelaine d'un bleu très clair. La nature de ces ornements et la substance dont ils sont composés les rapprochent des perles égyptiennes. Leur forme est très variable ; elles sont ornées de petites raies creuses.

Quelques pierres plus rares que la cornaline ont aussi servi à la fabrication des perles. Ce sont des quartz, andalousites, agates,

etc. (v. p. 50, fig. 10, nᵒˢ 17, 18 et 21). Mais il est très intéressant d'observer que dans les sépultures de l'Arménie russe je n'ai jamais rencontré de perles d'ambre.

Les colliers renfermaient généralement 40 à 80 perles, placées sur un seul rang, les plus grosses servant à orner la partie médiane.

Une parure se composait de feuilles carrées de bronze ornées de dessins géométriques au repoussé alternant avec de petites perles de verre bleu foncé.

Quelques colliers étaient formés de pendeloques de plomb,

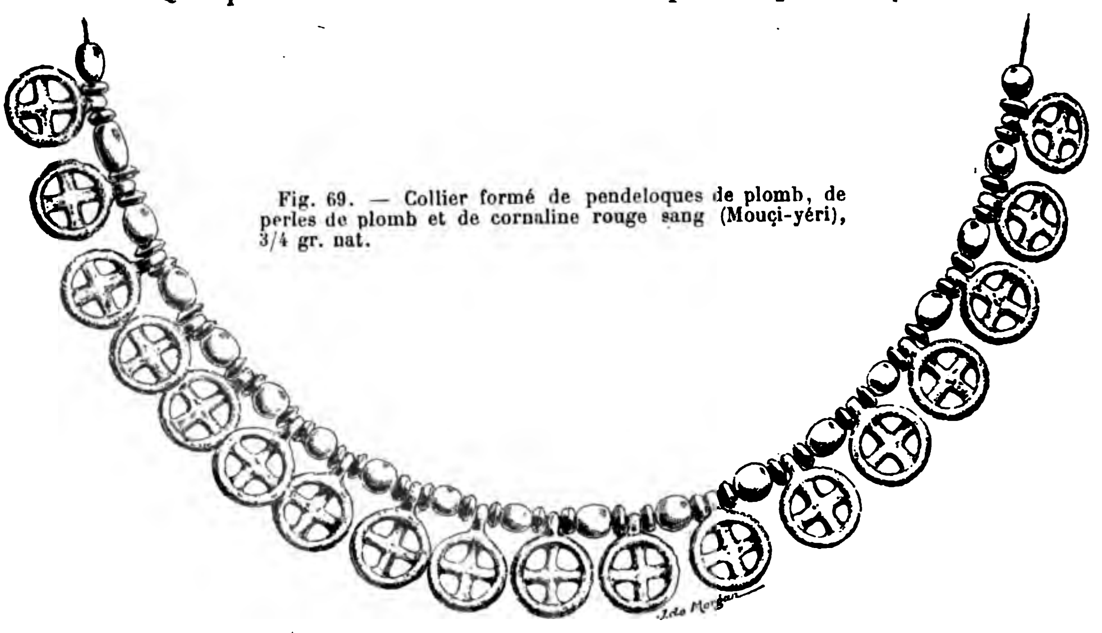


Fig. 69. — Collier formé de pendeloques de plomb, de perles de plomb et de cornaline rouge sang (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.

jouant le rôle de médaillons, séparées entre elles par des perles de même métal alternant avec de petites perles de cornaline rouge (fig. 69).

Dans plusieurs tombes nous avons rencontré, au lieu de colliers, de grosses perles de verre ou de cornaline que le mort portait isolées au cou.

Les coquilles. — Les nécropoles de Sadakhlo, Cheïthan-thagh, Akthala et Utch-kilissa ont fourni quelques tombes renfermant des coquilles marines appartenant aux genres *Cypraea* (v. p. 50, fig. 10, nᵒˢ 7 et 8) et *Conus*. Ces coquilles sont percées, et étaient portées soit en collier, soit cousues sur les vêtements. Dans une seule tombe de Mouçi-yéri nous en avons rencontré plus de 150

exemplaires. Ces coquilles marines appartiennent à des espèces qui ne se rencontrent que dans les mers du sud, golfe Persique ou mer des Indes. Elles sont donc venues par le commerce au travers des plaines de la Chaldée, probablement en passant de mains en mains; mais leur présence dans les sépultures de l'Arménie ne prouve pas moins que des relations commerciales très suivies existaient entre les peuples du Caucase et les autres habitants de l'Asie antérieure dès la plus haute antiquité.

Les perles de verre et de pâte (v. p. 50, fig. 10, n° 19), qui n'étaient évidemment pas de fabrique caucasienne, provenaient de Phénicie ou d'Assyrie; et ces bijoux, d'une grande valeur pour cette époque, entraient bien certainement pour une part dans les échanges des Hittites, des Phéniciens et des Assyriens contre les métaux du petit Caucase.

En dehors de leur intérêt au point de vue de l'ornementation pure, les colliers de perles et de coquilles sont de précieux documents pour l'étude des relations commerciales des blancs Allophyles avec le sud. Ils prouvent, par leur nature et leur abondance, que les Phéniciens et les Assyriens étaient en relations d'échanges avec eux; peut-être même devra-t-on un jour, à la suite de découvertes nouvelles, étendre jusqu'à l'Égypte l'aire des échanges des Caucasiens avec les peuples du midi.

Ajoutons que parmi les perles rencontrées dans les nécropoles du Lelwar, aucune perle de verre n'était taillée; toutes étaient simplement fondues, et l'art de tailler le verre semble n'avoir fait son apparition au Caucase que vers l'époque de l'influence grecque.

Les bracelets. — Les objets, qui sans contredit se rencontrent le plus fréquemment dans les tombes du Lelwar, sont les bracelets. Ils présentent deux variétés bien différentes, l'une composée de bracelets ornés, véritables objets de parure, l'autre comprenant les anneaux lisses, grossièrement martelés et qui dès les débuts des recherches représentèrent pour moi non pas des bijoux, mais de véritables monnaies composant la fortune des gens qui les avaient emportés dans la tombe. Il me semblait en effet extraordinaire que tous les autres bijoux, épingles, fibules, colliers, ceintures, étant couverts de fines ciselures, les bracelets seuls aient été négligés.

Cette opinion s'affirma à mesure des découvertes, et surtout lorsque je rencontrai aux pieds d'un mort huit lourds anneaux de bronze sans ornements, et pesant en tout 4,520 grammes.

L'ornementation seule ne pouvait être la cause d'une pareille accumulation de métal, et l'eût-elle été que jamais un homme n'aurait consenti à porter à chaque cheville un fardeau de 2,260 grammes : il devait donc y avoir une autre cause.

La première idée qui me vint fut de chercher, par un grand nombre de pesées, s'il existait une relation entre le poids des divers bracelets trouvés dans les tombes. Je pris donc le poids de chacun et lorsque j'en eus un nombre suffisant, je les rangeai suivant l'ordre de leur poids de décigramme en décigramme.

A la première inspection de ma liste je reconnus des groupes remarquables ; ainsi les bracelets pesant de 30 à 40 grammes et de 80 à 90 étaient beaucoup plus nombreux que les autres ; je rangeai alors les résultats de mes pesées en prenant pour unité le gramme.

Je fus amené à créer 20 groupes principaux dont je pris les moyennes. Leur examen me mit sur la trace d'une intéressante découverte ; le groupe inférieur (16 gr. 400) avait des multiples dans les groupes plus élevés (82 gr. 000 = 16 gr. 400 × 5) (49 gr. 200 = 16 gr. 400 × 3). Mais la plupart des nombres représentant la moyenne de mes groupes répondaient à des multiples fractionnaires de 16 gr. 400. Je divisai alors ce premier nombre par 2, 3 et 5 et je recommençai mes comparaisons.

Le nombre 8,200 représentant la moitié de la première moyenne me donna toute satisfaction ; il correspondait sensiblement aux divisions entières des moyennes supérieures.

J'obtins ainsi, avec quelques erreurs légères, que les multiples de mon unité (8 gr. 200) correspondent aux moyennes supérieures trouvées par pesées. Mes divers groupes représentaient alors 8 gr. 200 × 2, 8 gr. 200 × 3, 8 gr. 200 × 4, 8 gr. 200 × 5, etc., jusqu'à 12 et 24.

Il se présenta, il est vrai, quelques différences entre les nombres trouvés par calculs des moyennes et ceux obtenus par multiplication de mon unité ; mais je devais tenir compte de l'état d'oxydation des objets, ce qui en changeait le poids, et surtout des pro-

cédés grossiers de pesées que devaient employer les anciens. Toutefois, les erreurs commises étaient trop faibles pour que je dusse m'y arrêter. Je fixai donc provisoirement à 8 gr. 200 la valeur du *sicle* que j'appellerai *caucasien* pour ne pas le confondre avec ceux auxquels j'aurai à le comparer.

Ce travail fait, je passai successivement en revue tous les sicles connus dans l'antiquité, dans l'Asie antérieure ; et mes yeux tombèrent naturellement sur le sicle assyrien de 8 gr. 415 ou drachme faible (1).

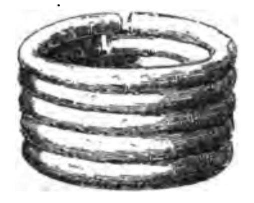
COMPARAISON ENTRE LE SICLE CAUCASIEN ET LE SICLE ASSYRIEN

Résultat des pesées			Sicle caucasien			Sicle assyrien			OBSERVATIONS
N°s	Groupes	Poids moyen observé	Nombres de sicles	Poids calculé des multiples	Erreur sur les poids observés	Nombres de sicles	Poids calculé des multiples	Erreur sur les poids observés	
			1	8,200		1	8,415	0,215	Le sicle simple n'a pas encore été rencontré, l'observation ne nous donne que le sicle double, A, n° 1. Les évaluations sont faites en grammes et divisions du gramme.
I	A	16,400	2	16,400		2	16,830	0,430	Erreur moyenne sur les treize premiers résultats des pesées : Par rapport aux groupes........ 1,454 Par rapport au nombre d'unités (sicles)...... 0,185
II	B	25,200	3	24,600	0,600	3	25,245	0,045	
III	C	32,000	4	32,800	0,800	4	33,660	1,660	
IV	D	39,000	5	41,000	2,000	5	42,075	3,075	
V	E	49,200	6	49,200		6	50,490	1,290	
VI	F	58,200	7	57,400	0,800	7	58,905	0,705	
VII	G	65,500	8	65,600	0,100	8	67,320	1,820	
VIII	H	74,800	9	73,800	1,000	9	75,735	0,935	
IX	J	82,000	10	82,000		10	84,150	2,150	
X	K	87,600	11	90,200	2,600	11	92,565	4,965	
XI	L	99,400	12	98,400	1,000	12	100,980	1,580	
XII	M	202,000	24	196,800	3,200	24	201,960	0,040	
XIII	N	385,000	48	393,600	8,600	48	403,920	18,920	Identification douteuse.
XIV	O	483,300	60	492,000	8,700	60	504,900	21,600	Identification douteuse.
XV	P	500,300	60	492,000	8,300	60	504,900	4,600	Mine assyrienne.
XVI	Q	530,000	64	524,800	5,200	64	538,560	8,560	
XVII	R	555,200	67	549,400	5,800	67	563,805	8,605	
XVIII	S	596,000	72	590,400	5,600	72	605,880	9,880	
XIX	T	615,000	75	615,000		75	631,125	16,125	Identification douteuse.
XX	V	665,000	80	656,000	9,000	80	673,200	8,200	
Totaux :		5,161,100	618						

Moyenne : $\frac{5161,100}{618} = 8,352$. Sicle assyrien. (Fr. L.) = 8,415. Différence : 0,063.
id. .(J. O.) 8,417. id. 0,065.

1. Fr. Lenormant (*La monnaie dans l'antiq.*) évalue à 8 gr. 415 le sicle assyrien, tandis que J. Oppert (*Etalon des mesures assyr.*, p. 90) porte le drachme faible à 8 gr. 417, la différence 0 gr. 002 entre ces deux évaluations n'a aucune influence appréciable sur les résultats de mes comparaisons.

Le tableau ci-dessus, dans lequel j'ai résumé mes observations, mes calculs et mes comparaisons entre le sicle caucasien et celui des Assyriens, prouve clairement que ces deux sicles doivent être confondus ou plutôt que les blancs Allophyles faisaient usage, pour leurs poids, des mesures ninivites.



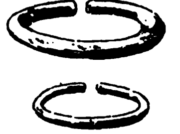
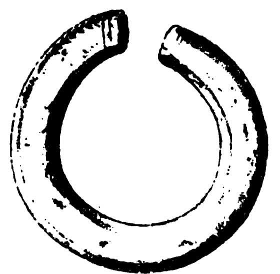


Fig. 70. — Anneaux-monnaies en bronze (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

En prenant une moyenne générale de toutes les observations, nous trouvons pour le sicle caucasien un poids de 8 gr. 352, qui ne diffère plus du sicle assyrien que de 0 gr. 063 (Fr. L.) ou 0 gr. 065 (J. O.). Des observations plus nombreuses nous amèneront probablement au poids de 8 gr. 415 (Fr. L.) ou 8 gr. 417 (J. O.) usité à Ninive, à ces époques reculées, ainsi que dans le petit Caucase (fig. 70 et 71).



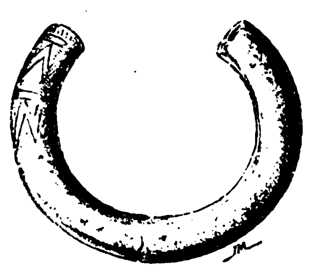


Fig. 71. — Bracelets de bronze pesant chacun une mine assyrienne (504 gr.) de 60 sicles (8 gr. 4) (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.

J'ai mis dans cette étude un soin minutieux à former les groupes et à en tirer les premières conclusions avant même de rechercher la valeur des étalons déjà connus. Je tenais à me mettre absolument à l'abri de toute idée préconçue; d'ailleurs les groupes s'imposaient d'eux-mêmes, quelques exemples suffiront à le prouver.

Ier Groupe A.	15 gr.
	16 gr., 16 gr., 16 gr.
	17 gr., 17 gr.
	18 gr.
Moyenne	**16 gr. 400.**
IIe Groupe B.	25 gr., 25 gr., 25 gr.
	26 gr.
Moyenne	**25 gr. 200.**

IIIe Groupe C.	31 gr.
	32 gr., 32 gr., 32 gr., 32 gr.
	33 gr.
Moyenne	**32 gr. 800.**
IVe Groupe D.	35 gr.
	36 gr.
	37 gr., 37 gr.
	38 gr., 38 gr., 38 gr.
	39 gr., 39 gr., 39 gr.
	40 gr., 40 gr., 40 gr.
	41 gr.
	42 gr., 42 gr.
	43 gr.
	44 gr., 44 gr.
Moyenne	**39 gr. 000**

Aucune pesée ne vient combler l'intervalle entre les divers groupes, j'ai donc été naturellement amené à les admetttre.

Jusqu'au 24e multiple du sicle, les calculs fournissent sur les observations des différences minimes, au delà les erreurs sont plus considérables ; aussi n'est-ce que sous toutes réserves que j'admets ces identifications. Toutefois le multiple 60 donne une approximation plus intéressante par la petitesse de l'erreur (4 gr. 600) et parce que ce nombre correspond à la valeur de la mine des Assyriens.

Il est à remarquer que ces anneaux d'une mine forment un groupe spécial dans la liste des pesées comme dans les tombeaux. Malheureusement ces objets sont rares et les observations ne peuvent porter que sur un très petit nombre d'exemplaires.

Étant donné que le sicle assyrien était usité au Caucase, il est assez naturel de supposer que la mine était aussi employée ; car la mine répondait pour les besoins commerciaux à la livre des différents pays. Les découvertes sont venues nous prouver que réellement ce poids était en usage ; probablement servait-il d'unité pour les transactions sur certaines marchandises.

Il est aussi intéressant de noter le poids total des anneaux qui furent rencontrés ensemble dans certaines sépultures.

1.	4 kgr. 520 =	(environ)	540	sicles.
2.	1 kgr. 917 =	»	228	»
3.	5 kgr. 073 =	»	604	»
4.	0 kgr. 177 =	»	13	»
5.	0 kgr. 201 =	»	24	»

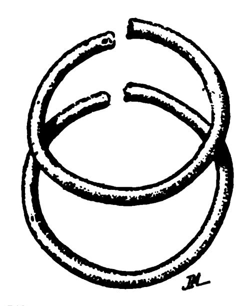


Fig. 72. — Bracelets de plomb (Mouçi-yéri, Chelthan-thagh), 1/2 gr. nat.



Fig. 73. — Bracelet de bronze (Akthala), 1/2 gr. nat.

Il est inutile de citer un plus grand nombre d'exemples, la quantité du métal renfermé dans une sépulture dépendait uniquement de la richesse plus ou moins grande du mort. D'ailleurs, dans les tombeaux où les anneaux de bronze étaient très abondants, les mobiliers funéraires étaient aussi beaucoup plus riches et mieux ornés.

Les bracelets proprement dits, ceux qui servaient uniquement d'ornements, affectent des formes diverses et la matière dont ils sont faits est des plus variables; nous en avons rencontré en bronze, en fer, en plomb (fig. 72), en argent et en perles de cornaline et de verre semblables à celles des colliers; mais jamais nous n'avons trouvé de parures de ce genre en or, ou simplement dorées.

Les bracelets de bronze sont plats (fig. 73) ou ronds, ils portent des ciselures et des ornements en relief très simples, mais très variés; quelques-uns semblent avoir été d'abord employés comme anneaux-monnaies et être devenus plus tard des ornements sous le burin du ciseleur (fig. 74 et 75).

Les bracelets de fer sont également plats ou ronds, mais leur état de conservation ne permet pas de savoir s'ils étaient ciselés ou non; ils portaient parfois des ornements de bronze (fig. 76). Il est possible même que quelques-uns de ces anneaux de fer aient été employés comme monnaies.

Les bracelets de plomb sont rares, et leur état d'oxydation permet difficilement de les recueillir entiers. Ils se composent d'un simple anneau lisse, sans ornements apparents.

Les bracelets de perles furent peu abondants dans les nécropoles du Lelwar; ils semblent avoir été réservés pour les femmes et les enfants.

Tous les genres de tombes contenaient des bracelets et des anneaux-monnaies. Les plus lourds de ces objets étaient placés aux

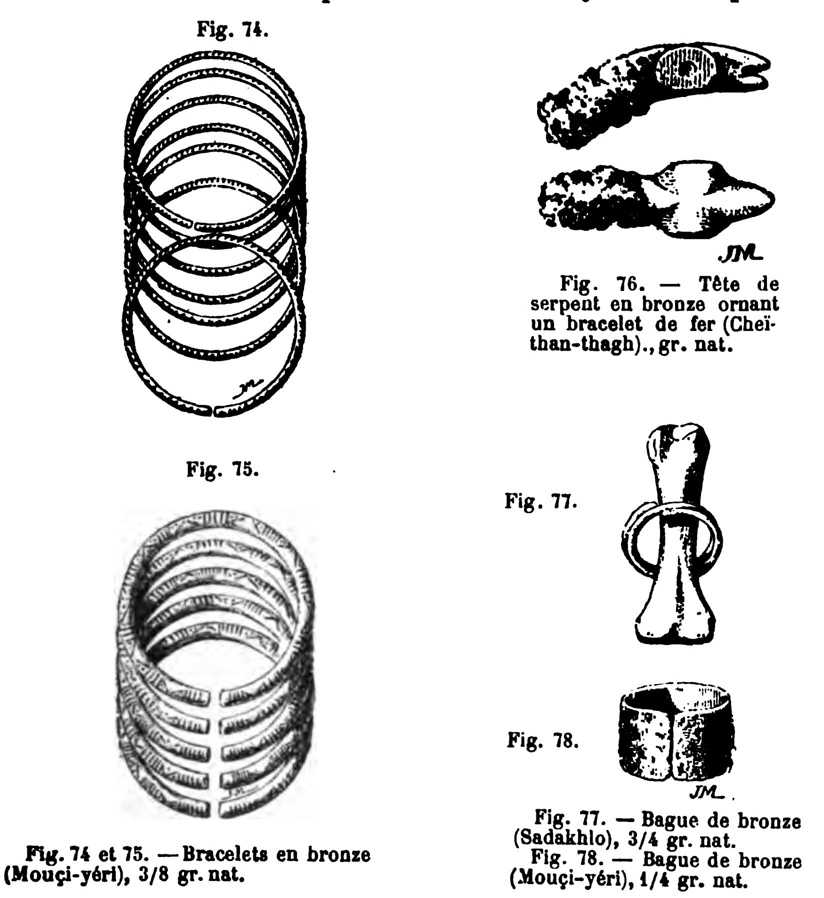


Fig. 74.

Fig. 75.

Fig. 74 et 75. — Bracelets en bronze (Mouçi-yéri), 3/8 gr. nat.

Fig. 76. — Tête de serpent en bronze ornant un bracelet de fer (Cheïthan-thagh)., gr. nat.

Fig. 77.

Fig. 78.

Fig. 77. — Bague de bronze (Sadakhlo), 3/4 gr. nat.
Fig. 78. — Bague de bronze (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

pieds, les autres aux avant-bras. Il est à remarquer que dans la plupart des cas, le nombre des anneaux placés à chaque jambe ou à chaque bras était impair; c'est ainsi que nous avons rencontré fréquemment 11, 9, 7, 5, et 3 et bien plus rarement 2 et 4, jamais 6, 8, 10 et 12. (Une tombe [Akthala] en renfermait jusqu'à 23 au même bras). Ce fait, qui peut sembler insignifiant, trouverait bien certainement sa raison d'être si nous connaissions les coutumes religieuses de ces peuples.

Les bagues. — (Fig. 77 et 78). Ces bijoux sont très rares dans les

tombeaux du Lelwar; ce sont de simples anneaux plats et quelquefois ronds, mais ne présentant aucune ciselure. Toutefois une bague de femme fondue d'une seule pièce est ornée de saillies formant des perles.

Ces objets se rencontrent dans les sépultures d'hommes, de femmes et d'enfants, ils sont placés à la main droite ou à la main

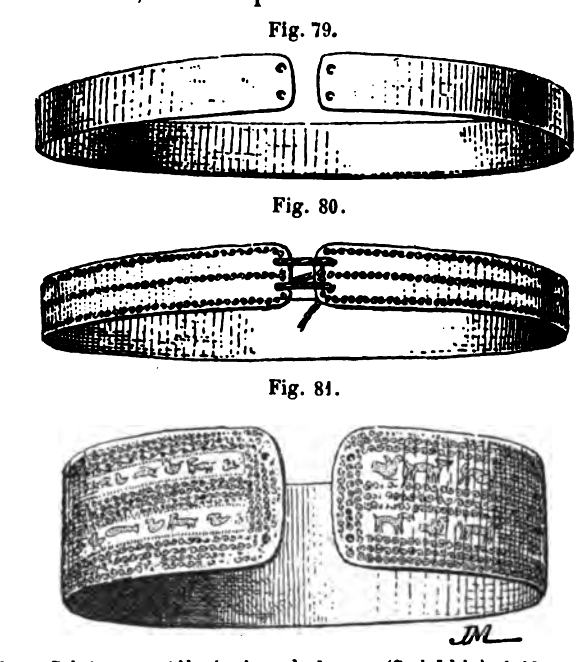


Fig. 79. — Ceinture en tôle épaisse de bronze (Sadakhlo), 1/10 gr. nat.
Fig. 80. — Ceinture en tôle de bronze, grossièrement ciselée (Akthala), 1/10 gr. nat.
Fig. 81. — Large ceinture très mince en bronze ciselé (Mouçi-yéri), 1/10 gr. nat.

gauche indistinctement; nous n'avons pas rencontré de bagues qui aient été portées aux doigts de pieds.

Les ceintures. — Nous avons trouvé, tant à Akthala qu'à Sadakhlo et à Mouçi-yéri, des ceintures présentant les caractères spéciaux de trois groupes différents (fig. 79, 80 et 81).

Les moins anciennes sont de beaucoup les plus ornées; elles sont très larges, atteignent jusqu'à $0^m,19$ de hauteur et varient de longueur suivant la taille de l'individu ($0^m,88$, $0^m,90$, $0^m,92$).

Ces ceintures se composaient autrefois d'une mince lame de bronze (épaissse de 1/2 millimètre), cousue sur une lanière de fort cuir. L'attache des deux extrémités se faisait sur les reins au moyen d'un lacet de cuir.

La lame de bronze toujours brisée aujourd'hui, mais qu'on peut arriver avec beaucoup de soin à recomposer, portait sur les bords des ornements variés; le centre était occupé par des scènes de la vie ciselées au burin.

Quatre ceintures de ce genre furent rencontrées à Akthala et à Mouçi-yéri, elles se trouvaient dans des sépultures en moellons recouvertes d'une grande dalle.

L'une, trouvée à Akthala, représente une homme à tête animale

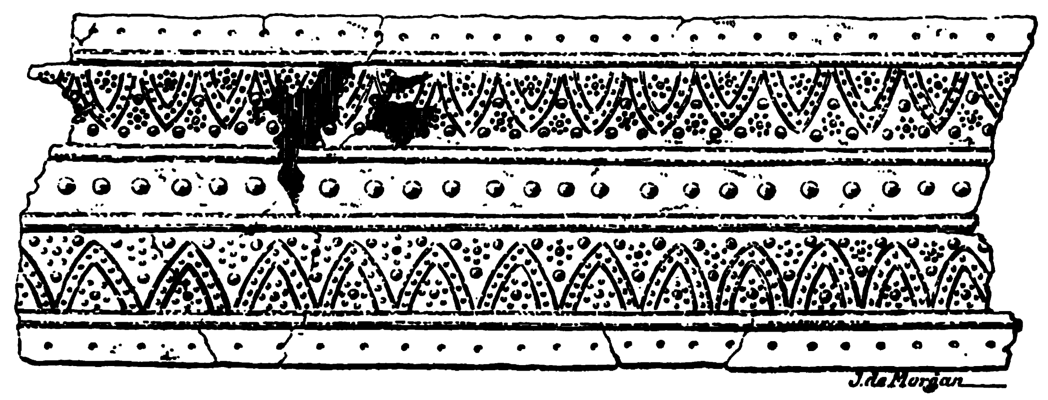


Fig. 82. — Ceinture de bronze ornée de dessins au repoussé (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

monté dans un char que traînent deux chevaux ; plus loin est un archer à la chasse poursuivant une troupe de chamois. Les ceintures du Mouçi-yéri (tombeaux de la dernière période) représentent toutes des scènes de chasse ou des animaux; elles sont ornées sur les bords de spirales enchevêtrées; une autre, trouvée dans une tombe plus ancienne, ne présente que de grossiers dessins au repoussé (fig. 82).

La mode des larges ceintures très ornées semble avoir été adoptée à l'époque des tombes du dernier groupe ; les ceintures des premières sépultures sont moins larges, plus épaisses et bien moins ornées. Ajoutons que dans un tombeau de l'avant-dernière période nous avons rencontré à Akthala une agrafe de ceinture en bronze (fig. 83) garnie d'un crochet et semblable à celles figurées par M. E. Chantre comme venant de Koban le Haut. Cette agrafe devait être fixée sur une large lanière de cuir (fig. 84).

Ces ceintures, par leur largeur, rappellent celles dont parle

Hérodote à propos des Massagètes, dans le passage que j'ai cité précédemment ; elles couvraient tout l'abdomen, et par leur garniture métallique, le mettaient à l'abri des blessures comme aurait fait une cuirase. Ces ornements étaient donc en même temps des armures rudimentaires.

Les épées et les poignards étaient toujours portés entre le corps et la ceinture ; c'est d'ailleurs dans cette position que nous avons toujours rencontré ces objets.

Nous reviendrons plus loin sur l'intérêt que présentent ces

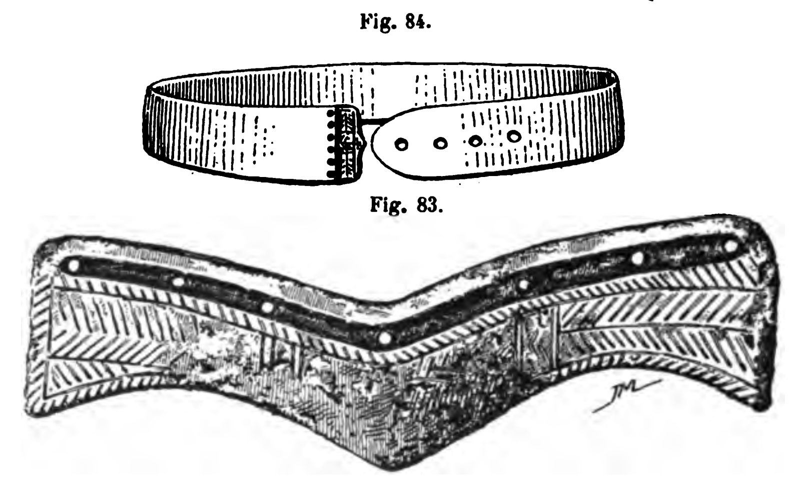


Fig. 83. — Agrafe de ceinture en bronze (Akthala), gr. nat.
Fig. 84. — Ceinture complète (restauration).

ceintures au point de vue de l'étude des usages des peuples qui les portaient ; toutes représentent des scènes qui nous fournissent de précieux renseignements, mais aucune ne renferme d'inscriptions ni d'épisodes guerriers.

Les ceintures étaient uniquement portées par les hommes, les sépultures de femmes et d'enfants n'en renfermaient jamais.

Les fibules. — Nous avons rencontré des bijoux de cette nature dans les tombeaux de toutes les époques ; les plus anciennes sont de simples fibules arquées, formées d'une tige de bronze ou de fer repliée (fig. 85). Les plus récentes sont composées d'un arc en bronze fondu et d'une aiguille de bronze ou de fer enroulée sur l'une des extrémités de l'arc.

Le type le plus ancien existe partout en Europe; nous en connaissons des exemplaires du Bourget (Larnaudien), du Jura, de Hallstatt et du nord de la France. Au Caucase, ce type est abon-

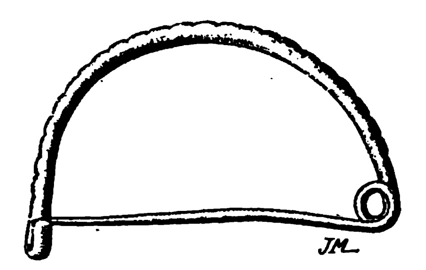


Fig. 85. — Fibule de bronze d'une seule pièce (Cheïthan-thagh), 3/4 gr. nat.

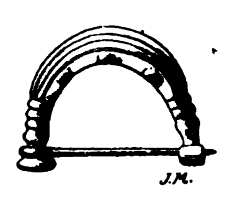


Fig. 87. — Fibule de bronze avec ardillon de bronze (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.

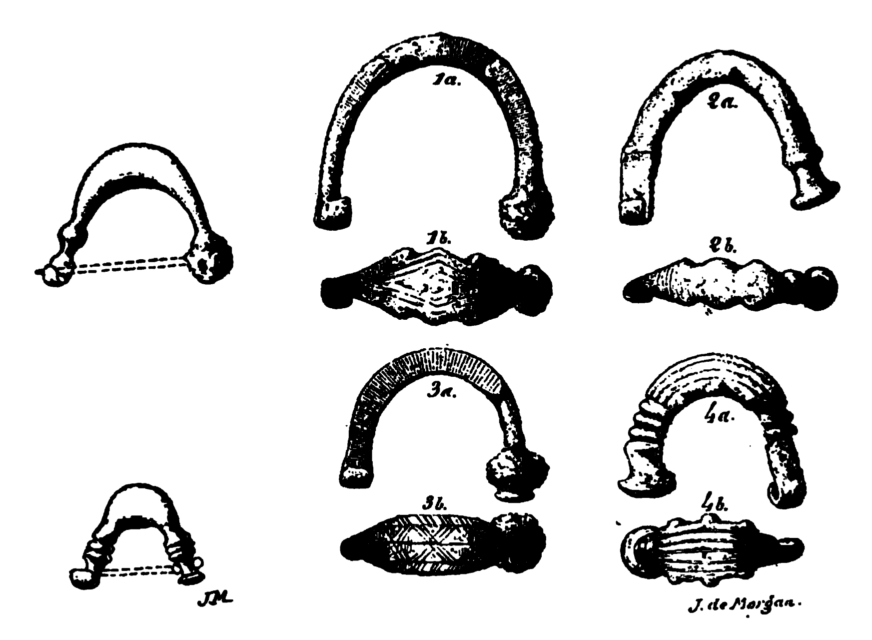


Fig. 88. — Fibules de bronze (Mouçi-yéri), gr. nat.

Fig. 86. — Fibules de bronze (Cheïthan-thagh), 3/4 gr. nat.

dant; il a été retrouvé à Koban le Haut, à Samthavro, à Stépan-Tzminda et à Cheïthan-thagh.

La seconde forme est beaucoup moins connue; elle dérive directement de la première, mais subit peu à peu des modifications telles (fig. 86, 87 et 88) que, dans les larges fibules du Mouçi-yéri

(fig. 89), il serait difficile de retrouver la forme primitive du Cheïtan-thagh.

Cette forme primitive est d'ailleurs la plus simple ; elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans ces épingles bon marché avec lesquelles les nourrices emmaillottent les enfants. Mais alors que les

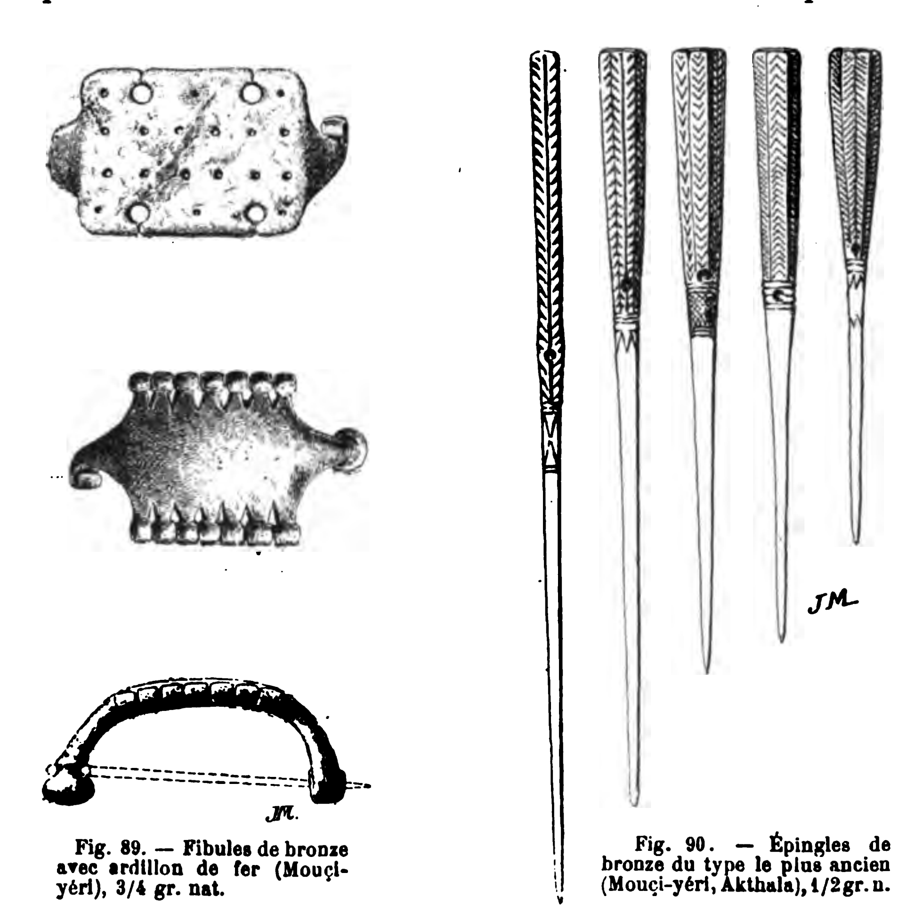


Fig. 89. — Fibules de bronze avec ardillon de fer (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.

Fig. 90. — Épingles de bronze du type le plus ancien (Mouçi-yéri, Akthala), 1/2 gr. n.

autres peuples étaient rapidement parvenus à des types plus élégants, les Caucasiens n'abandonnèrent que pour des détails insignifiants le modèle primitif.

D'ailleurs, la fibule semble n'être devenue un bijou réellement ornemental qu'en Europe, sous l'influence grecque et gothique. Les Assyriens, les Égyptiens et les peuples de l'Extrême-Orient n'y ont jamais attaché la même importance que les Occidentaux.

Les épingles. — Ces objets, d'ailleurs très abondants dans les

sépultures de toutes les époques, présentent un intérêt considé-

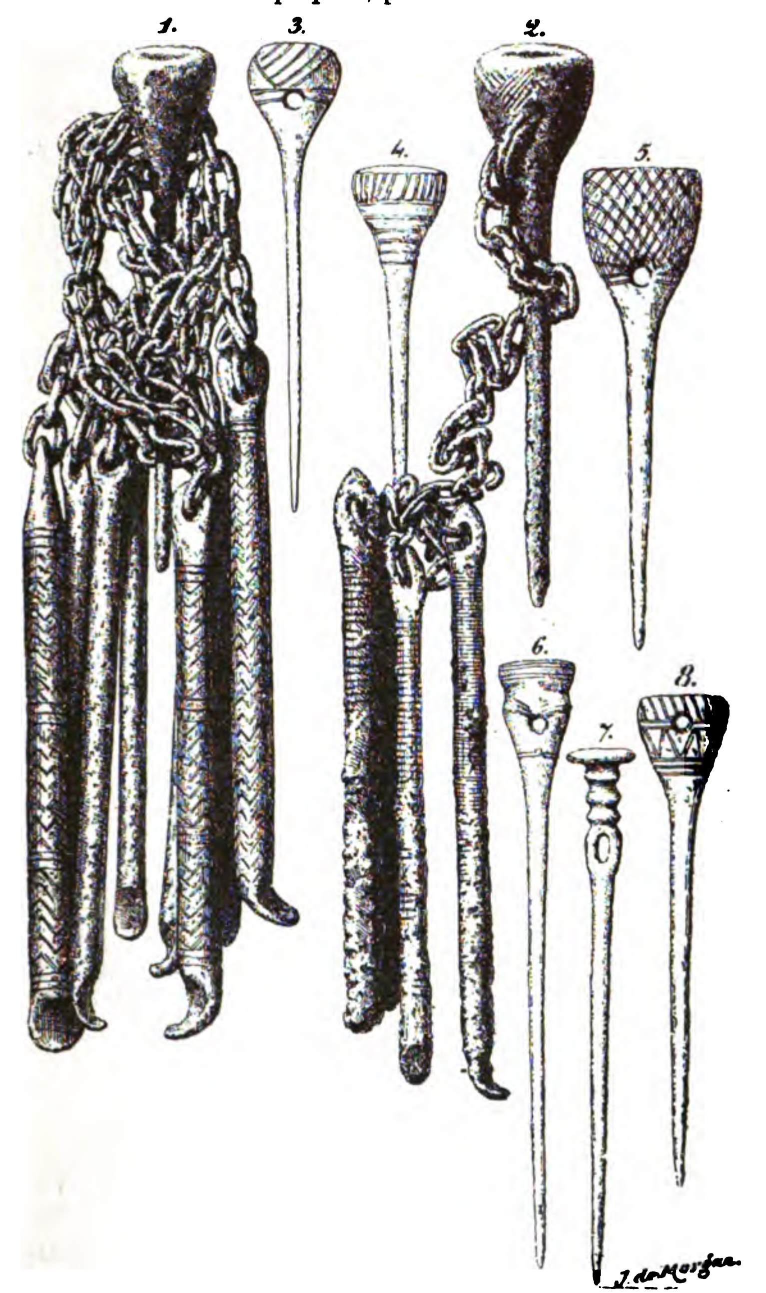


Fig. 91. — Épingles à tête conique (Cheïthan-thagh), gr. nat.

rable au point de vue de la classification des tombeaux.

Dans les tombes les plus anciennes, l'épingle se compose d'une

petite tige de bronze, percée d'un trou vers le quart de sa longueur. Ces objets avaient été fondus, étaient à section carrée et atteignaient parfois 0m,27 de longueur (fig. 90).

Les épingles à grosse tête parurent plus tard : elles se composent d'un cône (fig. 91) dont la pointe, très allongée, forme

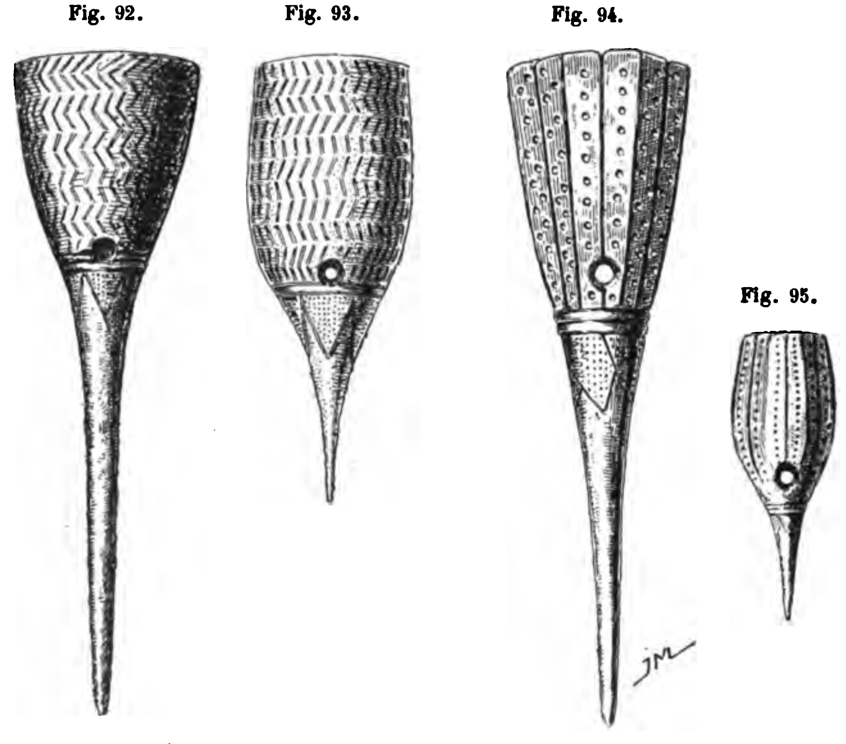


Fig. 92. — Épingle de bronze à tête conique (Cheïthan-thagh), gr. nat.
Fig. 93. — id. (Utch-kilissa), gr. nat.
Fig. 94. — Épingle de bronze à tête prismatique (Cheïthan-thagh), gr. nat.
Fig. 95. — id. (Mouçi-yéri), gr. nat.

l'aiguille. La tête est percée près du sommet du cône qui, généralement, est orné de ciselures grossières (fig. 92 et 93).

Peu à peu la tête prit des dimensions considérables; elle fut alors taillée à facettes (fig. 94, 95, 96 et 97). Quelques-uns de ces bijoux portent, sur la partie plate de la tête, des croix et des *swastikas*.

Dans les sépultures de la dernière époque, la tête des épingles est devenue beaucoup plus grande et plus pesante, la forme s'est quelque peu modifiée, et comme ornements les *swastikas* ont fait

leur apparition ; on voit donc qu'il est des plus aisés de classer les sépultures suivant la forme des épingles qu'on y rencontre.

I. — Épingles fondues, à section carrée, très longues, prisma-

Fig. 96. Fig. 97.

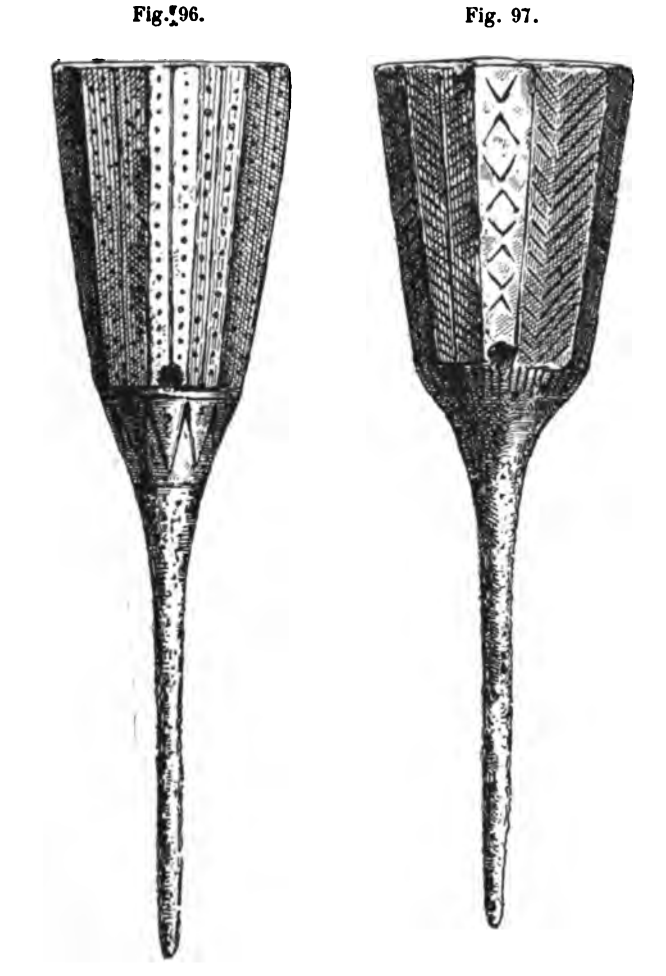


Fig. 96. — Épingle de bronze à tête prismatique (Mouci-yéri), gr. nat.
Fig. 97. — id. id. (Cheïthan-thagh), gr. nat.

tiques, sans tête spéciale. Ces objets correspondent à la période la plus ancienne des cists complets, au Lelwar.

II. — Épingles à petite tête conique, rencontrées dans les cists complets de l'époque la moins ancienne.

III. — Épingles à fortes têtes coniques, taillées à facettes. Ces bijoux correspondent à l'époque des sépultures en moellons.

En outre de ces épingles de formes typiques, il est important de citer quelques ornements de ce genre, en fer et en bronze, et présentant des formes spéciales (fig. 98 et 99). Ils appartiennent à la dernière période.

Comme on l'a vu plus haut, l'usage de cès objets est parfaitement déterminé. Les deux étoffes à réunir étaient placées l'une

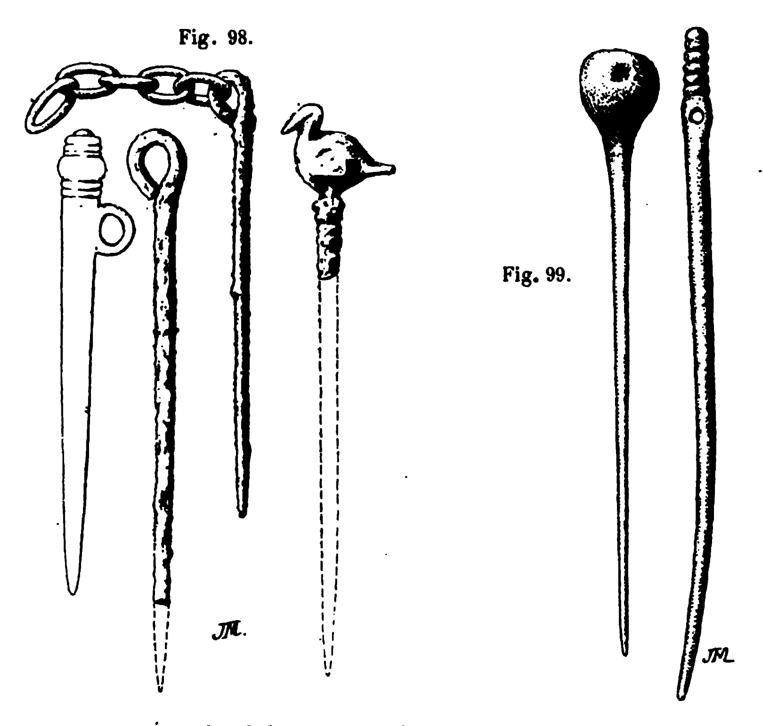


Fig. 98. — Épingles de bronze et de fer (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.
Fig. 99. — Épingles de brouze (Mouçi-yéri), gr. nat.

contre l'autre; elles étaient traversées par l'épingle qui, grâce au cordon ou à la chaîne qu'elle portait, pouvait être assujettie aux tissus et ne pas risquer de sortir par l'effet de son poids.

Dans la première période et dans la dernière, les épingles étaient uniquement garnies de cordons; à l'époque intermédiaire, elles portaient parfois des chaînettes, munies elles-mêmes d'anneaux auxquels pendaient divers objets que nous décrirons plus loin, tels que pendeloques, pinces à épiler, etc.

L'usage des épingles à tête massive ne semble pas avoir été cantonné uniquement dans la Transcaucasie; car dans ses fouilles de

Troie, Schliemann (1) a rencontré un moule de micaschiste (fig. 100) qui fut employé à fondre des épingles de forme identique à celles trouvées au Caucase (fig. 101). Je reviendrai plus loin dans mes

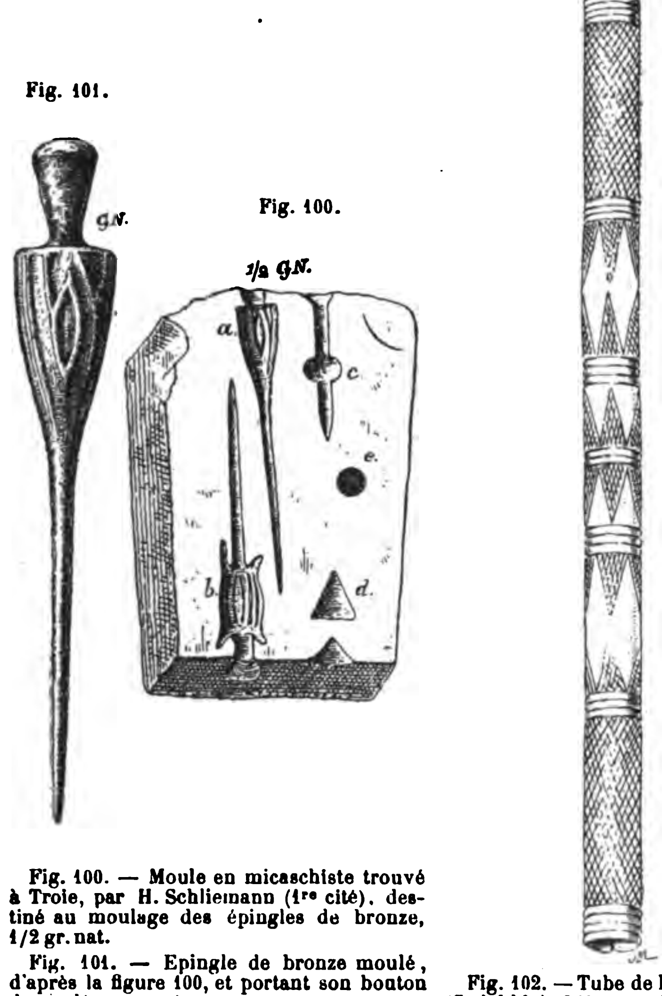


Fig. 100. — Moule en micaschiste trouvé à Troie, par H. Schliemann (1re cité), destiné au moulage des épingles de bronze, 1/2 gr. nat.

Fig. 101. — Epingle de bronze moulé, d'après la figure 100, et portant son bouton de coulée, gr. nat.

Fig. 102. — Tube de bronze ciselé (Sadakhlo), 3/4 gr. nat.

conclusions sur cette analogie, du plus haut intérêt, mais je crois utile de la signaler ici et de faire observer que les épingles du Lelwar portent toutes les traces du bouton de coulée tel que je l'ai figuré en dessinant l'objet correspondant au moule de Schliemann.

1. H. Schliemann, *Ilios*, p. 311, fig. 119.

Il est à remarquer que toutes les épingles, quelle que soit leur forme, quel que soit leur âge, ont été coulées et que c'est toujours à la partie plate de la tête que se trouvent les traces du bouton de coulée. Nous n'avons malheusement pas retrouvé au Lelwar de moules ayant servi à fondre des objets de bronze, et c'est à Hissarlik que nous devons nous reporter pour expliquer le mode de fabrication des épingles.

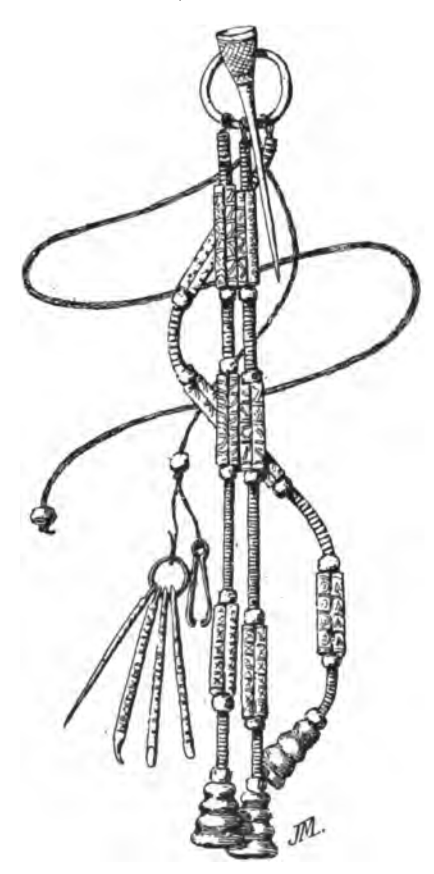


Fig. 103. — Épingle garnie de pendeloques et d'ornements de bronze, restauration d'après une sépulture (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

Les pendeloques. — Ces objets (fig. 91, n°s 1 et 2) qui, bien certanement, étaient des instruments, furent rencontrés dans quelques tombeaux du Cheïthanthagh, d'Akthala et de Mouçi-yéri. Ce sont de petits cylindres massifs de bronze, garnis d'un anneau à l'une des extrémités et aplatis à l'autre ; cette dernière partie est légèrement recourbée. L'usage de ces instruments est encore inconnu. Ils se trouvaient également dans les sépultures d'hommes et de femmes, pendus à un anneau qui, au moyen d'une chaîne, était rattaché à l'épingle. Parfois ces objets tenaient à l'épingle par un simple cordon de laine.

Les tubes de bronze. — (Fig. 102). Ces objets sont abondants dans les tombes de toutes les périodes, et se trouvent près de la poitrine, mélangés avec de petites perles plates d'os ou de verre et presque toujours colorées de vert-de-gris.

Pendant longtemps j'ai cherché quel pouvait être l'usage de ces singuliers objets; une tombe de Mouçi-yéri nous fournit la solution du problème.

Deux fils, passés dans un tube de bronze, étaient, à la sortie de

ce tube, garnis de petites perles d'os sur deux rangs, puis venait un autre tube de cuivre, et ainsi de suite. L'ornement était composé de deux ou de trois chapelets ainsi formés; aux extrémités inférieures se trouvaient des clochettes ou des pendeloques coniques en bronze fondu, l'autre extrémité aboutissait à l'épingle qui reliait

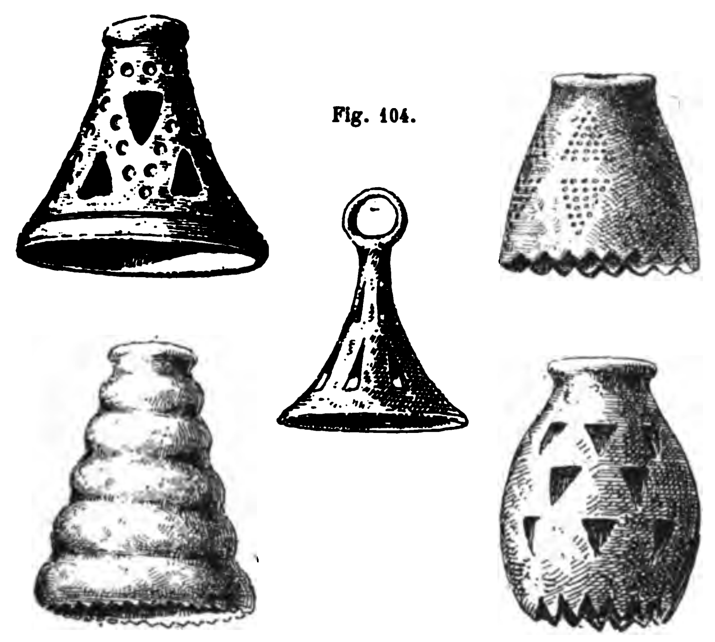


Fig. 104. — Clochettes pendeloques de bronze (Mouçi-yéri, Chelthan-thagh, Akthala), gr. nat.

les vêtements, et qui était elle-même munie d'un cordon qui la fixait aux étoffes (fig. 103).

Dans d'autres sépultures, les cordons des épingles étaient implement garnis d'une grosse perle de bronze ou de fer qui pendait sur la poitrine; dans ce cas nous n'avons retrouvé aucun tube de bronze et aucune perle d'os.

Les glands ou clochettes que nous avons fréquemment rencontrés sont très variables dans leurs formes; les uns sont coniques et ornés de fortes côtes, les autres sont découpés à jour. Tous sont munis à leur partie supérieure d'un anneau, quand ils étaient pendus à des chaînes, ou d'un trou par lequel passait le cordon qu'un simple nœud empêchait de sortir (fig. 104, 105 et 106).

De cette manière, l'épingle était maintenue dans l'étoffe au

moyen d'un cordon dont l'enroulement ne pouvait se défaire, par suite du poids qui chargeait son extrémité.

Les boutons. — Ces ornements, d'une abondance extrême dans certaines sépultures, étaient destinés, soit à orner les vêtements, soit à les fermer. Ils sont très variables de formes ; je décrirai l'une après l'autre chacune des variétés.

Les plus abondants étaient ronds, hémisphériques et garnis à l'intérieur d'une barre destinée à les attacher, et placée suivant le diamètre. Certaines sépultures renfermaient plus de 200 boutons de ce genre (fig. 107).

Des objets semblables ont été trouvés au Caucase, à Koban le Haut, et en France dans les palafittes du Bourget (Savoie). Ils existaient dans toutes les nécropoles dont nous avons donné la description.

Fig. 105. — Clochette de bronze (Mouçi-yéri), g. n.

Les boutons en losange, plus rares que les précédents, étaient cependant abondants dans les nécropoles de Mouçi-yéri et d'Akthala (fig. 108). La traverse est placée suivant la petite diagonale du losange. M. E. Chantre cite de Koban le Haut des objets analogues.

D'autres boutons (Mouçi-yéri) (fig. 109 à 111) se composent d'une ou de trois sphères ; ils sont munis d'un anneau. Ces objets sont très rares.

Enfin un bouton de forme spéciale fut rencontré à Mouçi-yéri ; il se compose d'une simple tige percée en son milieu et jouant le rôle des olives qui ornent de nos jours, en France, les dolmans des officiers (fig. 112).

Il est certain que beaucoup de ces boutons étaient destinés à fermer les vêtements ; mais aussi il n'est pas douteux que la plupart des boutons ronds ou en losange aient été employés pour l'ornementation des ceintures et des plastrons. Certaines sépultures nous ont fourni des restes de cuir portant encore leurs ornements, boutons de bronze cousus sur la peau.

Les anneaux. — Nous avons fréquemment rencontré près des pieds des squelettes, de petits anneaux de bronze très épais, de trois à quatre centimètres de diamètre. Chaque sépulture n'en renfermait qu'un. Ces objets sont généralement coulés. Ils sont

ornés de saillies représentant des perles. Jusqu'ici nous n'avons

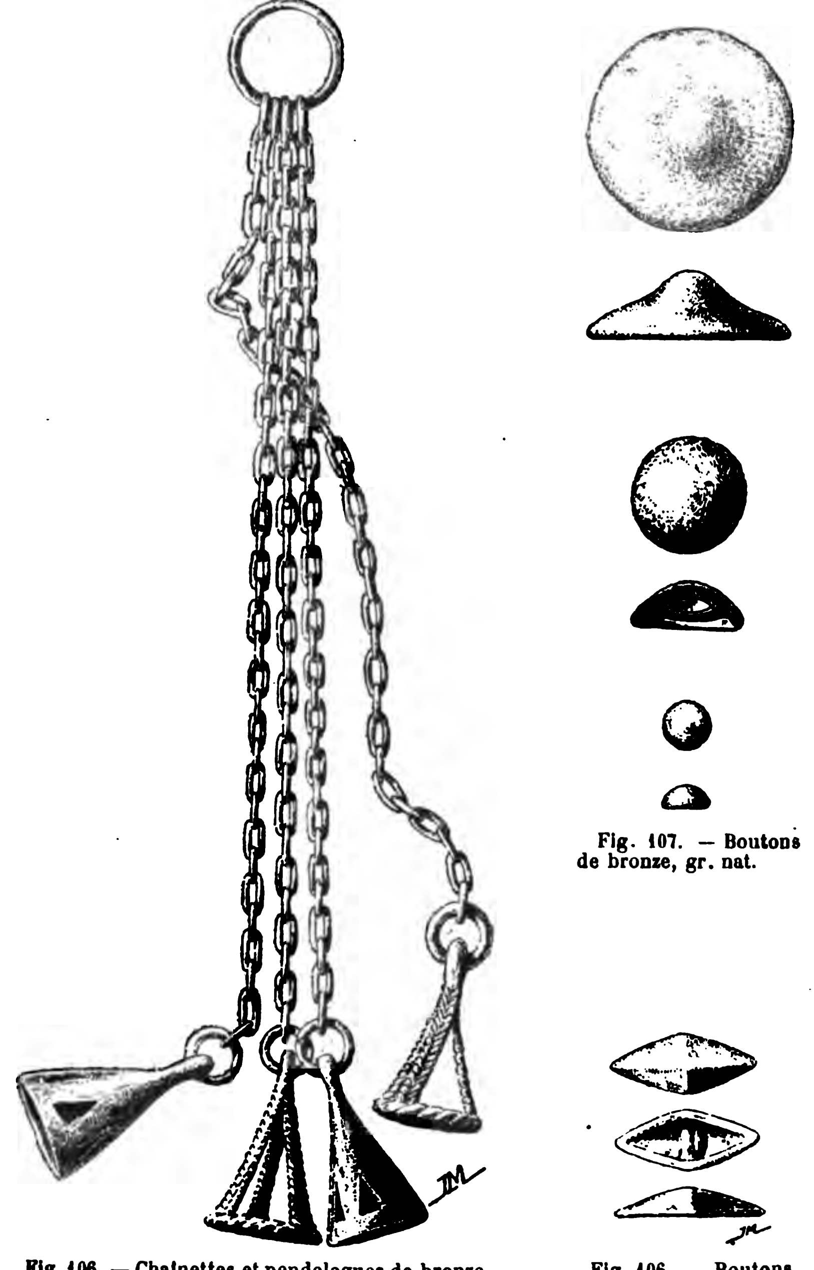


Fig. 107. — Boutons de bronze, gr. nat.

Fig. 106. — Chaînettes et pendeloques de bronze (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat

Fig. 106. — Boutons de bronze, gr. nat.

pas pu nous rendre compte de leur usage (fig. 113).

Les cheveux. — Une sépulture de la nécropole d'Akthala supé-

rieur renfermait encore des cheveux en parfait état de conservation. Cette tombe était celle d'un homme.

Les restes que nous avons pu recueillir montrent que les cheveux avaient été tressés en nattes courtes et peu épaisses. A côté étaient des mèches restées libres. Une autre tombe de Mouçi-yéri nous a également fourni des cheveux, mais sans la moindre trace de nattes.

Les peignes. — Nous avons rencontré dans la nécropole du Cheïthan-thagh un peigne de bronze et un autre en os.

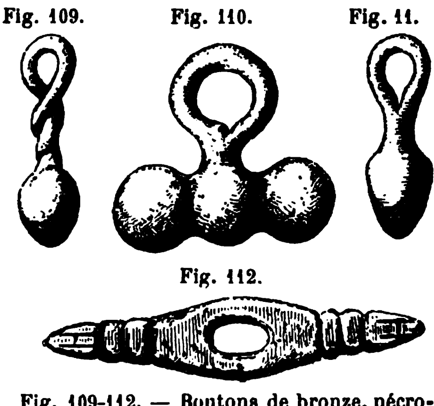


Fig. 109-112. — Boutons de bronze, nécropole du Lelwar, gr. nat.

L'objet de bronze est d'une grande simplicité (fig. 114). Celui d'os est orné de petits anneaux de bronze et couvert d'ornements grossiers ciselés au burin (fig. 115).

Les ornements de coiffures. — Plusieurs tombes du Mouçi-yéri renfermaient derrière le crâne de larges plaques de bronze ou de fer coniques, rondes et plus ou moins ornées. Les unes sont découpées à jour (fig. 116), les autres ciselées ou simplement unies. Une porte à son sommet une *Cypraea* (fig. 117). Ces objets ornaient bien certainement la coiffure. Ils sont tous munis à l'inté rieur d'une petite traverse permettant de les fixer aux cheveux.

Ce genre de bijoux est encore porté de nos jours par les femmes hindoues du Maïsour. En Europe, au contraire, dès les temps les plus reculés, les épingles furent employées pour l'ornementation des cheveux. Ces sortes d'épingles font totalement défaut dans les sépultures du Lelwar.

Les tombes dans lesquelles nous avons rencontré ces bijoux appartenaient aux deux sexes.

Les pinces à épiler. — (Fig. 118). Ces instruments sont assez rares dans les tombes de l'Arménie russe. Ils se trouvent toujours dans des sépultures de femmes et se composent en général d'une lame de bronze simplement repliée en son milieu et élargie vers les extrémités.

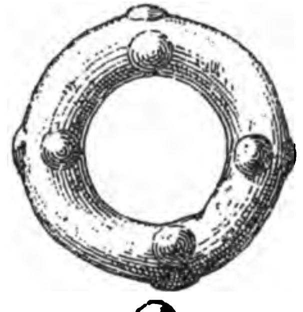
Au Caucase, nous connaissons de ces instruments provenant de Cheïthan-thagh, d'Akthala, de Mouçi-yéri et de Koban le Haut.

En Europe, il en a été rencontré dans le lac du Bourget, en Suisse et en Scandinavie.

La présence de ces objets de toilette dans les sépultures de femmes, semblerait prouver qu'elles avaient alors, comme les musulmanes d'aujourd'hui, la coutume de s'épiler.

Les médaillons. — Bien que ces objets soient très rares, il ne doivent pas être omis dans notre description; ce sont des cercles de plomb plus ou moins grands, ornés de traverses, de croisillons ou de quadrillés. Les sépultures du Cheïthan-thagh et de Mouçi-yéri renfermaient quelques ornements de ce genre qui tous étaient en plomb (fig. 119).

Signalons également un bijou de bronze trouvé à Djalall-oghle et dont l'usage n'est pas encore déterminé; à Redkine-lager, un objet semblable a été rencontré dans une sépulture (fig. 120).



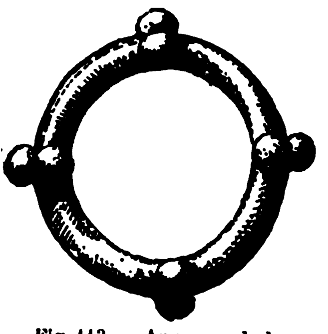


Fig. 113. — Anneaux de bronze trouvés aux pieds des squelettes (Akthala, Mouçi-yéri), gr. nat.



Fig. 114. — Peigne de bronze Cheïthan-thagh), gr. nat.

LES INSTRUMENTS ET LES OUTILS

Les couteaux. — Toutes les nécropoles dans lesquelles nous avons fait des recherches, nous ont fourni des couteaux de fer en grand nombre. Je ne parlerai que pour mémoire de la lame de bronze qui fut trouvée près d'Akthala, dans une tombe isolée et extrêmement ancienne.



Fig. 115. — Peigne d'os orné d'anneaux en bronze (Cheïthan-thagh), gr. nat.

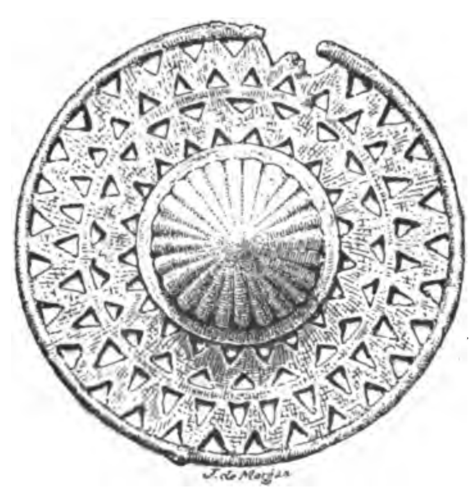


Fig. 116. — Ornement de cheveux en bronze découpé (Mouçi-yéri), gr. nat.



Fig. 117. — Ornement de cheveux en fer avec Cypræa (Mouçi-yéri), gr. nat.

Les couteaux de fer sont droits ou courbes ; les lames droites sont souvent plus petites que les autres ; nous en avons cependant rencontré de très grandes (fig. 121).

Les couteaux courbes sont généralement d'assez grandes dimensions (long. max. 0m,32). Ils sont forgés et comme dans les faucilles le tranchant se trouve à la partie concave de la lame.

L'emmanchement se faisait soit au moyen d'une soie qui pénétrait dans un os ou dans une andouillée de cerf, soit comme pour les poignards par simple application de deux lames de bois ou d'os sur la soie élargie et prenant alors des proportions plus

fortes (fig. 122 à 124).

Une exception s'est cependant présentée à Akthala et deux à Mouçi-yéri; à la colline Saint-Georges nous avons rencontré dans une urne-sépulture un couteau dont le manche était composé d'un simple pli de la soie formant anneau et soudé à la lame (fig. 125).

A Mouçi-yéri, deux exemplaires de ces couteaux furent trouvés dans des tombes; une autre renfermait une lame portant simplement un manche carré en fer (fig. 126).

Dans tous les cas, ces instruments ne semblent pas avoir été portés dans une gaîne. Comme je l'ai dit, ils étaient fréquents dans les sépultures d'hommes et de femmes, mais dans la plupart des cas, le mauvais état dans lequel ils furent trouvés empêcha de les conserver, et je dus dessiner leur forme sur le terrain pendant les recherches.

Les haches et les herminettes. — J'ai parlé des haches au sujet de l'armement; il est inutile d'y re-

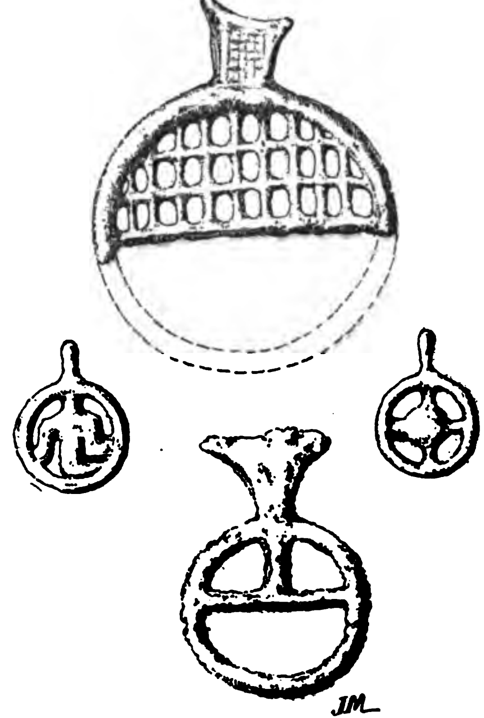


Fig. 119. — Médaillons de plomb (Akthala, Mouçi-yéri, Cheïtan-thagh), gr. nat.

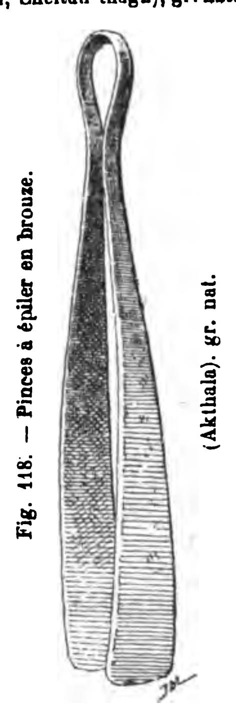


Fig. 118. — Pinces à épiler en bronze. (Akthala). gr. nat.

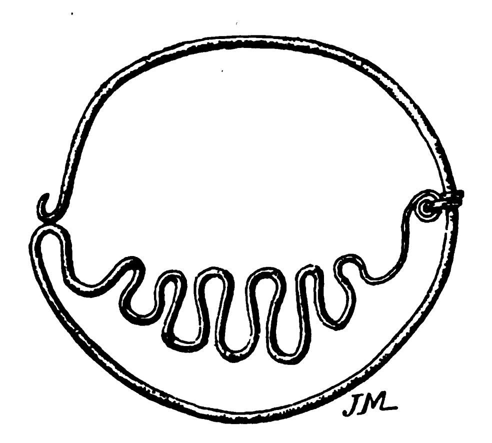


Fig. 120. — Pendeloque de bronze (Djalail-oghle), 1/2 gr. nat.

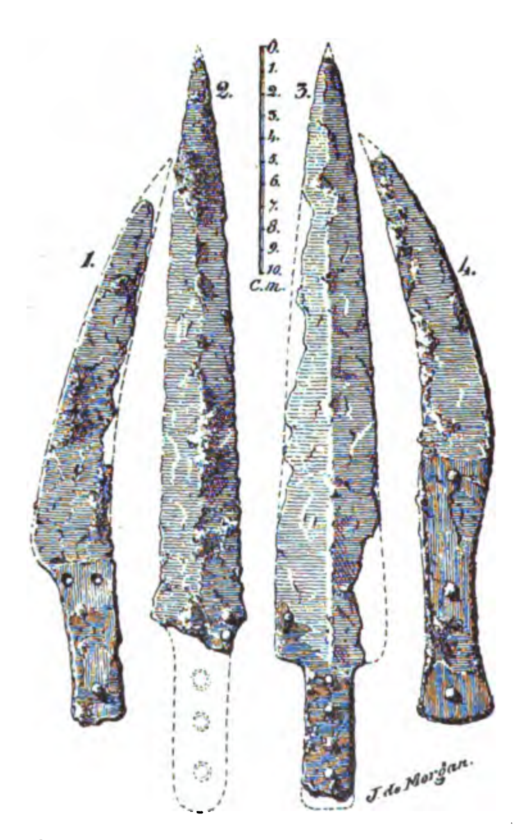


Fig. 121. — Couteaux de fer (Cheïtan-thagh).

venir. Ces instruments devaient être à la fois des outils et des armes. Dans nos trouvailles nous avons rencontré quelques objets de même nature présentant alors tous les caractères d'outils spécialement destinés au travail du bois.

La partie métallique de ces instruments se compose d'un morceau rectangulaire de fer, tranchant sur l'un de ses petits côtés et garni sur l'autre d'une queue destinée à l'emmanchement (fig. 127).

Le manche était soit formé de deux pièces reliées l'une à l'autre, soit composé d'un simple crochet à l'extrémité duquel était fixé le tranchant de fer (fig. 128 et 129).

J'ai vu jadis, chez les Négritos de la presqu'île malaise, des outils absolument semblables à ceux que je viens de décrire.

Ils servaient à abattre les arbres et à en travailler le bois. L'ouvrier, en

donnant à la lame telle ou telle direction par un simple mouvement de torsion obtient à volonté une hache ou une herminette

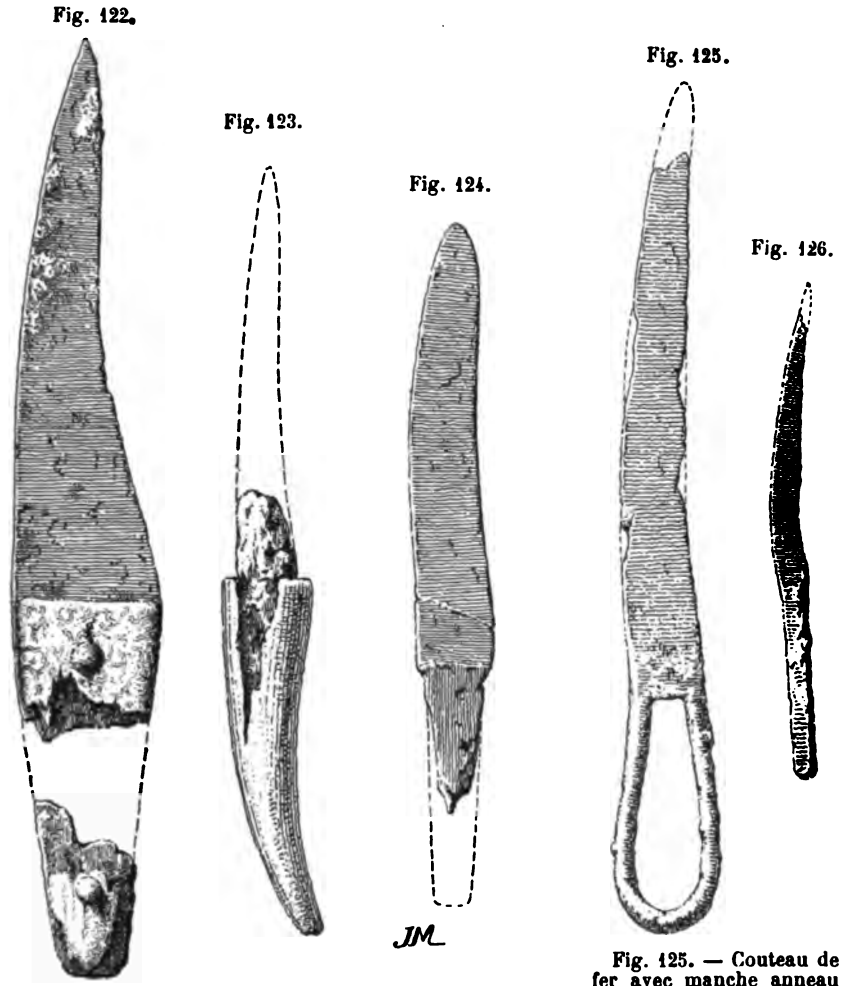


Fig. 122. — Couteau de fer emmanché dans deux lames d'os (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.
Fig. 123. — Couteau de fer emmanché dans une andouillée de cerf (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.
Fig. 124. — Couteau de fer (Akthala), 1/2 gr. nat.

Fig. 125. — Couteau de fer avec manche anneau d'une seule pièce (Akthala), 3/8 gr. nat.
Fig. 126. — Couteau de fer à manche carré (Akthala), 3/8 gr. nat.

et, dans les deux cas, cet instrument permet un travail rapide et remarquablement fin.

Les pierres à aiguiser. — Presque toutes les sépultures qui contenaient des couteaux renfermaient aussi des pierres à aiguiser faites de grès ou de roches éruptives très siliceuses, très compactes et très dures, qu'on rencontre dans le pays.

Ces pierres étaient toutes garnies d'un trou biconique qui servait à les attacher à la ceinture ; parfois ces trous étaient munis d'anneaux de bronze ou de fer.

Je m'abstiendrai de toute comparaison au sujet de ces instruments; on en a rencontré dans toutes les nécropoles de l'Europe (fig. 130 à 136).

Fig. 128. Fig. 127. Fig. 129.

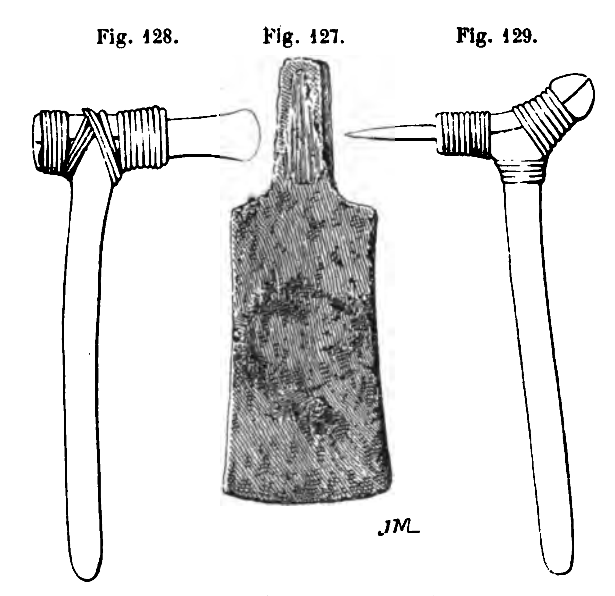


Fig. 127. — Hache de fer (Mouçi-yéri), 3/8 gr. nat.
Fig. 128 et 129. — Mode d'emmanchement d'après des instruments des Négritos de la presqu'île Malaise.

Les aiguilles. — Les tombes de femmes renferment fréquemment de longues aiguilles de bronze ou de fer ; en comparant les fils des tissus que nous possédons avec les trous pratiqués à la tête de ces aiguilles, nous voyons que c'est avec ces instruments qu'ont été faites les coutures dont nous avons parlé plus haut. D'autres aiguilles plus fortes servaient à coudre le cuir (fig. 137).

Les fourches. — Je décrirai sous ce titre un instrument singulier que nous avons rencontré dans la nécropole de Mouçi-yéri. Il se trouvait au milieu d'un amas d'ossements de buffles, de chevaux et de moutons, sous un entassement de grosses pierres qui recouvraient aussi un squelette humain.

Cet instrument, qui ne mesure pas moins de 0m,58 de longueur, est une fourche carrée, très effilée, dont les bras ont 0m,41 de

longueur et 0^m,15 d'écartement. Une douille conique et très ornée, de 0^m,27 de longueur, permettait de la fixer à un manche (fig. 138).

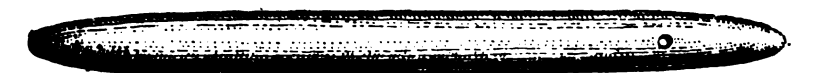


Fig. 130. — Pierre à aiguiser (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

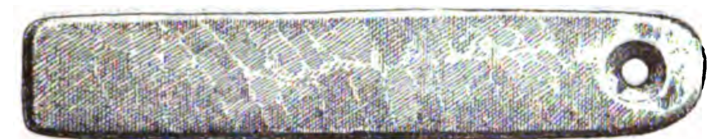


Fig. 131. — Pierre à aiguiser (Akthala), gr. nat.



Fig. 132. — Pierre à aiguiser avec deux trous (Mouçi-yéri), gr. nat.



Fig. 133. — Pierre à aiguiser avec anneau de bronze (Akthala), gr. nat.

Fig. 134. Fig. 135.



Fig. 134 et 135. — Pierres à aiguiser (Cheïthan-thagh), gr. nat.

Cet objet est en bronze; on l'a coulé en deux pièces rajustées ensuite sans soudure ; il a été poli avec soin et peut-être même tourné.

Malgré toutes les conjectures, il m'a été impossible jusqu'ici de me rendre compte de l'usage auquel cette curieuse fourche était destinée. Comme arme elle eût été trop faible, comme instrument de culture elle est trop richement travaillée et composée d'une

matière beaucoup trop précieuse. La seule explication qui satisfasse l'esprit est de croire qu'elle était destinée au service d'un animal sacré qui avait été enterré sous cet amas de pierres avec son gardien. Je n'ai pas besoin de dire qu'une semblable explication ne peut être donnée que sous toutes réserves, rien ne venant appuyer cette opinion.



Fig. 136. — Pierre à aiguiser (Akthala), 1/2 gr. nat.

1/2 gr. nat.

Fig. 137. — Aiguille de bronze (Cheïthan-thagh).

gr. nat.

Objets divers. — Je dois signaler, en terminant cette description des objets dont se servaient ces peuples, quelques spécimens de leur industrie dont l'usage nous est resté inconnu. Ce sont : une plaque de bronze lisse, garnie encore des fils de cuivre qui la fixaient jadis sur du cuir ou du bois ; quelques ornements en bronze affectant la forme d'une étoile (1); une pierre malheureusement brisée et percée de plusieurs trous biconiques, et enfin un amas de lames de fer et de bronze tordues et sans forme distincte qui fut rencontré dans un tombeau de Mouçi-yéri.

Signalons encore de la même localité une corne de bœuf en terre cuite, et du Cheïthan-thagh plusieurs croissants de bronze d'usage inconnu (fig. 139).

Peut-être cette corne de terre cuite doit elle être considérée comme un emblème sacré ; alors la présence d'une fourche de bronze dans la sépulture d'un buffle trouverait son explication.

Les éclats d'obsidienne. — Dans la plupart des sépultures, nous avons rencontré des éclats d'obsidienne portant, il est vrai, le bulbe de percussion, mais pas de retouches. Cette substance

1. Voyez p. 49, fig. 9, n° 8.

donnant des étincelles sous le battement d'une lame de fer, j'ai tout lieu de croire que ces éclats étaient destinés à battre le briquet; l'un d'eux porte les traces évidentes de son usage (fig. 140).

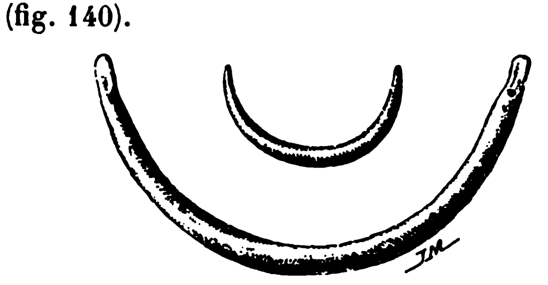


Fig. 139. — Croissants en bronze (Cheïthan-thagh), 1/2 gr. nat.

D'autres éclats, de forme triangulaire et terminés en pointe aiguë, furent rencontrés avec des pointes de flèches en bronze et en fer. Leur origine n'est pas douteuse, ils servaient à armer des projectiles.



Fig. 140. — Eclat d'obsidienne ayant servi à battre le briquet (Mouçi-yéri), gr. nat.



Fig. 138. — Fourche de bronze (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

L'AGRICULTURE

Grâce à la grande fertilité des vallées de l'Arménie russe, les populations qui l'habitaient jadis purent tirer de leurs terres le blé, l'orge, le chanvre et le lin ainsi que tous les fruits qu'on y voit encore de nos jours à l'état sauvage (pommes, poires, grenades, cerises, cornouilles, etc.). Il n'est donc pas surprenant de rencontrer dans les tombeaux des restes d'outils et d'instruments destinés à la culture.

Les tribulum. — « Cet appareil (τά τρίβολα), qui servait à battre le blé, ou plutôt à écraser les gerbes, était un plateau de bois dont le dessous était garni de morceaux aigus de silex ou de dents de fer. Un animal y était attelé et le traînait par dessus le blé; pour l'alourdir, on plaçait souvent dessus des corps pesants, où celui même qui conduisait l'attelage y montait et s'y tenait debout (1). » Cette description correspond exactement aux appareils de ce genre employés de nos jours dans le Caucase, la Turquie et la Perse. Verron le décrit en ces termes. « Id fit è tabulâ lapidibus aud ferro exasperatâ, quae imposito auriga aut pondere grandi trahitur jumentis junctis ut discutiat e spicâ grana (2). »

Les Géorgiens nomment cet instrument *goutani* (გუთანი), les Arméniens *gam* (կամ), les Turcs *saban thachi* (سبان طاشي), les Tatares et les Persans *vèl* (وال), les Grecs du Caucase (τύχαν). A Madère et à Ténériffe, cet instrument est encore employé et porte en espagnol le nom de *trilla* et en portugais celui de *trilho*.

Le *tribulum* est donc, de nos jours encore, d'un usage très répandu; dans la haute antiquité il fut d'un emploi général. Il était connu des Grecs et des Romains; on en retrouva des traces en Angleterre (3).

Pendant longtemps je fus en possession d'un nombre considérable de petits cailloux carrés de basalte, polis sur une face. J'avais déjà comparé ces pierres avec celles des *saban thachi* employés à Akthala même, quand je rencontrai dans une sépulture vide de la nécropole supérieure d'Akthala, deux fragments de bois portant encore les pierres encastrées dans de petits carrés creux placés en quinconce. Le doute n'était plus possible.

Depuis, dans les tombeaux du Cheïthan-thagh, du Mouçi-yéri et d'Akthala, nous avons rencontré de nombreux *tribulum* dont le bois avait été détruit par le temps et dont les pierres jonchaient le fond de la sépulture (fig. 141 à 143).

Les chevaux. — Dans les six nécropoles sur lesquelles nos

1. Anthony Rich, *Dict. des ant. rom. et grecques*, art. TRIBULUM.
2. Varron, *De re rust.*, liv. I, chap. LII.
3. John Evans, *Les âges de la pierre*, trad. Paris, 1878, p. 276.

recherches ont plus spécialement porté, nous avons très fréquemment rencontré des ossements de chevaux, mais ce n'est qu'à Sadakhlo que la découverte d'un mors vint nous prouver d'une façon indiscutable que ces animaux étaient domestiqués.

Ce mors se compose de deux tiges de bronze reliées entre elles

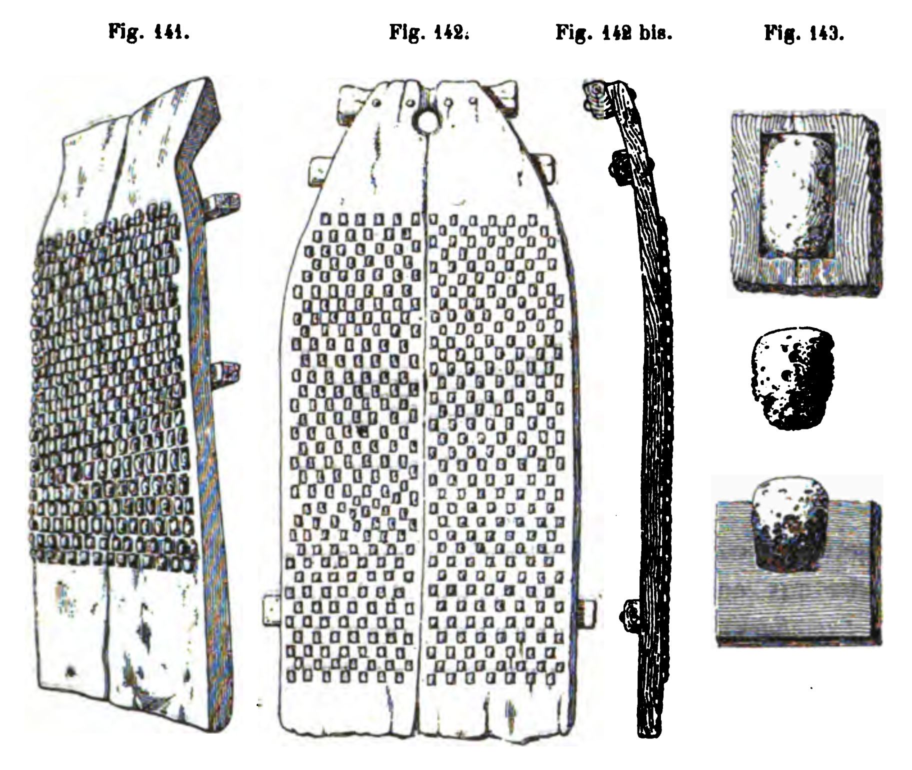


Fig. 141. — Tribulum. — Smyrne, instrument encore en usage. 1/20 gr. nat.
Fig. 142. — id. — Akthala, id. id. 1/20 gr. nat.
Fig. 143. — Détails de l'enchassement des pierres d'après les restes d'un tribulum trouvé dans un tombeau (Akthala), 1/2 gr. nat.

par des anneaux et terminées, de chaque côté, par de larges boucles où venaient s'attacher les rênes et les courroies qui fixaient le mors dans la bouche du cheval (fig. 144).

Plus tard, la découverte à Akthala d'une ceinture gravée, représentant un char attelé de deux chevaux, nous montra clairement que, non seulement les antiques habitants de l'Arménie avaient domestiqué le cheval, mais aussi qu'ils l'employaient comme bête de trait.

Les découvertes de M. E. Chantre, dans le grand Caucase, sont aussi concluantes à ce sujet, la nécropole de Koban le Haut ayant fourni un grand nombre de mors de bronze. Mais on sait que les populations de Koban, n'appartenaient pas aux mêmes races que les peuples du Caucase et étaient d'origine étrangère.

Le mors qui fut trouvé à Sadakhlo porte les traces évidentes d'un long usage; les anneaux qui relient les deux parties sont profondément entaillés par l'usure.

Aucune boucle, aucun anneau n'accompagnait ce mors, preuve

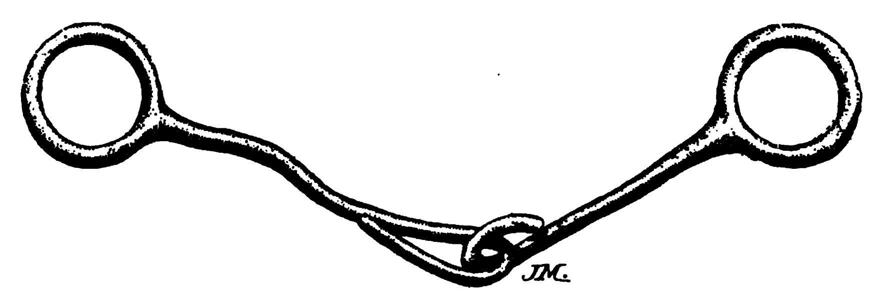


Fig. 144. — Mors de cheval (Sadakho), 1/2 gr. nat.

que les cuirs étaient simplement cousus ou attachés et non reliés entre eux, comme de nos jours, par des boucles métalliques.

Les chars. — Nous connaissons les chars de cette époque par un dessin, gravé sur une ceinture trouvée à Akthala, dans une tombe de l'âge le moins ancien, qui se trouvait au milieu du massif des sépultures du groupe moyen.

Ce véhicule se compose d'une caisse garnie d'un timon et reposant sur deux roues de petite taille; un homme ou un dieu à tête fantastique est monté dans le char, il conduit les deux chevaux qui y sont attelés.

Les roues sont formées d'un moyeu dans lequel s'engagent quatre jantes qui supportent la roue proprement dite. Le timon est droit et recourbé à la pointe en forme de crochet, il est aussi long que le corps des chevaux et est terminé par une large fleur tournée vers le ciel (fig. 145).

Le dessin ne montre ni harnais pour les chevaux ni guides. Il représente les animaux à l'allure du pas.

Les restes de la ceinture qui, malheureusement, ne sont pas

complets dans la partie qui représentait le corps du véhicule, montrent que des montants verticaux soutenaient l'avant et les côtés de la caisse, dont l'arrière semble avoir été ouvert et, si nous comparons ce véhicule à ceux de l'époque assyrienne, nous trouvons des analogies frappantes.

Les chars ninivites représentés sur les feuilles de bronze de Balawat (Musée Britannique) sont, comme celui de la ceinture d'Akthala, attelés de deux chevaux pris à un timon; la caisse est

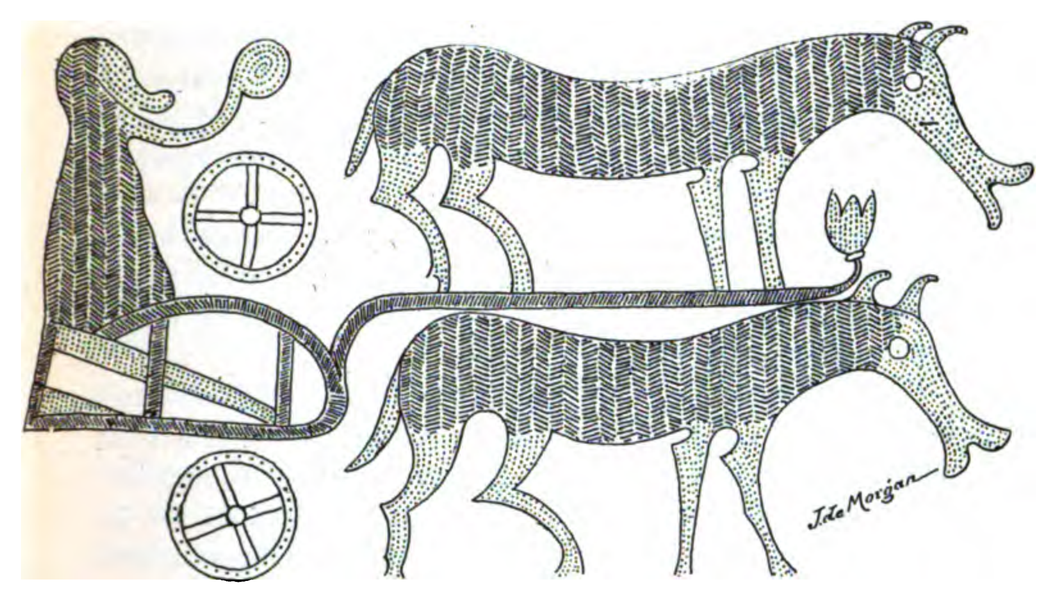


Fig. 145. — Char attelé de deux chevaux, d'après une ceinture en bronze gravé (Akthala), gr. nat.

carrée et petite, les roues sont semblables, mais un peu plus grandes, et sont munies de six jantes au lieu de quatre. Le conducteur s'y tient debout.

Sans attacher à cette comparaison une valeur trop considérable, il est cependant utile de faire remarquer les analogies qui existent entre les chars assyriens et ceux du Caucase. Aujourd'hui les formes des voitures encore employées sont complètement changées; nous ne pouvons donc pas prendre dans les temps modernes des points de comparaison, comme nous l'avons fait pour le *tribulum*. Il est à remarquer, en outre, que la ceinture qui nous fournit tous ces documents a été rencontrée dans une sépulture

de l'âge le plus moderne. Nous verrons plus tard que c'est à cette époque que se fit sentir l'influence de Ninive et de l'Iran.

Les animaux domestiques. — Les documents que nos explorations nous fournirent au sujet des animaux domestiques sont nombreux. Les tombes renfermaient, pour la plupart, des vases contenant des débris de cuisine et, dans bien des cas, les amas de pierres qui recouvraient la dalle supérieure des sarcophages contenaient les restes des animaux qui probablement avaient été spécialement affectionnés par le mort durant sa vie ou qui, lors de l'inhumation, avaient servi de victimes dans les sacrifices et les festins.

C'est ainsi que nous avons retrouvé des ossements de chèvres, de moutons, d'agneaux, de porcs, de bœufs et de vaches, de chiens, de chevaux, de buffles et de volatiles divers parmi lesquels le poulet.

Le cheval, avons-nous vu, était employé comme bête de somme et probablement aussi le buffle et le bœuf, tandis que les débris de moutons, de chèvres et de porcs étaient enterrés avec les morts, dans les plats et les écuelles.

Il est intéressant de remarquer que les os de buffle rencontrés au Mouçi-yéri, dénotent la présence au Caucase, au début de l'état du fer, d'animaux domestiques originaires de l'Asie méridionale. Ce fait est une preuve de plus de l'influence orientale sur les peuples de l'Asie antérieure; peut-être même le buffle est-il venu dans l'Arménie en même temps que les premiers métallurgistes.

Le chien, dont la présence est reconnue par les squelettes et par les gravures, était, si nous en croyons ces derniers documents, de forte taille, à oreilles droites et à queue relevée. Ces caractères sont encore ceux des chiens de bergers des montagnards arméniens.

LA CÉRAMIQUE

Bien que peu artistique, la céramique de l'état du fer au Caucase présente un grand intérêt par suite du nombre énorme de vases que renferment les tombeaux; nous avons vu que certaines sépul-

tures en contenaient jusqu'à vingt, mais dans la plupart des cas le mobilier funéraire comprend une cruche, un plat et une urne de terre.

L'argile dont ces poteries sont faites était prise dans le pays même; aussi ne doit-on pas être surpris de trouver des différences notables entre les vases provenant des diverses localités explorées jusqu'ici.

Les poteries les plus anciennes, celles que nous avons rencontrées dans les tombeaux des premiers âges, étaient faites à la main sans le secours du tour; elles sont très grossières de pâte et de façon. Ce sont des plats, quelques cruches très rares et des vases plus profonds, à ouverture plus large. Toutes ces poteries sont extrêmement variables de formes; leur cuisson a été imparfaite, et fréquemment elles sont noirâtres d'un côté et rouges de l'autre.

Les vases de la seconde et de la troisième période sont beaucoup plus élégants de forme, mieux ornés et composés d'argile plus fine et mieux tamisée. Les cruches de terre et les plats de petite taille ont fréquemment été colorés en noir par un enduit d'oxyde de manganèse, substance si abondante au Caucase (Kwirila). C'est à tort qu'on a cru voir dans ce vernis superficiel une couleur obtenue par le graphite.

Les ornements que portent les vases sont des plus simples; ils furent obtenus par trois procédés différents : soit au moyen du couteau en dessinant en creux les ornements, ce procédé est le moins ancien ; soit en gravant dans la terre encore fraîche et molle avec un morceau de bois ou l'ongle; soit en brunissant la pâte sèche, mais encore crue, avec une pierre dure ou un outil rond en métal.

Quelques ornements spéciaux ont, il est vrai, été obtenus en laissant des bosses et des creux dans la pâte au moment de la fabrication des vases. C'est dans cette catégorie qu'il convient de ranger deux pièces très curieuses représentant par leur forme des animaux. Elles furent rencontrées dans des sépultures du dernier âge.

Je diviserai cet intéressant sujet en deux parties : 1° la poterie à la main; 2° la poterie au tour. Ces deux divisions correspondent aux résultats des découvertes; elles comprennent l'ensemble de la céramique, alors que les peuples antiques de l'Arménie actuelle débutaient dans l'art de travailler le fer.

La poterie à la main. — Nous connaissons de cette époque barbare des cruches, des écuelles, des plats et des urnes.









Fig. 146. — Poteries primitives faites à la main (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.

Les cruches (fig. 146) sont d'une grande rareté ; elles sont garnies d'une anse, le col en est légèrement évasé et le fond, plat, est très large. Elles sont toujours de petites dimensions et ne portent aucun ornement.

Les écuelles (fig. 146 bis), très petites et très grossières, sont plus abondantes; elles sont à fond plat et ne montrent généralement que les traces des doigts du potier qui les a fabriquées. Parfois elles portent quelques boutons en relief et des anses rudimentaires.

Dans toutes nos recherches, nous n'avons rencontré qu'un seul vase fait à la main ayant la forme d'un plat et assez grand pour qu'on puisse lui appliquer ce nom. Il semble avoir été obtenu eu écrasant sur une planche une boule d'argile molle et en relevant les bords avec les doigts. Le fond de ce vase porte un dessin grossier fait avec l'index et représentant une croix ou un *swastika*. Malheureusement les extrémités de ce dessin sont tellement confuses qu'il est impossible de se prononcer nettement sur ce point, dont les conséquences seraient si importantes (V. Swastikas).

Les urnes (fig. 147), petites et grossièrement faites, ne présentent par leur forme aucun intérêt spécial. Elles ont été modelées non suivant le désir du potier, mais bien selon les exigences de la matière impure qu'il employait.

Tous les vases des premiers âges, dont quelques-uns sont abso-







Fig. 146 *bis*. — Écuelles de terre rouge faites à la main (Mouçi-yéri), gr. nat.





Fig. 149. — Vases de terre (Œnochœ) (1, Akthala, 2, Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.



Fig. 147. — Urne faite à la main (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.



Fig. 148. — Vase fait à la main (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.



Fig. 150. — Vase en terre cuite noire (Mouçi-yéri), 1/5 gr. nat.

lument informes (fig. 148), sont rouges, mais par suite d'une mauvaise cuisson, cette teinte est très irrégulière ; je n'ai constaté sur aucun des spécimens qu'il m'a été donné d'examiner la moindre trace de peinture ou d'enduit colorant.

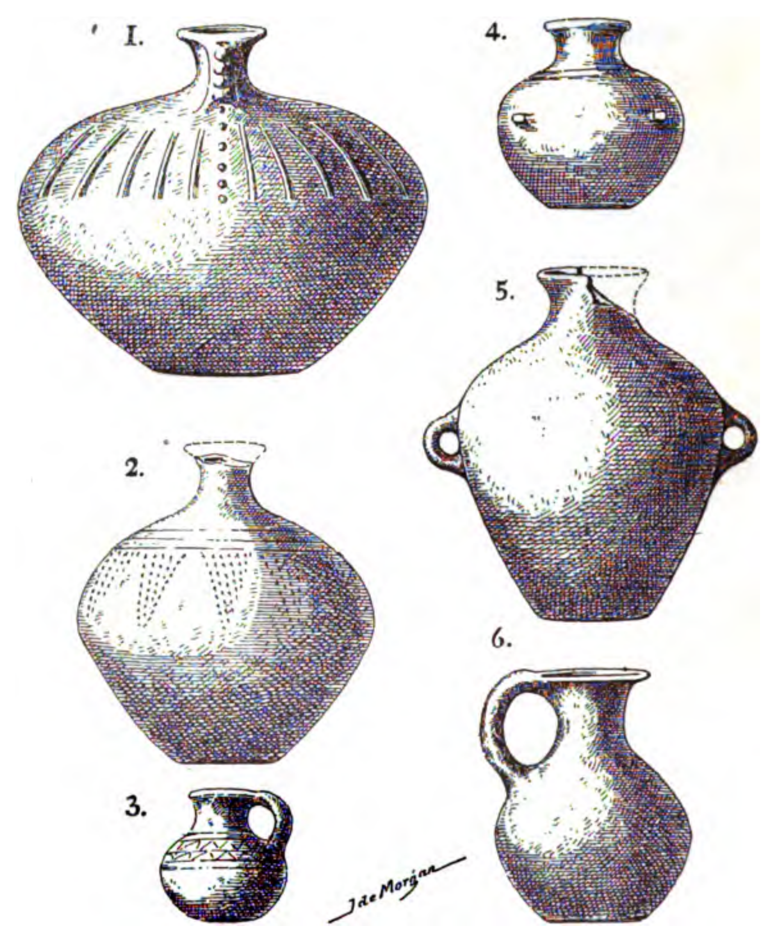
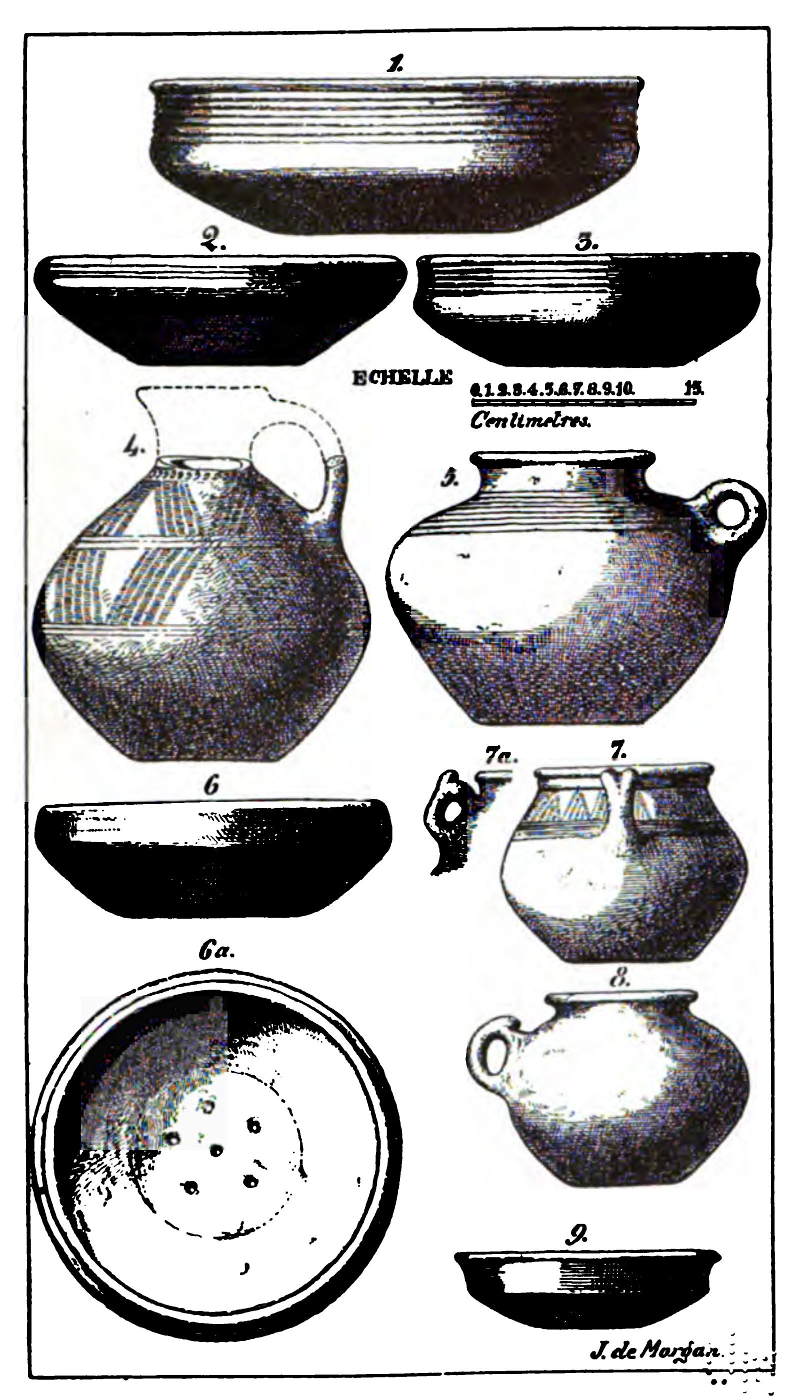


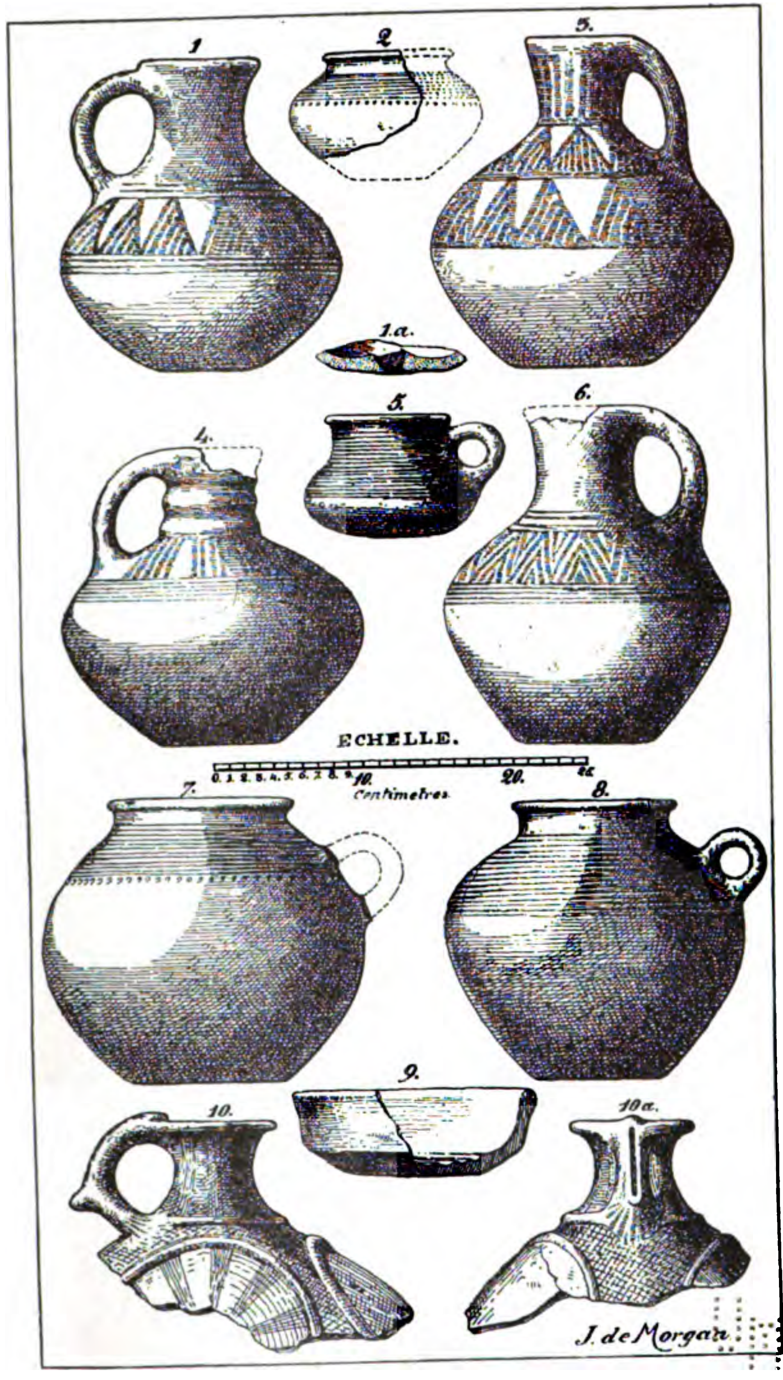
Fig. 151. — Vases en terre cuite (1, 2 et 5, Sadakhlo ; 3, Utch-kilissa ; 4, Cheïthan-thagh ; 6. Mouçi-yéri), 4/25 gr. nat.

La poterie au tour (pl. IV et V). — La céramique prit son essor dès le début de la seconde phase de l'état du fer. Le tour fut inventé, les terres furent mieux choisies, tamisées et longuement triturées, et les vases bien cuits prirent une consistance et un vernis jusqu'alors inconnus.

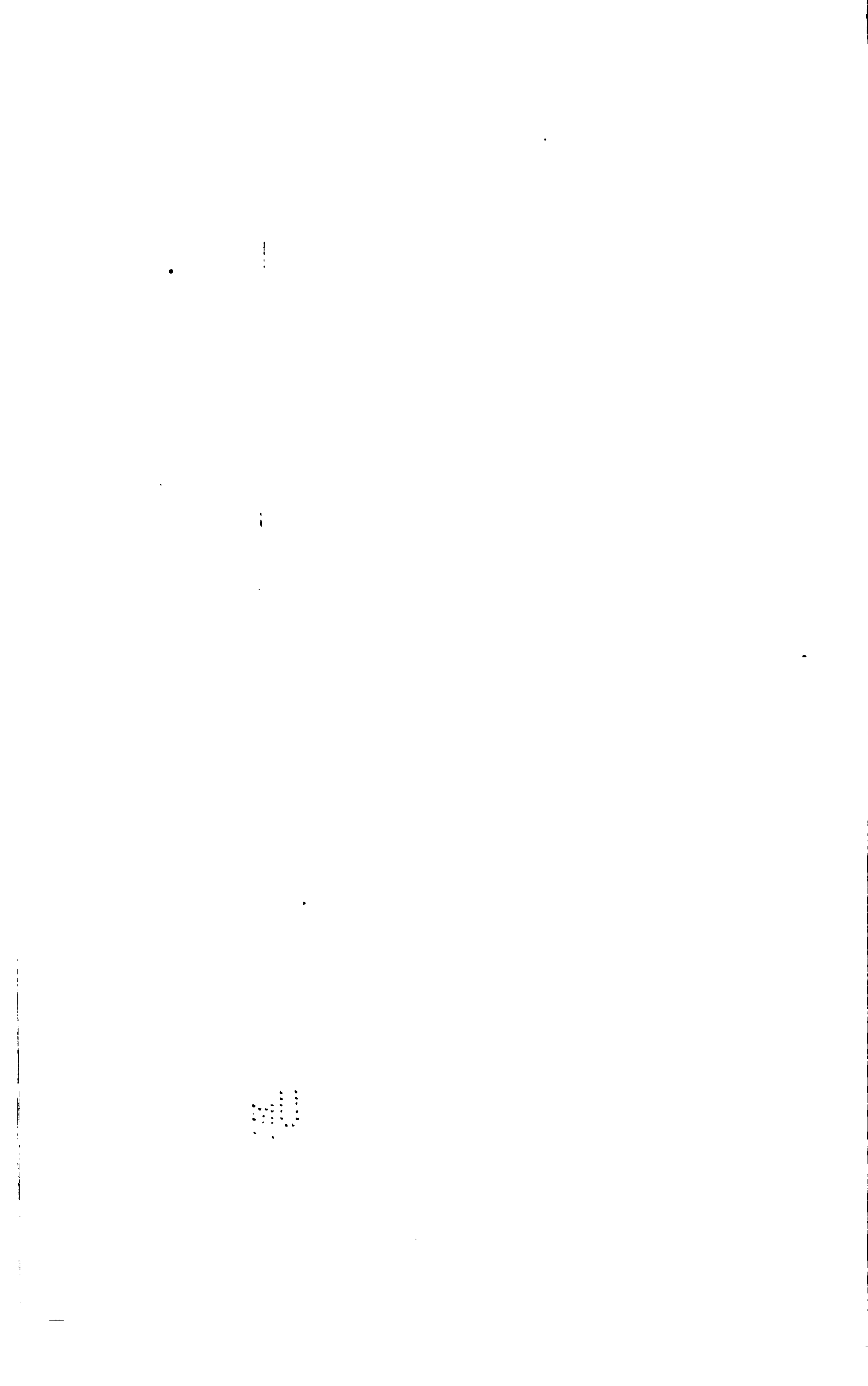
Toutes les poteries sont grises ou noires, le glacé était obtenu au moyen d'oxyde de manganèse réduit en poudre impalpable, et



Vases de terre (Cheïthan-thagh), 1/5 gr. nat.



Vases de terre (Cheïthan-thagh), 1/5 gr. nat., N° 1. *a*, coupe du fond d'un vase orné d'une obsidienne.



appliqué avec de l'eau sur les objets à noircir avant leur cuisson. Ensuite, à l'aide d'un polissoir, l'ouvrier rendait certaines parties brillantes et, en laissant d'autres espaces mats, obtenaient des dessins grossiers. M. J. Stevenson, dans ses remarquables recherches sur les Indiens de l'Amérique du Nord, a observé le même mode de procéder pour obtenir les vases lisses en terre noire.



Fig. 152. — Vase en terre cuite noire (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.

Tous les vases de nos nécropoles n'ont pas été peints au manganèse, beaucoup sont restés gris et même rougeâtres : ces teintes sont dues à la nature plus ou moins ferrugineuse des terres qui étaient employées.

Les poteries des deux dernières phases sont presque semblables ; elles diffèrent quelque peu, suivant les localités, dans leurs dimensions et les ornements qu'elles portent. Mais il serait inutile de chercher à obtenir un classement rigoureux des tombeaux par la nature des vases qu'ils renfermaient. Toutefois, c'est à la dernière période qu'on voit apparaître la gravure au couteau et les vases à formes animales ; ces objets, d'un caractère très particulier, sont rares dans les nécropoles du Lelwar. Ils n'ont aucun rapport avec les poteries des périodes précédentes.



Fig. 153. — Cruche en terre grise (Sadakhlo), 1/8 gr. nat.

Le mobilier funéraire de chaque tombe se composait, en général, de pièces analogues; toutefois, certaines sépultures nous ont fourni des formes variées. Il sera donc préférable de décrire séparément chacun des groupes de vases, rangés suivant leur nature.

Les cruches (fig. 149 et 150), très variables dans leurs dimensions, présentent une capacité de 0 lit. 460 jusqu'à 18 litres. Elles

sont sphériques ou quelque peu coniques à la partie inférieure; le fond est plat, sans rebords; le col est très court, l'ouverture largement évasée et l'anse courbe, partant de l'ouverture, rejoint le vase au tiers environ de sa hauteur prise à partir du sommet.



Fig. 154. — Vase (Œnochœ) en terre cuite portant au col un anneau de bronze (Akthala), 3/10 gr. nat.

Comme types spéciaux, je dois citer quelques cruches sans anses de Sadakhlo (fig. 151, n[os] 2 et 4), une d'Akthala dans laquelle l'anse est percée dans toute sa longueur (Pl. V, n° 1) et forme ainsi une seconde ouverture beaucoup plus étroite que la première. Et enfin un vase trouvé dans la nécropole de Mouçi-yéri et rappelant, par sa forme générale, les *lekithos* grecs (fig. 152).



Fig. 155. — Vase orné de dessins gravés à la pointe (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

Ces cruches, outre l'exception que je viens de signaler, doivent être rangées dans les *œnochœ* si nous adoptons pour la classification des formes, les types de la céramique grecque.

Si la forme de ces vases est élégante, par contre les dessins qu'ils portent sont des plus grossiers. Ce sont de simples cercles concentriques (fig. 153) ou bien des lignes horizontales, qui divisent la moitié supérieure

en zones dans lesquelles sont inscrites des dents obtenues au polissoir (Pl. V, nos 1, 3 et 6). Quelquefois, mais le cas est très rare, le ventre de la cruche est orné de cercles en relief et, du centre, également en saillie, rayonnent des lignes au polissoir. Les espaces compris entre ces cercles sont remplis de lignes brunies, disposées en quadrillé (fig. 154 et Pl. V, n° 10). Beaucoup de cruches ont été peintes au manganèse.



Fig. 156. — Urne de terre grise (Sadakhlo), 1/8 gr. nat.

Une cruche de petites dimensions (Mouçi-yéri) est ornée de gravures au couteau (fig. 155). Une autre (Akthala) porte au col un anneau de bronze (fig. 154); ces deux exemplaires sont uniques dans leur genre.

Les urnes (fig. 156), dont beaucoup présentent la forme du *stamnos* grec, sont de larges vases presque sphériques, garnis de deux anses très petites, à ouverture étroite et ornée d'un fort bourrelet; la base est plate sans rebords. Les ornements qu'ils portent sont toujours des lignes horizontales à la partie située à la hauteur des anses. Le reste du vase est lisse. Ces poteries n'ont jamais été peintes au manganèse.

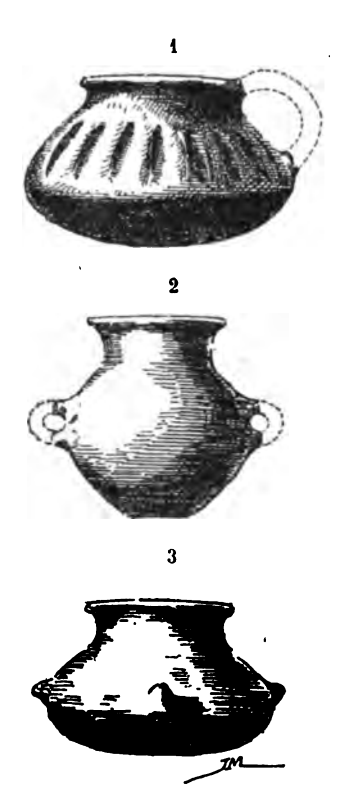


Fig. 157. — Urnes en terre cuite (1, 2, Akthala; 3, Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

Dans les urnes plus petites, la forme a généralement été modifiée (Pl. IV, n° 5. Pl. V, nos 7 et 8): quelques-unes ne portent qu'une anse ou même en sont dépourvues ; d'autres sont très écrasées, et enfin, dans certains cas,

l'ouverture est aussi large que le plus grand diamètre du vase (fig. 157 et 158).

Les anses sont rarement ornées ; nous avons cependant rencontré quelques exemplaires qui portaient, à droite et à gauche de la suture supérieure de l'anse, des représentations grossières de coquilles d'*hélix* faites en relief.

Les coupes, également à fond plat, sont en général hémisphériques ; elles ne portent pas d'anses, mais bien une simple queue



Fig. 158. — Vases de terre (nécropole de Mouçi-yéri), 3/20 gr. nat.

et sont parfois ornées de petits boutons sur tout leur pourtout (fig. 159). Quelques-uns de ces vases, très rares d'ailleurs, ont été peints au manganèse, mais ils ne portent jamais de dessins.

Les coupes, suivant la fantaisie du potier, ont pris les formes les plus étranges; nous en avons rencontré qui, dépourvues d'anses, avaient absolument l'aspect des verres dans lesquels nous buvons encore aujourd'hui (fig. 160).

Une autre catégorie de vases, spéciale au Mouçi-yéri, doit être rangée de suite après les coupes. Ce sont de larges gobelets d'une capacité moyenne de 0 lit. 800 (fig. 161), cylindriques, à fond plat, légèrement renflés à la base et portant une longue anse. Ces vases ont généralement été passés au manganèse avant la cuisson, et, comme les cruches, sont ornées de lignes horizontales ou de dents triangulaires.

Un fait très singulier à constater est que dans la plupart de ces vases, le fond est orné, en son milieu, d'un éclat d'obsidienne qui permet de voir le jour au travers du vase vide. J'avais déjà rencontré au Cheïthan-thagh une cruche présentant la même singularité (Mus. du Trocadéro), mais à Mouçi-yéri le même fait se reproduit fréquemment, ainsi qu'à Redkine-lager.

La même nécropole nous fournit, dans une tombe du dernier groupe, un vase de ce genre ciselé au couteau et orné, comme anse, d'une tête de cerf. Cette curieuse pièce est le plus bel exemplaire de céramique que nous ayons rencontré dans nos recherches (fig. 162).

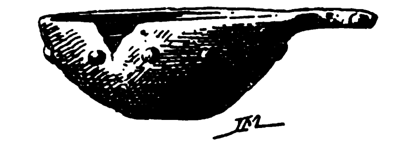
Les plats (Pl. IV, n°s 1, 2, 3 et 9. Pl. V, n° 9), ordinairement d'un travail grossier quand ils sont grands, atteignent parfois 0^{m},50 de diamètre. Ils ont rarement été ornés, mais portent vers le bord quelques cercles en relief. Ces poteries sont abondantes dans toutes les nécropoles et dans la plupart des sépultures. Quelques plats furent dessinés au couteau ou à l'aide d'un morceau de bois aiguisé (fig. 163). Ils appartiennent à la dernière période.

Fig. 162. — Gobelet en terre orné de gravures à la pointe et dont l'anse représente grossièrement une tête de cerf (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

Nous devons ranger auprès des plats les passoires, dont la forme est absolument la même, et qui ne diffèrent que par les trous qui garnissent le fond (Pl. IV, n° 6). Ces trous sont peu nombreux (de 5 à 14) et ont été faits avant la cuisson.

Au Cheïthan-thagh et à Mouçi-yéri, nous avons rencontré des plats et des passoires, qui ayant été cassés dans l'usage avaient été réparés. Deux méthodes furent employées pour rétablir leur première forme : on refit la pièce qui manquait avec un mastic blanc (Cheïthan-thagh. — Musée du Trocadéro) ou les deux bords furent percés et recousus comme on le fait encore de nos jours (fig. 164).





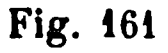


Fig. 159. — Coupes en terre cuite (1, Akthala ; 2. Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

Fig. 161



Fig. 160.



Fig. 160 et 161. — Goblets en terre (1, Mouçi-yéri ; 2, Akthala), 1/3 gr. nat.

Les écuelles, plats beaucoup plus petits (fig. 165) (0^{m},15 à 0^{m},20 de diamètre au maximum) étaient d'un travail plus soigné. Elles affectent en général la forme de petits plats plus ou moins creux, sont, comme eux ornées de moulures vers le bord et ont été peintes au manganèse. Sur la plupart de ces vases on rencontre des dessins très fins au brunissoir, mais ils sont toujours composés de lignes droites. Nous avons trouvé parfois des assiettes garnies d'une anse (fig. 166).

Avant de terminer la description des plats et des écuelles, il convient de citer un vase du plus haut intérêt, qui fut découvert au Cheïthan-thagh. Ce vase, qui tient le milieu entre les plats et les écuelles, est orné à l'intérieur d'un grand *swastika* parfaitement dessiné au doigt et sur lequel il ne peut y avoir aucun doute. Cet ornement est large de 0^{m},12, la longueur de chaque

banche étant de 0m,06 ; celle des retours à angle droit qui terminent les quatre branches est de 0m,04. Ce vase fut trouvé dans une sépulture de l'avant-dernière période. Nous reviendrons plus tard sur l'intérêt tout spécial que possède cet ornement.

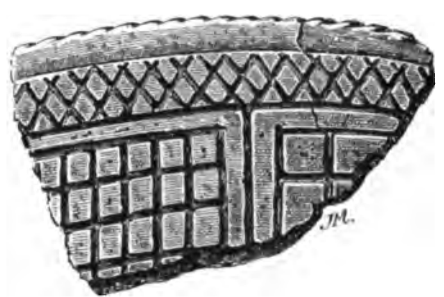


Fig. 163. — Fragment de vase orné au couteau (Akthala), gr. nat.

Les lampes sont de petites écuelles profondes, en terre fine ; elles sont généralement peintes au manganèse et très ornées. Je n'hésite pas à dire que ces petits vases soient des lampes, car il y a vingt ou trente ans, on se servait encore au Caucase de vases absolument semblables pour cet usage, et lors de mon arrivée en Arménie russe (mars 1886), les mineurs d'Allah-verdi et de Tchamlouq en faisaient encore usage. L'huile était versée dans le vase, et la mèche de coton qui y baignait était simplement appuyée sur le bord de la lampe.

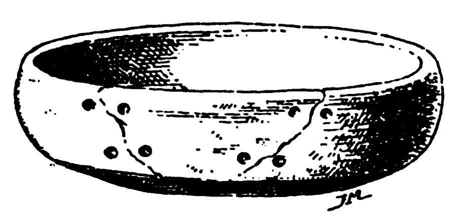


Fig. 164. — Passoire en terre, reparée (Chel-than-thagh), 1/4 gr. nat.

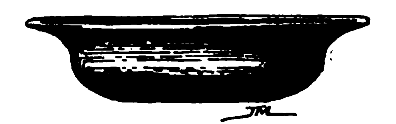


Fig. 165. — Plat en terre cuite (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

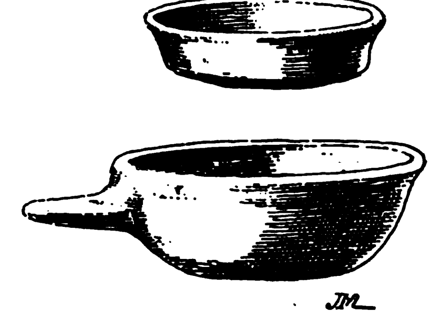


Fig. 166. — Plats de terre (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

A Wadjra-karour, dans le Maïsour, j'ai trouvé jadis des lampes semblables, laissées par les musulmans sur les tombeaux ou placées par les Hindous devant les statues des dieux. Je suis moins affirmatif en ce qui concerne un petit vase (fig. 167), garni de deux trous de suspension, et que sa petite taille seule me fait affecter à cet usage.

Les vases que nous venons d'examiner présentent les caractères

généraux de la céramique de nos nécropoles et permettent de s'en rendre un compte exact. Il est toutefois des particularités (fig. 168) dont plusieurs n'ont pu prendre place dans cette énumération suivant un ordre raisonné. Parmi ces exceptions je n'en citerai que deux qui nous ont été fournies l'une par une sépulture de femme, tombe de la période la moins ancienne de la nécropole de Mouçi-yéri, l'autre par une sépulture du groupe intermédiaire de la même nécropole.





Fig. 167. — Lampe en terre cuite (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

J'ai rencontré dans un tombeau (fig. 169) un vase muni de deux cols, présentant la forme ellipsoïdale d'un quadrupède très ventru, bas sur pattes. L'un figure la tête et est dépourvu d'anse, l'autre, beaucoup plus court, est un simple goulot de cruche évasé et garni d'une petite anse. La surface de cette pièce singulière est entièrement couverte de dessins, soit en relief, soit au polissoir. L'autre vase, de forme spéciale, est une gourde ayant l'aspect d'un tore et muni d'un goulot ; il était bien certainement pendu à la ceinture ou en sautoir (fig. 170).

1.



2.

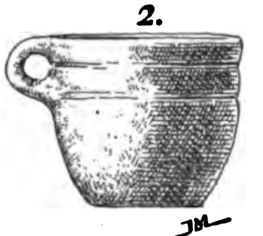


Fig. 168. — Vases en terre cuite (1, Mouçi-yéri ; 2, Sadakhlo), 1/5 gr. nat.

Un fragment de vase dont la nature n'a pu être reconnue présentait une ornementation particulière : des perles en relief étaient collées sur une bande couverte de points triangulaires (fig. 171).

Signalons en plus une fusaïole, la seule qui ait été rencontrée ; elle est formée d'un tesson de vase épais, taillé en rondelle et percé en son milieu (fig. 172).

Nous avons vu, en décrivant la nécropole orientale d'Akthala, que certaines sépultures étaient renfermées dans de vastes urnes ;

nous avons à ce sujet donné tous les détails que nous avions été à même de relever ; je ne reviendrai pas sur la description de ces intéressantes poteries.



Fig. 169. — Vase en terre cuite représentant un quadrupède (Mouçi-yéri), 1/5 gr. nat.

La céramique que nous venons de décrire présente dans les tombeaux les plus anciens tous les caractères d'une industrie indigène naissante. Elle trouve pour les sépultures du dernier âge des points de comparaison dans les lacs de Suisse, dans les dolmens de la Gaule et de la Grande-Bretagne, ainsi que dans les plus anciennes nécropoles de la Grèce et de l'Asie Mineure. Il suffit de parcourir les travaux de Schliemann, Ceccaldi, etc., pour retrouver dans les débuts de la civilisation des peuples orientaux, les mêmes phases que nous venons de signaler. Il est toutefois du plus haut intérêt de remarquer que les tombes de la dernière période renferment des vases dont les

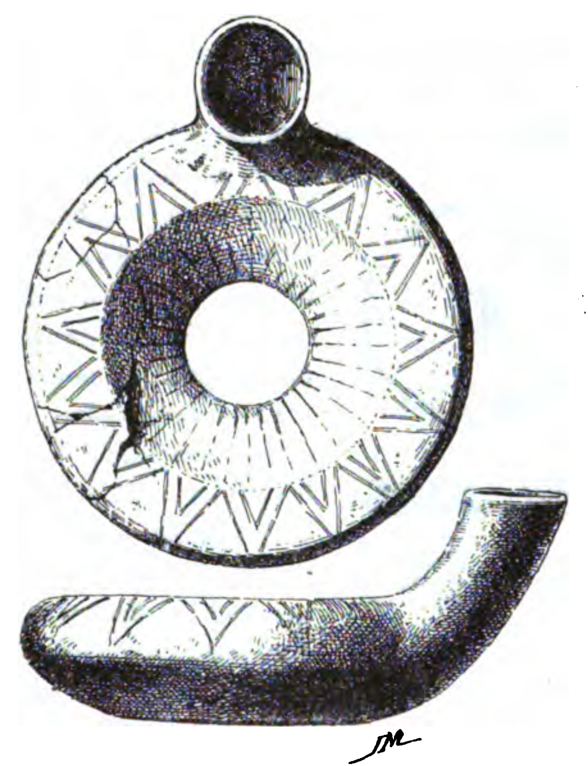


Fig. 170. — Gourde en terre cuite (Mouçi-yéri), 1/3 gr. nat.

formes et l'ornementation sont inconnues dans les sépultures plus anciennes ; avec elles apparaissent les représentations céramiques des animaux et la gravure au couteau qui, comme on le sait, sont les traits caractéristiques de la poterie de Koban. Nous verrons plus loin à quels phénomènes sont dues ces innovations.

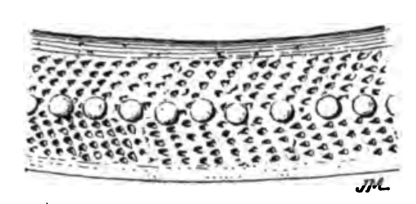
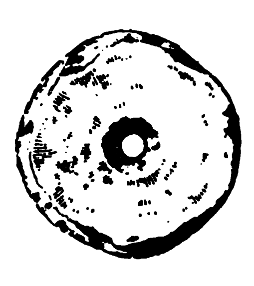


Fig. 171. — Ornementation de vase (Mouçi-yéri), 3/4 gr. nat.

Après avoir étudié cette céramique, au point de vue des formes et de la matière première, il est intéressant de chercher à quels usages pouvaient être appropriés les divers groupes.

Dans les tombeaux, les cruches ou *œnochœ* étaient toujours vides et placées sur leur fond ; ces vases renfermaient probablement de l'eau ou du vin.

Les urnes de grande taille étaient, au contraire, toujours remplies de cendres qui, bien certainement, y avaient été déposées brûlantes ; car, dans la plupart des cas, ces vases sont craquelés.



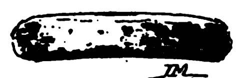


Fig. 172. — Fusaïole en terre cuite, faite d'un fragment de vase (Mouçi-yéri), 1/2 gr. nat.

Les vases de plus petite taille, mais dont la forme se rapproche des grandes urnes, renfermaient parfois des os d'animaux (porcs, moutons, lièvres, poulets, canards), preuve qu'au moment de l'ensevelissement ils avaient été remplis d'aliments préparés.

Les grands plats et les écuelles renfermaient également des restes de cuisine ; tous les autres vases étaient vides.

Il semble donc que les cruches étaient destinées au transport de l'eau et du vin, les urnes et les vases plus petits à la cuisson des aliments, les larges plats à renfermer les mets, lors des repas, et les écuelles à chaque convive pour se servir. Les autres vases, sauf les lampes, étaient des coupes pour boire.

Tous ces vases étaient depuis longtemps en usage quand ils ont été mis dans les tombeaux ; quelques-uns portent des cassures anciennes et ont été réparés, et, fait curieux à observer, les anses

des urnes renfermant des cendres avaient toujours été cassées et placées dans le vase même. Ce fait correspond évidemment à un rite funéraire, dont la cause restera toujours inconnue. Il n'est pas rare non plus de rencontrer, dans une sépulture absolument vide, une cruche dont l'ouverture ait été cassée, et de retrouver le morceau à côté.

LES ARTS

Les nombreux objets trouvés jusqu'à ce jour dans les nécropoles de l'Arménie russe permettent de se faire une idée assez nette du goût des peuples qui, dans l'antiquité, habitaient ces pays, de leurs tendances artistiques et de leurs progrès, sous l'influence des races voisines plus civilisées qu'eux.

Dès les débuts de l'état du fer, nous assistons à l'aurore de la civilisation caucasienne, comparable, quant aux produits de son industrie, à celle de tous les peuples d'Europe et d'Asie antérieure, lorsqu'ils traversèrent la même phase de civilisation.

Comme partout ailleurs, les métaux sont, dès les débuts, travaillés habilement, mais bientôt, à mesure que l'usage du fer prit une importance plus considérable, les lames droites prirent la place des poignards triangulaires des premiers temps, les fourreaux furent plus ornés, les poignées travaillées avec plus de soin et incrustées d'os et d'ivoire. Les bijoux, simples dans leurs formes, étaient, dès Redkine-lager, ciselés avec soin; mais ce n'est que vers la dernière période que l'art du ciseleur prit son développement le plus remarquable.

D'après les objets que nous possédons, il est aisé de reconnaître que le ciseleur employait un burin triangulaire. Le trait, d'abord grossier et mal conduit, prend, dans la suite, une finesse et une assurance surprenantes.

Les ceintures gravées du Mouçi-yéri et d'Akthala montrent une sûreté d'exécution comparable à celle des plus belles ciselures persanes modernes.

La perspective fait toujours défaut dans les dessins de cette époque; toutefois, dans la représentation d'un char (fig. 145), la position des animaux, celle des roues du véhicule indiquent, de la part de l'artiste, un désir mal traduit de rendre la position des diverses parties du dessin suivant leur éloignement.

Sauf les anneaux-monnaies, tous les objets de bronze sont ciselés. Le métal a d'abord été fondu, puis poli à la lime et ensuite recouvert de gravures. Quelques pièces, comme les ceintures, montrent des ornements au repoussé, mais l'usage du relief ne semble pas avoir été appliqué par ces peuples, autant et aussi bien que celui de la gravure.

Alors que l'art du graveur était si développé, celui du potier ne fit pas de grands progrès, car, dans les tombes les moins anciennes, à côté de bijoux de bronze du travail le plus fin, sont des vases grossiers dénotant encore l'enfance des arts céramiques. Quelques vases présentent, dès la troisième période, des formes très gracieuses, mais l'ornementation de ces poteries reste toujours primitive.

Entre les divers groupes de tombeaux, les différences de formes dans les armes et les bijoux sont si remarquables, qu'il est impossible d'admettre que le développement des arts ait pris naissance spontanément chez ces peuples et sans le secours d'influences étrangères.

Nous savons par ailleurs que ce courant civilisateur, s'il a réellement existé, n'a pu venir que d'Assyrie ou de l'Iran, dont les empires étaient alors dans toute leur splendeur. Peut-être même que les conquêtes des monarques ninivites, dans les pays du Naïri, en rapprochant du Caucase la civilisation, la rendirent pour ces régions plus abordable et plus facile à connaître. Peut-être aussi, les relations avec la Phénicie ayant été interrompues par la naissance des royaumes de l'Euphrate et du Tigre, ce fut vers ces États que les blancs Allophyles dirigèrent leurs relations commerciales.

Dans la première de ces suppositions, l'influence assyrienne n'aurait pénétré dans le Caucase que vers le VIIIe siècle avant J.-C., tandis que dans la seconde ce serait au XVe siècle environ. Dans tous les cas, il est impossible de nier une influence assyrienne très

marquée, quand on examine attentivement les vestiges de ces antiques civilisations dans les pays arméniens.

Les ornements que portent les objets rencontrés dans les fouilles peuvent être divisés en deux catégories, les figures géométriques et les représentations d'êtres animés.

Les ornements proprement dits se composent de cercles, de spirales détachées ou enlacées, de triangles, de carrés et de quadrillés. Certaines épingles sont couvertes de ciselures représentant des dents ou des losanges ; sur d'autres la gravure ne montre que des points équidistants. Ce mode d'ornementation semble être purement indigène.

Parmi ces ornements géométriques, il est deux formes qui présentent un intérêt plus spécial, les croix et les *swastikas*.

Des savants, fort distingués, ont écrit de nombreuses pages pour démontrer que la croix à laquelle les chrétiens attachent une importance religieuse si considérable était connue et employée comme ornement bien des siècles avant l'apparition du Christ; mais il semble que le bon sens, seul, suffit à prouver que la croix fut connue de toute antiquité, car, le fait de placer deux bâtons ou de tracer deux lignes se coupant à angles droits est bien certainement aussi ancien que les premières tentatives artistiques. Le triangle, le carré, la croix et le cercle, sont les éléments primordiaux de l'ornementation géométrique, et le fait de rencontrer ces formes

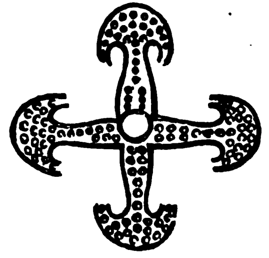


Fig. 172. — Croix gravée sur une ceinture de bronze (Mouçi-yéri), 2 × gr. nat.

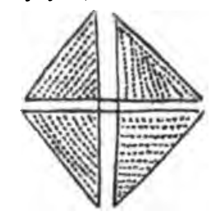


Fig. 173. — Croix gravée sur une ceinture de bronze (Mouçi-yéri), gr. nat.



Fig. 174. — Vase fait à la main dans l'intérieur duquel se trouve gravée une croix (Mouci-yéri), 1/8 gr. nat.

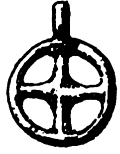


Fig. 175. — Médaillon de plomb en forme de croix (Cheïthan-thagh), gr. nat.



Fig. 176. — Médaillon en bronze en forme de croix (Cheïthan-thagh), gr. nat.

sur des vases préhistoriques ou sur des stèles assyriennes n'a rien que de très naturel.

Les croix qui nous furent fournies par nos découvertes en Arménie sont nombreuses et variées: les ceintures gravées, les vases et les médaillons en fournissent de remarquables spécimens (fig. 172 à 176). Les *swastikas*, au contraire, sont plus rares; deux têtes d'épingles et un plat de terre sont les seuls objets sur lesquels nous ayons rencontré cet ornement remarquable (fig. 177 à 179). En comparant ces formes avec celle du *swastika* japonais (fig. 180), on trouve une identité parfaite. Il est à observer que les trois *swastikas* trouvés dans les tombes du Lelwar sont senestres.

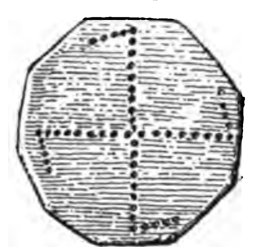


Fig. 177. — Swastika gravé sur la tête d'une épingle (Cheïthan-thagh), gr. nat



Fig. 178. — Swastika gravé sur une tête d'épingle (Akthala), gr. nat.



Fig. 179. — Plat en terre noire orné d'un swastika (Cheïthan-thagh).

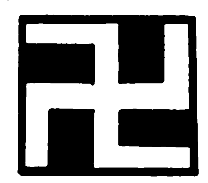


Fig. 180. — Swastika d'après un vase de bronze japonais.

Ce que j'ai dit au sujet de l'origine de la croix ne peut être appliqué au *swastika*, dont la forme, relativement compliquée, n'a pu être trouvée par tous les peuples de la haute antiquité. La propagation de ce signe d'Orient en Occident est aujourd'hui un fait connu.

En Gaule, nous trouvons le *swastika* sur des objets appartenant à l'état du bronze. En Italie, dans le bassin du Pô et l'Étrurie, nous le voyons orner des armes et des vases de l'époque qui précéda les colonies grecques.

Dans le Péloponnèse, en Thessalie et en Asie Mineure, il est abondant, et quelques villes grecques comme Corinthe, Apollonia, près de la Propontide, et Érythrae, sur un promontoire situé en face de l'île de Chio, se servirent du *swastika* au lieu du carré creux des débuts de la numismatique.

A Corinthe (1), les séries les plus anciennes (de 585 à 500 av. J.-C.) portent un signe rappelant le *swastika* (fig. 181) non seulement sur un type monétaire, mais sur toute une série comprenant statère, drachme, demi-drachme, obole et demi-obole. Plus tard le type du Pégase se conserva à l'avers, mais la figure en creux du revers fut changée et le *swastika* abandonné.

Il en est de même pour Apollonia et Erythrae, qui frappèrent leurs premières séries au *swastika* et qui l'abandonnèrent ensuite.



Fig. 181. — Drachme de Corinthe portant au revers un swastika (?).

Nous avons retrouvé dans l'Arménie russe le *swastika*, et tout porte à croire qu'une exploration méthodique de l'Asie centrale amènerait la découverte de nouveaux jalons de la migration de cette remarquable forme. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet dans mes conclusions.

Nous avons vu que les bijoux et les divers ornements trouvés jusqu'à ce jour dans les nécropoles du Lelwar sont toujours ornés de ciselures plus ou moins grossières, et, sauf quelques bracelets terminés en têtes de serpents, et une épingle dont la tête représente un oiseau, ils ne présentent en général que peu d'intérêt au point de vue artistique; seules les ceintures portent de fines ciselures, des représentations d'hommes et d'animaux, des chars et des scènes de chasse. Mais comme on le verra plus loin cet art élevé que dénotent les ceintures n'est pas dû aux progrès indigènes, mais bien à l'introduction dans le Caucase de procédés nouveaux, de goûts particuliers apportés par les ouvriers iraniens de l'Osséthie.

Les animaux sont en général représentés d'une façon très claire et sont parfaitement reconnaissables. Ils sont figurés au trait et les yeux sont marqués par de petits cercles. Les parties dépourvues de poil ou ne portant que des poils très courts sont ornées d'un simple pointillé, tandis que les parties très velues sont couvertes de hachures disposées en bandes plus ou moins verticales.

La figure 182, tirée d'une ceinture du Mouci-yéri, représente

1. Barclay V. Head, *Hist. numm.*, Oxford, 1887, p. 335, f. 222.

bien certainement un loup ou un chien ; la forme du corps, de la queue et la présence de poils sous les pattes ne répondent à aucun autre animal du Caucase.

L'aigle, l'épervier ou le faucon est représenté plusieurs fois sur le même objet. Il est tantôt en liberté (fig. 183), tantôt à l'état apprivoisé, les ailes liées sur le corps (fig. 186). La chasse au faucon est d'ailleurs encore fort en vogue dans le pays, où les oiseaux élevés à Érivan sont les plus estimés.

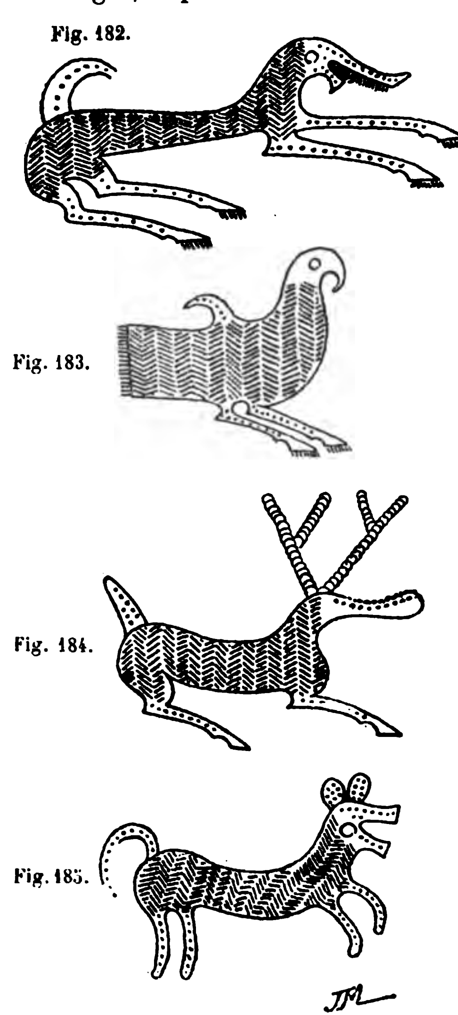


Fig. 182 à 185. — Représentations animales, d'après une ceinture de bronze de Mouçi-yéri, gr. nat.

Le cerf (fig. 190) est abondant dans les montagnes d'Arménie, de même que le chamois (fig. 189) et le chevreuil (fig. 184). Ces animaux sont représentés sur les ceintures en maints endroits; ils sont toujours placés devant un chasseur armé d'un arc.

Le cheval est figuré attelé (fig. 145) ou simplement attaché par le cou (fig. 188); les pieds et la queue sont en général fort mal représentés.

Le chien de berger (fig. 185), tel qu'il existe encore au Caucase, est gravé sur une ceinture au milieu d'animaux divers, serpents (fig. 187), poissons, cerfs, bœufs, etc.

Une ceinture de la nécropole d'Akthala (fig. 190), qui bien certainement est l'un des plus curieux documents que nous possédions, montre une scène de chasse. Un archer à tête de chien (?) poursuit un grand cerf (maral) et un animal que je crois être une chèvre sauvage.

La scène qui précédait, malheureusement très incomplète-montre la tête de deux bœufs, et de celle qui suit nous ne connais, sons que l'archer, presque semblable au chasseur de cerfs.

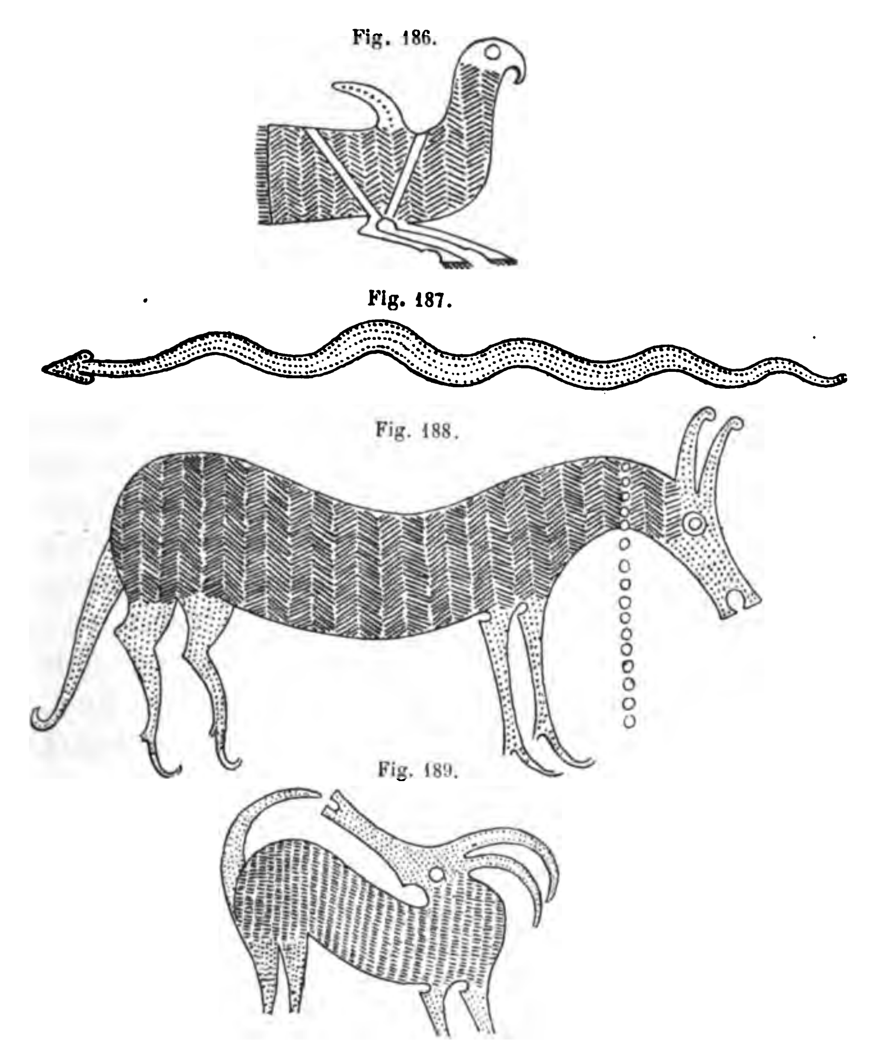


Fig. 186 à 189. — Représentations animales, d'après une ceinture en bronze de Mouçi-yéri, gr. nat.

L'homme est toujours représenté sous la même forme, sur les ceintures du Mouçi-yéri et sur celles d'Akthala: la tête est celle d'un animal, chien ou chat (?); il porte des vêtement courts, des pantalons collants et des jambières. Sur une représentation humaine on voit une ceinture figurée par trois lignes de hachures

fig. 191) ; les vêtements sont représentés par un pointillé ou par des hachures semblables à celles que portent les animaux.

Dans toutes les représentations humaines que j'ai pu consulter, le corps, les bras et toutes les parties de l'homme sont nettement dessinés; mais jusqu'ici je n'ai trouvé aucune trace de représentation de la tête. Il est donc impossible de déduire des dessins le mode de coiffure usité à ces âges reculés.

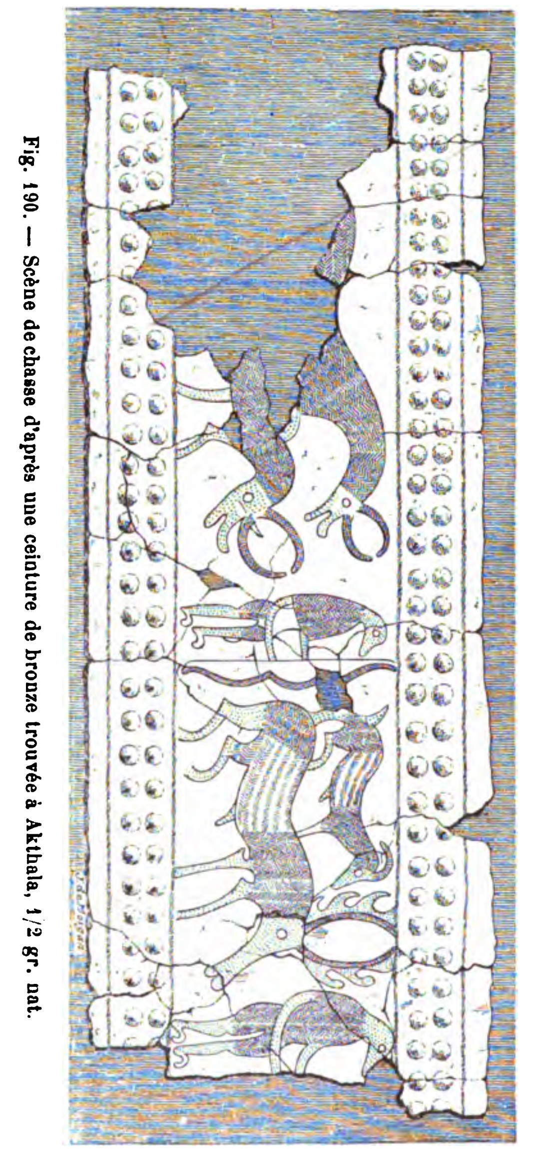


Fig. 190. — Scène de chasse d'après une ceinture de bronze trouvée à Akthala, 1/2 gr. nat.

Les crânes étaient malheureusement fort mal conservés ; c'est à peine si j'ai pu en recueillir une dizaine en état suffisant pour que l'étude en soit possible (fig. 192 et 193). J'ai décrit plus haut les mèches de cheveux et les rares ornements qui se trouvaient placés à côté.

Ce fait, que dans aucun cas nous n'avons rencontré de représentation de la tête humaine, semble dû à des croyances religieuses, car dans le grand Caucase, vers la même époque, les images de l'homme étaient nombreuses, mais jusqu'ici nous ne possédons pas assez de documents pour qu'il soit possible de rechercher les causes de ces usages. Peut-être que tous les dessins qui nous sont parvenus étaient des représentations de la divinité et que les scènes que

portent les ceintures ne sont autres que des images mythologiques.

Il est utile d'observer que les sépultures anciennes, celles en forme de dolmen, ne renferment jamais d'objets portant des représentations animales et humaines, et qu'à la dernière époque, à celle des sépultures entourées de moellons, l'art Kobanien s'implante chez les peuplades primitives des montagnes, leur faisant accepter le dessin de l'homme et des animaux, mais ne parvenant jamais à introduire la face humaine si fréquente dans le grand Caucase, ou l'influence des Irons s'exerçait plus distinctement.



Fig. 191. — Représentation humaine, d'après une ceinture de bronze de Mouçi-yéri, gr. nat.

De ces différences, dûment constatées, il est naturel de déduire que les tribus de l'Arménie possédaient des croyances religieuses et qu'il leur était interdit de représenter la tête humaine. Ne voyons-nous pas de nos jours encore les musulmans se refuser à retracer la figure humaine. Seuls les Persans ont conservé l'usage de représenter l'homme. Il est intéressant de remarquer que les peuples de l'Iran ont conservé leurs antiques usages, et que les gravures figurant les animaux, les plus voisines de celles de Koban, sont celles des Persans modernes.

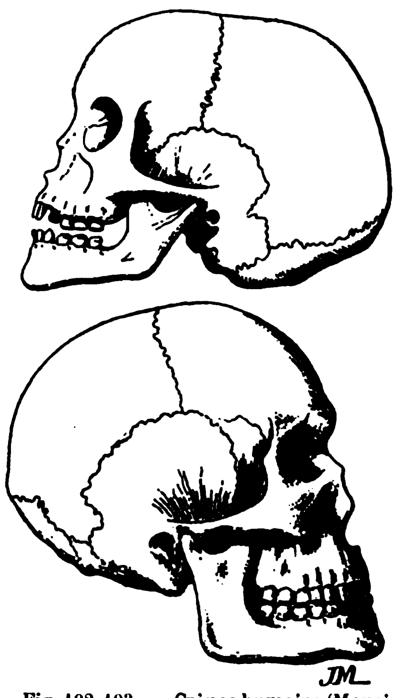


Fig. 192-193. — Crânes humains (Mouçi-yéri), 1/4 gr. nat.

LES OSSÈTHES

Les grandes invasions qui, dans le courant du VIIe siècle avant notre ère, renversèrent les monarchies de l'Asie antérieure, modifièrent également l'ethnographie des peuples du Caucase, et les témoignages historiques nous permettent de retrouver les restes de ces transformations, dans les peuplades qui de nos jours habitent la grande chaîne.

Suivant les légendes géorgiennes (1), les Ossèthes ou Irons (2) ne seraient autres que les descendants des prisonniers que firent les Khazars (Scythes) dans la Transcaucasie, et si nous rapprochons cette tradition du récit de Diodore de Sicile (3), nous voyons que ces captifs étaient des Mèdes amenés ou chassés de la Perse

1. « Lors de la première expédition du roi des Khazars et des conquêtes qu'il fit dans ces contrées, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, ce prince avait avec lui, en franchissant le Caucase, Ouobos, à qui il donna les prisonniers du Somkheth et du Karthli, et en outre une portion de l'apanage de Cawcas, situé à l'ouest du Lomec et s'étendant jusqu'à l'extrémité occidentale de la montagne : Ouobos s'y établit. Ses descendants sont les Osses, habitant l'Osseth, qui appartenait à Cawcas. » (M. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, 1re partie, p. 25). Les détails de ce récit ne doivent pas être pris en considération, ils résultent d'un travail récent. Le fait général de l'invasion d'une peuplade étrangère dans l'Ossèthie est le seul important.

2. Les Osséthiens s'appellent eux-mêmes Irôns; leur origine iranienne n'est pas mise en doute, surtout depuis que M. Sjœgren a publié ses savantes recherches sur leur idiome. Par rapport au groupe central de la race iranienne, les Osséthiens, à l'ouest, présentent un phénomène ethnographique identique avec celui de l'existence des Vakhanis à l'est. Tous les deux indiquent les limites que la race iranienne, ethnographiquement parlant, n'a jamais dépassées, quoique la conquête ait conduit les Perses en Égypte et en Grèce d'un côté, et aux Indes de l'autre. » (N. de Khanikoff., *Mém. s. l'ethnog. de la Perse*, 1866, p. 44.)

3. Ὑπο δέ τούτων τῶν βασίλέων πολλὰ μὲν καὶ τῶν ἄλλων τῶν καταπολεμηθέντων ἐθνῶν μετῳκίσθαι, δύο δέ μεγίσθας ἀποικίας γενέσθαι, τὴν μὲν ἐκ τῶν Ἀσσυρίων μετασταθεῖσαν εἰς τήν μεταξὺ χώραν τῆς τε Παφλαγονίας καὶ τοῦ Πόντου τὴν δὲ εκ τῆς Μηδίας παρὰ τὸν Τάναϊν καθιδρυθεῖσαν, ἧς τοὺς λαοὺς Σαυρομάτας ὀνομασθῆναι. Τούτους δ' ὕστερον πολλοῖς ἔτεσιν αὐξηθέντας πορθῆσαι πολλὴν τῆς Σκυθίας, καὶ τοὺς καταπολεμηθέντας ἄρδην ἀναιροῦντας ἔρημον ποιῆσαι τὸ πλεῖστον μέρος τῆς χώρας. (Diod. Sic., lib. II, cap. XLIII, 6 et 7. Éd. Müller, I, p. 114.)

par les hordes scythes qui se réfugièrent dans la steppe et, sûrement aussi, dans les pays voisins des portes du Caucase.

Mais ces indications que nous fournit la légende ne sauraient tenir lieu d'histoire positive si, par la linguistique, les mœurs, les arts, les Ossèthes ne présentaient pas des caractères sûrement iraniens et complètement étrangers aux peuples de race karthwélienne.

La langue des Ossèthes ou Irons (1) présente dans sa prononciation, sa grammaire et son vocabulaire, des caractères absolument étrangers aux dialectes du Caucase et qui la réunissent au groupe iranien des langues indo-européennes.

Nous rencontrons en effet, dans l'ossèthien, des prononciations appartenant au groupe du *th* anglais, du θ grec, du *c* espagnol : lettres qui ne trouvent pas leur équivalent dans les dialectes caucasiens et qu'il ne faut pas confondre avec le ღ géorgien et ط musulman.

La conservation de la dentale sifflante *th* est d'autant plus remarquable que les Ossèthes n'ont pas d'alphabet indigène, qu'ils n'ont jamais écrit leur langue qu'au moyen des lettres arabes et géorgiennes et que ces alphabets ne leur ont pas fourni de moyens d'exprimer le son θ.

Grammaticalement, l'ossèthien est franchement une langue aryenne; par ses déclinaisons, ses conjugaisons, ses préfixes, il se rapproche du persan, du zend et des idiomes slaves. Ses formes négatives, par exemple, représentées par les syllabes *a*, *an*, *ana*, jointes au mot principal et le précédant, représentent α des Grecs, *in* des Latins, *un* des Allemands. La répétition *ne*, *ne*, est la transcription exacte du *nec nec* latin.

Il serait facile de citer un très grand nombre de ces exemples, mais je crois inutile d'entrer ici dans plus de détails : l'étude analytique de la langue ossèthe a été faite par des savants

1. Ironistan, iron, mots d'origine indo-européenne radical. AR = Aller, atteindre. Ses dérivés sont : en sanskrit, *aram* = vite ; *aris* = guerrier, ennemi ; *âras* = airain, fer ; *aryas*, *âryas* = vaillant, noble ; *irâ* = terre ; de là les mots Arie, Iran, pays des Indiens et des Perses primitifs. (Voyez F.-G. Eichhoff, *Gramm. génér. indo-européenne*, 1867, p. 171.)

très distingués, aux ouvrages desquels je renverrai le lecteur (1).

Quant à la syntaxe, qui, comme on le sait, est l'un des éléments les plus importants dans les comparaisons linguistiques, elle est purement latine, comme on peut en juger par le passage suivant de l'*Oraison dominicale*, emprunté au savant travail de J. Klaproth (2) :

— *Fid*	*makh*	*kkhâtsi*	*dé*	*wol-ârwi*,	*sihdeg wond*
Pater	noster	qui	es	in cœlis,	sanctificetur
Père	notre	qui	es	en ciel,	pur soit

— *nôm*	*dâw*,	*artsâwod*	*da-éldorad*,	*wód bár*
nomen	tuum,	adveniat	tuum regnum,	fiat voluntas
nom	ton,	vienne	ton royaume,	soit volonté

— *dâkhki*	*khhoûd*	*wol-ûrwi*	*áwthé*	*bast*[é]-*il*.
tua	sicut	in cœlo	et	terra in.
ta	comme	en ciel	ainsi	monde sur.

Ajoutons aux comparaisons qui précèdent une série de mots exprimant des idées simples, én mettant en regard les termes équivalents empruntés aux principales langues d'origine aryenne.

PRONOMINAUX NUMÉRIQUES

1 — ossèthe, IOU ; oss. dougour, IAOUE ; persan et kourde, *iék* ; zend, *euo* ; grec, εἷς ; latin, *unus* ; français, *un* ; gothique, *ains* ; allemand, *eins* ; anglais, *one* ; russe, *odin* ; indien, *aikas*.

2 — ossèthe, DOUEH ; persan et kourde, *dou* ; zend, *doué* ; indien, *dvi* ; grec, δύο ; latin. *duo* ; français, *deux* ; gothique, *twai* ; allemand, *zwei* ; anglais, *two* ; russe, *dwa*.

3 — ossèthe, ARTÉ ; oss. dougour, ARTA.

4 — ossèthe, TSOUPPAR ; russe, *tchetyre* ; zend, *tchetweré* ; indien, *tchatour*.

5 — ossèthe, FONZ ; persan, *pendj* ; zend, *peantché* ; indien, *pantcha* ; grec, πέντε ; russe, *piat'*.

6 — ossèthe, AKHSES ; oss. dougour, AKHZASSÉ ; grec ἕξ ; persan,

1. A.-J. Sjögren, *Ossetische Sprachlehre*, Saint-Pétersbourg, 1844. — Miller. *Étude sur la langue et les origines du peuple ossèthe*, 2 vol. in-8 (en russe), Moscou, 1882.

2. J. Klaproth, *Voy. au mont Caucase*, t. II, p. 466.

chech; russe, *chest'*; indien, *chach*; latin, *sex*; zend, *khchoûech*; français, *six*; gothique, *saihs*; allemand, *sechs*; anglais, *six*.

7 — ossèthe, AWD ; kourde, *ahft* ; persan, *haft* ; zend, *hapté* ; grec, ἑπτα ; indien, *saptan*; latin, *septem*; français, *sept*; gothique, *siboun* ; allemand, *sieben* ; anglais, *seven* ; russe, *sem*.

8 — ossèthe, AST ; persan, *hacht* ; kourde, *ahst*; rend, *achté* ; indien, *achtan* ; grec, ὀκτο ; latin, *octo* ; français, *huit* ; gothique, *ahtau* ; allemand, *acht* ; anglais, *eight* ; russe, *osm'*.

9 — ossèthe, FARAST.

10 — ossèthe, DÈZ ; zend, *dezé* ; indien, *daçan* ; grec, δέκα ; latin, *decem* ; français, *dix*, *dizaine* ; gothique, *taihoun* ; allemand, *zehn* ; anglais, *ten*; russe, *desiat'* ; slave, деясть.

100 — ossèthe, ZADDA ; indien, *çatam*; latin, *centum* ; français, *cent* ; persan et kourde, *sad* ; zend, *zeté* ; slave, сотъ ; russe, *sto* ; grec, ἑκατόν.

1000 — ossèthe, DEZ ZADDA = dix cents.

PRONOMS PERSONNELS

Je — ossèthe, AZ ; kourde, *àz* ; slave, *az* ; lithuanien et liewe, *es* ; indien, *aham* ; gothique, *ik*; allemand, *ich* ; anglais, *I*; russe, *ia* ; suédois, *jag* ; grec, ἐγω ; latin, *ego* ; français, *je* ; arménien, *ies*.

Me — ossèthe, MAN ; grec, με, μου, μοι; latin, *me* ; arménien, *miek* ; français, *moi* ; gothique, *mik* ; allemand, *mich* ; suédois, *mig* ; persan, *man*, *men* ; kourde, *men* ; russe, *menia* ; indien, *ma*, *mam*.

Tu — ossèthe, DI, DOU ; grec, συ, τυ ; latin, *tu*; gothique, *thu* ; allemand, *du* ; anglais, *thou* ; persan et kourde, *tou* ; zend, *té* ; indien, *tvam* ; arménien, *tow*, *towk*.

Il — ossèthe, OUI ; persan et kourde, *ou* ; zend, *iuè* ; grec, ἑ, οὑ, οἱ; français, *il*, *lui*, *soi*, *se*.

MOTS USUELS

Acier — Ossèthe, ANDOUN ; wotiake, *andan* (fer.)

Aigu — Ossèthe, TSIRG, TCHIRG ; kourde, *sraf* ; allemand, *scharf* ; anglais, *sharp*.

Arbre — Ossèthe, KKHAD ; breton, *koad* ; walon, *koued* ; roman, *gaut*.

Argent — Ossèthe, AFZIST ; oss. dougour, AJOUESTA ; wotiake, *aswes* ; kourde, *zif*.

Aveugle — Ossèthe, K'HOURM ; kourde, *kor* ; persan, *kour* ; sanskrit, *kourita* ; russe, *kriwoe*.

Beurre — Ossèthe, TSARW ; persan, *tcharb* ; pehlwi, *tcherbi* ; sanskrit, *sarpi*.

Bœuf — Ossèthe, GAL ; persan, *gaw* ; pehlwi, *gao* ; kourde, *gha*, *ghau* ; wotiake, *'skall* (vache) ; allemand, *Kuh* (vache) ; anglais, *cow* (vache).

Branche — Ossèthe, KALIOUZ ; wende et sorabe, *golouza* ; polonais, *golondj* ; grec, κλαδος.

Cervelle — Ossèthe, MAZG ; pehlwi, *mazag* ; persan, *maghiz* ; kourde, *metzi*.

Chat — Ossèthe, GADO, GADI ; slave, *kot* ; anglo-saxon, *kat* ; allemand, *Kater*, *Katze* ; anglais, *cat*.

Chaud — Ossèthe, KARM ; persan et kourde, *garm*, *germ* ; allemand, *warm* ; anglais, *worm*.

— — Ossèthe, TIFDOU ; latin, *tepidus* ; slave, *teplo*.

Chien — Ossèthe, KKHOUDZ, KOUI ; kourde, *koutchik* ; hindoustani, *kouta* ; grec, κύων ; breton, *ki* ; allemand, *Köther*.

Cœur — Ossèthe, ZERDÉ ; slave, *serdgé* ; livonien, *sirde* ; lithuanien, *sirdis* ; allemand, *Herz* ; anglais, *heart* ; zend, *erétsém*.

Cour — Ossèthe, K'HART ; gothique et ancien allemand, *gard*, *garten* (jardin) ; anglais, *garden* ; permien, *karta* ; irlandais, *kourt* ; italien, *corte* ; français, *cour*.

Cuivre — Ossèthe, ARKHWI ; wotiake, *yrgon*, *ärgon*.

Demande — Ossèthe, FARSIN ; persan, *porsiden*, *porsich* ; allemand, *frage* ; russe, *prossit*.

Dent — Ossèthe, DENDEG, DNDAK ; persan, *dendan* ; zend, *dentano* ; pehlwi, *dandan* ; latin, *dens* ; italien, *dente*.

Donne (Je) — Ossèthe, DATTIN, DATOIN ; sanskrit, *dadan* (donnant), *dattas* (donné) ; grec, δοω, διδωμι ; latin, *do*, *dedi*, persan, *daden* ; kourde, *dedim* ; zend, *dad*.

Eau — Ossèthe, DON, DOUN ; oss. dougour, DÔN ; lettonien et leiwonien, *oudens* ; sanskrit, *oudam*, *vaudam* (liquide) ; russe, *woda* ; allemand, *wasser* ; gothique, *wato* ; anglais, *water* ; grec, ὕδος, ὕδρος ; gaelic, *tonn* (vague).

Entends (J') — Ossèthe, K'HOUSSIN ; gothique, *haussen* (ouïe) : persan, *kouch* ; (oreille) allemand, *horen* ; anglais, *to hear* (entendre).

Étalon — Ossèthe, OURS, NAL-BAKH ; akoucha, *ourtchi* ; anglo-saxon, *hors* ; anglais, *horse* ; bengali, *goura*, *gora*.

Étoile — Ossèthe, STALÈH, STAL ; oss. dougour, STALOUTEH ; sanskrit, *stir*, *târam* ; grec, ἄστρον ; latin, *stella*, *astrum* ; gothique, *stairno* ; allemand, *Stern* ; anglais, *star* ; zend, *staranm* ; kourde, *stera*, *sterk* ; persan, *sitareh*.

Fer — Ossèthe, AWSEÏNAK ; kourde, *hassin*, *azen* ; allemand, *Eisen*.

Feu — Ossèthe, ART ; persan, *adzer* ; zend, *atrech* ; latin, *ardor*, *ardere*.

— — Oss. dougour, DJING ; persan, *zeng*, *jeng* (brûlant), *zend* (briquet) ; allemand, *zünden* (allumer).

Fille — Ossèthe, K'HIZG (*filia*) ; kourde *khiz*.

Fils — Ossèthe, FIRT, FART, FAD ; oss. dougour, FOURT ; persan, *fersend* ; zend, *pothré* ; sanskrit, *poutra* ; grec, παις ; latin, *puer*.

Garçon — Ossèthe, LAPPOU ; slave (plus. dial.) *khlapets* ; polonais, *khlopets*.

Glace — Ossèthe, IKH, YIKH ; oss. dougour, YEKH ; persan et kourde, *yekh* ; aghwan, *yakh* ; hindoustani, *youkh* ; wogoule et otiake, *yenk* ; anglais, *ice* ; allemand, *Eis*.

Grand — Ossèthe, ISTIR, STIR ; oss. dougour, STOUR ; ancien allemand, *stour* ; allemand, *stark* (fort) ; suédois, *stourt* ; danois, *stour* ; lettonien, *stour*.

Homme — Ossèthe, LAH, LEG; bengali, *loghé*; dekan, *loag*; allemand, *Leute*.

Jeune — Ossèthe, NOAGH, NOWAG; persan et kourde, *nou*, *naw*; (neuf); allemand, *neu*; anglais, *new*; latin, *novus*; slave, *novo*.

Jument — Ossèthe, IEWS; persan, *asp* (cheval); kourde, *hasp* (cheval); zend, *aspo* (cheval); grec, ἵππος (cheval).

Lumière — Ossèthe, ROUKHS; persan, *rouch*; pehlwi, *rochneh*: latin, *lux*; sanskrit, *laucanam* (œil, flambeau), *laucayan* (luisant); grec λυχνος; allemand, *Licht*; anglais, *light*.

Matin — Ossèthe, RADI, RAÏSSO; lithuanien, *ritas*; lettonien et liewe, *rits*; slave, *rano*.

Mère — Ossèthe, MAD; oss. dougour, MADÉ; sanskrit, *matṛ*; grec μήτηρ; latin, *mater*; allemand, *Mutter*, anglais, *mother*; persan, *mader*; slave, *mat*; pehlwi, *madée*.

Mort (un) — Ossèthe, MARTTI; persan, *murdeh*, *merg* (mort); kourde, *mer*, *meria*; zend, *mreté* (mortel), *mret* (mort); pehlwi, *mourd* (mort); bengali, *mort*; latin, *mortuus* (mort); anglais, *murder* (meurtre).

Nom — Ossèthe, NOM; sanskrit, *nama*; latin, *nomen*; persan, *nâm*; allemand, *Nahme*; anglais, *name*.

Obscur — Ossèthe, TAR, TALING; kourde, *tari*; pehlwi, *tarik*; anglais, *dark*.

Ongle — Ossèthe, NAKH, NAEKH; persan, *nakhen*; hindoustani, *nouk*; allemand, *Nagel*; aghwan, *nouk*; russe, *nogti*; lithuanien, *nagai*.

Os — Ossèthe, STEG, ASTEZ; zend, *astem*; pehwi, *ast*; grec, ὀστῶν; kourde, *hasti*.

Ours — Ossèthe, ARS; latin, *ursus*; persan, *khars*; kourde, *kartch*; basque, *artsa*.

Peau — Ossèthe, TSARM; persan, *tcharm*; kourde *tcherma*; grec, δέρμα.

Père — Ossèthe, FID; oss. dougour, FIDDE; sanskrit, *piti*; persan, *peder*; grec, πατήρ; latin, *pater*; zend, *fedre*; gothique, *fadar*; allemand, *Vater*; anglo-saxon, *fader*; anglais, *father*.

Pied — Ossèthe, KAKH ; zyraine et permien, *kok* ; lithuanien, *koïa* ; livonien, *kaïa*.

Pluie — Ossèthe, WARAN, OUARAN ; persan et kourde, *baran* ; pehlwi, *waran* ; zend, *wero*, *awaré* ; aghwan, *baran* ; irlandais, *forrin*.

Porte — Ossèthe, DOUAR ; grec, θύρα ; slave, *dver* ; persan, *der* ; allemand, *Thor*, *Thur*.

Rouge — Ossèthe, SIRKH, SYRKH, SOURKH ; persan, *sourkh* ; kourde, *sôr* ; lettonien et liewonien, *sarkans*.

Sœur — Ossèthe, KHO, KHORRA ; pehlwi, *khoh* ; persan, *khoudâher* ; afghan, *khour* ; walon, *khouar* ; breton, *hoar* ; gallois, *khor*.

Soleil — Ossèthe, KHOURR, persan, *khour* ; zend, *kouéré* ; pehlwi, *khorchid*.

Vieux — Ossèthe, SAROND, SERIND ; oss. dougour, SIROUND ; persan, *zer* ; pehlwi, *zerman* ; zend, *zeoroue* ; mordouane, *syré* ; arménien, *dzier* ; sanskrit, *djera*.

Ce court exposé des éléments de la langue ossèthe nous permet de tirer, au point de vue des origines, des conclusions de la plus haute importance. En effet, les idées simples sont rendues par des mots aryens appartenant, non seulement aux dialectes iraniens, mais aussi aux langues européennes. Souvent même les racines sont moins nettes du côté de la Perse que de celui de l'Europe. Ce fait semblerait indiquer que les Irons ne séjournèrent pas longtemps dans la Perse, qu'ils forment un rameau direct de la famille aryenne et non une branche du groupe iranien ; leur contact avec les Persans et les Kourdes a toutefois exercé sur leur vocabulaire une influence très marquée mais dont la date semble être postérieure à la connaissance des métaux, si nous en jugeons par le vocabulaire.

Par suite de la parenté proche qui existe entre l'osséthien et les langues européennes, l'hypothèse d'une colonisation linguistique des Caucasiens, sans le secours d'une migration et par simple contact, est inadmissible. D'ailleurs les langues primitives auraient laissé de nombreuses traces dans les mots répondant aux pensées

simples et les termes étrangers ne se seraient introduits qu'en raison de l'apparition d'idées nouvelles.

On peut voir qu'en osséthien, les noms des métaux présentent tous des origines aryennes ; il est donc certain que les Irons apportèrent avec eux dans le Caucase la connaissance de l'or, de l'argent, du cuivre et du fer, alors que les indigènes, eux aussi, étaient en possession des mêmes métaux, car les noms qu'ils leur donnent n'ont rien de commun avec les termes employés par les Indo-européens.

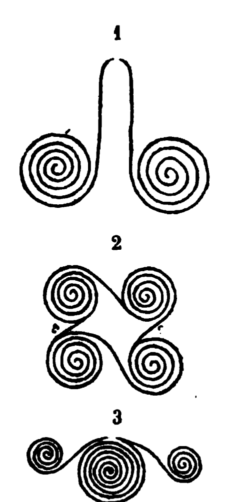


Fig. 194. — Ornements en spirale. 1 et 2, Danemark ; 3, Koban.

Mais aux caractères linguistiques déjà si précis, viennent se joindre les données archéologiques.

Si nous comparons entre eux les résultats fournis par les fouilles dans la grande chaîne du Caucase et dans l'Arménie russe, nous nous trouvons en présence de deux arts bien distincts, caractérisés par des formes spéciales, par des procédés différents ; les mœurs ne furent évidemment pas les mêmes chez les diverses tribus, et les distinctions que l'histoire et la linguistique établissent entre les Ossèthes et les Karthwéliens se retrouvent dans les moindres restes que nous révèle l'archéologie.

L'un des traits caractéristiques de l'art kobanien est l'usage de la spirale (fig. 194) dans l'ornementation (1) comme dans les formes générales des bijoux (2). On la retrouve gravée sur les armes et les divers objets, formant la tête de ces grandes épingles (3) qui se rencontrent si fréquemment dans les sépultures de l'Osséthie, composant les bracelets, les bagues et la plupart

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. I, fig. 2 ; pl. VIII, fig. 1 et 6 ; pl. IX, fig. 1 et 4 ; pl. IX *bis*, fig. 3 ; pl. X, fig. 1 et 2 ; pl. X, fig. 2 ; pl. XI, fig. 4 et 5.

2. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. XV, fig. 12 et 13, (bagues) ; pl. XVI, fig. 1 à 6 (bracelets), fig. 7 à 11 (bagues) ; pl. XVII, fig. 1 et 2 (brassards), fig. 3 à 6 (ornements de cheveux) ; pl. XVIII, fig. 1 à 6 (bracelets et brassards) ; pl. XXVII, fig. 6 (agrafe) ; pl. XXIV, fig. 1 à 7 (hélices de bronze).

3. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. XX, fig. 5 à 8.

des objets de parure. Il n'en est pas de même dans les mobiliers funéraires des peuples de la Transcaucasie proprement dite, car les recherches dans l'Arménie russe et la vallée de la Koura établissent que cet élément décoratif ne fit son apparition, dans ces pays, que vers la fin de la période d'inhumation. Il se présente sur les bordures des ceinturons de bronze, qui donnent aux tombeaux un caractère si particulier et les séparent nettement des sépultures qui les ont précédés.

Les ceintures étaient déjà employées antérieurement aux sépultures du dernier âge, mais elles ne présentaient pas les mêmes caractères ; plus étroites et plus épaisses, elles ne sont jamais ornées ; ce n'est que plus tard qu'elles se développèrent au point de devenir de véritables armes défensives. C'est alors qu'elles se couvrirent de gravures, que la spirale fit son apparition et que les arts, sortant des ornements géométriques, employèrent les représentations animales (1). Dans les civilisations plus anciennes, la gravure au trait n'existe qu'à l'état rudimentaire et les motifs de décoration sont d'une grande simplicité.



Fig. 195. — Représentations animales gravées au trait (Koban), 1/2 gr. nat.

Les représentations animales (fig. 195) dénotent, chez les peuples qui en faisaient usage en Arménie, un état avancé dans les arts, et cet état ne semble pas être le produit de progrès indigènes, mais bien d'influences extérieures ; c'est ainsi que nous rencontrons en France le renne, le mammouth et bien d'autres animaux gravés dans les grottes de la Dordogne et que, plus tard, avec la pierre polie et le bronze, ces représentations disparaissent ;

1. Les représentations animales, dans le grand et le petit Caucase, présentent exactement les mêmes caractères artistiques. Comparer dans E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, pl. II, fig. 1 à 3 ; pl. III, fig. 1 à 4 ; pl. IX, fig. 5 ; pl. X, fig. 1 à 4 ; pl. X *bis*, fig. 2 à 4, avec les fig. 182 à 191 du présent mémoire, et aussi avec les gravures modernes de Perse et du nord de l'Inde.

que les Polynésiens, fort habiles dans l'ornementation de leurs armes, ne savent dessiner ni les animaux ni les plantes; enfin que les Karthwéliens reçurent probablement de l'Iran la connaissance des figures animales qu'ils ne possédaient pas naturellement (1).

En Europe comme au Caucase, les représentations animales, postérieures à la connaissance du bronze, semblent avoir été répandues par des tribus aryennes; les trouvailles dans le bassin méditerranéen semblent donner raison à cette hypothèse. Quant aux origines des arts chaldéen, égyptien et hétéen, nous ne possédons aucune donnée de nature à autoriser même des suppositions.

La transformation qui s'opéra dans les arts à cette époque ne peut, en aucun cas, être attribuée à des progrès indigènes; des éléments nouveaux apparaissent (2) et, sans nul doute, nous devons y voir le résultat d'une influence étrangère très marquée.

Dans le Daghestan (3), où, malheureusement, les recherches ont été peu suivies, les nécropoles ont révélé l'existence d'un art voisin de celui des Ossèthes, mais dans lequel certains éléments, comme la spirale, font entièrement défaut.

D'un autre côté, les découvertes récentes dans les régions extérieures au Caucase, permettent de reconnaître la présence de la spirale dans les monuments de la Basse Chaldée, dans l'Assyrie, la Perse, la Médie, pays qui, comme on est en droit de le supposer, eurent les mêmes origines artistiques, et dont les caractères spéciaux ne se développèrent que plus tard, suivant les aptitudes de chacun des peuples. Chez les Hétéens, au contraire, la spirale est très rare (4); peut-être même n'existe-t-elle qu'à titre d'exception.

Comme on le voit, à l'époque des premiers tombeaux du Lelwar, l'usage de la spirale dans l'ornementation était cantonné dans la

1. Cf. John Lubbock. *Orig. civilis.*, trad. fr., 3e édit., p. 28.

2. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II. Atlas, à la pl. X *bis*, f. 4. les animaux représentés semblent être des lions, tandis que Pl. X *bis*, fig. 3, je crois pouvoir reconnaître des tigres dans les animaux figurés debout.

3. Germain Bapst, *Souv. du Caucase*, *fouilles sur la grande chaîne*, dans la *Rev. Archéolog.*, 1885.

4. Cylindre du Musée du Louvre, dans E. Babelon, *Man. d'archéologie orientale*, p. 216, fig. 162.

Mésopotamie et les plateaux de l'Iran. Ce n'est que plus tard que cette forme fit son apparition dans la Transcaucasie; les tombes des derniers âges nous en donnent la preuve.



Fig. 196. — Ornement d'or en spirale trouvé à Hissarlik (Musée de Berlin).

Si nous suivons au travers des pays aryens l'emploi de la spirale comme motif de décoration, nous le retrouvons à Hissarlik (fig. 196) (1), dès l'époque de la seconde ville préhistorique, alors qu'il fait défaut au temps de la première ; nous le voyons en Grèce (fig. 197), en Étrurie, en Autriche (2), en Prusse (3), en Italie (4), en Gaule (fig. 198), dans les cités lacustres (fig. 199), dans les nécropoles de la Marne (5), en Espagne, en Scandinavie (fig. 200), etc., pays où, de même qu'en Osséthie, cette forme est très fréquente (fig. 201, 202 et 203) (6).



Fig. 197. — Vase de terre orné d'une spirale (Santorin. — Musée du Louvre).

L'usage de la spirale constitue donc, pour l'art kobanien, un caractère particulier, bien net, très répandu, séparant les formes d'Osséthie de celles des autres parties du Caucase, et nous sommes autorisés à penser que si, plus tard, les Karthwéliens adoptèrent ce mode d'ornementation, ce ne fut qu'à la suite de leur contact avec les Aryens qui l'avaient apporté dans leurs migrations. Peut-être même cette forme est-elle l'une des caractéristiques de la race indo-

Fig. 198. Fig. 199.

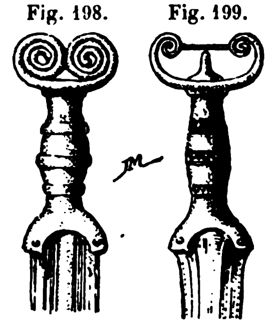


Fig. 198.—Poignée d'épée en bronze (Lyon. — Musée de Rennes).
Fig. 199. — Poignée d'épée en bronze (lac de Luyssel), canton de Vaud. — Musée de Berne), 1/4 gr. nat.

1. H. Schliemann, *Ilios*, trad. fr., p. 568, fig. 745 à 748 ; p. 616, fig. 893, 899 ; p. 618, fig. 900 à 902, 912-914 ; p. 619, fig. 917 ; p. 624, fig. 937 et 938.
2. Temesvar (Hongrie), Gulbin près de Birze, Klubœreck-Wielki (Galicie.) Liptau (Hongrie).
3. Blodesheim (Hesse rhénane), Altenau, Lubostrow (Posen).
4. Nécropole de Vedana, palafitte de Peschiera, nécrop. d'Este.
5. Sépultures de Champigny (Aube) (Coll. Nicaise).
6. Coll. Siret.

européenne, mais les découvertes ne sont pas encore assez complètes pour qu'il soit permis de se prononcer.

Parmi les formes les plus remarquables de l'art kobanien, sont les représentations humaines (fig. 204) (1) et animales (fig. 205 et 206) (2), qui manquent entièrement dans la petite chaîne du Caucase avant l'époque des grandes ceintures et qui, probablement, ne se trouvent dans le Daghestan (fig. 207) (3) que par suite du contact des Ossèthes avec leurs voisins les Lesghiens.



Fig. 200. — Épées de bronze (Danemark. — Musée de Copenhague), 1/4 gr. nat.

J'ai fait observer précédemment qu'en Arménie, le corps humain, dont les gravures nous fournissent plusieurs exemples (fig. 208) (4), est toujours surmonté d'une tête animale et que, jusqu'ici, jamais la face humaine n'a été rencontrée. Toutefois, ce fait, bien que très important, peut n'être dû qu'à des différences religieuses, les Karthwéliens d'Arménie n'ayant adopté de l'art de leurs nouveaux voisins du nord que les formes qui n'étaient pas en opposition avec les croyances indigènes.



Fig. 201. — Bracelet de bronze (Koban).

Parmi les objets qui furent trouvés dans la nécropole de Koban

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. XXVI, fig. 1 et 2.

2. « A Koban, parmi les animaux les plus souvent reproduits, on peut reconnaître des carnassiers tels que le loup, le renard, l'ours, le lynx et la panthère, tous assez répandus dans les régions qui avoisinent le Caucase ; puis deux chiens domestiques encore employés, l'un pour la garde des troupeaux, l'autre comme chasseur. On remarque ensuite l'onagre ou âne sauvage, inconnu au Caucase, mais connu dans le désert iranien et dans la Haute Mésopotamie, voisine de l'Arménie. » (E. Chantre, *Rech. anthrop. Caucase*, t. II, p. 97.) « A côté de ces types (cervidés), il s'en montre un autre qui ne saurait être rapporté au cerf proprement dit ; ce sont des cervidés à ramure différente des précédents et porteurs d'une robe tachetée qui les rapproche des daims. Cette forme n'est pas signalée dans la grande chaîne, mais elle est commune dans l'Arménie, le Kurdistan, le nord de la Perse et en Assyrie. » (*Id.*, p. 98.) Le cerf, le daim, la gazelle et l'ibex sont fréquemment représentés dans l'ornementation assyrienne (Cf. Rawlinson, *Ancient monarchies*, t. I, p. 225).

3. Germain Bapst, *Fouilles dans le Caucase*, dans la *Rev. archéol.*, 1885, pl. III.

4. V. le présent mémoire, fig. 54 et 145.

se trouve une plaque de bronze découpée à jour (1), représentant deux quadrupèdes, probablement des tigres, dressés sur leurs pattes de derrière et dans l'attitude de la lutte. Or, le tigre, on le sait, n'existe pas et n'a jamais existé dans les montagnes du grand Caucase; il vit dans le Linkoran, le Mazandéran et la Perse; par suite, la pensée artistique qui a présidé à la création de cet objet ne peut être indigène : elle vient des pays où les grands félins sont, de nos jours encore, redoutables.

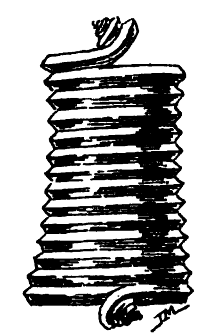


Fig. 202. — Brassard de bronze en spirale (Koban. — Musée de Saint-Germain), 1/4 gr. nat.

L'identification des animaux figurés sur la plaque avec le tigre ne peut être mise en doute: les formes sont parfaitement reconnaissables, et de tous les animaux sauvages vivant au Caucase, l'ours est le seul qui puisse inspirer la pensée d'une semblable composition, mais l'ours est, par ses formes, tout différent des animaux représentés. Cette plaque donne encore une indication de plus sur l'origine étrangère au Caucase des tribus qui vécurent à Koban, lors des inhumations, et, si nous cherchons chez les peuples voisins des représentations analogues à ce sujet, nous nous trouvons encore reportés vers la Chaldée, l'Assyrie et l'Iran (2).



Fig. 203. — Boucle de bronze, ornement de cheveux (Koban. — Musée de Tiflis), 1/2 gr. nat.

Un autre caractère distinctif, entre l'art kobanien et les formes karthwéliennes, est celui du pommeau des armes (3). Alors qu'en Arménie les poignées se terminent par une partie sphérique ou tout au moins arrondie (4), et en cela se rapprochent des formes assyriennes, à Koban, au contraire, les pommeaux sont munis de grandes ailettes ana-



Fig. 204. — Représentation humaine (Koban).

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. XIII bis, fig. 3.
2. Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art assyr. et chald.*, p. 62, fig. 6; p. 680, fig. 336; p. 681, fig. 337, 338; p. 675, fig. 332. — E. Babelon, *Man. d'arch. orient.*, p. 156, fig. 113; p. 157, fig. 114; p. 195, fig. 139, 141; p. 216, fig. 162.
3. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, p. V *bis*, VI, VI *bis*, VII.
4. V. dans le présent mémoire, fig. 34, 35, 37.

logues à celles de Hallstatt (1). Quant aux lames, leur état de conservation dans les tombes ossèthes ne permet aucune comparaison (fig. 209) (2).



Fig. 285. — Tête de tour en bronze (Koban. — Musée de Tiflis).

Les différences que je viens de signaler se retrouvent dans la plupart des objets trouvés à Koban, dans les haches (3), les torques (4), les pendeloques, etc., mais il faut avoir grand soin d'exclure des comparaisons, les objets que fournissent les sépultures d'Arménie à l'époque des grandes ceintures, car ces tombes marquent la période de transformation des arts karthwéliens sous l'influence des migrations étrangères. Toutefois, les épingles qui, comme on le sait, sont d'une fréquence extrême dans les nécropoles du Lelwar, semblent avoir toujours conservé leur caractère indigène tout en se modifiant suivant les époques, elles ne sont jamais comparables à celles de l'Ossèthie, dont les formes se retrouvent dans tous les pays aryens d'Europe.

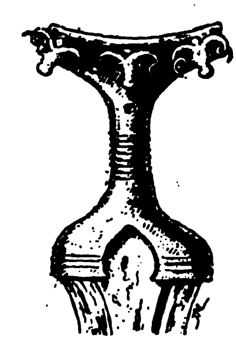


Fig. 206. -- Manche de poignard avec représentations animales (Koban. — Musée de Saint-Germain), 1/4 gr. nat.

Nous avons vu que le swastika se rencontre aussi bien à Koban qu'au Lelwar (5), mais l'apparition de cette forme ne peut être confondue avec celle de la spirale et des figures animales; elle remonte à des âges beaucoup plus reculés et tout porte à croire que dès l'époque des premiers royaumes chaldéens, ce signe était déjà répandu dans toute l'Asie antérieure et la majeure partie de l'Europe.

1. Nécropole de Halstatt, tumuli de Sainte-Foy (Tarn) et d'Alaise (Doubs).

2. E. Chantre, *op. cit.*, t. II, atlas, pl. VII. Par suite de la grande distance qui sépare Koban des gîtes de fer, ce métal était très rare et les armes, très légères, ne se sont pas conservées.

3. E. Chantre, *op. cit.*, t. II, atlas, pl. I, II et III.

4. E. Chantre, *op. cit.*, t. II, atlas, pl. XIV.

5. A Koban, le swastika se rencontre sous sa forme simple et sous ses formes dérivées. V. E. Chantre, *op. cit.*, t. II, atlas, pl. IX, fig. 2, tandis qu'au Lelwar, je n'ai jamais rencontré que le type primitif.

Comme on le voit, les différences sont notables entre l'art kobanien et celui des Karthwéliens au début de l'état du fer, mais pendant que nous suivons en Arménie les transformations successives au travers des âges, nous nous trouvons toujours à Koban en face d'un art bien défini et présentant les mêmes caractères.

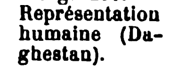


Fig. 207. — Représentation humaine (Daghestan).

Si l'art kobanien diffère de celui des Karthwéliens, les procédés d'exécution sont aussi plus avancés dans les nécropoles d'Osséthie que dans celles de l'Arménie, et cependant on devrait s'attendre à rencontrer l'inverse, puisque les habitants du Lelwar, dès longtemps accoutumés au travail des métaux, étaient dans les conditions les plus favorables au développement des arts du fondeur, du ciseleur et du batteur en métaux.

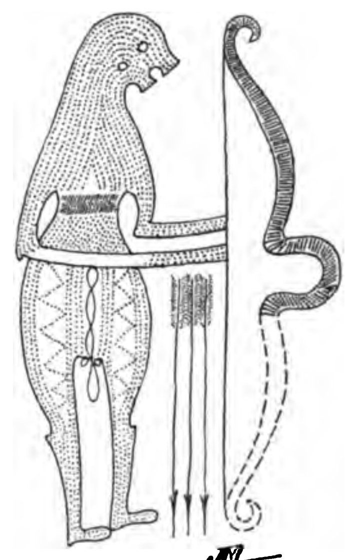


Fig. 208. — Représentation humaine d'après une ceinture gravée (Lelwar, Arménie russe).

Dans l'origine, en Arménie, le bronze était coulé, puis grossièrement poli et travaillé au burin. Plus tard, à l'époque où le travail est le plus perfectionné, les tôles de bronze sont plus fines, plus larges, gravées avec grand soin ; mais nous ne voyons apparaître le repoussé que sur fort peu de pièces, et encore est-il rudimentaire. En Osséthie, au contraire, le cuivre est travaillé au marteau avec une habileté remarquable : les Kobaniens ont des vases métalliques (fig. 210) de grande dimension et sans soudure (1); leurs bijoux sont gravés en champlevé (2) et plus seulement au trait; quelques-uns enfin, probablement les moins anciens, portent des incrustations du fer dans le bronze

1. E. Chantre, *Recherches anthrop. dans le Caucase*, t. II, atlas, pl. XXXI, fig. 1 ; pl. XXXII, fig. 1 à 3.

2. *Id.*, pl IX, fig. 1, 2 et 4 ; pl. X, fig. 2 à 4 ; pl. X *bis*, fig. 2 et 3 ; pl. XI, fig. 2 et 3 ; pl. XIII, fig. 1 ; pl. XX *bis*, fig. 2.

(fig. 211) (1), de véritables damasquinures dont l'Arménie ne renferme pas d'exemple.

L'art du fondeur est lui-même plus développé chez les Ossèthes que dans les montagnes du Lelwar ; ce ne sont plus seulement des formes simples comme les bracelets, les épingles, les fibules, que les ouvriers coulent dans leurs moules, mais bien de véritables statuettes représentant avec des reliefs variés l'homme et les animaux (2). Ce progrès semble s'être répandu seulement dans la grande chaîne (3) et n'être pas descendu dans la vallée de la Koura, car dans les nécropoles du petit Caucase je n'ai jamais rencontré de témoins d'un art aussi élevé.

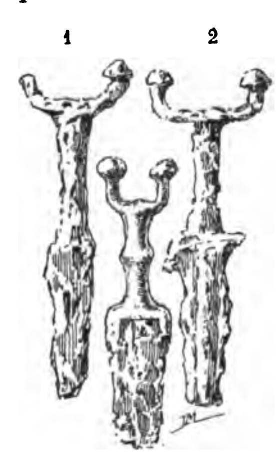


Fig. 209. — N° 1, poignard de fer (Koban) ; N° 2, poignard de fer, tumulus de Ste Foy (Tarn) ; N° 3, poignard de fer, tumulus d'Alaise (Doubs), 1/4 gr. nat.

Pendant que s'introduisaient au Caucase les procédés nouveaux dont je viens de parler, la poterie elle-même subissait une transformation (fig. 212 et 213) (4). Les anciens dessins géométriques obtenus au brunissoir faisaient place aux traits gravés au couteau, et les figures animales apparaissaient dans la forme générale (5) et dans l'ornementation (6). Les vases trouvés à Koban ne rappellent en rien ceux des premières sépultures d'Arménie ; mais avec l'arrivée des représentations animales, des larges ceintures et de l'orne-

1. *Id.*, pl. IX *bis*, fig. 1 à 3 ; pl. X, fig. 1.

2. E. Chantre, *op. cit.*, Koban, pl. V *bis*, fig. 3 ; pl. VI, fig. 1 ; pl. VI *bis*, fig. 1 à 3 : pl. VIII, fig. 10 ; pl. XI *bis*, fig. 6 à 12 ; pl. XIX *bis*, fig. 6, 7 et 8 ; pl. XX, fig. 1 ; pl. XXII, fig. 4 ; pl. XXIII, fig. 1 à 12 ; pl. XXIV, fig. 1 à 18 ; pl. XXV, fig. 1 à 13 ; pl. XXVI, fig. 1 à 13. — Stépan-Tzminda (Kazbek), pl. LVII, fig. 1 à 3 ; pl. LVIII, fig. 1 à 11. — Gori (influence ossèthe), pl. LX, fig. 1 à 3.

3. Les trouvailles de Stépan-Tzminda sont, par suite du voisinage immédiat des Ossèthes, assimilables a celles de Koban situé au cœur de l'Ossèthie ; celles de Gori, à la sortie des défilés du Dariall, en Géorgie, sont empreintes de l'influence kobanienne ; il en est de même que le Daghestan, mais l'art ossèthe ne s'y montre pas dans toute sa pureté, et les anciennes formes laissent encore de nombreuses traces, moins nettes cependant que dans le massif du Lelwar, par suite de la proximité immédiate des Irons.

4. V. dans le présentm émoire, p. 151, fig. 162 ; p. 153, fig. 163 ; p. 155, fig. 169.

5. *Id.*, fig. 169.

6. *Id.*, fig. 163 et. E. Chantre, *op. cit.*, pl. XXXVI *bis*, fig. 3.

ment en spirale dans ces pays, nous voyons de nouvelles formes copiées sur le type kobanien.

Ajoutons à cette étude comparative qu'en Osséthie on a rencontré un assez grand nombre de pendentifs en bronze représentant une main (1), fait qui ne s'est produit dans aucune sépulture pré-armenienne, et qui semble dénoter des croyances religieuses spéciales, étrangères aux tribus karthwéliennes.



Fig. 211. — Vases de bronze (Koban. — Musée de Saint-Germain).

Dans les siècles qui suivirent, à mesure que les modifications se produisirent dans les mœurs et dans les arts, les formes primitives s'atténuèrent, le mélange entre les éléments aryens et karthwéliens devint plus complet, les procédés nouveaux tels que la soudure, le filigrane (2) et l'émail (3) transformèrent la forme des bijoux, et l'influence grecque vint augmenter encore la confusion. Cependant, au milieu de ces combinaisons multiples des arts de diverses races, les formes primitives se retrouvent encore parfaitement reconnaissables dans les mobiliers funéraires de Kamounta, de Kambylte et de Samthavro.

A cette époque, les représentations de l'homme (4) et des animaux (5) ont conservé leurs caractères, les grandes épingles de Koban sont à peine modifiées (6), les pendeloques (7) sont les mêmes qu'au temps de Redkine-lager, et dans les fibules (8) on

1. E. Chantre, *op. cit*, pl. XI *bis*, fig. 11 ; pl. XII, fig. 7 ; pl. XXVII, fig. 10. A Vulci (Italie), une main analogue a été rencontrée.

2. E. Chantre, *op. cit.*, t. III, Atlas, pl. XIII, fig. 3 à 24 ; pl. XIV, fig. 1 à 22 (Kamounta et Kambylte).

3. *Id.*, pl. XX, émaux cloisonnés de Kamounta et de Kambylte ; l'existence de l'émail dans la bijouterie kobanienne n'est pas encore démontrée d'une façon absolue (E. Chantre, *op. cit.*, t. II, p. 54).

4. E. Chantre, *op. cit.*, t. III, atlas, pl. III, fig. 1, 3 à 10 ; pl. IV, fig. 4 à 12 ; pl. V, fig. 1 à 4 ; pl. XV, fig. 1 à 2 ; pl. XVII, fig. 5 (Kamounta et Kambylte) ; pl. XXIV, fig. 3 à 6 (Samthavro).

5. *Id.*, pl. III, fig. 2 ; pl. IV, fig. 1 à 3 ; pl. VI, fig 5, 7, 9 à 17 ; pl. XV, fig. 3 à 6 ; pl. XVII, fig. 9 ; pl. XIX, fig. 1 et 2 ; pl. XX, fig. 6 (Kamounta, Kambylte.)

6. Pl. I, fig. 1 à 8 (Kamounta et Kambylte).

7. *Id.*, pl. V, fig. 1 ; pl. XV, fig. 10.

8. *Id.*, pl. XV, fig. 15 à 18.

retrouve le type le plus ancien. Mais, à côté de ces vestiges d'un art primitif, nous voyons apparaître l'élégante bijouterie grecque (1) et les principaux motifs de l'ornementation franque (2), telle que nous la trouvons dans les nécropoles de la Gaule et de presque toute l'Europe (3).



Fig. 211. — Agrafe de ceinture, incustrée de fer (Koban. — Musée de St-Germain).

Il est aisé de se rendre compte des transformations qui s'opérèrent, d'après les mobiliers funéraires de Kamounta, Kambylte et Samthavro. Les habitants des pays voisins de ces nécropoles, après avoir partiellement adopté l'art iranien des Ossèthes, reçurent des Grecs de nouvelles formes qui, plus tard, furent encore modifiées sous l'influence des Barbares du nord. Les traces de ces quatre origines artistiques sont restées séparées dans leur existence commune et ont formé cet ensemble auquel M. E. Chantre donne le nom de scytho-byzantin.



Fig. 212. — Vase de terre avec gravure au couteau (Koban. — Musée de Lyon).

Au point de vue des arts et de l'industrie, les plus anciennes nécropoles d'Osséthie diffèrent entièrement de celles de l'Arménie russe.

Les mobiliers de ces divers tombeaux ne présentent entre eux aucune analogie, et ceux de Koban se rapprochent beaucoup plus des trouvailles faites en

1. *Id.*, pl. XIII, fig. 24, 26; pl. XIV, fig. 1 à 22 et 27; pl. XXIV, fig. 1, 2, 7, 9, 10 11, 12.

2. *Id.*, pl. VI, fig. 2, 3, 4, 7, 17; pl. XIII, fig. 1 à 23 et 25, 26; pl. XIV, fig. 23 à 26; pl. XV, fig. 7 et 12; pl. XVI, fig. 7 à 11; pl. XVII, fig. 3, 10 et 11; pl. XIX, fig. 1 à 13 (Kamounta et Kambylte).

3. (Gaule), Cf. Beaudot. *Mém. antiq. Côte d'Or*, t. V. — Cochet. *Seine-Inf.* — Frédéric Moreau. *Coll. Caranda, Sépulture de la Sablonière*, etc. — (Angleterre), Akermann, *Remains of pag. Saxond.* — Neville, *Saxon obseq.* — (Scandinavie), O. Montelius, *Antiq. Sued.*, *Rem. from iron age of Scandin.* — Vorsaae, *Nordlishe Oldsag.* — Musée de Saint-Germain-en-Laye, de Rouen, d'Amiens, d'Arras, Mus. britannique, Musées de Copenhague, de Stockholm, etc...

Europe (1) que de celles effectuées dans les plus anciennes sépultures de l'Arménie. Ces faits, qui viennent contrôler les données historiques et linguistiques sur les origines des tribus ossèthes, les séparent des peuples caucasiens pour les rapprocher des races indo-européennes qui ont peuplé l'Occident.

Si l'histoire se taisait sur les Ossèthes, si les Irons d'aujourd'hui parlaient un dialecte karthwélien, nous serions en droit de chercher ailleurs que dans une origine ethnique, étrangère au Caucase, les débuts de leurs caractères artistiques spéciaux; nous serions forcés d'admettre des influences n'ayant pas laissé d'autres traces, et c'est en Scythie, dans la terre des mystères, que nous chercherions à retrouver les causes de cette anomalie; mais l'histoire et la linguistique nous guident, l'archéologie les contrôle, tous les documents sont d'accord. Il semble difficile aujourd'hui de ne pas considérer les Ossèthes et leurs ancêtres de Koban comme des Aryens, et de ne pas accepter cette nécropole comme le type, au Caucase, de l'art indo-européen.

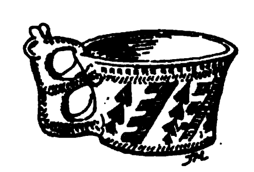


Fig. 213. — Vase de terre avec gravures au couteau et représentation animale (Koban. — Musée de Vienne).

Les formes artistiques semblent, en Europe, être en relations directes avec les idiomes parlés par les peuples chez lesquels elles se développèrent. Les influences extérieures se traduisirent chez les nations naissantes aussi bien par des innovations dans les mœurs et les arts que dans le vocabulaire et les formes grammaticales.

« Ne sommes-nous pas autorisés à penser, dit M. Alexandre Bertrand, dans son remarquable travail sur la Gaule, qu'il faut reconnaître pour l'industrie du bronze, comme pour les langues ariennes, une origine commune avec des centres de développements ultérieurs partiels et indépendants? De nombreuses observations de détail militent en faveur de cette dernière thèse. Il y a même entre ces deux ordres de faits, les faits linguistiques et les

1. M. E. Chantre lui-même (*Op. cit.*, p. 96) s'exprime ainsi au sujet de l'art kobanien : « Les nombreuses comparaisons que nous avons établies en décrivant les mobiliers funéraires de Koban ont prouvé surabondamment la parenté étroite qui existe entre notre nécropole ossèthe et les congénères occidentales. »

faits industriels, des analogies singulières (1). » La théorie émise par le savant directeur du Musée de Saint-Germain est applicable à toute l'Europe, c'est-à-dire à tous les pays où les recherches ont fourni des documents positifs. Au Caucase même, dans l'art kobanien, elle trouve encore de nouvelles preuves.

Nous avons vu qu'avant l'arrivée des Irons dans la grande chaîne les métaux étaient connus, mais que les Ossèthes apportèrent avec eux des traditions artistiques différentes de celles des anciens peuples touraniens. Le résultat de cette migration fut que les Karthwéliens modifièrent leur style primitif tout en conservant certaines formes parallèlement aux nouvelles; l'influence qu'ils venaient de subir était iranienne et les rapprochait de l'art aryen, depuis longtemps alors répandu dans l'Europe occidentale, car pendant que les divers rameaux européens de la grande famille des Aryas enseignaient à la Germanie, à la Gaule et aux pays méditerranéens, des arts jusqu'alors inconnus, leurs congénères de l'Iran restaient stationnaires, et ce ne fut qu'à la suite de circonstances politiques favorables qu'ils atteignirent les régions transcaucasiennes.

Linguistiquement, les Ossèthes sont aryens; par leurs formes artistiques, ils se rapprochent de la branche indo-européenne de leur famille, tandis que les Karthwéliens, dont la langue ne présente aucune analogie avec le sanskrit, possèdent un art spécial n'ayant pas de correspondant en Europe. L'émigration des Irons est un cas particulier du grand mouvement aryen, postérieur à toutes les invasions de cette famille en Europe, et les particularités mêmes qui l'entourent sont des preuves bien concluantes en faveur de l'hypothèse émise par M. A. Bertrand.

Malheureusement, le pays de l'Iran et de la Transoxiane ne nous ont pas encore fourni de documents datant de l'époque où les diverses branches aryennes ne s'étaient pas encore séparées. C'est à M. le général Komaroff que reviendra l'honneur de préciser les origines de cet art dont nous suivons si clairement les diverses phases.

Les chroniques géorgiennes, en rappelant les mœurs dissolues

1. A. Bertrand, *Archéol. celt. et gaul.*, 2e édit., p. 200.

des anciens Karthwéliens, nous indiquent qu'avant le christianisme les peuples du Caucase étaient polygames. D'ailleurs, les documents qui nous ont été transmis par les plus anciennes inscriptions et par les auteurs de l'antiquité s'accordent tous à nous montrer les peuples touraniens primitifs comme plongés dans la plus affreuse barbarie, ne considérant la femme que comme un objet de commerce et de nécessité, trafiquant de leurs propres enfants, ravissant des femmes chez les tribus vaincues dont ils alliaient le sang au leur, et payant les tributs annuels à l'Assyrie aussi bien en âmes humaines qu'en bétail et en métaux.

Les Arméniens possédaient les mêmes usages que les Géorgiens, et jusqu'à l'époque du christianisme les plus grands mélanges s'effectuèrent dans les tribus de l'Asie antérieure.

Les doctrines chrétiennes imposèrent la monogamie, mais ne supprimèrent pas l'esclavage, n'interdirent pas les alliances entre tribus chrétiennes et, les anciens usages persistant, les Géorgiens ne continuèrent pas moins à pratiquer de fait la polygamie; les mélanges continuèrent par les alliances légitimes, par les unions illicites avec les femmes enlevées dans les guerres, et par les violences des maîtres envers les femmes de leurs serfs. D'ailleurs, si les mœurs étaient très relâchées de la part des hommes, elles ne l'étaient pas moins de celle des femmes, les débauches de la reine Roussoudan en sont un exemple.

Cet état de choses dura tant que le christianisme fut la religion officielle dans le Caucase, mais du jour où les Géorgiens furent soumis aux musulmans, la polygamie devint de nouveau officielle, et, aujourd'hui encore que la religion grecque est maîtresse dans le Caucase, nous voyons la plupart des peuples être encore musulmans, c'est-à-dire polygames.

Les peuples chrétiens sont les Géorgiens, les Khevsoures, les Pchaves, les Touches, les Mingréliens, les Imères, les Swanes, les Gouriens, les Ossèthes, les Arméniens et les Européens, peuples qui fréquemment se croisent entre eux par des alliances régulières, d'autant plus qu'aujourd'hui les haines de tribus tendent à disparaître.

Chez les peuples musulmans, Lazes, Tcherkesses, Kabardiens, Abkhases, Tchetchènes, Ingouches, Galgaïs, Karaboulaqs, Les-

ghiens, Turcs du nord et du sud, Turkomans, Karatchaïs, Kirghiz, Persans, Kourdes, etc., les mœurs sont restées les mêmes qu'à l'époque de l'influence politique musulmane ; toutefois, les guerres ayant cessé, l'esclavage étant défendu, les résultats de la polygamie sont moins grands aujourd'hui que par le passé.

Les mœurs de l'antiquité ont laissé des traces dans les coutumes de nos jours. Chez la plupart des peuples caucasiens, même chez les chrétiens des montagnes, le mariage se fait par enlèvement ou par achat de la fiancée. Ces faits actuels nous reportent forcément au temps où les armées victorieuses ravissaient les femmes des vaincus et où ces esclaves étaient vendues dans la tribu et chez les peuples voisins.

Les Ossèthes, dont nous nous occupons particulièrement en ce moment, venus de l'Iran, pays de la polygamie, se fixèrent au milieu de tribus elles-mêmes polygames et furent sans cesse en guerre avec elles. Il en résulta naturellement des mélanges profonds dans la race iranienne primitive et le type, s'éloignant des formes aryennes, se rapprocha de plus en plus des éléments karthwéliens(1). Aussi les squelettes exhumés de la nécropole de Koban ne présentent-ils pas les mêmes caractères que ceux des Ossèthes actuels.

Les mœurs des Ossèthes d'aujourd'hui présentent, il est vrai, des analogies avec celles des Caucasiens, mais offrent aussi des caractères spéciaux, rapprochant ce peuple des Indo-européens et l'éloignant des Touraniens du Caucase. « Ils saluent, embrassent et serrent la main à l'européenne, font de la bière comme les Allemands et, dans certaines vallées, ils se construisent des maisons de bois recouvertes de pierres qui ressemblent aux granges des Alpes, (2) et, contrairement aux usages orientaux, les Ossèthes se

1. « Sans le moindre doute, le milieu qui entoure les Osséthiens influe beaucoup sur la modification profonde qu'a subie chez eux le type iranien primitif, mais je crois impossible d'attribuer à cette seule cause le changement extérieur que je viens de signaler. Placés depuis des siècles en contact immédiat avec les lezghis, doués presque des mêmes qualités physiques, les Osséthiens établis dans la plaine au nord de la chaîne du Caucase paraissent reprendre assez vite la forme du type iranien. » N. de Khanikoff, *Mém. s. l'ethnog. de la Perse*, 1866, p. 113 et 114.

2. E. Chantre, *Rech. anthrop. Caucase*, t. IV, p. 157.

servent de lits, de tables et de sièges. » A ces caractères, ajoutons que contrairement à la coutume caucasienne, « les femmes ossèthes ne fuient pas la société des hommes, les deux sexes se fréquentent librement, s'amusent et dansent ensemble. Elles vont à cheval comme leurs maris, et faisaient, jadis, partie de leurs expéditions » (1).

Ces traits caractéristiques, dont on ne trouve pas la moindre trace chez les peuples caucasiens, viennent également à l'appui des données que nous fournissent l'histoire, la linguistique et l'archéologie.

Il n'est donc plus possible aujourd'hui de faire des Ossèthes des tribus caucasiennes, dans le sens ethnique de ce mot. Les Irons sont des Aryens, et nous devons tenir compte, dans une large mesure, des progrès et des innovations que leur migration apporta dans les régions caucasiennes.

1. *Id.*, p. 160.

CONCLUSIONS

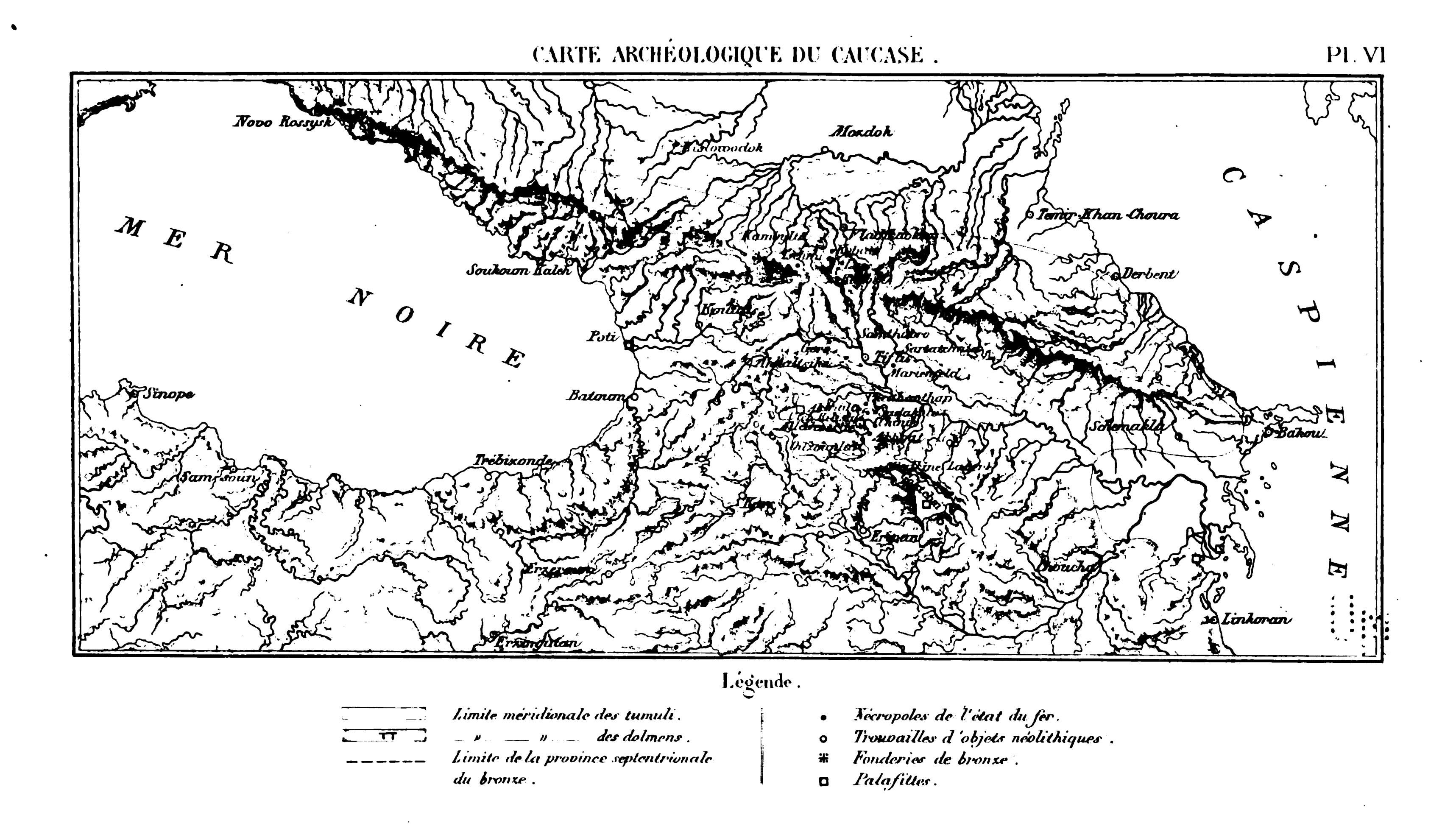
Après avoir décrit les diverses découvertes faites jusqu'à ce jour dans l'Arménie russe, je chercherai à établir, tout au moins d'une manière approximative, l'âge des vestiges qui nous ont été livrés par nos fouilles et l'époque à laquelle les peuples du Caucase débutèrent dans l'art de travailler le fer.

Nous avons vu que les diverses nécropoles du petit Caucase peuvent être divisées en quatre classes distinctes, représentant les progrès successifs qui se produisirent dans les diverses branches de l'industrie, dans l'art et dans les usages. Toutes ces sépultures renfermaient des objets de fer, sauf toutefois une tombe isolée trouvée à Akhtala ; mais je ne tiendrai pas compte de ce fait unique en son genre dans mes considérations d'ensemble sur les nécropoles. C'est de la période la plus ancienne, de celle de Redkine-lager et de Djalall-oghle, à laquelle se rattache peut-être la tombe d'Akhtala, que je m'occuperai tout d'abord, de ces nombreuses sépultures qui révèlent un âge où le travail du fer était encore dans l'enfance.

L'antiquité la plus reculée nous montrant le Caucase comme le berceau des arts métallurgiques, il sera nécessaire d'envisager d'une manière générale la question des origines et de rappeler sommairement les grands traits de l'histoire des métaux avant d'entrer dans la discussion des faits relatifs à l'Arménie.

Chez tous les peuples de l'antiquité, les débuts de la métallurgie sont enveloppés des ténèbres de la fable ; mais ces fictions poétiques ne sont pas moins de précieux documents dont il est indispensable de tenir compte dans une large part ; ces fables résument et localisent les vagues souvenirs des peuples aujourd'hui disparus et pour lesquels la découverte des métaux, source de leur civilisation, avait conservé une importance primordiale et dont ils avaient divinisé le caractère.

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DU CAUCASE.



Légende.

Limite méridionale des tumuli.
„ „ des dolmens.
Limite de la province septentrionale du bronze.

● Nécropoles de l'état du fer.
○ Trouvailles d'objets néolithiques.
⁎ Fonderies de bronze.
□ Palafittes.

Prométhée, le ravisseur du feu céleste, passait pour l'inventeur de la métallurgie ; ses crimes lui ayant attiré la colère de Jupiter, il fut attaché et crucifié sur le Caucase, par ordre du maître des dieux et par les mains d'Héphaestos (1). C'est au Caucase que se localisent ces souvenirs légendaires ; c'est dans ses montagnes que sont mis en scène Prométhée, l'inventeur supposé de la métallurgie, et Vulcain, le dieu forgeron, à qui Homère et Hésiode attribuent l'honneur de cette découverte.

D'après Moïse, Tubalcaïn, fils de Lamech et de Silla, serait le premier qui ait forgé des instruments de fer et d'airain, plus de trois mille ans avant notre ère. Mais ce personnage ne doit être considéré, comme d'ailleurs la plupart des héros de la Génèse, que comme une désignation ethnique signifiant « Tubal le forgeron » c'est-à-dire symbolisant, pour l'écrivain sacré, la métallurgie dans un seul homme qui représentait le peuple de Tubal. Or, ce peuple fameux par son industrie des métaux et que les auteurs classiques nous font connaître d'une manière précise vivait en Asie Mineure, près de l'Arménie et du petit Caucase, c'est-à-dire au sud-ouest de l'isthme ponto-caspien.

En Grèce, ceux qui les premiers maîtrisèrent le feu, domptèrent les métaux et les firent servir aux besoins de la vie, se transformèrent en divinités ; de là les Dactyles (2), les Cabyres (3), les Corybantes (4), les Curètes (5) et les Telchines (6).

D'après Apollonius de Rhodes, les Dactyles exploitèrent les premiers le fer, et Pline semble leur donner comme origine la Colchide et l'Inde. Cette légende s'applique parfaitement aux races touraniennes venues de l'Asie centrale se fixer au Caucase.

Les Dactyles se nommaient aussi Idéens et Chalybes (7) ; ces

1. Ἥφαιστος, le Vulcain des Romains, est le dieu des forges et de la métallurgie; parmi ses travaux on cite les taureaux vomissant des flammes, d'Aetes, roi de Colchide.

2. Δάκτυλοι (Auct.).

3. Κάβειροι (Hérod., II, 51. — Strab., X. — Pausan., IX, 22. — Rossignol, *Orig. relig. de la métallurgie*, dans *Journ. gén. de l'instr. pub.*, 1862).

4. Κορυβαντές (Pausan., VIII, 37).

5. Κουρῆτες (Homère, *Il.*, IX, 532. — Apollod., I, 1. 3).

6. Τελχῖνες, Telchinae (Auct. — Ovid., *Met*, VII, 365).

7. Χάλυβες (Xénoph, *Anab.*, 4. — Virg., *Aen.*, VIII, 421. — Strab., XII. — Apollon., II, 375, etc.).

derniers que les anciens auteurs nous montrent en Asie Mineure, non loin de Sinope et d'Amisus, tiraient peut-être leur nom de Chalybe, fils de Mars, ou de ce fait qu'ils passaient pour avoir inventé l'art de tremper l'acier (*chalybs*) et d'en fabriquer des armes.

Les Corybantes venaient selon les uns de la Bactriane et de la Colchide, selon les autres ils séjournèrent dans l'île de Chypre et dans l'Eubée ; ils sont représentés comme forgeant eux-mêmes leurs armes.

Comme on le sait, la Bactriane, la Colchide, Chypre et l'Eubée sont riches en gisements métallifères, et les divers lieux d'habitation assignés à ce peuple pourraient bien n'être que le souvenir des étapes de leurs migrations.

Il est inutile de s'étendre plus longuement sur les fables de l'antiquité ; elles nous montrent les arts métallurgiques venant d'Orient et prenant pour ainsi dire une force nouvelle dans les montagnes du Taurus et du Caucase, mais ne nous donnent aucune indication digne de foi sur l'époque à laquelle les grandes découvertes métallurgiques virent le jour.

Cette tendance unanime des peuples du monde antique à placer dans les régions caucasiennes la découverte des métaux, montre que ces montagnes furent pour l'Asie antérieure et la Grèce un foyer sinon d'invention, du moins de production considérable.

Ayant exposé, au début de ce travail, les raisons qui me portent à considérer le Caucase comme l'un des centres inventeurs du fer, je ne reviendrai pas sur cette question, et c'est uniquement de l'usage de ce métal en Asie antérieure, dans la haute antiquité, que je m'occuperai, afin de retrouver la date de son invention ou tout au moins de lui assigner une limite inférieure raisonnable. La découverte du bronze est d'une origine lointaine par rapport au Caucase, et tellement reculée dans la nuit des temps, qu'il serait téméraire de songer à en préciser la date.

Les récentes découvertes archéologiques dans l'Asie antérieure jettent un jour nouveau sur l'emploi des métaux dans la haute antiquité ; c'est donc aux documents écrits assyriens et égyptiens, aux trouvailles archéologiques en Asie Mineure et en Grèce que je me reporterai pour poser les jalons de l'histoire des métaux et retrouver la date probable de l'apparition du fer dans le Taurus.

En Égypte ce métal était connu dès le temps de la puissance thébaine, c'est-à-dire vingt siècles environ avant J.-C. (1) ; « mais il a toujours été fort rare. 1,700 ans avant notre ère, un officier de Thoutmos III rapportait de la Syrie, comme objets précieux, des bassins de fer, et ce roi recueillait en Phénicie et en Assyrie des vases de fer à manche d'argent (2). »

Les plus anciennes sépultures de Warka, remontant aux premières dynasties chaldéennes, renferment des objets de fer d'une époque antérieure au XXe siècle avant l'ère chrétienne ; mais ce métal n'est encore employé que pour la bijouterie ; les armes et les instruments sont en bronze.

Peut-être doit-on reculer l'antiquité de ces tombeaux jusqu'à l'époque de Sargon l'Ancien et du royaume d'Agadé. Ce fait, s'il vient à être démontré, reporterait au XLe siècle avant J.-C. les débuts de la connaissance du fer.

Dans les annales égyptiennes, les Khiti n'entrent en scène qu'au XVIe siècle, mais on lit dans le traité d'Astrologie de Sarrou-Kinou, retrouvé en débris dans la bibliothèque de Ninive : « Le 20, une éclipse a lieu (vers 3800 av. J.-C.), le roi de 'Hatti (var. 'Hati) assaille et s'empare du trône (3). » « Il existait donc sur la rive droite de l'Euphrate un royaume guerrier de 'Hatti assez puissant pour être capable de faire des incursions dans le pays d'Akkad » (4). « Pour ces époques très reculées, nous n'avons que des copies, très anciennes il est vrai, des documents primitifs ; toutefois, il est admissible qu'il eût existé vers le moment de la XIIe dynastie égyptienne, époque de Sarrou-Kinou, un peuple d'influence considérable dans l'Asie Mineure et que ce peuple fût les Hittites (5) ». Si les suppositions de François Lenormant sont exactes, les Touraniens ou blancs Allophyles auraient eu dans l'Asie antérieure une influence considérable vers le XLe siècle avant notre ère ; leurs

1. Wilkinson, *the Manners and Customs*, t. II, p. 250, 251.

2. Pierret, *Dict. archéol. égypt.*, p. 104. — Th. Dévéria, le fer et l'aimant dans les *Mél. d'Archéol. égypt. et assyr.*, I. 2.

3. G. Smith, *North brist. rev.*, janv. 1870, p. 311. — *Cun. inscr. of W. Asia*, t. III, pl. LX, l. 37-38, 45-48.

4. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, part. II, p. 332.

5. Fr. Lenormant, ibid, p. 335.

armées auraient vu les plages du golfe Persique, et leurs connaissances industrielles auraient été égales à celles des Akkadiens, sinon plus développées. Mais les données que nous possédons sur ces âges reculés sont trop vagues pour qu'il soit permis d'user de ces documents dans une discussion sur l'âge de l'apparition du fer; mieux vaut n'envisager que les textes positifs, ceux sur lesquels on peut s'appuyer en toute sécurité pour reconnaître l'état des connaissances métallurgiques à l'époque où ils ont été écrits, et fixer une limite inférieure certaine à la découverte du fer, quitte à reculer plus tard, au travers des siècles, l'époque de cette invention, quand de nouvelles recherches auront apporté des documents irréfutables. Mais il n'en est pas moins un fait certain, c'est que vingt siècles avant notre ère, les Touraniens du nord étaient en relations constantes avec les Égyptiens et les peuples sémitiques de l'Assyrie.

Dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Caucase, vivaient alors les Tabals, les Mouschkou, les Kaschkhou et enfin les Khatti, ou Hittites, dont nous venons de parler et qui luttèrent souvent avec succès contre les armées des Pharaons.

Ces nations, dont l'histoire est aujourd'hui fort peu connue, étaient industrielles et commerçantes; elles occupaient, au point de vue politique, une situation des plus importantes; tout porte donc à penser qu'elles connaissaient l'usage du fer alors que la Chaldée, encore à son aurore, et l'Égypte, en pleine prospérité, possédaient depuis longtemps ce métal.

La grande renommée de Tabal et de Meschech, révélée par les plus anciens documents, montre bien clairement que les Hébreux et les Grecs tournèrent toujours leurs regards vers le Caucase comme vers le point de départ des métaux, à l'époque où déjà l'Égypte et le bas Euphrate étaient en possession du fer; il est donc bien probable que longtemps avant le xx[e] siècle, ce métal avait déjà fait son apparition dans les montagnes de la Cappadoce et de l'Arménie.

Mais si nous en croyons la date assignée par M. Fouqué aux antiquités de Sartorin, les îles de la Méditerranée et probablement aussi le littoral Asiatique n'auraient encore connu à cette époque que la pierre et quelques rares instruments de cuivre sans alliage.

Ce fait est d'ailleurs très plausible si nous admettons la date de 1200 environ pour le siège de Troie. Car nous voyons le bronze et le cuivre pur seuls employés à l'époque de l'*Iliade*, et les fouilles du Dr Schliemann, tout en révélant dans la Troade une civilisation déjà très avancée, n'ont pas rencontré la moindre trace de fer.

Bien au contraire, les restes exhumés de l'antique cité de Dardanus ont démontré que la pierre polie, le bronze et le cuivre sans alliage étaient, avec les métaux précieux, les seules matières des anciens Troyens.

La présence du cuivre pur dans les plus anciennes villes de la Méditerranée prouve qu'à cette époque l'étain était très rare et que pour certains instruments on se passait de son alliage, mais n'établit pas qu'il ait existé un état du cuivre pur précurseur de celui du bronze; les intéressantes découvertes de MM. Siret, en Espagne, connues amènent également à cette conclusion (1).

L'époque assignée à la guerre de Troie, l'identification des divers niveaux d'Hissarlik avec les phases historiques rapportées par les anciens auteurs, doivent-elles être, au point de vue chronologique, adoptées sans réserves? C'est là une assertion sur laquelle il est permis d'élever des doutes. En effet, si nous reconnaissons pour la guerre de Troie la date généralement admise du XIIIe siècle av. J.-C., nous nous trouvons en présence d'un peuple qui, à cette époque, était encore à l'état mixte de la pierre et du bronze, alors que ses voisins, les Touraniens, vivaient en pleine possession du fer, produisaient eux-mêmes ce métal dans leurs montagnes et occupaient commercialement et politiquement une position prépondérante dans l'Asie antérieure.

Les textes cunéiformes ne laissent aucun doute sur l'état avancé des arts métallurgiques dans le Taurus vers le XIIIe et le XIIe siècles avant l'ère chrétienne. Le fer était alors considéré comme une marchandise de valeur, et non comme une substance précieuse.

On s'explique difficilement que deux pays comme la Cappadoce et la Troade, distants seulement de quelques centaines de kilomètres, aient pu nourrir à la même époque des peuples d'un état industriel présentant si peu d'analogies, non seulement entre les

1. H. et L. Siret, *Les prem. âges du métal dans le sud-est de l'Espagne.*

diverses parties de cette région, mais aussi avec le reste du monde.

Le fait d'un peuple habitant l'intérieur des terres, et encore à l'état sauvage, alors que la côte est très civilisée, n'a rien que de très naturel; mais l'inverse est plus difficile à expliquer.

A cette époque, des relations très intimes existaient entre les divers peuples de l'Asie Mineure, de l'Arménie et du Kourdistan. Il s'était formé dans ces pays une Confédération puissante par ses armes et par son commerce. Tour à tour les Khitti, les Mouschkou et les Vannai prirent la suprématie dans cette alliance de roitelets, dont le grand nombre et les intérêts communs faisaient la seule force, car chaque tribu, prise isolément, ne pouvait opposer une résistance sérieuse.

Les évaluations chronologiques des restes découverts à Santorin et dans l'Asie Mineure reposent, il est vrai, sur des hypothèses formulées par des savants dignes de toute confiance; mais il sera peut-être nécessaire un jour de reculer considérablement la date des événements dont ils furent les témoins.

A l'époque de la XVIII[e] dynastie, les Khitti étaient prépondérants en Asie Mineure : leur nom personnifie la puissance touranienne au moment où se formèrent les grands empires.

En Égypte, après l'expulsion des pasteurs, les Pharaons, forts de leurs victoires, poursuivirent les anciens oppresseurs de la vallée du Nil, jusqu'en dehors de leurs frontières, et, afin d'éviter de nouvelles attaques du côté de l'Asie, durent entreprendre la conquête des pays dont ils avaient le plus à craindre, c'est-à-dire de la Syrie et de la Chaldée.

« Jeter les pasteurs sur l'Égypte et par contre-coup l'Égypte sur l'Asie, tel fut le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie s'ouvre une nouvelle époque dans les destinées des nations antiques; l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence (1). »

En effet, les Phéniciens, les Hébreux, les Hittites et les royaumes de l'Euphrate entrent sur la scène historique, tournant leurs armes les uns contre les autres, ou luttant séparément pour leur indépendance contre les armées des Pharaons. Les Sémites

1. G. Maspero, *Hist. anc. de l'Orient*, 4[e] édit., p. 173.

occupaient alors la Syrie et l'Assyrie, et les pays situés au sud. Les Touraniens habitaient le Caucase, l'Arménie, la majeure partie de l'Asie Mineure, et descendaient jusqu'à l'embouchure de l'Oronte. C'est la grande époque (vers 1600 av. J.-C.) de la puissance des Khétas (des Égyptiens), 'Hatti (des Assyriens), ou Khâte des Alarodiens (1) qui réunissaient sous leurs drapeaux la plupart des tribus de leur sang, Cappadociens (2), Ciliciens (3), Ourartiens, Saspires (4), Colchiens (5), Moschiens (6), Tibaréniens (7), Macrones (8), et Mossinœques, peut-être même les Caspiens (9). C'est l'époque du grand choc des Scythes touraniens et des Sémites.

1. « L'idiome des 'Hatti, d'après les noms propres relevés dans les inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte et les textes assyriens, est, de la manière la plus positive, étranger aux langues sémitiques. Les pays dans lesquels ces idiomes semblent avoir été les mêmes ou du moins très voisins sont : Qouê, Sama'la ou Samalla (vers l'actuelle Marasch), Patin (au nord de l'embouchure de l'Oronte), Gamgoum (la Gumathème d'Ammien Marcellin) qu'on peut considérer comme des divisions du 'Hatti étendu dans son sens le plus large, mais aussi ceux de 'Hilakkou (Cilicie) et de Milid (Mélitène). Il en est de même des tribus du Naïri dans les inscriptions du XII[e] au IX[e] siècle av. J.-C. Il est également impossible de méconnaître une parenté linguistique avec le peu que nous connaissons des peuples de Tabal et de Kaschkou. La même similitude existe aussi, mais d'une façon plus éloignée, avec les peuples d'Ourartou (Ararat, Van) et de Manna. » Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 2[e] part., p. 279.

2. Les *Cappadoces*, *Leucosyri*, habitaient toute la partie nord-est de l'Asie Mineure, l'est de la rivière Halys et le nord du Taurus. (Strab., XII.)

3. Les Ciliciens habitaient le sud-est de l'Asie Mineure, dans une région limitée au sud par la Méditerranée, à l'est par l'Amanus, au nord par le Taurus et à l'ouest par les rameaux de cette chaîne.

4. Les Saspires, peuple scythique de l'Asie, au sud de la Colchide, au nord de la Médie, c'est-à-dire habitant l'Arménie actuelle et le petit Caucase.

5. Les Colchiens, peuples touraniens qui habitaient le bassin du Rion (Phase) et sont représentés dans le même pays, aujourd'hui, par leurs descendants, les Mingréliens, les Iméritiens et les Lazes de Batoum.

6. Les Moschiens, Mouskai des Assyriens, Meschech de la Bible, Μόσχοι des Grecs, habitaient au sud de la Colchide. Maintenant, les Mouskai sont regardés, d'après des raisons très suffisantes, comme les ancêtres des Moscovites qui fondèrent Moscou et qui encore aujourd'hui, pour les nations de l'est, donnent leur nom à la Russie. Ces Moscovites ont été dernièrement reconnus comme appartenant à la famille tchoude ou finnoise qui, comme on le sait, appartient à la race touranienne. (Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 676; — Osann. *Philologus*, vol. IX, art. 2.)

7. Les Tibaréniens, *Tibari*, *Tibareni*, Τιβαρηνοί, habitaient sur la côte nord du Pont, à l'est de la rivière Iris.

8. Μάχρωνες, peuple puissant et belliqueux du Caucase, sur la rive nord-est du Pont (Abkhasie).

9. *Caspii*, tribus scythiques des environs de la mer Caspienne, entre les fleuves Cambyses et Cyrus. (Hér.; III, 92, VII, 67. — Virg., *Aen.*, VI, 708.)

Les Khétas et leurs congénères, tels que nous les montrent les monuments égyptiens de la XVIIIe à la XXe dynastie, nous apparaissent comme une nation civilisée, riche en métaux précieux, industrielle et commerçante. L'influence qui a présidé aux arts chez ce peuple est purement chaldéo-babylonienne, et non assyrienne, mais en même temps elle conserve son originalité (1).

Ces caractères artistiques, bien démontrés d'ailleurs (2), prouvent qu'il y eut entre les Hittites et la Chaldée des relations très anciennes, antérieures aux débuts des monarchies assyriennes. « Peut-être » même « les Khétas faisaient-ils partie du groupe de peuples qui a envahi l'Égypte à l'époque des rois pasteurs (3). »

Au xve siècle avant l'ère vulgaire, Thoutmos III pénétra dans la Syrie. En l'an 19 de son règne, il était au cœur du Naharanna, entre l'Euphrate et l'Oronte (4), c'est-à-dire au milieu des pays touraniens, et les districts de l'ouest de Khaloupou furent livrés au pillage : or, argent, lapis lazuli, tout ce que renfermait le trésor des rois hittites passa dans les coffres de l'Ammon thébain (5).

Pendant les trois siècles qui suivent, ce n'est qu'une lutte perpétuelle entre l'Égypte et les Hittites pour la possession de la Syrie, mais sous Ramessou III, vers 1325, une révolution éclata parmi les Asiates, voisins de la Grèce.

L'Égypte fut l'objet d'une formidable attaque de la part des populations de l'Asie Mineure et de l'Archipel, Pélasges et Teucriens. Cette invasion fut vaillamment repoussée par les Égyptiens (6).

L'attaque avait eu lieu simultanément par terre et par mer. La colonne venant par terre se composait principalement des nations

1. Perrot et Guillaume, *Expl. arch. de la Galatie.* — Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. IV.

2. Idem.

3. Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 2e partie, p. 51.

4. Rosellini, *Mon. dell' Egitto e della Nubia. Mon. stor.* — Lepsius, *Denkmael. aus Egyp. u. Aethiop.* — H. Brugsch, *Geogr. Inschrift.* — *Inscript. d'Amonem-Habi*, pub. par Ébers, — *Thaten u. Zeit Tothmes* II, dans *Zeitschriff.*, 1873, p. 1.

5. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 4e édit., p. 198, sq.

6. E. de Rougé, *Notice sur quelques textes hiérogl.*, publ. par M. Green. Paris 1855; — Chabas, *Études. l'antiq. histor.*, 1re édit., p. 250, 327; — H. Brugsch, *Hist. Égypt.*, t. II, p. 147-152; — Lauth, *Aus ägyp. Vorzeit*, p. 360-362.

pélasges, qui émigraient en masse pour chercher un établissement dans le Delta.

Ces peuples indo-européens, cantonnés jadis dans la partie occidentale de l'Asie Mineure, durent traverser les pays touraniens pour parvenir à l'embouchure de l'Oronte : « Aucun peuple n'avait tenu devant leurs bras, à commencer par les Khita, Qadi, Qarqamischa, Arathou, Alosa; ils les avaient déracinés (1). »

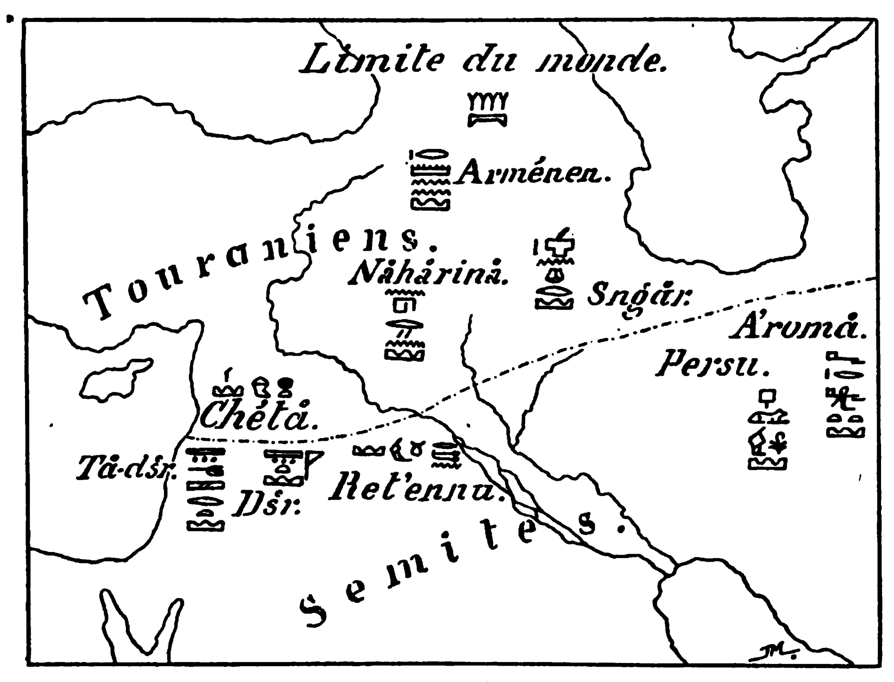


Fig. 214. — L'Asie antérieure connue des Égyptiens (d'après H. Brugsch!, *Géogr. Inschrif. altägypt. Denkmal.*, 1858. II Band).

Ce déplacement des peuples de l'Asie Mineure correspond bien certainement à une invasion venant dans le même sens et qui avait forcé les populations pélasges et teucriennes à quitter leurs fraîches vallées pour aller tenter la fortune dans des pays plus chauds et moins propices; peut-être même les poèmes d'Homère sont-ils un reflet de cette grande perturbation.

On voit combien, au XIVe siècle, les relations étaient constantes et étroites entre les divers peuples de l'Asie antérieure, et que l'in-

1. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e part., p. 378.

fluence égyptienne et assyrienne avait bien certainement pénétré jusqu'au fond de la Cappadoce et de la Phrygie.

Or, il serait irrationnel d'admettre que les Khiti et les peuples de la même race aient, pendant des siècles, combattu les armées égyptiennes, dont les soldats étaient armés de fer, et qu'eux-mêmes se soient contentés d'armes de pierre ou de bronze.

En supposant, ce qui est d'ailleurs contraire à toutes les traditions, que les peuples de l'Asie Mineure aient connu le fer par les Égyptiens, il est naturel de penser que la notion de ce métal s'étendit rapidement parmi ces populations, qui avaient appris par leurs défaites à reconnaître sa supériorité, et que forcément elle gagna de proche en proche jusqu'aux confins de l'Asie Mineure et du Caucase.

Mais comment admettre alors que les ruines d'Hissarlik ne soient pas antérieures au XIIIe siècle? Comment expliquer l'absence absolue du fer dans les décombres de Troie, si ces vestiges ne remontent pas à une antiquité plus reculée qu'on ne l'admet généralement ?

Vers 1130 av. J.-C., Touklat-Pal-asar Ier porta la guerre dans les provinces de l'Arménie situées au-dessus des sources du Tigre; puis, se dirigeant vers les tribus cantonnées entre l'Ararat et la Médie, il parvint jusqu'à la mer Caspienne, « mer Supérieure. »

Les Touraniens de l'Asie Mineure s'étaient réunis pour défendre leur indépendance contre le nouvel ennemi; ils furent écrasés et le roi d'Ashshour leur imposa un tribut considérable.

« Dans ce temps-là, dit le roi lui-même, j'ai marché contre le pays de Khoummouk. Il avait refusé au dieu Ashshour, mon seigneur, les tributs et les redevances qui lui sont dus; j'ai envahi tout le pays de Khoummouk (la Commagène). J'ai emporté des esclaves, des butins et des trésors. J'ai incendié leurs villes, je les ai démolies, je les ai détruites. Les habitants du pays de Khoummouk, qui s'étaient soustraits à ma puissance, s'étaient retirés dans la ville de Serissé, de l'autre côté du Diglat. Ils avaient fortifié cette ville pour s'y maintenir. J'ai réuni mes chars et mes guerriers, j'ai traversé, avec des roues en airain, des lieux inaccessibles et des ravins tortueux, j'ai jeté un pont sur le fleuve pour faire passer mes chars et mes guerriers, j'ai franchi le Diglat et j'ai attaqué

Sérissé, une de leurs places fortes, j'ai traqué leurs combattants comme des bêtes fauves, dans les forêts. J'ai jonché de leurs cadavres les ravins des montagnes. Après cela, j'ai entouré les armées du pays de Kourkhié qui étaient venues au secours des hommes du pays de Khoummouk, je les ai défaites en même temps que ceux-ci. J'ai entassé par monceaux les cadavres de leurs soldats, dans les ravins des montagnes, j'ai jeté leurs bataillons dans le Diglat et dans le fleuve Namri. Kiliantarou, fils de Kiliantarou, qu'ils avaient fait roi pour soutenir leur révolte, tomba entre mes dans la mêlée, j'ai fait prisonniers ses femmes, ses fils, les rejetons de son cœur et ses filles; *je me suis emparé de* 180 *sounouk d'airain*, *dix nirmak de fer*, de leurs dieux, *de l'or*, *de l'argent*, du dounouk de leurs trésors; j'ai emporté leurs esclaves, j'ai livré aux flammes leurs meubles, leur trésor; j'ai démoli, j'ai détruit et sa ville et son palais.

« La ville d'Ourakinas, leur capitale, située dans le pays de Panari, fut terrifiée par la puissance et la crainte immense du dieu Ashshour, mon seigneur. Ses habitants, pour sauver leur vie, enlevèrent leurs dieux ; ils volèrent comme des oiseaux vers les défilés des montagnes. Je me suis avancé avec mes chars et mes armées sur le Diglat. Saditirou, fils de Khattikni, roi de la ville d'Ourakhinas, prit mes genoux pour m'empêcher d'attaquer son pays. J'acceptai comme otages ses fils, les rejetons de son cœur et sa famille.

« Il m'apporta en tribut 60 *sounouk d'airain*, 90 *nirmak et namhar de fer*, des *pour* avec 120 captifs, des bœufs, des moutons. J'ai exigé cette rançon et je lui ai pardonné. Je lui fis grâce de la vie, je lui imposai ma domination puissante pour l'avenir, et j'occupai les vertes contrées du pays de Khoummouk ; je les annexai à mon empire. Dans ce temps-là je consacrai au dieu Ashshour, mon seigneur, *un hamhar d'airain, un nirmak de fer* provenant du butin du pays de Khoummouk, et je destinai 60 *sounouk d'airain,* avec leurs dieux, au dieu Bin, mon soutien (1). »

Parmi le butin fait par le roi d'Ashshour sur les peuples de Khoummouk et de Kourkhié, nous voyons figurer l'or et l'argent,

1. J. Menant, *Anl. des rois d'Assyrie*, p. 36-37.

le fer et l'airain ; c'est-à-dire tous les métaux (sauf le plomb) (1) dont nous avons reconnu la présence dans les nécropoles du Lelwar.

D'après le texte cunéiforme, le fer et le cuivre semblent avoir été des matières d'un grand prix pour les Assyriens, car le roi faisant à ses dieux des présents d'action de grâces choisit dans ces métaux et non pas dans les objets d'or ou d'argent. L'inscription nous apprend en plus que les mines du Taurus et du petit Caucase étaient exploitées dès l'an 1130 avant notre ère.

Les fouilles exécutées jusqu'à ce jour dans la Transcaucasie ont presque démontré, comme nous l'avons vu plus haut, que les états de la pierre et du bronze n'ont pour ainsi dire pas existé au Caucase, mais que le fer y fut connu de tout temps ou, du moins, que sa découverte remonte à une antiquité extrêmement reculée. D'un autre côté, les fouilles de Warka et de Mougheïr, semblent prouver que les Chaldéens ont connu ce métal plutôt que les Égyptiens (2), chez lesquels d'ailleurs le fer ne prit jamais la même importance qu'en Assyrie.

On s'explique aisément que les habitants de la Mésopotamie aient fait une si large place au fer dans l'outillage de leur industrie : c'est qu'ils étaient plus voisins qu'aucune autre nation de ce qu'on peut appeler la source du fer. Nous désignons ainsi cette contrée où toutes les traditions recueillies et conservées par les Grecs s'accordent à placer le berceau de la métallurgie, entre le Pont-Euxin, la chaîne du Caucase, la mer Caspienne, le rebord occidental du plateau de l'Iran, les plaines de la Mésopotamie, le Taurus et les hautes terres de la Cappadoce.

C'est dans ces montagnes que les Assyriens puisaient le fer qu'on retrouva entassé dans les palais de Ninive ; c'est aussi à cette source, la seule qui leur fut offerte par la nature, que les Chaldéens se fournirent du métal dont ils firent les bijoux de Warka.

Les sépultures chaldéennes des premiers âges permettent donc de reculer jusqu'au xxe siècle avant notre ère l'usage courant du

1. J'ai montré plus haut que l'argent fut bien certainement tiré de la Galène ; la connaissance de ce métal entraîne donc celle du plomb, avec lequel il est toujours associé dans la nature.

2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 720 et 722.

CARTE DE L'ASIE ANTÉRIEURE POUR L'ÉPOQUE ASSYRIENNE. · Pl. VII.

MER D'AZOV

MER NOIRE

MER CASPIENNE

Scythes Royaux · Sarmates · Rostov · Méotiens · Budins · Gelons · Scythes révoltés · Astrakhan · Sauromates · Stavropol · Mozdok · Novo Rossysk · Soukoum Kaleh · Poti · Batoum · Sinope · Trebizonde · Temir-Khan-Choura · Derbent · Tiflis · Schemakha · Bakou · Linkoran · Ardabil · Erzeroum · Erzindjan · Sivas · Saspires · Moschiques · Paphlagoniens · Chalybes · Cappadociens · Mouski · Bablous

fer dans les montagnes de l'Arménie, et encore cet âge n'est-il qu'une limite inférieure donnée à l'emploi de ce métal : c'est au delà, vers les 2500 ou 3000 ans que signale la Génèse, qu'il faudrait reporter l'époque des nécropoles de Redkine-lager et de Djalall-oghle, car la propagation du fer de l'Ararat ou du Taurus aux bords du golfe Persique, ne put à coup sûr pas s'effectuer en quelques années seulement (la distance par les voies praticables dépasse 1200 kilomètres). Des siècles durent s'écouler avant que les mines du Caucase envoyassent leurs produits en Chaldée et avant que les Égyptiens apprissent à connaître le fer.

Les trois premières divisions établies pour les tombeaux du Lelwar correspondent, comme je l'ai dit, aux progrès successifs des antiques habitants du petit Caucase sous l'influence assyrienne non pas directe, car jamais les armées d'Assur n'ont atteint la vallée de la Koura, mais de proche en proche, par l'intermédiaire des peuples voisins du sud, qui étaient en contact perpétuel avec les Assyriens.

Après l'anéantissement de la puissance des Khétas, les peuples de l'Asie Mineure tombèrent dans une décadence profonde, tandis qu'au contraire ceux de l'Arménie prirent une force nouvelle et grandirent à tel point que les rois assyriens durent compter avec les armées d'Ourartou.

Le royaume de Van ou d'Ourartou, situé à peu de distance du petit Caucase, au pied de l'Ararat, devint, vers 835 av. J.-C., sous le roi Sardouris Ier, le boulevard de la puissance touranienne ; ses souverains étendirent leurs conquêtes vers l'est, l'ouest et le nord.

En 716, les rois de Milid, du Mannai, les Moschiens, les Tibaréniens, les souverains d'Atouna, de Karalla et beaucoup d'autres roitelets, se réunirent pour combattre Sargon et disputer aux Assyriens leur indépendance ; mais la coalition fut brisée en 714 par les armes ninivites. A ce moment le Khoummouk, qui s'était joint à la ligue des Allophyles, succomba et fut annexé à l'empire d'Ashshour.

Bientôt, un autre danger vint menacer les peuples de l'Arménie ; sous Argistis II, roi de Van (vers 680 av. J.-C.), les Cimmériens, quittant la mer d'Azoff, traversèrent probablement le petit Caucase

pour se rendre à Khoupouscia, où ils se heurtèrent aux troupes d'Asar-haddon et se lancèrent à l'ouest dans l'Asie Mineure.

Les divers rois qui se succédèrent dans l'Ararat, de 680 à 640 environ avant notre ère, vécurent en paix avec leurs puissants voisins du sud, et il semble certain que, jusqu'à cette dernière date, Van fut gouverné par des souverains appartenant à l'ancienne famille des Sardourides et ne tomba que plus tard entre les mains des Aryens. Mais les envahisseurs qui, sous le nom d'Irons ou Ossèthes, occupèrent une partie de l'Arménie et pénétrèrent jusqu'au Caucase, étaient sur le point de se présenter (1).

L'apparition des Aryens se manifesta déjà sous Sargon par l'arrivée au trône du Mannai d'un monarque portant un nom iranien. Plus tard, vers le VIe siècle, le royaume et la langue d'Ourartou avaient cessé d'exister, et tout le massif de l'Ararat était devenu terre aryenne, occupée par les Arméniens actuels, que gouvernaient déjà des princes de leur sang.

C'est bien certainement au moment où l'influence assyrienne pénétra dans l'Ourartou que les peuples du petit Caucase la subirent le plus profondément. Les rois de Van étaient toujours en guerre avec leurs voisins, touraniens comme eux, quand les Sémites du midi leur en laissaient le loisir; leurs troupes traversèrent mainte fois l'Araxe, si nous en croyons les inscriptions cunéiformes rencontrées près du Gok-tchaï et non loin de la vallée de la Koura; elles pénétrèrent jusqu'au grand Caucase, peut-être même virent-elles la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

Cette époque, du IXe au VIIe siècle, est probablement celle qu'il faut assigner aux sépultures du IIIe groupe de nos nécropoles; les tombes des autres groupes les précèdent dans la liste chronologique, et la 3e classe sert d'intermédiaire entre celles des premiers âges et la plus récente.

Comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, les tombeaux du IVe groupe présentent des caractères spéciaux. Il est, toutefois, facile d'y retrouver les formes de l'art indigène, mais l'influence étrangère s'y fait sentir d'une façon très nette, le progrès semble avoir été subit, et c'est aux Irons, aux Ossèthes de nos

1. A.-H. Sayce, *Cun. inscr. of. Van*, p. 408.

jours, que nous devons attribuer cette transformation. Les tombes du IV[e] groupe sont donc postérieures à l'arrivée des Iraniens dans le Caucase, c'est-à-dire au VII[e] siècle environ avant notre ère.

Après cette période, les rites funéraires semblent avoir été modifiés en Arménie ; nous ne retrouvons plus, en effet, la moindre trace d'inhumations entre le V[e] siècle et les premiers âges chrétiens. Cette lacune ne peut être expliquée qu'en admettant que la pratique d'inhumer les morts fut abandonnée et qu'on lui substitua celle de les incinérer ou de les abandonner, comme le font encore les Guèbres. Il est à croire que cette modification dans les coutumes correspond à l'époque où le mazdéisme fit son apparition dans le Caucase. Or ce fait, nous le savons, doit être reporté au V[e] siècle av. J.-C., date du pouvoir des rois perses.

Si mes suppositions sont justes, l'antiquité des sépultures du IV[e] groupe se trouverait fixée d'une façon précise entre le VII[e] siècle av. J.-C., époque de l'arrivée des Irons et le V[e], date des conquêtes, perses et de l'extension du culte mazdéen.

Le VIII[e] siècle avant notre ère est l'un des plus remarquables au point de vue de l'histoire du Caucase. C'est, en effet, à cette époque que se formèrent sur les rives du Pont-Euxin la plupart des colonies grecques. Les Milésiens fondèrent Olbia, Tyras, Panticapée, Phanagorie, Tanaïs, Dioscurias, Phasis et Sinope (1). Les Mégariens s'établirent à Heracleia pontica et à Chersonesos heracleiotica.

Le bassin du Pont subit alors l'influence grecque, et peu à peu commença pour le Caucase une ère nouvelle que M. E. Chantre désigne sous le nom d'époque scytho-byzantine. Cette période, dont les débuts sont, de bien des siècles, antérieurs à la splendeur de Byzance, vit l'art grec s'introduire dans le Caucase, non pas avec les formes corrompues de Constantinople, mais bien avec ses caractères les plus purs. Les colonies du Pont-Euxin n'ont rien de commun avec la civilisation byzantine et, par suite, le produit de leur influence sur les tribus barbares de l'isthme ponto-caspien ne peut être désigné sous le nom d'art scytho-byzantin.

1. (G. Rawlinson, *Nan of anc. hist.*, p. 152. — de Koehne, *Rech. sur l'hist. et la num. des Col. grec. en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1857.)

Mais l'influence grecque se trouva longtemps encore confinée aux bords de la mer Noire et dans la grande chaîne du Caucase ; l'Arménie ne la subit que plus tard, quelques siècles seulement avant notre ère, après la conquête d'Alexandre et au moment de la splendeur des royaumes du Pont.

L'invasion du VIIIe siècle ne fut certainement pas la première immigration aryenne en Asie Mineure et au Caucase. Longtemps avant la guerre de Troie, l'influence des races indo-européennes s'était manifestée. Les restes les plus anciens des ruines d'Hissarlik

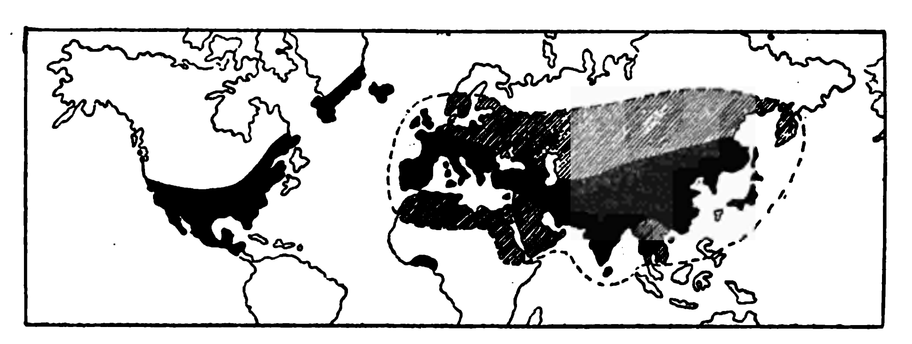


Fig. 215. — L'extension du swastika et le monde métallurgique antique. (Le monde métallurgique antique est figuré en hachures, l'aire d'extension du swastika est en noir).

semblent être aryens, et le *swastika* qu'on y rencontra en abondance sur les fusaïoles prouve qu'avant la découverte du fer, ce signe religieux si caractéristique avait fait son apparition dans l'Asie antérieure.

Il n'est pas impossible que le *swastika* soit parvenu dans certaines parties de l'Occident en même temps que la connaissance du bronze et qu'il ait été importé par les premiers métallurgistes ; dans tous les cas, il semble avoir suivi la même voie de propagation et se retrouve dans le monde entier (fig. 215).

Au Caucase, comme d'ailleurs dans la plupart des pays, il orne des vases et des bijoux. Sa présence sur des objets d'Hissarlik, de Grèce, d'Italie et de beaucoup d'autres pays dont les habitants étaient alors en plein état du bronze, prouve que sa connaissance fut indépendante de celle du fer. Plus encore, dans le Portugal, le Yucatan, le New-Jersey, le New-Mexico et chez les Esquimaux, il était usité sans que toutefois les métaux fussent connus.

L'hypothèse de la migration du swastika en même temps que celle de la connaissance des métaux ne peut donc pas être appliquée d'une manière générale à tous les pays, si toutefois elle est admissible pour quelques régions.

Ce signe doit probablement son existence, dans le bassin méditerranéen, à des migrations très anciennes, indépendantes de celles de la pierre, du bronze et du fer, et dont il semble impossible de retrouver l'époque.

En Europe et dans l'Asie antérieure, ce signe est une caractéristique des monuments très anciens, et son usage fréquent semble avoir disparu dans le monde grec dès les premiers siècles de l'art de frapper monnaie. Au contraire, dans l'Asie centrale et orientale, il est d'un emploi plus récent. Aux Indes, il est encore usité comme marque distinctive des castes (1).

Le court espace de siècles que nous connaissons de l'histoire humaine ne nous permet pas, quant à présent, de suivre les migrations sans nombre qui se sont succédé dans les temps antéhistoriques. Bien certainement, les mouvements des peuples relativement les uns aux autres ont toujours existé et, s'il y a eu des périodes plus actives que nous qualifions aujourd'hui d'invasions, il n'y a jamais eu d'époques d'accalmie complète. Le peu de documents que nous fournissent l'histoire et la préhistoire sur ces perturbations pour ainsi dire modernes, ne peut en rien nous guider dans la connaissance de celles que nous cache la nuit des temps.

On ignorait, il y a quelques années encore, qu'il eût existé un peuple hittite ; on discutait de l'existence des plus anciens éléments ethniques de la Chaldée, des Soummirs et des Akkads, et la présence d'un signe, le *swastika*, répandu dans tout un hémisphère, vient révéler l'influence d'une race sur le monde entier, fait de la plus haute importance sur lequel nous n'avons que de vagues données.

La présence du *swastika* au Caucase est un fait des plus naturels, ce signe ayant été retrouvé dans toute l'Asie et le bassin de la Méditerranée. S'il avait fait défaut en Arménie, c'eût été un

1. (G. C. M. Birdwood. — *The industrial arts of India*, Pl. M., f. 70 et 71.)

maillon perdu de cette vaste chaîne qui enserre le globe dans l'hémisphère boréal.

En terminant ce mémoire, il est indispensable que je résume mes conclusions sur les âges antéhistoriques et les origines de la métallurgie au Caucase, ainsi que sur l'époque probable des nécropoles de l'Arménie russe.

I. — Aucun document relatif à l'état paléolithique n'a, jusqu'ici, été retrouvé dans la Transcaucasie; mais cette lacune n'est probablement due qu'à l'insuffisance des recherches.

II. — L'état de la pierre polie (néolithique), de même que celui du bronze, semblent, s'ils ont réellement existé dans le petit Caucase, n'avoir pas été de longue durée.

III. — Au Caucase, pas plus que dans les autres régions, l'état du cuivre pur ne semble pas avoir existé.

IV. — Le *swastika*, relativement abondant au Caucase, semble, d'après des faits puisés dans d'autres régions, provenir d'une migration antérieure à celle de la métallurgie. Aucun des documents arméniens relatifs à ce signe ne permet d'établir son origine et la date de son apparition dans l'Asie antérieure.

V. — Les peuples du Caucase ont bien certainement reçu de l'Orient la connaissance du bronze, mais ont probablement inventé le fer.

VI. — Une sépulture isolée (Akthala) qu'on peut, avec quelque vraisemblance, attribuer à l'état mixte de la pierre et du bronze, présente les mêmes caractères que les restes préhistoriques de Santorin.

VII. — Les nécropoles de Redkine-lager et de Djalall-oghle appartiennent à la période des débuts de l'usage du fer.

VIII. — La découverte du fer au Caucase est certainement antérieure au XXe siècle avant notre ère.

IX. — L'état du fer s'est maintenu en Arménie pendant une longue période. Probablement d'origine touranienne, il a subi l'influence aryenne avant celle des Sémites (si toutefois le swastika peut être considéré comme étant d'origine aryenne).

X. — L'influence assyrienne s'est manifestée dans l'Arménie russe entre le IXe et le VIIIe siècle avant notre ère.

XI. — Les plus récentes sépultures des nécropoles du Lelwar

(Akthala, Cheïthan-thagh, Mouçi-yéri, Utch-kilissa) ne sont ni antérieures au VIIIe siècle, ni postérieures au Ve av. J.-C.

XII. — Les peuples de l'Arménie, vers le IXe siècle avant l'ère moderne, entretenaient des relations commerciales très suivies avec l'Assyrie, la Phénicie et l'Orient, d'où venait l'étain.

XIII. — L'état touranien du fer semble avoir cessé au Caucase et dans l'Asie Mineure, au moment où les blancs Allophyles ont fait place aux races aryennes (Arméniens modernes et autres). La destruction de leur puissance a mis fin à l'éclat de la métallurgie dans le massif du Taurus, de l'Ararat et du petit Caucase.

XIV. — Dans les dernières sépultures de l'Arménie russe, l'art indigène disparaît peu à peu et fait place aux formes iraniennes, apportées au Caucase probablement par les Ossèthes.

XV. — Aux inhumations de l'état du fer a probablement succédé l'incinération ou l'abandon des morts, dont l'usage semble avoir duré jusqu'aux premiers siècles chrétiens.

XVI. — Aucun monument numismatique n'a été rencontré dans les sépultures du Lelwar.

TABLE DES FIGURES

TABLE ALPHABÉTIQUE

(c, contrées; d, dieux; fl, fleuves, rivières; p, peuples; r, rois; v, villes, villages; mts, montagnes; l. langue).

B

C

D

H

I

J

K

N

O

P

T

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

ÉTAT PALÉOLITHIQUE

ÉTAT NÉOLITHIQUE

ÉTAT DU BRONZE

ÉTAT DU FER

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

MISSION SCIENTIFIQUE
AU CAUCASE

ÉTUDES
ARCHÉOLOGIQUES & HISTORIQUES

PAR

J. DE MORGAN

TOME DEUXIÈME

RECHERCHES SUR LES ORIGINES
DES PEUPLES DU CAUCASE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

MISSION SCIENTIFIQUE

AU CAUCASE

II

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

MISSION SCIENTIFIQUE

AU CAUCASE

ÉTUDES

ARCHÉOLOGIQUES & HISTORIQUES

PAR

J. DE MORGAN

TOME DEUXIÈME

RECHERCHES SUR LES ORIGINES

DES PEUPLES DU CAUCASE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

AVANT-PROPOS

Malgré les nombreux travaux publiés depuis un siècle environ sur les peuples qui habitent le nord de l'Asie antérieure, malgré les remarquables études de J. Klaproth, J. Saint-Martin, Dubois de Montpéreux, M. Brosset, V. Langlois, von Erckert, et de tant d'autres savants des plus distingués, il existe une importante lacune dans les études faites jusqu'ici sur les peuples du Caucase. En effet, l'histoire de ces populations n'a pas encore été considérée d'une manière générale; elle n'a été qu'en peu de points rattachée aux grandes lignes des annales classiques. Les migrations des Caucasiens n'ont jamais été groupées en un tout homogène, permettant de suivre les mouvements de ces races parallèlement à ceux des peuples historiques, depuis les temps les plus reculés auxquels il nous soit permis d'atteindre jusqu'à nos jours.

Cependant, une pareille étude jette une nouvelle lumière sur ces peuplades, montre le rôle qu'elles jouèrent dans les révolutions de l'Asie antérieure, explique bien des faits politiques que les annales assyriennes seules ne permettent pas de comprendre, et, tout en ayant un grand intérêt local, font entrer dans la scène du monde classique un élément nouveau et des plus importants.

Grâce aux inscriptions de la Chaldée, de l'Assyrie, de l'Égypte, de l'Ourartou, grâce aux historiens et aux géographes grecs et romains, aux chroniqueurs arméniens et géorgiens, il est possible de retracer la vie politique de ces tribus, de rétablir leurs mœurs et leurs usages, parfois même de reconstituer leur langage ou, tout au moins, de retrouver leurs caractères linguistiques; en un mot, il est possible de suivre ces peuplades depuis les temps où elles étaient encore plongées dans la plus affreuse barbarie jusqu'à la conquête des Russes dans le Caucase : dernière phase de la vie nationale d'un peuple qui bientôt peut-être n'aura plus d'existence ethnique.

Dans le mémoire qu'aujourd'hui je livre à l'impression, j'ai suivi pas à pas les blancs Allophyles depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, mettant à profit tous les documents archéologiques et historiques dont j'ai été à même de faire usage, contrôlant sur place les assertions des auteurs, étudiant les routes commerciales, les grands chemins des invasions, et excluant de mon récit tous les faits qui ne se rattachent pas directement aux mouvements des peuples de l'Asie antérieure.

Dans un premier mémoire, Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe, *j'ai rendu compte de mes découvertes archéologiques dans leurs moindres détails, j'ai précisé l'époque des transformations qui ont eu lieu dans l'art caucasien. Dans mon second travail, je ne me préoccupe plus que des grandes lignes de l'histoire, des faits généraux que mes fouilles ont révélés et qui sont, pour ainsi dire, la préface des grands événements historiques dont les inscriptions égyptiennes, assyriennes et alarodiennes nous ont laissé le récit.*

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait un travail complet et d'avoir épuisé un aussi vaste champ d'études; les matériaux sont trop nombreux pour que j'ose espérer n'en avoir pas omis; les documents sont écrits en trop de langues pour que j'aie été à même de vérifier chacun des textes autrement que par leurs traductions. Je m'en suis toujours rapporté aux interprétations les plus autorisées des écrits en chaldéen, assyrien, vannique, égyptien, arménien, géorgien, arabe, persan, turc, etc., vérifiant, non pas l'exactitude des traductions, mais bien celle des assertions et des faits énoncés par rapport aux conditions physiques de la Transcaucasie et aux découvertes archéologiques modernes.

Je me fais un devoir d'exprimer ici toute ma gratitude aux savants éminents qui ont bien voulu m'accorder leurs précieux conseils pour la rédaction de mon travail, ainsi qu'aux personnages éclairés qui, dans le Caucase, ont facilité mes recherches. Je remercie tout particulièrement MM. G. Maspero, J. Oppert, A. Pavet de Courteille et A. Bertrand, membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; M. le Dr Hamy, directeur du Musée ethnographique du Trocadéro; M. le professeur A.-H. Sayce, d'Oxford; M. R.-S. Poole, le savant directeur du Cabinet des médailles du Musée Britannique; je les prie d'agréer l'expression de ma gratitude.

Je remercie également LL. EExc. les princes Doudoukoff-Karsakoff et Chervachidze; S. E. M. G. Radde, directeur du Musée de Tiflis, et M. L. Magaloff, chambellan de S. M. l'empereur de Russie, et j'espère avoir, grâce à leur précieux concours, fait faire un pas de plus à l'histoire des plus antiques foyers de la civilisation.

Je remercie M. le Ministre de l'Instruction publique d'avoir

bien voulu me faire l'honneur d'accorder un titre officiel à mes études dans le Caucase, me permettant ainsi d'exprimer, au nom du Ministère et personnellement, toute ma reconnaissance à mes hôtes de Russie pour leur généreuse hospitalité.

J. DE MORGAN.

Paris, le 31 juillet 1889.

RECHERCHES

SUR LES ORIGINES

DES PEUPLES DU CAUCASE

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

Deux sources permettent seules de jeter quelque lumière sur les origines des peuples du Caucase; les découvertes archéologiques et les traditions que nous retrouvons chez les peuples de la haute antiquité: Égyptiens, Assyriens, Hébreux, Grecs et enfin Arméniens et Géorgiens.

Les découvertes archéologiques (1) sont malheureusement encore trop peu nombreuses au Caucase et trop incomplètes, pour qu'il soit possible, avec leur seul concours, de reconnaître à quelles races appartenaient les plus anciens habitants de ces montagnes. Elles ne peuvent qu'autoriser des conjectures sur l'état de civilisation de ces peuples avant l'ère historique, dont les débuts, pour l'Asie antérieure, furent au xxe siècle environ av. J.-C. (2).

Au Caucase, comme d'ailleurs dans toutes les parties du monde, il est impossible de retrouver les races autochtones, de dire quels furent les premiers habitants; mais les traces fournies par les plus anciens documents linguistiques, par les mythes grecs et hébreux,

1. J. Mourier, *L'archéologie au Caucase*, Paris, 1887.

2. J. de Morgan, *Mémoire sur les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe.* Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique. (Tiflis, le 31 décembre 1888/12 janvier 1889.)

et par les recherches archéologiques, fournissent de précieuses indications, dont il est possible de tirer un parti des plus utiles pour la science.

Jusqu'ici, aucune trace de l'homme à l'état paléolithique, aucun des instruments de pierre éclatée, si fréquents dans l'Europe occidentale, n'ont été retrouvés dans la Transcaucasie : quelques grottes, dont une à Rgani (1), près de Kwirila, ont bien, il est vrai, permis de supposer que le Caucase est passé par cet état, mais, jusqu'ici, aucune preuve certaine n'est venue confirmer les suppositions de quelques auteurs (2).

Des vestiges d'*Elephas primigenius* (3) et d'*Elephas antiquus* (4) trouvés dans le Daghestan, le Terek et l'Abkhasie (5) prouvent qu'au point de vue des conditions générales de la vie, le Caucase présenta jadis les mêmes avantages que l'Europe occidentale. Les grands pachydermes paissaient dans les vallées septentrionales de la grande chaîne, leurs restes y sont abondants; au sud, le même fait n'a été reconnu qu'en un point, à Krakhessomam (6), tandis que non loin de Tiflis, au confluent de la rivière Khram et de la Koura, on a retrouvé le squelette d'un *Hippopotamus major* (7), mais ces données, quelque concluantes qu'elles soient sur le climat caucasien à l'époque quaternaire, ne permettent aucune supposition relativement à l'apparition de l'homme.

On possède quelques données sur l'état néolithique au Caucase, mais, là encore, les faits ne sont pas suffisants pour qu'on puisse rien affirmer.

1. Les ossements humains trouvés dans cette grotte avaient, paraît-il, été fendus et portaient des traces de feu. (E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, p. 40 et 45, t. Ier.)

2. E. Chantre, Bayern.

3. L'*Elephas* était abondant dans l'Inde à l'époque miocène.

4. L'*Elephas antiquus*, successeur de l'*E. meridionalis*, de même que le mammouth (*E. primigenius*), apparaissent en France à l'époque quaternaire. (De Lapparent, *Traité de géol.*, 2e édit., p. 1233.)

5. Ces ossements ont été rencontrés : en 1830, par Eichwald, dans la presqu'île de Taman ; en 1858, par Bayern, à Protchniokop, près de Stavropol, et de 1864 à 1887, par divers explorateurs, à Tchernigoff, Batinski, Klutchevoï, Naourki, Grozni, à 15 verstes de Vladi-Kawkaz, dans la vallée de l'Alaghir, etc.

6. District de Kazakski, gouvernement d'Elisavethpol.

7. L'*Hippopotamus major* est, comme on le sait, le contemporain dans l'Europe occidentale de l'*Ursus spelaeus*, du *Cervus megaceros*, etc.

Les divers objets qui, jusqu'ici, ont été rencontrés au nord comme au sud de la grande chaîne, furent trouvés isolés, et rien ne prouve qu'au moment où ils étaient en usage, le Caucase ne connût pas les métaux.

Dans l'isthme ponto-caspien, la substance naturellement abondante, qui est la plus apte à la fabrication des instruments de pierre, est l'obsidienne; elle s'y rencontre en bancs considérables, et cependant les objets travaillés sont d'une extrême rareté.

Quand on compare l'abondance des lames, des éclats, des nuclei, dans les pays volcaniques comme le Mexique et l'île de Crète, où l'obsidienne est très commune, avec le manque presqu'absolu de débris du même genre, dans les environs de l'Allah-gheuz, par exemple, où ce minéral est fréquent, on est porté à croire que l'industrie de la pierre ne fut jamais pour les Caucasiens une nécessité de premier ordre, et que s'ils employèrent quelques armes d'obsidienne, ce ne fut jamais que par raison d'économie, pour épargner leurs outils métalliques.

S'ils eussent été réduits à l'emploi de la pierre seule, ils auraient profité des facilités que leur donnait la nature en leur fournissant des blocs de verre fossile de cinquante centimètres d'épaisseur, et nous retrouverions aujourd'hui les vestiges de ces industries; mais il n'en est rien, et, bien au contraire, les objets travaillés sont de la plus grande rareté.

L'obsidienne n'est certainement pas la seule substance du Caucase de nature à être employée à la fabrication des armes et des outils; mais elle est la meilleure et, sans aucun doute, les montagnards de l'Arménie, s'ils n'avaient connu les métaux, auraient donné au travail de cette substance une importance considérable.

On a bien, il est vrai, retrouvé les traces de quelques ateliers, entre autres, sur le plateau situé entre les villages d'Elenowska et d'Ordokli, non loin du Gok-tchaï. Paliakoff y découvrit, en 1879, une assez grande quantité d'éclats et de racloirs (1); mais ces restes ne sont pas suffisants pour qu'il soit permis d'affirmer l'existence de l'état néolithique au Caucase.

A côté de l'obsidienne, substance abondante dans la région de

1. J. Mourier, *L'archéologie au Caucase*, p. 17.

l'Allah-gheuz, la grande chaîne fournit des quartz hyalins, des porphyres, des quartzites et nombre de roches qui peuvent être employées avec avantage à la fabrication des outils; mais leur usage ne semble pas avoir été général.

Des restes de cités lacustres ont été signalés dans le Gok-tchaï, le lac Toporovan, le lac Paleostrom, près de Poti, et dans les marais de l'embouchure de la Koura, à Minghetchaour et à Berda; mais jusqu'ici aucune exploration de ces palafittes n'a été tentée et il est impossible de dire à quel état de civilisation étaient les peuples qui les ont habitées.

La partie nord-ouest de la grande chaîne du Caucase (Kouban et Abkhasie) renferme de nombreux dolmens, mais jusqu'ici les recherches qui y furent pratiquées n'ont amené aucun résultat, au point de vue de la détermination de l'âge de ces monuments. Quelques auteurs (M. Felitzine) les attribuent à l'état de la pierre polie, d'autres (M. Filimonoff) à celui du fer; mais aucune de ces opinions n'est basée sur des preuves positives. Il se peut d'ailleurs que ces monuments aient été employés à des époques très différentes pour l'ensevelissement des morts.

L'existence des dolmens dans tous les pays du monde antique (Inde, Caucase, Crimée, Syrie, Palestine, Algérie, Corse, Espagne, Portugal, France, Angleterre, Scandinavie, etc.) est aujourd'hui constatée, mais il est impossible de déterminer la direction suivant laquelle cet usage s'est propagé, de même que l'époque à laquelle eut lieu la migration de cette curieuse coutume. Elle est à coup sûr fort ancienne, si nous en jugeons par les indications que nous fournissent les pays étrangers au Caucase, car le grand Sphynx d'Égypte semble marquer, pour la vallée du Nil, l'époque de transition entre les monuments mégalithiques et l'architecture proprement dite.

Les dolmens et les tumuli sont cantonnés vers le nord et ne dépassent guère, au sud, la ligne de partage des eaux entre l'Europe et l'Asie; bien que l'âge de ces monuments ne soit pas encore déterminé, leur position prouve clairement qu'à deux époques probablement fort éloignées l'une de l'autre, les peuples qui habitaient la Ciscaucasie et la Transcaucasie furent de mœurs et, peut-être, de races bien différentes. Le même fait semble aussi

devoir être déduit de l'abondance relative des instruments de pierre dans les régions du nord, et de leur rareté dans celles du sud.

On connaît actuellement une petite série d'objets de pierre trouvés au Caucase. Ils furent recontrés à Samthavro, Dilidjan, aux environs de Koutaïs, entre Elenowska et Ordaklia, à Petrassowska, dans le Terek, dans le Kouban, à Mozdok (Stavropol) et sur le rivage de la mer Caspienne; mais ils étaient presque toujours isolés, sans que, du milieu où ils furent rencontrés, on puisse déduire s'ils furent en usage pendant qu'existait un état spécial de la pierre ou s'ils furent employés concurremment avec les métaux, le bronze ou le fer.

D'anciens travaux dans les mines de sel de Koulpi, sur l'Araxe, et de Nakhitchévan, ont fourni des haches et des marteaux de grès (1), remarquables par la ressemblance frappante qu'ils présentent avec les instruments de même nature que l'Amérique du Nord fournit en si grande abondance. Mais la présence de semblables instruments dans des mines de sel ne prouve pas qu'à l'époque de leur usage, les métaux ne fussent pas employés, car ces instruments sont aussi aptes à entamer le sel gemme que ceux de bronze ou de fer (2).

Dans la vallée de la rivière Khram et celle de la Koura, au sud de Tiflis, il n'est pas rare de rencontrer des éclats d'obsidienne; mais ces fragments ne portent pas de retouches et sont rarement pourvus d'un bulbe de percussion; tout porte à croire qu'ils furent employés dans des temps récents pour battre le briquet. Ils se trou-

1. « On a ramassé aussi, à côté de simples cailloux du pays à peine dégrossis, certains marteaux avec un collier d'attache, ressemblant beaucoup aux marteaux russes trouvés dans le nord, à Olonetz. La destination de ces instruments est claire; on s'en servait pour casser et exploiter le sel; mais, en l'absence d'autres données, il est difficile de savoir à quel peuple et à quelle époque ils appartiennent; on ne peut même pas affirmer qu'ils aient été fabriqués sur place. Si d'un côté Virchow suppose que ces marteaux ne peuvent être regardés comme très anciens, M. Dessor, de Genève, et le comte Ouvaroff, citent ce fait, en faveur de leur antiquité, que des instruments identiques comme forme ont été trouvés dans les mines de cuivre de la province de Cordoue, en Espagne, dans l'Amérique du Nord, dans différents endroits de la Sibérie, et à l'île de Sakhaline. » (J. Mourier, *L'archéologie au Caucase*, p. 21.)

2. Il suffit, pour se rendre compte de la possibilité de travailler des mines de sel avec des instruments de pierre, d'examiner le coefficient de dureté des diverses subs-

vent principalement sur la route de l'Allah-gheuz à Tiflis, Mtzketi, au Souram et aux gorges du Dariall.

L'état de la pierre polie semble donc n'avoir pas existé au Caucase, ou du moins, s'il eut lieu, ce ne fut que pendant une très courte durée.

Mais l'apparition, en Europe, d'usages qui étaient inconnus à l'époque où ses peuples vivaient à l'état paléolithique, ne peut provenir que de deux causes : ou l'art de polir la pierre fut inventé dans les pays de l'Occident, ou, ce qui est plus probable, les Européens des premiers âges furent initiés par l'Orient à ce perfectionnement dans leur industrie primitive de la pierre éclatée.

Cette dernière solution semble la meilleure; car on voit apparaître en Gaule, en Angleterre, en Italie et en Suisse, en même temps que l'usage de polir la pierre, la connaissance des céréales, des animaux domestiques et de la poterie; de plus, l'art se développe d'une manière surprenante et presque subitement. Il est donc impossible de nier toute influence étrangère (1).

Par rapport à l'Europe, la seule région d'où cette civilisation ait pu provenir est l'Asie ; c'est de ces pays qu'il faut aussi faire venir le chien, le cheval, le bœuf, le porc, la chèvre et le mouton.

tances avec lesquelles on pouvait faire les outils et de les comparer à celui du sel gemme. (Échelle de Mohs.)

Sel gemme	2,00		
Cuivre pur	2,50	à	3,00
Bronze	3,50	à	4,50
Fer doux	4,50		
Grès dur	4,00	à	5,00
Diorite	4,00	à	6,00
Serpentine	4,00	à	6,00
Silex	5,00	à	6,00
Jade	5,00	à	7,00
Jadéite	5,00	à	7,00
Obsidienne	5,00	à	7,00
Quartz	7,00		
Acier trempé	7,00		

Comme on le voit, les instruments de pierre présentent les mêmes avantages que ceux en bronze et en fer.

1. La néphrite et le jade, dont sont formés bien des celts rencontrés dans l'Europe occidentale, sont d'origine asiatique et prouvent que des relations très étendues existèrent jadis entre les divers peuples de l'ancien continent. (G. et A. de Mortillet, *Mus. préhist.*, pl. XCVIII.)

Mais pour une migration d'est en ouest, d'Asie en Europe, deux voies se présentaient seules : l'une par le nord de la mer Caspienne, les steppes de la Russie et l'Europe centrale ; l'autre par les plateaux de l'Iran et le Caucase, soit que le courant ait pris ensuite vers le nord, au travers de la grande chaîne, fait très douteux, soit que les émigrants aient suivi la route de l'Arménie et du Bosphore, pour parvenir en Thrace et dans la vallée du Danube (1).

Nous savons que les races habitant la Ciscaucasie furent, de tout temps, différentes de celles de la Transcaucasie. De grandes difficultés s'opposaient à leur mélange. Ces obstacles étaient les mêmes que ceux qui furent, plus tard, rencontrés par les envahisseurs cherchant à passer d'Asic en Europe, ou *vice versâ*, par les défilés du grand Caucase. Il est donc probable que le courant suivit la voie russe ou celle de l'Asie Mineure, mais que ces deux direction, restèrent indépendantes l'une de l'autre. D'un autre côté, l'absence de restes néolithiques dans la Transcaucasie et l'abondance relative de ces objets dans les plaines de la Russie, semblent prouver que la migration passa par le nord, et que le Caucase fut négligé. Dans sa marche lente, ce progrès se serait répandu dans tous les pays accessibles et se serait arrêté au grand Caucase, comme une énorme vague, en pénétrant dans quelques vallées du nord. La Transcaucasie, abritée par ses montagnes infranchissables, serait pour longtemps encore restée dans son état primitif.

Mais quels furent les habitants du Caucase à ces époques reculées? Aucune trace ne permet de tenter la moindre conjecture, peut-être même ces riches pays furent-ils, comme encore aujourd'hui certaines parties de la Sibérie, pourtant très habitables, absolument désertes, jusqu'à ce que des hordes émigrantes, cherchan fortune, vinssent s'y fixer (2).

1. La route du nord de l'Altaï au Danube est celle qui fut suivie par l'invasion des Huns. Celle de l'Iran au travers du Caucase, par les Alains (Irons, puis Ossèthes, puis Alains). Enfin, la voie par l'Arménie, l'Asie-Mineure, la Thrace et la vallée du Danube, par Darius dans son expédition contre les Scythes.

2. La Chronique géorgienne, parlant de la division de l'isthme ponto-caspien entre les fils de Thargamos, dit : « Cependant, le nord des Caucases n'entrait pas dans la portion de Thargamos, et il n'y avait pas une âme. Ce pays était inhabité depuis le

On ne peut, il est vrai, faire que des suppositions bien peu fondées sur ces âges reculés, mais, pour longtemps encore, ces mystérieuses questions des origines exciteront la sagacité des archéologues. Pour la France même, où, comme en Angleterre et en Allemagne, les études préhistoriques et l'anthropologie ont pris leur plus grand développement, on n'est guère plus avancé que pour le Caucase.

Il semble aujourd'hui démontré que l'usage de la pierre polie dans l'Europe occidentale est dû, non pas à des découvertes locales, mais bien à des influences étrangères venues d'Orient. A mesure qu'on avance et qu'on se rapproche plus des temps actuels, les faits apparaissent plus nets et le phénomène des migrations, dont les résultats furent si considérables au point de vue des civilisations actuelles, se caractérise de mieux en mieux et se termine pour les temps antiques aux invasions des barbares.

Les causes de l'apparition de l'état néolithique sont pour ainsi dire inconnues; celles de l'origine des métaux apparaissent plus clairement, bien qu'elles soient encore entourées de mystères sans nombre.

Dans tous le monde métallurgique antique, c'est-à-dire dans l'Asie, l'Europe centrale et méridionale, et l'Afrique méditerranéenne, le métal qui semble avoir été le premier connu fut le cuivre, allié à l'étain dans le bronze.

La nature et la composition de l'alliage, l'analogie dans les formes des objets des divers pays, et bien d'autres raisons, amènent à penser, que la connaissance du bronze n'eut qu'un berceau, qu'elle rayonna de là sur le monde antique et qu'elle parvint dans les diverses régions, d'autant plus rapidement que ces contrées étaient moins éloignées du foyer et que des barrières naturelles ne s'opposaient pas à son extension.

L'emploi des métaux remonte dans l'Asie antérieure à la plus haute antiquité et semble avoir été le résultat d'une migration, probablement touranienne, très ancienne. Mais pour se rendre

Caucase jusqu'au grand fleuve qui tombe dans la mer de Derbend. » (Volga?) (J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, 1re part., p. 18.) Ce vague souvenir serait de nature à faire croire qu'aux origines les pays du Caucase étaient déserts.

compte de l'époque vers laquelle cette remarquable industrie fit son apparition dans le Caucase, il est indispensable d'envisager les origines métallurgiques d'une manière générale et d'en déduire, par la position du Caucase et sa nature même, le rôle qu'il joua jadis au début des civilisations asiatiques.

Les traditions européennes s'accordent pour faire venir de l'Orient la connaissance des métaux; mais alors le monde connu s'arrêtait à la mer Caspienne; et le Caucase, foyer métallurgique d'une grande importance, apparut aux narrateurs des premières légendes comme le centre d'où étaient sorties ces précieuses connaissances.

Les Sémites de l'Orient méditerranéen avaient pour les mêmes raisons les mêmes traditions; pour eux, qui vivaient dans des régions privées de minerais par la nature, le Caucase, source des métaux qui leur venaient par le commerce, était le point d'origine des connaissances métallurgiques. Leurs regards ne perçaient pas plus loin que cette barrière du monde des Égyptiens, et leurs souvenirs étaient trop vagues pour qu'ils aient pu y retrouver la notion des origines exactes.

Cependant, tout en localisant au Caucase leurs souvenirs légendaires, ils laissent tous à ces inventions et à leur propagation la notion d'un souvenir plus lointain dont eux-mêmes ne se rendaient plus compte.

Ce n'est donc pas au Caucase qu'il faut, en suivant l'esprit des traditions, chercher les origines de la métallurgie, mais plus loin dans l'est, vers ces pays où pour certains peuples de l'Asie fut le vrai Paradis terrestre, où l'arche s'arrêta et d'où partit le flot civilisateur qui changea la face du monde.

« Dans toute l'Asie, dit M. E. Renan (1), le plateau de Pamir est considéré comme le faîte, le dôme du monde (Bami-dunia), le milieu entre le ciel et la terre. Les plus grands fleuves de l'Asie découlent du massif auquel il se rattache, et de vieilles traditions y placent des peuples blonds à prunelles bleu-vertes dans lesquels M. de Humboldt voit des Aryens..... Tout nous porte à placer l'Éden des Sémites au point de séparation des eaux de l'Asie, à

1. E. Renan, *Orig. du lang.*, p. 228.

cet ombilic du monde que toutes les races semblent montrer du doigt comme le point où se rencontrent leurs plus anciens souvenirs..... Les races mongoles rattachent aussi leur origine au Thian-chan et à l'Altaï, et si les races finnoises semblent plutôt désigner l'Oural, c'est sans doute parce que cette chaîne leur dérobe la vue d'un plan de montagnes plus reculé. »

Le Caucase joua probablement le même rôle pour les peuples méditerranéens que l'Oural pour ceux de la Finlande ; mais si, d'un côté, les primitifs habitants de l'Oural sont absolument inconnus, d'un autre, ceux du Caucase ont laissé des traces historiques et archéologiques qui permettent de retrouver leur origine. Ces considérations ne peuvent naturellement s'appliquer qu'aux origines historiques des peuples, le grand problème des débuts de l'humanité ne peut être recherché qu'en se basant sur des observations géologiques et anthropologiques trop incomplètes encore pour que la science puisse aborder des théories d'ensemble.

Dès les temps les plus reculés, l'Asie antérieure semble avoir été peuplée par des races touraniennes, qui peut-être y firent leur apparition en même temps que les métaux ; peut-être aussi ces tribus s'installèrent-elles dans l'Asie occidentale bien avant que la métallurgie fût connue, et reçurent-elles de peuplades de leur race, dans une migration postérieure, les connaissances qui en firent plus tard des nations civilisées. Peut-être même les plus anciens habitants, dont nous puissions entrevoir l'existence, étaient-ils autochtones, nés dans ces régions privilégiées où ils se seraient peu à peu transformés et divisés en tribus linguistiques, les seules dont nous puissions aujourd'hui retrouver les traces.

Si, avec M. G. Rawlinson (1), nous remontons aux temps les plus anciens où nous permettent d'atteindre les lumières de l'histoire, sacrée ou profane, à ceux pour lesquels l'ethnologie nous fournit des renseignements, de moindre valeur il est vrai, mais encore utiles, nous entrevoyons des peuples scythes ou touraniens répandus dans tous les pays de l'Asie antérieure. Ce serait trop dire que d'attribuer une réelle affinité de race aux diverses nations dont la forme du langage présente ces caractères. Car le type des

1. G. Rawlinson, *Herodotus*, 4e édit., t. Ier, p. 668.

langues touraniennes n'est pas distinct et nettement défini comme ceux des groupes sémitique et indo-européen ou aryen. Le terme d'Allophyles, par lequel le plus grand des ethnologues anglais, le Dr Prichard, désigne cette division linguistique, est fort bien approprié, marquant ce fait qu'il n'existe pas entre les diverses branches de cette soi-disant famille ethnique, les mêmes affinités que dans les différentes variétés des langues sémitiques et aryennes.

Les langues touraniennes représentent plutôt un état qu'une forme de langage ; il semble que ce fut le premier moule dans lequel le discours humain se plaça, naturellement et spontanément ; il est plus simple, plus rude, plus grossier et moins travaillé que les derniers développements du sémitisme et de l'aryanisme. Il ne possède pas, comme ces langues, dans sa multitude de ramifications, un vocabulaire commun abondant ou tout au moins une série d'inflexions communes. Un instinct naturel, agissant d'une façon uniforme, parmi des races très diverses, doit produire les phénomènes que nous constatons et, dans aucun cas, nous ne sommes autorisés à assigner la même origine ethnique aux diverses populations dont les langues sont du type touranien. Cette forme s'impose à l'esprit comme une nécessité absolue, quand on examine les phénomènes présentés par les dialectes du groupe sémitique et aryen. Tout ce que, par conséquent, nous pouvons dire de relativement certain, est que dans les temps les plus anciens auxquels nous puissions parvenir, la forme de langage appelée le touranien semble avoir généralement prévalu dans les pays situés entre le Caucase et l'océan Indien et des rivages de la Méditerranée aux bouches du Gange. Nous pouvons peut-être étendre ces limites et dire que tout l'hémisphère oriental fut, dans l'origine, occupé par une ou plusieurs races dont les dialectes possédaient la caractéristique du type en question. Toutefois, il suffit, dans le cas actuel, de restreindre cette assertion aux régions connues sous le nom d'Asie occidentale, pays s'étendant de l'Hindoustan à la mer Egée et du Pont-Euxin au golfe Persique et à l'océan Indien. Dans ces districts se trouvaient les Pré-Arméniens, les Susiens ou Elymaéens, les Babyloniens primitifs, les habitants des côtes méridionales de l'Arabie, les peuples pri-

mitifs du plateau de l'Iran et des montagnes du Kourdistan ; il est facile de montrer que ces peuples possédaient des dialectes de caractère touranien, et selon toute probabilité ces nations parlaient un langage du même type. La forme primitive de ce langage, cristallisée chez les hordes les moins civilisées, est restée, des débuts dont nous parlons jusqu'à nos jours, où elle occupe encore les quatre cinquièmes de l'Asie et la majeure partie des pays orientaux de l'Europe.

Dans la grande plaine de Mésopotamie et dans la vallée du Nil où existaient des communautés formées de bonne heure et où la civilisation prit naissance, là, le caractère primitif ou touranien des langues montra une puissance spéciale de développement, devenant d'abord hamitique et, de là, après un intervalle considérable et sous une impulsion nouvelle, enfanta le sémitisme.

Cette transformation, qui semble être déjà parvenue à un certain degré de perfection vers le commencement du xxe siècle avant J.-C., fut accompagnée ou rapidement suivie par une série de mouvements de migration qui transportèrent le type linguistique nouvellement formé, en Syrie, en Palestine, en Arabie et sur les frontières de l'Égypte.

Ce tableau de l'Asie antérieure aux époques préhistoriques, tiré de l'un des ouvrages les plus remarquables du siècle, est aussi général et aussi complet qu'on puisse le désirer. Il montre l'immense étendue des pays situés entre l'Inde et la Méditerranée, occupée par des peuplades d'origine ethnique incertaine, dont quelques-unes étaient peut-être autochtones, et parlant toutes des dialectes encore rudimentaires et de forme touranienne.

Le souvenir de cet état primordial ne s'est perpétué jusqu'à nous que dans les écrits d'un seul auteur de l'antiquité, Justin (Trogue Pompée), qui montre, dans les temps les plus reculés, l'Asie antérieure possédée par les Scythes (touraniens). Pour les autres, ces faits antéhistoriques sont restés ignorés.

C'est au milieu de ces races confuses, homogènes par leur développement linguistique, que se formèrent des tribus possédant des idiomes d'un mécanisme plus complet, progrès qui vit le jour dans la vallée du Nil et dans les plaines de la Chaldée, puis, de là, rayonnant en tous sens, fit la conquête de l'Asie antérieure.

C'est cette grande lutte entre la civilisation et la barbarie, ce combat perpétuel entre les Sémites, les Hamites et, plus tard, les Aryens contre les peuples primitifs que nous aurons à étudier dans ce mémoire. Le dernier champ de bataille des blancs Allophyles est aujourd'hui la Géorgie. Nous verrons comment les races, qui jadis peuplèrent toute l'Asie antérieure, furent, à la suite d'une lutte de cinquante siècles, réduites à confier leur indépendance à quelques vallées du Caucase.

Comme on le voit, l'histoire des races caucasiennes se confond avec celle des autres tribus de l'Asie antérieure, et c'est de cet ensemble qu'il sera possible de déduire les faits particuliers.

« Sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origines diverses.

« Quelques-unes, sans nom encore et sans histoire, appartenaient sans doute aux races primitives qui couvraient le sol à des époques si reculées, qu'il appartient au seul géologue d'en rechercher la durée. Le plus grand nombre d'entre elles se rattachait à des races plus fortes et plus nobles, répandues des bords de la mer Caspienne à ceux de la Méditerranée; elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale et descendirent vers le sud, à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. Une partie des émigrants occupa les districts montagneux du Mazandéran actuel, la masse de la nation s'établit solidement sur la partie occidentale du plateau de Médie et jusqu'en Asie Mineure; plusieurs tribus allèrent vers l'ouest, en Atropatène, en Médie et jusqu'en Asie Mineure; d'autres poussèrent au sud et vinrent se fixer au delà des montagnes, dans les plaines de la Suziane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate (1). »

A côté de ce peuple, les monuments nous font connaître une autre race de tempérament et de tendances différentes. La langue qu'elle parlait est apparentée de très près à l'hébreu, à l'arabe et aux autres langues sémitiques. Les débuts furent obscurs; tandis que la plupart des savants croient cette race originaire du Nord et

1. G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Orient*, 4e édit., p. 126.

de l'Orient (1) et nous la représentent cantonnée d'abord en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et de la Koura, d'autres en placent le siège primitif vers le sud, dans la péninsule Arabique (2). Les monuments de la haute antiquité la présentent établie déjà sur le Tigre, l'Euphrate et le golfe Persique (3). Mais les plus anciens écrits que nous possédons de ces peuples, nous montrent que, dès les temps les plus reculés de l'histoire, ils avaient perdu toute notion de leurs migrations.

Les deux éléments ethniques des populations chaldéennes, enchevêtrées dans bien des endroits, dès la plus haute antiquité à laquelle nous puissions remonter, sont les Soumirs et les Accads, les Sémito-Kouschites et les Touraniens. « Laquelle des deux a précédé l'autre sur ce sol, c'est ce qu'il est impossible de dire, car, aux périodes les plus reculées où puissent atteindre nos regards, nous constatons leur coexistence. Mais ce qu'on peut dire d'une manière positive, c'est que les Accads constituaient un rameau particulier de la langue de Touran, rameau dont la langue s'était fixée et cristallisée à un état encore plus primitif de développement que celles des autres peuples de la même famille (4). » La langue qui résulta de ce mélange, le suméro-accadien, renferme des hiéroglyphes spéciaux pour désigner les métaux (5),

1. Certains auteurs, MM. Fritz Hommel et von Kremer, placent dans la haute Asie la patrie originaire des Sémites. « Dans le Turan supérieur, à l'occident du Bolortag et du plateau de Pamir, auraient demeuré les Sémites primitifs, tout près des Ariens, et de ce pays-là serait partie l'émigration des Sémites, qui, en suivant le cours des fleuves, principalement de l'Oxus, se serait dirigée, en longeant la rive méridionale de la mer Caspienne, toujours plus en avant vers le sud-ouest.

« De là ils seraient passés à travers un des défilés de l'Elbourz, dans la région montagneuse de la Médie, et ensuite aurait eu lieu probablement leur entrée dans le profond bassin de la plaine Assyro-Mésopotamique. » (Fritz Hommel, *La patrie orig. des Sémites ;* dans *Atti del IV Congresso internat. degli Orientalisti*, vol. Ier, 1880.) Cette voie, bien que très rationnelle, présente de grandes difficultés, celle par Meschied et le Khoraçan semble préférable. Dans ce cas, les Sémites auraient suivi les contreforts méridionaux des montagnes.

2. Sprenger, *Leben und Lehre des Muhammad*, I, 241 ; id. *Alt. Georg. Arabiens*, p. 293-295, note, p. 294.

3. G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Orient*, 4e édit., p. 138-144.

4. Fr. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. II, p. 109.

5. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. Ier, p. 98-99.

preuve que les débuts de leur connaissance sont antérieurs aux premiers essais d'écriture cunéiforme (1). Mais il est impossible de savoir si ces signes sont d'origine sémito-kouschite ou touranienne. Deux faits seuls peuvent être constatés, mais ils sont d'une grande importance. Les Touraniens descendaient, à ces époques, jusqu'au golfe Persique, et ils connaissaient les métaux. On verra plus loin combien il est intéressant, pour l'histoire des peuples caucasiens, de rencontrer, en Basse Chaldée, dès les débuts des temps historiques, un peuple de même race qu'eux, possédant l'usage des métaux.

Les découvertes les plus récentes et les études d'un demi siècle sur la métallurgie antique dans le bassin méditerranéen et l'Europe occidentale, démontrent clairement aujourd'hui qu'avant de connaître le fer, les antiques habitants de nos pays surent travailler le cuivre à l'état d'alliage avec l'étain. Mais il fut indispensable, pour l'invention du bronze, que les hommes trouvassent dans le sol même de leur pays les minerais des deux métaux nécessaires à l'alliage.

Or, comme nous le verrons, les points du globe où la nature fournit ces éléments réunis sont peu nombreux; l'un d'eux devint le centre d'où rayonnèrent les connaissances métallurgiques.

Dans leurs migrations, les fondeurs de l'antiquité créèrent de nouveaux centres industriels dans les pays où, sur leur passage, ils rencontrèrent les minéraux nécessaires. Mais comme nulle part, dans l'Asie antérieure, l'étain ne se trouve en présence du cuivre, ils durent continuer à recevoir de la mère-patrie, par le commerce, l'étain de leurs alliages.

Si nous marquons sur la planisphère les divers gisements de cuivre et d'étain connus jusqu'à ce jour, nous voyons se former des groupes correspondant aux pays miniers du monde (Pl. I).

1. Il est à remarquer que les plus anciens hiéroglyphes de la Basse Chaldée ne possèdent pas de signes pour représenter l'idée des productions spéciales à ces pays. Il en résulterait que la connaissance de l'écriture n'aurait pas pris naissance dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, mais bien dans d'autres pays plus froids. Au Caucase, il n'a été rencontré jusqu'ici aucun indice qui puisse faire supposer que l'écriture y fut inventée. Les hiéroglyphes de l'Asie-Mineure présentent des caractères tous spéciaux et ne semblent pas avoir été en usage dans les pays caucasiens.

Ces groupes réunis entre eux, ou séparés, suivant leur position géographique constituent des régions divisées elles-mêmes en provinces et en districts.

En me livrant à l'étude de ces groupes, j'ai reconnu l'existence de treize régions principales indépendantes les unes des autres et renfermant soit de l'étain et du cuivre, soit l'un seulement de ces deux métaux.

Pour l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, les documents sont faciles à trouver. Les mines de ces pays étant exploitées par des Européens, de nombreux mémoires ont été écrits sur leur industrie, mais l'Asie centrale et surtout la Chine se montrent moins accessibles aux recherches, ce n'est que dans les écrits de rares voyageurs, dans des travaux sur des sujets tout différents, qu'on peut à la longue se renseigner.

Les tableaux qui suivent donnent d'une façon générale les indications sur chacune des régions (v. tableaux nº I et II), et la carte qui les accompagne montre la position géographique non seulement de chaque contrée minière, mais aussi des centres industriels, quelquefois même des mines.

Elle montre aussi quelles furent les régions que comprenait autrefois le monde antique, et par conséquent les pays où il faut chercher l'origine des métaux.

Sur la carte et dans les tableaux, j'ai rangé par ordre alphabétique les diverses régions, afin de ne pas faire croire à des idées préconçues. C'est suivant cet ordre que je reprendrai l'étude de chacune d'elles, afin d'écarter une à une les contrées qui ne peuvent être mises en cause dans un semblable travail, et de n'avoir plus à considérer que celles qui nous fournissent les documents les plus anciens ou pour lesquelles il existe des doutes.

I. *Région américaine.* — Au XVᵉ siècle, les habitants des deux Amériques en étaient encore à l'état de la pierre polie. L'or et le cuivre étaient, il est vrai, connus, et quelques populations du sud savaient fondre ces métaux (1), mais pour l'immense majorité des Indiens, l'or et le cuivre n'étaient qu'une pierre malléable.

1. L'État de Wisconsin a fourni un grand nombre d'objets de cuivre. Quelques antiquaires américains prétendent que ces objets ont été fondus, mais la plupart

TABLEAU N° I.

TABLEAU DES RÉGIONS CUPRIFÈRES

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES MINERAIS	ÉPOQUE D'EXPLOITATION	OBSERVATIONS
1.	Américaine.	Méridionale.	*Chili* : départements de Copiapo, Huasco, Coquimbo, Acuncagua, Santiago, Cholcagua ; — *Pérou* : départements du Sud ; — *Bolivie*, *Uruguay*, *Brésil*, *Confédération Argentine* : Sierra del Atajo ; — *Equateur*, *Nouvelle Grenade*, *Vénézuéla*.	Sulfures, carbonates, cuivre natif. C.	XVIIIe siècle	Antérieurement au XVIe siècle les indigènes connaissaient la fusion des métaux, mais ne l'employaient que fort peu et étaient encore à l'état de la pierre.
		Centrale.	*Honduras*, *Cuba*, *Haïti*, *Mexique* : Sonora, Basse-Californie.	Sulfures, carbonates, oxydes, chlorures, cuivre natif. C.	XVIIIe s.	XVIe siècle. État de la pierre dans toute l'Amérique.
		Septentrionale.	*Etats-Unis* : Californie, Nevada, Orégon, Colorado, Nouveau-Mexique, Utah, Missouri, Michigan ; — *Canada* : Lac Huron, Labrador ; — *Grœnland* : Ile Disco, inspectt. du Sud.	Cuivre natif. C.	XIXe s.	Les cuivres natifs du lac Supérieur furent employés par les Indiens, forgés à froid mais jamais fondus. XIXe siècle. Etat de la pierre au Grœnland.
2.	Aralo-altaïque.	Sibérienne.	Gouvernements de Ienisseisk, Tomsk, Semipalatinsk, Irkousk.	Sulfures, carbonates. C.	*B*. XVIIe s.	Gîtes exploités par les Tchoudes dans l'antiquité.
		Turkomane.	Territoires de Sir Daria, versant occidental des Monts Bolor.	— —	*B*. XVIIIe s.	Au Ve siècle les Massagètes connaissaient le bronze mais pas encore le fer ?
		Indo-caspienne.	Khoraçan.	Minerais oxydés. P.	*B*.	
3.	Australienne	Australienne	Queen's land, New South Wales, South Australia.	Sulfures. C.	XIXe s.	Au commencement du XVIIe siècle, les Australiens étaient encore à l'état de la pierre.
		Zélandaise.	Tawaï Pounamou.	P.	XIXe s.	
		Calédonienne.	Nouvelle-Calédonie.	P.	XIXe s.	XIXe siècle. État de la pierre en Nouvelle-Calédonie et en Nouvelle-Zélande.

TABLEAU N° I (*Suite*).

TABLEAU DES RÉGIONS CUPRIFÈRES (*Suite*).

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES MINERAIS	ÉPOQUE D'EXPLOITATION	OBSERVATIONS
4.	Égyptienne.	Sinaïque.	Mont Sinaï.	P.	*XXV*e s.	Ces gîtes furent exploités sous la IVe dynastie.
		Nubienne.	Nubie sept., Kordofân, Nil blanc.	P.	*XXV*e s.	Gîtes connus des Égyptiens dès la plus haute antiquité.
5.	Européenne	Anglaise.	*Angleterre*: Cornwall, Devonshire, Cheschire Anglesea; — *Irlande* : Vicklou, Cork, Waterford.	Chalcopyrites et minéraux oxydés. C.	*B.*	L'état du bronze cessa en Angleterre vers le ve siècle. Il fut très développé surtout en Irlande.
		Française.	Départements du Rhône, Var, Moselle, Hérault, Alpes-Maritimes, Hautes-Alpes, Corse.	Carbonates et sulfures. P.	*B.*	Etat du bronze très développé surtout dans le Nord, la Bretagne et la Suisse.
		Ibérique.	*Espagne* : Provinces Huelva, Sevilla, Cordova, Coruña, Murcia, Oviedo, Almeria, Santander, Saragoza, Gerona, Badajoz, Palencia, Lérida, Jaen, Barcelona, Alvara, Lugo, Ciutad real, Navarra, Granada; — *Portugal* : Palhal, distr. d'Aveiro, San Domingos.	Sulfures et minéraux oxydés. C.	*B.*	État du bronze et instruments en cuivre pur. Exploitations phéniciennes, carthaginoises et romaines.
		Italienne.	Mines de Monte Catini, Sestri levante (près Chiavari), Agordo, (Vénétie), Vallée d'Aoste.	— — C.	*B.*	Epoque pré-étrusque. État du bronze très développé, antérieur au *XV*e siècle.
		Germanique	Hartz, Westphalie, Hanovre, Hesse, Nassau.	— — C.	*B.*	État du bronze très développé, cessa avant notre ère.
		Danubienne.	*Hongrie*, *Bulgarie*.	— — P.	*B.*	État du bronze en Hongrie et dans le bas Danube.
		Algérienne.	*Tunis*, *Algérie*, *Maroc*.	— — C.	*B.*	Gîtes très anciennement exploités.
6.	Hindoue.	Septentrionale.	Nipâl.	— —		A l'époque où furent écrits les Védas les métaux étaient tous connus (*XX*e siècle environ.)
		Méridionale.	Ceylan.	— — P.		

TABLEAU N° I (*Suite*).

TABLEAU DES RÉGIONS CUPRIFÈRES (*Suite*).

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES MINERAIS	ÉPOQUE D'EXPLOITATION	OBSERVATIONS
7.	Indo-chinoise.	Tibétaine.	Versant nord de l'Himalaya, pentes orientales du Pamir.	Sulfures et minéraux oxydés. C.		L'époque de la découverte des mines du Tibet est inconnue.
		Birmane.	*Birmanie, Laos birman, Siam, Laos siamois, Arakan, Tong-king.*	Sulfures.		L'histoire positive de ces pays ne remonte pas avant notre ère.
		Chinoise.	Yun-nan, Quang-si, Quang-toung, Koueï-tchéou, Hou-nan.	— — C.	*env.* XXVe s.	Les Miao-tseu connaissaient les métaux avant l'invasion des cent familles. XIIes Etat du bronze en Chine.
		Japonaise.	*Japon, Mandchourie.*	— —		
8.	Iranienne.	Septentrionale.	Khoraçan, Mazandéran.	Carbonates et oxydes. P.		Les gîtes de la région iranienne sont peu importants. On ne sait rien sur l'époque de leur exploitation.
		Méridionale.	Quelques gîtes sans importance dans les montagnes du Sud.	? P.		
9.	Malaise.	Continentale.	Les gîtes de cuivre font défaut dans la presqu'île malaise.			La connaissance des métaux en Malaisie date probablement de l'époque où se répandit l'influence hindoue dans ces pays.
		Insulaire.	*Sumatra, Bornéo, Célèbes.*	P.		
10.	Ouralienne.	Européenne.	Gouvernement d'Orenbourg, de Perm.	Sulfures, carbonates. C.		L'époque de la découverte de ces gîtes est inconnue mais fort ancienne.
		Asiatique.	Yécatherinbourg, Goro-blagodat, Alapayevsk.	— — C.		
11.	Scandinave.	Suédoise.	Falhun, Zaemtland, Atvidaberg.	— — C.	*B.*	L'état du bronze cessa en Scandinavie vers le Ier siècle, de même qu'en Danemark et en Norvège.
		Norvégienne.	Kaafjord, Roraas.	— — C.	*B.*	
		Finlandaise.	Quelques gîtes de peu d'importance en Finlande.	— P.	*F.*	L'état du bronze semble n'avoir pas existé en Finlande.

Tableau n° i (*Suite et fin*).

TABLEAU DES RÉGIONS CUPRIFÈRES (*Suite et fin*).

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES MINERAIS	ÉPOQUE D'EXPLOITATION	OBSERVATIONS
12.	Tauro-caucasienne.	Caucasienne	Groupes du Tchorok, du Lelwar, de l'Alagheuz, de Karabak, de l'Araxe et de Kakhétie.	Sulfures, oxydes aux affleurements. C.	*F.*	L'état du bronze semble n'avoir pas existé dans l'isthme ponto-caspien sauf dans les pays situés au nord du Caucase.
		Arménienne	Env. de Trébizonde, Cappadoce, Arménie, Galatie, Pont.	— — C.	*F.*	
		Cilicienne.	Chypre et Cilicie.	— —	*B.* ?	État du bronze à Chypre et dans l'ouest de l'Asie Mineure.
13.	Transvaalienne.	Boure.	*Transvaal, Cap de Bonne Espérance.*	— C.	XIXe s.	Aucune de ces mines n'a été exploitée dans l'antiquité.
		Malgache.	*Madagascar.*	— C.	XIXe s.	Malgaches, colonie malaise relativement moderne.
			(Cette liste extraite de mémoires spéciaux ne renferme que des indications générales sur la position géographique des gîtes miniers.)	NOTA Les affleurements de tous les gîtes sulfurés renferment des minéraux oxydés. C = gisements considérables. P = — de peu d'importance.	NOTA *Av. J.-C.* Ap. J.-C. B = Etat du bronze. F = Etat du fer. ? = douteux av. J.-C.	

TABLEAU N° II.

TABLEAU DES RÉGIONS STANNIFÈRES

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES GITES	OBSERVATIONS
1.	Américaine.	Méridionale.	République Argentine, Bolivie, Vénézuéla.	Filons et alluvions.	Inconnue avant le XVIIe siècle.
		Centrale.	Mexique.		— —
		Septentrionale.	États-Unis, Californie, Orégon, Missouri.	Filons et alluvions.	— —
2.	Aralo-altaïque.	Sibérienne.			
		Turcomane.			
		Indo-caspienne.	Khoraçan.		Gîtes de peu d'importance.
3.	Australienne.	Australienne.	Queen's land, New South Wales.	Filons et alluvions.	Inconnue avant le XIXe siècle.
		Zélandaise.			Manque.
		Calédonienne.			—
4.	Égyptienne.	Sinaïque.			—
		Nubienne.			—
5.	Européenne.	Anglaise.	Cornwall, Devonshire.	Filons et alluvions.	Exploitation très ancienne.
		Française.	Plateau central, Bretagne.	Filons.	
		Ibérique.	Orenze, Ponte vedra.		Exploitation phénicienne.
		Italienne.	Toscane.		Quelques gîtes sans importance.
		Germanique.	Saxe, Bohême, Silésie.	Filons, imprégnations.	Exploitation très ancienne.
		Danubienne.			Manque.
		Algérienne.			—

TABLEAU N° II (*Suite et fin.*)

TABLEAU DES RÉGIONS STANNIFÈRES (*Suite et fin*).

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES GITES	OBSERVATIONS
6.	Hindoue.	Septentrionale.			—
		Méridionale.			—
7.	Indo-chinoise.	Tibétaine.			—
		Birmane.	Tenasserim, Birmanie, Laos, Siam.	Alluvions.	Gites très importants très anciennement exploités.
		Chinoise.	Quoang-si, Kiang-si, Ho-nan, Hou-nan, Hou-pé, Yun-nan.	Filons, alluvions, imprégnations.	Gites les plus considérables de l'Asie, exploités dès le XX° siècle av. J.-C. par les Miao-tseu.
		Japonaise.	Japon.		Exploitations très anciennes.
8.	Iranienne.	Septentrionale.			Manque.
		Méridionale.			—
9.	Malaise.	Continentale.	Presq. de Malacca, Perak, Selangore, Kelantane, Pahang, Patani, Keddah.	Imprégnations et alluvions.	Gisements considérables. — —
		Insulaire.	Sumatra, Bornéo, Banka, Riouw.	Alluvions.	— —
10.	Ouralienne.	Européenne.			Manque.
		Asiatique.			—
11.	Scandinave.	Suédoise.			— (Quelques mines sans importance).
		Norvégienne.			— — — —
		Finlandaise.	Finlande, bords du lac Ladoga.		Gite de peu d'importance.
12.	Tauro-caucasienne.	Caucasienne.			Mauque.
		Arménienne.			—
		Chicienne.			—
13.	Transvaalienne.	Boure.	Transvaal.	Filons et alluvions.	Connue au XIX° siècle.
		Malgache.	Madagascar.	—	— —

OCÉAN ATLANTIQUE

OCÉAN

ATLANTIQUE

AMÉRIQUE

ÉRES

L'ÉTAIN

40°

IMP MONROCQ, 5, R. SUGER, PARIS.

Tableau n° II (*Suite et fin.*)

TABLEAU DES RÉGIONS STANNIFÈRES (*Suite et fin*).

Nos	RÉGIONS	PROVINCES	CONTRÉES	NATURE DES GITES	OBSERVATIONS
6.	Hindoue.	Septentrionale.			—
		Méridionale.			—
7.	Indo-chinoise.	Tibétaine.			—
		Birmane.	Tenasserim, Birmanie, Laos, Siam.	Alluvions.	Gites très importants très anciennement exploités.
		Chinoise.	Quoang-si, Kiang-si, Ho-nan, Hou-nan, Hou-pé, Yun-nan.	Filons, alluvions, imprégnations.	Gites les plus considérables de l'Asie, exploités dès le XXe siècle av. J.-C. par les Miao-tseu.
		Japonaise.	Japon.		Exploitations très anciennes.
8.	Iranienne.	Septentrionale.			Manque.
		Méridionale.			—
9.	Malaise.	Continentale.	Presq. de Malacca, Perak, Selangore, Kelantane, Pahang, Patani, Keddah.	Imprégnations et alluvions.	Gisements considérables.
					— —
		Insulaire.	Sumatra, Bornéo, Banka, Riouw.	Alluvions.	— —
10.	Ouralienne.	Européenne.			Manque.
		Asiatique.			—
11.	Scandinave.	Suédoise.			— (Quelques mines sans importance).
		Norvégienne.			— — — —
		Finlandaise.	Finlande, bords du lac Ladoga.		Gîte de peu d'importance.
12.	Tauro-caucasienne.	Caucasienne.			Manque.
		Arménienne.			—
		Chicienne.			—
13.	Transvaalienne.	Boure.	Transvaal.	Filons et alluvions.	Connue au XIXe siècle.
		Malgache.	Madagascar.	—	— —

Pl.I.

OCÉAN ATLANTIQUE

AMÉRIQUE

OCÉAN ATLANTIQUE

ÈRES

L'ÉTAIN

40°

IMP. MONROCQ, 3, R. SUGER, PARIS.

De plus les nombreuses découvertes archéologiques faites jusqu'à ce jour, sont d'accord pour montrer que, dans ce vaste continent, la civilisation fut toujours progressante et que la métallurgie n'y fut jamais connue puis oubliée ; l'Amérique tout entière doit donc être rejetée dans l'étude des origines des métaux.

II. Région aralo-altaïque. — Nous ne possédons que peu de documents sur cette intéressante contrée qui comprend l'Altaï, les monts Bolor et tout le versant occidental et septentrional de cette grande muraille qui cache à nos regards le Tibet et l'intérieur de la Chine.

Les mines de l'Altaï furent, dit-on, jadis exploitées par les Tchoudes (1) (Scythes ?). Mais jusqu'ici aucun document positif n'est venu contrôler la légende quant à l'origine de ces peuples. Seules des inscriptions encore indéchiffrables (2) prouvent qu'une race, arrivée à un degré élevé de culture intellectuelle, habitait autrefois ce pays.

Les tumuli qui se trouvent par milliers dans les environs des mines sont riches et remplis d'objets artistiques, mais ils n'ont pas encore dit par quel peuple et à quelle époque ils ont été construits.

Quant aux mines du Bolor, elles sont encore bien peu explorées. Cependant on y voit les traces d'une exploitation très ancienne, antérieure probablement au temps où Hérodote (3) expliquait le manque de fer chez les Massagètes par l'absence absolue de

pensent que leur forme a été obtenue en forgeant les cuivres natifs du lac Supérieur. (J. Evans, *L'Age du bronze*, IV, trad., Battier, 1882, p. 3.) — Le bronze était connu au Pérou et au Mexique avant l'arrivée des Européens, car un ciseau péruvien analysé par Vauquelin a donné 0,94 de cuivre et 0,06 d'étain. (Moore, *Anc. mineralogy*, p. 42.) — Il est donc probable que si l'Amérique était restée livrée à elle-même, elle serait parvenue à la connaissance des métaux et des alliages.

1. « Toutes les traditions locales et maint objet trouvé dans les tombeaux antiques parlent de populations civilisées qui habitaient autrefois la Sibérie. Ces populations sont comprises sous le nom général de Tchoudes.... Dans les régions minières, des cavités abandonnées sont généralement désignées sous le nom de « Mines des Tchoudes. » (E. Reclus, *L'Asie russe*, p. 627.)

2. Les inscriptions sibériennes indéchiffrées ont été publiées par M. de Rosny. (*Archives paléographiques*, I.) Elles sont hiéroglyphiques (pl. XIII et XIV) ou composées de caractères qui semblent dériver directement des hiéroglyphes. (Pl. XV et XVI.) D'autres (pl. XVII) présentent de grandes analogies avec les caractères mongols et appartiennent probablement à cette classe.

3. Hérodote, I, 215.

minerais ferrugineux dans leur pays et par l'abondance des mines de cuivre.

Cette explication du plus ancien historien, quant au manque de la connaissance du fer chez les Massagètes, est absolument fautive, car les minerais magnétiques et les limonites sont d'une abondance extrême dans la région des mines de cuivre de la Turcomanie (1). Ils sont même plus voisins de la plaine que ces mines, et les Scythes massagètes, nomades des prairies, les eussent certainement employés s'ils avaient connu la métallurgie du fer. Cette région est l'une des plus intéressantes au point de vue des origines de la métallurgie (2).

III. Région australienne. — L'Australie fut découverte par les Européens en 1605, la Nouvelle-Zélande en 1642 et la Nouvelle-Calédonie en 1774. Avant cette époque les indigènes de ces îles ne connaissaient que la pierre. Les riches mines qu'elles renferment n'étaient donc pas exploitées.

IV. Région égyptienne. — Je comprends dans cette région tous les pays miniers situés à proximité de l'Égypte et qui, par conséquent, lui envoyaient autrefois leurs produits.

La basse vallée du Nil ne renferme pas de gîtes minéraux, ce n'est que dans la Nubie, entre le fleuve et la mer Rouge et dans le Kordofân, que se présentent quelques filons cuivreux (3).

En Arabie, non loin de l'Égypte, dans la presqu'île du Sinaï étaient autrefois des gîtes miniers d'une assez grande importance, ils sont aujourd'hui épuisés.

Les mines de Nubie et du Sinaï furent exploitées dès les débuts de l'histoire égyptienne (4), Osirtasen Ier laissa au Sinaï des traces

1. J. Mouchketoff, *La richesse minérale du Turkestan russe*, p. 8.

2. Le Khoraçan renferme quelques gîtes d'étain sans importance. (*Arch. für Anthr.*, t. IX, p. 265.) Il existe des doutes au sujet de ces gisements.

3. D'après Hérodote (III, 23), chez les Éthiopiens le bronze était plus rare et plus précieux que l'or. L'Éthiopie ne peut donc pas être considérée comme un foyer producteur de l'airain.

4. « Une des mines les plus importantes était située à Sarbout-el-Khadem, d'où l'on tirait des turquoises et des minerais de cuivre. Ce dernier était fondu à Wady-Nash. On croit que les mines de cuivre de Wady-Magarah furent exploitées dès la IIe dynastie, plus de 3000 ans av. J.-C. » (John Evans, *L'âge du bronze*, trad. Battier, 1882, p. 8.)

évidentes de ses travaux et bien avant les rois de la IVe dynastie inscrivaient leur nom à Wadi-Megarah (1).

Nous ne savons rien de l'exploitation des gites du Kordofân ; mais tout porte à croire que ces pays envoyèrent autrefois des métaux aux Pharaons.

Il est à remarquer que la région égyptienne ne renferme pas la moindre trace d'étain et que par suite ce métal était en Égypte de provenance étrangère (2).

Les nombreux bronzes, qu'on retrouve dans la vallée du Nil, prouvent que dans l'antiquité l'Égypte fut l'un des centres les plus importants de consommation, mais par suite du manque absolu de l'étain, elle ne peut être considérée comme un foyer de l'invention du bronze.

V. — Région européenne. — Ce groupe, le plus étudié de tous tant au point de vue géologique qu'à celui de l'archéologie, présente un intérêt considérable, aussi sera-t-il préférable de parler de toutes les provinces dont il est composé.

1° *Province anglaise.* — Riche en étain et en cuivre, la Grande-Bretagne est le pays d'Europe dans lequel l'état du bronze s'est le plus développé. Jadis couverte de forêts qui fournissaient un excellent combustible, elle était dans les conditions les plus favorables pour l'invention du bronze.

2° *Province française.*— La France renferme, il est vrai, quelques mines de cuivre et d'étain; elles furent exploitées dans l'antiquité ; mais ces gisements sont bien peu abondants et n'auraient pas suffi à la création d'un centre d'exportation.

3° *Province ibérique.* — L'Espagne et le Portugal renferment en abondance des gisements de cuivre, l'étain s'y rencontre dans

1. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 424, note 1. — « Le travail d'extraction aux mines de Ouadi-Magarah s'est poursuivi longtemps; il fut surtout actif pendant la Ve et la VIIe dynastie, aussi longtemps qu'a vécu l'ancien empire égyptien, c'est-à-dire du L^e au XXXIIe siècle avant notre ère, et c'est à l'époque de la XIIe dynastie (trente siècles avant notre ère) que les mines du Sinaï ont atteint leur plus grande proportion de rendement. » (O. Beauregard, *L'antiquité de l'Égypte et les formules de la préhistoire;* dans *Bull. Soc. anthrop. de Paris*, IIIe série, t. XI, 1888, p.523.)

2. Quelques auteurs admettent que l'étain consommé en Égypte provenait de la région européenne (Espagne, Angleterre, France). (Voyez O. Beauregard, *op. cit.*, p.529.)

les districts de l'ouest. Il aurait donc été possible que la découcouverte du bronze eût lieu dans cette région;

4° *Province italienne.* — Riche en cuivre, l'Italie ne renferme pas d'étain (1); les mines y furent exploitées dès la plus haute antiquité;

5° *Province germanique.* — Quelques rares gîtes d'étain se trouvent en Saxe et en Bohême, mais ils sont pauvres et ne peuvent fournir les éléments d'une grande production. Le cuivre, abondant dans le Hartz n'est pas directement dans le voisinage de l'étain; de sorte que cette province n'a bien certainement pas joué un rôle important dans les débuts de la métallurgie;

6° *Province danubienne.* — Les rares mines de cuivre de Hongrie et de Bulgarie sont éloignées de tout gîte d'étain. Il n'y a donc lieu de les citer que pour mémoire;

7° *Province algérienne.* — Le Maroc, l'Algérie et Tunis forment pour ainsi dire le prolongement méridional des gîtes miniers espagnols, mais le cuivre seul se présente dans ces gisements; l'étain fait totalement défaut.

Comme on le voit dans la région européenne, deux provinces seules, l'ibérique et l'anglaise, sont dans les conditions naturelles favorables à la découverte du bronze, mais nous verrons plus loin que ces pays reçurent de l'étranger leurs connaissances métallurgiques.

VI. — Région hindoue. — Nous ne possédons que peu de données sur les industries métallurgiques dans l'Hindoustan (2), pays où le cuivre se rencontre dans quelques provinces, mais où l'étain fait défaut.

1. On trouve en Toscane quelques gîtes d'étain de peu d'importance. (*Congrès préhist. de Buda-Pesth*, t. Ier, p. 242.)

2. « La plus importante découverte d'instruments en cuivre (pur), faite jusqu'ici dans l'Ancien Monde, est celle qui a eu lieu à Gungeria, dans l'Inde centrale; elle se composait de celts plats, de l'espèce que l'on regarde comme le type le plus primitif; mais, en même temps que les celts, on a trouvé aussi des ornements en argent, circonstance qui semble indiquer que ces objets n'appartenaient pas à une très haute antiquité, la production de l'argent exigeant une assez grande habileté métallurgique et probablement la connaissance du plomb et d'autres métaux encore. » (John Evans, *L'âge du bronze*, trad. Battier, 1882, p. 2). A côté de ces objets de cuivre pur, l'Inde a fourni une grande quantité d'armes et d'instruments de bronze. (Musées de Madras et de Calcutta.)

VII. — Région indo-chinoise. — Ce groupe minier est sans contredit le plus important de tous, par la nature des minerais qu'on y rencontre, par la présence des deux métaux et par le mélange presqu'intime des gîtes cuprifères et stannifères. La Birmanie, le Laos, Siam, le Tong-king (1) et enfin la Chine méridionale sont d'une prodigieuse richesse en métaux.

VIII. — Région iranienne. — Sauf quelques gîtes cuivreux sans importance dans le nord de la Perse et dans les montagnes du sud, le plateau de l'Iran est d'une grande pauvreté au point de vue minier. L'étain y fait défaut.

IX. — Région malaise. — La partie continentale de cette région renferme d'abondants gîtes d'étain, mais le cuivre y manque. Les îles (Sumatra, Bornéo) où les deux métaux se rencontrent, ne présentent aucune trace d'exploitation très ancienne et c'est à peine si les tribus de l'intérieur ne sont plus à l'état de la pierre polie.

X. — Région ouralienne. — Les mines de l'Oural, très anciennement exploitées, fournirent bien certainement de grandes quantités de cuivre au monde antique, mais l'absence de l'étain en quantité notable dans ces montagnes prouve que les métallurgistes de ces pays dépendirent toujours d'autres régions pour la fabrication de leur bronze.

XI. — Région scandinave. — Quelques archéologues suédois ont pleinement démontré que dans la Scandinavie la connaissance du bronze est due à une influence étrangère. Quant à la Finlande, il semble prouvé qu'elle passa de l'état de la pierre polie à celui du fer sans que le bronze ait jamais été employé seul. D'ailleurs les mines de cuivre et d'étain que renferme cette province sont peu importantes.

XII. — Région tauro-caucasienne. — L'absence totale de l'étain dans les pays caucasiens et arméniens prouve que ces provinces n'assistèrent pas à l'invention du bronze; d'ailleurs cet état proprement dit ne semble pas y avoir existé.

En Cilicie et à Chypre comme dans la partie occidentale de

1. On sait qu'avant la conquête du Tong-king par les troupes françaises, une des principales branches de commerce sur le fleuve Rouge était le trafic des mattes cuivreuses qui, il y a trente ans, s'échangeaient à poids égal contre le sel.

l'Asie Mineure qui vit l'état du bronze, le manque d'étain entraîne à la même conclusion.

Le grand Caucase est pauvre en métaux, mais la petite chaîne, l'Arménie, la Cappadoce et tout le Taurus abondent en gîtes de cuivre. Ils sont aujourd'hui assez mal exploités, bien que leurs minerais soient fort riches.

XIII. — Région transvaalienne. — Les gîtes de cuivre et d'étain de Madagascar et de l'Afrique australe ne sont connus que depuis quelques années; d'ailleurs, s'ils avaient été exploités dans l'antiquité, le transport de leurs produits vers les pays méditerranéens eût présenté soit par terre, soit par mer des difficultés insurmontables. Ne suffit-il pas, pour écarter cette pensée, de se souvenir combien les voyages de circumnavigation de l'Afrique excitèrent d'admiration dans le monde antique.

Aujourd'hui, les minerais du Chili, du cap de Bonne-Espérance et de l'Australie se traitent à Swansea dans le même lit de fusion que les pyrites espagnoles; mais ce rapprochement des divers centres producteurs des minerais est un fait tout moderne et dans une discussion sur les industries de l'antiquité, l'impossibilité des transports doit être considérée comme l'un des principaux facteurs.

Des treize groupes dont nous venons de parler, quatre sont à éliminer comme ne faisant pas partie du cercle métallurgique antique, ce sont:

La région américaine,
» australienne,
» malaise (insulaire),
» transvaalienne.

Six doivent être également écartés comme renfermant des gîtes de cuivre mais pas de mines d'étain, savoir:

La région égyptienne,
» hindoue,
» iranienne,
» ouralienne,
» scandinave,
» tauro-caucasienne.

Et une province de la région malaise, la province continentale, comme renfermant des gisements d'étain, mais pas de cuivre.

Il reste donc seulement les régions aralo-altaïque, européenne et indo-chinoise qui, seules, présentent les conditions voulues pour que la découverte du bronze ait pu s'y produire. Ce sont ces régions qui nous restent à examiner.

Nous venons de voir que dans la région européenne, seules, les provinces anglaise et ibérique présentent les conditions requises.

En Espagne, l'état du bronze, dû à une influence étrangère, commença de très bonne heure : « Le bronze et avec lui la connaissance de la métallurgie », disent MM. Siret dans leur savant travail, « ont été importés dans le sud-est de l'Espagne par un peuple qui brûlait ses morts. S'il faut s'en tenir aux opinions générales sur l'incinération, ce peuple serait aryen, et l'origine de la métallurgie sur notre sol serait intimement liée à l'âge du bronze européen. »

Les auteurs placent vers le XLe siècle avant J.-C. l'apparition en Espagne des arts métallurgiques, cette date est en concordance avec les époques assignées pour l'état du bronze dans les autres régions de l'Europe occidentale. John Evans accepte pour la Grande-Bretagne le XIIe ou le XIVe siècle av. J.-C. (1), et admet que vers le XIIe ou le XVe siècle, les Phéniciens (2) connurent les mines des îles Cassitérides (3). Zaborowski Moindron fixe pour la Suisse la date de 3000 ans av. J.-C. (4).

Or le courant qui apporta le connaissance des métaux passa par le sud de l'Europe. Il faudrait donc admettre pour l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure et le Caucase des dates bien plus reculées qu'on ne le pense généralement.

Il est aujourd'hui un fait acquis à la science que l'Europe occidentale reçut de l'Orient ses connaissances métallurgiques et les civilisations de l'Asie antérieure étaient déjà très développées vers l'époque où nos ancêtres apprirent à fondre le bronze.

Ces différences frappantes dans le degré de civilisation, l'introduction dans l'Occident de matières, de formes et de signes pure-

1. John Evans, *L'âge du bronze*, trad. Battier 1882, p. 515.
2. Il n'est pas encore démontré que le commerce des Phéniciens se fit directement avec les Bretons et non par des marchands gaulois. » (J. Evans, *op. cit.*, p. 458.)
3. John Lubbock, *Prehist. times*, p. 73.
4. Zaborowski Moindron, *L'ancienneté de l'homme*, 1874, p. 208.

ment orientaux, la tendance générale des migrations à se produire d'est en ouest sont autant de raisons pour qu'on ne doive pas considérer l'Ouest espagnol ou le Cornwall comme des centres de l'invention des métaux. C'est vers l'Orient qu'il faut diriger ses regards.

Aux limites de l'Europe, deux contrées s'offrent comme point de départ des arts métallurgiques, la région tauro-caucasienne et celle de l'Oural, mais toutes deux, quoique très riches en cuivre, ne renferment pas d'étain.

Cette objection est de premier ordre contre l'hypothèse caucasienne ou ouralienne de l'invention des métaux. Ces régions, privées de l'un des éléments indispensables du bronze, durent conserver des relations avec les pays producteurs d'étain et jouer le rôle de centres secondaires d'où le bronze se répandit sur l'Europe.

Mais nous savons que l'état du bronze, s'il a existé au Caucase, n'y a pris aucun développement remarquable. Il en résulte que non seulement cette région ne fut pas le foyer primitif mais qu'elle ne joua pas le rôle de centre secondaire.

La mer Caspienne, placée entre l'Oural et le Caucase, força les migrations d'est en ouest à passer par l'une ou par l'autre de ces régions, et quelle que soit la voie qui ait été suivie par les premiers métallurgistes, ils trouvèrent, dès leur entrée en Europe, des conditions favorables à l'application de leurs connaissances qui plus tard se propagèrent vers l'Occident.

Mais là se présente une question bien difficile à résoudre. Le premier courant passa-t-il par l'Oural ou par le Caucase? L'absence presque complète d'instruments de bronze (état pur) dans cette région, ferait remonter la découverte du fer au Caucase à des âges extrêmement reculés (1). Il semble plus probable qu'il passa par

1. Il est certain que plusieurs siècles avant Hérodote et probablement dès l'époque d'Homère, les Chalybes, peuple des bords du Pont-Euxin, travaillaient le fer en grand; c'est même d'eux que vient le nom donné par les Grecs à l'acier Χάλυψ (Bochart, *Phaleg.*, p. 208). « Ce qui prouve bien que du temps d'Homère on connaissait l'acier, c'est la description que nous trouvons dans l'*Odyssée* du procédé par lequel on durcit une hache en trempant le métal rouge dans l'eau froide. » (John Evans, *L'âge du bronze*, trad. Battier, p. 14, 1882.)

le nord, traversa la steppe et descendit vers la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure.

Mais alors comment la connaissance des métaux parvient-elle au Caucase? Est-ce par un mouvement d'est en ouest analogue à celui qu'opérèrent les Arméniens de nos jours? Est-ce par une marche d'est en ouest par les plateaux de l'Iran, ou, du nord au sud, au travers de la grande chaîne?

Dans tous les cas, alors que dans tous les pays avoisinant la région tauro-caucasienne on a rencontré les vestiges évidents d'un état du bronze très développé, seul le Caucase ne présente que des restes de l'état du fer. Cette phase aurait donc succédé directement à celle de la pierre polie, l'usage du fer serait d'une antiquité prodigieuse et les montagnes de l'Arménie auraient abrité les auteurs de l'invention de ce métal. Le Caucase serait devenu un foyer producteur du fer, dont la connaissance aurait lentement rayonné dans toute l'Asie antérieure et peut-être même en Europe, si toutefois notre continent n'a pas vu, lui aussi, un foyer du fer se créer dans son sein.

En Espagne, la connaissance du bronze fut importée par un peuple qui pratiquait l'incinération : jusqu'ici, aucune trace préhistorique de cette coutume n'a été rencontrée dans la Transcaucasie. Il en résulte que les influences dans l'Asie antérieure et dans l'Europe occidentale n'ont pas été de même nature, mais ont causé des résultats analogues.

Nous avons vu, dans un précédent mémoire, que les plus anciennes traditions s'accordent pour placer au Caucase, les origines de la métallurgie. Mais il est bon de se souvenir que le Caucase (Phanagorie et Dioscurias) fut toujours la tête de ligne des caravanes qui apportaient, en Europe, les produits de l'Asie et probablement l'étain. Pour les peuples ignorants de la Grèce et de l'Asie antérieure, le comptoir où se trouvaient ces marchandises était le lieu de production : leurs connaissances n'allaient pas au-delà.

Toutefois, il se peut qu'un fait important, comme la découverte du fer, soit venu s'ajouter à ces croyances légendaires; sans cela, comment expliquerions-nous que les peuples de la Transcaspienne, quelques siècles avant notre ère, n'aient encore connu que le bronze, alors qu'avant les Pré-Arméniens ils auraient connu

le fer, si le traitement de ce métal était venu d'Orient dans le Taurus.

Il est donc plus rationnel d'admettre que le Caucase, comme les autres régions européennes, reçut de l'est la connaissance du bronze, qu'il fit le commerce de l'étain et qu'il inventa le fer.

Mais continuons à suivre le courant du bronze en remontant sa direction au travers des pays et des âges.

Deux stations nous servent de point de départ, l'Arménie et l'Oural; si les connaissances métallurgiques étaient parvenues au Caucase par la Perse, elles auraient trouvé leur application dans quelques points seulement du Mazandérân et du Khoraçân, de même si elles sont venues du nord, se confondant ainsi avec le courant de l'Oural, elles ont dû remonter jusqu'aux monts Bolor pour trouver les minerais nécessaires. Dans les deux cas, le Turkestan, riche en cuivre, fut une des stations de ce courant métallurgique car, vers cette longitude, aucun point de l'Asie ne permet une exploitation sérieuse.

Pour parvenir dans la Turcomanie, le courant a pu suivre deux directions, l'une au nord, vers l'Altaï; l'autre, au sud, vers l'Inde. Mais cette dernière voie aboutit dans la péninsule hindoue, sorte de cul-de-sac, dont l'Himalaya et la jungle birmane empêchent de de sortir.

Or, dans l'Hindoustan, l'étain fait défaut et ne peut être apporté que de très loin, les mines de cuivre sont peu abondantes. Ce n'est donc pas dans l'Hindoustan qu'il faut chercher les origines du bronze.

La voie du nord est la plus probable ; en suivant les contreforts du Pamir, du Bolor et de l'Altaï, on ne cesse de rencontrer des gîtes de cuivre d'une importance considérable, tous montrant d'énormes haldes, restes d'antiques exploitations et, près d'eux, de vastes nécropoles où abondent l'or et le bronze, en même temps que des objets d'un art relativement élevé et des inscriptions gigantesques, encore indéchiffrées.

Bien que très riches en cuivre dont les carbonates et les oxydes des affleurements se réduisent avec une grande facilité, ces montagnes ne contiennent pas de gîtes importants d'étain ou du moins jusqu'ici il n'en a pas été retrouvé. Il était donc indispen-

sable aux métallurgistes de l'Altaï de conserver avec les régions stannifères des relations commerciales

Si plus tard, à la suite d'études plus complètes, l'étain vient à être reconnu dans ces régions, il n'y aura plus d'obstacle à placer vers les sources du Iénissei le berceau des arts métallurgiques, mais tant que ces découvertes n'ont pas été faites, c'est plus loin dans les régions, si riches en tous les métaux, du sud de la Chine, qu'il faut chercher le centre d'où vient l'étain et où eut lieu la découverte du bronze.

Entre Irkousk et le Yun-nan, la route est difficile, mais sûre. M. de Hauslab la fait prendre aux races mongoles, qui vinrent plus tard dévaster l'Asie centrale et antérieure; rien ne s'oppose à ce qu'elle fût suivie jadis par les inventeurs des métaux.

Les annales chinoises placent dans le pays des Miao-tseu (1) l'invention de la métallurgie à des époques prodigieusement reculées, puis ces peuples auraient été chassés par les cent familles et seraient allés appliquer leurs connaissances dans d'autres pays. Or, les seules régions où ils aient pu se réfugier et travailler les métaux sont l'Indo-Chine, le Tibet et l'Altaï. C'est peut-être d'eux que les Touraniens ont appris l'art du fondeur, qu'ils ont apporté jusque dans l'Asie antérieure et qu'ils ont ensuite transmis à l'Europe.

Si nous admettons que le premier foyer métallurgique s'est trouvé dans les provinces méridionales de la Chine, nous voyons la route que suivit la migration des arts métallurgiques parcourue plus tard par les grands conquérants ou par les hordes des barbares. De la Chine centrale aux frontières de la Sibérie, la route fut suivie par Batou-khan (2), mais en sens inverse, et des environs d'Irkousk aux steppes du nord du Caucase, les Mongols ne cessèrent de se mouvoir sous le même Batou-khan et sous Houlagou (3). De la Transoxiane à Constantinople, par les plateaux de l'Iran, presque tous les souverains d'Asie circulèrent sans cesse

1. Fr. Lenormant, *Les prem. civ.*, t. Ier, p. 94.
2. Batou-khan venant de Sibérie envahit la Chine, vers 1250 ap. J.-C.
3. Batou-khan traversa la Sibérie lorsqu'il aida son parent Mangou-khan à conquérir la Chine, où ce dernier mourut en 1259 après J.-C.

avec leurs armées, mais la conquête seldjoukide (1) caractérise mieux que les autres le mouvement. Entre l'Assyrie et l'Égypte, les Pasteurs (2), puis Ashshour-bani-abal (3), montrent le chemin, et Tamerlan (4), après Alexandre (5), suivit la voie qui conduit des bords de l'Oxus à ceux du Gange. Les Huns, dans leur invasion en Europe, quittèrent les bords de la Caspienne pour se rendre en Gaule (6), par la vallée du Danube. Quant aux voies secondaires, elles furent maintes fois parcourues des Grecs, des Romains et des Carthaginois (7).

Il ne peut donc pas exister de doutes sur la possibilité d'une migration par cette voie, tandis que les autres passages entre la Chine et l'Asie occidentale présentent de grandes difficultés, et ne furent pas employés par les conquérants des temps postérieurs.

La carte ci-contre (pl. II) met en parallèle les chemins suivis par les invasions et la direction probable de la migration des connaissances métallurgiques.

Cette esquisse, pleine de suppositions et d'hypothèses, montre, quelle que soit la direction suivie par la migration des métaux dans l'intérieur de l'Asie, quel rôle jouèrent l'Oural et le Caucase par rapport à l'Europe, rôle qui explique le renom métallurgique dont jouissait le Caucase dans l'antiquité, l'origine touranienne des peuples qui habitèrent l'Asie antérieure à l'époque de Sargon l'Ancien, mais ne fait rien prévoir quant à la date de ces événements.

A la suite de cet aperçu, il est intéressant de donner le nom des divers métaux dans les langues caucasiennes. Parmi ces mots, on trouvera peut-être des racines de nature à soutenir ou à détruire

1. Houlagou (1217 à 1265 ap. J.-C.), venu d'Asie centrale, fit la conquête de presque toute l'Asie occidentale.

2. L'invasion des Pasteurs partit de Basse Chaldée.

3. La première campagne d'Ashshour-bani-abal contre l'Égypte eut lieu en 669 avant J.-C.

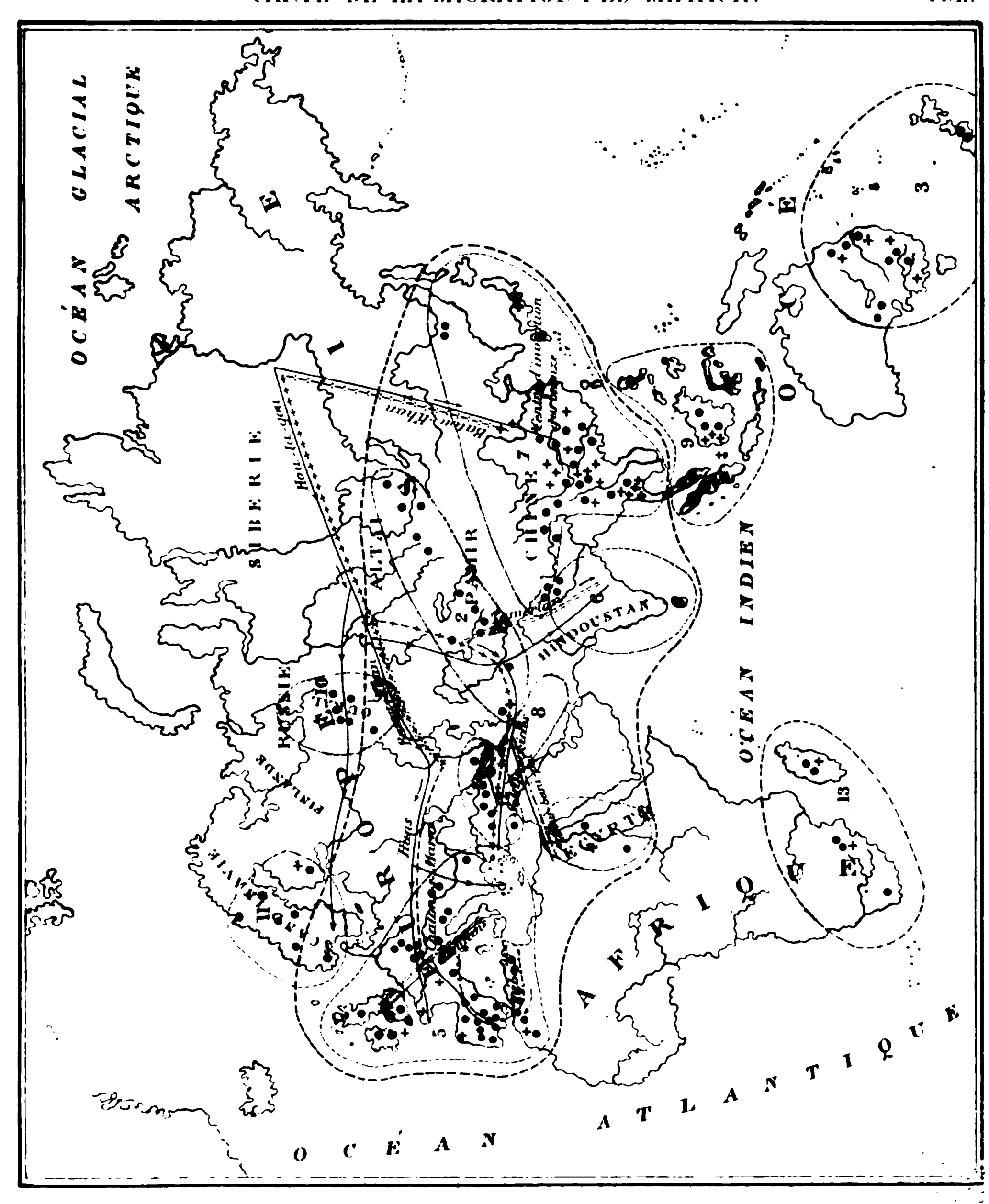
4. Conquête de l'Inde par Tamerlan, 1397 ap. J.-C.

5. Conquête de l'Inde par Alexandre le Grand, 327 av. J.-C.

6. En 376 ap. J.-C., les Huns quittent les rives du Palus Maeotis; en 446, ils sont dans la vallée du Danube; en 456, Attila est vaincu à Châlons-sur-Marne.

7. Campagne de César en Gaule et en Grande-Bretagne, route suivie par Annibal de Carthage en Italie, etc...

CARTE DE LA MIGRATION DES MÉTAUX. Pl. II.



Routes des grandes conquêtes.

Batou Khan N° I.	*Huns.*
Hou-la-gou.	*Romains.*
Batou Khan N° II.	*Annibal.*
Seldjoukides.	*Assur-bani-pal.*
Tamerlan.	*Route supposée de la migration des métaux.*

mon hypothèse. Dans l'un et l'autre cas, la science y aura fait un pas (tableau n° 3).

Il est curieux de remarquer que les métaux tels que l'or, l'argent, le cuivre, le plomb et le fer, qui se rencontrent en abondance dans le pays, ont des noms spéciaux au Caucase se rangeant en quelques groupes dont les termes sont issus d'une même origine, tandis que les expressions définissant l'étain sont presque toutes empruntées à l'arabe, preuve que la connaissance de ce métal n'est pas indigène au Caucase. Ce fait vient contrôler les travaux géologiques qui jusqu'ici n'ont pas retrouvé les gîtes dont parlent beaucoup d'auteurs et prouve qu'on ne les rencontrera probablement jamais.

D'autres observations très intéressantes peuvent être faites, si l'on compare entre eux les noms des divers métaux dans la même langue.

En abase, il existe des termes représentant chacun des métaux, et ces mots ne semblent pas avoir de racines communes.

Les langues tcherkesse, tchetchenze, ingouche et touchi forment un groupe à part dans lequel les noms des métaux semblent avoir une origine commune spéciale.

Le groupe lesghien est le moins riche, les emprunts aux autres langues y sont fréquents.

Enfin, le groupe karthwélien comprenant le géorgien, le mingrélien et le souane, présente des caractères absolument spéciaux.

Si nous ne pouvons retracer d'une manière exacte la voie suivie par les migrations métallurgiques, nous pouvons du moins en suivre le cours d'une façon générale et nous rendre compte du rôle qui fut réservé au Caucase dans les phénomènes généraux de l'origine des civilisations.

Les trouvailles relatives à l'état du bronze dans l'isthme pontocaspien sont encore peu importantes, cependant elles semblent prouver que le nord de la grande chaîne et le littoral abkhase furent les seuls pays où le bronze ait été employé seul.

Près de Novorossisk, des moules et des objets de bronze ont été rencontrés ; en Abkhasie, dans la Kabarda et le Daghestan, des haches, des faucilles et des poignards établissent par leurs formes des relations très étroites entre le sud russe, le bassin du Danube

TABLEAU III

TABLEAU DES NOMS DES MÉTAUX DANS LES LANGUES DU CAUCASE

Nos	LANGUES	OR	ARGENT	CUIVRE	ÉTAIN	PLOMB	FER
1.	Abase.	Akh'khè, pkhi.	Razma, rizna.	Asouakhcha, gwa, djes.	Bzokh, dzekh. (39)	Tassa, fef'tsa, zamtza.	Ikha, aikha (2?).
2.	Akoucha.	Mourhe, mourkhi.	Koumich (II).	Doupsi.	Kalaï (II).	Wissoulé	Nèkh (2).
3.	Andi.	Mizidi, metchidi.	Orsi, arsi (I).	Hir (I).	Kalaï (II).		Kou (2?).
4.	Antzoukh.	Maëzed (6) (I?).	Arats (I).	Palk (I).	Toukhi (6).	Goula (I).	Maakh (2).
5.	Artchin.	Missart.		Korbit.			Lazott.
6.	Aware.	Maïzed (4) (I?).	Arats (I).	Bulk (I).	Toukhi (4).	Goula (I).	Maakh (2).
7.	Dido.	Oukrou (8).	Mitskhir.	Hirots.	Kaëbou (15).		Gher (7).
8.	Géorgien.	Okro.	Wertskhili.	Spilindzi.	Qala, gala (II).	Tqwia (8).	Khina (12).
9.	Ingouche.	Dèchaou.	Detaou.	Tzaste.		Dech (9).	Achk (2?).
10.	Kaitach.	Mourchè, mourgè.		Mas, baghir.			Mech, meï (2).
11.	Koubatchi.	Moutè (II ?).		Diwssè.			Meg (2).
12.	Laze.			Mis (II).			Erkina (13).
13.	Mingrélien.	Mokro (8).	Kwartchkhili.	Lindji.	Kalé (II).	Tkoué (8).	Kina (12).
14.	Ossèthe.	Tsasgarın, Zougzarinè.	Afzist.	Arkhwi.	Kala (II).	Isdi, ichi (9 ?).	Awseinak.
15.	Ounzo.	Oukrou (8).	Mitskhir.	Hirots.	Knëbou (7).		Gher (7).
16.	Qazi-Qoummouq.	Moussi.	Arts (I).	Doupsi.	Kalaï (II).	Aitiza.	Bèrèch, makh (2). (16. 17)
17.	Swane.	Oker (8).	Wertskhlè.	Spilenz.	Kalaï (II).	Tkoui (3).	Bèrèch (16).
18.	Tchari.	Mèzed (4) (I ?).	Arats (I).				Måkh (2).
19.	Tcherkesse.	Dichchah (20).	Atezhin, djin'.	Goapt'leh, gwounaptla, djes.	Zakhou, saukh. (I)	Pzabpzab.	Hgoutch.
20.	Tchetchenze.	Dechi. (19).	Deri.	Tzastè.		Dech (9).	Akchik.
21.	Touchi.	Oker (8).	Dateb.	Tzastè.	Tkib.	Tkoua (8).	Aïk (2?).
22	Warkoun Dargoua.	Moussè (10).		Bagir (I).			Mich (2).
23.	Zachour.	Kûnaga.		Jùcha.			Ioua.

OBSERVATIONS. — Or. — (I) persan, *zer*, *zerd*; afgan, *zar*; kourde, *zer*; zend, *zara*. — (II) wogoule de Berezow, *mortan*.
Argent. — (I) arabe, *aras*. — (II) turc de Constantinople, *gümüch*.
Cuivre. — (I) nogaï, *pakhir*; turc de Constantinople, *baqir*. — (II) Qoummouq, *mirs*.
Étain. — (I) sanskrit, *kastira*. — (II) arabe, *qazdir*, *qalaï*; nogaï, *kalaï*; qoummouq, *kalaï*; turc de Constantinople, *qalaï*.
Plomb. — (I) tartare, *gulla* (balle de fusil).
Fer. — (I) turc de Constantinople, *demir*.

et la Ciscaucasie (1). Au contraire, dans les pays situés au sud de la grande chaîne, aucune trace de l'état pur du bronze n'a encore été retrouvée, et cependant les recherches archéologiques ont été beaucoup plus actives dans le bassin de la Koura que partout ailleurs au Caucase.

Il semble donc que la migration du bronze, comme celle de la pierre polie, ait suivi la voie des steppes en laissant de côté les pays abrités du nord par les neiges éternelles du Caucase.

Peu à peu l'usage des métaux aura pénétré dans les vallées du Kouban, du Daghestan et sur les côtes d'Abkhasie, mais ne traversa pas la ligne de partage des eaux pour passer d'Europe en Asie.

Le seul passage praticable à ces époques reculées était le littoral caspien par l'actuelle Derbend. Il est à croire qu'il ne fut pas franchi, car on trouverait alors en Transcaucasie les mêmes instruments que dans la Russie méridionale.

Les défilés du Dariall, d'une difficulté incroyable, durent rester inconnus pendant bien des siècles, et ce ne fut que plus tard, quand la civilisation eut fourni des moyens puissants, que les envahisseurs purent tenter le passage dans ces gorges étroites. On voit encore sur bien des points, entre Vladikawkaz et Tiflis, les restes d'une route dont firent usage les Géorgiens du moyen âge, mais qui certainement remonte à une antiquité bien plus reculée; aujourd'hui que la Russie a construit une chaussée stratégique, la route est encore fréquemment interrompue par les avalanches et par les inondations qui se produisent lors de la fonte des neiges.

Dans l'hypothèse que la Transcaucasie resta en dehors des migrations par la steppe, on expliquerait l'apparition du bronze en Asie Mineure par une bifurcation du courant, l'une des branches continuant sa marche vers l'Occident, l'autre descendant en Thrace, et de là dans l'Hellespont.

Quoi qu'il en soit, et quelque supposition qu'on puisse faire, le fait du manque presque absolu de l'état du bronze comme de celui de la pierre en Transcaucasie semble devoir être plus nettement prouvé de jour en jour. Ce n'est pas au manque de minerais cuivreux

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. I, p. 89.

qu'il faut attribuer ce fait, car ils abondent dans le petit Caucase et l'Arménie, mais bien à la direction prise par la migration qui porta dans l'Europe la connaissance du cuivre.

Si le bronze avait été connu au Caucase de longs siècles avant le fer, on trouverait dans le voisinage des gîtes cuprifères des restes de cette antique industrie, mais il n'en est rien et, sauf une tombe d'origine douteuse trouvée à Akthala, dans le Bortchalo, toutes les nécropoles voisines des mines renferment en abondance des armes et des objets de fer.

Avec les débuts de la métallurgie du fer commence pour la Transcaucasie une ère de civilisation qui prend, dès l'origine, une puissance remarquable.

Les restes de l'état du fer sont, dans le grand et le petit Caucase, d'une abondance extrême, comparativement à ceux des états de la pierre et du bronze.

Des nécropoles renfermant plusieurs milliers de sépultures ont été rencontrées en Osséthie, en Digourie, dans le Kabarda, en Géorgie proprement dite et en Arménie russe. Elles sont, chacune pour sa région, les témoins des diverses phases de la civilisation caucasienne à ces époques reculées.

Les caractères des sépultures trouvées en grand nombre au Caucase et appartenant à ces époques sont presqu'identiques. L'inhumation était toujours en usage, et l'incinération n'a pas encore été reconnue.

Le mort était placé dans un cist de pierres brutes, soit allongé, soit replié sur lui-même et couché sur le flanc gauche. Il emportait avec lui dans sa tombe ses armes, ses bijoux et les objets d'un usage courant dans son existence.

Les armes sont en bronze et en fer dans les sépultures les plus anciennes, en fer seulement dans celles des âges postérieurs. Ce sont des poignards, épées, lances, flèches et couteaux. Les bijoux sont en argent, en bronze et en plomb. Ce sont des torques analogues à ceux de la Gaule, des épingles, fibules, bracelets, colliers de perles, ceintures de bronze, bagues, chaînes et pendeloques.

Les vases, très abondants sont grossièrement travaillés, jamais vernissés, mais fréquemment enduits d'une couche de manganèse. Ils sont ornés de dessins géométriques grossiers.

Quelques tombes d'Arménie ont fourni des restes de *tribulum*, preuve que ces peuples étaient agriculteurs.

Les étoffes de laine, encore très bien conservées dans les sépultures des dernières périodes, rappellent celles que fabriquent encore les Caucasiens et dont ils font leurs longues *tcherkesses*. Le grain en est fin, le fil bien tordu, et le point régulier montre qu'à cette époque le métier à bras encore employé de nos jours était en usage au Caucase.

Une ceinture gravée représentant un char, montre qu'à l'époque la moins ancienne de nos sépultures, le cheval était employé comme bête de trait, et de nombreux mors, trouvés dans la grande comme dans la petite chaîne caucasienne, prouvent que depuis longtemps il était soumis à l'homme.

Les animaux domestiques dont les restes ont été retrouvés montrent que ces peuples connaissaient le cheval, le bœuf, le buffle, le chien, le mouton et le porc.

Les habitants du Caucase, au début des arts métallurgiques, étaient mineurs, cultivateurs, chasseurs, potiers et tisserands; ils possédaient déjà une civilisation très avancée, comparable à celle dont on a retrouvé les traces dans la Basse Chaldée, mais bien supérieure aux restes les plus anciens retrouvés dans l'Asie Mineure occidentale, la Grèce et les îles de l'Archipel.

La grande chaîne du Caucase et les montagnes d'Arménie étaient habitées par des tribus probablement de même race, mais quelque peu différentes dans leurs usages. Plus tard apparut un art nouveau : la représentation humaine devint fréquente dans les tombeaux, tandis que dans les nécropoles du sud l'image de la face de l'homme semble toujours avoir été évitée avec grand soin.

Quelques scènes de chasse que nous possédons sur des ceintures de bronze montrent toujours le chasseur, tirant de l'arc, orné d'une tête animale. Ces différences sont probablement dues à des croyances religieuses diverses; mais elles présentent un grand intérêt, car les traces les plus anciennes de tentatives artistiques dans les autres parties de l'Asie antérieure nous montrent les divers peuples figurant la tête humaine, tandis que chez les Pré-Arméniens, ces représentations font totalement défaut dans toute la période de l'art indigène indépendant. Les Hittites ont laissé de

nombreux bas-reliefs où l'homme joue un très grand rôle, les Pélasges de la côte méditerranéenne, les Suméro-Accadiens se sont plus à rappeler les traits de la figure humaine.

J'ai signalé dans un précédent mémoire, l'existence, au Caucase, dès le milieu de l'état du fer, d'un système pondéral correspondant exactement à celui des Assyriens. Le fait de retrouver à ces époques reculées l'emploi des mesures assyriennes est l'un des renseignements les plus importants que nous possédions sur les relations commerciales des Pré-Arméniens; il ne peut provenir que de deux sources : ou les Assyriens acceptèrent les poids touraniens, ou c'est l'inverse qui eut lieu.

Le bronze destiné aux échanges était étiré en barres rondes de diverses grosseurs, puis coupé de telle sorte que la barre représente un nombre exact de sicles, et enfin tordue en anneau pour que le transport en fût plus facile.

Ces anneaux affectent toujours la forme de bracelets; les moins lourds étaient évidemment portés au poignet; quant aux plus forts, ceux d'une mine (504 gr. 90) (1), ils n'étaient bien certainement pas portés dans la vie ordinaire, aux chevilles, comme nous les trouvons dans les tombeaux.

L'usage de mettre en anneaux les métaux destinés aux échanges n'est pas spécial au Caucase; on sait que les Égyptiens employaient l'*outen* ou *ten*, dont le signe hiéroglyphique rappelle la forme en anneau (2) et que les métaux précieux qui, d'Asie, venaient en Égypte étaient sous cette forme (3).

D'un autre côté, nous voyons qu'en Chine l'usage de la monnaie percée (anneau plat) (4) s'être maintenue jusqu'à nos jours, et la

1. V. J. Oppert, *L'étalon des mesures assyriennes*, Paris, 1875, p. 69.

2. Dans les inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte, les sommes payées sont toujours représentées par des anneaux, qui généralement sont pesés en bloc à chaque transaction. (F. Lenormant, *Monnaies et médailles*, p. 12.)

3. Thoutmès III reçut des Khéta 301 outens d'argent en 8 anneaux. — Le Musée de Leyde possède une collection considérable d'outens d'or.

4. L'usage de la monnaie percée remonte en Chine à la plus haute antiquité. Dans les débuts, les monnaies chinoises représentaient des objets d'un usage courant, plus tard elle devinrent circulaire, ce qui semble démontrer que toutes les marchandises furent d'abord employées aux échanges et que peu à peu elles cédèrent la place au métal (bronze) mis sous la forme d'anneau qui devint la monnaie percée.

numismatique siamoise nous fournit un nombre considérable de boules d'or et d'argent formées d'une barre épaisse repliée en cercle (1). Au Tibet, où la monnaie des débuts était, comme en Chine, percée d'un trou carré qui, devenu plus tard inutile, a été supprimé et dont le cadre seul est resté, nous voyons se perpétuer les traces d'un ancien usage (2).

Dans le monde grec, la forme primitive de la monnaie fut un lingot ovoïde (3) qui, peu à peu, devint circulaire et très plat, tandis qu'en Extrême-Orient le point de départ de la forme des monnaies fut l'anneau, qui, par des transformations successives, parvint au disque plat (4).

Les bracelets du Caucase sont les témoins des premiers essais monétaires caractérisés aujourd'hui par le *sapek*, tandis que notre monnaie européenne trouve son origine dans les premiers coins lydiens et dans les lingots assyriens.

M. Bayern a classé chronologiquement les diverses nécropoles de l'état du fer connues à son époque, et les range suivant quatre classes dans l'ordre descendant des âges : 1° Redkine-lager; 2° Samthavro inférieur; 3° Koban; 4° Kazbeck. Malheureusement, cet archéologue confond dans la même classification les localités les plus éloignées entre elles, et suppose qu'elles proviennent de la même tribu.

Il est plus rationnel de diviser en deux groupes géographiques les trouvailles caucasiennes: 1° le groupe arménien, qui, par sa position, dut recevoir plus tôt l'influence étrangère ; 2° le groupe de la grande chaîne.

Dans l'Arménie, des nécropoles, très voisines les une des autres, ont permis de classer chronologiquement les diverses sépultures

1. Les lingots siamois sont encore en usage. Pour les compter rapidement, on les fait rouler sur une planchette portant un nombre connu de trous. De cette manière, le compte des sommes importantes se fait avec une extrême rapidité.

2. Grâce à l'extrême obligeance de M. Poole, du Musée Britannique, j'ai eu entre les mains les moulages des monnaies dont je viens de parler.

3. Les monnaies primitives des rois de Lydie sont de simples lingots grossièrement estampillés.

4. En Chine, la circulation des métaux précieux, or et argent, se fait encore à l'état de lingots; les dollars, de même que les petits saumons d'argent, sont généralement estampillés par les commerçants entre les mains desquels ils passent.

sans qu'il y eût à craindre de réunir des tribus différentes, vivant à la même époque à des états de civilisation très divers.

Pour les pays situés entre le col de Dilidjan et la ville moderne d'Akhalkhalakhi, la classification suivante a été proposée :

1° Nécropoles de Redkine-lager et de Djalall-oghle (renfermant des armes de bronze et de fer) ;

2° Sépultures d'Akthala, Cheïthan-thagh, Mouçi-yéri (longues épingles) ;

3° Sépultures d'Akthala, Cheïthan-thagh, Mouçi-yéri, Utch-kilissa, etc. (épingles à tête ronde) ;

4° Sépulture d'Akthala, Mouçi-yéri, etc. (épingles dont les têtes sont taillées en facettes. — Influence iranienne.)

Cette liste chronologique est indépendante des pays au nord de la Koura, pour lesquels la classification de Bayern semble pouvoir être adoptée. Quant au synchronisme des diverses nécropoles, il n'est pas encore établi d'une manière rigoureuse ; mais tous les caractères des objets trouvés portent à croire que Redkine-lager est d'une époque bien antérieure à Koban, nécropole qui doit bien certainement prendre place à côté des tombes les moins anciennes.

Les nécropoles dont il vient d'être question correspondent, comme développement de civilisation, à l'Hallstattien de M. G. de Mortillet, mais ce terme ne peut être adopté pour définir deux états présentant de grandes analogies chez des peuples aussi distants que ceux de l'Allemagne et du Caucase, à des époques aussi anciennes de l'Arménie russe.

M. E. Chantre, dans son remarquable travail sur le Caucase, fait pour tous ces tombeaux une époque spéciale qu'il nomme *kobanienne*, terme qui, d'ailleurs, ne fait encourir que peu de risques à son auteur, mais qui, pourtant, nous semble improprement choisi, car la nécropole de Koban ne représente ni les débuts ni la fin de cette longue période et n'a de remarquable que la quantité énorme de documents qu'elle a fournis. Elle est située dans un pays où la civilisation n'a pénétré que lentement, et, par conséquent, l'état qu'elle représente est bien certainement postérieur aux traces de la même civilisation dans les pays plus abordables et plus fertiles que les montagnes du grand Caucase. C'est dans la

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DU CAUCASE.

MER NOIRE

CASPIENNE

Novo Rossyirk

Mozdok

Temir-Khan-Choura

Derbent

Soukoum Kaleh

Poti

Batoum

Sinope

Trébizonde

Bakou

Linkoran

Imp. Monrocq.

Légende.

Limite méridionale des tumuli.

" " des dolmens.

Limite de la province septentrionale du bronze.

• Nécropoles de l'état du fer.

○ Trouvailles d'objets néolithiques.

⁕ Fonderies de bronze.

□ Palafittes.

vallée de la Koura, dans celles du Rion et de l'Araxe, qu'il faut chercher les nécropoles les plus anciennes de l'état kobanien.

Nous avons vu, dans un précédent mémoire, que l'art kobanien n'est pas le résultat des progrès indigènes, mais bien qu'il s'est développé par suite de l'arrivée au Caucase de races nouvelles. Il n'y a donc pas lieu de prendre ce type artistique étranger comme point de comparaison et d'y rapporter les autres nécropoles caucasiennes. Le kobanien est un art accidentel, et non une période dans la préhistoire indigène ; de plus, malgré toute notre déférence pour les savants travaux de M. E. Chantre et pour ses connaissances approfondies des questions préhistoriques, nous nous demandons si le moment est venu d'ajouter pour le Caucase un terme nouveau à la nomenclature.

L'expérience acquise dans la géologie du vague que jettent sur la science des termes nouveaux, spéciaux à chaque pays, et ne cachant, en général, que l'insuffisance des découvertes, doivent rendre plus difficiles les personnes qui s'intéressent aux autres sciences, car l'adoption d'un terme pour des régions aussi peu explorées que l'est le Caucase, expose pour l'avenir à des synonimies fâcheuses.

L'Asie antérieure, et principalement la Chaldée, connut le fer à des époques très reculées. Les tombes de Warka et de Mougheïr, dans lesquelles ce métal figure comme substance précieuse, sont bien certainement antérieures au xxx[e] siècle avant notre ère. Dans tous les cas, vers 1700 av. J.-C., les généraux égyptiens rapportaient de l'Assyrie des ustensiles de fer qui passaient alors, en Égypte, pour des objets de grande rareté. Les textes les plus positifs ne laissent aucun doute à ce sujet.

Le fer existait donc en Chaldée et en Syrie, bien avant que l'Égypte le connût ; preuve qu'il n'est pas de provenance africaine, comme l'ont supposé certains auteurs, d'ailleurs très érudits, mais bien d'origine asiatique.

Les documents les plus primitifs de la Chaldée montrent la mère-patrie des Chaldéens comme riche en mines de toutes sortes, mais ne donnent aucune indication sur la position géographique de ce pays d'origine.

Les Sémites hébreux qui, selon toutes les suppositions, reçurent

cette connaissance à leur arrivée en Asie, la font venir du Caucase et du Taurus, centre touranien par excellence.

Les Aryens de l'Asie Mineure occidentale et de la Grèce rapportent aux mêmes pays la connaissance des métaux.

C'est donc par la voie de l'Arménie et du Caucase que les métaux parvinrent dans le monde asiatique méditerranéen, tout au moins en ce qui concerne le bronze, car nous avons exposé plus haut les raisons qui nous portent à placer au Caucase l'invention du fer. Mais il est utile d'insister sur la possibilité dans laquelle se trouvaient les Massagètes de connaître tous les métaux bien avant l'époque de Cyrus.

En effet, avant de parvenir au Caucase, les peuples métallurgistes durent traverser la Turcomanie, et si à l'époque de leur migration, le fer eût été connu, certainement son usage se serait perpétué chez les peuplades guerrières de la Sogdiane.

Il est impossible de supposer que ces tribus, après avoir connu l'usage du fer, l'aient oublié, faute de minerai pour le produire, car, on le sait, la région montagneuse d'où descendent l'Amou-Daria et le Sir-Daria abondent en minerais ferrugineux. Des gîtes sont connus aujourd'hui près de Tachkent, de Tchemkent, d'Och, du lac Issik-Koul, près des sources de la rivière Ili, etc. On y trouve des fers oxydulés, du fer oligiste et de l'hématite brune, tous minerais d'un traitement facile.

Les mines de cuivre qu'exploitèrent les Sogdiens des âges préhistoriques sont situées dans les mêmes montagnes que les gîtes de fer. Il serait donc irrationnel d'admettre que ces peuples, après avoir connu le fer, l'abandonnèrent de plein gré, alors que des minerais abondants s'offraient à leur industrie.

Il semble plus naturel d'admettre qu'après la migration du bronze, les instincts métallurgiques se développèrent chez les divers peuples, que toutes les roches lourdes furent essayées et que dans beaucoup de pays riches en minerais de fer, ce métal fut découvert par les indigènes.

Travailler le bronze quand on ne connaît que la pierre est un fait qui, pour les anciens, tenait du merveilleux, et qui ne peut résulter que d'une découverte fortuite. Mais traiter les minerais de fer quand on connaît déjà la métallurgie du cuivre est un fait

beaucoup plus simple, et qui forcément a dû venir à l'idée de bien des peuples.

Si les gisements de cuivre sont abondants au Caucase, ceux de fer ne le sont pas moins, mais le traitement de leurs minerais n'étant plus aujourd'hui rémunérateur, ils ont été abandonnés.

Il suffira de citer les gîtes de Tchatakh, ceux situés à l'ouest d'Alexandropol et au sud d'Elisabethpol, pour montrer que les minerais de fer sont, dans le petit Caucase, voisins des gisements cuivreux. La métallurgie, en apparaissant dans ces montagnes, a pu, dans les origines, ne s'attaquer qu'aux minerais de cuivre, mais rapidement elle a connu le fer, dont les minerais étaient très voisins.

On sait que l'Égypte apprit des Chaldéens l'usage du fer, et que dans le début tout au moins, le foyer central-africain (1), s'il existait à cette époque, n'eut pas une grande influence sur la civilisation égyptienne. Mais on ne connaît rien sur les origines métallurgiques des Chaldéens, si ce n'est qu'elles remontent à des époques extrêmement reculées. Or, les peuples touraniens de la Basse Chaldée ne purent, dans l'Asie antérieure, exercer leur spécialité de fondeurs que dans deux pays : soit en Médie, encore trop peu étudiée pour qu'on puisse connaître ses centres miniers du fer, soit dans le Caucase.

Avant de conclure sur l'origine du fer en Chaldée, il faudra étudier, au point de vue minéralogique, et d'une façon très détaillée, les régions comprises entre la ville actuelle de Kaboul, l'Amou-Daria et le cours du Tigre ; mais si même ces régions renfermaient de riches gîtes de fer, ce ne serait pas une raison suffisante, car les communications de ces pays avec la Chaldée sont beaucoup plus difficiles que celle de l'Arménie et du petit Caucase, d'où descendent les grands fleuves assyriens ; il est donc permis de supposer que la connaissance des métaux chez les Chaldéens dépendit de celle des peuples caucasiens plutôt que des races de l'est.

Dans tous les cas, le début de la connaissance du fer est antérieur, bien certainement, au XXXe siècle avant notre ère, c'est-à-dire

1. Les nègres du centre africain exploitent les mines de fer depuis des siècles; il est même certain qu'ils passèrent directement de l'état de la pierre à celui du fer.

aux premiers documents historiques qui nous ont été légués par la Chaldée.

A ces âges où l'histoire ne parle pas encore, les peuplades de l'Asie antérieure sont sans nom. Aucun document ne permet de retrouver les annales de ces tribus qui se mouvaient dans le Caucase et l'Asie Mineure, toujours en guerre les unes avec les autres et ressemblant, par leur état social, à ces races primitives qui habitent encore l'Amérique méridionale et la Malaisie, et où chaque vallée renferme sa nation ayant ses mœurs, ses coutumes, son industrie et son dialecte.

Ce n'est que plus tard, quand les nationalités se formèrent, que l'histoire commença. Mais pour les peuples du Caucase ces annales ne remontent pas à une grande antiquité ; aussi est-ce dans les auteurs assyriens, hébreux, égyptiens, grecs et romains qu'on doit chercher les premiers documents sur les Caucasiens de l'antiquité.

On verra, dans la suite de ce mémoire, que les plus anciens peuples du Caucase sur lesquels les écrivains de l'antiquité nous transmettent des renseignements sont tous de race touranienne. On sait que les représentants de cette branche ethnique, les Accads, descendirent jusqu'à l'Euphrate et l'Oronte ; qu'antérieurement aux migrations aryennes, ils occupaient la vallée de ce dernier fleuve, et que la Transcaucasie, l'Arménie, l'Asie Mineure et le nord de la Syrie furent jadis des pays touraniens.

La longue occupation de l'Asie par les Scythes (quinze siècles), rappelée par Trogue Pompée, n'est autre probablement que le dernier souvenir de l'extension considérable qu'avaient eu les Touraniens dans l'Asie antérieure, la seule connue du monde antique. Plus tard, ces peuples durent céder la place aux Sémites et se retirèrent vers le nord.

Les auteurs modernes qui ont traité de l'histoire des Arméniens et des Géorgiens ont presque tous fait usage des légendes de ces peuples relativement à leurs origines. Ils n'ont malheureusement pas songé à l'invraisemblance des récits qui nous ont été transmis par Moïse de Khorène et par les autres auteurs, non plus qu'au caractère nettement sémitique de ces légendes de provenance chrétienne et de date toute récente.

Les Géorgiens et les Arméniens, peuples de races différentes,

out, dès les débuts du christianisme, fait grand étalage de leurs nouvelles croyances religieuses. L'introduction de la doctrine du Christ dans ces montagnes n'amena d'ailleurs aucun progrès chez les peuples qui les habitaient, quoi qu'en puissent dire les historiens chrétiens des premiers siècles, mais la croix devint pour eux un drapeau national au nom duquel ils commirent toutes les atrocités et tous les excès, et dont le principal mérite, à leurs yeux, était de séparer d'une façon bien nette les Géorgiens et les Arméniens des Parthes, des Perses et des Romains, qui conservèrent encore quelque temps leurs anciennes traditions et la forme de leurs religions antiques.

La morale admirable du christianisme semble avoir été, dans le début, comprise d'une singulière façon par les peuples du Caucase; toutefois, ils attachaient une importance capitale à ce nouveau caractère national, que les prélats cherchèrent à rendre plus durable et plus fort en faisant croire aux masses qu'Arméniens et Géorgiens descendaient du peuple élu de Dieu, qu'ils avaient la même origine.

Les débuts de l'histoire arménienne, empruntés par les chrétiens aux légendes païennes, ont toutefois été choisis parmi les récits ne s'éloignant pas trop de la légende biblique.

« Terribles, extraordinaires étaient les premiers dieux, auteurs des plus grands biens dans le monde, principe de l'univers et de la multiplication des hommes. De ceux-ci se sépara la race des géants, doués d'une force terrible, invincible, d'une taille colossale, qui, dans leur orgueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élever la tour (de Babel). Déjà ils étaient à l'œuvre; un vent furieux et divin, soufflé par la colère des dieux, renversa l'édifice. Les dieux ayant donné à chacun de ces hommes un langage que les autres ne comprenaient pas, répandirent parmi eux la confusion et le trouble. L'un de ces hommes était Haïg, de la race de Japhetos, chef renommé, puissant et habile à tirer de l'arc (1). »

Telle est la version des origines arméniennes que donne Moïse de Khorène, d'après Mar-apas-katina; on y voit en entier la légende profane de la destruction de la tour de Babel (2).

1. Mar-apas-katina, *Hist. anc. de l'Arménie*, trad. Langlois, t. I, p. 15.

2. *Genèse*, ch. XI, v. 4 et 9. — Abydène, *Fragmenta histor. graec.*, ed. Mul-

Dans un autre passage (1), Moïse de Khorène explique la « concordance des trois fils de Noë jusqu'à Abraham, Ninus et Aram ». Mais un peu avant il indique la manière dont il a trouvé les documents dont il s'est servi, les sources auxquelles il a puisé et le parti qu'il a su en tirer.

« Il est connu de tout le monde, dit-il, que rien n'est plus pénible et moins facile à réunir que [les documents relatifs] au comput des temps, depuis le commencement jusqu'à nous, et principalement [les matériaux] de la filiation patriarcale des trois fils de Noé, si l'on veut poursuivre les recherches de siècle en siècle, attendu que la divine Écriture séparant les siens, son peuple particulier laissa de côté les autres nations comme des êtres méprisables et indignes d'être mentionnés par elle. En commençant, nous parlerons donc de ces peuples, autant que possible, *d'après ce que nous avons trouvé de certain dans les histoires anciennes, et, autant qu'il est en nous,* sans fausser aucunement les récits. »

Dans cette courte préface, l'auteur énonce clairement les intentions qui le guident dans la rédaction de son histoire. Il veut rattacher aux sources bibliques la race arménienne et cherche dans les anciens auteurs tous les documents qui peuvent être utiles à sa théorie ; de plus, il y ajoute « tout ce qui est en lui », c'est-à-dire sa connaissance des livres sacrés, de leurs commentateurs antérieurs à son époque, et sûrement aussi le profond désir de faire concorder les documents (2).

Mais la généalogie qu'il donne des descendants de Noé est plus instructive encore sur les idées préconçues de l'auteur. La descendance de Japhet intéresse spécialement les Arméniens.

Japhet	engendra	*Gomer,*
Gomer	»	*Thiraz,*
Thiraz	»	*Thorgom,*
Thorgom	»	*Haïg,*

ler, t. IV, p. 282. — Alexandre Polyhistor. ext. du Syncelle, p. 44. *Fragm. hist. graec* t. II, p. 502-10 ; t. III, p. 212. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. I, ch. IV.

1. Moïse de Khorène, *Hist. de l'Arm.*, liv. I, ch. V.

2. M. A. H. Sayce (*Cun. inscr. of Van*, p. 409), s'exprime ainsi au sujet des récits de Moïse de Khorène : « The armenian history of Moses of Khorène contains nothing that is trustworthy before the reign of Vahé who fell in battle against the Greeks. »

Haïg	engendra	*Armenag*,
Armenag	»	*Armaïs*,
Armaïs	»	*Amassïa*,
Armassïa	»	*Kégham*,
Kégham	»	*Harma*,
Harma	»	*Aram*,
Aram	»	*Ara* le beau (1).

Les quatre premiers noms de cette liste sont des emprunts faits à la Genèse, et ces emprunts ont dû être faits vers les premiers siècles de notre ère, au moment où l'Arménie devint chrétienne, car la forme altérée *Torgom*, du nom *Tôgharmah*, ne se trouve que dans la version des Septante (2). C'est donc dans la traduction grecque des Livres saints que le chronologiste arménien trouva cette filiation qu'il adopta.

Chez les Géorgiens, la légende est la même et semble provenir de la même source (3). « Disons d'abord que les Somèkhes et les Géorgiens, les Raniens et les Mowacaniens, les Hers et les Lecs, les Mègres et les Caucasiens sont tous issus d'un même père nommé *Thargamos*. Ce dernier était fils de *Tharchis*, fils d'*Avenan*, fils de *Japheth*, fils de *Noé*. C'était un géant qui, lors de la division des langues, de la construction de la tour de Nebroth à Babylone, où eut lieu cette division, et de la dispersion qui se fit de là dans toute la terre, s'en alla avec sa famille demeurer entre l'Ararat et le Masis (4). »

Les Géorgiens suivent dans leurs traditions une filiation erronée car, dans la tradition biblique, Tôgharmah est fils de Gomer, fils de Japhet et Tharsis, fils de Javân, fils du même patriarche (5).

Les prétendus fils de Thargamos, Haos, Karthlos, Bardos, Mowcan, Lécos, Heros, Cawcas et Egros, proviennent peut-être des traditions nationales. Mais, à coup sûr, Haos ou Haïg, l'ancêtre supposé des Arméniens de race aryenne, ne peut être le frère de Karthlos, le père des Touraniens du Caucase, ces noms étant pris comme désignations ethniques.

1. Moïse de Khorène, trad. Langlois, t. II, p. 58.
2. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, p. 403.
3. On sait que c'est d'Arménie que le christianisme parvint en Géorgie.
4. *Grandes Annales de Géorgie*, trad. Brosset, t. Ier, p. 15.
5. *Genèse*, ch. x, v. 2 et 3.

Les annales nous apprennent, si toutefois on doit leur accorder la moindre confiance sur ces âges reculés, que les pays situés au nord du grand Caucase étaient alors déserts, et que les souverains d'Arménie exercèrent dans les débuts une suprématie marquée sur les peuples de la Transcaucasie. Mais, réellement, il est impossible d'accepter ces fables, dont l'enchaînement est contraire au bon sens, aux documents écrits les plus anciens et aux découvertes modernes. Les Arméniens déjà civilisés ont, il est vrai, modifié leurs annales dans les premiers siècles chrétiens ; mais les Géorgiens qui, à leur exemple, voulurent établir une filiation semblable, le firent d'une façon grossière et pleine de contre-sens. Il est juste de dire qu'ils étaient encore plongés dans la plus complète barbarie.

Il ne peut être tenu compte des annales arméniennes et géorgiennes qu'à partir des temps réellement historiques et encore a-t-on à débrouiller, au milieu des légendes et des inexactitudes nombreuses causées par l'orgueil national ou les convictions religieuses des écrivains, les faits réels qui, tous, doivent être contrôlés avec le plus grand soin.

Les Grecs, dont l'intelligence fut toujours plus ouverte et la civilisation plus avancée, nous ont transmis sur les peuples du Caucase des légendes bien plus intéressantes que celles mêmes de ces tribus.

L'expédition de Jason, attribuée au XII[e] siècle avant notre ère, rappelle les premières tentatives faites par les marins aryens pour coloniser les côtes du Pont-Euxin. Ils étaient venus en Colchide, attirés, dit-on, par l'appât de l'or que roulent encore certaines rivières de Mingrélie et qu'on recueillait en faisant passer les sables aurifères sur des peaux de moutons dont la laine recueillait les paillettes lourdes, tandis que les grains légers étaient emportés par le courant d'eau qui avait apporté les sables à trier.

Mais il est plus vraisemblable d'admettre que la richesse d'Aetes provenait du commerce, important alors, qui avait lieu entre l'Europe et l'Asie centrale, et dont le comptoir principal se trouvait à l'embouchure du Phase.

L'expédition de Jason ne fut pas la première des Aryens sur ces

côtes, car, selon Strabon (1), Phrixus aurait, avant lui, abordé la Colchide.

Dans la fable grecque, la plupart des scènes où sont en jeu des personnages mythologiques dont les noms se rattachent à la métallurgie, se passent au Caucase ou dans les régions voisines.

Il suffira de rappeler les noms de Prométhée, de Vulcain, des Dactyles, des Cabyres, des Corybantes, des Curètes, des Telchines, etc. Tous se rapportent aux débuts de la connaissance

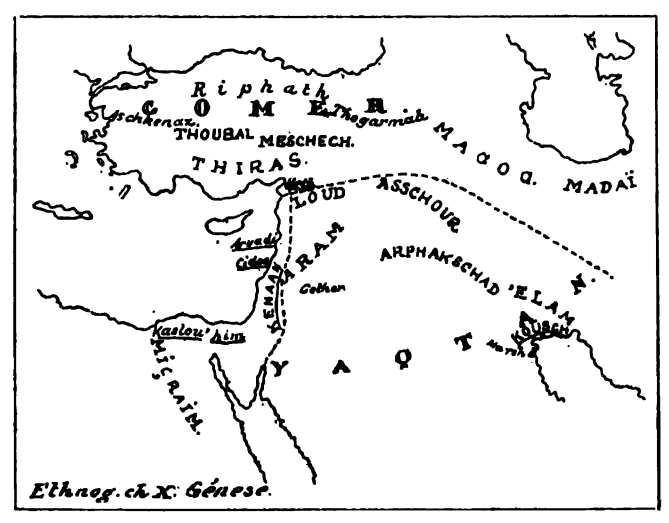


Fig. 1. — Ethnographie de l'Asie antérieure, d'après le chapitre x de la Genèse.

des métaux, et, comme on le verra dans la suite, pendant les premiers siècles de l'histoire, les peuples du petit Caucase et du Taurus étaient encore les fondeurs les plus habiles du monde entier.

Les Égyptiens n'avaient qu'une connaissance très vague de la chaîne du Caucase ; ils la prenaient pour la limite septentrionale du monde et leurs annales n'apprennent rien sur les origines des peuples qui habitaient ces régions reculées.

Pour les Hébreux, d'après le chapitre x de la Genèse, l'Asie Mineure était le pays de Gomer, qui comprenait les peuples de

1. Strab., XI, II, XVIII.

Riphat, d'Aschkenaz (1) de Toûbâl, de Meschech, de Thiras et de Togarmah. Le Kourdistan actuel et l'Azerbeïdjan étaient occupés par Magog. Mais il est utile de remarquer que la Genèse fut écrite vers le xve siècle av. J.-C., c'est-à-dire bien longtemps avant l'apparition des Arméniens actuels dans la Cappadoce et les districts de l'Ararat, immigration qui n'eut lieu qu'au viie siècle et que, par conséquent, Togarmah, dont le siège est placé dans l'Arménie actuelle par l'auteur des Livres sacrés, ne peut être réclamé par les Arméniens aryens comme leur père.

Les textes retrouvés jusqu'ici en Babylonie et en Assyrie ne parlent pas de l'ensemble des races qui peuplaient alors le petit Caucase et l'Arménie; les divers peuples sont cités par les souverains qui s'avancèrent dans leur pays, mais ces documents sont de date postérieure aux faits relatés dans ce chapitre.

D'après les documents que nous possédons sur ces époques perdues dans la nuit des temps, les races caucasiennes, qui appartenaient probablement à la famille de Touran, connurent les métaux dès les temps les plus reculés; elles les travaillaient très habilement et, grâce à cette industrie, créèrent un centre producteur du fer dont les produits rayonnèrent probablement jusqu'en Chaldée. La réputation des peuples du petit Caucase et du Taurus était, dès l'époque de Moïse, connue en Égypte et en Judée. Tout porte à croire que les Touraniens de l'Arménie et du Taurus apportèrent ou reçurent de l'Orient la connaissance du bronze, mais qu'ils découvrirent l'art de traiter les minerais ferrugineux.

Ce renom métallurgique ne s'étendit pas seulement aux contrées sémitiques, mais gagna aussi les pays hellènes, et les traditions grecques relatives à l'invention des métaux montrent le Caucase et l'Arménie comme point d'origine de cette connaissance, qui devait plus tard changer entièrement la face du monde.

1. Ascenez, fils de Gomer, désigne probablement les Mèdes orientaux du pays de Rhagae (aujourd'hui Rey) ou bien les Parthes, dont cette cité fut la première capitale, (Cte J. Potocki, *Hist. prim. des peuples de la Russie*, éd. Klaproth, p. 257.) — Jérémie presse les rois d'Ararat, de Menni et d'Ascenez de s'unir avec les Mèdes contre les rois de Babylone. (*Jérém.*, LI, 27.) Moïse de Khorène revendique le royaume d'Ascenez pour l'Arménie. (R. de Belloguet, *Les Cimmériens*, p. 22.)

CHAPITRE II

PÉRIODE CHALDÉO-ÉGYPTIENNE

Je désigne sous le nom de *chaldéo-égyptienne* la période pendant laquelle les Touraniens anciens, aujourd'hui réfugiés dans le Caucase, atteignirent le maximum de leur extension dans l'Asie antérieure et furent en rapports constants avec les Chaldéens et les Égyptiens. Les témoignages laissés par ces peuples nous fournissent les plus anciens renseignements que nous possédons sur les Touraniens des premières migrations.

Les plus antiques monuments de la Chaldée, rencontrés jusqu'à ce jour (1), portent déjà l'empreinte d'une civilisation très avancée dont les origines, d'ailleurs, nous restent inconnues, de même que celles des hiéroglyphes, prédécesseurs de l'écriture cunéiforme qui en dérive. Ces vestiges ne peuvent être considérés comme antérieurs au XLe siècle avant notre ère, date déjà très reculée et qui rend les civilisations chaldéennes aussi antiques que celles de l'Égypte. Lorsqu'elles partirent des bords du golfe Persique pour remonter les fleuves d'Assyrie et pénétrer dans le nord, elles étaient déjà très développées (2). Mais, à cette époque, deux races différentes peuplaient la Basse Chaldée : l'une était sémitique, les Soumirs ; l'autre était touranienne, les Accads. Elles vivaient côte à côte, parlant des langues diverses, sans qu'il soit possible de savoir, aujourd'hui, quelles étaient leurs relations, quel fut leur état social et comment elles arrivèrent dans ces pays où nous les trouvons implantées depuis des siècles. Les Accads étaient-ils autochtones, ou, comme le suppose Fr. Lenormant, venaient-ils

1. *Mission de Sarzec dans la Basse Chaldée.* (Musée du Louvre.)
2. Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, 9e édit., t. V, p. 2 et suiv.

de l'Asie centrale, foyer touranien des temps postérieurs; il est encore impossible de se prononcer. Toutefois, il est permis de supposer, avec quelques auteurs, que ce sont les Accads qui apportèrent en Assyrie l'écriture cunéiforme, rudimentaire, il est vrai, et encore hiéroglyphique, mais assez nettement définie pour que, dans la suite, elle fût adoptée par la majeure partie des peuples de l'Asie antérieure. Avec l'écriture, les Touraniens apportèrent peut-être aussi la magie, la métallurgie et certains progrès dans l'agriculture. Mais par quelle voie ces migrations pénétrèrent-elles dans le bassin de la Mésopotamie, est-ce par les plateaux de l'Iran? est-ce par les défilés du Caucase? A ces questions, il est impossible de répondre.

La langue accadienne est le monument linguistique le plus ancien que nous possédions aujourd'hui du groupe touranien. Par ses racines et ses formes grammaticales, elle se rattache à la famille des idiomes turcs et finnois encore parlés de nos jours.

Dès les temps les plus anciens, dans la Babylonie et la Chaldée, l'élément sémito-kouschite finit par dominer; et bien que, sous la dynastie cissienne de Babylone, on ait encore fait graver des inscriptions en accadien, il n'est pas sûr qu'à cette époque ce dialecte touranien fût encore parlé; il est même probable qu'il était déjà devenu ce qu'est le latin de nos jours, une langue savante et surtout sacrée. Plus tard, au VIII[e] siècle, sous Ashshour-bani-abal, l'accadien n'était plus compris même en Babylonie que par les anciennes traductions assyriennes.

Ce qu'on vient de voir pour la langue des Accads est également vrai pour tous leurs antiques usages touraniens; car les dieux de leur race avaient, depuis longtemps, cédé la place à ceux des Sémito-Kouschites, transformation qui eut lieu avant même l'apparition des caractères de l'écriture. Dès l'époque des rois d'Ur, les divinités touraniennes étaient oubliées.

Les tribus de même famille que les Accads furent donc absorbées par les Sémito-Kouschites, mais beaucoup, cédant devant les progrès de races bien plus civilisées qu'elles, se retirèrent vers le nord, abandonnant au nouvel élément toute la plaine de la Basse Chaldée.

La date des premiers événements qui se passèrent dans ces

régions est naturellement peu précise ; toutefois, on pense que vers le XXXVIIIe siècle environ av. J.-C., Sarrou-kinou (Sargon l'Ancien) était roi d'Agadé. Les documents que nous possédons sur ces âges reculés ne sont que des copies très anciennes des textes primitifs ; mais c'est à ces versions que nous devons nous rapporter pour avoir quelque lumière sur l'état de l'Asie antérieure à ces époques (1).

D'après le traité classique d'astrologie chaldéenne composé sous Sarrou-kinou l'Ancien et sous son fils Naram-sin (vers 3750 av. J.-C.) (2) et retrouvé en fragments dans la bibliothèque de Ninive, il est dit : « Le 20, une éclipse de lune, le roi des 'Hatti (Var 'Hati) assaille et s'empare du trône (3). »

Il existait donc, près du royaume d'Agadé, à cette époque, un royaume assez fort pour faire invasion dans la Chaldée et s'emparer du trône d'Accad. Il est possible que ce peuple de 'Hatti ne soit autre que celui des Hittites des temps postérieurs, dont l'histoire, encore si confuse, ne commence dans les annales égyptiennes qu'au XVIe siècle environ av. J.-C. (4).

L'identification des 'Hatti de la Chaldée avec les Hittites des inscriptions assyriennes est confirmée dans l'avenir ; nous voyons, dès le XXXVIIIe siècle, un peuple touranien guerroyant sur les bords du golfe Persique, alors occupé par une nation composée de deux éléments mélangés entre eux, les Sumirs et les Accads.

Ce fait, bien que se passant dans des régions très éloignées du Caucase, n'en présente pas moins, pour l'histoire des races qui

1. Moïse (*Gen.*, x, 10,) place en Basse Mésopotamie le premier royaume, et Bérose regarde les dynasties chaldéennes comme déjà établies 2000 ans avant notre ère ; époque qui, d'après Simplicius, devrait être reportée à 2234 av. J.-C. (G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 26-27), mais ces dates semblent être des limites inférieures.

2. La date des premiers événements historiques qui se passèrent en Basse Chaldée est très peu précise et varie suivant les divers auteurs.

3. Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 2e partie, p. 332.— G. Smith, *North Brit. rev.*, janv. 1870, p. 311. — *Cun. inscr. of W. Asia.*, t. III, pl. LX, col. I, l. 37, 38 et 45, 48.

4. Les Khéta des inscriptions égyptiennes habitaient la Cœle-Syrie et l'Asie-Mineure, tandis que les 'Hatti des Chaldéens auraient vécu dans la Basse Chaldée ; si ces deux peuples doivent être confondus, l'exode des Hittites aurait eu lieu par la vallée de l'Euphrate, jusqu'à la hauteur de l'embouchure de l'Oronte. De là ils se seraient répandus dans la Cappadoce.

l'habitèrent, un intérêt de premier ordre, car on verra peu à peu les Touraniens refoulés vers le nord et se concentrer, dans les temps modernes, en Transcaucasie. Ce peuple des 'Hatti n'est probablement que l'ensemble des tribus touraniennes qui luttaient déjà contre l'expansion sémitique à son aurore.

C'est aussi vers le xxx[e] siècle av. J.-C. que nous apparaissent les premières migrations des Aryens (1). « Les Yavanas occupaient la moitié occidentale de la Bactriane, de la manière suivante : au sud-ouest et vers les sources de l'Artamis et du Bactrus, devaient résider les tribus pélasgiques (2) d'où descendent les Grecs, les Latins et les autres Italiotes, ainsi qu'une partie des populations de l'Asie Mineure; c'est de là que ces tribus s'avancèrent, d'abord dans la direction d'Hérat, pour continuer ensuite leurs migrations vers l'Asie Mineure et l'Hellespont, par le Khoraçân et le Mazandérân; la tribu qui devait former le grand peuple des Celtes occupait la région de l'ouest, du côté de la Margiane. Parfaitement libre de ses mouvements du côté de l'occident, elle dut être une des premières à émigrer, sous la pression de l'accroissement de la population, dans les autres tribus. Les Celtes, suivant toutes les probabilités, s'étendirent d'abord vers les oasis du Margou ou Moûru et du Hrâvazmi, c'est-à-dire la Margiane et l'Hyrcanie. Puis, contournant au sud la mer Caspienne, ils firent une halte au pied du Caucase, dans les pays fertiles de l'Ibérie et de l'Albanie (3), dont les noms mêmes semblent être restés (4) comme une trace de

1. On verra plus loin que le point de départ des races aryennes semble avoir été dans les pays de la Transoxiane; les migrations postérieures semblent affirmer ce fait.

2. Cette migration aryenne, la première dont nous puissions retrouver les traces dans l'histoire, n'est cependant pas le plus ancien mouvement d'Orient en Occident que nous soyons en droit de supposer. Car dès l'époque où l'Europe occidentale était à l'état néolithique, des traces évidentes de relations avec l'Orient se retrouvent dans tous les vestiges que les recherches archéologiques nous mettent à même d'examiner. Mais la nature de ces migrations préhistoriques reste encore indécise.

3. S'il est vrai que ces migrations passèrent par le Caucase, il semble certain que les peuples auxquels elles sont dues ne séjournèrent pas longtemps dans la Géorgie et l'Arménie, car jusqu'ici aucune trace archéologique de leur passage n'a été retrouvée, quel que soit l'état de civilisation dans lequel se soient trouvés ces peuples.

4. Les principaux rapprochements dus aux noms propres, communs entre les pays de l'Europe occidentale et le Caucase, sont : Albanie, Albanien (Dalmatie), Albigensis (Albi-France), etc... — Iberia, Celtiberia, Umbria, etc... (Ujfalvy de Mezö Kövezd, *Migr. des peuples*.)

leur établissement temporaire. Plus tard, poussés en avant, sans doute, par des colonies iraniennes, par les Géorgiens, descendus des montagnes d'Arménie, et par les tribus venues du nord, ils franchirent les défilés du Caucase (1), contournèrent la mer Noire au nord, gagnèrent le Danube et remontèrent son cours, pour pénétrer jusqu'au centre de l'Europe. Cette longue migration s'accomplit lentement ; bien des noms de fleuves, de pays et de peuplades témoignent des établissements fondés par les Celtes et envahis plus tard, en tout ou en partie, par le flot germanique qui leur succéda.

« L'invasion germanique traversa par le nord de la Caspienne (2). Son mouvement doit être très ancien, car, au temps d'Alexandre, les Germains s'étaient avancés de la mer Noire au Rhin et à la mer Baltique (3). »

Les hordes aryennes s'ébranlèrent donc longtemps après que les Touraniens avaient déjà quitté l'Asie centrale, si, toutefois, ils ne sont pas autochtones de l'Asie antérieure, pour venir s'établir au Caucase, dans l'Arménie et dans toute l'Asie occidentale.

Ces peuples, déja sédentaires, s'opposèrent, bien certainement, au flot envahisseur, mais ils furent traversés et l'orage s'éloigna pour aller fondre sur l'Europe.

Quelques tribus pélasges restèrent en Asie Mineure, le gros de la nation passa en Grèce, dans l'Archipel, la Thrace et la Grande Grèce.

Le passage de ces hordes au milieu de l'Asie Mineure porta un coup terrible à la puissance touranienne dans l'Asie antérieure, et

1. Il est aujourd'hui certain que les Géorgiens et leurs congénères (Touraniens) peuplèrent dans les origines la totalité de l'Asie antérieure ; ces peuples durent chercher à chasser de leur sol les envahisseurs qui le traversèrent ; ceci explique peut-être pourquoi ces peuples ne fondèrent pas d'établissements durables dans cette partie du monde.

2. M. de Hauslab fait passer la migration germanique par le nord de l'Assyrie et le Caucase (Dariall . mais il est à remarquer qu'un semblable mouvement, relativement récent, au travers de pays qui nous ont transmis leur histoire détaillée, aurait laissé des traces dans les inscriptions assyriennes. L'opinion de Fr. Lenormant semble donc répondre bien mieux que celle de M. de Hauslab à la réalité. D'ailleurs, des hordes aussi considérables que celles des Germains n'auraient pas réussi à traverser le Caucase par les portes du Dariall.

3. Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, 9e édit., t. V, p. 356.

les Sémites du sud, qui n'avaient pas eu à supporter l'invasion, profitèrent, bien certainement, de l'affaiblissement de leurs puissants voisins du nord.

Quelques siècles plus tard, vers 2400 av. J.-C. (1), nous voyons apparaître, dans l'histoire, un nouvel État chaldéen, le royaume d'Ur, dont Lik-Bagus était souverain. Les historiens arméniens placent vers cette époque l'existence de Gomer (Kamer) (2). Il est inutile d'insister sur l'inexactitude de cette date, mais il est utile de la signaler en passant, pour montrer combien est fantaisiste la chronologie adoptée, des milliers d'années plus tard, par les pères de l'histoire arménienne.

Vers 2300 avant notre ère, alors que les invasions aryennes se perdaient déjà dans l'oubli pour les peuples du Caucase et de l'Arménie, une autre branche de la famille touranienne imposait aux autres races qui vivaient à côté d'elle, dans la Sogdiane, sa suprématie, sa langue et peut-être même ses usages. Elle étendait au loin ses conquêtes et se couvrait d'un si grand renom que, bien des siècles plus tard, les Babyloniens nommaient encore la Suziane « le pays antique », celui que les traditions et les vagues souvenirs leur montraient comme ayant dominé la majeure partie de l'Asie.

D'ailleurs, cette puissance ne s'éteignit qu'après de longs siècles. En Suziane, « toutes les populations étaient, jusqu'à la fin de l'empire perse, juxtaposées sans se confondre, mais, depuis les temps les plus reculés, c'est à l'élément touranien qu'appartenait la suprématie politique. Il la garda jusqu'à ce qu'il fut, sous les Achéménides, supplanté par l'élément nouveau des Iraniens; la langue restée touranienne est devenue le susien (3). »

L'Asie antérieure, avant la conquête susienne, renfermait, dans la Chaldée, de petits royaumes alors sans importance; dans l'Assyrie, l'Asie Mineure et le Caucase, des tribus touraniennes ; à l'extrémité de l'Asie Mineure, des nations pélasges et, vers la Suziane, un État touranien dont la puissance menaçait le reste de l'Asie.

1. Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, t. IV, p. 443, 9e édit.
2. V. Langlois, *Hist. Armén.*, t. II.
3. Fr. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens*, p. 322.

« La conquête de la Chaldée, dit M. Maspero (1), avait été précédée de plusieurs émigrations, volontaires ou forcées : l'une d'elles sortit vers Ashshour et s'arrêta dans le bassin du Tigre moyen (2), l'autre poussa jusqu'en Syrie. Je ne sais si l'on doit voir là des événements contemporains ou des irruptions successives. En tout cas, elles me paraissent provenir d'une seule et même cause, l'apparition, dans l'Asie occidentale, de peuples nouveaux. Les historiens qui recueillirent, plus tard, le vague écho des traditions asiatiques, mettaient l'invasion sur le compte des Scythes. » La conquête de l'Égypte fut le dernier terme du mouvement de ces peuples.

Les auteurs sont d'accord pour placer vers le xxiiᵉ siècle avant notre ère, l'invasion élamite en Chaldée. Mar-apas-katina, utilisant à son profit les documents chaldéens dont il disposa, rapporte une invasion de Bélus dans l'Ararat et la région du lac de Van, afin d'arrêter les conquêtes de Haïg, mais dit que Bélus fut défait et tué à Haïotz-tzor; épisode que la chronologie arménienne place vers 2150 avant J.-C. (3), date qui, pour être vraisemblable, devrait être rajeunie de quinze siècles environ. C'est d'ailleurs à cette époque que se passe, pour les auteurs arméniens, l'épopée de leur race (4). Ils la mettent en concordance aussi complète que possible avec les principaux traits de l'histoire assyrienne, telle qu'elle était connue de leur temps, et les enseignements qu'on peut en tirer ne trouveraient pas leur place dans cette courte esquisse des

1. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4ᵉ édit., p. 161.

2. *Genèse*, x, v. 12.

3. Vers 2150 av. J.-C., invasion de Bélus en Arménie (Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 199-200. — Id., *Arm. moderne*, p. 144.— L. Alischan, *Geogr. de l'Arm.*, p. 94. — Mar-apas-katina, V, 12).

4. « Haïg... s'en va au pays de l'Ararat, situé du côté du nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux au nombre d'environ 300, avec les fils de ses serviteurs, les étrangers qui s'étaient attachés à lui et avec tout ce qu'il possédait. Il s'arrêta auprès d'une montagne où quelques-uns des hommes précédemment dispersés avaient fait halte pour s'y fixer. Haïg les soumit à son autorité, fonda en ce lieu un établissement et le donna en apanage à Gatmos, fils d'Armenag... Quant à Haïg, il s'en va... avec le reste de sa suite au nord-ouest et s'établit dans une plaine élevée appelée Hark... puis il bâtit un village qu'il appela Haïgaschen... Au milieu de ce plateau, près d'une montagne à large base, quelques hommes s'étaient déjà établis; ils se soumirent volontairement au héros. (Mar-apas-katina, III, 10. Trad. V. Langlois, t. I, p. 16.)

événements qui se sont passés dans l'Asie antérieure, depuis les débuts des royaumes chaldéens jusqu'à la grande puissance des armées assyriennes.

Vers 2040, selon Bérose, la puissance élamite cessa dans la Mésopotamie et céda la place à une nouvelle dynastie purement chaldéenne.

Nous ne connaissons rien des deux siècles qui suivirent ces événements, et lorsque, vers 1800 avant notre ère, les documents cunéiformes nous fournissent de nouveaux renseignements, l'état politique de l'Asie antérieure a bien changé (1).

Deux royaumes rivaux, celui de Babylone et celui d'Assyrie (2), sont nés à la suite de ces convulsions des peuples de l'Asie : l'un, celui du nord, purement sémite, l'autre, celui du sud, s'élevant sur les ruines des États chaldéens et composé, à peu de chose près, des mêmes éléments ethniques qu'eux.

L'Égypte, déjà très civilisée, et qui, jusque-là, n'avait exercé sur l'Asie aucune influence, est sous le joug des Pasteurs, et dans les pays du nord vivent les mêmes peuples que nous voyons, dès les origines, habiter ces contrées.

Dans l'occident de l'Asie Mineure, la Grèce et l'Archipel, commence la civilisation pélasge dont les restes ont été découverts dans ces dernières années à Santorin, Hissarlik, etc... (3).

« Toutes les races du monde antique semblent s'être donné rendez-vous en Asie Mineure. Au nord-ouest, c'étaient des peuplades barbares, apparentées peut-être aux plus anciens habitants de la Médie, de l'Élam et de la Chaldée; au pied du Caucase, les Ibères, les Kashki ou Colchidiens; au bord du Phase, puis sur la côte du Pont-Euxin, les Saspires et les Chalybes, livrés à l'exploitation des métaux et qui fournissaient

1. Selon Mar-apas-katina, Aram, roi d'Arménie, aurait conquis la Médie (VI), le Kourdistan, une partie de l'Assyrie (VII), la Cappadoce, etc.

2. Le souvenir d'une importante invasion assyrienne s'est perpétué dans les annales arméniennes qui placent vers 1750 av. J.-C. la lutte d'Aram contre Sémiramis et la venue de cette reine à Van (Mar-apas-katina, VIII et IX.)

3. Consulter : Fouqué, *Santorin et ses éruptions*. — Schliemann, *Troie et ses ruines*. — Fr. Lenormant, *Les antiquités de la Troade, les antiquités de Mycènes*. — Schliemann, *Mycènes, Tirynthe*.

d'étain (1), de cuivre, de fer, même d'argent et d'or, la plupart des nations du monde oriental. Plus au sud, dominaient les Moushki et les Tabals, le Meshekh et Toubal de la Bible. Les Moushki étaient à cheval sur les rives de l'Euphrate supérieur et s'étendaient jusqu'à l'Halys. Des deux capitales de la Cappadoce classique, l'une, Mazaca, sur le mont Argeion, avait gardé leur nom; l'autre, Koumanou (Comana), avait été fondée par eux et leur avait longtemps appartenu. Il fallut des siècles de lutte pour les déposséder de leur patrimoine et les refouler vers le Caucase (2). »

Avec le XVIe siècle commence, pour l'Égypte opprimée par les Pasteurs, une ère de prospérité, de 1525 à 1499 avant J.-C. (3). Amos, premier roi de la XVIIIe dynastie de Manéthon, occupa le trône et, se mettant à la tête du mouvement national, reprit l'Égypte sur les envahisseurs qu'il refoula en Asie.

Après l'expulsion des Pasteurs, l'Égypte, forte de ses victoires, poursuivit ses anciens maîtres jusqu'au delà de ses frontières, et afin d'éviter de nouvelles attaques, dut entreprendre la conquête des pays dont elle avait le plus à craindre, c'est-à-dire de la Syrie et de la Babylonie.

« La guerre de l'indépendance et les expéditions qui l'avaient suivie avaient éveillé, dans la nation égyptienne, l'esprit militaire, dans les princes, l'amour de la conquête. Par une sorte de réaction contre l'oppression brutale qu'elle avait subie pendant tant de siècles, l'Égypte fut saisie d'une force d'expansion qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors, et sentit le besoin d'opprimer à son tour... Jeter les Pasteurs sur l'Égypte et, par contre-coup, l'Égypte sur l'Asie, tel fut le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie s'ouvre une nouvelle époque dans les destinées des nations antiques: l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence (4). »

1. Les Saspires étaient probablement les grands négociants des métaux qu'ils tiraient de leurs mines, ou qu'ils recevaient par le commerce ; l'étain, entre autres, était pour eux-mêmes un produit d'importation.

2. C. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit. p. 239.

3. G. Rawlinson, *A man. of anc. history*. Oxford, 1869, p. 67.

4. G. Maspero, *Hist. anc. de l'Or.*, 4e éd., p. 173.

La marche rétrograde des Touraniens vers le nord prend le caractère d'une lutte entre races, dans laquelle la nation vaincue cède, pied à pied, son territoire aux envahisseurs du sud. Ce ne sont plus des tribus guerroyant les unes contre les autres, mais bien des peuples déjà puissants combattant de formidables coalitions d'États, petits, il est vrai, mais forts par leur nombre, par leurs intérêts communs et par l'esprit national qui les anime.

Thoutmos Ier semble être le premier monarque égyptien dont les armées pénétrèrent en Syrie; elles s'avancèrent probablement jusqu'à l'Oronte et l'Euphrate (1), mais cette campagne ne fut qu'une reconnaissance qui devait précéder les conquêtes postérieures.

Vers 1461 avant J.-C., Thoutmos III monta sur le trône, mais ses campagnes dans l'Asie antérieure ne commencèrent que plus tard, après sa minorité.

L'Égypte avait alors conservé sur les peuples voisins du nord une suprématie qui probablement résultait de l'expédition de Thoutmos Ier.

Pendant des années, les peuples sémites de la Syrie avaient été en luttes contituelles, l'autorité de l'Égypte s'était affaiblie, et si de nouvelles armées n'étaient venues avec Thoutmos III imposer aux Routonou le respect du Pharaon, l'influence égyptienne aurait entièrement disparu. Mais le roi, en s'emparant de la place de Magidi et des principaux chefs de la révolte, pacifia la Syrie et la fit rentrer sous son joug.

En l'an 19 de son règne, c'est-à-dire vers 1442 avant J.-C., Thoutmos III fit une nouvelle campagne et s'avança jusqu'au milieu du Naharanna, entre l'Euphrate et l'Oronte; les principaux districts de ce pays furent livrés au pillage.

Jusqu'en 1430 avant J.-C., les pays du nord de la Syrie furent dévastés; mais c'est surtout sur la Phénicie du nord que le vainqueur porta ses armes.

Deux ans après, en 1428 avant J.-C., le Naharanna eut encore son tour; c'est alors que commence la grande lutte entre les Égyptiens

1. G. Maspero, *Hist. ancien. de l'Or.*, 4e édit., p. 190.

et les Touraniens du nord de l'Asie antérieure, sur lesquels les 'Hittites avaient alors la suprématie.

Le xve siècle est la grande époque de la puissance de ces peuples que les Assyriens nommèrent plus tard 'Hatti, nom déjà connu au XLe siècle avant notre ère, que les annales égyptiennes désignent sous le nom de Khéta et que nous verrons plus tard apparaître, dans les textes alarodiens, sous celui de Khâte.

Le nom même de cette nation puissante était tombé dans l'oubli; son existence et quelques fragments de son histoire nous ont été révélés, dans ces dernières années, par les textes cunéiformes et les hiéroglyphes égyptiens (1).

Leur idiome, d'après les noms propres relevés dans les inscriptions hiéroglyphiques d'Égypte et les textes assyriens, est, de la manière la plus positive, étranger aux langues sémitiques, mais rencontre de la parenté dans les idiomes des peuples voisins.

Les pays dans lesquels on retrouve des indices du même groupe linguistique, sont : Qouê, Samàla ou Samalla (vers l'actuelle Marasch), Gamgoum (la Gumathène d'Ammien Marcellin), qu'on peut considérer comme des divisions du 'Hatti étendu dans son sens le plus large, et aussi les pays d'Hilakkou (Cilicie) et de Milid (Mélitène).

Il en est de même des tribus du Naïri dans les inscriptions assyriennes du XIIe au IXe siècle avant notre ère. Il est également impossible, paraît-il, de méconnaître une affinité linguistique étroite entre l'idiome des 'Hatti et le peu que nous connaissons des peuples de Tabal et de Kaschkou (Tibaréniens et Colchidens). Un degré de parenté existe aussi, mais d'une façon plus éloignée, avec les peuples d'Ourartou (Ararat) et de Manna (2).

M. G. Rawlinson, dans les notes qui accompagnent sa traduction d'Hérodote (3), range parmi les nations scythiques ou tatares de la

1. Consulter sur les 'Hatti : Lepsius, *Denkm. aus Egypt. u. Aethiop.* 3e partie. — Tomkins, *Stud on the time of Abraham*, pl. VI, pl. I. — H. Brugsch, *Geograph. Inschrift.*, t. II, pl. XI, n° 5. — Perrot et Guillaume, *Explor. arch. de la Galatie.* — Hamilton, *Researches in Asia Minor*, t. II, p. 350. — Sayce, *Mon. of the Hittites* in *Trans. of the Soc. bibl. arch.*, t. VII. — Rosellini, *Monum. dell' Egitto e della Nubia, Mon. stor.*

2. Cf. Fr. Lenorm., *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e partie, p. 279 et suiv.

3. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 702.

race touranienne, les antiques habitants de la Cappadoce, de la Cilicie, de l'Arménie, les Saspires, les Colchidiens, les Moschiens, les Tibaréniens, les Alarodiens (?), les Macrones (?), les Mossinaeques (?)... tandis que les Chaldéens et les Susiens des premiers âges, touraniens eux aussi à l'origine, appartiennent à la branche 'hamitique ou kouchite.

« Les Khiti, comme leurs congénères, dit M. Maspero (1), les Tabal et les Moushki, paraissent appartenir aux races qui ont peuplé le Caucase. D'abord cantonnés dans les hauts plateaux de la Cappadoce, ils débouchèrent, par les défilés du Tauros, sur la Syrie du nord et sur la Cilicie (2). Quelques-unes de leurs tribus, entraînées à la suite des Hyksos, s'étaient arrêtées sur le cours moyen du Jourdain et vers la côte de la mer Morte, puis s'étaient concentrées autour d'Hébron... Le gros de la nation occupa le pays des deux fleuves entre le Balik et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. »

La nature ethnique du peuple hittite, son rôle prépondérant dans les pays touraniens, l'influence qu'il exerça sur la civilisation de l'Asie antérieure et du Caucase, sa parenté très proche avec les peuples actuels de la Transcaucasie, obligent à passer en revue l'histoire des Khéta à ces époques reculées où les autres peuples touraniens n'avaient pas d'annales. Tout ce que nous possédons de documents sur les coutumes, les aptitudes, les tendances des races touraniennes d'Asie Mineure à ces époques est renfermé dans les textes égyptiens; c'est donc aux hiéroglyphes qu'il faut s'adresser pour avoir des notions exactes sur les transformations qui se passèrent dans l'Asie antérieure, avant que les Géorgiens de nos jours apparaissent dans l'histoire.

Grâce à sa position, le domaine des Khiti ne tarda pas à devenir l'un des marchés les plus riches de l'Orient. Les caravanes pour éviter les sables du désert, entre le bassin de l'Euphrate, la Palestine et la Syrie, remontaient le cours du Nazana et de l'Oronte (3), suivaient celui de l'Euphrate et descendaient ainsi sur Babylone

1. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit. p. 180.
2. Sayce, *Fresh light from the monum.*, 96, 97.
3. Sayce, *The monum. of the Hittites* in *Trans. of the Soc. of bibl. archaeol.*, t. VIII, p. 253.

ou sur les villes phéniciennes de la côte. Un autre courant commercial partait des montagnes du Taurus, de l'Arménie et des côtes de la mer Noire, pour rejoindre l'Euphrate et la grande voie de l'Oronte; de là, il gagnait la Phénicie et l'Égypte, apportant dans ces pays les esclaves et les métaux de l'Asie Mineure et rapportant les perles de verroterie que nous trouvons aujourd'hui dans les sépultures de l'Arménie.

Les Khiti avaient construit des forteresses à tous les gués de l'Euphrate et de l'Oronte, ainsi qu'aux points stratégiques des routes, entre le nord et le sud de l'Asie antérieure.

Parmi les places fortes qui gardaient ainsi les passages, Thourmeda (1) (Thapsaque) s'élevait près du gué le plus méridional et Gargamisch (2) gardait le gué central.

Gargamisch, placé au centre d'une contrée civilisée, était le passage préféré et l'entrepôt des caravanes, l'une des villes maîtresses, sinon la capitale d'un empire qui s'étendait jusqu'aux sources de l'Oronte vers le sud, jusqu'au centre de l'Asie Mineure vers le nord (3) et dont l'autorité était bien certainement respectée dans toute la partie septentrionale de l'Asie antérieure.

Les documents égyptiens nous montrent les Khéta, à l'époque de leur grande puissance, fortement organisés en monarchie féodale, avec une administration fonctionnant régulièrement et une chancellerie. Le roi gouverne ses provinces à l'aide de chefs de districts; il a pour vassaux d'autres rois, comme ceux de Kilbou et des Amaour-ou de Qadesch.

Il semble que les rois des Khéta se soient principalement adonnés à la guerre, leurs troupes nombreuses et bien armées étaient bien organisées et parfaitement disciplinées; elles déployèrent dans leurs luttes contre l'Égypte une tactique remarquable et même savante. Elles se composaient de deux éléments distincts : les troupes nationales et les auxiliaires ou mercenaires étrangers qui obéissaient à des généraux khéta. Les troupes nationales étaient formées de gens de pied et de guerriers montés sur des chars. Les

1. Movers, *Die Phœnizier*, II, 2, p. 104.
2. G. Maspero, *De Charchemis oppidi situ.* Paris, 1873, in-8.
3. H. Rylands, *The inscribed stones from Jerabis Hamath, Aleppo*, etc., in *Trans. of the Soc. of biblical archaeol.*, t. VII, p. 429-442.

Hétéens se déployaient en phalanges serrées et profondes et étaient armés d'une lance et d'une courte épée sans bouclier, semble-t-il (1).

Le costume que portaient ces peuples est également connu par les représentations égyptiennes. Le roi portait la haute tiare, les hommes ordinaires le bonnet à floches. Ils étaient chaussés de bottes semblables à celles que portent, sur les monuments assyriens, les gens du Manna et de l'Arménie. Leur vêtement se compose d'une longue robe descendant jusqu'aux chevilles, serrée à la taille par une ceinture, ou d'une courte tunique, collante, serrée aux hanches et s'arrêtant aux genoux.

Par dessus ces tuniques les gens de Khéta portaient un long manteau droit sans plis, attaché sur l'épaule droite par une agrafe et ouvert de l'autre côté.

Leur dieu, d'après les hiéroglyphes d'Égypte, est le même que celui des Pasteurs, Soutèkh, assimilé au Baal kénanéen. Chaque ville a son dieu propre; ils avaient aussi une déesse portant le nom générique d'Astarté (2). Ce panthéon présente des analogies frappantes avec celui de l'Ourartou qui comprenait le dieu Khaldis, chef de la pléiade des divinités locales et la déesse Saris (Istar, Astarté).

Par le costume et l'armement les Khéta se rapprochaient beaucoup des peuples qui, vers cette époque, habitaient l'Arménie; comme eux, ils ne faisaient pas usage du bouclier et employaient la lance et l'épée courte; ce n'est que plus tard, que les Pré-Arméniens adoptèrent l'usage pélasge de combattre avec deux lances (3), mode d'armement qu'on voit chez les Teucriens du XIVe siècle, dans les bas-reliefs égyptiens.

L'existence d'Astarté ou Istar, chez les Khéta, est un fait des plus remarquables, prouvant que ce peuple a subi, dès les temps les plus reculés, l'influence de l'Assyrie ou de la Phénicie, et que les Touraniens ont peu à peu adopté la religion de leurs voisins du sud.

1. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e partie, p. 296.
2. E. de Rougé, *Leçons* dans les *Mélanges*, t. II, p. 377.
3. J. de Morgan, *Les prem. âg. des mét. dans l'Armén. russe.*

Dans les sépultures du grand Caucase, le culte d'Istar a laissé des traces nombreuses, notamment dans la nécropole de Koban (1), tandis que dans les sépultures de la petite chaîne aucun objet ne rappelle l'existence de ce culte. Les tombes de l'Arménie russe sont donc antérieures à l'introduction dans le pays du culte d'Istar, et plus anciennes que celles de Koban. Mais rien n'explique jusqu'ici pourquoi les représentations de l'homme, si fréquentes chez tous les peuples de l'Asie antérieure, à cette époque, font totalement défaut chez les Pré-Arméniens.

Les caractères anthropologiques des Khéta ne nous sont connus que par les bas-reliefs égyptiens. Les sculptures de la XIXe et de la XXe dynastie, représentent, avec cette merveilleuse fidélité que l'art de l'Égypte pharaonique a toujours apportée dans la reproduction des traits et de la physionomie des peuples étrangers, les Khéta avec lesquels les souverains de l'Égypte furent si souvent en relations. Ces peuples sont représentés avec un type tout différent de celui des Qadesch sur l'Oronte, leurs voisins de type kénanéen. Leur visage se rapproche beaucoup de celui des blancs Allophyles du Caucase. Ils sont généralement rasés ne laissant sur la tête qu'une mèche de cheveux et portent une coiffe d'étoffe noire.

Les restes artistiques que nous ont laissés les Khéta, dans la Cappadoce et le sud de l'Asie Mineure, sont, il est vrai, peu nombreux et encore peu connus; mais ils sont empreints d'une influence chaldéo-assyrienne très prononcée, tout en ayant conservé leur caractère spécial. Cette influence est de date antérieure à l'époque où les Hittites ont rencontré les Égyptiens en Syrie; à moins que, selon l'opinion de certains auteurs, ils n'aient fait partie de l'invasion des Pasteurs et aient été à cette époque en relations avec la Chaldée.

Dans tous les cas, l'influence chaldéo-assyrienne, dont ils ont toujours gardé le souvenir, ne peut provenir que du voisinage de ces peuples à une époque très reculée, peut-être même date-t-elle du temps où les 'Hatti, vers le XLe siècle avant notre ère, étaient en lutte avec le royaume d'Agadé.

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, p. 198.

L'écriture hiéroglyphique des Hétéens, à peine déchiffrée par les remarquables efforts de M. Sayce, ne présente aucune analogie avec les signes de même nature découverts jusqu'à ce jour en Égypte et dans la Basse Chaldée. Ils servirent sûrement d'origine aux caractères cypriotes, mais la signification de la plupart d'entre eux ainsi que leur origine restent inconnues.

Les caractères hittites sont peut-être d'essence touranienne, mais il ne semble pas qu'ils aient été importés dans l'Asie antérieure, car, jusqu'ici, les seuls exemplaires que nous en connaissions ont été rencontrés dans les limites de l'empire des Khéta, au XVI[e] siècle av. J.-C.

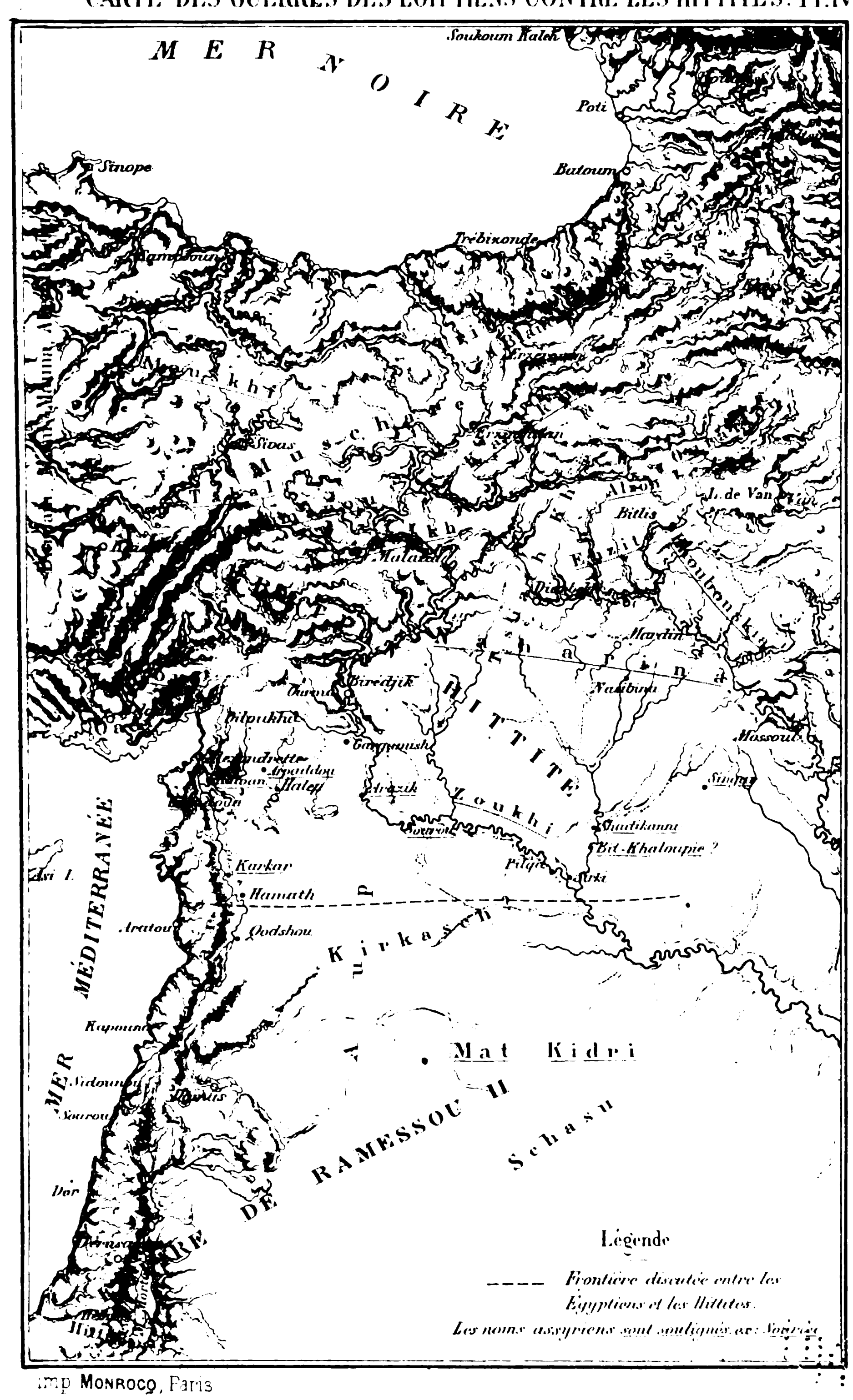
Tel était le peuple que rencontrèrent les Égyptiens dans la vallée de l'Oronte. Nation forte, guerrière, commerçante et policée, dont les armées étaient l'unique espoir des peuples touraniens et dont les places fortes du sud étaient les boulevards. C'est entre les Pharaons et les rois des Khéta que commencera la lutte des 'Hamites et des Sémites contre les nations du nord.

Les Khéta se trouvèrent pendant la période qui suivit l'expulsion des Pasteurs, dans une situation très favorable pour attaquer les possessions égyptiennes d'Asie. Le front de bataille entre les peuples touraniens et les Égyptiens était peu étendu; il se trouvait à la frontière de l'empire des Hétéens qui, n'ayant pas d'agressions à craindre sur leurs derrières habités par des tribus impuissantes et de même race qu'eux, pouvaient sans cesse renouveler leurs forces, tandis que les Pharaons pour atteindre l'Oronte devaient traverser toute la Syrie où ils risquaient d'être pris en flanc par les armées venant des bords de l'Euphrate et du Tigre.

L'expédition de Thoutmos I[er] en Asie, apprit aux Égyptiens quels étaient l'importance et la force de leurs nouveaux ennemis; elle leur fit connaître les routes, les ressources, les difficultés d'une campagne, en un mot, leur apprit à juger de leur propre puissance, si bien que, dès que l'Égypte eut réparé les désastres causés par la guerre d'indépendance, dès que son administration et ses armées eurent été remises en état, elle entra en campagne.

Nous avons vu Thoutmos III pénétrer jusqu'au centre du Naharanna, la conséquence de cette campagne fut qu'en l'an 33

CARTE DES GUERRES DES ÉGYPTIENS CONTRE LES HITTITES. Pl. IV.



Imp. MONROCQ, Paris

de son règne (1428 av. J.-C.), le Pharaon reçut en Syrie le tribut que lui envoyaient les rois de Khéta, qui, ne prévoyant pas, à coup sûr, une attaque aussi soudaine, n'avaient pas fait les préparatifs nécessaires pour lutter contre le Pharaon.

Mais pendant les troubles intérieurs qui marquèrent pour l'Égypte la fin de la XVIII[e] dynastie, les Hittites reprirent l'avantage et, sortant de leurs frontières, ils envahirent les pays sémites de Routhennou ou Louthennou, c'est-à-dire des peuples de Loud et d'Arrâm, les refoulant et les subjuguant. Ils occupèrent 'Hamath, ville kénanéenne (1), où ils se maintinrent jusqu'au VIII[e] siècle avant notre ère (2), firent de Qadesch sur l'Oronte, la ville des Amaour-ou, leur tributaire et leur boulevard méridional, et portèrent leur domination jusqu'à Dammesq.

« Constitués en puissante monarchie, possesseurs d'une nombreuse et vaillante armée, les Khéta, probablement apparentés à la tribu royale des Pasteurs d'Égypte, aspiraient ouvertement à dominer toute la Syrie et à prendre leur revanche des exploits d'Aâh-mès et de ses successeurs, en écrasant la puissance extérieure du pays des Kêmi-'t; ils devinrent alors pour plus d'un siècle, les principaux, et souvent les heureux antagonistes de la royauté égyptienne en Asie (3). »

Sous Amunoph (1400 à 1364 av. J.-C.) (4) et les Pharaons hérétiques qui lui succédèrent, les Khiti se montrèrent plus redoutables qu'ils n'avaient jamais été. Délivrés de la crainte perpétuelle d'une invasion égyptienne, non seulement ils avaient étendu leur suprématie sur tout le Naharanna, de Gargamisch à Qodschou, mais ils avaient franchi le Taurus et pénétré assez avant dans l'Asie Mineure. On ne sait jusqu'où ils avaient porté leur domination, il semble cependant qu'ils ne dépassaient pas le pays de Qidi, c'est-à-dire la plaine cilicienne et la Kataonie.

De toute manière ils entrèrent en relations directes avec les peuples qui se partageaient alors la partie méridionale et occidentale de la péninsule, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens, les

1. *Genèse*, x, 18.
2. Sayce, *Trans. of the Soc. of biblic archeol.*, t. VII, p. 252 et 270.
3. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2[e] part., p. 338.
4. G. Rawlinson, *Man. of anc. history*, p. 68.

habitants d'Ilion, de Pédasos. Appuyés sur leur alliance, et parfois secourus par des bandes de leurs soldats, les Khiti étaient une puissance militaire capable de tenir tête à l'Égypte et de lui disputer chèrement la victoire (1).

Séti le vit bien lorsqu'il s'attaqua à eux de front. Sans doute il n'eut pas de peine à prendre Qodshou et la plupart des villes amorrhéennes de l'Oronte; mais la tenacité des Khéti, toujours prêts à recommencer la lutte malgré leurs défaites, fut plus longue que sa patience. De guerre lasse, il renonça à la force et conclut avec le roi Morousar, fils de Sapaloul, une alliance qui dura jusqu'à sa mort. Désormais l'autorité des Pharaons ne dépassa pas les sources de l'Oronte (2). Ce traité dans lequel les deux parties figuraient sur le pied d'égalité, fait nouveau dans l'histoire de l'Orient, montre, en même temps que l'abaissement des forces égyptiennes, l'élévation de la puissance hittite (3).

Tant que vécurent Séti I[er] en Égypte, et Maour-sira en Asie Mineure, la paix régna entre les deux pays; Égyptiens et Khéta avaient appris à connaître leurs forces, ils restèrent prêts à rentrer en campagne, mais n'osant s'y décider.

Tout changea lors de l'avènement de Ramessou II (env. 1311 av. J.-C.); un nouveau roi Maou-thour ou Maou-thoul venait aussi de monter sur le trône des Khéta. Entre ce prince et Ramessou éclata bientôt la guerre la plus longue et la plus terrible qui jamais ait été engagée entre les Égyptiens et leurs rivaux du nord. Une grande effervescence régnait dans la Syrie et la Palestine.

Des révoltes partielles chez les Sémites syriens furent vite réprimées par le Pharaon. Mais averti par ces symptômes, le roi d'Égypte prévoyant qu'il y aurait sous peu, dans le nord de ses provinces, de graves événements, mit en état sa frontière du côté des Hittites, créant des forts et des villes, centres de défense et de ravitaillement.

1. Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 61. — Sayce, *The anc. empir. of the East*, t. I, p. 425.

2. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit., p. 215 sq.

3. Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, part. 2, p. 339. — E. de Rougé, *Rev. arch.*, nouv. sér., t. XVI, p. 36. — Chabas, *Étude s. l'antiq. histor.*, 1re éd., p. 190. — G. Maspero, *De Charchem. situ*, p. 37.

De leur côté les Hittites se préparaient en silence à la guerre; voulant frapper un grand coup, qu'ils croyaient décisif, ils avaient groupé autour d'eux tous les éléments pour abattre la puissance de l'Égypte.

Le poème du *Pentaour* nous fournit la liste des peuples coalisés dont les troupes s'étaient réunies contre l'Égypte.

I. — *Kita*, *Naharinna, Arathu* (Aradus des géographes classiques), *Kirkasch, Qargamisch*, *Qatsanatan* (Gôzan de la Bible), *Khilbu*, *Qadi*, *Anangas* (Chaldée? des Grecs), groupe de peuples hittites et d'origine kénanéenne.

II. — *Dardani* (les Dardaniens), *Masu* (les Mysiens), *Pâdaza* (les gens de Pédasos), *Manna* (les Méoniens ou les Ioniens primitifs), *Akerit* (les Cariens), *Leka* (les Lyciens), *Muscharet* (les Mossynoicoi, alors habitant une partie de la Cappadoce), groupe renfermant tous les peuples de l'Asie Mineure depuis la mer Égée jusqu'à l'Amanus (1).

Les inscriptions de Séti I[er], rapportant les noms des pays vaincus par ses armes, nous fournissent également de précieux renseignements sur les divisions du royaume des Khéta et sur les tribus qui reconnaissaient sa suzeraineté.

Naharinna. — Entre le Chaboras et le golfe d'Issus, traversé par l'Euphrate.

Arosa ou *Alosa.* — La Lysias des Grecs, près d'Apamée.

Inuamu ou *Inuâ.* — Imma (Pline), Emma entre Antioche et Chalcès.

Singar. — Singara de Mésopotamie, qui évidemment ne faisait pas partie de l'empire des Khéta.

Tua. — Peut-être Du'a, limitrophe d'Hilakkou et de Tabal.

Qaadescha sur l'Oronte.

Tunep. — Apamée sur l'Oronte.

Takhis ou *Su 'hi* (text. cun.) — Du confluent du Kabour et de l'Euphrate au lac Mesrou.

Assu. — Haut Oronte.

Balanu. — Balanée sur le bord de la mer, entre la Séleucie et la Phénicie.

1. Lepsius, *Denkm.*, part. III. — H. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, t. II. — Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e partie, p. 346.

Arrapkha. — Au nord de l'Assyrie, l'Arrapachites de Ptolémée (1).

D'après ces listes, il est évident que les Hittites occupaient un rang très important parmi les nations de l'Asie Mineure, et encore devons-nous remarquer que les documents qui nous sont parvenus ayant été rédigés chez des peuples situés au sud, nous ne possédons que les frontières méridionales de la monarchie féodale des Khéta, les limites du nord nous sont restées inconnues et nous ne pouvons savoir d'une manière certaine si l'influence de ces peuples ne s'étendait pas jusqu'à la mer Noire et au Caucase.

La situation géographique des chaînes de l'Amanus et du Taurus, qui avaient été le premier foyer de leur développement national, plaçait les Khéta septentrionaux à cheval entre la Syrie et l'Asie Mineure, et leur donnait la facilité de s'étendre d'un côté et de l'autre. Lors du plus grand développement de leur puissance, époque dont nous nous occupons en ce moment, l'expansion de leur influence et de leur domination se propagea largement en Asie Mineure, où ils exercèrent une suprématie de plusieurs siècles. Leurs traces se retrouvent dans les monuments d'art hittite qui couvrent l'Asie Mineure dans presque toutes ses parties et dans ce fait que l'étalon monétaire lydien (1), le plus ancien connu, a pour base l'unité assyrienne dite « mine de Qarquémisch. »

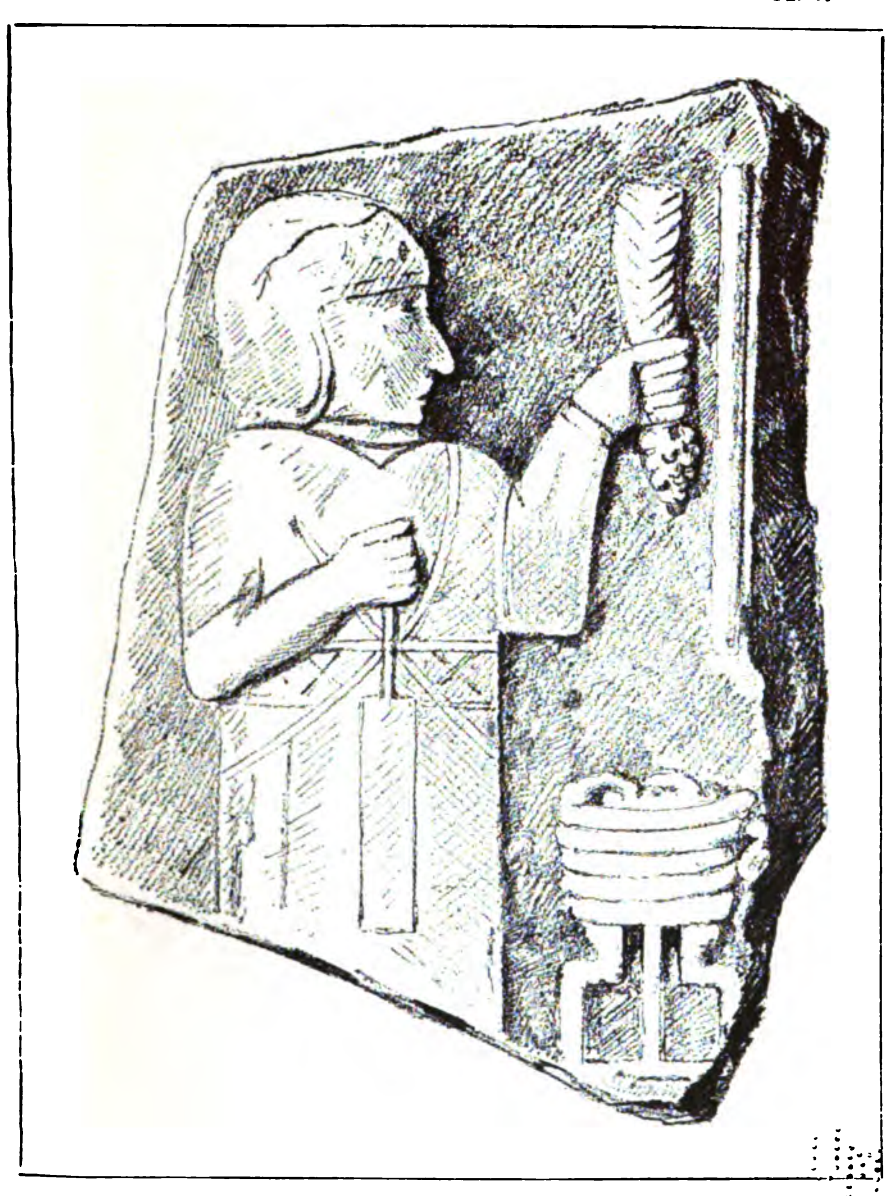
Tel était l'état du peuple des Khéta quand la guerre éclata entre Ramessou II et Maou-thour.

A la fin de la quatorzième année du règne du Pharaon (1297 avant J.-C.), les préparatifs étant achevés des deux côtés, le masque fut jeté et les hostilités commencèrent.

Le théâtre de la guerre fut dans le nord de la Syrie et principalement dans la vallée de l'Oronte.

Une formidable armée, du côté des Khéta, s'était réunie vers l'embouchure du fleuve. La coalition comprenait le Naharanna, Arad, la Phénicie, Qodshou, le pays d'Amaour, Qidi et les peuplades pélasgiques de l'Asie Mineure. Ilion, Pédasos, Gergis, les

1. Barclay Head, *Metrological notes on the ancient electrum coins* in *Numismatic Chronicle*, new ser., t. XV, 1875, p. 3-9.



Bas-relief hétéen trouvé en Cilicie (Musée de Tiflis).

Mysiens, les Dardanes et les Lyciens s'étaient réunis aux Khéta, dans l'espoir de piller, sinon les campagnes et les villes égyptiennes, du moins les comptoirs phéniciens et les riches districts de l'Oronte, du Liban et de la Palestine. Ces pays, centres commerciaux par excellence, dépôts des marchandises du monde entier depuis des siècles, excitèrent la convoitise des races pauvres du nord, et à l'appel des Khéta toute l'Asie Mineure s'ébranla pour aller au pillage.

De tous côtés vinrent des alliés pour le champion des Touraniens; ceux-mêmes qui ne connaissaient pas l'Égypte, et qui jamais n'avaient été en contact avec elle, traversèrent toute l'Asie Mineure pour venir camper en Cœle-Syrie et sur les rives de l'Oronte. Le danger était imminent pour les possessions égyptiennes d'Asie, mais Ramsès avait d'innombrables armées, des généraux habiles et n'avait rien à redouter de cette levée en masse chez ses ennemis.

Le Pharaon, à la tête de son armée, se porta au nord de la Syrie; il occupa toute sa frontière et s'avança jusqu'à Lhabtouna, village situé en vue de Qodshou. Il s'y arrêta quelques jours pour attendre les rapports de ses espions, étudier la force des ennnemis et se rendre compte de leur position.

Les Égyptiens n'étaient plus sur leur terrain. Campés chez des peuples soumis mais hostiles, ils avaient tout à redouter des Syriens tandis que les Khéta manœuvraient en pays connu, avaient des intelligences dans les provinces égyptiennes même, par leurs habitants et par les Shasou, nomades du désert.

Le roi des Khéta conçut et exécuta une manœuvre habile par laquelle il concentra ses forces et vint fondre sur les Égyptiens. Le Pharaon était séparé du gros de son armée, il dut suppléer à la force par l'audace et, à la tête de sa maison militaire, chargea les ennemis qui le cernaient. Sans cet acte de valeur du souverain, le détachement égyptien eût été écrasé, mais encouragées par l'exemple, les troupes du Pharaon tinrent bon jusqu'au soir. Alors arriva le gros de l'armée égyptienne et les Khéta, fatigués par une lutte aussi longue, cédèrent et prirent la fuite.

Ramsès ne put poursuivre l'ennemi que la nuit cachait à sa vue et le lendemain, dès l'aurore, l'armée confédérée s'était

reformée, grossie des troupes qui n'avaient pas pris part à la première journée.

Le choc définitif eut lieu le second jour; de part et d'autre les armées étaient au complet. Mais les Khéta, inférieurs à leurs ennemis par la discipline et peut-être aussi par l'armement, plièrent sur plusieurs points et finalement se mirent en déroute.

La majeure partie de la maison militaire de Maou-thour resta sur le champ de bataille. Beaucoup de fuyards furent tués ou noyés dans l'Oronte qu'ils passèrent à la nage. Ramsès s'était mis à la poursuite des fuyards, mais il en fut distrait par une sortie de la ville de Qodshou, et bien que vaincus, une première fois, les Khéta purent se reformer et se préparèrent à recommencer la guerre. Mais Maou-thour préféra demander la paix que de recourir une seconde fois aux armes, et le Pharaon, craignant probablement les dangers d'une longue campagne, la lui accorda dès le lendemain de la bataille de Qodshou (1).

La paix fut solennellement conclue entre l'Égypte et les Khéta, le traité fut fait sur le pied d'égalité, comprenant une alliance offensive et défensive, et le droit réciproque d'extradition des criminels et des transfuges.

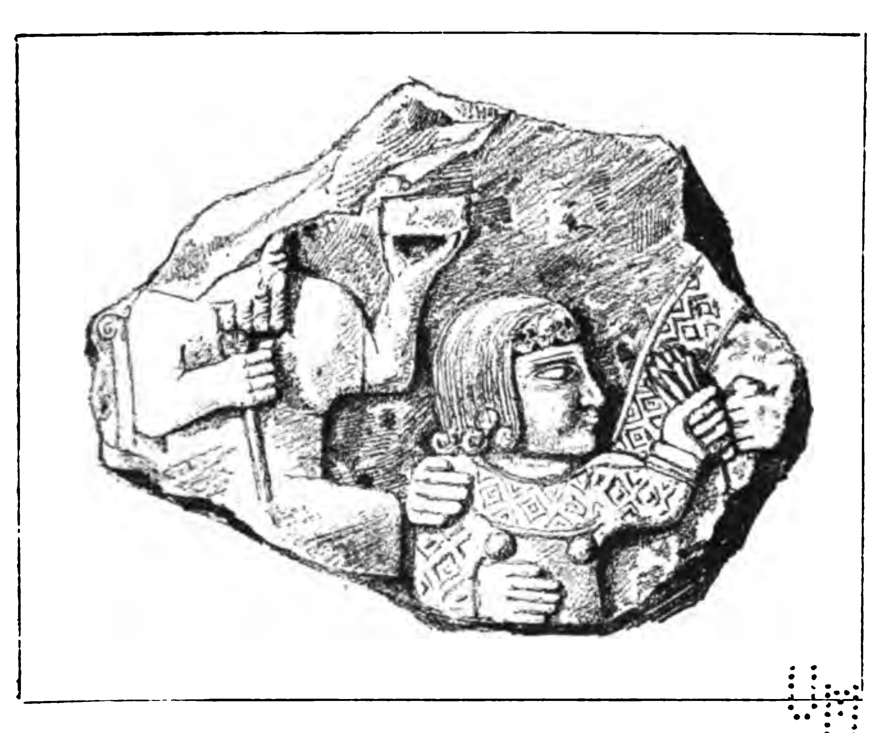
L'original de ce traité, le plus ancien document diplomatique qui soit parvenu jusqu'à nous est en langue égyptienne, la minute avait été écrite dans l'idiome des Khéta et avec leurs caractères; elle ne nous a pas été conservée.

Pour cimenter la paix, le Pharaon épousa la fille du roi des Khéta, et quelques années plus tard le prince asiate lui-même alla visiter son gendre en Égypte.

Cette guerre, dont les résultats ne furent pas proportionnés aux préparatifs qui avaient été faits, montra aux peuples de l'Asie Mineure occidentale la route de la Syrie et n'eut d'autre effet que de préparer l'invasion qui, plus tard, devait abattre d'un seul coup les deux puissances qui venaient d'être en présence.

La paix fut durable, car cette campagne est la dernière des

1. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit., p. 222. — E. de Rougé, *Le poème de Pentaour* (cours de 1868-69 résumé par M. Robiou dans la *Revue contemp.*). — Chabas, *Analyse de l'inscript. d'Isamboul.*



Bas-relief hétéen trouvé en Cilicie (Musée de Tiflis).

Khéta contre les Égyptiens, et les deux familles régnantes, alliées par le sang, seraient restées longtemps en paix si des mouvements considérables dans le nord de l'Asie antérieure n'étaient venus jeter le trouble dans l'harmonie de ces empires.

Vers les débuts de la XX[e] dynastie, l'Égypte fut l'objet d'une formidable attaque de la part des populations de l'Asie Mineure et

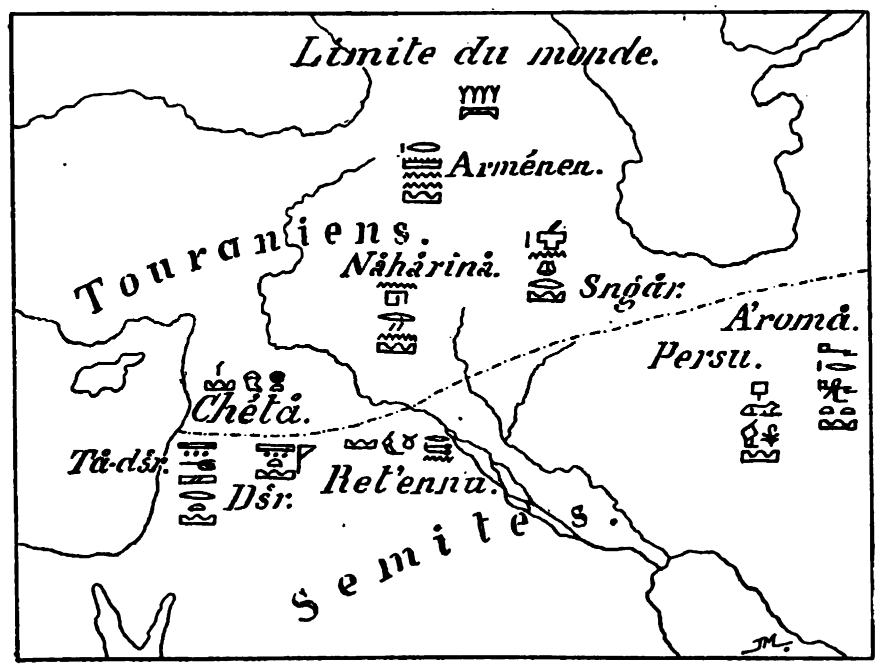


Fig. 2. — L'Asie antérieure d'après les documents égyptiens (d'après H. Brugsch, *Geogr. Inschrif. altägypt. Denkmal.*, 1858, II Band).

de l'Archipel, principalement des Pélasges et des Teucriens, mais elle fut vaillamment repoussés par les Pharaons (1). Elle avait lieu simultanément par terre et par mer.

La colonne venant par terre se composait principalement de la nation pélasge qui émigrait en masse, emmenant, sur des charriots traînés par des bœufs, les femmes et les enfants, et cherchait un établissement dans le Delta.

« Aucun peuple n'avait tenu devant leurs bras, à commencer

1. H. Brugsch, *Hist. of Egypt.*, t. II, p. 147.

par les Khita, Qadi, Quarqamischa, Arathu, Alosa, elles les avaient déracinés (1).

Tandis que l'Égypte se ruinait en guerres civiles, son ancien ennemi, les Khiti, achevait de perdre ce qui lui restait de son empire. Les nations de l'Asie, toujours poussées en avant par l'arrivée des peuplades nouvelles, avaient abandonné leurs demeures, et se précipitaient vers ces régions lointaines de la Syrie et de l'Égypte dont on leur vantait la richesse et qu'elles avaient appris à connaître pendant les guerres entre l'Égypte et les Khéta, lorsqu'elles étaient allées camper dans la vallée de l'Oronte.

Les peuples qui prirent part à cette invasion sont les Danéens, les Tyrséniens, les Shakalash, les Teucriens, les Lyciens et les Philistou ; ils entraînèrent sur leur passage les Khéta, les Qidi, les gens de Gargamisch, d'Arad, de Qodshou, etc..., et poussèrent jusqu'à l'Égypte où ils furent battus, en l'an VIII de Ramsès III (2).

Cette époque marque la fin de la puissance des Hétéens dans l'Asie Mineure, préparés à la guerre contre leurs ennemis du sud, ils avaient vaillamment combattu, mais, pris à revers par leurs anciens alliés, ils furent écrasés ; d'ailleurs, pour les races pélasges il n'y avait que deux alternatives : ou subir le joug des conquérants de leur pays, ou traverser le royaume des Khéta. Ils prirent ce dernier parti et entraînèrent dans leur ruine le plus grand empire de l'Asie Mineure.

Les Hittites apparaîtront encore dans l'histoire, le coup qui leur fut porté par les Pélasges ne fut pas mortel sur le champ, mais dans la suite, leur puissance, très affaiblie, ne pourra plus lutter contre les armées d'Ashshour, qui pénétreront sans cesse dans leur pays pour y apporter la dévastation et le pillage.

1. Greene, *Fouilles à Thèbes*. — Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 2e partie, p. 378.
2. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit., p. 267.

CHAPITRE III

LES ARGONAUTES

Pendant que ces événements se passaient dans la partie centrale de l'Asie antérieure, les peuples de la Colchide étaient en butte aux attaques des Grecs dont les établissements européens, nouvellement fondés, ne présentaient pas encore assez de sécurité pour que certaines tribus ne cherchassent pas à créer d'autres colonies.

La fable de Jason ravissant la toison d'or n'est autre que le reflet poétique de ces migrations maritimes dont l'époque se perd dans la nuit des temps (1).

En abordant sur la côte caucasienne, les Argonautes trouvèrent un peuple relativement civilisé et qui probablement leur opposa une vive résistance, car ils ne purent se fixer dans ces contrées; mais ils y nouèrent sûrement des relations commerciales, car, dès la plus haute antiquité, le trafic des marchandises entre l'Inde et l'Europe se fit par la Colchide, par le pays où plus tard, Hérodote place les Saspires et par la Médie.

Toute la côte du Pont était, d'ailleurs, dès cette époque, très importante au point de vue commercial; soit que les marchandises fussent apportées par la Transcaucasie, soit qu'elles vinssent au travers de la Scythie, par l'intermédiaire des Issédons, peuple de

1. « Les Grecs placent vers cette même époque de Bélus et de Sémiramis (fin du XIVe siècle) les expéditions de Phryxus et des Argonautes attirés par le renom du fameux roi Aëtes qui pourrait bien être le Hhaos ou le Haïg de la légende arménienne et géorgienne. Les Grecs donnent à cet Aëtes une origine théogonique qui a beaucoup de rapport avec celle des Chaldéens, des Arméniens et des Géorgiens. Ces derniers font venir Hhaos de Babylone, la ville du Soleil, les Grecs lui donnent pour père et pour mère le Soleil et la nymphe Persès, fille du Soleil, et pour sœur, la célèbre Circé. Karthlos, fils de Haïg, fut le premier roi de Géorgie. » (E. Chantre, *Rech. anthrop. Caucase*, t. IV, p. 16, d'après Moïse de Khorène et la Chronique de Wakhtang.)

marchands dont les caravanes allaient chercher l'or des gisements de l'Altaï et dont les têtes de ligne étaient alors dans la presqu'île de Taman et en Colchide.

C'est le commerce des métaux précieux qui attira les Argonautes et probablement les Phéniciens qui les avaient précédés dans ces mêmes parages ; car le Caucase lui-même, par ses mines d'or et par ses productions naturelles, ne présentait pas de grandes richesses, dignes de la convoitise des Grecs.

Hérodote nous signale un fait des plus curieux et qui trouve une explication satisfaisante, bien qu'hypothétique, dans les relations commerciales des Phéniciens avec les peuples des côtes du Pont-Euxin.

« Il paraît que les Colchidiens sont égyptiens d'origine, et je l'avais présumé avant d'en avoir entendu parler à d'autres; mais, comme j'étais curieux de m'en instruire, j'interrogeai ces deux peuples. Les Colchidiens se ressouvenaient beaucoup mieux des Égyptiens que ceux-ci ne se ressouvenaient des Colchidiens.

« Les Égyptiens pensent que ces peuples sont les descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Je le conjecturai aussi sur deux indices, le premier c'est qu'ils sont noirs, et qu'ils ont les cheveux crépus, preuve assez équivoque, puisqu'ils ont cela de commun avec d'autres peuples; le second et le principal, c'est que les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seuls hommes qui se fassent circoncire de temps immémorial. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine conviennent eux-mêmes qu'ils ont appris la circoncision des Égyptiens; mais les Syriens Cappadociens) (1), qui habitent sur les bords du Thermodon et du Parthénius et les Macrous, leurs voisins, avouent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens. Or, ce sont là les seuls peuples qui pratiquent la circoncision, et encore paraît-il qu'en cela ils ne font qu'imiter les Égyptiens (2). »

Ce n'est pas Hérodote qui signale le premier, le fait de l'existence en Colchide d'une race noire, car Pindare (3) nomme les

1. Hérodote, liv. I, ch. LXXII.
2. Hérodote, liv. II, ch. CIV, traduction E. Pessonneaux. Paris, 1870.
3. *Pyth.* IV, 378.

Colchiens, Κελαινῶπας et, d'après le récit que nous venons de citer, il ressort clairement qu'Hérodote, dont la curiosité fut excitée par ce singulier contraste entre les peuples divers du Caucase, mit une attention particulière à en élucider l'origine.

Quant à l'explication que donne l'historien sur la provenance de ce peuple, elle ne saurait être acceptée, car Ramsès le Grand n'a jamais, à beaucoup près, étendu ses conquêtes aussi loin vers le nord et l'eut-il fait, les débris d'une armée envahissante ne seraient pas parvenus à maintenir leur existence au milieu des races évidemment hostiles et après le départ du conquérant. C'est donc à des causes pacifiques qu'il faut attribuer ce fait singulier et c'est dans les relations commerciales des peuples qu'on doit en chercher l'origine.

Quelques savants, parmi lesquels le professeur Ritter (1), supposent que les nègres de Colchide dont parle Hérodote étaient des Hindous venus de l'Extrême-Orient avec les marchandises de leur pays. Mais il semble difficile d'admettre que les peuples du Caucase, de la Médie et de la Bactriane qui servaient alors d'intermédiaires commerciaux, aient consenti à laisser les producteurs des matières qui faisaient leur richesse, s'installer au point où ils étaient en contact avec les consommateurs.

De plus, les populations noires de l'Hindoustan sont cantonnées dans le sud de cette presqu'île et la distance qui sépare leur pays de la Colchide est immense.

Hérodote s'était vivement préoccupé de savoir d'où pouvaient venir ces nègres, aussi interrogea-t-il des gens des deux peuples dont il prévoyait la parenté. Les Colchidiens avaient conservé le souvenir des Égyptiens dont ils avaient encore la pratique de circoncire les enfants, tandis que les Égyptiens avaient oublié leurs congénères du nord.

Ce fait est parfaitement explicable, car une tribu perdue au milieu de populations différentes, physiquement et par ses usages, oublie moins facilement la mère-patrie que la métropole elle-même ne garde le souvenir d'une poignée d'hommes perdue depuis des siècles.

1. Ritter, *Vorhalle Europ. Volkersch.* p., 36-48.

Jusqu'ici, il n'a été retrouvé en Mingrélie, aucune trace archéologique positive des Égyptiens, tandis que dans la Crimée et sur les côtes méridionales de la mer Caspienne des statuettes jadis importées d'Égypte sont venues prouver que l'influence commerciale des peuples hamites pénétra jusqu'en Scythie et en Hyrcanie.

Le Musée de Tiflis possède trois spécimens de statuettes égyp-

Fig. 2. Fig. 3.



Fig. 3 et 4. — Statuettes égyptiennes trouvées dans le Mazandéran (Musée de Tiflis).

tiennes, deux ont été rapportés du Mazandéran par M. G. Radde, l'autre a été trouvé en Crimée ; ces objets présentent tous les caractères de fabrication égyptienne et portent l'inscription suivante :

[Le général Psamitik, fils de Psamitik]

dont je dois la lecture à l'obligeance de M. G. Maspero.

En outre de ces statuettes, nous retrouvons dans les monu-

ments numismatiques les plus anciens de la Colchide la trace d'une influence étrangère très marquée.

Les petites médailles d'argent, qu'on rencontre en abondance dans le bassin du Rion, présentent des analogies frappantes avec les représentations égyptiennes. A l'avers, est une tête à cheveux plats il est vrai, mais dont l'œil fait en amande n'a pas de semblable dans les médailles des villes grecques du Pont et dans les monuments caucasiens. Au revers, est une tête de bœuf dans lequel la plupart des numismates reconnaissent le bœuf Apis.

Il est bon de remarquer que la forme en amande des yeux apparaît dans les bas-reliefs hétéens de l'Asie Mineure. Mais, comme on le sait, ces sculptures sont bien antérieures à l'invention de la monnaie, et si les Khéta avaient étendu leur influence sur la Transcaucasie, nous retrouverions encore des traces de leur passage. De plus, dès le XIIe siècle avant notre ère, les Hittites n'étaient plus en mesure de répandre leurs formes artistiques.



Fig. 5. — Monnaies de Colchide.

Dans tous les cas, ces curieuses petites monnaies ne présentent aucun des caractères qu'on s'attendrait à trouver dans un pays barbare, fréquenté par les Grecs, et rappellent, au contraire, les lignes de l'art égyptien.

Mais après avoir examiné les raisons qui militent en faveur de la théorie d'Hérodote, il est nécessaire de rechercher par quelles voies ces nègres égyptiens ont pu parvenir jusqu'aux bouches du Phase.

Nous ne possédons malheureusement aucun document au sujet de la migration des quelques familles qui habitaient la Colchide. L'Égypte ne connaissait que vaguement ces contrées, où elle plaçait les limites septentrionales du monde. Ce n'est donc pas par des relations directes des Égyptiens avec les Caucasiens de la côte que se forma cette colonie ; il semble plus rationel d'admettre que les Phéniciens jouèrent encore là le rôle d'intermédiaires et que c'est dans leurs vaisseaux que les nègres colchidiens firent le voyage des bouches du Nil à celles du Rion.

Aucune trace de ces peuples noirs n'est restée dans la légende des Argonautes et certainement, s'ils avaient habité la Colchide, le fait aurait paru merveilleux et son souvenir se serait perpétué dans la fable. Ils n'apparaissent qu'au temps de Pindare et d'Hérodote, c'est-à-dire au vi° siècle avant notre ère; leur existence dans le pays doit donc remonter au ix° ou au x° siècle, puisqu'à l'époque d'Hérodote le souvenir de leur origine était déjà très confus.

Vers le début de notre ère (Xénophon, Strabon), ces noirs caucasiens avaient disparu, ils s'étaient évidemment fondus dans la masse des blancs allophyles ou avaient, sous ces climats rigoureux, cessé de prospérer. Toujours est-il que leur existence est un fait très probable, et que s'ils n'ont pas contribué à peupler le Caucase, ils y ont fait du moins un séjour de plusieurs siècles.

CHAPITRE IV

ÉPOQUE ASSYRIENNE

NIMROUD ET KALACH

Pendant qu'en Syrie les Égyptiens repoussaient les blancs Allophyles, et que les Grecs tentaient la colonisation des côtes du Pont-Euxin, les royaumes de l'Euphrate et du Tigre se développaient et prenaient peu à peu une importance considérable. Les petits États sémito-kouschites de la Basse Chaldée avaient depuis longtemps cessé d'exister et l'influence était passée aux mains des Sémites.

Le monde antique renfermait alors dans la partie occidentale de l'Asie Mineure un groupe de petits royaumes naissants, lydiens, phrygiens, mysiens, cariens, pélasges et grecs, tous de la branche lydo-phrygienne de la grande race indo-européenne.

Au centre de l'Asie Mineure, dans l'Arménie et le Caucase, des tribus touraniennes encore sans puissance individuelle, grandissaient lentement aux dépens du pouvoir des Khéti, que l'invasion pelasge avait à demi anéantis et refoulé vers l'Orient, divisés en plusieurs tronçons.

En Syrie, en dehors de quelques lambeaux de la nation hittite et des petits royaumes sémites de Patena, sur l'Oronte, d'Hamath, en Cœle-Syrie, de Damas, dans l'Anti-Liban, et des Hébreux, sur la mer Morte, toute la côte méditerranéenne obéissait aux Phéniciens.

L'Égypte, affaiblie par la guerre civile et par les attaques des Pélasges et des Teucriens, réparaît ses forces.

Le moment était donc propice pour les monarques d'Ashshour d'étendre leur domination ; ils ne devaient rencontrer dans leurs conquêtes que des peuples usés ou des tribus encore sauvages et incapables de leur opposer une résistance sérieuse.

Déjà le royaume naissant d'Assyrie avait écrasé la puissance de Babylone, et vers 1270 avant notre ère, Tougoultininip I[er], en s'emparant de sa capitale, l'avait rendu tributaire de son empire (1).

Au moment où les monarques assyriens se préparaient à la conquête de l'Asie antérieure, les Mouschkai, tribu scythique (touranienne) de la Cappadoce, profitant de l'abaissement de leurs congénères les Khéta, entreprenaient, sous leurs cinq rois confédérés, la conquête de l'Arménie actuelle (2).

Le souvenir de ce mouvement s'est conservé par Moïse de Khorène, qui fait de Meschak un conquérant arménien (Aryen) de la Cappadoce, alors que cette invasion n'est autre que le passage de la suprématie touranienne des mains des Hittites dans celles des Moschiens, dont les tribus étaient jusque-là sans importance.

Les nouveaux maîtres de l'Asie Mineure orientale ayant appris par le désastre de leurs voisins à redouter le danger des peuples de l'Ouest, cherchèrent à étendre leur domination vers l'Orient, mais ils se heurtèrent à l'influence et aux armes assyriennes qui, déjà, avaient pris une force considérable.

Vers 1130 av. J.-C., Teglat-pal-Assar I[er] régnait dans El-Assar. Son influence s'étendait jusqu'au pays de Khoummouk (la Commagène) ; c'est là que les Moschiens le rencontrèrent.

« Au commencement de mon règne, dit le monarque assyrien (3), j'ai vaincu vingt mille Mouskaiens et leurs cinq rois. Pendant cinquante ans, le pays d'Alzi et le pays de Bourou-Khoumzi avaient payé des tributs et des redevances qui revenaient au dieu Ashshour, mon seigneur.

« Aucun roi ne les avait vaincus dans une bataille rangée ; ils se fièrent à leur puissance et subjuguèrent le pays de Khoummouk.

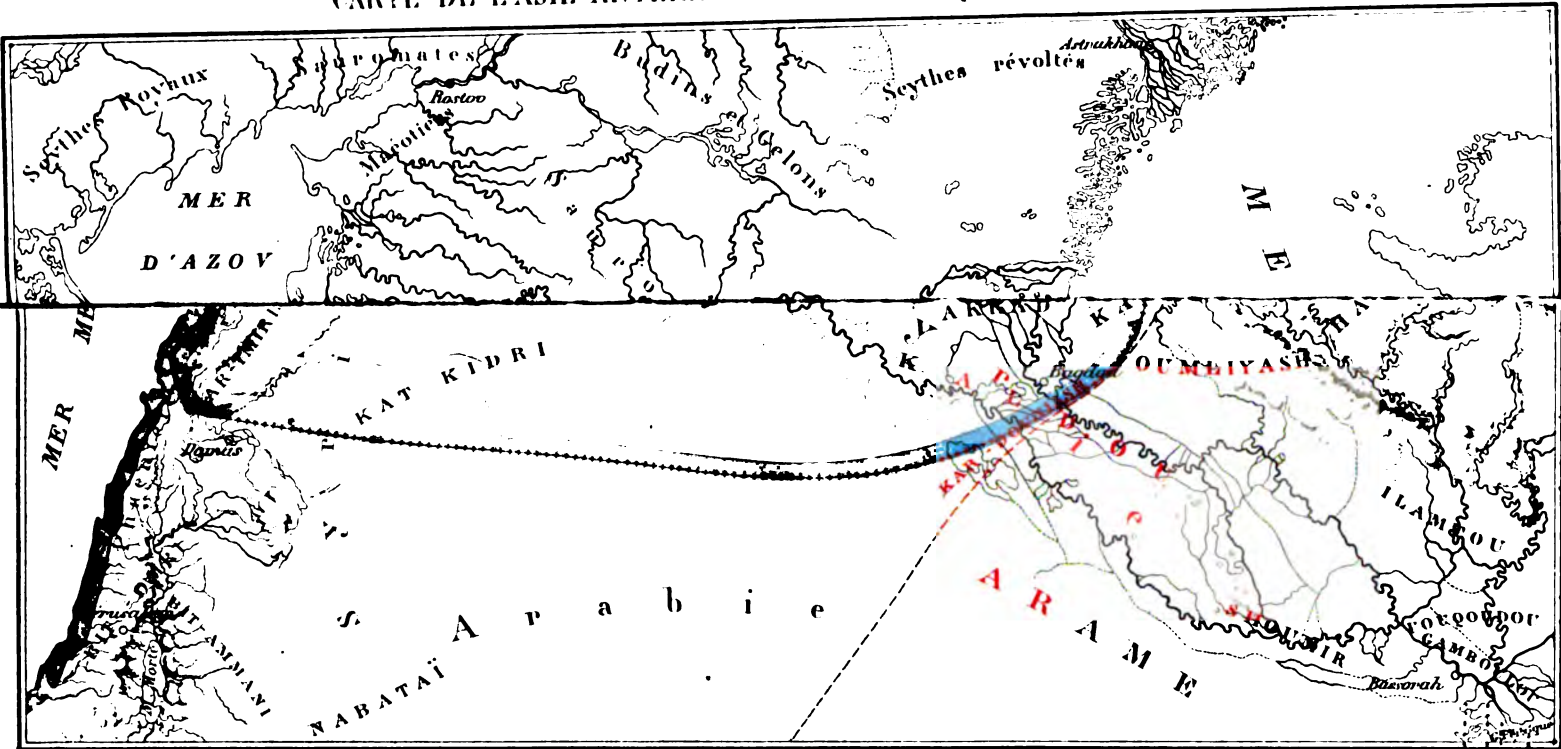
1. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. II, p. 54-59. — J. Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 15-28. — Id., *Babylone et la Chaldée*, p. 117-124.

2. Gatterias, en parlant des Armeniens dit : « Chaque tribu se développa indépendamment des autres et continua à vivre de sa vie propre ; quelques-uns devinrent même assez puissantes et se groupèrent en confédération ; c'est dans cet état que les Assyriens les trouvèrent lorsqu'ils envahirent pour la première fois le pays des Naïri, vers les sources du Tigre et de l'Euphrate, sous la première dynastie assyrienne. » (*L'Arménie et les Arméniens*, p. 14.) L'auteur de ce passage oublie qu'à cette époque les tribus arméniennes étaient encore près du Bosphore.

3. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 36.

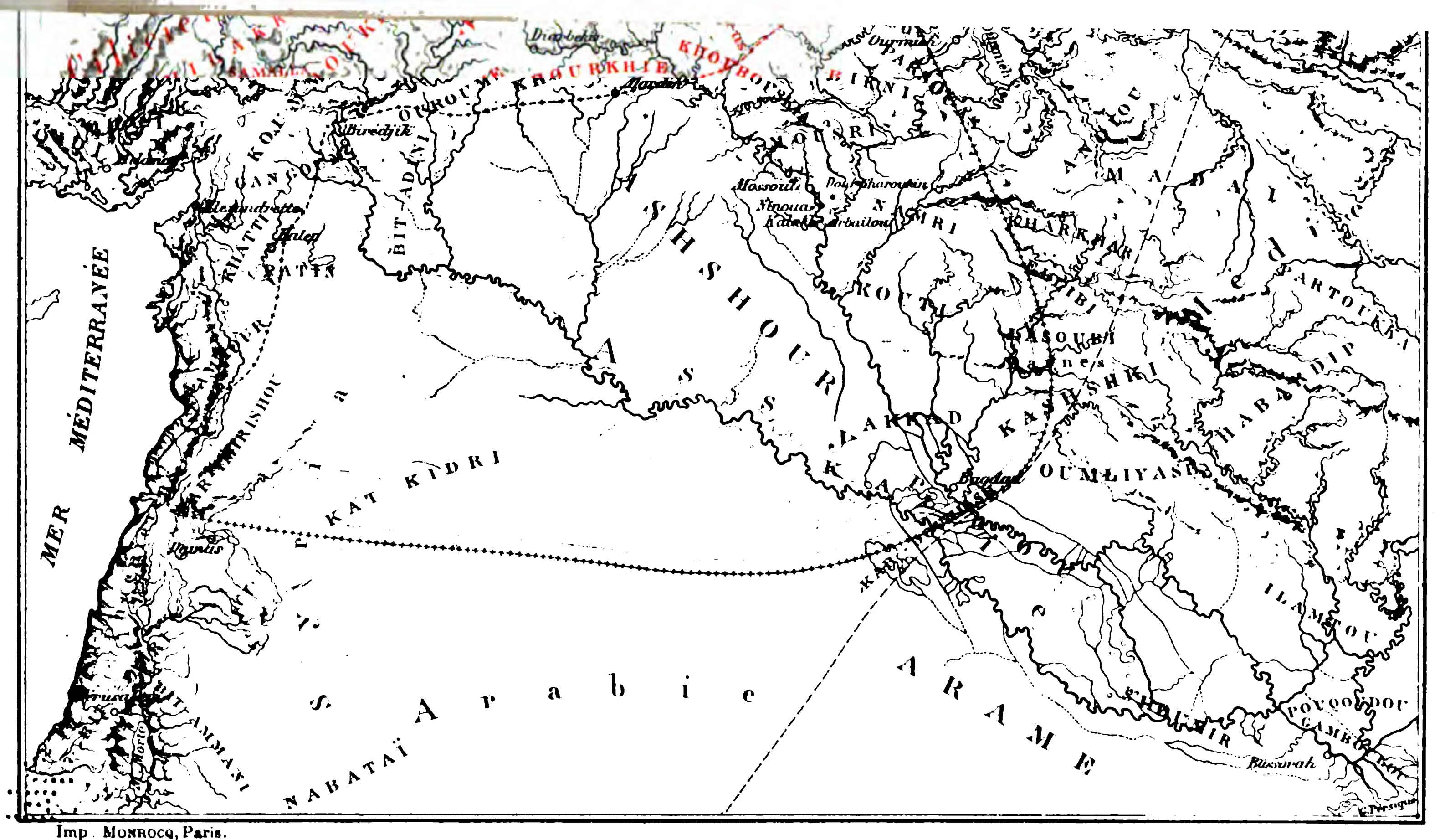
CARTE DE L'ASIE ANTÉRIEURE POUR L'ÉPOQUE ASSYRIENNE.

Pl. VII



Imp. Monrocq, Paris.

Extension actuelle des blancs allophyles — *Extension des blancs allophyles au début des guerres assyriennes* — *Empire d'Assour-Nazir-Habal.* — *Pays phéniciens* ---- *Empire de Sargon* — *Les noms tirés des documents assyriens sont écrits en capitales.* — *Les autres sont tirés d'Hérodote.*



Imp. Monrocq, Paris.

Extension actuelle des blancs allophyles — Extension des blancs allophyles au début des guerres assyriennes — Empire d'Assour-Nazir Habal. — Pays phéniciens — ---- Empire de Sargon — Les noms tirés des documents assyriens sont écrits en capitales. — Les autres sont tirés d'Hérodote.

Pour obéir au dieu Ashshour, mon seigneur, j'ai disposé mes chars et mes armées. Je n'ai pas fait comme mes prédécesseurs, j'ai marché vers le pays de Kasyara, situé sur un plateau inaccessible. J'en vins aux mains avec les guerriers et les cinq rois du pays de Koummouk; je les mis en déroute. Je me suis précipité comme la tempête dans les rangs des combattants, au milieu de la mêlée. J'ai rempli de leurs cadavres les ravins des montagnes. Je leur coupai la tête. J'ai renversé les murs de leurs villes, j'ai pris des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Six mille des leurs, qui s'étaient soustraits à ma puissance, prirent mes genoux; je les ai faits prisonniers.

« Dans ce temps-là, j'ai marché contre le pays de Khoummoukh qui m'était rebelle; il avait refusé au dieu Ashshour, mon seigneur, les tributs et les redevances qui lui sont dus. J'ai envahi tout le pays de Khoummouk, j'en ai emporté des esclaves, des butins et des trésors, j'ai incendié leurs villes, je les ai démolies, je les ai détruites. Les habitants du pays de Khoummouk, qui s'étaient soustraits à ma puissance, s'étaient retirés dans la ville de Sérissé, de l'autre côté du Diglat. Ils avaient fortifié cette ville pour s'y maintenir. J'ai réuni mes chars et mes guerriers, j'ai traversé avec des roues en airain des lieux inaccessibles et des ravins tortueux. J'ai jeté un pont sur le fleuve pour faire passer mes chars et mes soldats. J'ai franchi le Diglat et j'ai attaqué Sérissé, une de leurs places fortes. J'ai traqué leurs combattants comme des bêtes fauves dans les forêts. J'ai jonché de leurs cadavres les ravins des montagnes. Après celà, j'ai entouré les armées du pays de Kourkhié qui étaient venues au secours des hommes du pays de Khoummouk. Je les ai défaites en même temps que ceux-ci. J'ai entassé par monceaux les cadavres de leurs soldats dans les ravins des montagnes. J'ai jeté leurs bataillons dans le Diglat et dans le fleuve Nami. Kiliantarou, fils de Kiliantarou, qu'ils avaient fait roi pour soutenir leur révolte, tomba entre mes mains dans la mêlée. J'ai fait prisonniers ses fils, les rejetons de son cœur et ses filles; je me suis emparé de 180 sunuk d'airain, 10 nirmak de fer, de leurs dieux, de l'or, de l'argent, du dunuk de leurs trésors; j'ai emporté leurs esclaves, j'ai livré aux flammes leurs meubles, leur trésor, j'ai démoli, j'ai détruit et sa ville et son palais.

« La ville d'Ourakbinas, leur capitale, située dans le pays de Panari, fut terrifiée par la puissance et la crainte du dieu Ashshour, mon seigneur. Les habitants, pour sauver leur vie, enlevèrent leurs dieux ; ils volèrent comme des oiseaux, vers les défilés des montagnes. Je me suis avancé avec mes chars et mes armées sur le Diglat. Saditirou, fils de Khattikni, roi de la ville d'Ourakhnias, prit mes genoux pour m'empêcher d'attaquer son pays. J'acceptai, comme otages, ses fils, les rejetons de son cœur, et sa famille.

« Il m'apporta en tribut 60 sunuk d'airain, 90 nirmak et namhar de fer, des pur avec 120 captifs, des bœufs, des moutons. J'ai exigé cette rançon et je lui ai pardonné. Je lui fis grâce de la vie, je lui imposai ma domination puissante pour l'avenir et j'occupai les vertes contrées du pays de Khoummouk ; je les annexai à mon empire. Dans ce temps-là, je consacrai au dieu Ashshour, mon seigneur, un hambar d'airain, un nirmak de fer provenant du butin du pays de Khoummouk, et je destinai 50 sunuk d'airain avec leurs dieux, au dieu Bin, mon soutien. »

Cette campagne des Sémites contre les blancs Allophyles n'est certainement pas la première qui fut dirigée contre les tribus du nord ; le récit du monarque assyrien nous apprend d'ailleurs que les pays d'Alzi et de Bourou-Khoumzi avaient pendant cinquante ans payé tribut au dieu Ashshour, mais elle est la première que nous aient transmis les documents épigraphiques de l'Assyrie. Elle correspond à une tentative d'invasion de la part des Touraniens d'Asie Mineure, mouvement qui n'est que le contre-coup de l'anéantissement des Khéta par les Pélasges.

De la part des blancs Allophyles, l'attaque dût être très vive, et presque générale, car le roi d'El-Assar emploie son règne presqu'en entier à repousser les tribus les unes après les autres, à les subjuguer ou les refouler dans leur ancienne patrie.

L'effet de cette première campagne fut l'agrandissement, vers le nord, de l'empire assyrien par l'annexion du Khoummouk et la retraite des Mouskaïens dans leur pays primitif, les plateaux de la Cappadoce, d'où ils ne sortirent plus, il est vrai, pendant plusieurs siècles, mais où ils firent respecter leur indépendance.

Après avoir envahi le Khoummouk, Teglat-pal-Assar dirigea ses

armes vers la Melitene, probablement alors habitée par des peuples de même race que les Moschiens, et livra leur pays au pillage. Le roi ne donne d'autre cause à cette guerre que la perfidie et la rébellion de ses habitants, mais il est bon de remarquer que les rois assyriens considérèrent toujours comme rebelles les peuples qui ne s'inclinaient pas devant la puissance de leur dieu Ashshour et qui possédaient d'autres croyances religieuses que les leurs. Le moindre prétexte était suffisant pour que ces tyrans sanguinaires portassent le fer et le feu chez les peuples dont la richesse les tentait. Toujours en quête de butin, toujours altérés de sang, ils ne s'attaquaient jamais, sans nécessité absolue, aux peuples dont ils avaient à redouter les armes, mais employaient chaque été au massacre d'une des tribus voisines de leur frontière. Dans ces campagnes, ils invoquent toujours la volonté d'Ashshour, car la croyance à leurs dieux était pour les Sémites d'Assyrie le vrai drapeau national qu'ils levèrent sans cesse contre les peuples plus faibles qu'eux, pour donner un prétexte à leurs odieuses expéditions de brigandage.

Il semblerait, d'après le texte des annales, que l'expédition de Milid fut faite sans provocation de la part des tribus de ce pays, mais seulement pour porter encore un coup à la puissance touranienne et satisfaire la soif de pillage des armées d'Ashshour.

Après avoir dévasté ce pays, Teglat-pal-Assar marcha sur le Naïri.

« J'ai soumis à mon empire le pays de Soubari, habité par des hommes pervers et méchants. J'ai imposé le joug de ma domination aux pays d'Alzi et de Bouroukhoumzé, qui avaient refusé de payer leurs tributs et leurs redevances; je les ai forcés de les apporter à ma ville d'El-Ashshour, ainsi que tout ce qui a été acquis par ma valeur. Ashshour, le maître de mes armes puissantes, a soumis les méchants à ma main pour étendre les limites de mon empire. Quatre mille hommes des provinces de Kaskay et d'Ouroudanya, dépendant du pays de Khatti (la Syrie), avaient conquis le pays de Soubarti. Ils firent leur soumission devant le dieu Ashshour, mon seigneur, ils apprirent mon approche vers Soubarti; la grandeur de ma puissance les terrifia; ils abandonnèrent le combat et se soumirent à moi. J'ai pris avec leurs trésors 120

(2 susi) chars et leurs équipages et je les ai donnés aux habitants de mon pays (1). »

Comme on le voit par ce passage des hauts faits de Teglat-pal-Assar, cette intervention des armes assyriennes dans une guerre entre tribus n'avait d'autre but que d'empêcher les peuplades touraniennes d'agrandir vers l'Orient leur territoire et de se constituer en nation. Mais pendant ce temps le Khoummouk se révoltait contre le joug assyrien. Le roi dut aller encore une fois le dévaster, et dans l'énumération de ses conquêtes il se vanta de l'avoir « compris désormais dans les limites de son empire ». Pendant quelque temps, le roi fut distrait de ses projets sur sa frontière du nord-ouest et fit une expédition en Médie ; marchant de victoires en victoires, il pénétra jusqu'aux plages de la mer Caspienne (mer Supérieure), en dévastant tout sur sa route. Cette expédition n'eut pas le pillage pour seul but, car les peuples de la Médie et des bords de la Caspienne redoutaient à coup sûr, comme ceux du Caucase, la puissance toujours croissante des rois d'Ashshour, et peut-être tentèrent-ils de se réunir aux tribus du Naïri pour attaquer les Sémites de tous les côtés à la fois. En portant ses armes vers l'Orient, Teglat-pal-Assar évitait un danger, tout en donnant satisfaction à ses soldats, puis à peine était-il de retour dans sa capitale qu'il recommença la guerre contre le Naïri.

« Pendant ce temps-là, j'ai subjugué les vastes contrées du pays du Naïri, dans toute leur étendue, et j'ai soumis à ma domination la totalité de leurs rois. »

« Après cette campagne je me suis dirigé vers la ville de Milidis, qui appartient au pays de Khanighoulmil, habité par des hommes pervers et malveillants. Ils craignirent le choc de mes puissantes armées ; ils prirent mes genoux et j'eus pitié d'eux ; je ne me suis pas emparé de cette ville ; j'ai pris des otages, je leur ai imposé comme tribut chaque année un animal des pays de Bari et d'Abari pour les maintenir dans la soumission (2). »

Cette courte narration montre, qu'entré sans cause sérieuse dans

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 38.
2. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 42.

la Mélitène, qu'il croyait une proie facile, Teglat-pal-Assar trouva plus de résistance qu'il n'en avait supposé, qu'il échoua devant la ville de Milid et que dans les villages qu'il dévasta il fit quelques captifs. Quant au tribut ridicule qu'il impose à cet État, peut-être lui fut-il envoyé en cadeau quand ses armées quittèrent le pays; dans tous les cas, nous connaissons assez l'orgueil assyrien pour voir dans ces lignes la relation d'un échec.

Cet insuccès détermina le monarque à tourner ses armes vers des pays moins bien défendus.

La Syrie venait d'être en proie à la dévastation, ses peuples étaient affaiblis par la guerre. C'est vers ce pays que le roi d'Ashshour dirigea ses armées, pensant, à juste titre, y trouver un pillage plus productif et plus facile qu'en Arménie.

« Dans l'adoration du dieu Ashshour, mon seigneur, j'ai réuni mes chars et mes guerriers ; j'ai fixé une année et un jour propice d'après un songe que j'avais eu, et j'ai marché sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas le dieu Ashshour, monseigneur. Je me suis avancé du pays de Soukhi jusqu'à la ville de Kar-Kamis, au pays de Katthi (la Syrie). J'ai fait le trajet dans un seul jour, j'ai fait un grand carnage; j'ai enlevé leurs esclaves, leurs biens, leurs propriétés sans nombre. Les débris de leurs armées, qui s'étaient soustraits à la puissance du Dieu Ashshour, franchirent le fleuve Pourat (l'Euphrate). Je les poursuivis sur des radeaux, je franchis le fleuve Pourat et j'occupai six de leurs villes dans le pays de Bisri. Je les livrai aux flammes, je les démolis, je les détruisis et j'emportai leurs dépouilles, leurs biens et leurs propriétés dans ma ville d'El-Ashshour (1). »

Cette expédition n'est autre que le pillage des pays encore habités par les débris de la nation des Khéta. Les armées d'Ashshour pénétrèrent jusque dans les gorges de l'Amanus, au milieu des peuplades sémitiques que nous avons vu lutter avec tant d'énergie tantôt contre les Hittites, tantôt contre les Égyptiens. Toutefois, en faisant cette campagne, Teglat-pal-Assar semble avoir cherché à tourner le domaine des Touraniens, en attaquant les Hittites déjà affaiblis, alors que ses armes étaient impuissantes en Arménie.

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 42.

Nous ne connaissons malheureusement que les cinq premières campagnes de Teglat-pal-Assar. Il est fort probable que son règne entier se passa en luttes perpétuelles contre les Touraniens du nord, et bien certainement les Assyriens auraient subjugué ou anéanti les blancs Allophyles si des revers n'avaient frappé leurs rois au milieu de leurs conquêtes.

Babylone secoua le joug assyrien et recouvra son indépendance. Cette révolte en Chaldée sauva les peuples du nord et retarda de bien des siècles leur disparition de l'Asie Mineure.

Bien que très éprouvées par tant de revers, les races touraniennes de l'Arménie et du Caucase avaient conservé une grande force, leurs malheurs les avaient rapprochées les unes des autres. Ces tribus sentaient que de leurs traités dépendaient non seulement leur liberté, mais encore leur existence; aussi les verrons-nous sans cesse groupées pour défendre leur indépendance.

Ce n'était plus alors ces peuplades sur lesquelles les Khéta avaient autrefois une autorité féodale. Il s'était formé des nations, petites, il est vrai, mais capables, dans bien des cas, de lutter séparément.

Malgré ce progrès dans leur organisation politique, les Touraniens sentaient le besoin de s'unir, car ils avaient au sud un ennemi plus terrible que les Égyptiens et qui jamais ne leur pardonna de ne pas s'incliner sous son joug.

Les Assyriens, dont désormais le nom reviendra sans cesse, étaient, parmi les peuples de l'Asie antérieure, peut-être les mieux doués : ils possédaient au plus haut degré les qualités militaires, la force physique, l'activité, l'adresse, le sang-froid, la bravoure imperturbable; mais de grands vices déparaient ces vertus : c'était un peuple de sang, plein de violence et de mensonge, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris des ennemis.

C'est au nom d'Ashshour que les Assyriens commettaient toutes les atrocités ; d'ailleurs, nous verrons dans la suite, dans les temps presque modernes, les dogmes religieux prendre dans ces pays un tel ascendant sur les populations, que l'esprit national disparaît entièrement; adorateurs d'Ashshour, mazdéens, chrétiens et musulmans, attachèrent plus de prix à leurs croyances qui tolé-

raient les plus infâmes méfaits, qu'au sentiment de leur indépendance nationale. Aujourd'hui encore où les religions jouent dans l'Orient un si grand rôle, elles se prêtent à toutes les exigeances des passions. Comme on le voit, quelque barbares que puissent avoir été les Touraniens de l'Asie antérieure, il avaient à lutter contre des ennemis dont la cruauté était poussée à ses dernières limites; les guerres furent des massacres, aussi ne doit-on pas être surpris de voir les vaincus céder peu à peu leur territoire, sans que pour cela de grands mouvements de population aient eu lieu; là où les armées assyriennes étaient passées, il ne restait plus qu'un désert (1).

Heureusement pour les blancs Allophyles, la fin du règne de Teglat-pal-Assar et ceux de ses successeurs ne furent qu'une série de revers. Son petit-fils, Samsi-Raman II, laissa les Hittites reprendre la ville de Moulkina, sur l'Euphrate, et les nations du nord semblent avoir à cette époque retrouvé leur indépendance et repris les territoires qui leur avaient été enlevés par Teglat-pal-Assar (2).

Vers 1020 avant notre ère, les monarques assyriens transportèrent leur capitale d'El-Assar à Kalach. Ce déplacement vers le nord du centre assyrien montre que ces rois cherchèrent à s'éloigner le plus possible de Babylone, dont le voisinage leur semblait trop dangereux, et à se rapprocher des pays de Naïri, dont la conquête était sinon commencée, du moins bien préparée.

Vers l'an 1010 av. J.-C., Salmanasar II, semble-t-il, reprit dans les pays du nord les campagnes de Teglat-pal-Assar, car il installa comme vice-roi son lieutenant Halaï dans la ville de Damdamus, près des sources du Tigre (3).

Ce fait semble cependant être isolé, car dans les années qui

1. On retrouve encore de nos jours au Caucase le souvenir des cruautés des Assyriens. Un prince géorgien, menaçant un de ses hommes, lui disait devant moi : « Je te ferai crever les yeux, je te ferai pendre par les pieds et écorcher vif. » Vaines paroles qui ne peuvent plus aujourd'hui êtres mises à exécution, mais qui dénotent un reste des antiques instincts. Il y a quelques années, un Tatare pris par des Grecs du Caucase fut, par vengeance, brûlé vif. Les cas de menaces et de crimes analogues sont fréquents, on en pourrait citer d'innombrables exemples.

2. Fr. Lenormant, *Hist. anc. des peup. de l'Or.*, t. IV, p. 162, 9e édit.

3. Id., p. 163.

suivirent la défaite d'Ashshourrabamar, l'Assyrie traversa une période de misère et d'humiliation. Les conquêtes de Syrie du sud et du nord secouèrent leur joug, la Babylonie affermit son affranchissement, les peuplades du Naïri et du Namri recouvrèrent leur liberté, la Mésopotamie elle-même se détacha de Ninive. C'est à peine si les monarques Assyriens conservèrent les districts voisins de leur capitale (1).

Malheureusement pour les blancs Allophyles du nord, le contact des Assyriens ne modifia guère leur état social, leur civilisation et surtout leur armement.

Bien que déjà constitués en petits royaumes, ils ne comprirent pas l'utilité qu'il y aurait eu pour eux à se réunir en une seule nation, à former une grande unité, de force à recommencer la lutte et peut-être à détruire l'empire assyrien déjà si épuisé.

Les rois d'Ashshour les laissant en repos, ils s'endormirent dans la quiétude, avec cette nonchalance qu'on retrouve encore chez certains peuples caucasiens, leurs descendants, sans avoir su profiter de l'affaiblissement de leurs ennemis.

NINIVE

Pendant que l'Assyrie était impuissante contre les peuples du nord, les races lydo-phrygiennes prenaient en Asie Mineure une extension de plus en plus considérable et chassaient les tribus pélasges et touraniennes de la Phrygie et du Taurus par un mouvement lent d'expansion qui débuta vers le xe siècle, avec la formation des royaumes grecs.

Grâce à sa constitution géographique, l'Asie Mineure, composée d'une série de plateaux, de vallées et de plaines peu étendues, facilitait dans les origines la formation de petits royaumes, indépendants les uns des autres, et défendus par des frontières admirablement fortifiées par la nature. Aussi n'est-ce que vers le xe siècle que se forment les nationalités phrygienne, cilicienne, lydienne, etc.

1. G. Maspero, *Hist. anc. Or.*, 4e édit. p. 363.

Le mouvement envahisseur se faisant lentement et provenant de peuplades sans importance, les blancs Allophyles n'y virent pas un danger national et seules les tribus voisines des Aryens eurent à supporter le choc. Elles furent partiellement refoulées vers l'Orient, tandis que des parcelles de leur race, acceptèrent le joug étranger ou se retirèrent dans les hautes vallées où nous les rencontrerons encore à l'époque de Xénophon et à celle de Strabon.

Le centre de l'agglomération des tribus touraniennes se transportait lentement vers l'Orient, mais cet ennemi sémite que les peuples de la Cappadoce et du Naïri avaient tenu en échec, sous Teglat-pal-Assar Ier, et qu'ils espéraient déraciner, grandissait toujours. Avant le IXe siècle, la puissance était passée des Hittites aux rois de Tabal et de ceux-ci aux Moschiens, se transportant ainsi de Cilicie en Cappadoce. Mais cette puissance féodale était rendue bien fragile par la division qui régnait entre les diverses peuplades par les querelles des roitelets et par ce fait que l'autorité de la nation prépondérante n'était respectée que dans le voisinage immédiat de ses frontières.

Les grands conquérants de cette époque n'oseront guère s'attaquer aux Mouschkaï, tandis que les tribus hittites, tabals et en général les peuplades du Naïri, affaiblies et divisées, s'empresseront d'apporter leur tribut aux rois d'Ashshour pour éviter la dévastation de leur patrie.

Dès le début du IXe siècle, l'Assyrie reprend sa place de rivale de Babylone, et recommence l'œuvre de conquête si longtemps interrompue. Ashshour-nasir-pal monte sur le trône de Ninive vers 882 avant J.-C.

Sentant la nécessité de rapprocher sa capitale des pays où désormais il aurait à guerroyer, le monarque assyrien choisit Ninive et par la fondation de cette ville continua l'œuvre commencée par ses prédécesseurs, de transporter vers le nord le centre de la puissance sémitique en Asie.

Dès le début de son règne, Ashshour-nasir-pal entra en campagne contre les pays du nord; remontant le cours du Tigre, il arriva dans les montagnes voisines du lac de Van; ces pays étaient alors d'une grande fertilité; les tribus qui les habitaient étaient

apparentées à celles du Naïri et se divisaient en plusieurs royaumes indépendants les uns des autres.

Les habitants, accoutumés à une longue paix, ne songèrent même pas à résister au flot envahisseur. Ils s'enfuirent dans les montagnes, et le conquérant n'eut qu'à piller des villes ouvertes et des campagnes abandonnées. Les principales places étaient situées au pied des montagnes. « Ces pics majestueux, raconte Ashshour-nasir-pal, s'élèvent comme la pointe d'un poignard, et seuls les oiseaux dans leur vol peuvent en atteindre le sommet ; les indigènes s'y installèrent comme dans des nids d'aigles. Parmi les rois mes pères, jamais personne n'avait pénétré jusque-là. En trois jours, j'ai gravi la montagne. J'ai porté la terreur au milieu de leurs retraites, j'ai secoué leur nid, j'ai fait passer par les armes deux cents prisonniers, je me suis emparé d'un riche butin et de leurs troupeaux. Leurs cadavres jonchaient la montagne comme les feuilles des arbres, et ceux qui échappèrent durent se réfugier dans des cavernes. »

Un pareil exemple terrifia tous les peuples d'alentour, et de tous côtés le roi reçut la soumission des chefs du Naïri. Il continua sa marche dévastatrice et ne s'arrêta que sous les murs de la ville de Nistoun : « Mes guerriers, dit l'inscription, fondirent sur ses défenseurs comme des oiseaux de proie ; j'ai fait passer par les armes deux cent soixante combattants. Je leur coupai la tête et j'empallai leurs cadavres. »

Boubou, fils de Baboua, qui avait été à la tête de la révolte, fut enchaîné et transporté à Arbèles pour y être écorché vif ; sa peau fut exposée sur le rempart. Un officier du roi fut nommé gouverneur du pays.

Cette campagne terminée, Ashshour-nasir-pal fit ériger une stèle sur l'emplacement de Nistoun, fonda une nouvelle ville, à laquelle il donna son nom, et rentra dans sa capitale.

L'année suivante, le monarque se remit en campagne.

« Dans ma propre année d'éponymie.... Je partis de Ninoua vers les villes qui sont situées au pied de la montagne de Nibour (haut Tigre, non loin d'Amida) et de la montagne Pazatî, fortes montagnes. J'allai, je pris Adkoun, Ouchbak, Pilazi et vingt villes de leur voisinage.... Les soldats restants avaient échappé devant

mes armes ; ils descendirent et embrassèrent mes pieds ; je leur imposai le vasselage. Des villes au pied de la montagne de Nibour et de la montagne de Pazatt, je partis. Je passai le Tigre, je m'avançai contre le pays de Khoummouk. »

Au moment où il songeait à s'enfoncer dans le nord-ouest et à porter la guerre chez les Moschiens, le roi fut averti d'une révolte dans le sud et s'y porta.

Le chef de l'insurrection était un Assyrien, nommé Houlaï, qui avait été nommé autrefois gouverneur de Damdamus et de Halziluh. Le roi partit aussitôt, écrasa les rebelles, rasa la plupart des villes de ce pays et commit toutes les atrocités.

L'année suivante se passa en courses militaires dans les pays touraniens, qui avaient cessé de payer les tributs dus au dieu Ashshour. Le roi ne trouva d'ailleurs de résistance sérieuse que devant les murs de Pitourou, dans le pays de Dirra. « La ville couronne une hauteur, dit-il, et elle est entourée de deux enceintes concentriques qui la protègent, elle s'élève comme le pouce au-dessus de la montagne. Par l'aide d'Ashshour, mon seigneur, je l'attaquai avec mes valeureux soldats. Pendant deux jours je l'assiégeai du côté du soleil levant ; les traits tombaient sur elle comme la grêle du dieu Raman. A la fin, mes guerriers, dont j'encourageais l'ardeur, s'abattirent sur la ville comme des vautours. Je pris la forteresse, je fis passer huit cents hommes par les armes et je leur coupai la tête.... J'ai fait un tumulus devant la porte de la ville avec les cadavres ; les prisonniers eurent la tête tranchée et je les fis mettre en croix au nombre de sept cents. La ville fut saccagée et démolie. Je la transformai en un monceau de ruines. »

« Amnibaal, fils de Zamani, » roi d'un des pays de Kirhi, était devenu odieux à son peuple à cause de son amitié pour le tyran assyrien. Il « avait été trahi par ses officiers, qui l'avaient tué ; j'ai marché pour venger Amnibaal. Ils craignirent la force de mes armes et la main terrible de ma puissance (1) », et se rendirent avec leurs trésors.

A la suite des nombreuses campagnes d'Ashshour-nasir-pal, les

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 82.

pays du Naïri, voisins de l'Assyrie, étaient devenus déserts; le roi le comprit et se tint pour satisfait.

Le dernières années de son règne furent employées à des expéditions dans l'est et à des constructions à Ninive.

La nature des tributs prélevés sur les peuples de l'Asie antérieure par le monarque assyrien, nous fournit de précieux documents sur le développement industriel de ces nations.

Nous voyons, dans les inscriptions, les Hittites lui payer en plusieurs fois :

1	talent d'or.	environ	30 kgr.
40	talents d'argent.	—	1.200 kgr.
200	— d'étain.	—	6.000 kgr.
350	— de fer.	—	10.500 kgr.

des étoffes, des meubles précieux, des chars en ivoire, des vêtements de laine et de fil teints de pourpre, etc... On reconnaît dans ces marchandises les produits de l'industrie et du commerce des Phéniciens qui, dans la vallée de l'Oronte, avaient alors des comptoirs à l'apogée de leur puissance.

Le Naïri, moins riche que la Syrie, lui paie de l'argent, de l'or, de l'étain (100 talents), du fer (100 talents), de l'airain (300 talents), des instruments de fer, des vêtements de laine et de fil, 460 chevaux avec leurs harnais et leurs équipages, et du bétail (1), 2,000 bœufs et 5,000 moutons.

L'étain était abondant chez tous les peuples de l'Asie antérieure, et, comme ce métal ne s'y rencontre pas naturellement, ce n'est que par le commerce qu'on peut expliquer sa présence dans le Naïri.

Telles sont les courses de dévastation qu'entreprit Assour-nasirpal contre les peuplades touraniennes du nord.

La plupart de ces expéditions eurent lieu dans les montagnes de l'Arménie, de la Commagène et dans les provinces du Pont, où dominaient encore les Moschiens. Il s'avança probablement dans la Médie et dans une portion de la Perse occidentale, il soumit les bords de l'Euphrate, alors divisés en plusieurs royaumes puissants, et vainquit Nabou-bal-iddin dans une campagne qui cependant laissa Babylone encore indépendante.

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 82.

La puissance assyrienne, à cette époque, n'était pas encore à son apogée, et cependant, elle était de nature à ne pas trouver de rivale dans l'Asie antérieure. Les Touraniens, sans cesse harcelés et pillés, conservèrent pourtant encore leur indépendance. S'ils avaient profité des revers que, cent ans avant, avaient essuyés les Sémites; s'ils avaient su simplement copier leurs ennemis, peut-être la puissance dans l'Asie antérieure serait-elle passée entre leurs mains. Mais ce manque d'initiative, cet oubli des malheurs fut de tout temps la cause de leur amoindrissement, et dans les temps modernes, nous verrons par ce fait le royaume de Géorgie disparaître à jamais.

En 857 avant J.-C., Salman-asar monta sur le trône d'Assyrie, succédant à son père Ashshour-nasir-pal, et comme lui altéré de victoires et de conquêtes, il trouva dans les révoltes du début de son règne l'occasion de satisfaire sa soif de sang.

Les premières campagnes de Salman-asar furent en Syrie, qui portait encore le nom de Khatti, mais qui probablement ne renfermait plus guère de ces Hétéens qui lui avaient donné leur nom; elle était entièrement sémite et subissait l'influence des Phéniciens.

Pendant que Salman-asar se livrait au pillage des pays de l'ouest, une vaste coalition se forma dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Naïri; les blancs Allophyles se préparaient à tenter un effort suprême, mais, seuls, les peuples voisins du grand empire prirent part à l'alliance.

C'en eût été fait peut-être de la puissance assyrienne si les tribus confédérées avaient choisi un chef unique et qu'un plan d'ensemble eût présidé à cette levée en masse. Mais ils se firent bravement et inutilement égorger les uns après les autres.

Une partie des pays coalisés était déjà province de l'empire assyrien, c'est contre les rebelles que Salman-asar marcha tout d'abord; il les écrasa, et, ne s'en tenant pas aux limites de ses États, fit quelques incursions chez les peuplades voisines.

« Dans ma première campagne », dit le roi, « j'ai quitté la ville Khoubouskia et je me suis avancé vers la ville de Soubouniga, une des places fortes d'Arami, roi du pays d'Ourartou. J'ai pris la ville, j'ai tué beaucoup de monde, j'ai pris un riche butin, j'ai

élevé un monceau de têtes au milieu de la ville, et j'ai livré aux flammes quatorze villes qui en dépendaient. J'ai quitté la ville de Soubouniga, je me suis avancé à l'orient du pays de Naïri. J'ai imposé mon obéissance aux pays de l'orient [de Naïri...].

« J'ai quitté le pays de Dayani (856 av. J.-C.). Je me suis avancé vers la ville d'Arzaska, la capitale d'Aramtou, du pays d'Ourartou. Aramou, du pays d'Ourartou, craignit de se mesurer contre mes armes puissantes et la violence de la bataille. Il s'enfuit vers les montagnes du pays d'Adourié. Je l'ai poursuivi dans les montagnes. »

Dans la troisième campagne, le roi envahit les pays d'Alzi, de Souh, de Dayani, de Noummi, prend la ville d'Assar-Ibnou, capitale d'Aroumi du pays d'Ourartou, ainsi que les pays de Khiznanou et de Khoubouskia. Puis après quelques campagnes vers les diverses frontières de ses États, le roi porta la guerre dans les pays du nord. Certain alors de ne pas laisser de révoltes derrière lui, il fut libre d'entreprendre une grande expédition contre les peuples du Naïri.

« Dans ma vingt-deuxième campagne, dit-il (835 av. J.-C.), pour la vingt-deuxième fois j'ai franchi le Pourat. Je me suis dirigé vers le pays de Tabal. Dans ce temps-là, j'ai imposé des tributs aux 24 rois du pays de Tabal et je me suis avancé vers ces contrées où on trouve des mines d'argent, de sel (?) et d'albâtre.

« Dans ma vingt-troisième campagne (834 av. J.-C.), j'ai franchi le Pourat, j'ai occupé la ville d'Uetas, la capitale de Lalla, roi du pays de Mili; j'ai tué les rois du pays de Tabal et j'ai imposé des tributs (1) ».

Alors le souverain, cessant de conduire la guerre en personne dans les pays du nord, y envoya ses généraux, pendant que lui-même envahissait la Syrie et les pays situés à l'occident de l'Euphrate. La coalition avait été rompue, l'Assyrie ne prévoyait pas d'autre danger vers le nord.

Elle ne laissa cependant guère aux Touraniens le temps de réparer leurs désastres, car, sous le commandement d'un de ses généraux, le roi continua d'inquiéter le Naïri et l'Arménie.

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 101.

CHAPITRE V

LE ROYAUME D'OURARTOU

La coalition touranienne avait été brisée, mais de ses ruines sortit un peuple puissant, celui d'Ourartou, qui, profitant de l'abaissement de ses rivaux, de même race que lui, étendit rapidement son influence sur la majeure partie de l'Arménie, et peut-être même sur les peuples du petit Caucase. Depuis longtemps les usages assyriens avaient été adoptés par les rois de Van, car dès l'époque de Salmanasar II, les souverains de l'Ourartou avaient fait usage des caractères cunéiformes pour enregistrer leurs victoires. Ils employèrent non seulement le syllabaire assyrien, mais aussi la langue d'Ashshour.

Les plus anciennes inscriptions qui soient parvenues jusqu'à nous sont rédigées en assyrien et semblent, quant à leur style et à la forme des caractères, avoir été inspirées de celles que laissèrent les troupes ninivites à Kourkh, non loin de Van.

On comprend aisément que si les Ourartiens adoptèrent l'écriture ninivite, ils ne se contentèrent pas de copier uniquement leurs ennemis au point de vue littéraire, mais qu'ils leurs empruntèrent aussi leurs connaissances administratives et militaires. Il en résulta pour ce peuple de blancs Allophyles un état de civilisation bien supérieur à celui de ses voisins et, grâce à ce développement, il put lutter contre les armes assyriennes si non avec avantage, du moins dans de telles conditions que les rois d'Ashshour durent compter avec leurs voisins du nord.

Le premier roi de Van dont nous parlent les inscriptions ninivites et vanniques est Sardouris Ier, fils de Loutipris, que M. A.-H. Sayce identifie avec l'adversaire de Salmanasar II, et dont il place

l'avènement vers 835 avant notre ère. L'inscription de l'obélisque de Nimroud nous fournit le récit de cette campagne.

« J'ai envoyé (830 avant J.-C) Dayan-Ashshour, le grand tartan de mon armée, à la tête de mes troupes, vers le pays d'Ourartou (l'Arménie). Il s'avança vers les châteaux du pays de Zamani, en se dirigeant vers la ville d'Ambar. Il franchit le fleuve Arzania. Sidouri, roi du pays d'Ourartou, apprit mon approche, il se confia dans sa nombreuse armée et il s'avança pour me livrer combat et bataille. Il (le grand tartan) combattit contre eux, il les mit en déroute et fit un grand carnage de leurs soldats (1). »

Le roi d'Assyrie n'assista pas en personne à cette expédition contre l'Ourartou, et il est même probable que les incursions de son grand tartan ne firent qu'effleurer le royaume de Van, car cet État ne semble pas en avoir beaucoup souffert.

En 856, Salman-asar avait pénétré lui-même dans le royaume d'Ourartou. C'est alors qu'il avait laissé l'inscription de Kourkh.

« J'ai quitté le pays de Dayani, je me suis avancé vers la ville d'Arzaska, la capitale d'Aramtou, du pays d'Ourartou; Aramou, du pays d'Ourartou, craignit de se mesurer contre mes armes puissantes, et la violence de la bataille, il s'enfuit vers les montagnes du pays d'Adourie, je l'ai poursuivi dans les montagnes... la ville d'Arzaska, le maître des villes de sa dépendance, je l'ai ravagée... Je me suis avancé vers la ville d'Arousmali, j'ai détruit cette ville... (2). »

Ce document nous montre que le roi d'Ourartou, contre lequel combattit Salman-asar dans cette campagne, portait le nom d'Arame ou d'Arrame. Peut-être ce prince n'était-il qu'un vassal du roi de Van, peut-être aussi Sardouris, que nous savons avoir été sur le trône en 835, était-il le chef d'une nouvelle dynastie. Loutipris, père de Sardouris, ne semble pas avoir occupé le trône, et M. A.-H. Sayce est porté à croire que le monarque cité dans l'inscription de Kourkh fut le dernier de sa dynastie, que ses insuccès contre les Assyriens le firent détrôner, et qu'en arrivant au pouvoir, Sardouris fonda une nouvelle branche royale.

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 102.
2. Id., *ibid.*, p. 110.

Le règne de Sardouris se passa en entier en guerres contre l'Assyrie, en 826. Salman-asar ordonna une nouvelle campagne.

« Dans ma trente-unième campagne, j'ai envoyé Dayan-Ashshour, le grand tartan de mon armée, à la tête de mes troupes et de mon camp... il marcha sur la ville de Zapari, une des places fortes du pays de Mouzasir, il prit Zapari et quarante-six villes du pays de Mouzasir, il s'avança vers le pays d'Ourartou et ravagea cinquante villes de cette contrée; il les détruisit, il les livra aux flammes (1). »

Pendant une période de quatre-vingt-dix ans, l'Ourartou fut gouverné par la dynastie des Sardourides. Ispouinis, fils de Sardouris, succéda à son père, puis la filiation se suivit dans Menouas, fils d'Ispouinis, Argistis, fils de Menouas, et Sardouris II, fils d'Argistis.

Les documents assyriens nous montrent que ce laps de temps fut occupé par une lutte acharnée entre l'Ourartou et l'Assyrie ; en 780, 779, 778, 777, 775 et 773, c'est-à-dire presque chaque année, Salman-asar envoya des armées contre les rois de Van. Mais vers la fin de cette longue série de guerres, le théâtre des hostilités s'était transporté dans les pays de Zimri, où, semble-t-il, les succès des armes assyriennes furent douteux. Quelques années plus tard, vers les débuts des règnes d'Assourdan III, la guerre recommença, mais Argistis nous dit, dans ses inscriptions, avoir défait l'armée assyrienne. Il semble toutefois que cet insuccès des armes ninivites ne fut pas de longue durée, car en 743, un gouverneur assyrien était installé à Mazamoua, qui n'était pas éloigné de Van. Il est vrai que Teglat-pal-Assar II venait de monter sur le trône (745 avant J.-C.), et peut-être reprit-il dès le début de son règne la lutte contre les peuples du nord.

Vers 734, le roi d'Assyrie portait la dévastation dans les pays de l'Ourartou, dont le roi, sentant sa faiblesse, avait réuni quelques alliés, mais il ne put éviter un désastre complet.

« Sardou, du pays d'Ourartou, s'unit contre moi avec Mati-el sur les limites du pays d'Ourartou, et dans les districts dépendant de la ville de Khoummouk. Je les ai mis en déroute. Il laissa son

1. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 104 ; inscription de la pyramide de Nimroud. (Mus. Britannique.)

camp et s'enfuit en se cachant vers les....... du pays de Kaspi. La puissance de mes armes l'arrêta, dans la ville de Thourous il s'humilia devant les grandes portes (de la ville). J'ai fait faire l'image de ma royauté et je l'ai placée au milieu de la ville. J'ai tué beaucoup de monde dans le pays d'Ourartou (1). »

Non content d'avoir terrassé le principal souverain de l'Arménie, Teglat-pal-Assar poursuivit les Touraniens jusque dans le pays de Tabal, dont la richesse en métaux tenta probablement sa cupidité.

« Oussourmi, du pays de Tabal, s'était soustrait à l'œuvre du pays d'Ashshour. Il ne s'était pas rendu auprès de moi. J'ai mis sur le trône de sa royauté mon lieutenant..... fils de Lamamana, et je lui ai imposé 4 talents d'or, 1,000 talents d'argent (30 kg. 240), 2,000 chevaux (2). »

Oursa, successeur de Sardouris II, consacra son règne à la formation d'une confédération puissante contre l'empire grandissant d'Assyrie. Mais pendant ce temps Sargon le harcelait toujours de campagnes plus ou moins dévastatrices, pendant lesquelles la formation d'une alliance sérieuse devenait impossible. Toutefois, vers 627, le roi d'Assyrie crut prudent d'entrer en campagne et de détruire l'alliance des peuples du nord. Le récit qu'il fait lui-même de cette guerre montre que le roi de Van avait su réunir sous ses drapeaux la majeure partie des peuples de l'Arménie.

« Dans ma sixième campagne, Oursa, roi du pays d'Ourartou, souleva Bagadati, du pays de Mildis, et les grands du pays de Karalla, de Zikirtou et Van. Ils fomentèrent la défection et la révolte, il les fit douter de la puissance de Sarkin, ils s'emparèrent d'Aza, fils du prince légitime... ils le conduisirent dans les hautes montagnes; ils soulevèrent le pays de Van; ils abandonnèrent le corps d'Aza, leur maître légitime, dans les hautes montagnes. Alors j'ai élevé les mains vers le dieu Ashshour, mon seigneur; je l'ai prié d'intervenir dans les guerres du pays de Van et d'épargner ces guerres au pays d'Ashshour. Je suis parvenu dans les hautes montagnes, dans un endroit inaccessible où ils avaient jeté

1. J. Menant, *op. cit.*, p. 140.
2. J. Menant, *op. cit.*, p. 144.

le corps d'Aza ; j'ai fait écorcher Bagadati ; j'ai terrifié le pays de Van ; j'ai placé sur le trône Oulloussoun, le frère d'Aza, je lui ai remis le pays tout entier.

« Cependant Oullussoun eut confiance dans Oursa, du pays d'Ourartou, il excita contre moi Assourlik du pays de Karalla, Ittie, du pays d'Allabour, et il reconnut la suprématie d'Oursa, du pays d'Ourartou. Dans la colère de mon cœur, j'ai envahi ces contrées comme une nuée de sauterelles (1).

« Dans ma septième campagne, Oursa, du pays d'Ourartou, se souleva contre Oullussoun, des pays de Van, et lui enleva vingt-deux places fortes. De son côté, Oullussoun conspira avec Dayaoukkou (un Déjocès ?) le gouverneur du pays de Van, et lui prit son fils en otage. J'ai élevé les mains vers Ashshour, mon maître, j'ai occupé les vingt-deux places fortes, et je les ai réunies aux provinces du pays d'Ashshour. J'ai emmené Dayaoukkou et les gens de sa famille et j'ai rétabli la tranquillité dans le pays de Van (2). »

Mais Sargon semble plutôt s'être attaqué aux alliés d'Oursa qu'au roi de Van lui-même. Le résultat n'en fut pas moins semblable, car le Naïri et l'Arménie furent dévastés et encore une fois les blancs Allophyles se trouvèrent à deux doigts de leur perte.

Les conquêtes d'Ashshour, ou tout au moins les campagnes de ses soldats, s'avancèrent jusqu'au Caucase et dans presque toute l'Asie Mineure. Le roi, dans son orgueil, étend bien certainement les limites de son empire bien au delà de ses possessions, mais la description qu'il nous a laissée de ses frontières ne manque pas de nous fournir de précieux renseignements sur l'état de l'Asie antérieure au VIIIe siècle av. J.-C.

« ... Ma main puissante, dit-il, s'étendit depuis la ville de Khasmar, jusqu'à la ville de Simaspati, au pays lointain de Madaï, qui est situé au soleil levant, sur les pays de Namri et d'Ellipi, de Betkhamban, de Parsoua, de Van, d'Ourartou, de Kaskou (Colchide), de Tabal ; j'ai institué sur eux mes lieutenants comme gouverneurs et je leur ai imposé des tributs comme aux gens du pays d'Ashshour. »

1. J. Menant, *op. cit.*, p. 162.
2. Id., *ibid.*, p. 164.

Parmi les alliés d'Oursa était un usurpateur du trône de Mannaï, du nom de Bagdatti. C'est la première fois qu'un nom iranien apparaît dans l'histoire de l'Asie antérieure ; ce fait est le premier indice que nous possédions sur l'approche des invasions aryennes qui, quelques siècles plus tard, chasseront définitivement les blancs Allophyles des pays de Van et de l'Ararat.

Les alliés furent vaincus les uns après les autres, les Moschiens; les Tibaréniens, Milid, Atouna, Karalla et beaucoup d'autres petits royaumes furent écrasés. Puis ce fut le tour de l'Ourartou. En 714 av. J.-C., l'armée d'Oursa fut détruite. Deux cents soixante membres de la famille royale furent faits prisonniers, et Oursa lui-même fut forcé de chercher son salut dans les montagnes pendant que son pays était dévasté.

Mouzasir, ville du sud de l'Ourartou, fut prise et brûlée, et son roi, Ourzana, forcé de chercher son salut dans la fuite pendant que sa femme, ses enfants, ses trésors, son peuple et les images de ses dieux, Khaldi et Bagabartou, tombaient aux mains du vainqueur. La chute de Mouzasi et la prise de son dieu Khaldi venant s'ajouter à tant de malheurs, réduisirent Oursa au désespoir; il se donna la mort.

Le successeur d'Oursa, Argistis II, trouva au lieu d'un royaume un monceau de ruines; aussi, soit faiblesse, soit impossibilité matérielle, il se dispensa d'envoyer des renforts à son allié Moutallou, roi de Commagène, lorsqu'en 708 av. J.-C. les Assyriens annexèrent son royaume à leur empire. Mais il est probable qu'Argistis II employa utilement son règne, car lorsque Sennacherib monta sur le trône en 705 av. J.-C., il crut nécessaire de renforcer les garnisons de ses frontières vers l'Ourartou.

Erimenas, fils et successeur d'Argistis II, était probablement sur le trône quand les Cimmériens, chassés par les Scythes des bords de la mer d'Azoff, passèrent au travers de l'Arménie pour se rendre à Khoupouscia où, en 680 av. J.-C., ils se heurtèrent aux armées d'Assar-Haddon, qui les forcèrent à prendre le chemin de l'Asie Mineure.

Rous'as, fils et successeur d'Erimenas, eut lui-même pour fils Sardouris III, qui probablement lui succéda. Il est certain qu'en 640 av. J.-C., Van était encore gouvernée par des princes Sardou-

rides et que l'Arménie n'était pas encore organisée; mais les envahisseurs qui, plus tard, occupèrent les pays de l'Ararat, sous le nom d'Ossèthes ou Irons, étaient sur le point de se présenter.

Vers cette époque (650 av. J.-C.), l'empire assyrien avait pris une immense extension; il comprenait l'Égypte, l'Éthiopie, l'Asie Mineure, les îles de la Grèce, et s'étendait jusqu'aux frontières de la Bactriane et de l'Inde. Il n'est plus question, dans les documents contemporains, de l'Ourartou et du Naïri, qui, probablement, ont disparu. Puis l'empire assyrien tombe lui-même ou du moins les textes cunéiformes font dès lors totalement défaut.

L'influence assyrienne ne s'étendit jamais d'une manière complète au delà des montagnes du Lazistan et de celles du petit Caucase; les peuples qui vivaient entre la grande et la petite chaîne conservèrent de fait leur indépendance même sous les règnes glorieux de Sennakérib, d'Ashshour-akhi-édin et d'Ashshour-bani-pal. Mais tous les blancs Allophyles, cantonnés au sud de ces régions, durent se courber sous le joug assyrien. Il est certain que, pour se soustraire aux exactions des gouverneurs sémites, beaucoup de Touraniens durent émigrer pour chercher la liberté chez leurs congénères du nord, mais un grand nombre resta et se fondit plus tard avec les races qui leur succédèrent sur leur propre sol.

Nous avons vu que les rois d'Ourartou employèrent l'écriture cunéiforme, dans leurs monuments, pour rappeler le souvenir de leurs victoires. Le syllabaire dont ils faisaient usage est une forme modifiée de celui qui, au IXe siècle avant notre ère, était usité à Ninive. Au début, les caractères étaient identiques chez les deux peuples; mais, sous le règne de Mennas, les sculpteurs furent amenés à modifier les traits qui se croisaient par suite de la dureté insuffisante de la roche dans laquelle ils gravaient leurs inscriptions.

Sauf quelques rares exceptions, chaque caractère prit une valeur phonétique unique et correspondant aux diverses syllabes de la langue d'Ourartou. Certaines idées furent, comme en assyrien, représentées par des idéogrammes.

Nous ne possédons malheureusement aujourd'hui que peu de documents sur la langue d'Ourartou. Toutefois, il est maintenant

démontré que cet idiome présente avec le géorgien actuel des analogies frappantes (1) et qu'il serait impossible de séparer ces deux langues et de les placer dans des groupes ethniques différents.

Les peuples de l'Ourartou doivent donc, comme d'ailleurs tous les Pré-Arméniens et les tribus du Naïri, être rangés dans la classe de ceux parlant des dialectes touraniens. Leur histoire, telle qu'elle nous est parvenue par les documents assyriens et indigènes, est bien un épisode de cette longue lutte dans laquelle les blancs Allophyles disputèrent pied à pied leur territoire aux Aryens. Elle se confond donc avec celle des peuples qui, de nos jours, habitent le Caucase, et c'est grâce à la rare intelligence des princes de la dynastie sardouride que nous devons de pouvoir suivre d'aussi près les phases de cette grande lutte.

Mais les inscriptions de Van et les annales assyriennes ne nous fournissent pas seulement des renseignements sur les scènes de carnage qui désolèrent l'Arménie pendant de longs siècles, elles nous montrent les usages des Touraniens de ces époques, et en particulier nous renseignent d'une manière très complète sur les croyances religieuses dans l'Ourartou, croyances dans lesquelles, il est vrai, on retrouve encore l'influence assyrienne, mais qui n'en portent pas moins leur caractère indigène.

En tête du panthéon d'Ourartou est le dieu suprême « Khaldis », le soutien des rois de Van, le chef de la trinité, le maître des dieux secondaires. Puis la déesse « Saris », l'Istar de l'Assyrie, qui ne semble pas être d'origine indigène, mais qui, selon toute probabilité, avait été adoptée par les Ourartiens en même temps que l'écriture cunéiforme.

La déesse Saris n'est autre que la Sémiramis des Grecs qui, selon les auteurs arméniens, vint à Van et y bâtit la forteresse.

Les trois divinités qui composaient la trinité étaient « Khaldis », « Teisbas » ou « Teisebas », le dieu des airs, et « Ardinis », le dieu Soleil.

Puis venait la pléiade des divinités adorées dans les tribus que

1. J. A. Gatteyrias, *Rev. de ling. et de philolog. comp.* (XIV). Juillet 1881, p. 275-311.

l. VIII.



Inscription vannique de Novo-Bayazet, près du Gok-tchaï.

les rois de Van avaient soumises à leur sceptre. Dans ces pays montagneux, chaque vallon renfermait une peuplade distincte, ayant eu autrefois ses chefs et ne possédant plus alors que ses coutumes et ses dieux.

Toutes ces divinités secondaires étaient soumises à l'autorité de Khaldis, de même que les divers villages où elles étaient l'objet d'un culte obéissaient aux rois d'Ourartou.

Nous ne connaissons que peu de chose des divinités des pays voisins; d'après Sargon, les deux dieux adorés à Mouzasir, district situé entre Khoupouscia et l'Ararat, dieux qu'il emporta avec lui, étaient « Khaldia » et « Bagbartouv ». Khaldia, nous le savons par ailleurs, était le dieu d'Oursa, de l'Ararat, roi qui fut si affecté par la capture de sa divinité qu'il se suicida. Peut-être pouvons-nous déduire de l'extrême désespoir d'Oursa lorsqu'il apprit l'enlèvement du dieu Khaldia que Bagbartouv n'était pas un dieu indigène, et comme ce nom peut également être lu « Bagmastouv », il peut être d'origine aryenne et être le premier indice de l'influence indo-européenne dans cette partie de l'Asie (1).

Les rois d'Ourartou construisaient des temples dont les formes étaient probablement inspirées par celles des temples assyriens (2). De larges boucliers (3) de bronze étaient pendus aux colonnes carrées qui ornaient le portail.

Tels sont les documents les plus précis que nous possédons sur les Touraniens, entre le IXe et le VIIe siècle avant J.-C. Cette époque est abondante en inscriptions, mais les siècles qui suivent jusqu'à Hérodote sont plongés dans les ténèbres et laissent le champ libre à toutes les suppositions quant au départ des Touraniens des pays de Van, de l'Ararat et d'Erzeroum.

Lorsque nous retrouverons dans l'histoire les traces des blancs Allophyles, ils occuperont, à peu de chose près, les pays où ils sont encore cantonnés de nos jours. L'anéantissement du royaume d'Ourartou, sept siècles avant notre ère, marque donc bien le

1. H. A. Sayce, *Inscr. of Van*, p. 416.

2. Botta, II, pl. 141. Destruction du temple de Khaldia à Muzasir par les soldats assyriens.

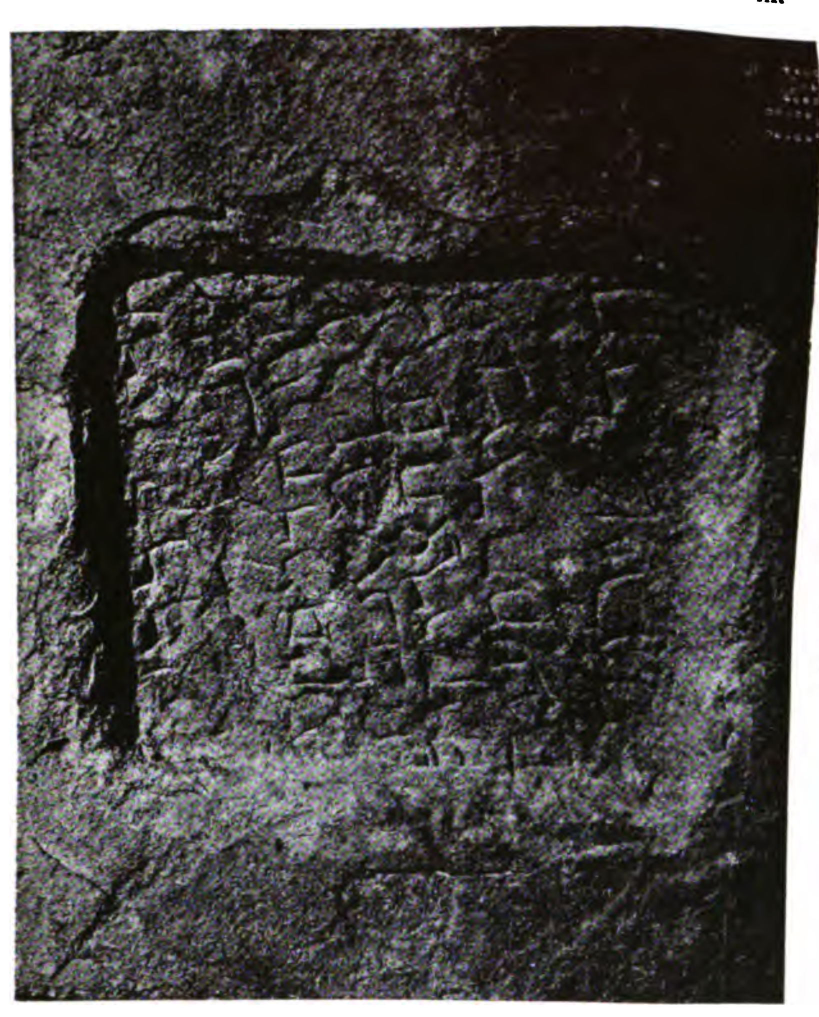
3. Découvertes de M. Rassan, près de Van, ces curieuses pièces sont aujourd'hui au Musée Britannique.

dernier effort des Touraniens avant qu'ils abandonnassent pour toujours l'ambition de dominer l'Asie antérieure.

A des époques qu'il est difficile de préciser, les rois de Van firent des campagnes dans le petit Caucase et y laissèrent des stèles. Deux de ces inscriptions sont aujourd'hui au Musée de Tiflis; l'une est très détériorée et absolument illisible, l'autre, rapportée du Gok-tchaï par M. G. Radde, est bien mieux conservée (Pl. VIII).

Afin de diviser plus sûrement les peuples sur lesquels ils voulaient faire peser leur joug, les rois d'Ashshour avaient coutume d'établir des colonies sur tous les points de leur empire, transportant en Médie leurs captifs phéniciens, en Babylonie ceux du Naïri et dans l'Arménie leurs prisonniers hébreux. Les traces de ces migrations partielles sont restées dans l'histoire et se retrouvent souvent dans les textes cunéiformes. Mieux encore, les découvertes archéologiques récentes permettent de contrôler les assertions des anciens auteurs. En 1872, M. Bayern rapportait de Mtzkheti une inscription en caractères hébreux portant la date « 131e année » (de l'ère assyrienne); malheureusement, ce document épigraphique ne présente guère d'intérêt, il recouvrait un tombeau et ne porte que des louanges à Dieu et des promesses de résurrection (Pl. IX). Toutefois, sa présence au Caucase prouve qu'avant la fin de l'ère assyrienne des colonies juives étaient venues se fixer dans la ville de Mtzkheti, la plus ancienne de la Transcaucasie, qui probablement alors existait déjà (nécropole de Samthavro) et devint, sous les premiers rois géorgiens, la capitale du pays.

Pl. IX.



Inscription hébraïque de Mtzkheti.

CHAPITRE VI

LES INVASIONS DU VIIe SIÈCLE

Au moment où l'empire assyrien était à l'apogée de sa puissance, le domaine des races touraniennes, à demi subjuguées par les armes d'Ashshour, s'étendait des bords de l'Oxus à ceux du Danube, et du sud de l'Arménie aux steppes de la Scythie. Toute la partie située au sud de la grande chaîne caucasienne était tributaire des rois d'Assyrie, mais les hordes du Nord avaient gardé et conserveront leur indépendance jusqu'à nos jours.

L'Asie antérieure, presqu'entièrement alors soumise aux Sémites, était occupée par des peuples de races diverses : au sud, les Arabes et les Phéniciens habitaient les pays compris entre la Méditerranée et le golfe Persique ; au centre, la Syrie et les plaines de Mésopotamie étaient occupées par les Assyriens; tandis que dans le nord étaient les débris des Touraniens et que, vers l'extrémité de l'Asie Mineure, les royaumes grecs commençaient à prendre de la puissance (1). Mais cet état de choses, lentement préparé par les guerres ninivites, fut entièrement transformé pendant le VIIIe et le VIIe siècle par l'arrivée des hordes du Nord et par l'établissement dans ces régions de peuples venus des extrémités du monde.

Cette révolution, dont les conséquences furent si grandes pour la vie politique de l'Asie antérieure, exerça plus spécialement son

1. A l'époque d'Hérodote, nous voyons la partie occidentale de l'Asie Mineure occupée par les états aryens de Phrygie (fondé vers 750 av. J.-C., devient province lydienne en 560 av. J.-C.), de Cilicie (pays donné en 711 av. J.-C. par Sargon au roi de Toubal et qui conserva son indépendance jusqu'aux conquêtes perses), de Lydie (royaume qui existait déjà en 1229 av. J.-C), de Carie, de Lycie, etc.

influence sur les peuples du Caucase et fit quitter à jamais aux Touraniens l'Asie Mineure et l'Arménie.

Avant d'entrer dans le détail de ces grandes migrations, avant de rechercher les causes de ces déplacements, les voies par lesquelles ils s'opérèrent, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la situation qu'avaient les blancs Allophyles dans l'Asie antérieure quelques années avant le début de ces perturbations.

Les documents assyriens laissés par les derniers rois nous fournissent les seuls renseignements que nous possédons sur ces époques reculées. L'histoire d'Hérodote ne viendra que plus tard, donnant un caractère indo-européen aux noms que nous connaissons déjà par les transcriptions sémites des mots indigènes, mais ajoutant, aux ingrates énumérations des annales assyriennes, des détails sur les mœurs et les origines de ces peuples disparus.

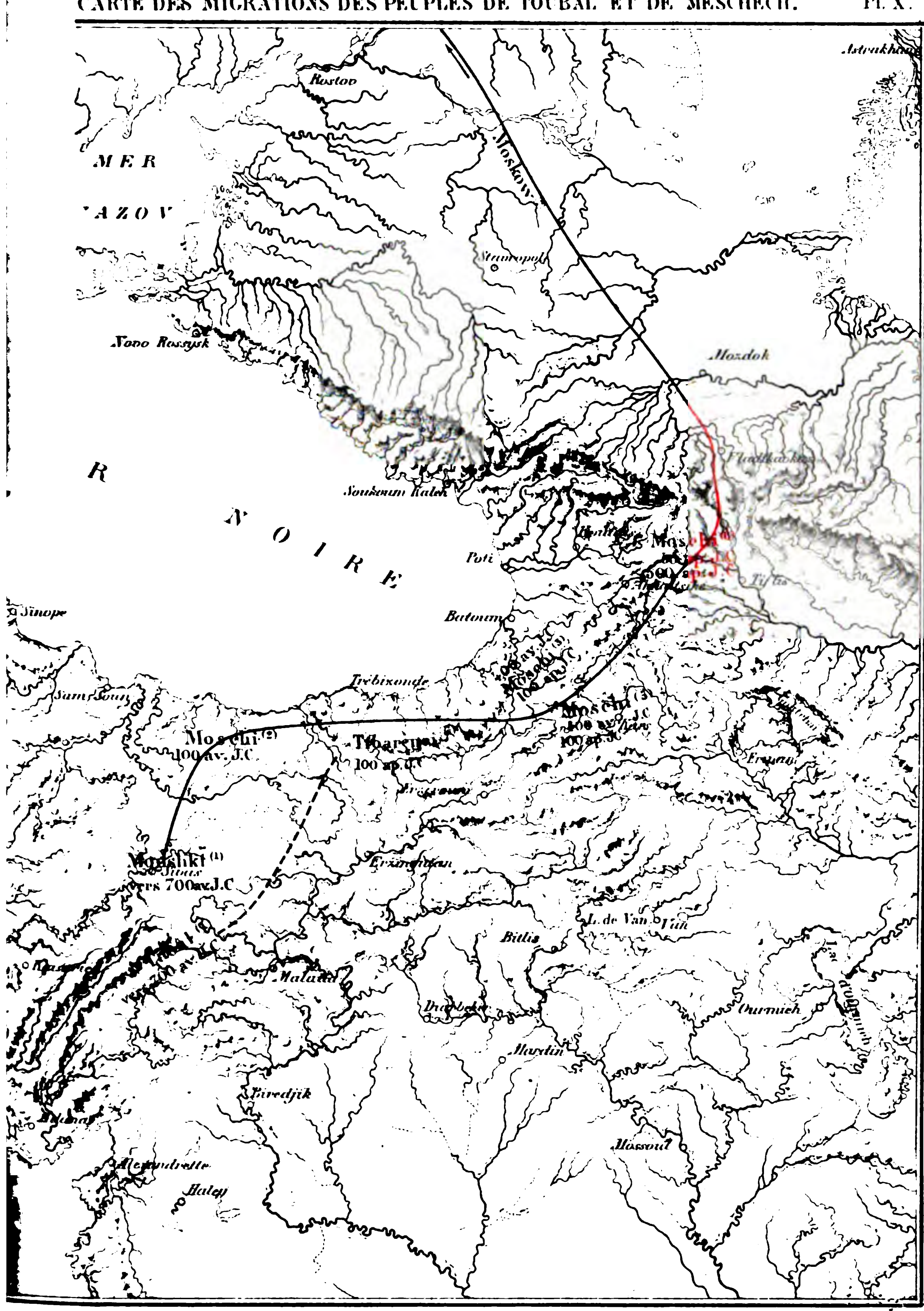
Nous avons vu que toute la partie occidentale de l'Asie Mineure était occupée par les royaumes de Lydie, d'Ilion, etc., et que dans la Cappadoce quelques tribus touraniennes étaient parvenues à se maintenir en s'enfermant dans les gorges des montagnes. Déjà l'influence hellène s'étendait sur les côtes du Pont, où les Milésiens avaient fondé Sinope, qui elle-même avait établi un comptoir à Trapezonte (1) (756 avant J.-C.).

Ce n'est qu'en avançant vers l'est, dans la Cappadoce orientale, l'Arménie et les montagnes du Lazistan, que nous retrouvons les peuplades touraniennes. Les plus importantes tribus allophyles de cette partie de l'Asie sont, sans contredit, les Toubal et les Mouschkou, dont les inscriptions assyriennes nous entretiennent sans cesse, que la Bible nous signale dans la Genèse (2) dès le XIIe siècle, et dont plus tard parle Isaïe.

C'est seulement vers le VIIIe siècle que nous voyons les tribus de Toubal se former en unité. Vers cette époque, les Touraniens, voyant leur ennemi sémite s'agrandir de jour en jour, sentirent la nécessité de s'unir pour résister à la conquête assyrienne. Ce mouvement semble avoir pris naissance vers 732 av. J.-C., sous le roi Ouassourm, que d'ailleurs Toukoulti-abal-Es-

1. R. Rochette, *Hist. des col. grec.*, t. III, p. 171.
2. *Gen.*, ch. x.

CARTE DES MIGRATIONS DES PEUPLES DE TOUBAL ET DE MESCHECH. Pl. X.



Maspero. Hist. anc. Carte de l'empire Assyrien sous Sargon II. — Inscription assyrienne; — Gen X. — Psalm. CXX. 5.
...dore de Sicile XIV. 30.
...rab. l. XI. XII. — Plutarch. Pompée 34. — Ptol. V. 11. 1; — XIII. u. 5; — Pline. Hist. nat. V. 37; — Pomp. Mela I. 19. 13; — Hérodote.
... et anonyme. Peripl. Pont. Euxin. 33; Appol. Rhod. Argonaut. II. v. 1010. Euseb. prap. evang. I. 4.
...noph. Anab. IV. v. 2 VII. VIII. — 25. Strabon XI.
...line H. nat. 17. 4.
...Rawlinson Herodotus t. IV p. 215.

chara II n'eut pas de peine à vaincre. Dès lors la puissance de Toubal alla en diminuant; ses divers rois, Houlli, Ambris, Magallon, etc., tentèrent vainement de se révolter, ils furent toujours forcés de retomber sous le joug.

Les peuples de Toubal, dont le nom semble avoir été dans l'antiquité le représentant des arts métallurgiques, occupaient primitivement les montagnes du sud de la Cappadoce, puis, par une migration vers le nord, ils vinrent se fixer aux environs de Trébizonde, et, si nous en jugeons par la nature des tributs que leur imposèrent les rois assyriens, étaient réellement d'importants producteurs de métaux.

Au moment où Toukoulti-abal-Eschara II dictait à l'Asie entière ses volontés et disposait à son gré de la couronne de Toubal, les Mouschkou semblent, au contraire, avoir fait respecter leur indépendance. Alliés aux rois d'Ourartou, suzerains de tous les Touraniens, leurs voisins, ils prennent une part très active à la résistance acharnée des blancs Allophyles contre l'envahissement des Sémites. Aussi parviennent-ils à se maintenir dans leurs montagnes de la Cappadoce. Un autre danger toutefois les menaçait. Ils étaient depuis quelque temps pressés par les tribus arméniennes, qui s'avançaient d'ouest en est. Comme les Tabal, ils durent céder la place aux nouveaux venus et se retirèrent lentement vers le nord. Leurs nouvelles frontières devinrent, au nord-est, les sources de l'Euphrate, au nord, le pays des Kaschki (Lazistan actuel) et à l'ouest, les pays occupés par les peuples de Toubal et par les Arméniens aryens. Ils touchaient donc vers l'orient à l'Alzou et à l'Ourartou. Mais tandis que les rois de Van, plus rapprochés de la frontière assyrienne, recevaient l'ennemi chez eux, les Moschiens transportaient le théâtre de la guerre dans le pays de Tabal, dans le Khoummouk et dans les contrées du Naïri. Grâce à cette situation, à la difficulté de leur pays et probablement aussi à leur puissance, les rois de Mouschkou restèrent indépendants jusqu'à l'époque qui nous occupe. Ils furent seulement refoulés légèrement vers le nord au moment du désastre de l'Ourartou et de l'invasion des Arméniens.

D'ailleurs, les premiers historiens grecs et romains nous ont laissé sur cette tribu de nombreux documents, et il nous

sera possible de suivre ses déplacements encore pendant des siècles.

Au nord de l'Ourartou, dans les plaines de l'Araxe et de la Koura, était alors un peuple que les Assyriens nous font connaître sous le nom d'Illipi. Mais nous manquons absolument de documents à son sujet. Il en est de même des peuples de l'Arrapkha, qui vivaient dans les environs du lac d'Ourmiah.

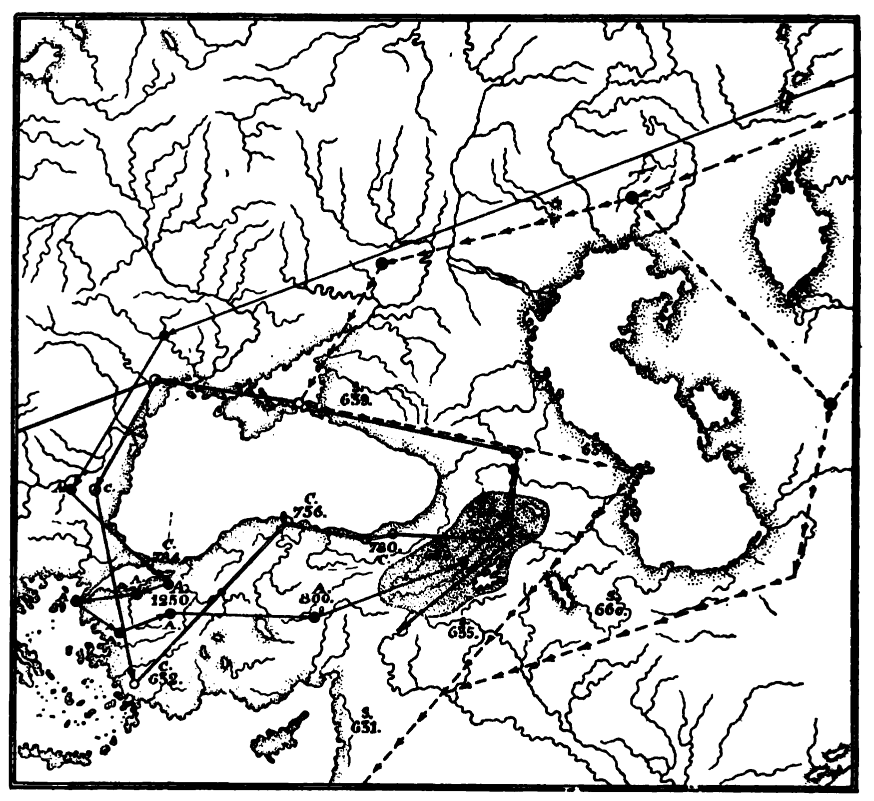


Fig. 6. — Carte des invasions du VIIe siècle dans l'Asie antérieure.
Cimmériens. — Scythes. — Arméniens.

Le Khoummouk et le Naïri étaient encore peuplés de Touraniens, comme le font connaître les noms propres qui sont parvenus jusqu'à nous dans les textes cunéiformes. Mais ces pays avaient été ravagés tant de fois par les armées assyriennes, que leurs tribus n'avaient conservé aucune vitalité et que, si elles se révoltaient parfois, ce n'était que pour retomber quelques mois plus tard sous le joug pesant d'Ashshour.

La conquête du Naïri avait été pour les rois assyriens une tâche difficile; ils y firent des expéditions sans nombre et des massacres continuels. Aussi, vers le VIIe siècle, ces peuples étaient impuissants, si toutefois le désert n'avait pas été fait dans leur pays.

Telle était la situation politique des peuples touraniens, lorsque commencèrent les invasions du VIIe siècle. Mais pendant les moments de repos que leur laissait l'Assyrie, ils continuaient leurs travaux miniers et leur commerce. Politiquement déchus, ils luttent encore contre les derniers rois de Ninive; commercialement, ils ont conservé le monopole des transports entre l'Europe et l'Asie orientale, car depuis l'agrandissement de l'empire assyrien, depuis que le centre de l'Asie antérieure était devenu un champ de carnage perpétuel, le commerce, ne trouvant plus de sécurité au milieu de populations avides de pillage comme l'étaient les Assyriens, cessa de traverser le bassin de l'Euphrate et prit un développement considérable dans la Transcaucasie et dans la Scythie.

Les Ninivites, toutefois, dont le pays ne présentait aucune ressource au point de vue minier, avaient conservé avec les peuples du nord des relations par lesquelles ils se procuraient les métaux; les vallées du Tigre et de l'Euphrate et les plaines d'Azerbeidjan leur servaient en même temps de voies commerciales et de routes pour leurs armées quand ils tentèrent la conquête des régions minières de l'Arménie, du Lazistan et du petit Caucase. Cependant leur commerce ne se bornait pas aux échanges avec les Touraniens du nord; ils tiraient de l'Orient et de la Phénicie les produits de l'Afrique et de l'Occident.

Depuis des siècles, le peuple d'Ashshour était en relations suivies avec les peuples de l'Iran, et, par leur intermédiaire, recevait probablement les produits de l'Inde et peut-être ceux de la Chine. Plusieurs routes menaient de la Médie au cours moyen du Tigre : l'une, très fréquentée, franchissait le grand Zab, et débouchait dans le bassin du lac d'Ourmiah par le col de Kelichin ; une autre, traversant la passe de Bameh, conduisait à l'Ecbatane du nord; une troisième enfin remontait le petit Zab. Par ces trois routes, les caravanes apportaient à Ninive les produits de toute l'Asie : l'or, le fer et le cuivre du Turkestan et de l'Altaï; le lapis

lazuli du Khoraçan ; la cornaline, l'agate, les pierres précieuses de l'Inde ; les étoffes, enfin, parfois les animaux curieux comme l'éléphant de la Bactriane et de l'Hindoustan, le chameau à deux bosses de la Transoxiane et bien d'autres marchandises dont le souvenir ne s'est pas conservé jusqu'à nous.

Dans ces conditions, il est naturel de voir les souverains ninivites tenter sans cesse la conquête des pays du Namri ; de même que les Grecs qui, plus tard, fondèrent des comptoirs sur la côte du Pont, ils désiraient être les maîtres des têtes de lignes du commerce, et peut-être croyaient-ils que le pays des Madaï, d'où leur venaient toutes ces richesses, en était le centre producteur. Nous voyons, vers la même époque, les Argonautes courir à la conquête du pays de la toison d'or, dont ils attribuaient la richesse aux mines du Caucase, mais qui, en réalité, ne devait son opulence qu'au commerce.

Vers l'Occident, l'attrait était le même pour les Assyriens ; Tyr et Sidon, par leur négoce, étaient devenues les villes les plus riches du monde et, à leur exemple, toutes les cités de la côte méditerranéenne avaient entassé des trésors dans leurs murailles (1). Ninive recevait de ces habiles commerçants les étoffes de pourpre, le cèdre, l'ivoire d'Afrique et mille autres marchandises de valeur (2) qui l'engagèrent à conquérir ces pays bénis des dieux. Mais avec leur barbarie habituelle, les rois d'Ashshour dévastèrent la Phénicie comme ils l'avaient fait du reste de l'Asie antérieure, et le commerce de Tyr fut abattu du coup. Dès lors, les colonies

1. Lorsqu'en 350 env. av. J.-C., Artaxerxès III Ochus s'empara de Sidon, les habitants avaient détruit par le feu la ville et leurs richesses. On vendit fort cher le droit de chercher les lingots d'or ou d'argent ensevelis sous les décombres. (Diodore de Sicile, XVI, 41-45.)

2. Ashshour-nasir-Habal (882 av. J.-C.) dit : « J'ai reçu en tribut des rois du pays de la mer (Phénicie), des gens de Souri (Tyr), de Sidouni (Sidon), de Goubal (Byblos), de Makoullal, de Maizai, de Kaizai, d'Akhari (la Phénicie), d'Arvada (Aradus), qui est située au milieu de la mer, de l'argent, de l'or, de l'étain, du fer, des *kâm* de fer, des vêtements de laine et de fil, des grands *pagut*, des petits *pagut*, du bois, du santal, de l'ébène, des peaux de souffleurs, produits de la mer. » (J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 83.) — Ashshour-akhi-idin (680 av. J.-C.), dit : « J'ai attaqué la ville de Sidouna(Sidon)... Je me suis emparé de ses (Abdimilkout, roi de Sidon) trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, des peaux de *amsi*, du santal, de l'ébène, des étoffes de laine et de fil, le contenu de son palais... » (*Ibid*, p. 241.)

phéniciennes, profitant des désastres de la métropole, s'agrandirent à ses dépens.

Seuls, les peuples grecs de l'Asie Mineure et de l'Archipel semblent avoir été en dehors de l'expansion dévastatrice d'Ashshour (1); aussi leur force et leur influence s'accroissent-elles de jour en jour (2).

Ninive, alors la capitale du monde, avait accumulé dans ses temples et dans les palais de ses rois les dépouilles du monde antique (3); son opulence dut, à coup sûr, exciter les cupidités, de même que plus tard Rome excita celles des Barbares, et des perturbations venant à se produire dans le reste de l'univers, ce fut naturellement vers ses trésors que marchèrent les envahisseurs.

Vers l'est, dans ces pays où nous avons vu les rois d'Ashshour massacrer sans pitié des tribus encore sans nom, s'était lentement formé un puissant empire; les Madaï ou Mèdes des temps classiques, tribus aryennes dont l'apparition dans l'Iran remonte à l'antiquité la plus reculée, menaçaient déjà l'empire vers le VIII[e] siècle avant notre ère (4).

Cantonnés jadis dans les hauts plateaux de l'Asie centrale, dans

1. En parlant de la Lydie, Ashshour-bani-Abal (669 av. J.-C.) s'exprime en ces termes : « Gouggou (Gyges), roi du pays de Louddi (Lydie), un pays éloigné situé de l'autre côté de la mer, dont jamais les rois mes pères n'avaient entendu parler, apprit la grandeur de mon royaume... » (J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 259.)

2. Les cités grecques de l'Asie Mineure ne devaient leur prospérité qu'à leur commerce et à leurs nombreuses colonies.

3. Les rois assyriens transportaient après chaque campagne le butin qu'ils avaient fait dans la ville d'Ashshour et conservaient leurs trésors dans les temples et les palais. « Alors, dit Sargon, je me suis assis dans mon palais... Ce palais renferme de l'or, de l'argent, des vases en or et en argent, des pierres précieuses, des pierres travaillées, du fer, le produit des mines, des étoffes bleues, des étoffes de pourpre, des étoffes de laine et de fil, des perles (?), du bois de santal, de l'ébène, des chevaux du pays de Mousouri (Égypte), des attelages de bœufs, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs, tributs que j'ai exigés pour la satisfaction des dieux. » (J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 179.) Plus loin le roi fait la prière suivante : « Que j'accumule dans ce palais des trésors considérables, les dépouilles de tous les pays, les produits des montagnes et des vallées. »

4. Bien qu'en 713 av. J.-C. Sargon ait soumis un pays de Bît-Dayakkou, ainsi nommé à cause de son souverain Dayakkou (Déjocès), l'existence du Déjocès d'Hérodote (I, 97) est loin d'être prouvée. (Grote, *Hist. of Greece*, t. III, p. 307. — G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 321; id., *The five great monarch.*, t. II, p. 380.) Cyaxare doit être considéré comme le vrai fondateur de la puissance des Mèdes. (G. Maspero, *Hist. anc. peup. Or.*, p. 509.)

les montagnes où l'Oxus, l'Iaxartès et l'Indus prennent leur source, les Aryens, dont les origines nous sont encore inconnues, prirent dès la plus haute antiquité un mouvement d'expansion considérable dont le résultat fut une migration en tous sens, invasion la plus ancienne dont nous retrouvons la trace dans l'histoire et dont les résultats furent les plus favorables au développement général de la race humaine.

Le courant semble s'être divisé en plusieurs branches : l'une, traversant l'Indus, pénétra dans l'Hindoustan, refoulant dans les montagnes les populations touraniennes, donna naissance aux Hindous de nos jours; une autre traversant les steppes du Turkestan vint se briser sur la côte orientale de la mer Caspienne et, se bifurquant, se dirigea vers l'ouest et vers le sud.

Le courant qui se porta vers l'ouest traversa les plaines de Scythie, le Danube, et parvint dans la Grèce et la partie occidentale de l'Asie Mineure. Il renfermait dans ses diverses fluctuations les Phrygiens, les Lydiens, les Mysiens, les Cariens, les Pélasges, les Grecs, les Arméniens, ainsi que les autres peuples indo-européens qui s'établirent sur les côtes de la Méditerranée.

La migration qui prit la route du sud traversa le Khoraçân et parvint dans l'Iran, entraînant toutes les races médo-perses, perses, bactriennes, hyrcaniennes, chorasmiennes, etc., et probablement aussi ossèthes.

Quelques tribus, comme les Sogdiens et les Aryens de Hérat, semblent être restées au point même des origines aryennes.

Ces migrations, dont nous venons de repasser les traits généraux, remontent à une époque prodigieusement antique et qui se perd dans la nuit des temps; mais vers le VIIIe siècle, ces mouvements étaient déjà très avancés, et deux cents ans suffiront pour que l'évolution complète de ces races dans l'Asie antérieure soit terminée.

En outre du danger qui menaçait déjà l'Assyrie vers ses frontières orientales, de grands mouvements de peuples avaient lieu dans les plaines de la Scythie. Leur cause et leur point de départ sont restés inconnus, mais ses conséquences furent de la plus haute gravité pour l'équilibre social dans l'Asie antérieure.

Les Scythes, tribus d'origine incertaine, mais peut être

aryenne, poussés par quelque révolution dans l'Asie centrale, s'avancèrent vers les steppes du Volga, et là, ayant rencontré les Issédons (1), furent contraints de se diviser et les uns de marcher vers le sud-ouest en entrant dans le bassin du Don, les autres de suivre la côte orientale de la mer Caspienne.

Les hordes, qui atteignirent le Palus Mæotis, se heurtèrent à des peuples nomades, les Cimmériens, qu'ils écrasèrent sous leur choc. Quelques tribus cimmériennes restèrent probablement dans la Crimée, mais le gros de la nation se divisa en plusieurs branches qui s'enfuirent dans des directions opposées. Un courant se dirigea vers le nord (2) et disparut ; un autre, gagnant l'embouchure du Danube, traversa la Thrace et parvint jusqu'en Lydie, entraînant à sa suite les peuples qu'il soumettait en route. Enfin les tribus qui habitaient à l'orient de la mer d'Azoff, sentant venir du nord l'orage qui les menaçait, se retirèrent dans les contreforts du Caucase et, trouvant libres les portes du Dariall qu'ils connaissaient bien certainement, traversèrent probablement les montagnes et pénétrèrent dans la Transcaucasie.

Les Cimmériens (3), qui s'enfuirent vers l'Occident et entrèrent en Asie Mineure, suivirent certainement une route qu'ils connaissaient déjà, car Strabon (4) nous les montre, dès la plus haute antiquité, se ruant en compagnie des hordes thraces sur l'Asie Mineure (5).

Les avis sont partagés sur la voie que suivirent les Cimmériens pour parvenir dans l'Asie antérieure, mais, en tenant compte de la direction que prit l'invasion scythe (6), on peut adopter les deux

1. Aristée de Proconèse, dans R. de Belloguet, *Les Cimm.*, p. 57.

2. Plutarch., *Marius*, II.

3. Les Cimmériens ont été assimilés à Gomer de la *Genèse* (ch. x.) et d'*Ezechiel* (xxxviii, 6.) Ce sont les Κιμμεριη (Hérodote, IV, 12.) (Pline, *Hist. nat.*, VI, 6. — Ptol., V, ix, 5. — Polyb. IV., 39. — Aeschyl., *Prometh.*, v. 729 et suiv.), les Gimmirai des documents assyriens. (Norris, *Assyrian diction.*, p. 182. — Finzi, *Richerche per lo studio dell' antichità Assira*, p. 422. — E. Schrader, *Keilinschrif. u. Geschichtsforschung.*, p. 157-162.)

4. Strabon (I, i, 10 ; XIII, iv, 8), d'après Callisthène, distingue deux prises de Sardes : 1° invasion très ancienne (1077 av. J.-C., d'ap. Eusèbe) ; 2° invasion dans la Paphlagonie et la Phrygie, à la suite de laquelle Midas s'empoisonna (695 av. J.-C.).

5. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 355, note 3.

6. Les premiers peuples que rencontrèrent les Scythes avant leur entrée en Europe furent les Issédons ; ils entrèrent dans les steppes de Scythie par les plaines qui s'étendent entre l'Oural et la mer Caspienne et traversèrent probablement le Volga

solutions, car les Cimmériens qui habitaient les deux rives du Palus Mæotis n'eurent plus de communications (1) entre eux à partir du jour où les Scythes atteignirent l'embouchure du Don, et durent forcément se diviser, les uns prenant à l'ouest, les autres au sud-est. Hérodote (2) leur fait suivre la côte orientale du Pont-Euxin, mais cette voie était alors, comme d'ailleurs aujourd'hui, absolument impraticable, tandis que celle du Dariall était certainement connue de ces peuples, qui habitaient les steppes voisines. Elle ne l'était pas des Scythes étrangers au pays et qui, sans aucun doute, redoutèrent de s'engager avec leur cavalerie dans les gorges de ces montagnes dont les habitants leur étaient tous hostiles.

La voie que suivirent les Cimmériens vers l'ouest est indiquée par la plupart des auteurs de l'antiquité, et cette explication est admise par Niebuhr, tandis que G. Rawlinson accepte celle du Caucase avec l'historien d'Halicarnasse et beaucoup d'auteurs modernes (3).

Nous ne possédons malheureusement que peu de documents sur les Cimmériens, et aucun reste de leur langue ne nous permet de faire des conjectures sur leur origine (4). Certainement, différents des Scythes (5) comme peuplade, ils étaient peut-être de même

aux environs de la ville actuelle de Ttaritzin; de là, gagnant la vallée du Don, ils descendirent vers la mer d'Azow. Les tribus cimmériennes qui habitaient la côte orientale du Palus Mæotis furent donc prises entre les envahisseurs au nord et le Caucase au sud. La route à l'ouest leur était fermée par la mer d'Azow.

1. En hiver, toutefois, des communications peuvent être établies sur la glace entre la presqu'île de Taman et la Crimée. Vers le xve siècle de notre ère, les Tcherkesses traversèrent le détroit de Kertch sur la glace, et plus anciennement Strabon (VII, III, 18) dit que dans l'hiver une chaussée pouvait être facilement établie entre Panticapée et Phanagorie.

2. « Les Cimmériens dans leur fuite, côtoyèrent toujours la mer; les Scythes, au contraire, avaient le Caucase à leur droite, jusqu'à ce que, s'étant détournés de leur chemin, ils pénétrèrent jusqu'au cœur de la Médie. » Hérodote, l. IV, 12, trad. Pessonneaux, p. 284.)

3. R. de Belloguet (*Les Cimmériens*) admet la migration par le Bosphore (p. 70) et celle par le Caucase (p. 40).

4. G. Rawlinson (*Herodotus*, t. III, p. 183) n'est pas éloigné de croire que les Cimmériens appartenaient à la race celtique; « tout ce qu'on peut dire est que la philologie comparative ne s'oppose pas à cette identification. »

5. Dans une savante dissertation sur les Scythes et sur leur origine, G. Rawlinson (*Herod.*, t. III, *Essay*, III, p. 201) discute la théorie de Niebuhr sur la Scythie

race qu'eux, mais pour les uns comme pour les autres, nous devons nous borner à constater l'insuffisance des documents (1) qui sont parvenus jusqu'à nous.

Grâce à leurs expéditions de pillage dans l'Asie antérieure, les Cimmériens furent connus des Assyriens et des Hébreux ; leurs invasions dans la Thrace, la Paphlagonie, la Bithynie, l'Ionie, la Phrygie, la Lydie et la Cilicie les firent connaître des Grecs, qui leur donnèrent le nom sous lequel (Κιμμέριοι) ils nous sont connus.

Les inscriptions ninivites en font fréquemment mention sous le nom de *Gimmirai*, mais G. Rawlinson a émis l'opinion que leur appellation réellement assyrienne était *Tzimri* (2).

On est en droit de croire que les Scythes, après avoir chassé de leur pays les Cimmériens (vers 639 av. J.-C.), se mirent à leur poursuite en longeant d'ouest en est la chaîne du Caucase ; mais les routes au travers des montagnes leur étant inconnues, ils se trouvèrent bientôt arrivés aux portes Caspiennes (3) (vers 637 av. J.-C.), suivirent alors la côte du Daghestan, et pénétrèrent en Asie.

Pendant que les Cimmériens fuyaient devant l'invasion et que leurs vainqueurs entraient en Transcaucasie, les hordes scythes qui, se dirigeant directement au sud, avaient traversé le Khoraçân (4), arrivaient en Médie bien avant que le rameau du nord

d'Hérodote. Le même auteur (*Essay*, II, p. 187) réfute l'opinion de Niebuhr, d'après laquelle les Scythes auraient été d'origine mongole, et, s'appuyant sur des données linguistiques, admet l'origine indo-européenne des peuplades scythiques.

1. Justin [II, 1 : « Scytharum gentem semper habitam fuisse antiquissimam »] ne comprend pas seulement les Scythes d'Hérodote, mais plus généralement les races scythes ou touraniennes qui réellement étaient des peuples remontant à la plus haute antiquité ; ils sont plus anciens même que les Sémites et les Indo-Européens.

2. Inscript. de Behistoun.

3. De l'embouchure du Don à celle du Térek, la route est facile, de vastes plaines entrecoupées de cours d'eau sans importance offrent à la cavalerie toutes les ressources nécessaires, mais entre le Térek et Bakou le passage est plus difficile. Un grand nombre de rivières descendant du Caucase forment des marais, avant de se jeter à la mer, que parfois la montagne longe de très près. Cependant les difficultés de cette route, comparées à celles de la voie d'Abkhasie, ne sont rien. Il en est de même de celle du Dariall où, sur certains points, une centaine d'hommes, en faisant rouler des rochers, auraient arrêté une armée entière.

4. Le passage d'une invasion de la Transoxiane dans l'Iran ne présente guère de difficultés, que l'armée s'avance par l'est ou par l'ouest de Meched en suivant le cours de l'Hériroud ou en traversant l'Attrèk et le Gourgan.

ait atteint les bords du Palus Mæotis. Dès 660 av. J.-C., les Scythes, venus par les plateaux de l'Iran, se présentaient sur les frontières de la Mésopotamie.

Longtemps avant cette invasion, la branche occidentale de la migration aryenne avait traversé les plaines de la Scythie, la Thrace, et était parvenue dans l'Asie Mineure.

Le souvenir du passage des Arméniens dans les Balkans s'est conservé dans l'*Histoire de l'Arménie* de Jean VI (1), et bien que l'indication de cet auteur ne repose pas sur une tradition antique, mais sur les spéculations des exégètes bibliques qui identifiaient Torgom avec la Thrace, par suite de la similitude du squelette consonantique des deux mots, nous sommes amenés à la même supposition que l'historien arménien par les faits historiques postérieurs et par les affinités ethniques qui existent entre les Arméniens et les peuples aryens qui prirent part aux invasions dans la Thrace et l'Asie Mineure. Plus tard, vers le XIII[e] siècle (3) avant notre ère, nous trouvons les Arméniens cantonnés dans la Bithynie et sur la rive méridionale de l'Hellespont. J. A. Gatteyrias (2) suppose qu'ils ont atteint l'Ararat en passant par les plateaux de l'Iran et le sud du Mazandérân; mais les traces qui nous sont restées de leurs mouvements dans les historiens de l'antiquité, et les lambeaux de ce peuple que nous rencontrons encore dans la Cappadoce et la Cilicie, nous les montrent au contraire tournant le Pont-Euxin, traversant le Danube et la Thrace et pénétrant d'ouest en est dans l'Asie Mineure.

Partis de la Thrace, où ils étaient alors confondus avec les autres nations indo-européennes, ils traversèrent le Bosphore, où nous les montrent les plus anciens auteurs et où Pline (4), suivant les anciennes traditions, place leur passage. Les noms du lac

1. « Le troisième patriarche après Yapheth engendra trois fils, Askanaz, Riphad et Torgom, et comme il possédait en propre et personnellement le pays des Thraces, il jugea convenable de partager en trois lots ce royaume et ses autres possessions pour les donner en héritage à ses trois fils... Torgom s'étant approprié par la suite l'Arménie et en étant devenu souverain, conserva le nom de sa dynastie à ce royaume. » (Jean VI, trad. E. Boré, *Arménie*, p. 74.)

2. *Iliade*, v. 862 et suiv.

3. J. A. Gatteyrias, *L'Arménie et les Arméniens*, introd., p. 1.

4. Pline, *Hist. nat.*, V, 40.

Ascanien (1), du port Ascanien (2), et des îles Askaniennes (3) sont autant de témoins des migrations d'Askenaz (4).

Avant l'époque d'Hérodote, les Arméniens étaient cantonnés en Phrygie (5) et dans les montagnes où l'Halys prend sa source. Mais ils quittèrent ces pays (6) et s'avancèrent vers la Cappadoce, où ils se trouvaient au début du VIII[e] siècle avant notre ère.

Plus tard, au VII[e] siècle, ils continuèrent leur marche vers l'Ararat, et vers l'an 600 avant notre ère, ils occupaient déjà les districts des environs d'Erzeroum.

Les débuts des Arméniens dans l'Asie Mineure sont vaguement rappelés par Moïse de Khorène, mais les documents qu'il tenait de Mar-apas-katina ayant été systématiquement altérés, il est impossible de tirer parti des noms qu'il donne aux héros primitifs de l'Arménie (7). Toutefois, il est facile de discerner dans ce récit plein de fables sans valeur (8) que, conformément aux dires des Grecs, la migration s'opéra d'est en ouest, que l'entrée des premières tribus dans l'Arménie majeure et dans la région de l'Ararat n'eut lieu que vers l'époque du roi Dikran I[er] (Tigrane) et au début de la monarchie des Achéménides. Sous Darius, fils d'Hystaspe, l'Ourartou existait encore et l'Arménie n'était pas encore entièrement organisée.

Dans leur exode, les Arméniens avaient refoulé devant eux les peuples du Mouschkou et les autres tribus touraniennes qui habitaient encore la partie occidentale de l'Arménie et l'orient de la Cappadoce. Ces populations, ne pouvant chercher vers le sud-est et vers l'est des pays libres pour leur établissement, se retirèrent

1. Strab., XII. — Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 10.
2. Pline, *Hist. nat.*, V, 32.
3. Pline, *Hist. nat.*, V, 38.
4. Hérodote, VII, p. 73.
5. Aschkenaz ou Askanaz désigne, probablement dans la Bible, l'ensemble de la nation phrygienne (Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 1[re] partie, p. 392). Riphath, l'autre fils de Gomer, représenterait alors les Paphlagoniens.
6. Hérodote, I, 72. — Eustathe, *Comment. ad Dyon. Prieg.*, V, 694, in *Geogr. min.*, t. II, p. 341.
7. D'après les annales arméniennes, les fils de Haïg sont : Gatmos, Khor, Armenag et Manavaz. Armenag eut pour fils Armaïs, dont descendit Amasia, père de Kégham, qui eut pour fils Harma, père d'Aram. (Moïse de Khorène, ch. X, XI et XII.)
8. Moïse de Khorène, I, 3.

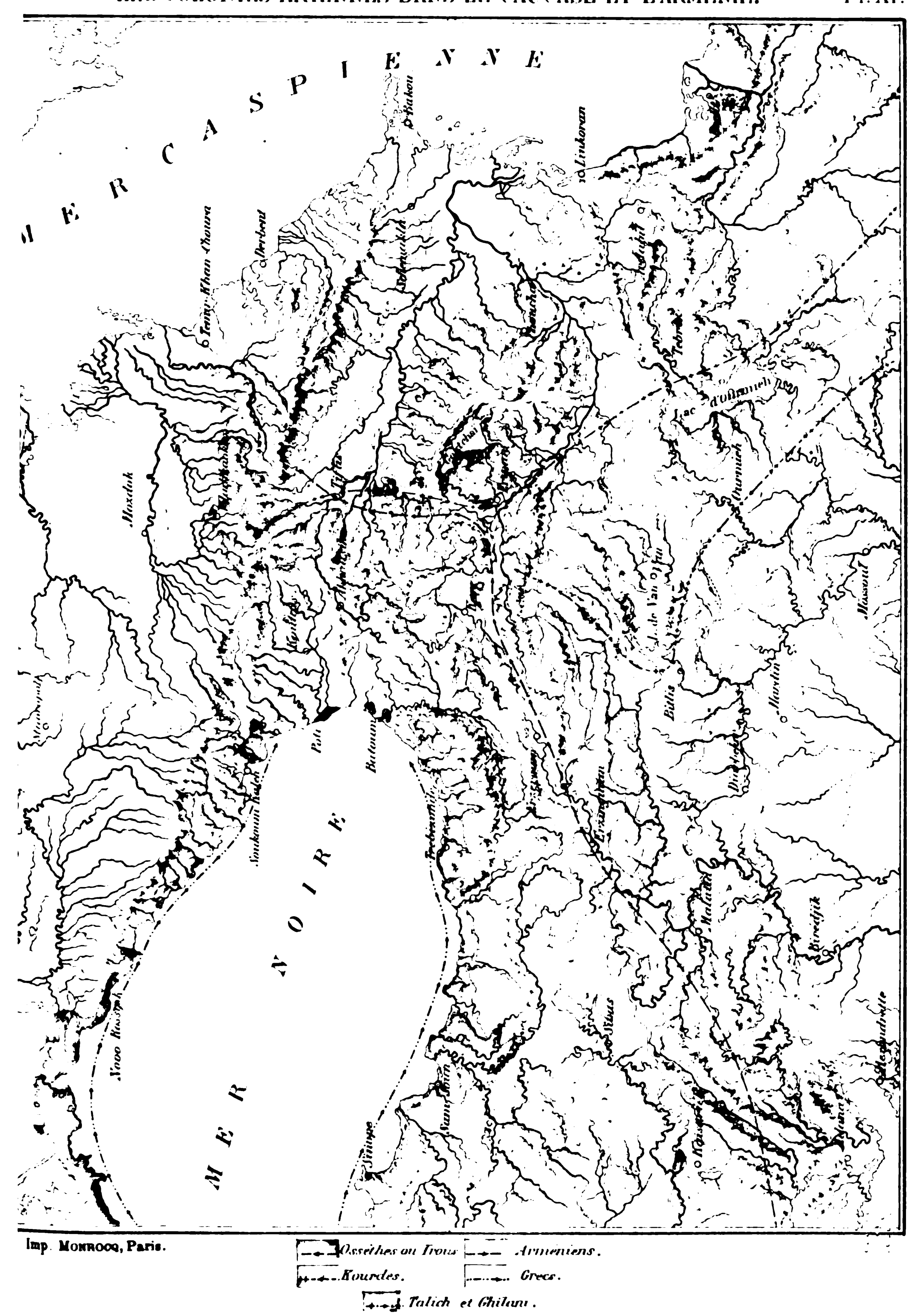
vers le nord. Ce mouvement de concentration des blancs Allophyles dans le Lazistan et la Transcaucasie laissa la place libre aux envahisseurs (Pl. X).

En faisant la conquête des provinces situées au nord de l'Euphrate, les Arméniens introduisirent dans cette partie de l'Asie antérieure un élément linguistique nouveau et d'un mécanisme plus complet que les idiomes parlés jusqu'alors dans ces contrées (1).

Les diverses tribus cantonnées dans des vallées étroites et n'ayant plus de rapports constants les unes avec les autres subirent partiellement l'influence de leurs voisins sémites ou touraniens et des débris des peuples vaincus et qui n'avaient pas émigré. Il s'ensuivit la formation de patois arméniens plus ou moins éloignés de la langue primitive. L'idiome de la province d'Ararat, où résidait la cour, fut plus tard choisi pour devenir la langue écrite ; les autres idiomes restèrent de simples patois provinciaux qu'on retrouve encore de nos jours sur bien des points.

« L'arménien est un dialecte du groupe iranien qui s'est formé parallèlement au zend et au perse. Aucun monument ne nous en fait jusqu'ici connaître la forme ancienne, que l'on ne parvient à restituer que théoriquement (2). » Cette langue est, en notable partie, composée de racines indo-européennes et de quelques éléments sémites provenant du contact perpétuel qu'eurent les descendants de Haïg avec les populations araméennes du sud de l'Arménie (3). Il est certain que les Arméniens n'apportèrent pas dans leur migration la connaissance de l'écriture et qu'ils quittèrent la Cappadoce et la Phrygie avant l'invention des lettres grecques, car, dès l'origine, ils employèrent pour fixer leurs expressions les lettres assyriennes, persanes, grecques et syriennes (4). S'ils eussent connu un alphabet avant leurs migrations, même si cet alphabet n'eût pas répondu complètement aux exigences de leur langue, ils l'eussent adopté en lui faisant subir des modifications. Cependant on raconte qu'au temps d'Arsace (150 avant J.-C.), les

1. Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, t. I, p. 387.
2. Neumann, *Zeitschrift für die Kunde des Morg.*, I, p. 282.
3. E. Renan, *Orig. des langues sémitiques*, I, ch. II, p. 52.
4. Agathange, *Hist. de Tiridate*. — Moïse de Khorène, *Hist. de l'Arménie*, III, 4, 52. — Lazare de Pharbe, *Hist. Arm.* — Diod. de Sic., XIX, 23. — Polyen, IV, VIII.



Imp. Monrocq, Paris.

Osséthes ou Irons. — Arméniens. — Kourdes. — Grecs. — Talich et Ghilani.

Arméniens avaient un système graphique spécial qui leur appartenait en propre, mais cette assertion n'est basée que sur le témoignage d'un seul auteur (1). Quoi qu'il en soit, il est certain que dans leur exode les Arméniens emportèrent un langage apparenté au sanscrit et au grec, et que ce nouvel élément, introduit dans l'Asie antérieure, modifie notamment l'état intellectuel de cette partie du monde.

Non loin de l'Arménie, dans les montagnes situées au sud de l'Ararat, entre le lac d'Ourmiah et celui de Van (2), vivaient au temps des rois assyriens des tribus touraniennes (3) apparentées avec la plus ancienne population de la Médie et, par suite, à celles de la Chaldée et du Naïri, mais, dès l'époque des invasions scythes, en même temps que nous voyons les Arméniens s'avancer vers l'Orient, nous reconnaissons la présence de nouvelles races dans ces montagnes.

Les Kourdes (4), Gordiani (5) ou Καρδουχοί (6), semblent avoir envahi ces pays vers le VII[e] siècle (7). Leur occupation du Kourdistan n'a laissé aucune trace dans l'histoire, mais elle doit être placée vers l'époque où l'élément iranien pénétra dans le Caucase, moment où les Irons ou Ossèthes des temps modernes traversèrent l'Arménie pour se rendre dans le bassin du Cyrus.

Les Kourdes s'appelaient eux-mêmes Mares, nom que nous retrouvons dans Hérodote (8) et dans Moïse de Kho-

1. Philostrate, *Vie d'Apollon. de Tyane*, II, 2.

2. Ces montagnes ne forment pas une grande chaîne, mais bien une série de rameaux sans direction générale. Morz dagh, Ouarak dagh, Ordoz dagh, Kotour dagh, Kuriki dagh, Modor dagh, Ardjeroch dagh, etc...

3. Biainas, Khoubouskia, Bikni, Manna, Babilous, Parsouas, Mousri, etc...

4. Nom moderne qui nous vient de l'assyrien *kurdou* par le grec Κύρτιοι, Καρδουχοι.

5. Du grec Γορδυηνοί.

6. Xénophon, *Anab.*, III, v. 15.

7. « Les habitants des mêmes portions de l'Arménie qui ont gardé jusqu'à nos jours le nom de Kurdes, ont été aryanisés depuis bien des siècles, par des couches de migrations successives. et il semble qu'ils l'étaient déjà au temps de Xénophon. Mais antérieurement et jusqu'aux dernières conquêtes des rois d'Assyrie, les monuments cunéiformes nous montrent leur pays exclusivement occupé par des tribus touraniennes. » (Fr. Lenormant, *Magie*, p. 285.)

8. Hérodote, III, 94 : « Les Moschiens, les Tibaréniens, les Macrones, les Mossynœques et les Mares payaient 300 talents ; ils formaient le XIX[e] département (satrapie) de l'Empire perse. »

rène (1). Ils semblent avoir, pendant longtemps, conservé avec les Mèdes d'étroites relations (2).

Leur langue, par sa structure, est essentiellement iranienne; leur vocabulaire s'est enrichi successivement de mots tatares, arabes, turcs, syriens et russes, mais l'essence de leur langue est aryenne. Ils ne possédaient pas, avant leurs migrations, de caractères alphabétiques nationaux; plus tard ils ont adopté les lettres musulmanes (3).

Suivant les annales géorgiennes, les Ossèthes ne seraient que d'anciens prisonniers que le roi des Khazars (Scythes) (4) aurait faits dans la Géorgie arménienne, lors de la première expédition de ces peuples en Asie (5). Comme on le voit, les souvenirs géorgiens concordent avec les faits réels; mais, par suite de l'ignorance des écrivains (Wakhtang) (6) des faits qui s'étaient passés dans la haute antiquité, ces traditions sont quelque peu défigurées.

Il n'en est pas moins certain que les Irons de race aryenne apparentés aux Kourdes, traversèrent l'Arménie vers 650 avant J.-C. et pénétrèrent dans le Caucase (7). Ont-ils été poussés ou amenés par les Scythes? Sont-ils venus de leur plein gré (8)? Il serait difficile d'élucider cette question, mais leur présence au Caucase ne s'explique pas moins par une migration partie des plateaux de l'Iran, et qui après avoir traversé le petit Caucase vint se terminer dans la grande chaîne, près du Kazbek et des portes du Dariall.

1. Mari, province de la Persarménie. (*Géogr. attrib.* à Moïse de Khorène. Saint-Martin, *Mém. s. l'Arm.*, t. II, p. 363.)

2. Potocki, *Voyage dans les step. d'Astrakan et du Caucase*, t. I, p. 102.

3. A. Jaba, *Recueil de récits kourdes*, Saint-Pétesbourg, 1860.

4. Les invasions des Khazars en Géorgie, dans le moyen âge, effacèrent le souvenir des Scythes, et toutes les incursions anciennes ou modernes leur furent attribuées par les chroniqueurs géorgiens.

5. Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. II, p. 189.

6. La Chronique géorgienne attribuée au roi Wakhtang VI, ainsi que la plupart des livres géorgiens, date du XVIIIe siècle. (M. Brosset, *Introd. à l'hist. de la Géorgie*, p. XI).

7. A. H. Sayce, *Cun. inscr. of Van*, p. 409.

8. On trouve de nos jours des Kourdes vivant dans les montagnes près du Goktchaï et des sources de la Koura, c'est-à-dire en vue des montagnes (massif du Kazbek) habitées par les Ossèthes.

« La langue des Ossèthes est un idiome rentrant dans le groupe iranien ; elle est divisée en plusieurs dialectes malgré le peu d'étendue actuelle de son territoire (1) », mais elle s'est imprégnée de mots étrangers et s'éloigne aujourd'hui de plus en plus des dialectes de la Haute Médie, dont elle est proche parente (2).

Les tribus iraniennes du Kourdistan et du Caucase n'ont pas été oubliées dans le *Vendidâd-sade*, car nous voyons des branches de ces races venir se fixer dans les pays situés sur les côtes de la mer Caspienne, ou les traverser sur l'espace compris entre Astrabad et Bakou. Le Tabaristân et le Djourdjân reçoivent aussi des peuples iraniens et, aujourd'hui encore, nous constatons la présence de ces races dans le Ghilân et le Linkorân (3).

Il serait difficile de préciser l'époque des migrations dont nous venons de parler (Arméniens, Kourdes, Ossèthes, Talych) ; elles embrassèrent bien certainement plusieurs siècles, mais il semble que le trouble qui survint dans l'Asie antérieure pendant et après l'invasion des Scythes, dut singulièrement favoriser les mouvements des peuples qui surent éviter le désastre des Sémites et se tenir en dehors des événements. A cette époque, les Aryens d'Asie Mineure étaient encore sans puissance. Ils guerroyaient contre les races touraniennes et sémitiques, ennemies des Cimmériens et des Scythes. Il est assez naturel qu'elles aient pu conserver leur force ; elles s'agrandirent même bien certainement aux dépens des peuples vaincus.

L'arrivée des Aryens dans le Caucase, l'Arménie et le Kourdistan, se fit lentement et sans grandes révolutions, mais elle fut durable et, de nos jours encore, on peut en suivre les diverses phases par les traces que laissèrent ces peuples (Pl. IX).

C'est au moment où l'Asie antérieure était sous le coup des invasions aryennes qu'apparurent les Cimmériens et les Scythes.

« Voici, un peuple vient du pays du nord, s'écrie Jérémie (4), une grande nation se met en mouvement des extrémités de la terre,

1. Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, t. I, p. 388.
2. J. de Morgan, *Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*, chapitre : *les Ossèthes*.
3. G. Radde, *Talysch und seine Bewöhner*.
4. *Jérémie*, VI, 22, 26.

— ils portent l'arc et le javelot, — ils sont cruels et sans miséricorde, — leur voix a le mugissement de la mer ; — ils montent sur des chevaux — armés eux-mêmes comme un homme de guerre. »

Les Cimmériens arrivèrent les premiers, débouchant par la vallée de l'Aragwi dans les plaines de la Koura, tandis que les Scythes, dont ils fuyaient le contact, longeaient les pentes septentrionales du Caucase, cherchant un chemin au travers des montagnes.

Les hordes cimmériennes qui attaquaient par l'ouest l'Asie antérieure laissèrent bien plus de traces dans l'histoire que celles dont l'invasion se fit par le Dariall. Elles envahirent des pays ayant déjà leur histoire, tandis que celles de l'Orient ne rencontrèrent que des tribus touraniennes encore sauvages.

Les rois d'Assyrie ne crurent pas toutefois devoir négliger la puissance de ces nouveaux conquérants. Vers 650 avant J.-C., Ashshour-bani-pal envoyait une armée contre les Cimmériens (1), « qui n'avaient pas eu crainte de ses pères (2) », mais déjà à cette époque les Scythes étaient en Asie.

Certains chronographes (3) placent vers 784 avant J.-C. la première apparition des Cimmériens dans l'Asie Mineure. Mais de ces témoignages, qui ne concernent que les invasions par le Bosphore, il est impossible de déduire l'époque de celles qui eurent lieu par l'Orient. Ce qui est certain, c'est que vers le commencement du VIIe siècle ils occupaient les environs de Sinope, car la première colonie milésienne qui y fut établie fut détruite par les Cimmériens presqu'aussitôt qu'elle fut fondée; cependant, entre l'époque de sa

1. « Assour-bani-pal... envoya à Gygès des soldats, mais ce fut pour le subjuguer après avoir vaincu les Cimmériens. » (Fr. Lenormant, *Hist. anc. Or.*, 9e éd., t. IV, p. 345.)

2. Orose, *Hist.*, I, 21.

3. Les Cimmériens avaient cependant été battus vers 678 av. J.-C. par Asarhaddon « Teouschpa de Gimiraï, nomade dont le lieu est lointain, dans le pays de 'Houbouschna, avec toute son armée je l'ai abattu par les armes. J'ai foulé aux pieds la nuque des peuples de 'Hilakki et de Douha, habitants des montagnes boisées voisines du pays de Tabal... » (Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, p. 340.) Les Cimmériens étaient alors dans la partie orientale de la Cappadoce située au nord de la Cilicie (Hilakkou).

fondation (1) et celle de sa ruine (2), elle avait déjà eu le temps d'essaimer Trapezonte (3).

Il semble certain que les tribus cimmériennes de Sinope venaient de Lydie et des rives de la Méditerranée, tandis que celles du Caucase, qui précédèrent de quelques années seulement l'arrivée des Scythes, furent confondues avec eux. C'est probablement pour cette raison que les documents antiques ne mentionnent que les Sakes, dont la puissance était bien plus redoutable que celle des Cimmériens.

Ashshour-bani-pal, qui déjà avait lutté contre les Cimmériens, rencontra dans la Sacassène, vers 660 av. J.-C., les tribus scythes qui venaient de la Transoxiane et les défit (4). Il est à croire que cette branche des Scythes, arrêtée par les rois d'Ashshour, se tint en repos pendant quelques années, et qu'elle attendit dans la Sacassène les renforts qui devaient lui arriver du nord, car vers 637 av. J.-C., les hordes venues de la steppe traversaient probablement la passe de Derbent et, trois ans plus tard, vers 634, le flot scythe s'abattait sur l'Assyrie.

Dès 665 av. J.-C., Ashshour-bani-pal, qui venait de refouler pour un instant les hordes scythes, était appelé en Lydie par Gygès contre les Cimmériens de l'Occident (5). Mais Ninive avait bien d'autres préoccupations que celle d'aller porter un secours efficace aux tribus aryennes de l'ouest.

Les Mèdes, devenus puissants, étaient un grand danger pour l'Assyrie, et Cyaxare, vainqueur des armées d'Ashshour, assiégeait Ninive quand les Scythes vinrent le détourner de ses projets (6).

Le flot dévastateur de « Gog » et de « Magog » passa comme

1. Sinope fut fondée par les Milésiens, probablement vers 780 av. J.-C. (G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 153.)

2. La date de la destruction de Sinope par les Cimmériens est incertaine.

3. Après l'expulsion des Cimmériens, Sinope fut reconstruite par les Milésiens vers 630 av. J.-C. (G. Rawlinson, *op. cit.*, 153. — Fr. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 1re partie, p. 387.)

4. Schrader, *Keilinschrift. und Geschichtsforsennung.*, p. 159, note. — Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*, p. 247.

5. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 278.

6. Hérodote, I, 103.

un tourbillon, détruisant tout sur son passage, et vers 631 av. J.-C., la Palestine était livrée au pillage. C'est quelques années auparavant que Jérémie écrivait, sous l'impression que lui inspirait l'approche des barbares du nord; car grâce aux relations constantes des peuples de l'Asie antérieure à cette époque, les Hébreux pouvaient suivre toutes les phases de l'orage qui s'apprêtait à fondre sur eux.

Le Caucase et les pays arméniens furent dévastés. « Fils de l'homme, s'écrie Ézéchiel (1), tourne ta face vers Gôg du pays de Mâgôg (2), prince de Rosch, de Meschech et de Toubâl, et prophétise contre lui. » Les Scythes étaient devenus les maîtres de toute l'Asie antérieure, comme nous le fait savoir le prophète par son récit (3) de la ruine des peuples touraniens du nord : « Là sont Meschech et Toubâl, et leurs sépultures sont autour d'eux... car ils étaient la terreur des héros dans le pays des vivants (4). »

Nous n'avons pas à suivre les hortes scythes dans leur marche vers l'Égypte, il nous suffit de constater que le Caucase fut envahi et dévasté. Les blancs Allophyles qui, jusque-là, se confiaient dans leur rempart du nord et n'avaient eu à combattre que des ennemis venant du sud, se trouvèrent tout à coup envahis par les Cimmériens et les Scythes, qui débouchèrent vers le milieu de leur pays. Les Scythes s'arrêtèrent dans les plaines de la Sacassène (5), favorables à leur innombrable cavalerie, et y fondèrent un État, mais un nouvel élan fut donné aux hordes envahissantes par l'arrivée des tribus du nord, et l'Asie antérieure fut dévastée pendant vingt-huit ans (6).

Il est certain que les blancs Allophyles cherchèrent à résister au flot envahisseur; peut-être même parvinrent-ils à se maintenir

1. *Ezéchiel*, XXXVIII.

2. Magog comprenait pour les Hébreux tous les pays habités par les Scythes et par les blancs Allophyles (Josèphe, *Antiq. Jud.*, I, 61. — Saint Jérome, *Quae est hebr. in Gen.*, X, 2. — *Comment. in Ezech.*, XXXVIII, 2. — Isidore de Séville, IX, 2, 27. — Zonar., *Annal*, I, 5.)

3. *Ezéchiel*, XXXII, 26, 27.

4. *Ezéchiel*, XXXII, 17, 30.

5. Saccasné, Gôgarênê (Strab., XI); Magog, Koukar, Koukarkh (des hist., armén.).

6. Hérodote, I, 104.

et à sauver leur indépendance tant que l'empire d'Assyrie tint en échec les Scythes de Sacassène, mais, dès que les renforts du nord furent arrivés, quand Cyaxare eut porté à Ninive le coup terrible qui l'amena avec son armée devant la ville, les barbares du nord ne connurent plus de barrières et tous les peuples se courbèrent sous leur joug.

L'occupation de l'Asie antérieure par les Scythes fut, selon Hérodote, de vingt-huit ans; celle du Caucase dura bien certainement plus longtemps, et cependant nous ne retrouvons plus aujourd'hui de traces de ces invasions. Toutefois, on doit peut-être attribuer aux Scythes l'existence de quelques tribus du Daghestan dont l'origine est encore inconnue. Ce pays était sur la route suivie par l'invasion; il était d'une importance stratégique de premier ordre et comme les Scythes comptaient retourner en Europe (1), il est probable qu'ils laissèrent une partie des leurs, entre Derbend et Bakou, pour protéger leur retraite.

1. Hérodote, IV, 1.

CHAPITRE VII

ÉPOQUE PERSE

I. — CYRUS ET DARIUS (de 558 à 486 av. J.-C.).

Nous venons d'examiner les révolutions qui se passèrent dans l'Asie antérieure pendant le VIIIe et le VIIe siècle. Nous avons vu que sous les coups répétés des Aryens, des Mèdes, des Arméniens, des Cimmériens et des Scythes, l'Asie a été dévastée, que les empires se sont écroulés et que lors de l'expulsion par Cyaxare (1), vers 600 avant J.-C. (2), des dernières tribus scythes, l'Asie antérieure était encore terrifiée par les ravages des barbares, toutes transactions commerciales étaient arrêtées et les tribus diverses, occupées à panser leur blessures, ne songeaient plus à guerroyer les unes contre les autres.

A la faveur de ce désarroi des peuplades touraniennes, les Arméniens aryens s'avancèrent jusqu'à l'Ararat et peut-être même dans la vallée de l'Araxe.

L'empire assyrien avait été presque détruit (3) et remplacé par celui des Mèdes, Babylone n'était plus qu'un monceau de

1. Hérodote, I, 106.

2. Larcher admet la date de 613 av. J.-C. pour l'expulsion des Scythes d'Asie. Pour Volney, c'est en 598 que se passèrent ces événements.

3. Ninive fut détruite à cette époque ; le nouveau roi Ashshour-edil-ilâni fit reconstruire sur les ruines du palais d'Ashshour-bani-pal une nouvelle demeure, mais ce palais ne fut qu'une chaumière en comparaison de l'ancien (Layard, *Niniveh and Babylon*, p. 655). « Cette misère et cette grossièreté portent l'empreinte de la hâte avec laquelle on a voulu refaire une habitation telle quelle pour le roi au lendemain d'un grand désastre. La comparaison du palais si pauvre et si modeste d'Assour-edil-ilani et de la splendeur de celui de son père a plus d'éloquence que toute réflexion pour peindre le changement qui s'était opéré dans la situation de la monarchie assyrienne ; on y voit l'attestation d'une décadence irrémédiable. (F. Lenormant, *Orig. de l'hist.*, t. II, 1re partie, p. 446.)

ruines (1) et le reste de l'Asie antérieure était livré à l'anarchie.

En 558 avant J.-C. (2), « l'empire mède tombe, mais ce n'est qu'un changement de dynastie, plutôt qu'une conquête étrangère; Astyagès et ses prédécesseurs avaient été rois des Mèdes et des Perses; Kyros et ses successeurs furent rois des Perses et des Mèdes (3). » Ainsi, ni les rois des Mèdes, ni ceux de l'Assyrie mourante ne pouvaient alors inquiéter les débris touraniens du nord, pendant les années qui s'écoulèrent entre l'expulsion des Scythes et les conquêtes de Cyrus ; les Arméniens furent les seuls ennemis dangereux pour les blancs Allophyles.

En 558 av. J.-C., avec l'avènement de Cræsus, le royaume de Lydie prenait une extension considérable. Toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, sauf la Lycie et la Cilicie, était réduite en provinces lydiennes et l'empire des Mermnades menaçait déjà l'Asie antérieure (4), lorsque vers l'Orient s'éleva un puissant rival de Cræsus (5).

L'empire mède était tombé, Cyrus, en étendant ses conquêtes, rencontra les Lydiens dans la Cappadoce, défit Cræsus et s'empara de Sardes (554 av. J.-C.) (6). Dès lors, l'Asie antérieure appartint aux Perses, qui firent rapidement la conquête des diverses provinces (7).

Les limites de l'empire de Cyrus s'étendirent au loin vers l'est

1. Les fouilles de Babylone ont prouvé que cette ville fut détruite de fond en comble par les Scythes. (G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 485.)

2. G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 87.

3. G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Or.*, 4e édit., p. 565.

4. « Cræsus, fils d'Alyates, réduit l'Ionie, l'Æolie, et les Grecs doriens, fait la conquête de toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, sauf la Lycie et la Cilicie ; alarmé par les succès de Cyrus, il fait alliance avec Sparte, l'Égypte et Babylone (555. av. J.-C.), envahit la Cappadoce, où il rencontre les troupes perses. » (G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 37.)

5. Trois ans (549 à 546 av. J.-C.) suffirent à Cyrus pour faire la conquête de l'Arménie et de toute l'Asie Mineure. (G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Or.*, p. 564-569.)

6. Hérodote, I, 84. — Xénophon, *Cyrop.*, VIII, II, 1-13. — Polyaenus (d'ap. Ctésias) *Strateg.*, VII, VI, 10.

7. Soumission des Grecs d'Asie (553. av. J.-C.), conquêtes de l'Hyrcanie, de la Parthie, de la Bactriane, du pays des Saces (Scythes), de la Sogdiane, etc. (de 553 à 540 av. J.-C.), prise de Babylone (539 à 538 av. J.-C.).

et Babylone elle-même tomba, entraînant avec elle dans sa chute le pouvoir des Sémites, et seul qui, dès les origines, eût dominé en maître absolu dans cette partie du monde.

Arrivé à l'apogée de la puissance, Cyrus voulut encore reculer ses frontières vers l'Orient, et c'est en attaquant les Massagètes que, selon Hérodote, il trouva la mort (1). Il est certain que les peuples de l'Arménie et du Caucase n'eurent guère à souffrir de la domination de Cyrus, dont la vie entière se passa en expéditions à ses frontières et en Babylonie. Il fonda un vaste empire, mais les courtes années de sa vie furent employées à le créer et non pas à l'organiser (2).

Un fait important pour le Caucase prit cependant place à cette époque. Cyrus professait certainement la doctrine de Zoroastre (3) et peut-être est-ce vers ce moment que ce culte fit son apparition à Bakou, où il fut en vigueur pendant plus de deux mille cinq cents ans (4).

Un autre progrès résulta aussi, pour les peuples de l'Asie antérieure, de l'expédition de Cyrus contre Sardes. « C'est des rois lydiens qu'ils venaient de détrôner, que les Perses achéménides prirent le modèle de leurs dariques. Au reste, l'usage de la monnaie (5) ne se propagea que fort imparfaitement dans les provinces intérieures de l'empire. Tant que régnèrent les Achéménides, la monnaie fut surtout répandue parmi les contrées soumises

1. Hérodote, I, 214. — (538 av. J.-C.)

2. Cyrus ne régna que onze ans. (549 à 538 av. J.-C.)

3. G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Or.*, 4e éd., p. 496. — G. Rawlinson, *Herodotus*, I, 214 ; IV, 341.

4. On voit encore à Bakou un temple du feu, où, il y a quelques années, vivait un prêtre mazdéen. Depuis l'établissement des industries du naphte, le temple s'est trouvé compris dans l'enceinte d'une usine, et le dernier prêtre a été assassiné par des ouvriers tatares.

5. Les plus anciennes monnaies connues sont celles de Lydie ; elles semblent appartenir au VIIIe siècle av. J.-C. Cyrus en faisant la conquête des pays grecs d'Asie, au VIIe siècle av. J.-C., aurait donc trouvé une organisation monétaire complète. « Πρῶτοι δὲ ανθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου κοψάμενοι ἐχρήσαντο. » (Hérodote, I, 94.) — Lydiens, Xenoph. de Colophon (ap. Jull. Poll., IX, 83). — Cf. Fr. Lenormant, *Monnaies et médailles*, p. 20. Id., *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, p. 125. — Barclay Head, *Numismatic chronicle*, new ser., t. XV, p. 251 et sq. — Id., *Hist. numm. Greek numm.*, p. 544. *Lydia.* — G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 709, note B. *On the invention of coining.*

à leur sceptre (1), dans celles qui entretenaient avec les Grecs des rapports journaliers (2). Dans les provinces les plus reculées au milieu des terres, l'emploi du numéraire monnayé s'était très peu naturalisé, et la masse principale des métaux servant aux échanges circulait toujours au poids, à l'état brut, comme du temps des empires les plus anciens de Ninive et de Babylone (3) ». « C'est en grande partie pour les services gouvernementaux, particulièrement pour la destination spéciale de la solde militaire, qu'ont été frappées les monnaies royales des Achéménides; l'or pour l'armée de terre, l'argent pour la flotte. » « Car chacun des deux métaux était affecté d'une manière spéciale au service de l'armée et de la marine, composées presqu'entièrement de mercenaires ou de simples vassaux dont il fallait s'assurer la fidélité par de gros gages (4). »

Bien que la monnaie eût été peu répandue dans les provinces centrales de l'empire, il est certain que dès qu'elles furent connues, les dariques ont été employées comme bijoux (5). Mais les tombes de l'Arménie et du Caucase ne renferment pas de monnaies (6); leur époque est donc antérieure à l'usage des dariques et par conséquent doit être reportée pour les sépultures les moins anciennes aux derniers temps de la puissance assyrienne.

1. L'Arménie faisait partie de l'empire perse, et se trouvait sur le passage des armées qui se rendaient dans la partie occidentale de l'Asie Mineure. Les soldats perses laissèrent bien certainement un grand nombre de monnaies dans les pays de l'Ararat. Il n'est pas rare d'en trouver aujourd'hui aux environs de Tébriz, de Van et d'Erzeroum.

2. Les colonies grecques du Pont étaient déjà fondées depuis plusieurs siècles à l'époque de Cyrus; par l'intermédiaire de ces commerçants, la monnaie dut rapidement se répandre en Transcaucasie.

3. Fr. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, Proleg., p. 110 et sq.

4. Fr. Lenormant, *ibid.*, p. 137.

5. A cette époque, le commerce transportait dans toutes les parties de l'Asie antérieure les perles de verre, l'ambre et la cornaline, que nous rencontrons si communément dans tous les tombeaux. et la monnaie, dès qu'elle exista, dut prendre les mêmes voies et être employée comme bijoux avant de servir aux échanges. Ce fait se retrouve de nos jours chez toutes les peuplades sauvages qui entrent en rapports directs ou indirects avec les Européens. (Cf. J. de Morgan, *Negritos de la presqu'île malaise*. Journ. *L'homme*, 2e année, n° 19, fig. 123.)

6. Les tombes du petit Caucase qui renferment des monnaies portent presque toujours des croix ornées d'inscriptions géorgiennes ou arméniennes; elles appartiennent au moyen âge.

J'ai déjà signalé dans mon *Mémoire sur les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*, ce fait singulier que l'usage d'ensevelir les morts semble s'être arrêté dans ces pays à la fin de la période assyrienne (1). Le manque absolu de tombeaux dans les temps postérieurs jusqu'au christianisme (2) peut être attribué à l'introduction de la religion mazdéenne (3) dans les régions du petit Caucase. Le manque absolu de monnaies dans les sépultures et l'absence de tombeaux ou de traces d'incinération pendant les siècles qui suivirent l'usage des monuments funéraires sont d'importantes raisons en faveur de mon hypothèse (4).

Les mouvements politiques et les révolutions de palais qui eurent lieu en Médie après la mort de Cyrus (5) ne furent pas de nature à modifier l'état social des peuples du Caucase et de l'Arménie; d'ailleurs, nous manquons absolument de documents sur cette époque.

« Les révolutions qui s'étaient succédé en Perse et en Médie avaient ébranlé la puissance de l'empire, qui n'était, comme celui des Assyriens et des Égyptiens, qu'un assemblage hasardeux de provinces administrées par des gouverneurs à demi indépendants, de royaumes vassaux, de villes et de tribus mal soumises. Tout prétexte était bon pour ces sujets impatients du maître, et dès les premiers bruits la révolte éclata sur tous les points à la fois (6). » L'Arménie et peut-être les peuples du Caucase avaient fait partie de la révolte. Ils se rangèrent du côté de Pirrouvastris (Phraortès II)

1. IXe ou VIIIe siècle av. J.-C.

2. Ce fait n'est vrai que pour la petite chaîne, dans le grand Caucase; la coutume de l'ensevelissement semble s'être conservée jusqu'à nos jours sans interruption.

3. La Perse renferme encore 8,000 Guèbres (E. Reclus, *l'Asie antérieure*, p. 214). On sait que les mazdéens ont des pratiques spéciales pour l'ensevelissement des cadavres (*Tour du monde*, 1866, I, p. 220), coutumes qui des siècles plus tard ne laissent pas de traces.

4. A Télovan, près de Tiflis, des monnaies grecques et romaines ont été rencontrées dans des tombeaux.

5. « La révolte du Pseudo-Smerdis n'était pas seulement la rébellion d'un conspirateur, ce fut une tentative faite pour restaurer la puissance des Mèdes dont les Mages selon Hérodote (I, 101), n'étaient qu'une tribu. Le masque devait être jeté une fois la puissance anti-perse bien établie. Le Mage renversa les autels du feu. » (J. Oppert., *Le peup. et la lang. des Mèdes*, p. 167.)

6. G. Maspero, *Hist. anc. des peup. de l'Or.*, 4e édit., p. 608.


Scythes révoltés
Mæotiens
MER D'AZOV
Palus Mæotis
MER NOIRE
Pontus Euxinus
MER CASPIENNE
Mare Caspium
Mozdok
Derbent
Batoum
Trebizonde
XIII
XVIII
L. de Van
IX
X
VIII
Bagdad
MER MÉDITERRANÉE
Nostrum mare
Arabia

Imp Monrocq,

qui s'était fait proclamer roi en Médie. Darius envoya dans les pays de l'Ararat Dadarsès son général, pour pacifier le pays, et, malgré une résistance très vive de la part des tribus révoltées, le calme fut rétabli.

En dehors des ambitions nationales, des intérêts personnels des rois d'Arménie, les Aryens de l'Ararat avaient à craindre de la part des Perses une propagande religieuse à main armée, analogue à celle des souverains de Ninive. Leurs croyances n'étaient bien certainement pas celles des Iraniens, Phrygiens d'origine; ils avaien un panthéon apparenté à celui des Grecs : ils résistèrent à la domination perse (1).

Darius lui-même raconte, dans l'inscription de Behistoun, la pacification de l'Arménie. « Et Darius, le roi, dit : Un Arménien nommé Dadarsès, mon serviteur, je l'envoyai en Arménie, je lui parlai ainsi : « Marche, l'armée des rebelles qui ne se disent pas « les miens, tue ceux-là ! » Puis Dadarsès marcha; quand il arriva en Arménie, les rebelles se massèrent et marchèrent contre Dadarsès pour livrer une bataille. Puis Dadarsès livra la bataille avec eux. Il y a une forteresse nommée Zuza en Arménie, là, Ormazd fut mon soutien; par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'armée des rebelles. Ce fut le huitième jour du mois Thuravashara (mai-juin 519), lorsqu'ils livrèrent ainsi la bataille (2). »

Une seconde rencontre eut lieu près de la ville nommée Tigra,

1. Dès leur arrivée en contact avec les Sémites d'Assyrie, les Arméniens adoptèrent quelques-uns des dieux de leurs voisins du sud. Le dieu Parschimnia était d'origine assyrienne, Moïse de Khorène le nomme Parchamin; Anania de Schirag l'appelle Parcham l'Assyrien (V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. I, p. 167, note 2,). La statue de ce dieu fut transportée de Mésopotamie par Tigrane II, fils d'Ardaschès, et placée à Tortan (Moïse de Khorène, II, 14). Dans le bourg d'Erez était la statue d'or de la déesse Anahid, célébrée chez les Arméniens et les Occidentaux (Plin., *Hist. nat.*, XXXIII, 24.); elle fit partie du butin pris par Marc-Aurèle sur les Parthes, et fut plus tard détruite par Tiridate (Agathange, *Hist. Tirid.*, CIX). Dans le village de Thil était la statue de la déesse Nanea, l'Artémis des Grecs (Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 13). Ce n'est que plus tard que les Arméniens acceptèrent la religion mazdéenne. Aramazd (Ahura-mazda du *Zend-Avesta*) ou Ormizd avait, chez les Arméniens, le nom de père de tous les dieux. (Agathange, *Vie de Tiridate*. — Moïse de Khorène, II, 53.)

2. *Inscript. de Behistoun*, trad. J. Oppert, dans *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 127 et suiv.

en Arménie (juin 519), puis une troisième dans le même mois, près d'une forteresse du nom d'Ethyama.

Il est à croire que les armes perses n'eurent pas, sous le commandement de Dadarsès, tout le succès sur lequel comptait le roi, ou que ce personnage lui devint suspect, car Darius le remplaça aussitôt par un général de race perse, nommé Omisès. Les Arméniens, de leur côté, semblent s'être avancés bien au-delà de leurs frontières, car c'est en Assyrie que le nouveau général les rencontra vers la fin de l'année 519 av. J.-C. Une bataille fut livrée près d'Izzit; puis, en mai 518, Omisès battit les révoltés dans un district nommé Antyarus. Ces campagnes du général de Darius avaient lieu pendant que le roi lui-même assiégeait Babylone, et, craignant de s'engager plus avant dans le pays, peut-être même ayant essuyé des revers, Omisès crut plus prudent d'attendre que le roi en personne vînt commander ses armées et pacifier le pays (1).

Ces campagnes des Perses contre les Arméniens sont les premières dans lesquelles nous voyons les descendants de Haïg entrer en lutte avec un grand empire ; et si nous en jugeons par l'inscription, ce sont les Perses qui repoussèrent leur invasion (2) et non les Arméniens qui eurent à refouler les armées d'Omisès.

Quand Darius eut pacifié son empire, il l'organisa en satrapies, et le détail qui nous est parvenu de ce vaste système administratif permet de nous rendre un compte exact de la situation politique des peuples de l'Asie antérieure.

Les Tibaréniens (3) et les Moschiens, jadis si puissants, étaient bien déchus de leur antique grandeur. Ce ne sont plus que de faibles tribus réfugiées dans les montagnes, morcelées et refoulées vers le Lazistan et le Caucase.

Les Colchiens, habitants de la vallée du Phase, ont moins souffert que leurs congénères des révolutions et des guerres qui, pendant dix siècles, dévastèrent l'Asie antérieure. Ils se main-

1. J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 175.
2. Les inscriptions de Behistoun (env. 520 av. J.-C.) sont les premiers documents positifs que nous ayons sur l'occupation des pays de l'Ararat par les Arméniens aryens.
3. Hérodote, III, 94 (XIX° satrapie).

tiennent encore dans une indépendance presqu'absolue. En Cappadoce, les blancs Allophyles ont été chassés. Il en est de même en Arménie, où les nouveaux venus de race phrygienne s'avancent graduellement vers le lac de Van. Ils auront bientôt occupé tout le territoire de l'Ourartou, qui, frappé à mort par Sargon, prolonge encore son agonie.

La XIII[e] satrapie de Darius comprenait alors « la Pactyice, l'Arménie, et les pays voisins jusqu'au Pont-Euxin (1). » Elle payait quatre cents talents. « Les peuples de Colchide se taxaient eux-mêmes pour lui (Darius) faire un présent, ainsi que leurs voisins jusqu'au mont Caucase, car tout leur pays jusqu'à cette montagne est soumis aux Perses; mais les nations qui habitent au nord du Caucase ne tiennent aucun compte d'eux. Ces peuples (ceux du sud) avaient coutume d'envoyer pour don gratuit, de cinq en cinq ans, cent jeunes garçons et autant de jeunes filles. Ce présent auquel ils s'étaient taxés eux-mêmes se faisait encore de mon temps (2). »

L'organisation du nouvel empire était plus complète que jamais administration n'avait été dans l'Asie antérieure. Aussi le commerce, reprenant confiance, ouvrit-il à nouveau les routes entre l'Europe et l'Orient. Mais pendant les siècles qui s'écoulèrent entre l'apogée de la puissance ninivite et la sage organisation de Darius, le commerce avait dû forcément quitter l'Asie pour lui préférer les grandes routes de la Scythie (3).

Bien que les Scythes eussent été depuis longtemps chassés de l'Asie antérieure, Darius crut devoir mettre son empire à l'abri de leurs attaques. Cyrus avait trouvé la mort dans la Transoxiane, en guerroyant contre les tribus massagètes, et les montagnes du nord du Caucase étaient encore habitées par des hordes scythes.

Craignant de tomber dans la même faute que Cyrus, connaissant, par ses guerres contre les Arméniens, toutes les difficultés d'une campagne dans les pays montagneux, Darius ne tenta pas

1. Hérodote, III, 93.
2. Hérodote, III, 97.
3. Les marchandises venant de l'Oural passaient par les portes du Caucase ou par les colonies grecques du Pont. Celles de l'Altaï suivirent l'antique route par Méched.

l'attaque des Scythes par l'Oxus ou le Caucase, mais, traversant le Bosphore et le Danube, il pénétra par l'ouest dans le vaste empire des nomades du nord (1).

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les détails de cette expédition, mais la direction qui fut suivie par les armées du roi des Perses montre clairement que Darius n'osa pas s'aventurer dans les gorges du Caucase et que les populations de ces montagnes, encore indépendantes, ne se seraient probablement pas prêtées à une semblable expédition. Pour entrer en Scythie, Darius eût été forcé de conquérir toute la Transcaucasie, il préféra diriger son attaque vers l'Occident et parcourir d'immenses distances. Cette crainte du roi des rois sauva de l'esclavage les Allophyles du Caucase.

II. — LES COLONIES GRECQUES DU PONT
(du VIIIe au VIe siècle av. J.-C.)

Pendant que dans l'Arménie, les rois de Van luttaient contre les Sémites pour la liberté touranienne, pendant que Cimmériens, Scythes et Aryens se ruaient sur les vieilles monarchies, que les Mèdes et les Perses se disputaient l'empire du monde, les Grecs qui, déjà plusieurs fois, avaient tenté d'établir des comptoirs sur les côtes du Pont-Euxin, arrivaient à s'y fixer, modestement, en négociants habiles dont le seul but était de nouer des relations commerciales et d'occuper les grands entrepôts des échanges entre l'Asie orientale et l'Europe.

Au VIIIe siècle, Milet était l'une des plus florissantes parmi les colonies ioniennes d'Asie Mineure et déjà, jouant le rôle de métropole, elle fondait des comptoirs sur le littoral des pays les plus commerçants. Mais les rois de Lydie prirent rapidement ombrage de leur nouvelle voisine et cherchèrent à la soumettre à leur sceptre.

Les attaques de Gygès (686 av. J.-C.), l'invasion des Cimmériens (env. 637 av. J.-C.) et les guerres incessantes que les Lydiens

1. Hérodote, IV, 97 et s.

firent aux Milésiens (637 à 620 av. J.-C.) rendirent pour les commerçants ioniens le négoce difficile; aussi l'expansion colonisatrice de Milet prit-elle, vers cette époque, une puissance considérable. Plus de trois cents comptoirs furent fondés; quelques-uns devinrent dans la suite des villes importantes.

Enfin Crésus s'emparant de toute l'Ionie (565 av. J.-C.) et Cyrus en détrônant le roi de Lydie (554 av. J.-C.) donnèrent à Milet des coups si terribles que la puissance de la métropole disparut au profit de ses colonies.

Tout le littoral du Pont-Euxin, depuis la Crimée jusqu'à Sinope, était couvert de comptoirs milésiens qui étaient déjà florissants lors des grandes révolutions en Asie. Mais les désastres de l'Ionie contribuèrent certainement pour une large part, à leur agrandissement. Panticapée, Theodosia, Chersonesos et beaucoup d'autres villes se fondèrent sur la côte voisine de la mer d'Azow. A l'embouchure du Tanaïs, un comptoir fut établi et prit le nom du fleuve.

Tanaïs était le grand marché de la Scythie, le grand port d'embarquement des blés, des laines, des métaux de l'Oural et des produits qui, par caravanes, venaient des extrémités orientales de l'Asie dans le monde grec et romain.

Mais cette ville, située à l'embouchure du fleuve, à l'ouest de la moderne Azow, était un poste avancé au milieu des nations scythes, à la limite de l'Europe et de l'Asie. Elle était exposée à toutes les attaques; aussi ne prit-elle pas le développement des colonies du Bosphore cimmérien qui, mieux protégées, renfermaient une population vraiment sédentaire.

La rive asiatique du Palus Mæotis était habitée par les Sindes, peuples scythes qui semblent avoir de bonne heure accepté l'influence grecque. Leur capitale, que nous ne connaissons que sous son nom grec, Gorgippie (1), était à demi peuplée de marchands venus de l'Asie Mineure et de l'Ionie. Il semble que c'est vers 380 av. J.-C. que cette ville reçut son plus ancien nom connu des temps modernes. Plus tard, pour Pline (2) et Arrien (3), elle devient l'ιέρός λιμήν.

1. De Koehne, *Mus. Kotchoubey*, t. I, p. 413.
2. Plin., *Hist. nat.*, VI, v.
3. Arrien, *Peripl. Pont. Eux.*

Le pays des Sindes (1), situé entre le Don et le Caucase, est une vaste steppe, pleine de lacs, de marais et de rivières aux eaux lentes. La pêche dans ces parages jouissait dans l'antiquité d'une réputation qui se trouve encore justifiée. Dans les bas-fonds, dans les lacs et les lagunes saumâtres de la côte, le poisson abonde et jadis, comme aujourd'hui, on y fabriquait des quantités énormes de conserves.

Dans la presqu'île de Taman se trouvait Phanagorie (2) (Φαναγόρουπόλις, Φαναγορία), fondée par les habitants de Teios, colonie milésienne de Bithynie, qui, fuyant la tyrannie des Perses, quittèrent leur ville sous la conduite de Phanagoras pour venir s'établir dans la presqu'île de Taman.

C'est vers 600 avant notre ère que Teios avait été fondée par les Milésiens ; c'est après la conquête perse, c'est-à-dire vers 500 av. J.-C., que les Teiens abordèrent en Scythie.

Phanagorie devint rapidement la ville commerciale la plus importante de ces régions. Située dans une presqu'île dont l'entrée était gardée par les Sindes, elle occupait une position très favorable, analogue à celle de Panticapée dans la Crimée, qui se prêtait au développement d'établissements stables, et mieux encore que Tanaïs elle pouvait servir d'entrepôt pour les marchandises d'importation et d'exportation.

Elle possédait un temple vénéré d'Aphrodite, déesse dont le culte a laissé tant de traces dans le Caucase (3). Dans les pays de l'Ararat, Aphrodite avait fait son apparition sous le nom de Saris (4), l'Istar des Assyriens (5), et nous la retrouvons, quelques siècles plus tard, adorée sous un nom grec dans les plaines de la Scythie (6). Il semblerait que le culte de cette divinité fût indigène dans le Caucase, car nous le trouvons répandu chez toutes ses

1. Hérodote, IV, 28. — Scylax, *Peripl.*, p. 75. — Plin., *Hist.*, *nat.*, VI, 5. — Dionys. Perieg., 681.

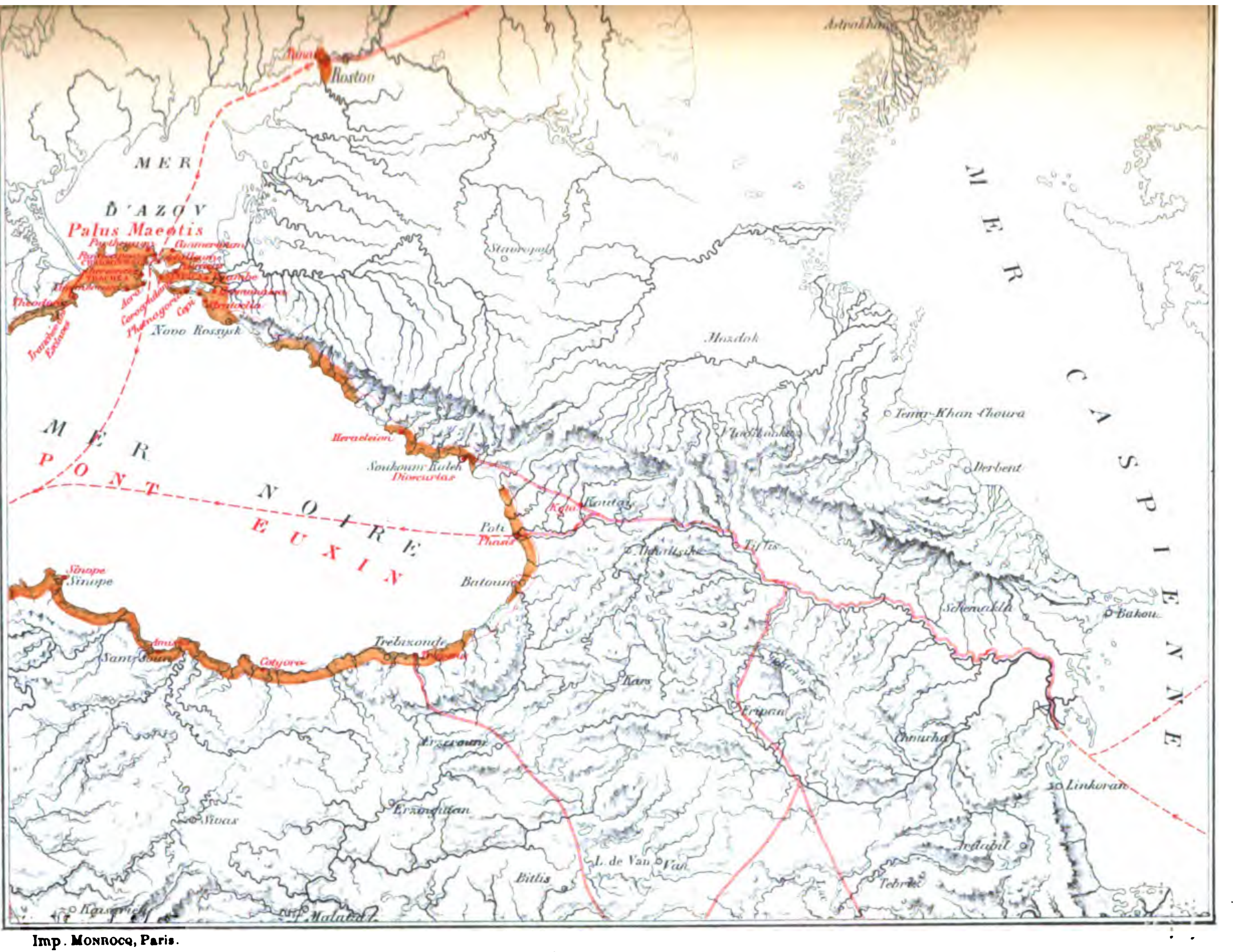
2. Strabon, XI, II, 8 et 10. — De Koehne, *Mus. Kotchoubey*, t. I, p. 391. — Barclay Head, *Hist. Numm. Greek Num.*, p. 422.

3. E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, p. 197.

4. A. H. Sayce, *Cun. inscr. of Van*, p. 413.

5. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II; *Essay*, I, 537.

6. Strab., XI, II, 10.



Imp. Monrocq, Paris.

tribus (1); toutefois, par suite des noms divers qu'elle porta, elle semble être d'origine étrangère (2).

La ville de Phanagoria ne s'éleva pas seule dans cette partie du Caucase. Un grand nombre de bourgs grecs ont laissé leur nom dans l'histoire : Apatouros, dont le nom vient probablement de celui d'Astarté Apatouros (3) (la trompeuse), vénérée par les Grecs du pays; Achilleion (4), colonie de Mitylène où se trouvait un temple d'Achille, était située au nord-ouest de Phanagorie; Stratoclia (5), village bâti au sud de cette ville; Kepoi (6) (de Cepi, les jardins), située près de ce dernier, et enfin la ville ionienne d'Hermonassa (7), fondée également au VII[e] siècle avant notre ère (8).

Toutes ces colonies étaient situées dans la presqu'île de Taman, au nord de la ville actuelle de Novorossisk. Cette presqu'île offrait un abri sûr contre les invasions par terre, et pouvait être facilement défendue du côté de la mer.

Au sud de Novorossik, la côte devient très escarpée, la grande chaîne du Caucase, très voisine du littoral, envoie ses rameaux élevés jusqu'à la côte, suite de falaises et de petites baies où se jettent à la mer les torrents des hautes montagnes. Aucun port

1. « Au Caucase, Koban a donné un grand nombre de pièces pouvant être rattachées au culte d'Istar.... Ne doit-on pas rattacher à ce culte les figurines humaines de certaines pendeloques de Kazbek et de Gori; puis ces petites statuettes découvertes en groupes ou isolées dans le Daghestan, la Digourie et ailleurs au Caucase. » (E. Chantre *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. II, p. 198.)

2. « En réalité, elle représentait le principe de la reproduction, la nature ou la terre, comme le principe de la génération et de la vie était personnifié dans le soleil. » (G. Rawlinson, *Herod.*, p. 538.) Les Phéniciens la nommaient Astarté (Cic., *Nat. deor.*, 3), Asteroth-Kornim (*Gen.*, XIV, 5), Venus Urania (Pausan., I, 14), Anaïtis en Perse et en Arménie, etc...

3. « On prétend... que Vénus, se voyant assaillie en ces lieux par les géants, aurait appelé Hercule à son aide, l'aurait caché au fond d'une caverne puis, donnant accès à chacun des géants l'un après l'autre, les aurait tous ainsi au fur et à mesure livrés par traîtrise (ἐξ ἀπάτης) aux coups d'Hercule. » (Strab., XI, II, 10.)

4. Strab., XI, II, 6.

5. De Koehne, *Mus. Kotchoubey*, t. I, p. 393.

6. Strab., XI, II, 10.

7. Strab., XI, II, 10.

8. Les colonies de la presqu'île de Taman semblent avoir formé jadis une union monétaire, si nous en jugeons par les médailles antiques des différentes villes qui présentent des types très voisins (De Koehne, *Mus. Kotchoubey*, t. I, p. 415).

naturel ne s'offre aux vaisseaux, seuls quelques villages, bâtis dans les anfractuosités des rochers, sont aujourd'hui les postes où des Cosaques gardent le littoral. Ces montagnes sont toutes couvertes de végétation; d'immenses forêts ou de simples sentiers permettent de pénétrer avec difficulté.

Quelques établissements grecs avaient été fondés pour le commerce avec les peuples de l'intérieur sur cette côte inhospitalière. Héracléion est l'un de ces comptoirs (1).

A mesure qu'on avance vers le sud, la côte est moins escarpée, les rivières ont formé des deltas plus ou moins larges où purent être construites des villes d'une certaine importance.

L'une de ces plaines basses, celle où se trouve la ville actuelle de Soukoum-kaleh, est, depuis Novorossik, la seule qui présente quelques avantages. La rade exposée au vent du sud et de l'ouest n'offre, il est vrai, que peu de sécurité aux vaisseaux, mais elle est placée entre les embouchures de deux grandes rivières (Kélaçour et Goumista) qui furent bien certainement les premiers chemins pour entrer dans la montagne.

La plaine de Soukoum est basse et humide, couverte d'une sorte de jungle où les arbres et les lianes épineuses enchevêtrées s'opposent à la circulation. La puissance de la végétation y est d'une force extraordinaire, les mimosas, l'eucalyptus et les palmiers y poussent aujourd'hui en pleine terre. Dans la montagne, les forêts sont impénétrables, dans quelques districts le buis s'y rencontre en abondance, bois, aujourd'hui bien dévastés, mais qui durent présenter jadis un aspect grandiose.

C'est dans la plaine de Soukoum, non loin de cette ville, que se trouvait autrefois la fameuse colonie milésienne de Dioscurias, fondée probablement sur l'emplacement d'une ville indigène plus ancienne. Strabon (2) place la colonie à l'embouchure du fleuve Charès, Pline (3) à celle de l'Anthenus. La réalité est qu'elle se trouvait entre les deux, près de Soukoum, où ses ruines ont été retrouvées à Iskourtché.

1. Ptol., III, vi, 4. — Plin., *H. nat.*, VI, v.
2. Strab., XI, ii, 18.
3. Pline, *H. nat.*, VI, v.

Les historiens placent la fondation de la Dioscurias des Grecs vers la même époque que celle de Panticapée, c'est-à-dire dans le courant du VII[e] siècle. Son commerce était considérable ; toutes les nations des pays abkhases, de nos jours, y apportaient leurs produits, dont les principaux sont encore ceux qu'ils exportent aujourd'hui, bois de constructions, chanvre, poix, miel, cire et sel. On y trouvait aussi des toiles réputées dans le monde antique.

Le marché de Dioscurias présentait une diversité de langage inconnue partout ailleurs ; cent interprètes y étaient, au temps de Strabon, employés à mettre les marchands romains en relations avec les indigènes.

Plus tard cette villes et ransporta, sous le nom de Sébastopolis, à l'emplacement de l'actuelle Soukoum. Mais sa première appellation se conserva jusqu'à nos jours dans Iskouriah et Isgour des Turcs, et Tzchoum des chroniqueurs arméniens.

Les possessions grecques de Dioscurias durent être très limitées, car la montagne, d'un accès difficile, était occupée par des peuples sauvages, fiers de leur indépendance. Et bien des siècles plus tard, alors que les Abkhases avaient subi l'influence de la civilisation depuis des milliers d'années, les Russes ne purent assurer leur autorité dans ces montagnes qu'en détruisant leurs habitants.

A partir de Soukoum-kaleh, les hauteurs s'éloignent de la côte, qui devient plate, marécageuse et malsaine, jusqu'aux environs du port moderne de Batoum ; l'Ingour et le Rion (Phase) se jettent à la mer au milieu de cette vaste plaine dont la fertilité n'a pas son égale en Europe.

C'est à côté de l'embouchure du Rion, près du lac Paleostrom, que fut fondée la ville de Phasis (1), sur la côte de l'antique Colchide célébrée par les Argonautes. A cette époque, les vaisseaux remontaient jusqu'à Kyta (2) (Koutaïs), la capitale de la Mingrélie, qui, bien certainement, existait dès la plus haute antiquité, mais dont parlent seulement les auteurs de notre ère.

Le commerce de la Colchide était alors considérable. Grâce à son climat privilégié, elle produisait des bois d'une admirable

1. Strab., XI, II, 2. — Pline, *H. nat.*, VI, IV.
2. Procope, *De bell. Goth.*, IV, 14. — Properce, *Eleg.*, I, 1. — Valer. Flacc., VI, v. 693 (Κυτάια).

qualité, des plantes textiles, et toutes les matières que l'agriculture peut fournir. Les rivières roulaient des paillettes d'or, les montagnes produisaient la laine, le mohair et donnaient aussi des métaux. Mais l'importance de Phasis ne venait pas seulement du commerce avec les pays immédiatement voisins. Cette ville était la tête de ligne des caravanes qui traversaient dans toute sa longueur la Transcaucasie et mettait en rapport l'Asie centrale et la Perse avec le monde grec et romain.

Partant de la côte du Pont-Euxin, les marchands remontaient le Phase en barques jusqu'à Kyta ; de là, avec des bêtes de somme, ils s'engageaient dans la vallée de la Kwirila, passaient le Souram, descendaient à Tiflis, d'où, sur des bateaux, ils gagnaient la mer Caspienne. Les produits des vallées de l'Araxe, de la Koura, du Mazandéran et de toutes les montagnes du nord pouvaient, non sans difficulté il est vrai, se rendre à Phasis, alors que les autres voies par l'Arménie étaient coupées par les Perses ou par les rois du Pont (Pl. XIII).

La route que je viens d'indiquer est celle que suit aujourd'hui la voie ferrée transcaucasienne, avec cette différence que vers l'orient elle se termine à Bakou, au lieu d'aboutir à l'embouchure des deux fleuves réunis, l'Araxe et la Koura, et que de l'autre, grâce à un tronçon nouvellement construit, elle prend son origine à Batoum, dont le port est l'un des moins mauvais de la côte orientale du Pont-Euxin. Bakou offre un abri sérieux pour les vaisseaux, et ses immenses exploitations de pétrole l'indiquaient comme tête de ligne. Au point de vue commercial, maritime et stratégique, ce port est heureusement choisi.

Au-delà de Batoum et du delta du Tchorok, la côte est encore escarpée, mais moins cependant que sur les rivages de l'Abkhasie. Elle se continue ainsi jusqu'à Sinope, laissant, çà et là, des terrains plats, bien arrosés, pour la construction des villes. C'est sur cette côte que se fondèrent successivement Sinope (750 av. J.-C. env.), puis ses propres comptoirs de Trapezus, Cytorus, Cerasus, Amisus et tant d'autres dont le nom ne nous est pas parvenu.

La ville de Thémiscyra (1) est d'une origine beaucoup plus

1. Aeschyl., *Prometh.*, v. 744.

ancienne: elle fut, dit-on, fondée par les Argonautes lors de leur expédition de Colchide. Cette origine fabuleuse ne peut être prise en considération autrement que comme preuve de la haute antiquité de cette ville, colonie d'un peuple grec inconnu aux âges les plus reculés de la présence des Aryens dans l'Asie antérieure.

Comme on le voit, les Grecs avaient choisi, en connaissance de cause, dès la haute antiquité, l'emplacement de leurs comptoirs. Ils avaient en cela fait preuve d'une science géographique très étendue.

Phanagoria et son groupe étaient la tête de ligne des caravanes de l'Oural et de l'Asie centrale par le nord de la mer Caspienne. Dioscurias desservait les montagnes de l'Abkhasie dans la seule partie riche de la chaîne. Phasis commandait aux caravanes venant de toute la Transcaucasie, du sud de la mer Caspienne et de l'Asie centrale. Trapezus recevait les marchandises du Lazistan et de l'Arménie. Elle formait, comme de nos jours, le point de départ des convois qui, du bassin de l'Euphrate et de l'Iran, se rendaient au Pont-Euxin, et *vice versa*.

A l'aide de ces quatre centres bien choisis, les marchands grecs s'étaient emparés du monopole du commerce oriental, et les Milésiens furent les premiers à comprendre cette vaste organisation commerciale.

Loin de chercher à faire des conquêtes, les Grecs se contentèrent autour de leurs villes de territoires restreints, de concessions où ils pouvaient trafiquer à leur aise avec des peuples qui, semble-t-il, conservèrent toujours de bonnes relations avec eux.

Il est certain qu'au début bien d'autres comptoirs durent être fondés, mais les seuls qui avaient leur raison d'être subsistèrent et devinrent peu à peu des centres considérables.

Il n'est pas douteux que les relations constantes qu'entretenaient les Grecs avec les peuples du Caucase, n'aient eu comme résultat de modifier sur bien des points les mœurs, la religion et peut-être même la nature ethnique des populations voisines de la côte. Mais cette influence s'exerça à des époques si reculées, qu'il serait bien difficile de retrouver aujourd'hui sa trace dans les nations qui, de nos jours, habitent les côtes orientales du Pont-Euxin. Toutefois, si l'anthropologie ne nous fournit pas de preuves de cette influence,

les découvertes archéologiques ne nous laissent aucun doute. L'art grec et ses procédés industriels s'avancèrent jusqu'au milieu de la grande chaîne (1).

III. — XERXÈS ET ARTAXERXÈS I[er] (de 486 à 425 av. J.-C)

Darius, en mourant (486, av. J.-C.), légua l'empire de l'Asie au fils qu'il avait eu d'Atossa, sœur de Cyrus, le fondateur de la monarchie. Les possessions perses étaient alors admirablement administrées. Il ne restait qu'à défendre les frontières et à ruiner les peuples qui, dans la suite, auraient pu devenir ses rivaux. Le nouveau roi le comprit et subjugua l'Égypte (485 av. J.-C.) l'année même de son avènement ou dans la campagne qui suivit.

L'Égypte vaincue, Xerxès tourna ses armes vers la Grèce, foyer de civilisation dont il avait tout à redouter (480 av. J.-C.). On sait quels désastres il eut à essuyer dans le Péloponnèse.

Ces campagnes absorbèrent tout le règne du successeur de Darius, et pendant ce temps les peuples du Caucase restèrent en paix.

Toutefois, le roi des Perses laissa sur les rochers de Van un témoignage de sa souveraineté. Il grava une inscription (2) qui ne

1. Pour se rendre compte de l'influence grecque dans le grand Caucase, il suffit de comparer les bijoux d'or du Musée de Tiflis (nécropoles de Kamounta et de Samthavro) avec ceux trouvés à Panticapée (Musées de l'Ermitage et de Tiflis). La nécropole de Samthavro a fourni des ampoules de verre, rappelant, par leur forme et par leur travail, les verroteries grecques. M. E. Chantre range ces nécropoles dans son « époque scytho-byzantine », mais il semble, d'après la nature des objets qu'elles renfermaient, que leur âge est de beaucoup antérieur à l'époque byzantine et que le terme « gréco-scythe » serait plus approprié. En effet, les bijoux (E. Chantre, *Rech. anthrop. dans le Caucase*, t. III, pl. XIV, fig. 1 à 22; pl. XXIV, fig. 7, 9, 10, 11 et 12) de ces nécropoles ne présentent aucun des caractères de la bijouterie byzantine.

2. Voici le texte de l'inscription de Xerxès à Van : « Un grand dieu est Ormazd, qui a créé cette terre-ci, qui a créé ce ciel-là, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme le bon principe, qui a fait Xercès roi, seul roi de beaucoup de rois, seul empereur de beaucoup d'empereurs. — Je suis Xercès, grand roi, roi des rois, roi des pays où se parlent beaucoup de langues, roi de cette terre dans l'univers, l'étendue, la vaste, fils de Darius Achéménide. — Xercès le roi dit : Le roi Darius, mon père,

présente d'autre intérêt que celui de « rendre compte d'une idée qui avait germé dans l'esprit de Darius et que, malheureusement pour nos connaissances, celui-ci n'exécuta pas (1) ». Darius avait eu l'intention de graver sur le rocher de Van, à côté des stèles glorieuses des rois d'Ourartou, le récit de ses victoires en Arménie; son fils se contenta d'y affirmer la puissance d'Ormazd.

Artaxerxès Longuemain (465 à 425 av. J.-C.), fils et successeur de Xerxès Ier, perdit par sa faiblesse l'influence omnipotente des Achéménides dans l'Asie antérieure. Les révoltes éclatèrent sur toutes les frontières de l'empire, et bien certainement les Arméniens et les peuples du Caucase profitèrent, eux aussi, de la défaillance du pouvoir perse.

C'est pendant le règne de ce prince qu'Hérodote (484 à 406 av. J.-C.) lut aux Grecs assemblés à l'occasion des jeux Olympiques. (456 av. J.-C.), la première partie de son histoire. C'est donc à cette époque qu'il faut placer les précieux documents que nous donne le père de l'histoire sur l'état social des peuples du Caucase et des pays voisins.

Hérodote, qui parcourut la plupart de ces régions et qui trouva chez les commerçants grecs des côtes du Pont-Euxin les renseignements les plus complets sur les tribus de l'intérieur, est le premier auteur de l'antiquité auquel nous puissions nous reporter avec confiance en ce qui concerne les mœurs, les coutumes, les parentés de race et le domaine de toutes ces tribus que nous avons perdues de vue depuis les derniers rois assyriens. Nous reprendrons une à une les peuplades qu'il signale à notre attention, en ajoutant à ses descriptions les résultats obtenus par les travaux archéologiques modernes.

Les Moschiens (2) habitaient près de la Colchide, pays qui faisait

a fait beaucoup de choses superbes par la grâce d'Ormazd ; il ordonna de faire tailler dans le roc cette stèle, néanmoins il n'y a pas écrit un texte ; alors j'ai ordonné d'y écrire cette inscription, qu'Ormazd avec les autres dieux me protègent, moi et mon empire et ce que j'ai fait. » Trad. J. Oppert, *Le peuple et la langues des Mèdes*, p. 225.)

1. J. Oppert, *ibid.*, p. 226.

2. (*Gen.*, ch. x). — Dans la Bible, Toubal et Meschech sont toujours nommés ensemble, sauf dans quelques rares passages. (*Psalm.* CXX, 5.) Dans le texte hébréo-samaritain (*Gen.*, x, 2), on lit *Móschóch*, et dans la version samaritaine *Móschóch* ou

aussi lui-même, selon certains auteurs (1), partie de la Moschide. Il semble qu'ils étaient à cette époque cantonnés dans les districts situés aux environs de Kars et d'Erzeroum. Ils sont fréquemment mentionnés dans l'Écriture sous le nom de Meschech et, comme nons l'avons vu plus haut, sont nommés Mouskay dans les textes assyriens. La ville de Mazaca, qui fut plus tard la capitale de cette province, semble avoir conservé leur nom.

La grande invasion aryenne qui introduisit les Arméniens et les Cappadociens dans ces régions (700 à 650 av. J.-C.) semble avoir poussé vers le nord les Moschi. Ils se cantonnèrent au pied du Caucase, qu'ils traversèrent plus tard pour entrer dans la steppe où, sous le nom de Moscovites, ils fondèrent l'ancienne capitale de la Russie (2) (voyez p. 110, pl. X).

D'après la Bible, les Moschi descendent de Japhet; toutefois, ils ne sont pas indo-européens, mais touraniens, si nous en jugeons d'après les noms propres que nous connaissons de cette nation dans les textes assyriens.

Les tribus moschiennes semblent avoir formé le fond de la population cappadocienne jusqu'aux temps classiques. Ils trafiquaient des esclaves avec les Tyriens, vendant probablement leurs propres enfants pour l'exportation, comme cela se faisait encore il y a peu d'années sur toute la côte de la mer Noire, de Novorossisk à Trébizonde. Ils portaient, au temps de Darius, de courtes lances et de petits boucliers, et étaient encore presque sauvages.

Les Tibareni (3), Touplaï des Assyriens et Tabal de la Genèse (4), toujours unis aux Moschi dans la Bible comme dans les textes cunéiformes, étaient sûrement de même race qu'eux. Ils furent voisins

Môschech. Leur pays est nommé *Mouskou* ou *Kouski* dans les inscriptions cunéiformes, l'ethnique est *Mouskai.* Hécatée voyait dans les Moschi une subdivision des Colchi. — *Ezech.*, XXVII, 13 ; XXXII, 26 ; XXXVIII, 2 ; XXXIX, 1. — Hérodote, III, 93; VII, 78.

1. Strab., XI, II.

2. « Les Muskai (ou Μόσχοι des Grecs) sont aujourd'hui regardés, d'après des raisons bien suffisantes, comme les ancêtres des Moscovites qui donnèrent à la Russie le nom qu'elle porte encore chez les peuples de l'Orient, et les Moscovites ont été reconnus dans ces derniers temps comme appartenant à la famille tchoude ou finnoise. » (G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 676.)

3. Hérodote, III, 93 ; VII, 78.

4. *Gen.*, x, 2.

lorsqu'ils étaient en Cappadoce, mais sous Darius ils étaient séparés et leurs lambeaux habitaient sur la côte, près d'Ordou.

C'est dans la Cappadoce inférieure, sur le versant sud du Taurus, à côté des Hittites, que les Tibareni apparaissent pour la première fois dans l'histoire. Ils étaient alors divisés en une multitude de petites tribus indépendantes, puis ils prirent, sous les rois de Ninive, une puissance considérable.

On peut conclure des passages d'Ézéchiel (1) à leur sujet qu'ils se joignirent aux Moschiens dans les courses qu'ils firent en Syrie. Mais leur pouvoir diminua graduellement sous les attaques répétées des rois d'Ashshour, et ils furent contraints de se réfugier dans le nord.

Les tribus tibaréniennes étaient d'origine scythe et de mœurs plus douces que les autres tribus de même race, apparentées aux peuplades du Caucase et de l'Arménie avant l'arrivée des Aryens. Ils suivirent la fortune des Touraniens et comme eux durent céder leur territoire aux envahisseurs (voyez p. 110, pl. X).

Les Macrones (2) d'Hérodote sont probablement les Macrocephali des autres écrivains (3). Leur nom réel semble avoir été Sanni ou plutôt Tzanni (4) (Zani). Ils habitaient, au ve siècle, une portion de territoire aux environs de Trapezonte (5), située entre les possessions des Moschiens au nord-est, des Lyges au sud, ainsi que des Becheri qui habitaient un district voisin de Rhizus (Riseh); vers l'ouest ils touchaient aux Tibaréniens.

Ces peuples avaient reçu des Colchiens la pratique de la circoncision (6), mais semblent être de même race que leurs voisins et appartenir au groupe des blancs Allophyles ou Touraniens.

Les Mossynaeci (7) ou Mossini avaient tiré leur nom, pour les

1. *Ezech.*, xxvii, 13.
2. Hérodote, II, 104; III, 94.
3. G. Rawlinson, *Herodotus*, IV, p. 218. — Schmitz, *Dict. de géog. grec. et rom.*, vol. II, p. 241. — Apollon. Rhod., I, 1024. — Xénoph., *Anab.*, IV, 8. — Scylax, *Péripl.*, p. 79.
4. Eustath. ad. Dionys. Per. I. S. C. — Amm. Mar., XXV, 1.
5. Scylax, *Peripl.*
6. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 104; t. IV, p. 218.
7. Hérodote, III, 94; VII, 78.

Grecs, des tours de bois (μόσυνες) dans lesquels ils habitaient (1), mais il est certain que leur vrai nom ethnique n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Ils habitaient dans un pays situé entre les Tibaréniens et les Macrones, commençant un peu à l'ouest de Cerasus (Kerasund-sou) et s'étendant jusqu'à Kœrades ou Pharnacia (ville moderne de Kerasund). Leur territoire était donc des plus limités. De tous les peuples de l'Asie antérieure, ils étaient les plus sauvages. Tatoués et peints, sans la moindre décence (2), coupant à la guerre la tête des morts, ils rapportaient, en chantant et en dansant, leurs sanglants trophées.

Les Mossynœques vivaient dans les forêts, dans des tours de bois d'où ils fondaient sur les voyageurs. Leurs chefs étaient élus par la tribu, ils habitaient la tour la plus élevée du village et ne pouvaient en sortir (3).

Nous ne connaissons rien de l'origine de ces peuples, mais situés comme ils l'étaient au milieu de tribus touraniennes, ils ne semblent pas avoir été étrangers au reste des populations de l'Asie Mineure.

Les Mares (4), tribus obscures qui, d'après Hécatée (5), habitaient au voisinage des Mossynœques (6) et des Colchiens et étaient probablement cantonnés dans l'intérieur des terres, car le *Périple* de Scylax se tait à leur sujet. Les Colchiens, dont il est question dans Hécatée, sont peut être ceux dont parle Xénophon et qu'il place entre les Macrones et les Mossinæques, tribus qui semblent avoir été détachées du corps principal qui vivait sur le Phase. Si cette supposition est justifiée, nous devons placer les Mares d'Hérodote dans les monts Péryandres.

1. Strab., XII, II.
2. Ce caractère des Mossynœques se retrouve chez les peuples du Caucase et de l'Arménie. Les fouilles opérées dans les nécropoles de Koban, Akthala, Mouçy-yéri, etc., ont mis à jour des représentations humaines qui ne laissent aucun doute à l'égard des coutumes indécentes des peuples de ces régions. (Cf. E. Chantre, *Rech. anthrop. Caucase.*)
3. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 220.
4. Hérodote, III, 94.
5. Hécatée, *Fr.*, 192.
6. Hérodote, III, 94.

On a vu précédemment que les Marcs doivent être assimilés aux Kourdes des temps modernes. Les tribus dont parle Hérodote n'auraient donc été que des lambeaux de ce peuple, tribus iraniennes perdues au milieu de populations de race différente et qui peu à peu disparurent.

Les Colchiens (1), qui semblent avoir été en partie soumis à la Perse et en partie indépendants, habitaient la vallée du Phase et s'étendaient dans le bassin naturel de cette rivière. Leurs limites étaient : le Caucase au nord ; la mer Noire à l'ouest ; la chaîne du Souram et les montagnes du Lazistan au sud et à l'est.

Entre Batoum et Kars étaient, comme nous l'avons vu, les Moschiens. Mais les Colches avaient aussi des tribus isolées comme celle dont nous venons de parler qui habitait les environs de Trébizonde. Ces dernières peuplades étaient soumises aux Perses et combattaient dans leur armée. Quant aux Colchiens du nord, ils avaient conservé leur liberté, et s'ils payaient tous les cinq ans un tribut de cent jeunes garçons et de cent jeunes filles, ce n'était qu'à titre gracieux.

En Colchide, suivant Hérodote et Pindare, vivaient des familles de race noire. Nous avons parlé plus haut de ce fait singulier et de l'explication qui peut en être donnée. Il est toutefois certain que les nègres de Colchide ne formaient pas la majorité de la population, et que leur présence dans ces parages, due à un fait spécial, n'affecta en rien les caractères touraniens des tribus colchiennes.

Les Saspires (2) d'Hérodote sont probablement les Ibériens des écrivains postérieurs. Ils accompagnent toujours les Colchiens et ont évidemment habité une grande portion de la Géorgie actuelle dans les vallées de la Koura, du Khram, et dans la plaine de Moghan.

Le défilé où se trouve Tiflis divise en deux parties la vallée du Cyrus ; la vallée supérieure est très fertile, la vallée inférieure renferme de vastes pâturages.

Il est difficile de déterminer quelle est la portion de ce territoire qui fut habitée par les Saspires, le texte d'Hérodote manque de

1. Hérodote, II, 105 ; III, 97 ; VII, 79.
2. Hérodote, IV, 37.

précision à ce sujet. « Le pays occupé par les Perses, dit-il, s'étend jusqu'à la mer Australe, qu'on appelle mer Érythrée ; au-dessus, vers le nord, habitent les Mèdes, au-dessus des Mèdes les Saspires et par delà les Saspires les Colchidiens, qui sont contigus à la mer du Nord (Pont-Euxin), où se jette le Phase. Ces quatre nations s'étendent d'une mer à l'autre. »

Quatre peuples seulement occupaient donc l'espace compris entre la mer Noire et la Caspienne, et d'après Hérodote, il semble que le territoire des Saspires s'étendait jusqu'aux plaines de Moghan, pays où seulement ils pouvaient toucher les Mèdes. La plus grande extension qui puisse être donnée à leur pays, suivant l'historien d'Halicarnasse, aurait compris les régions situées entre le Souram, le Caucase, l'Araxe et la Caspienne ; peut-être même les Saspires se seraient-ils étendus jusqu'au Tchorok et dans toutes les montagnes de la petite Arménie, qui, à cette époque, n'étaient pas encore aryanisées.

Les Saspires, si toutefois nous pouvons les identifier aux Ibériens, ont une histoire importante ; on aurait tort d'accorder la moindre valeur aux traditions aborigènes sur leur origine ; on aurait également tort d'admettre avec quelques historiens que les Ibériens de l'est, captifs amenés de l'Ibérie occidentale, furent placés au Caucase par Nabuchodonosor, mais en mettant de côté toutes ces fables, nous voyons les Ibériens devenir les seuls représentants sérieux des antiques races touraniennes, et que leur existence se continua jusqu'à nos jours dans les Géorgiens, qui semblent les avoir remplacés vers le VIe siècle de notre ère.

L'histoire des Saspires ou Ibériens se divise en cinq périodes :

I° De la conquête de Cyrus (550) au recouvrement de l'indépendance (331). Ils firent partie de la XVIIIe satrapie ;

II° Période d'indépendance (331 à 112 av. J.-C.) ;

III° Ils devinrent sujets de Mithridate (112 à 64 av. J.-C.) ;

IV° Ils reprennent leur indépendance de fait, mais nominalement sont soumis à Rome (64 av. J.-C. à 364 ap. J.-C.) ;

V° Période d'indépendance pendant laquelle (364 à 600 ap. J.-C.), ils eurent à supporter les invasions des Awars, des Huns et des autres barbares du Nord qui traversèrent le Caucase comme un courant continuel.

L'histoire des Géorgiens fait suite à celle des Ibériens, qui, pendant ces invasions, ne furent pas détruits, mais changèrent de nom ou devinrent obscurs.

Cette esquisse rapide de l'histoire des Saspires empiète, il est vrai, sur les chapitres qui vont suivre, mais à l'époque d'Hérodote, toutes les tribus touraniennes sont en pleine décadence et seuls les Saspires maintiennent le drapeau national. Il est utile de montrer de quelle importance fut pour l'avenir de la Géorgie la conservation de cette tribu.

Non loin des Saspires (1) habitaient les Alarodiens, mais rien de précis à leur sujet ne se trouve dans Hérodote. Ils sont cités avec les Matiènes et les Saspires, et par conséquent vivaient dans l'isthme ponto-caspien. Quelques auteurs ont cru reconnaître en eux des Alains, mais rien ne vient à l'appui de cette supposition. Il est même plus probable qu'ils étaient les débris des tribus de l'Ourartou (2), qui, fuyant devant l'invasion aryenne, se retirèrent vers le nord. La plupart des géographes les placent dans les montagnes voisines du Gok-tchaï, et leur nom semble indiquer qu'ils descendaient des peuples de l'Ourartou et de l'Ararat. Dans ce cas, loin d'être des Alains aryens (?), ils seraient d'origine touranienne.

Hérodote semble placer les Matieni (3) dans la région montagneuse située entre les sources du Dayaleh, près d'Hamadan, et celles de l'Aras, près d'Erzeroum, dans la Haute Arménie. Vers le sud, les Matiènes touchaient à la Suziane ; au nord, ils allaient jusqu'aux territoires des Alarodiens et des Saspires, avec lesquels ils ne formaient qu'une satrapie.

Ils nous apparaissent donc comme ayant habité les montagnes du Kourdistan actuel jusqu'au lac de Van et le long de la chaîne qui se trouve entre Bayazet et Erzeroum.

Ce peuple était doux et paisible ; il maintint à grand'peine son indépendance pendant quelques siècles, mais voisin des Aryens d'Arménie et se trouvant sur les grandes routes entre la Perse et

1. Hérodote, III, 94 ; VII, 79.
2. Ἀλαρόδιοι, Urarda, Araroud, Alaroud, etc. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV ; *Essay*, III, p. 245.
3. Hérodote, I, 189 ; III, 94 ; VII, 72.

l'Asie Mineure, il fut écrasé, exporté dans d'autres régions et disparut avant l'époque de Strabon, après avoir été connu d'Hérodote, d'Hécatée (1), de Xanthus (2), d'Eratosthène (3) et de Polybe (4). Son territoire fut absorbé par la Médie, l'Arménie et la Cappadoce, et finalement son nom ne resta plus attaché qu'à un lac situé au cœur du district qui constituait au temps d'Hérodote son principal domaine (5).

Les Caspiens (6) faisaient partie de la XIIe satrapie. Ils vivaient entre les Mèdes et les Bactriens. Ce peuple est probablement celui que citent tous les géographes comme habitant le rivage sud-ouest de la mer Caspienne. Ses tribus touchaient aux Albaniens, dont elles dépendirent parfois.

Nous ne connaissons que peu de chose sur ce peuple, toutefois nous pouvons déduire de son nom qu'il était aryen ; de plus, nous rencontrons chez lui, à cette époque, les mêmes pratiques pour les funérailles que chez les Mages.

Les Caspiens habitaient probablement les provinces actuelles du Linkoran, du Ghilan et du Mazandéran, c'est-à-dire les régions les plus fertiles de la Perse. Au temps de Ptolémée, leur domaine s'étendait jusque dans la plaine de Moghan et dans les pays situés entre les embouchures alors distinctes de l'Araxe et du Cyrus. Les Talysch et les populations aryennes qui vivent dans les montagnes du sud de la Caspienne sont peut-être les descendants des tribus des Caspii.

Les Ligyes (7), qui, avec les Matiènes, les Maryandyniens et les Cappadociens, font partie des armées de Xerxès, semblent avoir habité le nord-est de l'Asie Mineure, mais leur position exacte ne peut être retrouvée.

Leur territoire s'étendait probablement à l'est de l'Halys, près des frontières de l'Arménie actuelle, et dans le centre de l'Asie

1. Hécatée, édit. Müller, *Fr. H. Gr.*, I, 188, 189.
2. Strabon, XI, d'ap. Xanthus.
3. Strabon, XI, d'ap. Eratosthène.
4. Polybe, V, XLIV, 9.
5. Le nom des Matieni semble avoir un certain rapport avec celui des Mèdes (Mada). Comp. Sauro-matae. (G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 694, note 3.)
6. Hérodote, VII, 67.
7. Hérodote, VII, 72.

Mineure. Au temps d'Hérodote, ce peuple faible et déchu n'était plus composé que de quelques tribus.

Comme on le voit d'après les descriptions d'Hérodote, les peuples de l'isthme ponto-caspien, bien que faisant de nom partie de l'empire perse, conservèrent leur indépendance, et si parfois elles envoyaient des tributs, des présents et des troupes au roi des rois, elles n'en possédaient pas moins leur liberté et leur autonomie.

Grâce au pouvoir absolu de leurs puissants voisins, elles n'avaient plus à craindre pour longtemps d'invasions dévastatrices comme celles des Scythes, et pouvaient se relever peu à peu de leurs désastres.

Les rois des Perses voyaient dans les peuples de la Transcaucasie un rempart contre les invasions du nord, et loin de chercher à dominer en maîtres absolus sur ces tribus, ils préférèrent, bien certainement, leur laisser, en même temps qu'une grande liberté, le soin de garder les défilés du grand Caucase.

IV. — DARIUS II, ARTAXERXÈS MEMNON ET CYRUS LE JEUNE (de 424 à 359 av. J.-C.)

Le règne désastreux de Darius Nothus (424 à 405 av. J.-C.) ne fut fatal qu'à la puissance des Perses, car aucune attaque de l'extérieur ne vint jeter le trouble dans l'Asie antérieure. Les provinces se révoltèrent les unes après les autres, des compétiteurs s'élevèrent de partout, et bien certainement des tribus à demi-libres comme l'étaient celles de l'Arménie et des Saspires durent profiter du désordre général pour affermir leur puissance et étendre leur domaine.

Les légendes arméniennes, rapportées par Moïse de Khorène, font remonter aux temps les plus anciens, les origines de la royauté dans les pays de l'Ararat. Toutefois, comme ces traditions semblent s'attacher à des chefs de tribus et que d'ailleurs l'Arménie n'avait encore joui de son indépendance que pendant quelques révoltes, il serait superflu de relater ces faits où l'histoire ne trouve que peu de matériaux et où la fable tient sa place. Il ressort cependant de l'apparition fréquente des Arméniens dans les

annales de la Perse, que ce peuple prenait de jour en jour une importance plus considérable et qu'il préparait lentement, à cette époque, son entrée sur la scène politique du monde.

Les Géorgiens, sous le nom de Saspires, commençaient, eux aussi, à se constituer en nation ou, du moins, leur histoire indigène nous le fait supposer.

Il semblerait que, vers cette époque, les troubles qui avaient jadis chassé les Scythes de l'Asie centrale, n'étaient pas encore terminés ou que de nouvelles révolutions avaient changé la situation des peuples de l'Extrême-Orient.

Pour la première fois, nous voyons le nom des Chinois apparaître dans l'histoire du monde classique. Leurs annales d'un côté nous apprennent que des colonies partirent de leur pays vers ces temps, et qu'elles allèrent se fixer dans des contrées très éloignées vers l'ouest. D'un autre côté, la chronique géorgienne place aussi vers cette époque l'arrivée des Orbélians du pays des « Djen », princes mongols ou chinois, qui vinrent au Caucase à la tête d'une petite armée et se fixèrent dans les vallées situées au nord de Mtzkheti.

Moïse de Khorène passe sous silence cette antique migration qui, d'ailleurs, dut s'opérer pacifiquement, mais en décrivant le règne de Tigrane VI (1) (142 à 178 av. J. C.), il cite des Chinois parmi les troupes qui furent préposées à la défense du Kourdistan (2).

Nous verrons plus tard, sous les rois parthes de Perse, les Sassanides et les Arabes, que les empereurs chinois étendirent pendant de longs siècles leur influence jusqu'à l'Oxus. Nous possédons pour ces époques des documents précis ; mais il est à croire que la puissance chinoise, dans l'Asie centrale, fut antérieure aux plus anciens matériaux que nous possédons, et l'apparition des Orbélians à ces époques reculées vient appuyer cette hypothèse.

Les Orbélians jouèrent un grand rôle dans l'histoire de la Géorgie et de l'Arménie ; leurs descendants, les princes Orbéliani, jouissent encore au Caucase d'une considération bien méritée par les services que leurs ancêtres rendirent à ce pays.

1. Moïse de Khorène, II, 61.
2. J. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 51-52.

La date à laquelle ces familles chinoises vinrent s'établir en Transcaucasie ne peut être précisée; en plaçant sous les Achéménides cette migration, je me borne à suivre les annales indigènes.

Le règne d'Artaxerxès Longuemain (405 à 362 av. J. C.) ne présente pour le Caucase aucune expédition de nature à modifier la situation de ses peuples : l'expédition des Dix mille traversa la petite chaîne et les montagnes du Lazistan, mais ne jeta aucun trouble parmi les populations touraniennes.

La lutte entre Cyrus et son frère Artaxerxès marque, pour l'histoire de l'Asie, les débuts de la puissance grecque et la décadence complète des Perses : Cyrus avait été soutenu par Sparte, qui avait autrefois déjà entraîné à sa suite, contre les Perses, tous les peuples de la Grèce tant européenne qu'asiatique.

La retraite des Dix mille au travers de l'Arménie et du petit Caucase nous permet, grâce au récit fidèle que nous en a laissé Xénophon, de juger de l'état des peuples de la Transcaucasie vers les dernières années de la puissance perse.

L'armée grecque, dans sa marche rétrograde, traversa d'abord le pays des Carduques, Kourdes de nos jours, qui vivaient alors dans les montagnes qu'ils habitent encore aujourd'hui. Le passage fut difficile au milieu de ces tribus montagnardes, belliqueuses et faisant usage à leur profit des difficultés du pays. Les Carduques de Xénophon cultivaient la vigne et conservaient leur vin dans des citernes cimentées (1), comme on le fait encore de nos jours en Arménie et au Caucase. Ils s'adonnaient à la culture et à l'élevage des bestiaux.

Après avoir franchi le Centrite (Khabour) (2), les Grecs entrèrent en Arménie, où régnait Tigrane, qui, à cette époque, n'était que le vassal de l'empire perse. Il nommait lui-même les gouverneurs de ses provinces, et c'est l'un d'eux, Tiribaze, qui, trahissant les Grecs, résolut leur perte.

Au sortir de l'Arménie, les Dix mille entrèrent dans le pays des Taoques après avoir atteint le Phase.

Les tribus des Taoques vivaient alors dans les montagnes du

1. Xénoph., *Anab.*, IV, II, trad. E. Talbot, t. II, p. 84.
2. Il ne faut pas confondre le Khabour (Centrite) avec le Khabour (Chaboras).

Lazistan russe, situées vers les sources du Tchorok. Ils habitaient des villages fortifiés où, à l'arrivée des Grecs, ils se retirèrent avec leurs bestiaux et leurs richesses.

Les Grecs avaient évidemment rencontré le cours du Phase dans la partie supérieure de son bassin, car ils n'avaient point encore vu la mer et, c'est en rentrant dans les montagnes qu'ils quittèrent le pays des Phasiens pour pénétrer dans celui des Taoques.

En continuant leur route au travers des défilés du Lazistan, les Grecs traversèrent des pays occupés par les Chalybes. C'est des hauteurs de ce territoire qu'ils virent la mer (1).

Entre le pays des Chalybes et Trapezonte, où ils atteignirent la côte, ils traversèrent le pays des Macrons et enfin des tribus colques, lambeaux isolés du peuple qui vivait dans la Mingrélie actuelle et sur les bords du Pont.

Ignorants du pays, ne connaissant ni la langue ni les routes, les Grecs durent se perdre fréquemment dans les montagnes du Lazistan; aussi l'expédition rencontra-t-elle de réelles difficultés dans le trajet du Phase à Trapezonte. La distance qui sépare le Rion de Trébizonde est peu considérable; les peuples dont parle Xénophon n'étaient donc que des tribus de peu d'importance occupant un territoire restreint.

De l'Arménie, nominalement plus que de fait vassale des rois de Perse, jusqu'à la côte, les Dix mille ne rencontrèrent que des tribus demi-sauvages, indépendantes de Suze et jouissant de leur entière liberté. Malheureusement, Xénophon ne nous fournit que peu de renseignements sur les mœurs, les usages, et sur la vie politique de ces peuples, si toutefois ils en avaient une.

V. — ARTAXERXÈS OCHUS ET DARIUS CODOMAN
(de 359 à 331 av. J.-C.)

Monté sur un trône souillé par le sang de ses frères (2), Artaxerxès III trouva l'empire en proie aux séditions et à la révolte.

1. Xénoph, *Anab.*, IV, VII.

2. Le fils aîné d'Artaxerxès II avait été mis à mort, et son frère cadet s'était suicidé. (G. Rawlinson, *Man. of anc. hist.*, p. 103.)

En Asie Mineure, Artabaze, soutenu par les Grecs (1), cherchait à se rendre indépendant. L'Égypte et la Phénicie se soulevaient; mais Ochus semblait devoir triompher de toutes ces révoltes, lorsqu'il tomba sous les coups de l'assassin Bagoas (338 av. J.-C.), dont l'ami Darius III Codoman monta sur le trône (336 av. J.-C.).

Moralement supérieur à la plupart de ses prédécesseurs, Darius III ne possédait cependant pas les qualités intellectuelles nécessaires pour tirer parti de la situation difficile dans laquelle l'empire lui avait été légué. Il ne prit pas toutes les mesures nécessaires et, défait à Granique (334 av. J.-C.) et à Issus (333 av. J.-C.), il perdit à la fois la vie et l'empire de l'Asie à la bataille d'Arbelles (1er oct. 331 av. J.-C.).

Toujours préoccupés par de nouvelles conquêtes ou par la répression des révoltes, les souverains achéménides ne semblent pas avoir porté leurs armes dans le Caucase. Les débris des peuples touraniens jouirent dans la paix, avec leurs puissants voisins du nord et du sud, des deux siècles de repos qui leur furent accordés. Presqu'anéantis par quinze siècles de lutte, affaiblis et impuissants, ils se tinrent en dehors des événements de l'Asie antérieure et, sauf les Arméniens, qui, au prix de leur sang, parvinrent à se constituer en nationalité, les peuples de l'isthme ponto-caspien restèrent indifférents.

1. Les Athéniens et les Thébains avaient poussé Artabaze à la révolte; plus tard il prit le parti de Philippe de Macédoine (356-353 av. J.-C.).

CHAPITRE VIII

ALEXANDRE LE GRAND ET LES SÉLEUCIDES

(336 à 64 av. J.-C.)

En entrant en Asie, Alexandre trouva l'empire perse en proie aux désordres des séditions et des révoltes; les invasions avaient jeté sur ces pays des peuples nouveaux ; les vieilles races sémites et touraniennes avaient cessé d'exister, et les Aryens, indécis sur les districts qu'ils occuperaient, n'avaient pas encore rétabli l'équilibre dans la vie politique qu'ils avaient troublée.

En Cappadoce, les Syriens blancs (*Leucosyri*), débris des Hittites et mélange de toutes les races qui avaient traversé ces provinces, venaient de recevoir des Mèdes leur nom de Cappadociens (*Katpatouka*), qu'ils garderont pendant toute l'antiquité classique. En Arménie, les nouveaux venus de race phrygienne ont à jamais chassé des pays de l'Ararat les vieilles races usées et déchues. Ils s'étendent toujours vers le nord, continuant ainsi leur conquête lente qui, vingt siècles plus tard, ne sera pas encore terminée. Au nord, dans les vallées du Lazistan et du Caucase, vivent les tribus connues jadis de Xénophon, restes des touraniens de l'antiquité qui cachent dans les forêts leur liberté et leurs mœurs sauvages. Plus loin, sur les rives de la Caspienne, vivent des tribus iraniennes inconnues, protégées par leurs marais et leurs montagnes, et qui n'ont guère à craindre les invasions. Leur pauvreté et la difficulté de leur pays les protègent contre la cupidité des conquérants. Au delà du Caucase sont les Scythes, qui, pendant des siècles encore, cacheront leur histoire, leurs mœurs et leurs usages aux nations civilisées. Sur toutes les côtes du Pont, les commerçants grecs, insouciants des grands événements politiques qui se déroulent en Asie antérieure, ne considèrent que leur négoce et vendent leur blé aussi bien à l'armée perse qu'à celle des Macédoniens.

Hamites, Sémites et Touraniens sont anéantis; les Iraniens chancellent, le pouvoir appartiendra aux Grecs, race nouvelle au milieu de ces peuples usés et corrompus. La conquête d'Alexandre ne sera pas seulement une invasion militaire, ce sera l'introduction dans l'Asie antérieure de mœurs nouvelles, d'usages réfléchis, par une race qui impose aux autres races la supériorité de son intelligence.

Alexandre se rendit d'autant plus vite maître de toute l'Asie, qu'il trouva l'empire des Perses en complète décadence, que la plupart des nations vassales du roi des rois, ne supportant qu'avec peine le joug persépolitain, se jetèrent dans les bras du conquérant, espérant alléger les chaînes de leur esclavage.

A peine eut-il conquis tous les pays du nord de l'Asie antérieure que, vers 330 av. J.-C., Alexandre confiait à un prêtre mazdéen de Médie, Atropâtès, la satrapie de l'Azerbeidjan (1). Occupé de conquêtes plus vastes, le roi de Macédoine ne voulut pas perdre son temps à soumettre ces pays ; il les donna à celui qui les possédait déjà de fait. Dans la suite, Perdiccas suivit la même politique (2). Il se créa plus tard un royaume distinct d'Atropâtène, état qui subsistait encore au début de notre ère (3) et qui devint le lieu de refuge du mazdéisme proscrit et persécuté partout ailleurs. Ce fut pour cette religion comme un second berceau; c'est là que les livres sacrés furent reconstitués, là que fut bien certainement écrit le *Zend-Avesta,* tel qu'il est parvenu jusqu'à nous (4), composé des débris échappés au désastre national et des souvenirs confiés jadis à la mémoire des prêtres.

Le royaume d'Atropâtène ne borna pas son influence à la province de ce nom, il s'étendit bien certainement jusqu'au pays des sources de naphte, où les feux naturels attirèrent les croyants dès l'origine du mazdéisme.

Les nombreux historiens d'Alexandre, qui relatent avec tant de soin les moindres faits du conquérant, ne parlent d'aucune expédition dans le Caucase. Il est certain que le roi de Macédoine n'y

1. Arrien, *Anab.*, III, 8; IV, 18.
2. Arrien, *Anab.*, VII, 4. — Justin, XVIII, 4. — Diod. Sic., XVIII, 4.
3. Strab., XI.
4. Fr. Lenormant, *Orig. hist.*, t. II, 2e partie, p. 528.

alla pas en personne, car sa campagne dans la Transoxiane, racontée avec tant de détail, absorba les premiers instants de son règne, après la destruction des grandes monarchies d'Asie.

En 325, si nous en croyons les historiens arméniens (1), Alexandre aurait nommé Mihran (Mithrinès) gouverneur d'Arménie. Pharnavaz aurait alors été roi de Géorgie. Mais, en 324 av. J.-C., la mort venant surprendre le conquérant, son empire se trouva divisé entre ses généraux et l'anarchie commença.

Moïse de Khorène ne s'étend pas sur la conquête de l'Arménie par les Macédoniens : « Alexandre le Macédonien, fils de Philippe et d'Olympias (2), vingt-quatrième descendant d'Achille (3), après avoir soumis à ses lois le monde entier, laisse par son testament son empire à plusieurs [généraux] (4), de telle sorte que l'empire de tous est appelé empire des Macédoniens, puis il meurt. » Mais les Géorgiens, qui semblent avoir à plaisir accumulé dans leurs annales tous les hauts faits de l'antiquité, ne manquent pas de décrire la conquête de la Transcaucasie par Alexandre le Grand (5).

« Cet Alexandre parut au pays de Grèce... Sorti de l'occident, il alla vers le sud, pénétra dans le nord et traversa le Caucase; étant venu dans le Karthli, il trouva, chez tous les Géorgiens, des coutumes plus abominables que chez aucun peuple; en effet, les mariages et la débauche s'y pratiquaient sans égard à la parenté, on mangeait de tout ce qui a vie, on dévorait les cadavres. Il vit des nations horriblement barbares établies sur le Mtcouar et le long de ses replis, nations que nous nommons Turcs primitifs et Qiphtchaqs. Il fut dans l'étonnement, car aucun peuple n'agissait comme eux. Il trouva au milieu de la Géorgie les villes fortes de Tsounda, de Kherthwis, sur le Mtcouar; d'Odzrkhé, suspendue sur un rocher de Ghado; de Thoukharis, sur le fleuve de Sper ou

1. V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. II, chron.
2. Il existe une tradition qui donne pour père à Alexandre Nectanebo, roi d'Égypte, et Moïse de Khorène (*Hist.*, II, 13) rappelle sans doute cette tradition d'après Pseudo-Callisthène (*Coll. Hist. gr.*, Éd. Muller, l. I, ch. I), dont l'ouvrage a été traduit en arménien au v[e] siècle de notre ère par Moïse de Khorène lui-même. (V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. I, p. 42, note 4.)
3. Diod. Sic., XIX, 105. — Plutarch., *Alex.*
4. Diod. Sic., XIX, 105; XX, 28. — Amm. Marcellin, XXIII, 6. — *Machab.*. I, 7.
5. Mar-apas-katina, XXVI, trad. V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. I, p. 42.

Dchorokh, d'Ourbuis, de Casp, d'Ouphlis-tzikhé; la grande Mtzkhda et ses faubourgs; Sarciné, Tzikhé-Did, Zanaw où demeuraient les Juifs; Rousthaw, Deda-tzikhé, Samchwildé, Mtcouris-tzikhé, Oukhounan, et les villes du Cakheth: toutes les villes et citadelles défendues par une population de guerriers intrépides. Ayant partagé son armée, il les assiégea toutes; pour lui, s'arrêtant à Mtzkhetha, il distribua ses troupes par en haut et par en bas, à droite et à gauche, et se porta sur le Ksan, au lieu nommé Nastacis. Quant à Mtkouris-tzikhé et à Thoukharis, il ne les attaqua point parce qu'elles étaient pour lui imprenables. Les autres villes et forteresses furent prises en six mois. Les Turcs primitifs qui étaient à Sarciné, ayant insulté Alexandre, ce monarque, dans sa colère, ne voulut pas de capitulation avec eux et ayant rejeté leur demande il leur dit: « Puisque vous m'avez insulté, le sort qui vous attend « est d'être tous massacrés par moi. » Et il environna la ville de telle façon que pas un homme n'échappa. Réduits à l'extrémité par une guerre de douze mois, les défenseurs de Sarciné se mirent à creuser secrètement le rocher, percèrent la pierre, qui était molle et facile à tailler, s'écoulèrent nuitamment par l'ouverture et s'enfuirent dans le Caucase, laissant la ville déserte. S'étant emparé de toute la Géorgie, Alexandre extermina le ramassis de nations qui s'y trouvait, massacra tous ces étrangers, fit prisonniers les femmes et les enfants innocents au-dessous de quinze ans, et n'épargna que les descendants de Karthlos. Il laissa à ces derniers un patrice nommé Azon, son parent, fils de Jaredos, natif de Macédoine, avec cent mille hommes du pays de Rom... (1). »

Telle est, dans toute son invraisemblance, la narration du chroniqueur géorgien; il fait traverser le Caucase au conquérant macédonien et lui fait rencontrer les Turcs (primitifs) et les Qiphtchags, le fait s'attarder un an devant le fort de Sarciné et laisser à son lieutenant Azon cent mille hommes de troupes romaines.

Le nom d'Azon présente avec celui de Jazon une fâcheuse analogie, et il semble que jamais, dans les annales d'aucun peuple, mélange plus fantaisiste n'ait été donné d'anachronismes et de divagations.

1. J. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, 1re part., *Hist. anc.*, p. 32.

Toutefois, la peinture que fait l'auteur géorgien des primitifs habitants de la Transcaucasie est comparable à celle que donne Moïse de Khorène (1) des anciennes tribus arméniennes, mais le récit géorgien n'a-t-il pas été copié sur celui des Arméniens? L'incohérence des faits cités dans ce texte permet de supposer de son auteur tous les excès d'imagination. Il est donc bien naturel de n'en pas tenir compte.

Quelque fausse que puisse être la chronique géorgienne sur ces événements, elle n'en montre pas moins que les pays de la Transcaucasie firent partie soit de l'empire d'Alexandre, soit de celui des Séleucides. Les Géorgiens n'existaient pas encore en tant que nation portant ce nom, et les Saspires qui occupaient la Géorgie actuelle furent rangés dans les provinces du vaste empire grec, de même que jadis ils avaient fait partie des satrapies de Darius.

Alexandre avait respecté le pouvoir d'Atropâtès, Perdiccas suivit en cela l'exemple de son maître et prédécesseur. Il est fort probable que les nations du nord ne furent pas inquiétées par les Grecs et que ce n'est que plus tard que les Séleucides envoyèrent un gouverneur au Caucase.

C'est vers cette époque que la fable géorgienne place Pharnavaz, le fondateur du royaume, mais cette tradition ne mérite pas plus de créance que celle relative à la venue d'Alexandre.

Les débuts fabuleux du royaume de Géorgie rappellent les grands traits de la réunion des tribus touraniennes en un peuple soumis à l'autorité d'un seul. Ce peuple fut les Saspires d'Hérodote que, plus tards, ous le nom d'Albaniens et d'Ibères, soumit Pompée.

Les chroniques géorgiennes ne parlent pas des Saspires, peuple d'où probablement sortirent les Géorgiens actuels, mais dont ils réunirent l'histoire à la leur.

A la mort de Perdiccas (321 av. J.-C.), régent d'Asie avec Léonnatus, les provinces ponto-caspiennes, profitant des guerres civiles, ne manquèrent pas de reprendre leur indépendance. Cette date coïncide avec l'époque où, suivant les Géorgiens, Pharnavaz chassa les Grecs de Géorgie, et la bataille d'Ipsus (301 av. J.-C.)

1. Moïse de Kh., II, 56.

ne semble pas avoir modifié la situation politique des peuples du nord de l'Asie antérieure.

Les annales arméniennes ne nous fournissent guère de documents sur les événements qui se passèrent dans le nord de l'Asie depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'époque de Mithridate; toutefois, la naissance du royaume des Parthes est indiquée dans la plupart des auteurs.

En 319 av. J.-C., un gouverneur du nom de Néoptolème était établi par les Séleucides sur l'Arménie, et, en 317, il était remplacé par Artavazd ou Artovart.

En 284, c'était Hrand (Orontès) qui occupait cette charge (1), puis Ardavazd (239 av. J.-C.), mais les gouverneurs des Séleucides furent chassés par les Parthes; Artavazd II fut détrôné en 159 av. J.-C.

La chronique géorgienne nous apprend que, pendant les guerres civiles qui dévastèrent l'Asie antérieure, Saourmag régnait sur les Géorgiens (237 à 162 av. J.-C.), puis le pays fut dévasté par les troubles qui suivirent l'affranchissement des eristaws, mouvement féodal qui divisa la Transcaucasie en une multitude de petits États. Artachias et Zadriade envahirent le pays, et Mirvan monta sur le trône (162-112 av. J.-C.).

Les premiers rois géorgiens, comme d'ailleurs les débuts de l'histoire de tous les peuples, appartiennent au domaine de la fable; toutefois, au milieu de ces légendes, il est aisé de distinguer de vagues souvenirs qui ne sont pas sans importance historique.

Saourmag, fils de Pharnavaz, occupa le trône de Géorgie (237 à 162 av. J.-C.) (2), mais, vers cette époque, les seigneurs géorgiens (eristaws) se refusèrent d'obéir à la nouvelle dynastie, et les armes à la main cherchèrent à rétablir l'ancien état de choses, c'est-à-dire l'autonomie de chaque prince dans son domaine. « Il n'est pas bon pour nous, se dirent-ils, d'obéir à un homme de notre race, réunissons-nous pour tuer Saourmag et pour reconquérir notre liberté primitive; nous paierons tribut au premier que

1. V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. II, *Chron.*
2. J. Brosset, *Annales*, t. I, p. 43.

signalera la victoire, et nous n'en serons que plus heureux (1). » C'est la lutte de la féodalité contre la royauté, lutte qui s'est produite dans tous les pays, et que les annales géorgiennes reportent au début de leur histoire nationale.

La révolte faillit triompher, mais le roi, qui s'était enfui chez les montagnards du nord, parvint, grâce à l'appui des Ossèthes, des Mingréliens et des Dourdzouks, à reconquérir son trône et à maîtriser la révolte.

Les Géorgiens étaient toujours soumis plus ou moins efficacement aux Séleucides de Syrie; peut-être leur envoyèrent-ils des troupes, peut-être prirent-ils part aux guerres qui dévastèrent l'empire d'Alexandre. La chronique géorgienne l'affirme, en tout cas; les relations de ces peuples avec les Aryens d'Arménie semblent avoir été peu pacifiques, si l'on en croit les chroniqueurs arméniens (2); la Transcaucasie fut, à cette époque, entièrement envahie par ses voisins du sud.

Saourmag, n'ayant pas de fils, laissa la couronne à son gendre Mirvan. Il en résulta une guerre civile entre le nouveau roi et l'eristaw de Mingrélie, qui faisait valoir ses droits à la couronne.

A cette époque prend place une invasion que les Géorgiens attribuent aux Balkars, mais dont l'origine reste inconnue. L'ordre et la paix rétablis en Géorgie par Mirvan furent bientôt après bouleversés encore par une invasion de nouveaux barbares, par les Balkars, qui, en masses innombrables, fondirent du nord sur ce malheureux pays. D'abord, ils avaient bivouaqué sur les bords de la Malka et du Térèk, mais s'y trouvant gênés par des peuplades scythiques, ils franchirent les montagnes sous la conduite de leur chef Vant et, traversant, sans s'arrêter, le territoire des Ossèthes, ils forcèrent les défilés du Dariall et inondèrent la Géorgie. Leur attaque fut tellement furieuse qu'il fut impossible de leur résister quand ils se présentèrent sur les bords de l'Aragwa. Heureusement ils ne firent que passer promptement à travers la Géorgie sans la dévaster, et arrivés en Arménie ils se fixèrent, avec le consente-

1. J. Brosset, *Annales*, p. 43.
2. J. Saint-Martin, *Rech. sur l'hist. de l'Asie*, ch. XIX.

ment du roi de ce pays, dans le district d'Antpet-passèr ou Vanand (1).

Pendant le règne de Pharnadjom, fils de Mirvan (112-93 av. J.-C.), une nouvelle guerre civile éclata, mais cette fois, c'était une guerre religieuse.

Déjà sous Pharnavaz, le culte d'Ormuzd existait au Caucase (2), mais il était mitigé par des pratiques locales et remplacé par une idolâtrie complète sous les noms mazdéens. Pharnadjom voulut restaurer dans son royaume la religion mazdéenne dans toute sa pureté. « Devenu partisan du culte du feu existant en Perse, il fit venir de ces pays des pyrolâtres et des mages qu'il établit à Mtzkhetha, au lieu nommé Mogoutha, et se mit à blasphémer ouvertement contre les idoles. Les habitants de la Géorgie, qui avaient en elles grande confiance, conçurent à ce sujet de la haine contre le roi. S'étant entendus entr'eux, la plupart des eristaws de Géorgie envoyèrent un exprès au roi des Arméniens (3) et le prièrent d'intervenir. Pharnadjom fut chassé et Archac (Arsace), fils du roi d'Arménie, monta sur le trône. »

Tel est le récit que fait le chroniqueur géorgien de l'arrivée au trône des princes arsacides.

La monarchie des Parthes s'était depuis cent cinquante ans établie en Orient, et peu à peu gagnait dans l'Asie antérieure.

Arsace Ier, simple soldat dans l'armée d'Antiochus II, roi de Syrie, profitant de l'affaiblissement de ce prince, affranchit sa patrie ; en 225 av. J.-C., il s'empara de la Parthie et de l'Hyrcanie, prit le titre de roi et fit d'Hécatompyles sa capitale.

La monarchie Arsacide était le centre d'un vaste système politique, en rapport avec les Romains du côté de l'occident, tandis qu'à l'orient il était en contact avec l'empire chinois. Cette puissante monarchie féodale se composait de quatre royaumes principaux possédés par les membres d'une même famille : la branche aînée dominait sur la Perse, et le monarque, décoré du titre de roi des rois, avait la haute souveraineté sur tous les princes de son

1. S. Baratoff (J. Mourier), *Hist. de la Géorg.*, p. 54. — Saint-Martin, *Rech. sur l'hist. de l'Asie*, ch. xx.
2. J. Brosset, *Chronique*, t. I, p. 42.
3. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, *Chron.*, t. I, p. 47-48.

sang. Les rois d'Arménie tenaient le second rang (1); venaient ensuite ceux de la Bactriane, chefs de toutes les tribus alanes et gothiques répandues sur les bords de l'Indus ou dans les régions qui se prolongent au nord de l'Inde et à l'orient de la Perse. Sébéos en fait mention dans son histoire. Au dernier rang était le roi arsacide des Massagètes et des Lepins (2), possédant toute la Russie méridionale et qui gouvernaient les tribus gothiques, alanes, saxones, mèdes, perses et indiennes sur les rives du Volga et du Tanaïs (3). Outre ces quatre dynasties, il y avait encore les Arsacides des Aghouank et ceux de l'Ibérie (4).

D'un autre côté, les historiens arméniens, moins concis que les chroniqueurs géorgiens sur les faits qui accompagnèrent l'arrivée des Arsacides en Arménie, nous fournissent des documents précieux sur ces époques (5).

L'Arménie, qui, après la bataille d'Issus (301 av. J.-C.), faisait partie de l'empire des Séleucides, se révolta après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains (190 av. J.-C.) et se divisa en deux États : le royaume d'Arménie majeure et celui d'Arménie mineure.

Le premier roi d'Arménie majeure fut Artaxias, qui avait été général d'Antiochus. Il fonda la ville d'Artaxata, dont il fit sa capitale, et régna probablement trente-cinq ans; il fut attaqué, défait et tué par Antiochus Épiphane, qui de nouveau réunit l'Arménie à l'empire des Séleucides (env. 165 av. J. C.). Il est impossible de dire combien de temps l'Arménie resta soumise aux rois de Syrie, mais vers les débuts du Ier siècle avant notre ère, nous trouvons, d'après Justin, un roi d'Arménie, Ortoadistès, qui fait la guerre avec Mithridate. Il semble que ce prince ait été le prédécesseur du plus grand roi d'Arménie, Tigrane Ier, qui se distingua tant dans les guerres des Romains dans le Pont.

Au moment où Artaxias fondait le royaume de grande Arménie,

1. Agathange, *Vie de saint Grégoire*, ch. I.
2. Lepones, peuple mentionné par Tacite.
3. Cf. J. Saint-Martin, *Journ. As.*, 1822, p. 65 et 39. — *Hist. des Arsac.*, t. II, Appendice, p. 299 et Sq.
4. Moïse de Gaghangaïdoutz, *Hist. Aghouank.* I, XV.
5. Moïse de Khorène, VIII.

Zariadras, ancien général d'Antiochus le Grand, fondait celui de petite Arménie, état qui continua d'être gouverné par les descendants de son fondateur jusqu'à l'époquede Mithridate.

L'Arménie était alors bien plus civilisée que le Caucase. Les habitants, de race phrygienne, beaucoup plus intelligents que les Touraniens, leurs voisins, avaient subi bien plus profondément qu'eux l'influence des Grecs, leurs congénères. Ils avaient adopté les progrès, la langue grecque pour les écrits officiels, et ils recevaient des rois parthes l'usage courant de la monnaie (1).

Antérieurement à l'introduction du numéraire parthe dans le pays, les seules pièces qui circulaient dans l'Arménie et le Caucase étaient la darique d'or et d'argent, les statères et les drachmes d'Alexandre et les monnaies des colonies grecques. Plus tard, les deniers parthes vinrent en abondance dans ces régions.

Il est à remarquer qu'en Géorgie les dariques et les coins d'Alexandre sont extrêmement rares, tandis que les deniers arsacides y sont d'une abondance extrême.

C'est vers 190 (2) environ av. J.-C. que les rois arméniens commencèrent à frapper monnaie dans la Sophène (Arménie occidentale). De là cet usage passa dans la grande Arménie, vers 170 av. J.-C.

En Géorgie, au contraire, la numismatique fait totalement défaut ; ce n'est que plus tard, vers le milieu de l'époque sassanide, que nous verrons apparaître, pour la première fois, de timides essais. Les Géorgiens restèrent donc de beaucoup en retard sur les autres peuples de l'Asie antérieure.

La numismatique arménienne, dans la période qui précéda la conquête romaine (190 av. J.-C. à 18 env. ap. J.-C.), est tout entière au type grec (3), non seulement par ses inscriptions, mais

1. Moïse de Khorène dit qu'Ardaschès (Artaxès) frappa monnaie à son effigie. *Hist.*, II, xi.

2. Barc. Head, *Hist. numm. Greek num.*, p. 635.

3. La série des monnaies arméniennes que nous possédons aujourd'hui est très incomplète, et encore la lecture de beaucoup de ces documents est elle très douteuse. Les rois auxquels ces médailles sont attribuées sont les suivants : Anisadès (peut-être le fils de Zariadris) (190 à 165 av. J.-C.), Ariaüs, Morphiling, tous trois rois d'Arménie occidentale, Xerxès (170? av. J.-C.), Abdissares (150? av. J.-C.), Tigrane I[er] (89 à 36 av. J.-C.), Artavazde I[er], fils de Tigrane (36-34 av. J.-C.), Tigrane II, fils d'Arta-

par le travail artistique des médailles. L'influence des Grecs avait pénétré d'une façon absolue dans ces pays, alors que les peuples du Caucase qui, depuis huit siècles, étaient en relation avec les Grecs des colonies du Pont, n'avaient adopté aucun de leurs usages et toujours avaient rejeté leur civilisation.

Vers le IV[e] siècle avant notre ère, la Colchide avait frappé de petites monnaies d'argent au type dit égyptien ; plus tard, vers les débuts du I[er] siècle, Dioscurias (1) frappa une médaille de cuivre, et entre 63 et 47 (?) av. J.-C., un dynaste de Colchide émit quelques pièces d'argent (2). Comme on le voit, ces rares essais numismatiques ne sont pas touraniens, mais bien grecs, et se sont produits dans la Cochide, c'est-à-dire dans l'un des pays du Pont-Euxin les plus fréquentés par les étrangers.

Au moment où Mithridate le Grand entre sur la scène politique (120 av. J.-C.), l'influence grecque s'étendait déjà sur toute l'Asie antérieure, sauf toutefois sur les pays de la Transcaucasie et, ce qu'en dix siècles de guerre les souverains d'Ashshour n'avaient pu obtenir, Alexandre et ses successeurs le produisirent en deux cents ans. La civilisation se répandit rapidement.

Vers 112 av. J.-C., Mithridate V le Grand étendit ses conquêtes vers l'Orient, espérant constituer un vaste empire avec lequel il aurait tenu tête aux Romains. En sept ans environ, il ajouta à ses domaines la petite Arménie, la Colchide, la côte entière de la mer Noire et la Chersonèse taurique. Son royaume ne dépassa jamais la chaîne du Souram, et les habitants de la vallée du Cyrus conservèrent leur indépendance.

La première guerre de Mithridate contre les Romains (88 à 84 av. J.-C.) se passa dans les provinces occidentales de l'Asie Mineure et laissa en paix les royaumes de l'Arménie et du Caucase,

vazde (env. 20 av. J.-C.), Artavazde II, fils de Tigrane (époque d'Auguste), Tigrane III, et sa sœur Erato (12 à 6 et 3 à 1 av. J.-C.), Artaxias, fils de Polémon (18-35 ap. J.-C.) se trouve sur le revers de certaines monnaies de Germanicus. (B. Head, *Hist. numm. Greek num.*, p. 635. — Cf. sur la num. armén., V. Langlois, *Num. de l'Armén.*, 1859. — Thomas, *Num. Chron.*, 1867, 1868, 1871. Blau, *Zeit. f. Num.*, VII. p. 33 et *Num. Zeit.*, IX, 90.)

1. Cette médaille porte l'inscription : ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΑΔΟΣ.

2. Ces médailles portent l'inscription : ΑΡΙΣΤΑΡΚΟ(Υ) ΤΟΥ ΕΠΙΚΟΛΧΙΔΟ(Σ). (V. Appien, *Mithrid.*, 114 et *Num. Chron.*, 1877, I.)

puis les désastres de Mithridate dans cette première campagne engagèrent les provinces nouvellement conquises à se révolter. Toute la côte de la mer Noire, de la Colchide à la Chersonèse taurique, se souleva.

La seconde guerre contre les Romains (83-82 av. J.-C.) fut plus heureuse pour les armes de Mithridate, et tout porte à croire que les provinces révoltées rentrèrent dans l'obéissance.

Mais la guerre recommença en 74 av. J.-C. Vaincu en 72 par Lucullus, Mithridate se réfugia près de Tigrane, roi d'Arménie, qui, ayant refusé de livrer aux Romains son royal hôte, fut vaincu en 69 près de Tigranocerte, puis à Artaxata (68 av. J.-C.). Mais le roi du Pont, reprenant l'offensive, avait déjà reconquis son royaume et la Cappadoce quand Lucullus, tombé en disgrâce, fut remplacé par Pompée (66 av. J.-C.). Le premier acte de ce général fut de traiter avec les Parthes et de diviser les armées ennemies de Tigrane et du Pont. Il battit Mithridate et anéantit son armée. Le roi, dans sa fuite, demanda asile au roi d'Arménie, mais celui-ci lui refusa. Mithridate se retira vers l'est, traversa le Phase et vint hiverner (1) à Dioscurias, d'où il gagna Panticapée (65 av. J.-C.).

Pompée se lança à la poursuite de Mithridate; il était alors en Arménie. « Après avoir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus importantes sont les Albaniens et les Ibériens. Ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques et au royaume du Pont; les Albaniens tournent plus à l'Orient et vers la mer Caspienne » Le général romain hiverna dans l'Albanie, puis au printemps (66 av. J.-C.) marcha contre les Ibériens. « Ces Ibériens n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes ni aux Perses; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens parce qu'Alexandre avait été obligé de quitter promptement l'Hyrcanie (2). »

1. S. la guerre de Pompée contre Mithridate, cf. Strab., XI, 14,15. — Dio Cassius, *H. rom.*, 36, 37, 40, 49. — Appian., *Bell. syriac.* et *Mithrid.* — Eutrop., *H. rom.*, VI, 6 et Sq. — Justin., *Hist. univ.*, XXXVIII. — Cicéron, *Disc. Déjotar.*, *Disc. loi Manilia.* — Plutarque, *Lucull.*, *Pomp.*, *Antoine.* — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 24. — Vel. Patercul., II, 18, 37, 40.

2. Plutarque. *Pompée*, XXXVII.

Pompée dut revenir chez les Albaniens, qui s'étaient révoltés ; il les vainquit dans un grand combat auquel, dit l'historien, prirent part les Amazones, qu'on reconnut à la forme des boucliers et à leurs chausses ; mais aucun cadavre de femme ne fut ramassé parmi les morts.

« Les Amazones habitent la partie du Caucase qui regarde la mer d'Hyrcanie ; elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, dont les Gèles et les Lèges les séparent (1) ».

Le texte de Plutarque ne laisse pas que d'accorder une certaine importance en tant que nations aux Ibériens et aux Albaniens, puisque, sur les premiers, Pompée tua neuf mille hommes et fit dix mille prisonniers, et qu'il commanda en personne les batailles qu'il eut avec ces peuples. Le territoire des Ibériens était d'ailleurs très vaste ; ils étaient gouvernés par un roi qui « lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme gages de son amitié (2) ».

Le nom de ce roi nous est parvenu sous la forme d'Artokès (4) ou Otokos (3), et si nous nous reportons aux annales géorgiennes, nous voyons qu'en 66 av. J.-C., vivait en Géorgie un roi arsacide du nom d'Artag (81 à 66 av. J.-C.). Le synchronisme est donc complet, bien que l'auteur géorgien se taise sur un fait aussi remarquable que l'arrivée des Romains dans la vallée du Phase (5).

A partir du moment où les troupes romaines furent entrées pour la première fois dans l'Arménie et le Caucase, ces pays furent sans cesse mêlés aux guerres contre les Parthes. Prenant parfois parti pour les uns, parfois pour les autres, ils eurent continuellement à souffrir de la guerre. L'Arménie, vassale de l'empire romain, avait depuis Pompé econservé son rang de royaume, mais, bien déchue de son ancienne puissance, elle ne jouait plus que le rôle d'observateur des mouvements des Parthes ; c'est à ce titre

1. Plutarque, *Pompée*, XXXVIII.
2. *Id.*, *ibid.*, XL.
3. Dio Cassius, XXXVI, 33, 36, 37 ; XXXVII, 1. — Florus, III, v. 28.
4. D'après Appien.
5. La Chronique géorgienne parle d'une invasion des Perses (Parthes) dans la Géorgie sous le règne d'Artag. (Trad Brosset, I, p. 49.)

seulement qu'elle semble avoir conservé son nom et n'être pas devenue de suite province romaine.

Au milieu des guerres continuelles, les peuples du Caucase et de l'Arménie n'en conservèrent pas moins leurs limites; aucune invasion ne vint causer de ces déplacements de tribus et de nations comme ceux auxquels nous avons assisté avant l'époque d'Alexandre. Le début de l'ère chrétienne marque pour les peuples du Caucase un temps de repos succédant aux grandes invasions de l'antiquité et précédant celles des temps modernes.

CHAPITRE IX

ETHNOGRAPHIE DES PEUPLES DU CAUCASE

AU PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

Pendant toute la période historique qui précéda note ère, de grands mouvements de peuples eurent lieu dans l'occident de l'Asie. Malheureusement les documents que nous possédons sur ces époques sont trop incomplets pour qu'il soit permis de chercher à reconstituer la carte ethnographique de la partie septentrionale de l'Asie antérieure.

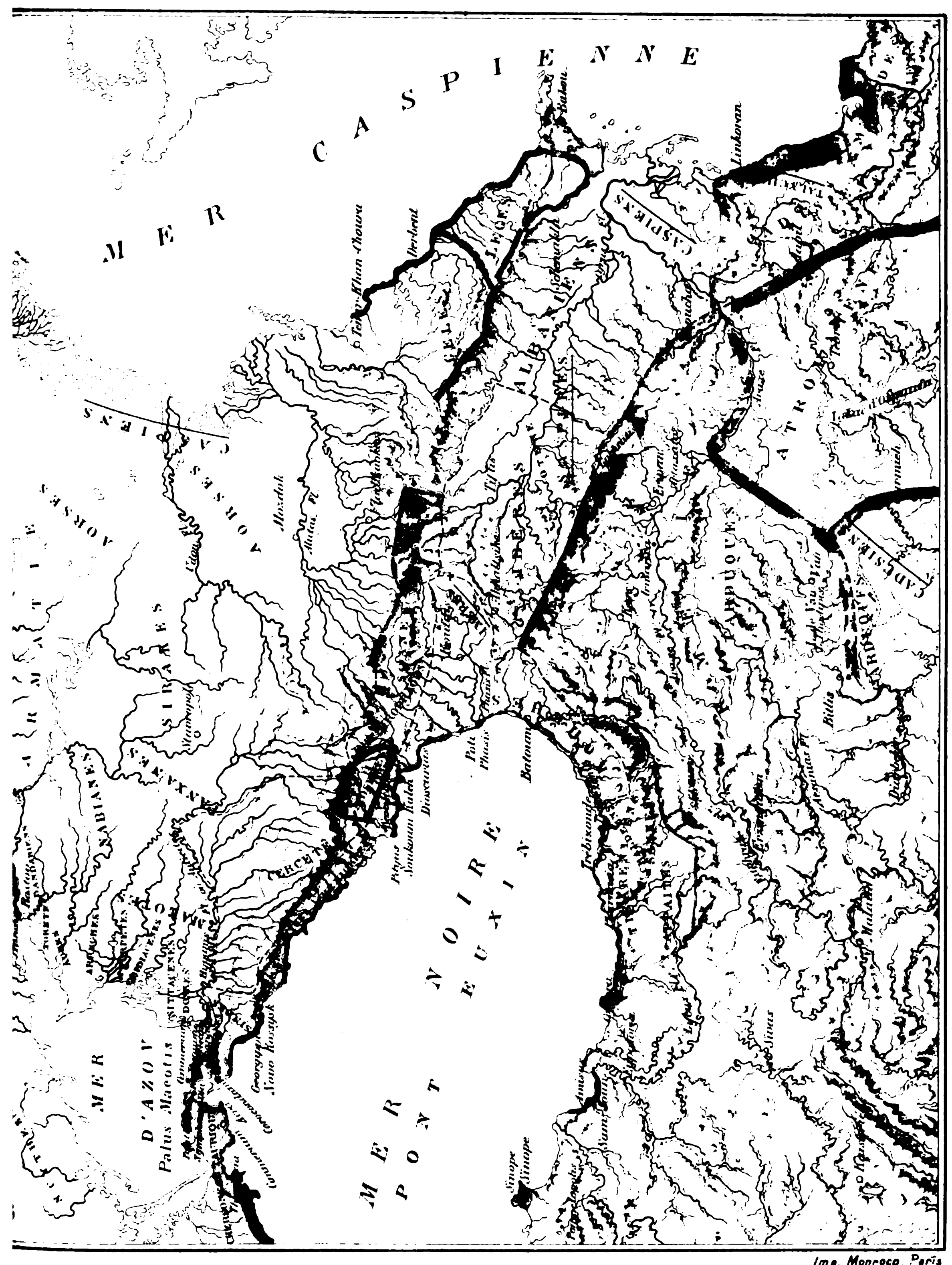
Toujours en mouvement eux-mêmes, toujours menacés d'une invasion nouvelle ou sous le coup de celle qui venait d'avoir lieu, ces peuples n'ont pas de territoire spécial et chaque siècle, chaque guerre les voit grandir, puis disparaître ou quitter leur patrie d'un instant pour faire place aux races plus neuves et douées d'une vitalité plus grande.

Avec les débuts de notre ère, les tribus de l'isthme ponto-caspien deviennent sédentaires, elles s'attachent au sol sur lequel elles vivront jusqu'aux invasions modernes.

Pour l'étude de cette période, les matériaux abondent. Les progrès de la civilisation grecque et romaine donnent naissance à des travaux géographiques d'une précision jusqu'alors inconnue et qui, venant s'ajouter aux documents que nous légua la haute antiquité, permettent de retrouver avec beaucoup de détails les mœurs, les usages, l'origine et souvent les limites des tribus qui autrefois se confondaient sur la carte et dans l'esprit.

Il serait inutile et long de citer tous les écrivains qui, pendant les huit siècles durant lesquels l'état de l'Asie antérieure changea peu, apportèrent leurs documents à l'ethnographie des peuples du Caucase. Grecs, Romains et Arméniens se sont plu à retracer les détails historiques de ces régions, théâtre de tant de guerres et vers lesquels ils étaient attirés par l'amour du merveilleux et de la fable.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE DU CAUCASE AU IER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE. Pl. XIV.



Imp. Monrocq, Paris

CADUSIENS Noms de peuples antérieurs ou postérieurs au Ier Siècle de notre ère.
Peuples Aryens _ Grecs des colonies du Pont-Euxin.
_ « _ Arméniens Kourdes Talyches Ossèthes etc
Peuples Touraniens. Tribus Autochtones (?).
« Tribus émigrées au Caucase antérieurement à notre ère.
Frontières des royaumes et des tribus.

C'est par le nord de l'isthme ponto-caspien que j'aborderai cette étude, par la steppe, pleine encore de mystères, où se pressent ces tribus auxquelles les historiens de l'antiquité donnèrent le nom générique de Scythes, par suite de l'insuffisance de leurs connaissances, et qu'il confondirent en une seule race.

Fig. 7.



Fig. 8.

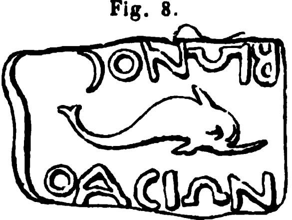


Fig. 7 et 8. — Marques d'amphores ayant contenu du vin de Thasos (Panticapée).

Les Scythes (1), qui habitaient sur les bords du Tanaïs (Don), vivaient, comme toutes les populations nomades, de la chair et du lait de leurs troupeaux; peu sociables de leur nature, ils s'opposaient à la navigation sur le fleuve et aux voyages dans l'intérieur de la Russie. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de voir les historiens de l'antiquité ne posséder sur leur compte que des documents très vagues et parfois contradictoires.

C'est au milieu de ces populations, sur la rive droite du fleuve, près de son embouchure, que se trouvait la ville de Tanaïs (2). Elle servait d'*emporium* (3) ou de marché commun aux nomades d'Europe et d'Asie et aux Grecs du Bosphore (4), lesquels traversaient le Palus Mæotis pour s'y rendre. Les premiers y transportaient des esclaves, des peaux et différents produits de l'industrie nomade, et les seconds des tissus, du vin, et maintes autres pro-

1. Les Grecs les désignaient sous le nom de Σκύθαι (nom d'origine douteuse qu'on rencontre pour la première fois dans Hésiode), mais dans leur propre langue ils s'appelaient Σκόλοτοι (c'est-à-dire Slavoniens). Ce nom restera pour tous les peuples de la steppe, quelle que fût leur origine, et à l'époque de Strabon était toujours en usage. Mais on aurait tort de lui accorder une signification ethnique spéciale.

2. Léoutyev a retrouvé, entre les villages de Sinavka et de Nedjvingvka, les ruines de l'ancienne ville de Tanaïs, dont l'emplacement se trouve aujourd'hui, par suite de l'avancement du delta du Don, à 10 kilomètres de la bouche du bras mort. (Mortvîy Donetz.) (E. Reclus, *Russie*, p. 789.)

3. *Emporium* (ἐμπόριον), marché ou entrepôt contenant une suite de magasins où étaient déposées les marchandises de l'étranger amenées par mer, jusqu'à ce qu'elles fussent débitées aux marchands en détail (Vitruv., V, xii, 1.). Chaque port moderne contient aujourd'hui son emporium, dont les Docks de Londres sont le plus remarquable exemple.

4. Ces Grecs du Bosphore cimmérien s'étaient établis en Crimée et dans la presqu'île de Taman, et ne se rendaient à Tanaïs que pour leurs affaires.

ductions des pays civilisés qui trouvaient à s'y échanger avantageusement (1).

Tanaïs n'était pas seulement le comptoir où s'échangeaient les produits de la Scythie contre ceux du monde civilisé, elle était en même temps l'entrepôt des marchandises qui, par caravanes, venaient de l'Asie centrale et de l'Oural (2). On comprend aisément que les peuples qui avaient entre les mains le monopole des transports par terre se soient toujours refusés à laisser les étrangers pénétrer dans l'intérieur du pays et remonter le Don. Témoins des progrès que faisaient chaque jour les colons grecs dans les provinces voisines du Bosphore cimmérien, ils cherchèrent à conserver secrètes leurs relations commerciales avec les peuples du Nord et de l'Orient.

Entre le Tanaïs (Don) et l'Atticites (3) (Koban?) habitaient les Mæotes. Strabon (4) nous fait connaître les tribus de cette nation qui vivaient sur la côte orientale de la mer d'Azoff (5). Ce sont les Dandarii, les Torètes (6), les Agri (7), les Arrechi (8), les Tarpètes (9), les Obidiacènes (10), les Sittacènes (11), les Doskes (12), et d'autres peuplades qu'il ne mentionne pas.

Le nom des Doskes ou Touskes présente de grandes analogies avec celui des Tousches, qui de nos jours habitent au milieu de la grande chaîne du Caucase. Mais les Tousches, de race karthwélienne, parlent un idiome très voisin du géorgien (13) et ne sem-

1. Strab., XI, II, 3.

2. Les Arimaspes, déjà cités dans l'antiquité par Hérodote et Aristée de Proconèse, existaient encore au temps de Pline; ce géographe nous les montre (*H. nat.*, VII, 2) comme d'habiles exploitants des mines d'or de l'Oural.

3. Αττικίτης (Ptol.)

4. Strab., XI, II, 11.

5. Le Palus Mæotis doit peut-être son nom aux Μαῖται, peuple qui au temps d'Hérodote habitait certainement dans ces régions. Les Sarmates (*Sauromatae*) y étaient connus à l'époque de Strabon (G. Rawlinson, *Herodotus*, t. III, p. 78, note 4).

6. Τορέται ou Τορεάται

7. Αγρῖται (Ptol.)

8. 'Αρριχοί (Ptol.); Arrichi (Plin.).

9. Peut-être les Τύραμβαι (Ptol.).

10. Au lieu de 'Οβιδιακῆνοι, Müller soupçonne qu'il faut lire 'Ορβίδοι, Σακῆνοι.

11. Peut-être Σιρακηνοί (Ptol.)

12. Τουσκοί (Ptol.)

13. Cf. Erckert, *Der Kaukasus*.

blent pas avoir été jadis séparés du gros de la nation. L'analogie entre ces noms n'est donc probablement qu'apparente.

Les peuples cités par Strabon étaient cantonnés sur la côte orientale de la mer d'Azoff, mais à cette époque cette mer intérieure s'étendait beaucoup plus loin dans les terres: elle a considérablement diminué de surface depuis les temps historiques (1). Les marais et les bas fonds du Kouban semblent être des terrains lentement gagnés sur la mer par les deltas des fleuves, de même que l'embouchure du Don (2) s'est trouvée reportée vers le sud.

Bien que depuis l'époque de Strabon, la côte orientale ne se soit pas avancée vers l'ouest d'une quantité importante (3), il ne semble pas moins qu'on doive reporter plus avant dans l'intérieur les Mæotes dont il vient d'être question et dont le géographe ne connaissait que les établissements voisins des colonies grecques.

Les Mæotes vivaient principalement de la pêche dans leurs rivières et sur la côte. Le grand Rhombitès était le principal centre des pêcheries qui alimentaient les *tarichées* ou établissements de salaison. Plus loin, près du petit Rhombitès, se trouvaient aussi des pêcheries, mais moins importantes. « C'est surtout des îles du littoral que partent les bateaux pêcheurs qui alimentent le marché du grand Rhombitès, mais celui du petit Rhombitès est approvisionné par les Mæotes eux-mêmes. Sous ce nom de Mæotes, on comprend toute la population répandue le long de cette côte, population agricole mais non moins belliqueuse que les nomades (4). » Les peuplades les plus voisines du Don étaient les plus sauvages, et celles qui se rapprochaient du Bosphore, ayant déjà depuis des siècles subi l'influence des colons grecs, étaient plus civilisées.

Les Mæotes produisaient probablement des blés qui, dans l'anti-

1. Pallas (voy. I, p. 78. E. T.) et Rennell (*West. Asia*, II, 394) sont d'avis que jadis la mer Caspienne et la mer d'Azoff communiquèrent par les terrains bas de la steppe.

2. (V. Helmersen, *Bull. Acad. sc. Pétersbourg*, XI, n° 4). L'avancement moyen du delta du Don, est de 6^{m},70 par an. Cette observation est en concordance avec le déplacement de la côte par rapport à la ville de Tanaïs. Le calcul donnerait pour vingt siècles, 13,400 mètres.

3. Le comblement de la mer d'Azoff se fait plutôt d'une manière uniforme que par l'avancement des côtes. (E. Reclus, *Russie*, p. 789.)

4. Strab., XI, II, 4.

quité comme de nos jours, furent l'une des principales marchandises de ces régions.

Toute la côte septentrionale du Pont-Euxin approvisionna de céréales le monde antique, et, si les peuples de l'intérieur de la Scythie étaient nomades et surtout pasteurs, ceux du littoral étaient sédentaires et cultivateurs.

Tout le commerce du blé des Scythes se faisait avec les Grecs. Il prit naissance vers le IVe siècle avant notre ère, et plus tard les rois du Pont tirèrent de ces pays des quantités énormes de céréales. Strabon nous apprend que Leucon, qui régnait de 393 à 353 av. J.-C , envoya en une seule fois de Théodosia à Athènes 2,100,000 *medimnes* (env. 1,260,000 hectolitres) de blé, et que la Sindique payait annuellement à Mithridate 180,000 *medimnes* (108,000 hectol.). Démosthènes, de son côté, évalue à la moitié de l'importation dans l'Attique les blés qui venaient du Pont-Euxin, et indique pour l'importation totale un chiffre de 400,000 *medimnes* (240,000 hectolitres).

Il est certain qu'Athènes n'était pas la seule ville où fut transporté le blé de la Scythie, les autres villes participaient également à ce commerce ; car les diverses provinces grecques, trop peuplées pour que leur sol put leur fournir les vivres nécessaires, firent comme les Anglais de nos jours et prirent en Scythie le supplément de blé qui leur était nécessaire.

En échange de leurs céréales, les Scythes recevaient les marchandises grecques et plus spécialement le vin. Le témoignage de Strabon se trouve contrôlé par les découvertes modernes, car dans les tombes des rois scythes à Kertch, on a retrouvé des amphores à la marque de Thasos (ΘΑΣΙ), île dont le vin était bien connu dans l'antiquité. Les Scythes reçurent bien certainement aussi l'huile et les autres produits étrangers à leur pays, en même temps que les objets manufacturés du monde grec.

Grâce à ce commerce et probablement aussi grâce aux exploitations des Arimaspes, de grandes quantités d'or entrèrent en Scythie, car dans l'Ukraine qui, comme on le sait, est fort distante de tout gisement de ce métal, les tumuli renferment de grandes quantités d'or à l'état de bijoux et d'ornements (1).

1. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. III, p. 14, note 3.

Les Sindes et les Aspurgiani (1) faisaient aussi partie du peuple des Mæotes, comme nous l'avons vu précédemment au sujet des peuples mentionnés par Hérodote (2); les Sindes (3) habitaient la presqu'île de Taman et la partie occidentale du Kouban. Ils avaient de bonne heure accepté l'influence grecque. Ce peuple formait le fond de la population au milieu de laquelle s'étaient développées les colonies asiatiques du Bosphore. Leur capitale, Gorgippia, était une ville grecque.

Les Aspurgiani qui, eux aussi, vivaient au milieu des colonies grecques, étaient cantonnés entre Phanagoria et la Sindique (4). Ils suivirent la fortune de ces colonies.

Il serait superflu de décrire ici les villes que fondèrent les Grecs sur le Bosphore cimmérien. Nous avons vu quelle était leur importance commerciale, et nous avons constaté que les territoires occupés par les colons furent toujours très restreints. Les Grecs, désireux d'entretenir leurs relations commerciales, ne songèrent jamais à faire des conquêtes, mais se concentrèrent sur les points les plus importants pour les transports commerciaux et occupèrent toute la Crimée et la presqu'île de Taman. Fortement établis dans ces retranchements naturels, ils étaient à l'abri des coups de mains et fermaient aux autres commerçants européens le négoce avec la Scythie.

Les colons grecs du Pont s'enrichirent rapidement par le commerce et, si nous en jugeons d'après les trouvailles archéologiques qui furent faites en Crimée, ils avaient introduit dans leurs villes, bien avant l'époque de Mithridate, un luxe comparable à celui des plus opulentes cités de la Grèce et de l'Asie Mineure.

Les Sindes semblent être, de tous les peuples qui avoisinaient les colonies, les seuls chez lesquels la civilisation grecque se soit réellement implantée; les Mæotes restèrent en dehors du progrès, de même que les tribus qui habitaient alors le Kouban d'aujourd'hui.

1. 'Ασπουργιανοί ou 'Ασπουγγιτανοί.
2. Hérodote, IV, 28.
3. Les Sindes, Σινδοί (Steph. Byz.) sont fréquemment cités dans les inscriptions des Leuconides, dont ils étaient les sujets (Dubois, 4e sér., pl. XXVI). Ils sont également mentionnés par Scylax (*Peripl.*).
4. Strab., XI, II, 11.

A l'époque de Pline, de grands mouvements s'étaient produits chez les peuplades voisines du Tanaïs; l'auteur cite des tribus de noms jusqu'alors inconnus et signale l'arrivée des Turcs, avant-coureurs de ces hordes qui, douze siècles plus tard, auront changé la face de l'Europe, et qui bien certainement au début de notre ère étaient déjà parties des steppes de la Sibérie et s'avançaient lentement à la conquête du monde romain.

« La côte qui fait suite à la Sindiké et au canton de Gorgippia est occupée par les Achæi, les Zygi et les Héniokhes; elle est partout dépourvue d'abris et très montagneuse [ce qui se conçoit], puisqu'elle fait partie du Caucase (1). » Puis viennent les Cercètes, es Moskhes et les Colches, « plaçant au-dessus de ceux-ci les Phthyrophages (2), les Soanes (3) et d'autres peuplades caucasiennes ».

D'après Artémidore (4), la côte entre la Sindique et le grand Pithyus (Pitsunda) était partagée entre les Achæi qui en occupaient un quart, les Zygi qui s'étendaient jusqu'à la fin de la première moitié, et les Héniokhes qui occupaient l'autre. On arrivait ainsi aux limites des Colchiens dont les possessions comprenaient Pitsunda et Soukoum-Kaleh.

Entre Sebastopolis (Soukoum-Kaleh) et Pithyonte (Pitsunda), Pline indique les Achéens, les Mardes et les Cercètes, c'est-à-dire, sauf les Mardes, les mêmes tribus que cite Strabon : mais les Serres, les Coupe-têtes, les Épagerites, « peuple sarmate de la chaîne du Caucase » (5), les Sauromates et les Thalles, cités par Pline, ne sont pas mentionnés dans Strabon.

Les Achéens ont laissé leur nom au village d'Aguia et les Kerkhètes étaient les Tcherkesses de nos jours (6). Quant aux Héniokhes qui, suivant Pline, saccagèrent la ville de Pithyonte, leur

1. Strab., XI, II, 12.
2. Saliens (?) de Pline (VI, 4).
3. Suaniens de Pline (VI, 4).
4. Strabon, XI, II, 14.
5. « A Dioscuriade oppidum Heracleum distat a Sebastopoli LXX mill. passuum. Achaei, Mardi, Cercetae : post eos Serri, Cephalotomi. In intimo eo tractu Pithyus oppidum opulentissimum ab Heniochis direptum est. A tergo ejus Epageritae, Sarmatarum populus in Caucasi jugis : post quem Sauromatae. » (Plin., VI, 5.)
6. J. Brosset, *Souv. d'un officier ayant servi dans le Caucase*, in *Hist. Arm.*, t. II, p. 488.

nom ne se retrouve dans celui d'aucune des peuplades de l'Abkhasie moderne. Il était probablement le nom d'une tribu occupant le littoral et qui depuis changea d'appellation, ou rentra dans les vallées de l'intérieur.

Il n'est pas certain que les Kerkhètes aient par un point de leur territoire touché à la mer; il semble plus probable qu'ils occupaient seulement la montagne et les plaines du nord, et qu'ils furent connus des Grecs par les voyages qu'ils faisaient à la côte pour leur commerce.

Les Moskhes (Moschiens ou Mouskaï) se trouvaient, au dire de Strabon, cantonnés dans les environs de Dioscurias. Il est curieux de rencontrer dans ces parages, au début de notre ère, une tribu de cette puissante nation qui lutta jadis avec tant d'énergie contre les rois d'Ashshour. Mais sa présence au milieu de ces montagnes n'a rien de surprenant; car, on l'a vu, les Moschiens, chassés de l'Asie Mineure, se sont retirés vers le nord. Ils ont traversé le Lazistan, où leurs débris furent rencontrés par Xénophon et vivaient encore au temps de Strabon ; de là ils sont entrés en Colchide et en Ibérie, pays habités par leurs congénères. A l'époque de Pline, ils étaient cantonnés vers les sources du Phase (1) et jusqu'au fleuve Ibère (2), avant de traverser le grand Caucase. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer de leurs tribus dans les montagnes de l'Abkhasie, lambeaux détachés de la masse principale et probablement oubliés par le gros de la nation dans son exode.

En ce qui concerne les Achéens, les Zyges, les Héniokhes et les Kerkhètes, il serait difficile de dire à quel rameau ethnique ils appartenaient, mais, pour ce qui regarde les autres peuplades Moskhes, Soanes, Lazes, etc., nous savons aujourd'hui qu'elles faisaient partie de la grande famille touranienne comme les Ibères, les Albaniens et les Karthwéliens de nos jours.

Il est à croire que les peuplades que Strabon et Pline rangent sur les côtes du Pont sont les mêmes que celles qui s'y trouvaient encore à l'époque de la conquête russe, car, à partir du premier

1. Plin., *H. nat.*, VI, 4.
2. Plin., *H. nat.*, VI, 11.

siècle ce notre ère, nous ne rencontrons plus dans l'histoire de ces invasions et de ces migrations, dont les résultats ne nous apparaissent pas. Les peuples de l'Abkhasie et de la côte du Pont ne semblent pas avoir subi de modifications violentes, et les rares familles tcherkesses et abkhases qu'on rencontre encore dans ces pays sont bien certainement les descendants des peuples de Strabon. Il est, d'ailleurs, un fait constant dans l'histoire des migrations humaines. Les montagnards ont toujours résisté aux invasions, se sont toujours maintenus dans leurs vallées inaccessibles, d'où ils ont défié les plus formidables conquérants. Ne voit-on pas les Basques demeurer depuis des siècles dans les Pyrénées, les Kourdes résister encore aux Turcs et aux Persans, les Peaux-Rouges parcourir les montagnes Rocheuses, et les Négritos, fidèles sujets de Sougrivah, se maintenir dans l'Inde et la Malaisie, en dépit des Hindous et des Malais. Si les montagnards du Caucase avaient abandonné leur patrie depuis les débuts de notre ère, le souvenir en serait resté dans l'histoire, car cette émigration aurait été causée par des révolutions plus intenses dans la plaine que dans la montagne. Les annales ne nous apprennent rien de semblable. Nous connaissons les mouvements des Tcherkesses. Nous retrouvons toutes les étapes des Huns, des Tartares et des Mongols, mais le plus complet silence plane sur les Abkhases et sur les peuples de leur voisinage. Il est donc naturel d'admettre que, depuis bientôt vingt siècles, aucun changement ne s'est opéré dans ces régions.

Strabon signale dans les montagnes, entre les Moskhes et les Soanes, un peuple qu'il nomme les Phthyrophages (mangeurs de vermine) à cause de la malpropreté excessive des gens de ces tribus. Ce nom, appellation satirique donnée par les Grecs des colonies aux montagnards malpropres de l'intérieur, ne présente aucune signification ethnique, et de nos jours encore serait applicable à tous les Caucasiens, car il est peu de pays où la malpropreté soit en plus grand honneur, aussi bien chez les Aryens que chez les anciennes races (1).

Les Soanes de Strabon ne sont autres que les Souanes des temps

1. Il est à remarquer que φθειρ signifie aussi « pomme de pin ».

modernes qui, de race karthwélienne, sont encore cantonnés dans le district où les placent Pline et Strabon. Le géographe ne fait aucune distinction ethnique entre les Colches, les Soapes et les autres peuplades citées précédemment. On serait donc en droit de supposer que les montagnards du Caucase oriental étaient tous de même race.

« La même ville de Dioscurias peut être considérée comme la tête de l'isthme compris entre le Pont et la Caspienne, et comme une sorte d'emporium ou de marché commun aux populations de l'intérieur aussi bien qu'aux tribus circumvoisines, vu qu'elle réunit parfois dans ses murs, nous ne dirons pas comme certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, trois cents peuples différents, mais soixante-dix peuples parlant autant de langues distinctes, par suite apparemment de la vie errante qu'ils mènent et de l'isolement auquel les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, Sarmates d'ailleurs pour la plupart, et tous habitants du Caucase (1). » A cette assertion déjà très précise, le géographe ajoute que le plus grand nombre des Ibères « habitent de préférence la montagne, vivent à la façon des Scythes et des Sarmates, dont ils sont du reste les voisins et, jusqu'à un certain point, les frères (2). »

La différence considérable qui existe aujourd'hui entre les divers dialectes ne serait pas un obstacle à cette hypothèse, car ces peuples occupant les vallées du Caucase, depuis des temps immémoriaux, ont bien certainement modifié graduellement leurs idiomes sous l'influence des nécessités diverses et de leur commerce avec les étrangers.

Les vocabulaires abkhase et tcherkesse présentent pour certains mots, nombreux d'ailleurs, des analogies frappantes, et dans la plupart des cas ces termes rendent des idées primordiales ou naturelles dans les débuts d'une civilisation. Il semble qu'une origine commune puisse être attribuée à ces tribus.

La nature géographique du Caucase, l'isolement absolu dans lequel vivent les diverses peuplades pendant les mois d'hiver, la

1. Strab., *Geog.*, XI, II, 16.
2. Strab., *Geog.*, XI, III, 3.

difficulté extrême des communications sont autant d'éléments importants dans le problème de la transformation des dialectes; un exemple pris dans le Caucase et un autre tiré de régions étrangères suffiront pour prouver ce que j'avance.

Les Irons (Ossèthes), qui, comme on le sait, sont venus dans les montagnes de la grande chaîne vers le VIIe siècle avant notre ère, se sont en 2600 ans divisés en quatre tribus bien distinctes, parlant des dialectes spéciaux (Tagaoures, Digoriens, Kourtatines, Alaghirs) et cependant, il est très vraisemblable que les émigrants aryens aient emporté dans leur exode une même langue et que les dialectes ne prirent naissance qu'après leur arrivée dans les montagnes.

Dans la presqu'île malaise, les Négritos, qui habitent les profondes vallées de l'intérieur n'ont que peu de communications entre tribus, et les idiomes sont d'autant plus différents que le pays est plus montagneux. Ces tribus sont cantonnées, chacune dans sa vallée, et bien que se transportant sans cesse d'un point à un autre dans le même bassin, elles ne sortent jamais de leurs limites naturelles. Il s'ensuit que le nombre des dialectes négritos (Sakayes et Seumangs) est très considérable, et cependant ces langues partent toutes d'une même origine dont on retrouve les traces dans bien des cas. L'époque de la division des Négritos est relativement récente, c'est à peine si nous pouvons la faire remonter aux premiers siècles de notre ère.

Ce que nous venons de voir pour les langues ossèthe et négrito est vrai pour tous les autres dialectes, qui, partis d'une souche commune, se sont modifiés suivant les circonstances locales, pour former des idiomes secondaires. La réunion en une seule langue de tous ces dialectes étroitement apparentés est un fait qui ne s'est jamais produit en dehors des pays jouissant d'une civilisation avancée. Au Caucase, où les tribus restèrent pendant des siècles à l'état sauvage, la corruption des idiomes primitifs n'a fait que s'accroître.

Or, dans la partie occidentale de la chaîne, l'époque de division des tribus est extrêmement reculée, plus ancienne même que les plus antiques documents historiques de l'Asie antérieure. Il n'est donc pas surprenant de retrouver chez ces divers peuples des idio-

mes dont les analogies n'ont pas été saisies jusqu'ici. De plus, si nous jetons les yeux sur la carte de cette partie du Caucase, nous voyons que les deux langues qu'on y parle ont entre elles, pour limite commune, les neiges éternelles, à peine franchissables pendant quelques mois d'été. Il s'est donc établi entre les Tcherkesses et les Abkhases une séparation naturelle qui, venant à s'augmenter de la diversité de plus en plus grande des mœurs et des dialectes, a formé deux peuples absolument différents d'usages, de coutumes et de langage.

Entre la langue abkhase et le mingrélien, les différences sont presque aussi grandes qu'entre le tcherkesse et l'abkhase, mais il est juste de dire que le bassin du Rion fut fréquemment soumis aux influences étrangères par suite de la route commerciale du Phase et du Cyrus, tandis que l'Abkhasie resta vierge au milieu des révolutions de la Transcaucasie et de la steppe du nord.

Les tribus qui habitaient la côte du Pont, de la Sindique à la Colchide, vivaient principalement du produit de leur piraterie. Ils montaient des embarcations fragiles, étroites et légères et pouvant contenir vingt-cinq hommes environ. « Ces pirates, dit Strabon, forment avec leurs camares (pirogues) de véritables escadres et tiennent perpétuellement la mer, soit pour faire main basse sur les vaisseaux de transport, soit pour attaquer quelque province ou quelque ville du littoral, exerçant ainsi par le fait une vraie tyrannie maritime. Du reste, les populations du Bosphore (les Grecs) semblent vouloir quelquefois, eux-mêmes, favoriser leurs déprédations en leur prêtant non seulement des abris pour leurs embarcations, mais encore des comptoirs, des entrepôts pour leur butin. Au retour de leurs expéditions, comme ils n'ont chez eux ni ports ni mouillages, ils portent leurs camares à dos d'homme, au fond des bois (1). »

Klaproth (2) reconnaît dans les Zyges (3) ou Zykhes (Ζύχοι), dans les Sindes et les Kerkhètes, des tribus tcherkesses ; or, les Sindes, comme nous le savons, vivaient déjà, à l'époque d'Hérodote, entre

1. Strab., *Geog.*, XI, II, 12.
2. J. Klaproth, *Voy. mont Caucase*, t. III, p. 377.
3. Dubois de Montpereux, t. I, p. 72.

la rivière Kouban et la chaîne du Caucase, à la pointe occidentale de l'isthme ponto-caspien. Le domaine de ces peuples est donc le même depuis les temps les plus anciens auxquels puissent remonter nos investigations. Le même fait est vrai pour les Abkhases ; nous avons donc tout droit de supposer que l'antiquité de ces peuples ne s'arrête pas exactement aux premiers documents que nous possédons, mais qu'elle se perd dans la nuit des temps et que les antiquités préhistoriques qui ont été rencontrées dans le Kouban et l'Abkhasie doivent, semble-t-il, leur être attribuées.

Nous avons vu précédemment que le Kouban et la partie septentrionale de la côte abkhase renferment de nombreux dolmens, tandis que sur la partie méridionale de la côte, depuis le pays des Zyges jusqu'au sud, les monuments mégalithiques font totalement défaut. Peut-être doit-on regarder les ancêtres des Tcherkesses comme les constructeurs de ces monuments. Cependant, le fait semble peu probable, car les dolmens ne se rencontrent que dans les premiers contreforts de la chaîne et sur le littoral, près de Novorossisk, dans la seule partie du pays qui soit accessible à des envahisseurs venant de l'Orient et se dirigeant vers l'Occident. De plus, la Crimée renferme de nombreux dolmens semblables à ceux du Caucase. Cette péninsule est l'un des jalons les plus remarquables entre l'Asie et l'Europe pour l'étude des migrations mégalithiques. D'ailleurs, si les Caucasiens, eux-mêmes, avaient construit ces monuments, on en retrouverait de nos jours dans tous les pays occupés jadis par les peuplades sarmates de Strabon, c'est-à-dire dans la grande chaîne, sur les deux versants et dans le bassin du Phase.

Il semble plus probable que les auteurs des dolmens s'arrêtèrent dans leur marche pendant un certain temps au pied du Caucase, et que les Tcherkesses et leurs congénères se retirèrent dans la montagne pour laisser passer le flot.

En examinant la route que peut suivre une invasion qui, venant du nord de la Caspienne, se dirige d'est en ouest en inclinant vers le sud, tendance de presque toutes les grandes invasions européennes, on voit que cette route vient aboutir juste dans le Kouban, pays des dolmens, dont les constructeurs, arrêtés par la

grande chaîne et par l'hostilité de ses tribus, passèrent en Crimée et de là en Europe.

Nous ne connaissons rien de l'histoire des Abkhases dans l'antiquité, leur pays aujourd'hui désert n'a fourni jusqu'ici que bien peu de documents historiques et archéologiques ; nous savons seulement qu'ils étaient, pour les Grecs des colonies, de dangereux voisins, contre les incursions desquels plusieurs murailles furent élevées entre la côte et les derniers contreforts du Caucase. Ils furent, de nom, sujets de Mithridate, mais il est probable que ce furent les comptoirs grecs qui obéirent au roi du Pont, et non les montagnards de l'intérieur. Plus tard, sous les empereurs byzantins, ils étaient également sujets nominaux de l'empire, mais il est probable qu'effectivement ils ne dépendirent pas plus de Constantinople que dans les temps modernes ils n'obéirent à Stamboul et à Saint-Pétersbourg. Leur extermination et leur déportation ont été les seuls moyens de mettre fin à leurs brigandages.

A côté des tribus obscures de l'Abkhasie vivaient les Kolches, dont les débuts historiques se perdent dans la nuit des temps.

Nous avons vu, en passant en revue les peuples cités par Hérodote, que les Colchiens apparaissent pour la première fois dans la fable de Jason, et nous savons d'un autre côté que les Assyriens les connurent.

Des origines jusqu'à nos jours, ces peuples ne semblent pas avoir subi de modifications ethniques. Protégés vers le nord par le Caucase, vers le sud par les monts Moschiens, vers l'est par la chaîne qui relie les deux Caucases, ils ont toujours été en dehors des grandes routes des invasions. Quelques auteurs anciens et modernes ont, il est vrai, fait passer les Cimmériens par la côte de la mer Noire et de la Colchide, mais nous avons vu que cette côte est impraticable, elle le fut même pour Mithridate ; lorsque ce prince, fuyant de Dioscurias à Panticapée, chercha un chemin sur la côte, il fut sans cesse obligé de s'embarquer.

La Mingrélie et le Lazistan sont les deux seuls pays où les Touraniens, dans leur retraite, aient pu trouver un asile sûr, aussi ne doit-on pas être surpris de trouver dans ces vallées la population karthwélienne la plus pure. La seule cause de mélange était pour ces peuples le passage des caravanes par le Phase et le Cyrus.

A l'époque de Strabon, de même qu'à celle d'Hérodote et aujourd'hui encore, la Colchide présentait toutes les conditions désirables pour la prospérité des peuples qui l'habitaient. Admirablement défendue par la nature, merveilleusement arrosée, d'une incroyable fertilité, riche en bois et en métaux, elle présentait tous les avantages pour le développement d'une grande civilisation, mais l'apathie touranienne rendit toutes ces richesses inutiles, et bien certainement la Mingrélie était encore, à l'époque de la conquête russe, dans le même état que la Colchide au temps de Strabon.

Malheureusement, jusqu'ici les études anthropologiques ne sont pas encore assez avancées au Caucase pour qu'on puisse, grâce à leurs documents, composer une classification des races caucasiennes. De grands efforts ont été tentés, mais jusqu'ici sans résultat. Dans tous les cas, les études historiques sont le meilleur guide dans le choix du type de la race karthwélienne, et le bassin du Phase est, de tous les pays géorgiens, celui dans lequel les influences étrangères ont été le moins profondes. Dans les pays de la Koura, les Géorgiens ont été sans cesse envahis ou conquis par des races différentes ; il est très naturel d'admettre que dans ces circonstances le type primitif s'est modifié. En Mingrélie, au contraire, les blancs Allophyles, protégés par leurs remparts naturels, n'ont eu à souffrir d'aucune invasion. Leur obéissance aux Grecs du Pont, aux Romains, et plus tard aux Turcs, n'a guère été que nominale, et il est à croire que la race s'est conservée avec bien plus de pureté que dans les pays voisins.

La Mingrélie ne nous offre malheureusement pas plus de documents archéologiques que l'Abkhasie ; nous ne possédons rien sur les mœurs et les usages de ces peuples avant l'ère historique. Il en est de même de la Soanétie, mais par la linguistique et la sociologie, nous établissons les preuves évidentes d'une étroite parenté entre les Mingréliens, les Soanes et les Géorgiens de la Koura.

A l'époque de Strabon, les Soanes habitaient le pays qu'ils occupent encore de nos jours. Ils formaient alors un peuple puissant, capable de mettre sur pied deux cent mille hommes ; leurs flèches, comme celles des Scythes, étaient empoisonnées, mais nous ne connaissons même pas la forme de ces armes, tant les recherches archéologiques sont incomplètes dans ces régions.

C'est dans les montagnes de la Soanétie, où le Rion et l'Ingour prennent leur source, que se trouvent les gisements aurifères qui ont donné naissance au mythe de la Toison d'or. Les méthodes de lavage des sables employés à l'époque du roi Aetes, étaient encore en usage quinze siècles après, vers les débuts de notre ère (1). Cette permanence dans les usages semble indiquer que les Soanes furent, pendant ces quinze siècles, cantonnés dans les mêmes régions et, des débuts de notre ère jusqu'à nos jours, nous ne les voyons pas modifier leur pays d'habitation. Il en résulterait que les Soanes habitent ce pays depuis trente-cinq siècles environ.

Les sables aurifères existent, il est vrai, dans les rivières de Mingrélie; la présence du métal précieux a été reconnue par les ingénieurs attachés au Caucase, mais l'or n'est qu'en faible quantité, ne légitimant pas la fabuleuse richesse d'Aetes. Il est plus probable que les Colchiens des Argonautes durent leur grande fortune au commerce (2). Varron a écrit « qu'il fut reconnu sous Pompée qu'en sept jours on arrive de l'Inde dans la Bactriane, sur le bord du fleuve Icare, qui se jette dans l'Oxus, et que les marchandises de l'Inde, amenées de là par la mer Caspienne dans le Cyrus, peuvent être transportées par terre, en cinq jours au plus, jusqu'au Phase, qui tombe dans le Pont-Euxin (3) ». C'est par cette voie qu'au commencement de notre ère, le monde romain était approvisionné de la soie et des fourrures de la Tartarie, des pierres précieuses et des esclaves de l'Inde, de l'acier sérique et de bien d'autres produits de l'Extrême-Orient, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Au delà de la Colchide, dans la vallée du Cyrus, étaient les Ibères, Géorgiens de nos jours. Ils appartenaient à la même race que les Colches et les Soanes et, comme on l'a vu précédemment, doivent être rangés parmi les tribus touraniennes qui, jadis, occupèrent l'Asie antérieure.

L'Ibérie nous offre, au Ier siècle, l'aspect d'un pays riche et très peuplé, à en juger par le nombre considérable de ses villes et de

1. Strab., *Geogr.*, XI, II, 19.
2. Plin., *H. nat.*, VI, 5; IX, 63.
3. Plin., *H. nat.*, VI, 19.

ses villages, par l'emploi qu'on y faisait de la tuile dans les toitures, « par l'ordonnance architectonique des habitations et enfin par l'existence d'agoras (1) et d'emplacements affectés aux services publics (2). »

« Quelques-uns des cantons de l'Ibérie sont comme enveloppés par le Caucase... Au centre du pays est une vaste plaine », celle du Cyrus, très fertile, habitée par la partie de la population vouée plus spécialement à l'agriculture, et dont les goûts étaient plus pacifiques.

Soumis depuis des siècles aux influences étrangères, les Ibères avaient abandonné la majeure partie de leurs usages pour adopter ceux des Arméniens et des Mèdes.

Admirablement protégés par leurs montagnes du nord, du sud et de l'ouest, les Ibères avaient vers l'Orient une frontière ouverte, vaste plaine par laquelle passa l'invasion des Scythes, et par laquelle ils furent sans cesse attaqués par les peuples de l'Iran. Et tandis que la Mingrélie semble destinée, par sa position géographique et la nature de ses frontières, à subir l'influence européenne, l'Ibérie est disposée pour recevoir la civilisation de l'Asie.

La royauté chez les Ibères était héréditaire comme en témoignent les auteurs de l'antiquité (3), les inscriptions (4) et les chroniques indigènes (5). Le peuple était divisé en quatre classes :

1. Ἀγορά, place du marché consistant en une vaste *area* découverte au centre, où les gens de la campagne étalaient leurs produits pour la vente; elle était entourée de bâtiments et de colonnades sous lesquelles les différents métiers élevaient des boutiques et étalaient leurs denrées ou leurs marchandises. (A. Rich, *Dict. antiq. rom. et grec.*, p. 282, Art.: Forum.)

2. Strab., *Geogr.*, XI, III, 1 et 2.

3. Strab., *Geogr.*, XI, III, 6. — Plutarch., *Pomp.*

4. Parmi les nombreuses inscriptions trouvées au Caucase, l'une des plus intéressantes est la suivante : αὐτοκράτωρ καῖσαΡ ΟΥΕΣ | πασιᾶνος σεϐΑΣΤΟΣ ΑΡ | ΧΙΕρεὺς ὁ μέγαΣ ΔΗΜΑΡΧΙΗ | Σ ΕΞΟΥσίας τὸ · Ζ · ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΟ | · ΙΔ · ΑΠΟΔΕΔΕΙΓΜΕ | ΝΟΣ ΤΟ · Ζ · ΠΑΤΗΡ ΠΑΤΡΙΔΟΣ Τειμη | ΤΗΣ ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΙΤΟΣ ΚΑΙσαρ | ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΥΙΟΣ ΔΗΜΑΡΧΙΗΣ Ε | ΞΟΥΣΙΑΣ ΤΟ · Σ · ΥΠΑΤΟΣ ΤΟ · Δ · ΑΠΟ | ΔΕΔΕΙΓΜΕΝΟΣ ΤΟ · Ε · ΤΕΙΜητὴ | Σ ΚΑΙ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑ | ΣΤΟΥ ΥΙΟΣ ΥΠΑΤΟΣ ΤΟ · Γ · ΑΠΟ | ΔΕΔΕΙΓΜΕΝΟΣ ΤΟ · Δ · ΒΑΣΙΛΕΙ | ΙΒΗΡΩΝ ΜΙΘΡΙΔΑΤΗ ΒΑΣΙΛΕΩΣ Φ | ΑΡΑΣΜΑΝΟΥ ΚΑΙ ΙΑΜΑΣΔΕΙ ΤΩ ΥΙΩ | ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡΙ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΩΝ ΤΟ Ε | ΘΝΙ ΤΑ ΤΕΙΧΗ ΕΞΩΧΥΡΟΣΑΝ.

5. V. Brosset, *Chron. Géorg.*

les nobles, les prêtres, les guerriers et les laboureurs, et enfin venaient les esclaves et les serfs.

De l'autre côté de l'Ibérie était le pays des Albaniens, situé entre le cours moyen du Cyrus et la mer Capienne. Leur territoire touchait, au sud, à l'Arménie et, au nord, se terminait au pays des Lèges et des Gèles, c'est-à-dire aux montagnes du Daghestan actuel.

Les Albaniens étaient, au temps de Strabon, plongés dans la plus complète barbarie. Ils vivaient plutôt à l'état nomade et pastoral qu'à celui d'agriculteurs. Quelques rares labours, faits avec de simples charrues de bois, leur donnaient du blé en abondance. Mais c'est tout au plus s'ils se donnaient la peine de défricher ce sol dans lequel tout naissait sans semaille et sans labour (1).

« Les hommes, dit Strabon, se font remarquer par leur beauté et leur haute taille ; ajoutons qu'ils sont francs, aussi peu marchands que possible, comme des gens qui la plupart du temps ne font pas usage de la monnaie, qui ne savent pas compter au-dessus de cent et se bornent à échanger leurs produits contre des marchandises venues du dehors ; apportant d'ailleurs à toutes les affaires de la vie la plus grande nonchalance ; n'ayant pas, par exemple, la notion d'un poids ou d'une mesure exacte ; bref conduisant leurs guerres, leurs affaires, leurs cultures, avec une imprévoyance complète. Ce qui n'empêche pas qu'ils aient des troupes régulières (2) ». Les Albaniens pouvaient, à l'époque de Pompée, mettre sur le pied de guerre des armées de soixante à quatre vingt mille hommes, tant d'infanterie, de cavalerie, que de *cataphracti* ou cavaliers bardés de fer.

« En cas d'agression étrangère, ils reçoivent du secours des nomades, ceux-ci faisant alors pour eux ce qu'eux-mêmes font pour les Ibères en pareille circonstance ; mais, hors de ce cas unique, les nomades ne cessent de harceler ces deux peuples au point de les empêcher de cultiver leurs terres (3). »

1. Strabon (XI, IV, 3) fait allusion au vers suivant d'Homère : ἀλλά τά γ' ἄσπαρτα κἀνήροτα πάντα φύονται (*Odyss.*, X, 109.)
2. Strab., *Geogr.*, XI, IV, 4.
3. Strab., *Geogr.*, XI, IV, 5.

Les Albaniens, les Ibères et les nomades de Strabon, peuplades qui ne peuvent être que les montagnards du Caucase ou les débris des Caspii d'Hérodote, formaient donc une alliance défensive contre les agressions de l'étranger. Ces peuples qui, comme nous le savons, étaient de même origine ethnique, semblent n'avoir plus eu à cette époque que le lien commun de sauvegarder l'indépendance touranienne; en dehors de leurs antiques sentiments nationaux, ils ne cessaient d'être en guerre les uns contre les autres. D'ailleurs, cet état d'hostilité des diverses tribus touraniennes est aussi ancien que les plus antiques documents; nous avons vu les peuples de l'Ourartou, du Mouskou, du Naïri employer les périodes de repos que leur laissaient les armées d'Ashshour à des querelles intestines et à des guerres fratricides. Plus tard, au moyen âge, quand la Géorgie tentera un suprême effort pour se constituer en royaume, la guerre civile éclatera daus toutes ses provinces.

A l'époque de Strabon, les Caspiens qui, jadis, habitaient les rivages occidentaux de la « mer supérieure », avaient cessé d'exister et leur nom, à jamais perdu en tant que tribu, ne devait se conserver jusqu'à nos jours que dans la « Kaspiskoie mare » des Russes. Les restes de ce peuple, fondus dans les Albaniens, ne formaient plus qu'un seul royaume gouverné par un prince issu de la classe noble du pays.

Autrefois, chaque tribu parlant une langue distincte avait son gouvernement propre et son roi particulier, et l'on ne comptait pas moins de vingt-six langues en Albanie, mais au moment où Pompée vint dans ces pays, les petits royaumes avaient cédé la place à une monarchie puissante capable d'oser entrer en lice avec les Romains.

Cinq siècles avant Strabon, au moment où Hérodote écrivait son « histoire », les Albaniens étaient encore divisés ou tout au moins sous le régime féodal, et les Caspiens n'en étaient bien certainement qu'une tribu qui plus tard, suivant la fortune de ses congénères, dut se courber sous le joug d'une peuplade plus puissante et perdit son nom avec son indépendance.

Issus d'une même origine, parlant un même idiome, les peuples touraniens s'étant retirés dans le Caucase devant l'invasion sémite

et aryenne, refoulèrent dans les hautes montagnes les tribus de même race qu'eux, qui les avaient précédés sur ce sol. Puis, sous une pression venant du sud, ils se concentrèrent de plus en plus, étendirent leur domaine vers le nord, et pénétrèrent dans les gorges du Caucase. C'est là que les divers lambeaux des Touraniens, éloignés les uns des autres, prirent des habitudes en rapport avec la nature de leur nouvelle patrie, inventèrent des arts nouveaux, transformèrent leur religion, leurs coutumes et peu à peu leur langue. On ne se comprit plus de vallée à vallée. Il se forma de petites nationalités parentes, mais ennemies, et les blancs Allophyles entrèrent dans un état féodal divisé à l'infini.

Cette situation politique était très favorable à la formation d'enclaves par des peuples absolument étrangers aux races caucasiennes; on vit des Juifs occuper un vallon spécial, des Mongols, des Chinois, avant-coureurs des grandes invasions, se cantonner dans des districts séparés. Il en résulta pour les tribus dont ils firent leurs voisins, des transformations dans les coutumes, dans la religion et dans le langage.

C'est probablement ce dédale de tribus sans importance et sans nom qu'Hérodote nomme les Saspires, à moins que déjà une tribu eût pris sur les autres une certaine suprématie. Quoi qu'il en soit, pendant les siècles qui suivirent, les diverses peuplades furent peu à peu forcées d'obéir à l'une d'elles plus forte que les autres, et les tribus d'autrefois devinrent de simples cantons, obéissant tous à la même autorité.

Tel est l'état social dans lequel les campagnes de Pompée trouvèrent les Ibères et les Albaniens; ces deux tribus s'étaient à la fois élevées au milieu de leurs sœurs en les soumettant à leur joug. Il en résulta deux royaumes : celui d'Ibérie et celui d'Albanie.

Les Albaniens, qui plus tard, pour les Arméniens, prirent le nom d'Aghouanks (1), étaient, au dire d'Agathange (2), des Sarmates, nom que donne Strabon aux Soanes et aux autres peuplades du Caucase. Or, le témoignage du biographe de saint Grégoire ne

1. Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. I, p. 215.
2. Agathange, *Vie de saint Grégoire*, I, 10. — V. Langlois, *Hist. Armén.*, t. I, p. 115, note 4.

peut être mis en doute, et il cite en même temps les Aghouanks, les Lepins, les Djghebs et les Gasps, toutes peuplades voisines de l'Aghouanie ou Albanie (1) qui s'allièrent pour venger le sang d'Artaban. Les Aghowans parlaient un dialecte absolument différent de l'arménien (2), langue qui avait pour frontière les bords du Cyrus (3) et qui ne s'étendit jamais plus loin que l'embouchure de ce fleuve (4). Du temps de Strabon, la domination des Albaniens ne s'étendait pas jusqu'à la mer (5).

Nommés Sarmates par Agathange, étroitement alliés contre l'étranger à l'époque de Strabon et des historiens arméniens, les Albaniens étaient proches parents des autres peuples du Caucase. Nous avons donc tout droit de les ranger dans la même classe que les Géorgiens, c'est-à-dire dans la famille touranienne.

La Transcaucasie était donc, au temps de Strabon, partagée entre trois royaumes touraniens : ceux de Colchide, d'Ibérie et d'Albanie. Strabon nous a laissé des renseignements précis sur les mœurs et les coutumes des Albaniens; il s'étend moins sur leurs voisins, les Ibères.

« Les Albani ont pour armes offensives l'arc et le javelot, et pour armes défensives la cuirasse et le bouclier, ainsi que le casque ibérien fait de peau de bête (6). »

Or, les tombeaux qui ont été retrouvés dans les pays du Caucase, voisins de l'Albanie et de l'Ibérie, voire même dans l'Ibérie proprement dite, ont permis de restaurer l'armement des guerriers.

D'après les découvertes archéologiques, les blancs Allophyles du bassin du Cyrus étaient armés d'une ou de deux lances, preuve que ces armes étaient employées comme javelots; d'un poignard, d'arcs et de flèches. Il n'a pas été retrouvé de bouclier ni de casque qui, s'ils existaient, étaient certainement faits de bois ou de peau. En guise de cuirasse, ces peuples portaient de larges ceintures en bronze couvrant tout l'abdomen.

1. Rursus ab Albaniae confinio, tota montium fronte gentes sylvorum ferae, et infra Lubienorum : mox Diduri et Sodii. (Plin., *H. nat.*, VI, xi, éd. Didot.)

2. Moïse de Khorène, III, 54.

3. Moïse de Khorène, II, 7.

4. Ptol., *Geogr.*, V, 13.

5. Pline, *H. nat.*, VI, 15, fait avancer l'Albanie jusqu'à la côte de la mer Caspienne.

6. Strab., *Geogr.*, XI, iv, 5.

Comme on le voit, l'armement des Albaniens, tel que nous le décrit Strabon, correspond exactement aux trouvailles récentes, et le géographe du début de notre ère est en tout point contrôlé.

« En Albanie, dit Strabon dans le même paragraphe, hommes et chiens ont, au plus haut degré, la passion de la chasse. » Or, j'ai moi-même rencontré dans les sépultures du Lelwar un assez grand nombre de ceintures gravées ; toutes représentent des scènes de chasse dans lesquelles des archers munis de chiens poursuivent le gibier qui abonde encore dans ces parages. Cet autre passage de Strabon trouve donc son entière vérification dans les travaux faits depuis un an dans ces régions.

« Les principales divinités des Albaniens sont le Soleil, Jupiter et la Lune, mais cette dernière divinité est chez eux l'objet d'une vénération particulière ; elle a son temple tout près de la frontière d'Ibérie (1). »

Nous retrouvons là l'Astarté vénérée dans tous les pays du Caucase sous sa forme de planète, que Lucain reconnaît être l'un de ses caractères, nous y voyons l'origine de la tradition géorgienne de l'adoration des astres par les fils de Karthlos. Enfin, nous trouvons dans la position même du temple aux limites de l'Albanie et de l'Ibérie la preuve indiscutable que ces deux peuples adoraient les mêmes dieux, témoignage de plus de leur étroite parenté. En effet, si les Ibériens n'avaient pas respecté les divinités de leurs voisins, les Albaniens, il est certain que dans les guerres continuelles de ces deux peuples entre eux le sanctuaire eût été détruit et les Albaniens se seraient vus forcés de placer le temple de leur divinité à l'abri des mains sacrilèges de leurs ennemis. Bien au contraire, ce temple semble servir de trait d'union entre les deux nations, et quand elles s'unissent c'est pour défendre leur liberté et leurs dieux.

« Les Albani ont un respect extrême pour les vieillards et non pas seulement pour leurs vieux parents, mais pour les vieillards en général. En revanche, il leur est interdit, sous peine de sacrilège, de rien faire en l'honneur des morts, même de garder leur souvenir. Ils enterrent toutefois le défunt avec ses richesses,

1. Strab., *Geogr.*, XI iv, 7.

quitte à vivre eux-mêmes très misérables faute de patrimoine (1). »

Les découvertes archéologiques montrent que la coutume d'enterrer les morts avec leurs objets d'usage courant n'était pas seulement spéciale à l'Albanie, mais existait dans tout le Caucase. En effet, il n'est pas une sépulture antérieure à notre ère qui ne renferme les bijoux, les armes et la fortune du mort sous forme de bracelets-monnaies.

Quant à la pratique d'oublier les morts et de ne jamais prononcer leur nom, elle semble provenir de l'Assyrie; soit que les Sémites l'aient reçue des Touraniens qu'ils supplantèrent, soit que les blancs Allophyles l'aient apprise des Assyriens. Dans tous les cas, cette pratique est absolument étrangère aux races indo-européennes et iraniennes, chez lesquelles la mort ne fut jamais l'objet d'une crainte superstitieuse et où, bien au contraire, les grands hommes prirent toujours, après leur mort, un caractère divin.

Cette divinisation des morts est commune à toutes les branches de la race aryenne; on la retrouve dans l'Inde, en Grèce, à Rome, dans la mythologie comme dans les religions d'origine chrétienne. Il serait bien surprenant que cette croyance, qui date sûrement de l'époque où les Aryens vivaient dans leur berceau commun n'ait pas existé chez les peuples du Caucase s'ils avaient été indo-européens. Au contraire, le passage de Strabon qui, comme nous l'avons vu, est d'une remarquable exactitude pour les faits que nous avons pu vérifier, montre que les Albaniens avaient des pratiques funéraires étrangères à la race aryenne; qu'ils étaient les représentants de ces peuples qui, vingt siècles avant notre ère, disputèrent aux Assyriens l'empire de l'Asie antérieure : n'étant pas sémites, les Albaniens sont forcément touraniens comme leurs voisins, les Ibères, pour lesquels les documents sont plus précis.

Depuis l'antiquité, les Caucasiens ont sans cesse changé de religion: soumis aux Perses, ils devinrent mazdéens; le culte du feu fit ensuite place au christianisme; puis les Arabes, les Mongols et les Turcs leur imposèrent la religion de Mahomet. Il en résulta

1. Strab., *Geogr.*, XI, IV, 8.

qu'ils abandonnèrent peu à peu leurs antiques usages funéraires, qu'ils adorèrent les images des morts, qu'ils vénérèrent les saints chrétiens et musulmans, mais les coutumes révélées par Strabon laissèrent des traces et aujourd'hui encore les Caucasiens n'ont que fort peu d'égards pour les morts et pour les sépultures.

Depuis l'époque des premiers documents historiques jusqu'à nos jours, les Ibères ou Géorgiens n'ont cessé de se maintenir dans les pays qu'ils habitent encore. Sujets ou alliés de Mithridate (112-64 av. J.-C.), ils partagèrent sa fortune et durent se courber sous le joug romain. De nom, bien plus que de fait, ils restèrent sujets de l'empire; mais malgré les expéditions des empereurs ils conservèrent leur liberté.



Fig. 9. — Imitation géorgienne du denier d'Auguste (billon).

La chronique géorgienne si longue, si pleine de fables, renferme, il est vrai, toute l'histoire de la Transcaucasie depuis le premier siècle jusqu'à nos jours; mais les admirables travaux de J. Brosset ont mis ces documents à la portée de tous. Il semble donc plus intéressant de retracer les annales géorgiennes à l'aide de documents d'une autre nature, et la numismatique nous fournit tous les renseignements nécessaires. Les médailles, miroirs du passé, sont bien plus éloquentes que les récits des chroniqueurs nationaux, dans lesquels le patriotisme exagéré se retrouve à chaque page et permet de douter de l'exactitude de bien des faits.

Le premier document numismatique géorgien qui soit parvenu jusqu'à nous est une grossière imitation du denier d'Auguste portant à l'avers la tête de l'empereur et au revers ses deux fils adoptifs, Caius et Lucius Cæsar (1). Les armées romaines, en venant en Ibérie (2), avaient laissé une grande quantité de ces monnaies, et tous les jours on en trouve dans la vallée de la Koura. C'est cette monnaie que copièrent les Géorgiens, mais ils le firent avec si peu

1. Av. — Tête laurée d'Auguste à dr. — CAESAR · AVGVSTVS · DIVI · F · PATER PATRIAE. — Rev. — Caius et Lucius debout tenant chacun la haste et le bouclier: C · L · CAESARES · AVGVSTI · F · COS · DESIGN · PRINC · IVVENT. Dans le champ, le simpule et le bâton d'augure. — (Denier).

2. Tacit., *Ann.*, II, 3. — Vel. Patercul., II, 101.

d'art que la légende est composée de lettres informes et que les personnages sont à peine reconnaissables (fig. 9). La grossièreté de cette imitation prouve que les Romains n'avaient dans le pays qu'une autorité bien faible et que personne à la cour des rois géorgiens n'était en mesure de corriger les inscriptions en langue latine.

A l'époque des grandes guerres des Parthes contre les Romains, la Géorgie, qui, nous le savons, était presque indépendante, s'abstint de frapper monnaie, et les deniers arsacides circulèrent en abondance dans la Transcaucasie.

Les Géorgiens nous ont laissé une foule de documents numismatiques et épigraphiques qui nous permettront de suivre leurs destinées dans l'histoire. Quant aux Albaniens ou Aghouanks, les renseignements que nous possédons sont très incomplets.

Décrits par Strabon, cités par les historiens latins, arméniens, géorgiens et persans, les Aghouanks semblent avoir formé un puissant royaume, mais cet état ne s'est pas continué jusqu'à nos jours.

Malheureusement pour les Albaniens, leur domaine était situé sur la grande route des invasions qui, venant du nord, pénétraient en Asie par la passe de Derbent ; leur frontière méridionale n'était protégée en aucune façon contre les attaques des Perses ; aussi disparurent-ils de la scène de l'histoire, tandis que les Géorgiens parvinrent à se maintenir. Dans biens des cas, alors que le bassin de la Koura était dévasté en entier, la cour géorgienne put se retirer dans la vallée du Rion, mettant ainsi entre elle et l'ennemi la barrière du Souram jusqu'à ce que le flot soit passé. Les Albaniens, au contraire, n'avaient pas cette dernière ressource et, leur pays conquis, ils étaient anéantis.

Le premier roi des Aghouanks qui soit mentionné dans l'histoire est Aran, de la famille des Arsacides, placé sur le trône par Valarsace Ier (149 à 127 av. J.-C.), roi d'Arménie (1), qui, semble-t-il, était suzerain de ce royaume.

Jusqu'à la mort de Tigrane (vers 90 av. J.-C.), ces populations furent soumises aux Arsacides d'Arménie, puis, profitant des troubles, qui déchirèrent le pays à cette époque, ils secouèrent le

1. Moïse de Khorène, II, 8.

joug et reprirent leur liberté ; c'est dans cet état que les trouva Pompée et que les décrivent Strabon et les autres auteurs grecs et romains (1).

Strabon place au-dessus de l'Albanie les Amazones, peuple uniquement composé de femmes et que la fable cantonnait dans les pays alors inexplorés. Cette légende, qui eut cours durant toute l'antiquité, est, encore au début de notre ère, acceptée par les auteurs les plus sérieux (2) et les soldats romains cherchèrent, parmi les morts, après les batailles de Pompée contre les Albaniens, s'ils ne trouveraient pas de cadavres d'Amazones ; leur attente fut naturellement déçue.

« Théophane, qui fait autorité comme ayant accompagné Pompée dans toutes ses guerres et visité personnellement l'Albanie, place, entre les Amazones et les Albani, deux nations d'origine scythique, les Gèles et les Lèges (3). »

Sans tenir compte de ce que dit le géographe au sujet des Amazones, je ne m'attacherai qu'à la mention qu'il fait des Gèles et des Lèges.

Les Lèges (Λῆγαι) de Strabon sont les *Legae* des auteurs latins, les *Lezghi* des peuples turcomans, les *Leki* (4) des Géorgiens, les *Lesghiens* des temps modernes. Leur nom est donc aussi ancien que l'histoire, et, malgré toutes les invasions qui dévastèrent l'isthme ponto-caspien, malgré le passage constant des peuples barbares par le défilé de Derbent, les Lesghiens, retranchés dans les aouls de leurs montagnes inaccessibles, ont survécu à tous les cataclismes.

Les annales géorgiennes nous les montrent souvent venant ravager le bassin de la Koura. Aussi pouvons-nous suivre dans l'histoire, sinon leurs propres annales, du moins leur existence au travers des siècles.

Strabon fait de ce peuple des tribus de race scythique qui, probablement pour lui, étaient apparentées aux autres peuplades du

1. Strab., *Geogr.*, XI. — Plutarch., *Pomp.*, *Lucullus.* — Dio Cass., I, XXXVII.
2. Plin., *H. nat.*, VI, 15.
3. Strab., *Geogr.*, XI, v, 1.
4. *Géogr.*, *attrib. à Moïse de Khorène* in J. Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. II, p. 357. — J. Brosset, *Annales géorgiennes.*

Caucase ; mais ce vague témoignage n'est pas suffisant pour qu'on puisse ranger les Lesghiens dans les peuples touraniens ou dans les Indo-européens qui, eux aussi, portèrent fréquemment le nom de Scythes, et le doute persiste entre ces deux familles.

Linguistiquement, les Lesghiens de nos jours n'ont aucun rapport avec les autres peuples ; chaque vallée, chaque village possède son dialecte spécial, idiomes dans lesquels on n'a pu jusqu'ici retrouver aucun indice pouvant servir à une classification.

Au Daghestan, l'histoire fait totalement défaut, aucune légende ne met sur la voie dans la recherche des origines. Aussi doit-on jusqu'à nouvel ordre se contenter de constater l'antiquité de ce peuple sans en préciser la nature.

Voisins du défilé de Derbent et de la grande route d'Europe en Asie, les Lesghiens durent fréquemment être en contact avec les peuples qui traversèrent les pyles caspiennes. Ils eurent des relations avec les armées qui, depuis l'époque de Darius jusqu'à nos jours, furent envoyées d'Asie à la garde des défilés. Or, il est certain que les peuples de passage et les armées qui séjournèrent dans ces régions ne furent pas sans exercer une influence considérable au point de vue ethnique. Ajoutons encore que les fréquentes incursions de ces montagnards en Géorgie produisirent le même résultat. Il n'est donc pas surprenant de voir les peuples du Daghestan, composés de tant de races différentes, présenter des caractères inconnus partout ailleurs. Joignons à ces phénomènes l'isolement presque complet des tribus, les unes par rapport aux autres, depuis plus de vingt siècles, et nous comprendrons pourquoi le Daghestan est divisé en un si grand nombre de dialectes et pourquoi ces peuples ont jusqu'ici échappé à toutes les recherches sur leur origine. On est en droit de se demander si jamais l'anthropologie jettera quelque lumière sur des populations aussi mélangées ; car, si les influences étrangères ont été aussi importantes que nous sommes en droit de le supposer, il est certain que les caractères anthropologiques des Lesghiens sont aussi insaisissables que les origines de leurs idiomes.

Devant ces difficultés, faciles à prévoir, dans la recherche de la souche de ces peuples, il ne reste à la disposition des ethnologues que les documents fournis par l'archéologie ; on est en

droit d'en attendre bien des indications utiles, mais jusqu'ici le Daghestan n'a pas été exploré à ce point de vue.

Non loin des Lèges, dans la même région, près des prétendues Amazones, vivaient les Gèles, peuplade scythique évidemment apparentée aux Lèges, si nous nous en rapportons à la manière dont en parle le géographe. Klaproth croit reconnaître dans la tribu ingouche des Galgaï les Ghèles de l'antiquité (1). Peut-être doit-on identifier les Gèles de Strabon avec les Gélons d'Hérodote (2); dans ce cas, ces tribus auraient émigré entre le v[e] et le I[er] siècle, entre les rives du Tanaïs et les montagnes du Daghestan.

En remontant d'est en ouest la chaîne caucasienne, nous trouvons aujourd'hui dans les pays tchetchènes la tribu des Touches, dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître les Τοῦσκοι de Ptolémée et les Thousch de la Géographie arménienne (3). Klaproth (4) les range dans les peuples mitzdjeghi, dont il ne détermine pas l'origine, mais il signale des analogies entre leurs idiomes et ceux des Lesghiens. Il fait en même temps remarquer qu'entre les langues mitzdjeghi et celles de la Sibérie, telles que le wogoule et le samoyède, il existe un grand nombre de racines communes. Si donc nous en croyons les géographes de l'antiquité et les affinités qui existent encore, de nos jours, entre les dialectes touschi et ceux du Daghestan avec les langues sibériennes, nous sommes portés à croire que les Λῆγαι et les Τοῦσκοι sont d'origine touranienne, que leur berceau fut la Sibérie, et qu'ils vinrent se fixer au Caucase à des époques très reculées. Dans ce cas, ils seraient postérieurs aux Karthwéliens, qui peut-être doivent être considérés comme autochtones.

Quant aux peuplades qui vivaient au nord de la chaîne, Strabon n'en parle pas; elles n'avaient pas été en contact avec les troupes romaines. Pline, bien que ne donnant que des renseignements très vagues, fait connaître quelques noms. « Au-dessus de la côte maritime de l'Albanie et de la nation des Udins, dit-il, s'étendent les

1. J. Klaproth, *Voy. au mont Caucase*, t. II. p. 291.
2. Hérodot., IV, 108, 123.
3. *Geogr. attrib. à Moïse de Kh.* in Saint-Martin, *Mém. s. l'Armén.*, t. II, p. 357.
4. J. Klaproth, *Voy. au mont Caucase*, t. II, p. 353.

Sarmates, les Utidorses, les Arotères, et derrière eux les Amazones sauromatides (1). Mais ces renseignements sont insuffisants et peut-être ne sont-ils pas d'une rigoureuse exactitude.

Au centre de la grande chaîne, dans les pays voisins du Kazbeck et des gorges du Dariall, sur les deux versants, se trouvent aujourd'hui les Ossèthes ou Irons, tribus iraniennes qui, vers le VII[e] siècle avant notre ère, vinrent se fixer dans ces régions.

L'origine medo-perse de ces tribus, reconnue par les études linguistiques, n'était pas un secret pour les Caucasiens, qui attribuaient aux Khazars la venue des Ossèthes, suivant les chroniqueurs géorgiens, 2302 ans après la création du monde. Les Khazars (évidemment les Scythes) auraient envahi l'Asie antérieure, puis, retournant dans leur pays, auraient laissé dans les montagnes leurs prisonniers iraniens qui plus tard seraient devenus les Ossèthes. Cette tradition concorde avec les études modernes. Mais, nous l'avons vu à propos des invasions du VIII[e] au VI[e] siècle av. J.-C, il est plus rationnel d'admettre que les Ossèthes et les Kurdes entrèrent en même temps dans l'Asie antérieure; que les seconds se cantonnèrent dans le massif montagneux qui sépare aujourd'hui la Turquie de la Perse, tandis que les premiers s'avancèrent jusqu'au grand Caucase. Kurdes et Ossèthes étaient probablement de tribus différentes; dans tous les cas, eussent-ils parlé le même idiome qu'aujourd'hui, après vingt-cinq siècles de séparation, il ne serait pas surprenant de voir leurs langues ne plus présenter que des analogies lointaines.

Il est aujourd'hui prouvé que les Ossèthes ne sont autres que les Alains du moyen âge; Pline (2), qui le premier parle de cette nation, signale l'existence d'un lambeau de ces tribus qui déjà s'était avancé vers l'ouest dans l'Europe. Dans la suite, les Alains, après avoir fait dans la Transcaucasie de fréquentes incursions (3), prirent part aux grandes invasions qui renversèrent l'empire romain.

Il est inutile de s'étendre ici sur les détails des invasions des

1. Plin., *H. nat.*, VI, 15.
2. Pline, *H. nat.*, IV, 25.
3. Josèphe, *De Bell. jud.*, VII, VII, 4.

Alains, il suffit de signaler l'existence au Caucase d'une partie de ces tribus qui, restée dans ses montagnes, habite encore son domaine de vingt-cinq siècles.

L'Osséthie fournit heureusement de nombreux documents archéologiques, et dans les diverses nécropoles les différents âges semblent être représentés.

La nécropole de Koban le Haut qui, sans contredit, est la plus importante de toutes celles qui, jusqu'ici, ont été rencontrées au Caucase, a fourni un nombre considérable de squelettes humains et d'objets de tous genres.

« On ne constate, dit M. E. Chantre, aucune trace de déformations artificielles comme l'on en trouve sur les crânes de la nécropole de Samthavro, ainsi que dans d'autres localités, et que l'on peut encore observer de nos jours sur un grand nombre de Caucasiens (1). » Or, on le sait, c'est principalement chez les individus de race karthwélienne que se rencontrent ces déformations.

Les habitants qui créèrent la nécropole de Koban sont sous-mésaticéphales et présentent un indice moyen de 76,48, tandis que les Karthwéliens dans leur ensemble sont brachycéphales, leur indice moyen s'élève à 85,85 (2). Comme on le voit, les observations craniologiques ne sont pas opposées, loin de là, à l'existence dans les montagnes du Caucase central d'une population étrangère aux races touraniennes de la Géorgie, de la Souanétie et du bassin du Phase. Cette preuve, qui vient à l'appui des données historiques, linguistiques et des traditions, se trouve encore contrôlée, par l'examen des mobiliers funéraires que renfermaient les tombeaux.

Si nous comparons les objets trouvés dans l'Osséthie avec ceux de même nature rencontrés dans les nécropoles de la Koura et de l'Arménie russe, pays qui, nous en avons la certitude, étaient à ces époques peuplés de tribus touraniennes, nous trouvons de notables différences.

La nécropole de Koban fournit en abondance des représen-

1. E. Chantre, *Rech. anthrop. Cauc.*, t. II, p. 39.
2. E. Chantre, *op. cit.*, t. IV, p. 83.

tations humaines, celles de la Transcaucasie n'en ont pas présenté une seule.

Les tombes d'Osséthie présentent un très grand nombre de représentations animales fondues avec de forts reliefs, fait qui, sauf à Gori, ne se rencontre pas dans les autres pays caucasiens.

Les bracelets de Koban sont roulés en longues spirales, ceux des autres nécropoles ne sont que de simples anneaux plus ou moins ornés.

Les plaques de ceinturon trouvées en Osséthie présentent des traces d'incrustations d'autres métaux dans le bronze, elles montrent aussi des restes d'émail. Aucun objet de ce genre n'a été rencontré dans la Géorgie et l'Arménie russe.

Il serait facile de citer encore un très grand nombre de faits qui prouvent que l'industrie et les arts n'étaient pas les mêmes en Osséthie et dans les pays Karthwéliens.

Le peuple de Koban était donc différent de celui des autres parties du Caucase ; il possédait des mœurs spéciales, peut-être même des dieux particuliers ; toutefois, l'influence karthwélienne se fait sentir dans bien des traits de l'art kobanien et prouve qu'au moment où ces tombes furent faites, les Iraniens étaient depuis longtemps cantonnés dans ces régions et qu'ils avaient adopté une partie des usages et des goûts de leurs voisins.

Si la date assignée à la migration des Irons est exacte, l'âge de la nécropole de Koban ne remonterait pas au delà du VIe ou du VIIe siècle avant notre ère, date qui, on l'a vu, semble devoir être assignée comme limite inférieure aux sépultures les plus récentes de l'Arménie russe. Si, au contraire, cette migration doit être reculée, ce qui d'ailleurs semble improbable, la création de la nécropole de Koban doit être reportée de deux siècles environ après l'apparition des Ossèthes dans le pays. Car il fallut au moins deux cents ans pour que l'art des Irons se soit laissé influencer par celui de ses voisins.

Les caractères artistiques dont je viens de parler au sujet de la nécropole de Koban se retrouvent à une époque plus récente dans les tombeaux des mêmes régions à Kamunta et à Kambylte; mais alors les arts sont beaucoup plus développés, de nouvelles

formes montrent que ces tribus ont subi l'influence d'un art étranger.

Un fait des plus curieux à signaler est que nous retrouvons chez les Osséthiens de ces époques les formes si caractéristiques des agrafes et des fibules que l'invasion franque introduisit en Gaule au début de notre ère, et que ces formes se trouvent côte à côte avec des représentations animales et humaines identiques à celles de Koban le Haut.

Il semblerait que les Irons aient été en rapports suivis avec les tribus qui portaient ces formes en Europe et qu'ils les recurent d'elles.

A cette époque, l'émail devint polychrome tout en restant cloisonné, le filigrane apparaît et les armes changent de forme, les colliers sont comme autrefois composés de perles de pâte de verre, mais ces perles présentent les caractères d'une industrie déjà très avancée.

Parmi les bijoux de la Digourie, il en est qui, par leur forme, rappellent les ornements grecs, et nous voyons à Samthavro, à la sortie méridionale des défilés du Caucase, l'orfèvrerie grecque copiée avec beaucoup d'art.

Il est à croire que, grâce au développement de leur commerce, les Grecs de Colchide étendirent leur influence artistique dans toute la vallée du Cyrus, et que les Ossèthes se trouvant sur la route d'Asie en Europe reçurent de leurs voisins Karthwéliens l'art du filigrane. Ils auraient donc subi deux influences, l'une venant du nord leur apportant les formes des bijoux francs, l'autre venant du sud et leur faisant connaître le filigrane.

Il est à remarquer que, seuls, les bijoux imitant des formes grecques sont ornés de filigranes, tandis que ceux au type franc ne présentent que des reliefs fondus et des ornements ciselés. Il résulte de ce fait que les tribus apportant la bijouterie franque ne connaissaient pas le filigrane avant leur arrivée en Europe, et qu'ils n'en apprirent la fabrication qu'après avoir subi eux-mêmes l'influence des Grecs et des Romains, orfèvres passés maîtres dans cet art.

Ce que je viens de dire pour les nécropoles d'Osséthie et de Digourie est également vrai pour les objets trouvés à Stépan-

Tzminda (Kazbeck) et dans lesquelles M. E. Chantre a très justement reconnu l'art qu'il nomme *kobanien*.

Au point de vue archéologique, historique, linguistique et artistique, il est donc démontré que les Ossèthes sont d'une origine étrangère au Caucase et vinrent de l'Iran à une époque fort reculée. L'Ossèthie, par sa position, coupe la chaîne montagneuse en deux parties presqu'égales et, dans les pays qu'ils avaient choisis, les Ossèthes étaient en même temps maîtres suivant leurs désirs de ravager l'Europe et l'Asie. C'est d'ailleurs ce qu'ils firent, puisque nous les voyons sans cesse descendre de leurs montagnes pour dévaster la Géorgie et l'Arménie et que plus tard, joints à d'autres tribus sous le nom d'Alains, ils firent trembler l'empire romain.

Strabon ne nous donne aucun renseignement sur les peuples qui habitaient dans la région montagneuse comprise entre le pays des Souanes et la plaine de Kouban de nos jours. Il cite toutefois les Kerkhètes comme vivant dans les montagnes qui bordent la mer Noire, et tout porte à croire que ces Kerkhètes ou Tcherkesses occupaient tout le Kouban actuel.

« En revanche, les peuples qui font suite à ceux-ci, dans l'espace compris entre le Palus Mæotis et la mer Caspienne, mènent déjà la vie nomade : ce sont, d'une part, les Nabiani et les Pauxani et, d'autre part, les premières tribus siraxes et aorses, sorte d'avant garde formée apparemment de guerriers qui, s'étant enfuis de chez les Aorses supérieurs, se sont portés plus vers le nord. Abeacos, qui régnait sur ces tribus siraxes dans le temps où Pharnace était roi du Bosphore, pouvait armer vingt mille cavaliers, et Spadines, roi de ces Aorses [du nord], pouvait en équiper jusqu'à quatre-vingt mille. Quant aux Aorses supérieurs, ils disposaient naturellemeut de forces encore plus considérables, car leur territoire était plus étendu et ils dominaient en outre sur la plus grande partie du littoral occupé naguère par les Caspii; ce qui leur avait même permis de monopoliser le transport à dos de chameau des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie, monopole qui les avait tellement enrichis, qu'ils portaient tous de l'or sur leurs vêtements. Les Aorses [du nord] habitent, eux, le long du Tanaïs et les Siraxes,

leurs voisins, le long de l'Achardéus, fleuve qui descend du Caucase pour aller se jeter aussi dans le Palus Mæotis ». Sur ces peuplades scythes-sarmates, le géographe ne semble pas avoir eu de renseignements bien précis; d'ailleurs, les Romains n'étaient jamais entrés en relations directes avec ces peuples et, ce qu'ils en connaissaient ils le tenaient des négociants fréquentant les colonies du Pont. Les géographes de l'antiquité font de ces tribus des parents proches des peuplades caucasiennes, mais il nous est impossible de vérifier cette assertion.

Les peuples qui, suivant Strabon (1), vivaient sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre la pointe orientale du Caucase et le Mazandéran actuel, étaient les Cadusiens (2), qui, nous le savons, étaient cantonnés entre la Médie atropatène et le littoral caspien, les Amardes, les Cyrtiens (3), les Anariakes « et mainte autre tribu que la nature des lieux âpre et stérile a réduite à vivre de brigandage et à délaisser les travaux de l'agriculture pour les habitudes guerrières. Toutefois, ce sont les Cadusii qui occupent la plus grande partie de cette côte montagneuse; leur territoire peut avoir cinq mille stades de longueur... mais dans tout le territoire des Cadusii le sol est particulièrement pauvre et aride ».

De grandes villes s'élevaient dans cette région, et Tapé, l'une d'elles, résidence royale, était située, dit-on, à une faible distance de la côte, à dix ou quinze stades des pyles caspiennes; ces peuplades étaient déjà connues à l'époque assyrienne, où elles portaient d'autres noms au temps d'Hérodote. Les Caspiens disparus à l'époque de Strabon (4) occupaient tout le littoral occidental, peut-être s'étendaient-ils jusqu'au Volga. Les Dahi habitaient autrefois tous les pays situés entre la mer Caspienne et le golfe Persique (5). Ils sont mentionnés dans l'écriture (6) parmi les colons sarmates. Les Mardes ou Amardes occupaient les montagnes qui séparent Persépolis du golfe Persique; c'est là qu'A-

1. Strab., *Geogr.*, XI, v, 8.
2. Καδδύσιοι, Strab., *Geogr.*, XI, vii, 1. — Plin., *H. nat.*, VI, 15.
3. Κύρτιοι, cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1014, col. 2, l. 15.
4. Strab., *Geogr.*, XI, vii, 1.
5. G. Rawlinson, *Herodotus*, I; *Essay*, IV, p. 413, n° 4.
6. Izra, IV, 9.

lexandre les soumit à son joug (1). Plus tard, ces peuples disparurent ou changèrent de place ; Hérodote (2) fait de ces tribus des Aryens-Perses et nous sommes en droit de supposer que leurs descendants sont encore les habitants du Linkoran, du Ghilan et du Mazaudéran, dont l'origine iranienne est indiscutable. Car, protégés par leurs montagnes contre les invasions du dehors, ces peuples n'éprouvèrent sûrement pas les mêmes désastres que leurs voisins de l'Atropatène et de l'Arménie, dont le pays était ouvert à toutes les invasions.

A l'ouest de ces peuplades iraniennes vivaient d'autres tribus de même race, les Kourdes dont j'ai parlé au chapitre des invasions du VIIe siècle avant notre ère. Ces peuples vivaient, à l'époque de Strabon, dans les montagnes où Xénophon les avait rencontrés et qu'ils occupent encore aujourd'hui. Quelques tribus étaient comprises dans le royaume d'Arménie, d'autres vivaient indépendantes dans leurs montagnes, que les armées parthes traversèrent sans cesse, mais où elles ne semblent pas avoir exercé un pouvoir absolu. Au delà des Kourdes étaient les Arméniens.

« Défendue au midi par le Taurus, l'Arménie touche vers l'est à la grande Médie et à l'Atropatène; au nord elle a pour borne, d'abord la partie de la chaîne du Parachoathras située juste audessus de la mer Caspienne, puis l'Albanie et l'Ibérie, avec le Caucase qui les enveloppe l'une et l'autre et qui, se reliant sur la frontière même de l'Arménie à la chaîne des monts Moschikhes et Colchikhes, se prolonge par le fait jusqu'au territoire des Tibareni. Enfin, du côté de l'ouest, l'Arménie se trouve bornée par le même territoire des Tibareni, puis par le mont Paryadrès et par le Skydisès jusqu'à la petite Arménie et à la vallée de l'Euphrate, laquelle continue la séparation entre l'Arménie d'une part et la Cappadoce et la Commagène de l'autre. (3) »

La description physique que Strabon donne de l'Arménie, con-

1. Arrien, *Exped. Alex.*, III, 24.
2. Hérodot., I, 125.
3. Strab., *Geogr.*, XI, XIV, 1.

corde en tout point avec ce que nous voyons de nos jours : le pays n'a guère changé d'aspect. Les vallées seules sont fertiles, mais elles produisent en abondance tous les fruits des pays tempérés ; la vigne, le grenadier, le figuier y donnent des récoltes merveilleuses. La montagne est boisée ou aride selon qu'on voyage dans le nord ou dans le sud du pays, et les plus hautes cimes sont couvertes de neiges éternelles. Aujourd'hui encore, que de bonnes routes réunissent le bassin de l'Araxe à celui de la Koura, les communications sont parfois interrompues en hiver.

Nous avons vu précédemment comment les Arméniens, dans leur marche lente d'ouest en est, entrèrent en Cappadoce et de là gagnèrent les pays de l'Ararat. Dans le début, leur pays était peu étendu, mais il s'étendit peu à peu. « Il s'accrut surtout par le fait des conquêtes d'Artaxias et de Zariadrès, anciens lieutenants d'Antiochus le Grand, qui s'étaient vus, après la chute de leur maître, appelés à régner, l'un sur la Sophène (1), l'Anthisène (2), l'Oromanditide (3) et les cantons environnants ; l'autre sur la province d'Artaxata (Erivan) et qui, ayant su concerter leurs efforts, pour s'agrandir aux dépens des nations voisines, enlevèrent successivement aux Mèdes la Caspiané (4), la Phaunitide et la Basoropeda ; aux Ibères tout ce qui est au pied du Paryadrès avec la Chorzène et de l'autre côté du Cyrus la Gogarène (5); aux Chalybes et aux Mossinœques, la Carénitide et la Derxène (6), provinces aujourd'hui limitrophes de la petite Arménie, si même elles n'en font partie ; aux Cataones, l'Akilisène et tout le district de l'Anti-taurus ; aux Syriens enfin, la Taronitide (7), tous pays dont les habitants

1. Sophène, Σωφηνή, province ayant pour frontières l'Anti-taurus, le Masius (Karadjadagh) et l'Euphrate. — Plin., *H. nat.*, VI, 10. — Saint-Martin, *Mém. s. l'Arm.*, t. I, p. 23, 91, 167, 168.

2. Anthisène, Ἀνθισηνῆς, corr. Müller (*Ind. var. lect.*, p. 1018, col. II, l. 5) pour Ἀχισηνῆς.

3. Ὀρομαδιτίδος.

4. Province située sur la mer Caspienne au nord du Linkoran, au sud de l'embouchure de l'Araxe.

5. Δερξηνής. — Terdchan des hist. arm. Moïse de Kh., III, 57. — Derxène, Plin., *H. nat*, V, 20.

6. Gogarène, Γωγαρηνή, Ptol., *Geogr.*, V. 13. — Steph. Byz., Ωτηνή — pays de Koukar ou Koukark'h. — Saint-Martin, *Mém. s. l'Armén.*, t. I, p. 81.

7. Ταρωνῖτις, Τάρωνα, Ταρων, Taraunitium, Taron, Darou (Armén. mod.).

grâce à cette réunion parlent aujourd'hui la même langue (1.) »

D'après les annales de l'Arménie, son histoire se confond avec celle des Arsacides. Les gouverneurs d'Alexandre et des Séleucides administrèrent ce pays pendant 176 ans (325 à 149 av. J.-C.), puis les Arsacides s'emparèrent du trône (149 av. J.-C.).

L'histoire de l'Arménie, des origines jusqu'au début de notre ère, a été suffisamment expliquée dans les chapitres précédents ; nous venons de passer en revue, avec Strabon, les frontières de ce royaume qui désormais jouera un rôle important dans les annales de l'Asie antérieure.

Les pays situés au sud de la Colchide, au sud-est de Trapezus, et à l'ouest de l'Arménie, étaient, au temps de Strabon, occupés par des peuplades sauvages. « Les Tibarani (Tibareni) (2) et les Chadaei, par les Sanni [les mêmes qu'on nommait anciennement les Macrones] et par les Arméniens de la petite Arménie. Ajoutons que les Appaïtès, ou descendants des anciens Cercites, ne doivent pas être loin non plus de la côte de Trapezus et de Pharnacia ; tout ce pays est traversé non seulement par le Skydisès, chaîne de montagne très âpre et très escarpée, qui va se relier aux monts Moschiques de la haute Colchide, dont les Heptacomètes occupent les points culminants, mais aussi par le mont Paryadrès qui, partant des plaines de la Sidène et de Thémiscyra, se prolonge jusqu'à la petite Arménie et forme ainsi le côté oriental du Pont. En général, les populations de ces montagnes sont complètement sauvages; toutefois, celles qui portent ce nom d'Heptacomètes sont encore plus sauvages que les autres, s'il est possible. Certaines tribus n'ont même [pour demeure que le haut des arbres ou la plate-forme de petites tours [en bois] dites *mosyni*, ce qui leur avait fait donner anciennement le nom de Mosynèques. Tous ces barbares n'ont pour vivre que la chair des bêtes fauves et les glands qui tombent des arbres; mais ils ont aussi la ressource d'attaquer les voyageurs, n'ayant pour cela qu'à s'élancer de la plate-forme de leurs tours. On raconte à ce propos que les Heptacomètes exterminèrent trois cohortes de l'armée de Pompée pen-

1. Strab., XI, xiv, 5.
2. Ms. 482 du Vatican.

dant qu'elles traversaient la chaîne des monts Moschiques... Les anciens historiens donnent aussi le nom de Byzères à une partie de ces populations barbares.

« De même les Chaldaei actuels, qui de tous ces peuples sont ceux qui habitent le plus près de Pharnacia, s'appelaient anciennement les Chalybes.

« J'ai idée que ce sont ces Chalybes qu'Homère (1) a entendu désigner sous le nom d'Halizones [d'Halizones d'Alybé] (2). »

Il ne semble pas que la population de ces montagnes ait beaucoup changé dans les siècles qui séparent Xénophon de notre ère. Strabon nous les montre toujours plongés dans la plus affreuse barbarie, où Pline (3) les trouva encore.

Les Tibaréniens, Toubal de la haute antiquité, ont été précédemment étudiés, les Chaldéens, comme le dit même le géographe, ne sont autres que les restes des Chalybes. Quant aux Sanni, ce sont, dit-il, les Macrones décrits par Hérodote. Les Appaïtes, anciens Cercètes, semblent, si nous en croyons les analogies ethniques, n'être qu'un lambeau des Kerkhètes du Caucase, les Tcherkesses d'aujourd'hui.

Au temps de Pline apparaissaient les Lazes, sous le nom qu'ils portent encore de nos jours, dénomination qui comprend probablement les petits peuples décrits par Strabon. Le naturaliste signale dans ces montagnes la présence de tribus héniokhes; peut-être les Héniokhes de Pline ne sont-ils que les Cercètes de Strabon. La même origine ethnique de ces peuplades expliquerait la divergence d'opinion des deux géographes.

Les Moschiens, Moaschkous des Assyriens, Meschechs de la Bible, étaient déjà dans ces parages à l'époque d'Hérodote. Ils y vivaient encore au temps de Pline.

Le nom d'Heptacomètes ne présente aucune signification ethnique et dut être donné à de petites tribus sans nom commun, comme on en rencontre tant aujourd'hui dans le Daghestan.

Nous avons vu précédemment que les Mosynèques sont les Mosch-

1. *Iliad.*, II, 856.
2. Strab., *Geogr.*, XII, III, 18, 19, 20.
3. Plin., *H. nat.*, VI, 4.

kous, dont il vient d'être parlé ; Strabon les sépare des Moschiens, parce que de son temps les lambeaux de ce peuple si puissant jadis étaient isolés au milieu des tribus de leur race. Pline signale dans la montagne des Arméno-Chalybes, nom qui n'a d'autre valeur que celle de faire connaître que, de son temps, les Arméniens avaient déjà soumis à leur joug des tribus chalybes depuis peu englobées dans leur territoire.

Tels sont les peuples que les géographes du début de notre ère placent dans les montagnes du Lazistan. Nous y voyons les restes de ces grandes nations qui, dix siècles auparavant, soutenaient avec tant d'acharnement la guerre contre Ashshour. Au début de notre ère, ce n'était plus qu'un ramassis de tribus complètement sauvages, vivant de rapines et de brigandage; au sud les Arméniens les avaient chassés, au nord les Colchiens et les Ibères se refusaient à les laisser s'étendre sur leur territoire.

Les Moschiens, toutefois, parvinrent à pénétrer en Ibérie, à franchir le Caucase et à pénétrer en Russie; mais les autres tribus, cantonnées dans leurs inaccessibles montagnes, perdront jusqu'à leurs caractères et, sous le nom de Lazes, deviendront sujets ottomans.

Au début de notre ère, l'isthme ponto-caspien renfermait, d'après les documents qui nous ont été légués par l'antiquité, des peuples appartenant à deux grandes familles de la race blanche, des Aryens et des Touraniens. Les Sémites, en très petit nombre, étaient disséminés dans quelques cantons de l'Arménie et de la Géorgie.

Les Touraniens se divisaient en deux classes, les Autochtones (si toutefois on peut donner ce nom aux Karthwéliens dont la date d'arrivée se perd dans la nuit des temps) et les Touraniens émigrés, tels que les Lèges ou Lesghiens, qui semblent être venus de la Sibérie.

Les Aryens se composaient également de deux branches, l'une, celle des Kourdes et des Ossèthes, venue des plateaux de l'Iran, l'autre, celle des Arméniens et des Grecs issus de l'ouest, du Bosphore et de la Cappadoce.

CHAPITRE X

DU PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE AUX GRANDES INVASIONS DES BARBARES EN OCCIDENT

Les débuts de notre ère marquent pour l'Orient l'apogée de la puissance romaine. Seul l'empire des Parthes tenait tête aux légions, alors que les peuples de l'Asie antérieure, fatigués du joug pesant des monarchies d'Asie, effrayés par la chute du royaume du Pont et par les glorieuses campagnes de Lucullus et de Pompée, voyaient, non sans de grandes espérances, l'administration romaine s'implanter chez eux, et les Grecs, fidèles sujets de l'empire, leur apporter les avantages de la civilisation.

Les colons de l'Euxin furent pour les armées des consuls et des empereurs de puissants auxiliaires, non pas au point de vue militaire, mais à celui de l'influence romaine qu'ils étendirent de plus en plus, tant pour dominer au nom de Rome chez ces peuples sauvages, que pour trafiquer avec eux. Leurs territoires s'agrandirent, leur qualité de citoyens romains les firent respecter. Ils avaient jadis profité des conquêtes de Mithridate, ils tirèrent parti de l'extension du pouvoir romain.

Les nouveaux conquérants avaient à ménager l'influence encore importante des petits dynastes. Ils devaient les maintenir encore tout en les soumettant à leur autorité, afin de conserver une barrière entre leurs possessions et l'empire arsacide, dont la puissance les inquiétait à juste titre.

Auguste, en organisant les provinces romaines, ne négligea pas celles de l'Est; il leur accorda même une importance considérable et les fit entrer dans son vaste plan politique, si largement conçu, si habilement mis à exécution et qui, dans sa simplicité, permettait toutes les formes de gouvernement, toutes les lois indigènes, et ne

constituait pour lui qu'un protectorat pris dans le sens que l'Angleterre attache aujourd'hui à ce mot.

On voyait en même temps, parmi les peuples auxquels Rome avait daigné accorder son amitié, des rois et des républiques, conservant leur autonomie, mais obéissant tous, pour les questions d'intérêt général, au pouvoir de la grande ville.

En Arménie régnait un prince ennemi de Rome, Artaxias, qu'Antoine avait maltraité et qui n'avait pu pardonner aux Romains les insultes de leur général. Une révolution de palais, disons les intrigues romaines, le renversèrent du trône, et les Arméniens demandèrent à l'empereur un prince de sang royal, Tigrane, fils d'Artavazde qui, ayant été élevé en Italie, apporta dans son pays les mœurs et les usages de ses puissants maîtres et le respect du nom romain. Dès lors, la maîtresse du monde pouvait lutter contre les Parthes sans avoir à craindre ces rébellions de roitelets qui jadis avaient tant entravé les succès de Lucullus et de Pompée.

Au delà de ce réseau féodal, les Parthes, divisés par la politique, devinrent de jour en jour des ennemis redoutables, et Rome, flattant les appétits des rois arsacides, ne négligea pas de leur envoyer en cadeaux des vases d'or et d'argent, des objets de grande valeur et de belles esclaves, afin de se ménager des entrées plus faciles dans leur cour et de mener plus sûrement à bien ses intrigues.

Auguste avait été amené par sa profonde politique à renouveler les relations de Marc-Antoine avec Kanichka, roi de Bactriane, ou avec son successeur, de sorte que l'empire des Parthes se trouvait à la fois menacé vers l'Orient et vers l'Occident.

D'ailleurs, l'influence romaine ne s'arrêtait pas à la Scythie et à la Bactriane; on vit sur les bords du Tigre des Indiens et peut-être même des Chinois, venir demander à l'empereur son amitié. La politique n'était pas seule intéressée à ces rapprochements : le négoce l'était aussi; or, l'empire arsacide fermant la route par la Mésopotamie, c'est par l'Égypte et la mer Rouge, par les steppes de la Scythie et par le Caucase, que s'opéraient alors toutes les transactions. C'est par ces voies que vinrent les vases murrhins (1)

1. Plin., *H. nat.*, XXXVII, 7. — Prop., IV, 5, 26. — Juv., VI, 156. — Lamprid., *Elag.*, 32.

de même qu'aujourd'hui les caravanes apportent à Saint-Pétersbourg le thé de la Chine.

Nous avons vu que dans la haute antiquité la Colchide et le Bosphore cimmérien formaient la tête de ligne des grands convois commerciaux qui traversaient l'Asie. Nous nous basions alors sur bien peu de documents, et la richesse seule de Panticapée, de Phanagorie et de Dioscurias nous faisait chercher au loin l'origine de cette opulence, mais au début de notre ère, nous connaissons non seulement la voie suivie par les caravanes, mais aussi la nature des marchandises qu'elles apportaient en Europe. La soie (1), dont l'usage à Rome, d'abord réservé aux femmes (2), devint bientôt général, suivait la voie de Balk, de l'Oxus et du Cyrus.

On comprend aisément que la politique romaine se soit alors portée vers l'Arménie et la Transcaucasie. Ces pays formaient alors pour Rome et contre les Parthes une véritable citadelle d'où les légions dominaient l'Asie antérieure. Ces pays sont d'un accès difficile, d'une défense très aisée; de plus, leur possession assurait à l'Europe un commerce régulier avec l'Extrême-Orient. Mais les Parthes, qui, eux aussi, comprenaient l'importance de ces provinces, ne cessèrent pas de les harceler, d'y soulever des révoltes et d'y faire chanceler le pouvoir romain.

Auguste avait tenté (2 ap. J.-C.) de placer sur le trône d'Arménie un prince mède, Ariobarzane (3), mais les Arméniens refusèrent l'obéissance à un roi étranger et, se révoltant, le mirent à mort. C'est à la suite de cet assassinat que la couronne revint aux Arsacides.

1. C'est vers le IVe siècle avant notre ère que la soie fit son apparition en Europe, et c'est de l'île de Cos que sortirent les premières soiries qui furent portées dans le monde romain. Les conquêtes de Rome en Orient et leurs rapports avec les Parthes, rendirent les étoffes de soie plus abondantes sur les marchés de la Méditerranée. La soie (σήρ) venait de la Serica (Σηρική, Chine) par la Tartarie et les steppes de Scythie ou par le Caucase. D'ailleurs, les auteurs de l'antiquité mentionnent fréquemment la Chine. (Arrien, *Peripl. m. Eryth.*, p. 36 et 37; *Geog. grec. min.*, t. I. — Pline, IV, 17, 20. — P. Mela, I, 2, 3; III, 7, 1.) Ammien Marcellin parle de la grande muraille de Chine sous le nom d'*Aggeres Sericum* (Amm. Marc., XXIII, 6, 67 sq.) Eratosthène désigne les Chinois sous le nom de *Thinae*, d'ap. Strab.

2. Tacit., *Annal.*, II, 33.

3. Tacit., *Annal.*, II, 4.

Sous Tibère, les révolutions se succédèrent en Arménie, mais ces troubles entraient dans les vues de l'empereur. Il envoya Phraate enrichi de présents à la conquête du trône paternel. Le nouveau roi mourut de maladie dès son arrivée en Parthie, et Tibère, poursuivant ses dessins, donna pour rival, à Artaban, Tiridate et chargea l'Ibérien Mithridate de reconquérir l'Arménie. Vitellius fut chargé de diriger toutes les révolutions qui se préparaient en Orient.

Mithridate, roi d'Ibérie, persuada par ses intrigues, à Pharasmane de le seconder par la ruse et par la force. Avec de l'or on poussa les serviteurs d'Arsace à l'assassiner; en même temps, les Ibériens, avec des troupes nombreuses, envahissaient l'Arménie et s'emparaient d'Artaxata. Artaban confia le commandement de ses troupes à son fils Orode. Pharasmane amena les Albaniens et les Sarmates. Les Ibériens, maîtres du pays, ouvrirent les portes caspiennes et inondèrent l'Arménie de leurs Sarmates (1). Artaban, pour venger cette défaite, mit sur pied toutes les forces de son empire, mais il fut encore battu par les Ibériens et, devant l'approche des légions et de Vitellius, il abandonna l'Arménie.

Ces revers des armes parthes amenèrent une révolution en Perse; le roi dut s'enfuir jusqu'aux frontières de Scythie, chez les Hyrcaniens et les Carmaniens, ses parents. Tiridate s'empara de la couronne d'Arménie (2).

Il ne s'agit plus dans ces guerres d'une lutte nationale; les peuples du Caucase ont perdu leur antique énergie et ne servent plus que d'instrument aux intrigues romaines et parthes.

Ce Tiridate qui, grâce aux armes ibériennes et à l'appui de Rome, monte sur le trône d'Arménie, est le grand roi des annales indigènes, le premier prince chrétien et, dit-on, il fut en relations directes avec Jésus-Christ.

Vers 51 ap. J.-C., une guerre, survenue entre les Ibériens et les Arméniens, amena un nouveau conflit entre les Romains et les Parthes, et, pendant plusieurs années, l'Arménie fut dévastée par les armées belligérantes. Ces désordres, qui durèrent environ

1. Tacit., *Annal.*, VI, 33.
2. Tacit., *Annal.*, VI, 37-38.

douze ans, ne se calmèrent que lors des campagnes de Corbulon.

A cette époque, des luttes sanglantes avaient lieu, dans l'Inde et dans la Chine, entre les sectateurs de Bouddha et ceux de Brahmah. C'est alors que s'introduisit définitivement en Chine la religion bouddhique. Cette révolution ne fut pas sans rompre l'équilibre des nations de l'Asie centrale, et peut-être fut-elle la cause des grands mouvements de peuples qui prirent fin à la chute de Constantinople, en 1453.

Peut-être doit-on considérer cette révolution comme l'origine du départ des peuplades turques qui, sous des noms multiples, traversèrent en tous sens la Scythie pendant les dix premiers siècles de notre ère, et dont le point de départ serait l'Altaï, dans les pays situés au nord et au sud de cette chaîne.

Il est certain que ces mouvements d'Orient en Occident, dont nous avons maintes fois signalé l'existence, se continuaient à l'époque qui nous occupe, car, au premier siècle, nous voyons apparaître dans l'histoire les Alains, appelés par les rois de Géorgie contre l'Arménie.

Nous avons vu précédemment que les Irons, Ossèthes ou Alains, étaient des colons iraniens fixés dans la grande chaîne du Caucase; mais ces tribus avaient étendu leur influence vers le nord et, sous les Arsacides, dominaient la majeure partie des peuplades errantes de la stepppe. C'est là que nous les montre Pline (1); c'est de là que, par les défilés du Dariall, ils fondirent sur les Arméniens (2).

Les mouvements religieux qui avaient eu lieu en Asie centrale semblent s'être continués vers cette époque, car (vers 80 ap. J.-C.) Pan-tchao, général de l'empereur de Chine Ho-ti, faisait une expédition considérable dans l'ouest de l'empire. Il s'avança jusqu'au royaume de Kiouei-thsu (prov. de Bieh-balik) (3). Il est possible que l'invasion des Alains dans l'Asie n'ait rien de commun avec l'expédition chinoise; toutefois elle produisit peut-être des mouvements de populations qui déterminèrent les nomades de la steppe à rentrer dans les montagnes et à les traverser. Les Chinois, en

1. Plin., *H. nat.*, IV, 15.
2. Moïse de Khorène, II, 50.
3. Klaproth, *Tabl. hist. Asie*, p. 66.

effet, franchissant leurs frontières, leurs armes parvinrent jusque sur les bords de l'Iaxarte (1) (Sir-Daria). Cette invasion dut amener des révolutions considérables chez les peuples de la transcaspienne, et par suite chez ceux du Volga et des plaines ciscaucasiennes.

C'est d'ailleurs vers cette époque que les Huns commencèrent leur grand mouvement de migration; ils se divisèrent en deux parties, l'une resta en Sogdiane, l'autre commença sa marche vers l'Europe.

L'empire romain était fort connu des Chinois; leurs annales y font de fréquentes allusions. « Les rois du Ta-thsin (empire romain) ont de tout temps désiré faire parvenir des envoyés et des négociants en Chine, mais les A-si (Parthes) (2), qui voulaient garder pour eux-mêmes tout le commerce des étoffes de soie, interceptaient les communications (3). »

Dans son expédition, Pan-tchao voulait attaquer l'empire romain; les Parthes l'en détournèrent. Il s'empara de toute la Bactriane et poussa ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne (4).

L'invasion chinoise jusqu'aux portes de l'empire ne laissait pas que d'inquiéter les esprits à Rome. Il semble qu'on eût pressenti que plus tard viendrait d'Orient le flot qui devait renverser l'empire.

Dans cette invasion, la Transcaucasie avait été protégée par la mer Caspienne; elle n'eut donc pas à en souffrir directement, mais elle en subit le contre-coup, sous la forme d'une invasion des Alains.

Les Ibères semblent avoir considéré l'arrivée des Alains comme une alliance ; ils les entraînèrent avec eux dans une guerre contre l'Arménie (5). C'est alors que Trajan, irrité contre les Parthes qui, sans son consentement, avaient disposé du royaume d'Arménie, fit

1. Reinaud, *Relat. de l'emp. rom.*, p. 42. — A. Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'emp. chin. du côté de l'Occident*, dans *Recueil de l'Acadêm. des inscriptions*, t. VIII, p. 119.

2. Saint-Martin, traduit « *A-si* » par « les Sogdiens » et « *Tiao-tchi* » par les Parthes (*Mém. s. l'Arm.*, t. II, p. 30 — p. 43).

3. *Descript. du Ta-thsin* (en chinois) traduit vers 1720 par le jésuite Visdelou, publ. à la suite de la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot. Edit. d'Amsterdam, in-4°, t. IV, p. 390.

4. Reinaud, *Relat. de l'emp. rom.*, p. 221.

5. Moïse de Khorène, II, 54. — Brosset, *Hist. de la Géorg.*, I, p. 70-71.

de cet État une province romaine (114 ap. J.-C.). Artaschès se retira sans coup férir et s'humilia devant l'empereur (1). La Bactriane, alliée de Rome, était en guerre avec la Chine (2). Aussi, malgré ses succès sur les Parthes, Trajan crut-il plus prudent de ne pas reculer trop loin les frontières de l'empire, et sous Hadrien l'Euphrate servait de frontière.

La suite des guerres entre les Parthes et les Romains n'est qu'une série de pillages et de massacres, dont l'Arménie fut généralement le théâtre. Mais ces campagnes ne modifièrent pas l'ethnographie de l'Asie antérieure.

En 166 de J.-C., les peuples de la Transoxiane et les Parthes interceptant tout commerce entre Rome et la Chine, Marc-Aurèle Antonin (3) (An-thun) envoya par mer une ambassade au pays de la soie. Le résultat de cette ambassade fut évidemment nul, puisqu'il n'en est plus fait mention dans l'histoire : Il est certain, toutefois, qu'à cette époque le commerce romain avec l'Asie orientale prit son plus grand développement (4).

Vers 178, Vologèse fut attaqué par les hordes des Khazirs et des Pasils (5) (Alains) qui, ayant franchi les portes de Djor, traversèrent le Cyrus et vinrent l'attaquer dans son propre royaume. Cette nouvelle invasion n'est qu'une conséquence de la première et des troubles qui venaient d'avoir lieu dans l'Asie centrale. Mais bien que les attaques des peuples du Nord fussent généralement dirigées contre les Parthes, Rome avait dû prendre des précautions pour protéger ses provinces d'Arménie contre les attaques des peuples du Caucase. Vespasien tenait, dans une forteresse qu'il avait bâtie dans ces pays lointains, une garnison romaine établie à demeure (6).

Sous Sévère, les armées romaines parcoururent en tout sens l'empire des Parthes et Ctésiphon elle-même tomba entre leurs mains (7). Cette campagne, qui d'ailleurs ne rapporta guère à l'em-

1. Moïse de Khorène, II, 45.
2. Reinaud, *Relat. emp. rom.*, p. 230.
3. Saint-Martin, *Mém. s. l'Arménie*, t. II, p. 30.
4. Reinaud, *Relat. emp. rom.*, p. 237.
5. Bardesane, V, 65.
6. V. Duruy, *Hist. des Rom.*, t. VI, p. 9.
7. Hérodien, III, 30.

pire, fut un coup terrible pour les Arsacides, qui, fatigués de tant de guerres, ne purent résister à la révolte d'Artaxerxès. Artaban vaincu, pris et mis à mort, fut le dernier des rois arsacides de Perse, et les Sassanides occupèrent le trône (226-227).

Les événements se passèrent avec une telle rapidité en Perse que Chosroès, roi arsacide d'Arménie, ne put venir au secours de son parent Artaban. Lorsque les troupes arméniennes songèrent à se mettre en marche, le royaume sassanide était inébranlable.

La révolution qui venait d'avoir lieu n'était pas seulement le résultat d'une intrigue de palais, mais bien une transformation religieuse et sociale.

Après s'être affranchi du joug des Arsacides, Ardaschir détruisit en Perse tout vestige du culte des Parthes. Il rétablit partout, dans toute la pureté possible, pour l'époque, la doctrine de Zoroastre, éleva de nombreux pyrées et rendit aux mages leur ancienne position. Ce fut pour les institutions perses une renaissance; les livres sacrés furent recopiés et composés à nouveau par un concile de plusieurs milliers de mages. En même temps, le pehlvi devint la langue officielle et celle de la cour. Les rois recommencèrent à prendre les noms portés par les personnages illustres du *Zend-Avesta*, Artaschir (Artahschethr), Khosrow (Huçrava), Kavat, Varahran (Werethragna), et même Ormizd (Ahura Mazda). Le corps des dix mille « immortels » dont s'entouraient autrefois les Achéménides fut rétabli. L'étendard du forgeron des Kaws (durufsch-kavani) (1) fut retrouvé. En un mot, tout ce qui seulement par tradition se conservait de l'époque des Achéménides fut rétabli. Le roi lui-même prétendait descendre d'Artaxerxès Longuemain. Parmi les branches arsacides de Perse, plusieurs embrassèrent le mazdéisme, servirent fidèlement le nouveau roi et obtinrent des situations très élevées et de très grands avantages. Les chrétiens, d'abord traqués, furent ensuite protégés et obtinrent une grande liberté. Le roi de Perse favorisait surtout les partisans des diverses sectes sachant bien que la division religieuse nuisait à ses ennemis les Romains. En cela, le roi touchait dans ses propres États à la question de politique extérieure qui ne se com-

1. Malcolm, *Hist. of Persia*, t. I, *Dhohac and Afridoon.*

posait que de deux parties : 1° la lutte avec les Romains; 2° la lutte contre les familles arsacides d'Arménie, de Géorgie, des Massagètes, des Agowanks et des Kouschaus. Cette lutte, terrible dans ses débuts, alla peu à peu en s'affaiblissant, et bientôt il ne resta plus que le royaume d'Arménie dont les rois arsacides eurent cent fois à supporter les invasions des Sassanides. Cette branche s'éteignit dans de longues guerres et bientôt la politique extérieure des Perses fut concentrée sur le Caucase, l'Arménie et l'Euphrate, seules frontières où ils pussent rencontrer les Romains. A l'Orient, la Bactriane avait à se défendre elle-même contre des invasions du nord et de l'est; elle ne présentait donc aucun danger (1).

L'ambition des Sassanides n'avait pas de bornes; ce n'était plus pour la frontière de Syrie qu'ils combattaient, mais bien pour la possession de toute l'Asie antérieure, en 231. Sous le règne d'Alexandre Sévère, Artaxerxès entra dans la Mésopotamie, réclamant aux Romains les provinces qui jadis avaient appartenu à Cyrus et à Darius (2). Malgré les conseils de l'empereur, le roi des Perses ravagea l'Arménie et la Syrie. Mais Alexandre Sévère, après quelques insuccès, parvint à fatiguer à tel point son rival, qu'épuisé il licencia son armée (3). Toutefois, le roi de Perse ne se tint pas longtemps en paix, et à plusieurs reprises dévasta l'Arménie (4).

Il est inutile de s'étendre sur les guerres des Romains contre les Perses, l'histoire en est très connue. Mais il est important de faire remarquer que c'est en Arménie que la plupart du temps se trouva le théâtre de la guerre. Ce malheureux pays, resté païen, eut à soutenir toutes les persécutions des mazdéens; aussi fut-il dévasté pendant plusieurs siècles.

Mais la haine religieuse et la haine de race ne devaient pas se borner à des expéditions de massacres et de dévastation : le roi arsacide d'Arménie fut, en 239, assassiné par ordre d'Ardeschir qui, avec son fils Sapor, régnèrent en maîtres sur cette contrée

1. K. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 26.
2. Hérodien, VI, 4.
3. Hérodien, VI, 15.
4. Agathange, *Vie de saint Grég.*, II. — Zénob de Glag., *Hist. Daron*, trad. p. 342.

(239-266?). Tout ce qui se rapportait à la religion des Arsacides fut détruit, les temples furent dévastés, les idoles brisées et des pyrées furent installés partout. Le feu d'Ormizd brûla à Bagavan (Bakou); quant au plus jeune fils de Khosrow, Trdat (Tiridate), il fut oublié dans le massacre et se réfugia en Grèce (1).

Sous les Sassanides, les Géorgiens subirent l'influence de leurs puissants voisins, et tout en conservant leur liberté, commencèrent à frapper monnaie au type perse. Toutefois, nous trouvons sur chacune de leurs médailles un monogramme en caractères géorgiens, indiquant les initiales du prince qui les émettait. Au début, ces grossières reproductions des deniers sassanides ne portent qu'un monogramme placé au-dessus de la tête du monarque perse et l'autel du feu placé au revers montre que la Transcaucasie n'était pas hostile aux croyances mazdéennes. Quelques-unes de ces médailles portent des légendes latines (CIVI) qu'un graveur ignorant plaça sur ses monnaies sans s'inquiéter du sens. Plus tard, quand l'Arménie et la Géorgie furent devenues chrétiennes, le pyrée du revers fut remplacé par une croix et les deux gardiens de l'autel du feu restèrent. Enfin, dans les derniers temps de l'époque des Perses, le champ de l'avers porta des légendes géorgiennes entières. Ce n'est donc que graduellement et sous une influence étrangère que les Géorgiens furent amenés à émettre des monnaies nationales.



Fig. 10. — Monogrammes géorgiens sur des imitations de monnaies sassanides.



Fig. 11. — Imitation géorgienne des monnaies sassanides, drachme de l'eristhaw Gourgen (argent).

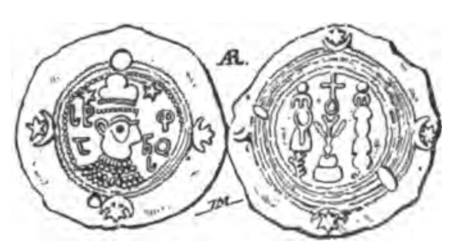


Fig. 12. — Imitation géorgienne des monnaies sassanides, drachme de Stéphanos I (argent).

1. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 44

Les premières imitations géorgiennes des deniers sassanides furent faites d'après les coins d'Hormisdas IV, de Varahran VI et de Khosrou II Parviz; toutes les monnaies furent frappées par les *eristhaws* (princes) indépendants qui renversèrent le pouvoir des Perses dans leur pays (575 ap. J.-C.).

D'ailleurs, les princes qui frappèrent ces monnaies étaient des souverains sans importance, car la Géorgie était encore réduite à des territoires très restreints. A cette même époque, au IVe siècle, on voit l'Agovanie figurer au nombre des auxiliaires de rois de Perse contre l'Arménie (1). Cette intervention eut même pour les Albaniens des conséquences fâcheuses, car, après la défaite de Schapour II (2) (372), l'armée ennemie les força de rentrer dans leurs anciennes limites et d'abandonner les provinces qu'ils avaient conquises sur les rives de la Koura pendant les troubles (3).

A la chute des Arsacides d'Arménie les Agowanks tentèrent de nouvelles conquêtes, et leur prince s'installa dans la résidence des rois d'Arménie. Dès lors, malgré les Perses, le royaume d'Agovanie ne cessa de prospérer pendant les Ve et VIe siècles.

Malgré ces guerres incessantes, la situation politique des peuples caucasiens ne s'était guère modifiée. C'est vers cette époque qu'apparaissent, au nord de la grande chaîne, les peuples qui bientôt renverseront l'empire romain; tous passeront au travers des steppes sans s'étendre au delà des montagnes. Mais par leurs incursions maritimes ils dévasteront les côtes du Pont-Euxin. En 257, les pirates goths, alains et hérules, s'emparèrent de Trébizonde. Ces peuples étaient alors cantonnés dans les plaines de Scythie et sur les côtes septentrionales de la mer Noire.

A cette époque, de grands mouvements se passaient encore dans l'Asie centrale. Dans les dernières années de la vie d'Ardeschir, un prince du sang royal de Chine (4), Mangoun, vint s'établir avec les siens dans l'Arménie. Tiridate leur donna la province

1. Moïse de Khorène, II, 81; III, 6.
2. Faustus de Byzance, V, 4. — Moïse de Khorène, III, 37. — Mesrob, *Hist. de saint Nersès*, VI.
3. Faustus de Byz., V. 13.
4. Au triomphe d'Aurélien se trouvait les ambassadeurs des Bactriens, des Sères, des Indiens, des Arméniens, des Ibériens, etc. (Vopiscus, *Aurélien*, XLI.)

de Daron, et, lorsqu'au nom de l'empereur, des ambassadeurs vinrent le réclamer, le roi d'Arménie refusa de le livrer (1).

La conversion de l'Arménie au christianisme ne se fit pas sans difficulté. Saint Grégoire, l'illuminateur, soutenu par le roi, convertit pacifiquement plusieurs districts dont les habitants se prêtèrent à ce changement; mais, dans d'autres, Grégoire, accompagné des principaux satrapes et d'un corps d'armée, parcourait le pays en ravageant les temples, brisant les idoles et tuant impitoyablement les prêtres qui résistaient par la force à sa mission. Le district de Daron surtout lui résista sur le territoire de Balounik; dans le grand bourg de Kisané, au village de Gouvar (province de Douroupéran), il y eut une vraie bataille entre l'armée des prêtres idolâtres et celle de Grégoire. Les temples furent saccagés et les prêtres massacrés; les habitants des villages voisins, terrifiés, se convertirent. Grégoire fonda une église sur l'emplacement du temple et fit don à cette église de tous les biens du clergé payen du pays. Les prêtres idolâtres, au nombre de 438, furent jetés en prison à Phaidagaran; ils étaient de race Hindoue, et chassés par leur roi, avaient obtenu jadis de Vagharschay le district de Daron, où ils érigèrent les mêmes idoles qu'ils adoraient dans l'Inde. Ils étaient noirs et crépus (2).

Dans le Caucase, la propagande chrétienne se fit de la même manière. L'Ibérie était déjà convertie et partout on y renversait les idoles; les montagnards et les habitants de quelques cantons furent les seuls qui refusèrent le baptême, mais la politique de Miran était de se rapprocher le plus possible des Grecs, dont il avait moins à redouter que des Perses; aussi fit-il le nécessaire pour obtenir une conversion générale. Sainte Nino et l'évêque Ioané étant partis, le roi les fit accompagner par un eristaw et ils allèrent à Tsorban. Ils convoquèrent les montagnards, les Dcharthals qui vivaient comme des bêtes, les Phkhœls, les Goudamaqars, et leur annoncèrent la croix de Jésus-Christ, le vrai guide de la vie éternelle. Ceux-ci n'ayant pas voulu être baptisés, l'eris-

1. Moïse de Khorène, II, 81. — Gatteyrias, *L'Arménie et les Arméniens*, p. 46.
2. Zénob de Glag., *Hist. de Daron*, trad. p. 350.

taw du roi, levant pour un moment le glaive sur eux, les vainquit et brisa leurs idoles (1).

Cette mesure politique des rois géorgiens et arméniens se tourna rapidement contre eux, et les annales arméniennes nous montrent le clergé en lutte perpétuelle avec les rois qu'il cherchait à dominer. De plus, les Grecs, alliés d'un instant, et pour l'amitié desquels cette révolution s'était opérée, cherchèrent bientôt à affermir leur domination sur ces nouveaux peuples chrétiens en affaiblissant le gouvernement indigène. A peine l'Arménie était-elle devenue chrétienne qu'un grand nombre de Grecs et de Syriens persécutés par les Romains et par les Perses vinrent se réfugier dans ce pays et s'y installèrent (2); le clergé était presque entièrement syrien et c'est la langue syrienne qui était en usage pour la liturgie.

Les mouvements que nous avons constatés dans l'Asie centrale, vers les débuts de notre ère, causèrent un déplacement considérable des peuples de la steppe qui, ne pouvant, à l'origine de leur puissance, descendre vers le sud et ravager les empires d'Asie, suivirent la route d'est en ouest, traversèrent la Transoxiane, franchirent la « porte des nations », espace compris entre les derniers contreforts de l'Oural et la mer Caspienne, et s'étendirent en Scythie pour entrer plus tard dans le bassin du Danube.

Ces invasions passèrent toutes par le nord du Caucase, qui seul eut à souffrir des attaques directes des hordes nomades, mais le contre-coup se fit sentir dans la Transcaucasie et la Perse, où les peuples refoulés tentèrent de s'établir.

L'empire avait attaché une grande importance aux colonies du Bosphore cimmérien, les Antonins avaient fortifié Olleia, qui, plus tard, élevait encore des statues à Caracalla; cette ville disparaît tout à coup de l'histoire, et les autres alliés d'Hadrien aux bouches des fleuves sarmates étaient à la merci des Goths.

En même temps que diminuait la puissance romaine, son commerce disparaissait des côtes du Pont, et les rois du Bosphore cimmérien ne pouvant plus faire sur mer la police pour Rome, la piraterie reparut.

1. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 126.
2. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 7.

L'effet de ces bouleversements dans la Scythie ne tarda pas à se faire sentir dans l'Asie antérieure.

Vers 319, les Passils, peuplade scythe ou sarmate, envahissaient la Géorgie (1); puis, profitant de la faiblesse de l'Arménie, ils entrèrent dans ce pays et mirent le siège devant Etchmiadzin, mais ils furent contraints d'abandonner cette ville et se retirèrent vers le nord (2). Sapor, craignant pour son propre empire, aida les Arméniens à se défaire des envahisseurs, puis, afin de créer une barrière contre les peuples du nord, il raffermit son alliance avec le roi d'Arménie (3).

A cette époque, la lutte entre le pouvoir temporel et la puissance spirituelle s'accentue de plus en plus.

Le clergé cherche à prendre le pouvoir et à diriger la politique des rois, tandis que les Arsacides cherchent toujours à se soustraire au joug du clergé. Les croyances chrétiennes ne sont pas encore entrées assez profondément dans le pays pour que les rois soient forcés de se courber; toutefois, le paganisme semble avoir disparu du pays ou tout au moins de la cour. Faustus de Byzance nous représente les rois comme se révoltant sans cesse, et, aveuglé par ses propres croyances, l'historien en rejette toujours la faute sur eux-mêmes. Certains passages dénotent cependant que le clergé arménien était loin d'être absolument pur; un prêtre empoisonne la reine, femme d'Arschad III, en lui donnant la communion. Saint Nersès lui-même prédit à Haïr qu'il sera victime de la colère divine; parce qu'il a parlé de prendre des biens appartenant au clergé, et, quelques jours après, Haïr tombe assassiné dans une forêt où il chassait. Le saint Nersès menace d'humiliation Arsace et le force à s'agenouiller à ses pieds (4). Il n'existait plus chez les Arméniens d'esprit national, les croyances religieuses le remplaçaient: aussi, ne doit-on pas s'étonner de voir ce peuple forcé de recourir à l'appui des Perses pour chasser vingt mille étrangers de son pays (5).

1. J. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 83.
2. Zénob de Glag., *Hist. de Daron*, trad., p. 323. — Moïse de Khorène, III, 3, 8, 10; Moïse de Khorène nomme ces peuples des Massagètes. — Faustus de Byz., III, 7.
3. Moïse de Khorène, III, 12.
4. Faustus de Byzance, IV.
5. Moïse de Khorène, III, 10.

Quelques années plus tard, vers 364, les Arméniens levèrent des troupes pour envahir la Perse, et leur roi Varsag convoqua les Huns et les Alains, l'Adherbaidjan fut dévasté (1). Au milieu de ces guerres continuelles, de ces intrigues politiques menées par Rome et par la Perse, les Arméniens ne connaissaient plus leurs ennemis, et tour à tour portaient leurs armes contre leurs alliés de la veille ou du lendemain.

Les barbares étaient alternativement appelés et repoussés; il ne semble pas que leurs incursions dans la Transcaucasie et l'Arménie aient laissé des traces.

En 373, Sapor reprit l'offensive. D'un côté étaient les Arméniens et les Grecs, de l'autre les Perses, qui menaient avec eux les Huns, les Alains, les Massagètes, les Kourdes, les Lesghiens et un nombre considérable de peuplades du nord (2); le résultat de cette campagne semble être resté indécis.

Au nord-est de l'empire des Perses venait de se fonder un royaume, celui des Huns hephthalites, qui ne laissaient pas d'inquiéter les Sassanides. Aussi Yezdegerd II employa-t-il les onze premières années de son règne à faire des incursions dans ce pays. Les Géorgiens, les Arméniens et les Aghouanks, et tous les chrétiens de Transcaucasie prirent part à ces expéditions (3), dont le but était de protéger l'Asie antérieure contre les barbares. Le résultat de ces campagnes fut l'anéantissement presque complet de la puissance des Huns dont le roi dut s'enfuir dans le désert.

Mais bientôt, 454, les Arméniens refusèrent l'obéissance à leurs maîtres de Perse et provoquèrent ainsi une campagne dévastatrice dans leur pays.

Yezdegerd II n'ayant pu obtenir par la douceur la conversion des chrétiens au mazdéisme, envoya en Arménie une armée nombreuse dans le but d'anéantir les chrétiens. Cette armée était commandée par Mouschkan-Niousalavourt. Les Arméniens le rencontrèrent dans les champs d'Avaraïr et y furent anéantis, leur

1. Faustus de Byz., IV, 25.
2. Anonyme, *Vie de saint Nersès*, dans V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. II, p. 35.
3. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 64. — Elysée Vartabed, p. 186, 1re col.

général fut tué. Selon Vartan, cette bataille fut livrée dans a seizième année de Yazkert le 30 du mois de hrotits, par conséquent en 454. Dans le même temps, les Huns s'emparèrent de la porte de Djor (Derbend) (1) où Yazkert avait élevé des forteresses considérables ; ils fondirent sur la Perse, dont ils ravagèrent nombre de districts en 454 ou 455. Yaskert pénétra avec une puissante armée dans le pays des Kouschaus, dans le but de se venger de leurs incursions. Mais les Kouschaus dressèrent une embuscade, défirent complètement Yazkert et le contraignirent à battre en retraite (2).

Mais cette campagne dévastatrice des Perses dans la Transcaucasie ne fut pas la dernière.

En 459, à la suite de ces troubles, Peroses, resté maître de la Perse, résolut de soumettre le roi des Aghouanks, le rebelle Vatché. Il y réussit après une guerre sanglante, pendant laquelle il dévasta complètement l'Aghouanie avec le secours des Alains et des Huns. Les cinq premières années, Peroses victorieux se livra à toutes sortes de cruautés ; il ne consultait point le conseil et n'écoutait personne. Par ses mesures tyranniques, il ruina l'Arménie de fond en comble et contraignit les Arméniens à s'insurger. Prêtant l'oreille aux suggestions de gens mal intentionnés, et voulant se laver de la honte d'un engagement écrit, ce roi entreprit une expédition contre les Hephthalites (Huns blancs). Voilà ce que dit Lazare de Pharbe de ces guerres : « En Arménie s'étendait un soulèvement épouvantable contre les cruels administrateurs nommés par Peroses. Schahpouh, commandant des Perses en Arménie, n'était pas en état de l'arrêter et se disposait à demander sa démission à la Porte. Sur ces entrefaites, un courrier apprit à Schahpouh que Peroses se trouvait dans le Vrkan (Hyrkanie) et qu'ayant réuni une armée considérable, il avait, sans consulter personne, déclaré la guerre aux Hephthalites. Ces peuples causaient parmi les Aryens une épouvante réelle, et chacun crut que le roi des rois avait juré la destruction des Perses. Malgré toutes les représentations, Peroses n'écouta rien et se mit en campagne

1. Τζούρ. Procope, *De Bell. Goth.*, IV, 3.
2. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 65.

traînant une armée découragée. Le roi des Huns conseilla à Peroses de ne pas désirer la guerre. Mais le roi des rois, après avoir renvoyé avec hauteur les ambassadeurs, livra bataille: les armées se précipitèrent l'une contre l'autre; celle des Perses fut anéantie, le roi et ses fils furent tués sur le champ de bataille. » Peroses était d'un caractère cruel et colère; sous son règne, il n'y eut plus de justice en Perse (1). »

C'est au IVe siècle que l'Arménie entra en possession d'une écriture spéciale destinée à traduire les sons de sa langue et à permettre la transcription des textes sacrés du syrien en arménien. Il en résulta la naissance d'une littérature indigène et le départ des prêtres grecs et syriens, dont le ministère n'était plus indispensable. Le christianisme se développa avec une prodigieuse rapidité, il prit son caractère propre et peu à peu se sépara de l'église grecque. Toutefois il resta en Arménie des usages remontant à la plus haute antiquité.

Il est très remarquable, en effet, que les charges de la cour d'Arménie au Ve siècle (2) aient été les mêmes que celles du royaume de Géorgie au XVIIIe siècle (3). Ce système, établi en Perse dès la plus haute antiquité, était resté dans le monde asiatique occidental jusqu'à nos jours (4).

Pendant que les peuples de l'Asie antérieure luttaient contre les barbares du nord et parvenaient à repousser leurs attaques, ceux de la Scythie qui se trouvaient sur la grande route des invasions étaient anéantis, soumis ou chassés, et l'aspect des steppes s'était singulièrement changé.

Jornandès qui, Goth de naissance, connaissait à coup sûr la position des Barbares de son temps, nous fournit sur les peuples de la Sarmatie des indications très précises.

En décrivant la Scythie, il parle des Itémestes, peuplade pacifique des bords de l'Océan (mer Baltique) et dit : « Au midi de ceux-ci et près d'eux demeurent les Agazzires, nation très brave, ignorant l'usage des fruits, et ne vivant que de ses troupeaux et

1. K. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 75.
2. *Vie de saint Nersès*, par un anonyme. — *Hist. Arm.*, trad. V. Langl., p. 25.
3. J. Brosset, *Hist. Géorg.*, Introd., p. 164.
4. V. Langlois, *Hist. Arm.*, t. II, p. 26.

de la chasse. Au delà de ces derniers s'étendent, sur la mer du Pont, les établissements des Bulgares, devenus malheureusement trop célèbres. C'est là que les nations belliqueuses des Huns foisonnèrent jadis comme l'herbe épaisse, pour faire une double et furieuse irruption sur les peuples; car les Huns sont divisés en deux branches, celle des Aulziagres et celle des Avires, et habitent des contrées différentes. Les Aulziagres fréquentent les environs de la ville de Cherson, où l'avide marchand transporte les riches produits de l'Asie. Pendant l'été, ils errent dans de grandes plaines ouvertes, ne s'arrêtant que là où ils trouvent des pâturages pour leurs troupeaux; l'hiver ils se retirent sur la mer du Pont. Quant aux Hunugares, ils sont connus par les fourrures de martre qu'ils fournissent au commerce. Ce sont là ces Huns qui se sont rendus redoutables à des hommes d'une intrépidité pourtant bien grande. Ceux dont nous venons de parler ici ont habité, comme les livres nous l'apprennent, premièrement en Scythie, au bord du Palus Mæotis; secondement dans la Mæsie, la Thrace et la Dacie; troisièmement sur la mer du Pont et enfin encore une fois dans la Scythie (1). »

Les Agazzires de Jornandès ne sont autres que les descendants des Agathipses d'Hérodote (2), que cet historien place à l'extrémité occidentale de la Scythie, c'est-à-dire dans les pays où ils vivaient encore au v[e] siècle; toutefois, ils semblent avoir changé fréquemment de place, car Pomponius Mela (3) les fait vivre sur les bords du Palus Mæotis, où ils touchaient alors aux Sauromates. Pline (4) les place de nouveau dans l'intérieur de la Scythie, et Ptolémée (5), au milieu du II[e] siècle, les cantonne au nord-ouest de la steppe. A côté d'eux, plus à l'Orient, ce dernier auteur signale les Aorses. Une autre tribu de ce nom vivait dans les plaines du nord du Caucase; ces peuplades sont celles dont parle Strabon.

Jornandès place dans les plaines du nord de l'Euxin les Huns, qui se divisent en deux branches. Mais nous avons vu précédem-

1. Jornandès, *Hist. des Goths*, chap. V.
2. Hérodote, IV, 104-125. — Virgile, *Ess.*, IV, 146.
3. Pomp. Mel., *De situ orbis*, II, 1.
4. Pline, *H. nat.*, IV, 26.
5. Ptol., *Geogr.*, III, 5.

ment que ces tribus sauvages venaient de l'Asie centrale, où déjà elles s'étaient partagées.

Dans leur marche vers l'Occident, les Huns entraînèrent à leur suite la majeure partie du peuple des Alains, dont le royaume arsacide avait pendant plusieurs siècles dominé la steppe du nord.

Si nous en croyons les récits des historiens arméniens, les Huns séjournèrent quelque temps dans les plaines du nord de la Caspienne; leurs incursions en Géorgie et leurs alliances avec les Perses sassanides prouvent qu'ils fondèrent dans ces pays des établissements provisoires, il est vrai, mais d'où ils exercèrent sur les contrées voisines une influence très marquée. Il semble même qu'une entente eut existé entre les empereurs grecs et les rois sassanides pour la garde des défilés de Derbend ou porte des Huns (1), par laquelle les Barbares pouvaient entrer en Asie et dévaster en même temps les provinces romaines et celles de l'empire perse.

Les Alains, dont le nom n'apparaît qu'à l'époque des invasions, semblent être les mêmes que les Ossèthes du Causase. Quelques auteurs même les identifient avec les Albaniens que rencontra Pompée et que décrit Strabon. Mais nous avons vu que les Albaniens semblent plutôt appartenir à la même famille que les Ibériens ou Géorgiens de nos jours. Il est à observer toutefois que les auteurs grecs et romains ne parlent pas des Irons, qui bien certainement alors étaient puissants.

Cependant il est certain que le royaume des Aghouanks ne cessa pas d'exister après le départ des Alains du Caucase : Nous le trouvons dans l'histoire jusqu'au x[e] siècle de notre ère. Il est donc

1. Sous Justinien, Kavades demande à l'empereur grec 5,500 *ken* dinars pour le gardien de la porte des Huns (*sic*). Celui-ci ayant refusé de payer la somme, Kout, bouillant de colère, entra en Mésopotamie, atteignit Antioche en mettant tout à feu et à sang; il immola à son idole Kousis ou Kovz, quatre cents jeunes filles qui se trouvaient au nombre des prisonniers. A la fin de son règne, Justin envoya contre les Perses son neveu Justinien. Dans ce temps-là, Kout donna son fils Khosrov à élever aux Manichéens; ce jeune prince s'attacha tellement à eux, qu'il fit serment d'embrasser leur doctrine en montant sur le trône. Kout, l'ayant appris, fit périr dans les flammes tous les Manichéens. Kout battit Bélisaire. (Patkanian, *Ess. dyn. Sassan*, p. 79.)

probable que ce royaume était absolument indépendant du peuple qui prit part aux invasions, et de plus les historiens arméniens qui furent les contemporains du royaume d'Aghouanie (Albanie) et des courses des Alains, en Arménie, établissent une distinction bien tranchée entre les deux peuples, qu'ils ne confondent jamais.

Quant au nom d'Albanie, nous ne le trouvons que dans les auteurs grecs et romains (1), et tout porte à croire que ce mot, tel qu'il nous est parvenu, n'est qu'une forme altérée du vrai nom ethniqueq ui n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Pour les Ossèthes, nous avons vu que tous les documents que nous possédons nous portent à croire qu'ils vinrent de l'Iran au Caucase à la même époque que les Kourdes entrèrent dans le pays de Van, c'est-à-dire vers le VIIe siècle avant notre ère.

Il est difficile de dire si les Alains des invasions furent uniquement des Ossèthes, et si le nom d'Alains ne comprit pas d'autres peuplades chassées de la Bactriane par les invasions. Dans tous les cas, ce fait, du plus haut intérêt au point de vue de l'histoire des invasions en Occident, ne présente pour le Caucase qu'un intérêt très relatif, car les Ossèthes d'aujourd'hui semblent encore habiter, d'après les découvertes archéologiques, les pays où ils se fixèrent à la suite de leur migration vers le nord. La partie de la nation qui se trouvait cantonnée dans la steppe fut entraînée par les Huns, mais les tribus montagnardes n'eurent en rien à souffrir des mouvements qui s'opéraient dans la plaine, et demeurèrent dans les défilés du Caucase.

1. W. Smith, *Dict. biog. mythol. et géogr.*, anc. trad. N. Theil, p. 38. Art. ALANI et art. ALBANIA.

CHAPITRE XI

LES INVASIONS DES BARBARES EN OCCIDENT — LES CONQUÊTES DES ARABES

Pendant que l'empire d'Occident tombait sous les coups des Barbares, que les provinces romaines étaient dévastées et que Byzance elle-même tremblait devant les hordes venues d'Orient, la Transcaucasie eut aussi ses moments de troubles et d'invasions.

Incapables de lutter à la fois sur toute l'étendue de leur immense frontière, les empereurs ne firent plus face à l'ennemi qu'aux endroits où ils étaient le plus sérieusement menacés, de sorte que tour à tour les provinces romaines du Caucase passèrent aux Sassanides ou revinrent aux Grecs. Toutefois, il semble qu'en Géorgie l'influence perse ait été prédominante jusqu'au VIe siècle, si nous en jugeons par les monnaies du type sassanide que Stephanos Ier (600-627 ?) et ses prédécesseurs nous laissèrent.

Sous Héraclius, la politique romaine se tourna de nouveau vers la Transcaucasie; une ère de renaissance allait s'ouvrir pour la puissance byzantine. En 624, l'empereur, ayant confié sa capitale à son fils Constantin, laissa ses provinces et ses villes aux mains des Perses, se rendit par mer en Eger (portion de la Mingrélie actuelle et de l'Abkhasie), passa de là en Arménie et traversa l'Araxe, dévasta tout l'Atrpatakan, et s'arrêta dans un endroit fortifié nommé Gaischavan pour faire reposer son armée ; de là, il alla prendre ses quartiers d'hiver en Aghouanie et établit ses campements dans la province d'Outik. Dans le temps que l'empereur se trouvait sur les bords de la rivière Taghmout, non loin du village de Dioutakan, un corps nombreux de Perses nommé « nouvelle

armée » s'avança contre lui. Héraclius fut contraint d'abandonner toutes ses conquêtes de l'Ahgouanie et de se retirer dans Giounik (1).

Mais la politique de Byzance était d'employer les Barbares contre les Barbares eux-mêmes. Héraclius appela les Khazars qui, aidés de toutes les tribus du nord du Caucase, de la steppe comme des montagnes, entrèrent en Transcaucasie par les portes de Djor. Ils s'emparèrent de la ville de Tchogh (non loin de Derbend), place très forte, pour laquelle les Sassanides avaient fait des dépenses inouies afin de couper le passage par une muraille; les Khazars détruisirent ces remparts, pénétrèrent dans l'Aghouanie, s'emparèrent de Partav, la capitale, qu'ils pillèrent et dont ils massacrèrent la population, puis ils allèrent assiéger la ville de Tiflis. Cette fois, les Khazars pénétrèrent par les portes Caspiennes dans l'Adroëgan en dévastant tout ; leur chef (Siébel) Ziébel se prosterna devant l'empereur et s'en retourna après lui avoir laissé un secours de 40,000 hommes. Héraclius s'étant rencontré avec ses alliés près de Tiflis, le siège fut continué. La ville, réduite à la dernière extrémité, était prête à se rendre, quand Schahrapghakan parvint à forcer les lignes et à y entrer avec 1,000 hommes bien armés et des vivres. Ce renfort sauva Tiflis; les deux rois levèrent le siège et résolurent de revenir l'année suivante pour marcher ensemble contre la Perse (2).

En 626, la campagne recommença; les Sassanides essuyèrent défaites sur défaites et leur pays fut dévasté par les armées romaines pendant que les Khazars ravageaient la Transcaucasie. L'empereur s'était ménagé des alliances non seulement avec les Khazars, mais aussi avec les Turcs orientaux qui, attaquant les Perses par l'Oxus, permirent aux troupes grecques de pénétrer jusqu'au cœur de l'empire des Sassanides.

Chosroes avait, il est vrai, réuni dans ses armées tous les barbares sur lesquels il avait quelque puissance. Arvares, Gépides, Bulgares, Esclavons, etc., étaient allés jusqu'à mettre le siège devant Constantinople (juillet 626). Mais le coup qu'Héraclius

1. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 104.
2. Patkanian, *op. cit.*, p. 106.

lui porta en Perse fut même si violent, que la puissance romaine fut rétablie pour quelque temps encore en Orient.

Les Khazars, qui pour la première fois apparaissent d'une manière précise dans l'histoire (626), n'étaient autres que des tribus touraniennes apparentées aux Sarmates, aux Huns, aux Tatares, aux Turcs, peuples que les auteurs contemporains confondent souvent sous le nom d'une seule tribu.

La première indication que nous possédons sur ces peuples nous est fournie par Hérodote (1), qui les nomme Katiars (Κατίαροι) et les fait vivre dans les plaines de la Russie, à côté des Scythes royaux (Basiléens), nom altéré que Moïse de Khorène (2) nous transmet sous la forme Barséliens. Ces deux tribus étaient cantonnées non loin du Palus Mæotis et du Don, et, bien qu'elles aient fréquemment changé de place, elles ont toujours habité la steppe située entre la mer Caspienne, le Caucase, la mer d'Azoff, l'Oural et les Karpathes (3).

Le nom de Katiars ne reparaît plus dans les écrivains postérieurs à Hérodote (4), sans doute parce que la tribu s'était rapprochée de l'Oural, sinon du Caucase ; mais nous pouvons suivre les Agathyrses pendant plus de mille ans dans leurs déplacements successifs (5) et tout porte à croire que leurs congénères, les Khazars, suivirent de près leur fortune, et, comme eux, se transportèrent dans la steppe.

Ptolémée, au milieu du IIe siècle, complète par les notions qu'il nous donne celles des écrivains antérieurs, et fournit une utile transition aux renseignements des siècles suivants. Il place les Agathyrses (Αγάθυρσοι) vers la région nord-ouest de la Scythie d'Europe et à côté, plus à l'orient, il met les Aorses (6). Une autre tribu de ce dernier nom a aussi habité au nord du Caucase, sur la partie nord-ouest de la mer Caspienne (7). Ces Aorses de la Scythie septen-

1. Hérodot., IV, 6.
2. *Géogr. attrib. à Moïse de Khorène*, trad. Saint-Martin, p. 355.
3. Ptol., *Géogr.*, V, 9.
4. Hérodot., IV, 125.
5. Vivien de Saint-Martin, *Note sur les Khazars*, p. 11.
6. Ptol., *Géogr.*, III, 5.
7. Strab.

trionale font songer aux Arsas, Ertzas ou Ersads qui sont une des trois divisions de la grande tribu finnoise des Mordvas (1). Dans les géographes arabes du moyen âge, la ligne de hauteurs où naissent les affluents méridionaux du haut Volga porte le nom de Djebel Ersâna (2). Aujourd'hui encore, les Mordvas habitent sur la partie moyenne du cours du Volga, au cœur même de la Russie ; c'est bien la place que Ptolémée assigne à ses Aorses. De même le nom de Votiaks, ou plutôt de Voti, formé de Oud, qui est le véritable ethnique (3), ce nom de Votiaks, dis-je, qui se présente entre les Mordvas et l'Oural, sur une des branches de la Kama, nous donne la synonymie la plus naturelle des Boudini d'Hérodote (4).

Il résulte de cette suite de considérations, basées sur les notions que nous fournissent les auteurs de l'antiquité, que dans l'origine la steppe russe était presque entièrement peuplée de tribus de race finnoise et que ce sont ces Touraniens que l'histoire nous fait connaître sous les noms particuliers de tribus d'Agathyrses, d'Agazzirs, de Khazars, etc...(5), qu'ils prirent part aux invasions d'Europe et d'Asie mélangés à des tribus de même race qu'eux, mais d'une origine sibérienne probablement moins ancienne que les peuplades dont il vient d'être question.

La Chronique géorgienne, rédigée au moyen âge, met sur le compte des Khazars toutes les invasions de la haute antiquité dans la Transcaucasie. Le souvenir précis des événements et des peuples qui en avaient été les auteurs s'était effacé. Il ne restait plus alors qu'une notion vague de ces révolutions.

C'est donc avec l'aide des peuples touraniens, en les faisant agir en même temps dans la Transoxiane et sur le Caucase, qu'Héraclius parvint à paralyser les forces sassanides et qu'il put recouvrer les provinces de l'ancien empire.

L'histoire ne nous dit pas si cette invasion des Khazars en Géorgie laissa des traces. C'est par la porte de Derbend et par celle

1. Schlœzer, *Nord. Gesch.*, p. 306. — Pallas, *Voyage*, t. I, p. 104.
2. Ibn-Saïd dans Aboulféda, *Géogr.*, trad. Reinaud, t. II, p. 291.
3. Müller, *Sammlung russischer Gesch.*, t. III, p. 384.
4. Vivien de Saint-Martin, *Note sur les Khazars*, p. 15.
5. Priscus nomme ces peuples 'Ακατιζίροι, Κατσίροι, 'Ακτήροι, 'Ακατίροι, etc. Jornandès les appelle Agazziri, Acazziri ou Acatziri.

du Dariall que les armées alliées des Grecs entrèrent dans le pays ; l'Aghouanie, la Géorgie et l'Arménie furent dévastées, mais les chroniques sont encore trop obscures pour qu'il soit possible d'y retrouver des indications sur les transformations ethnographiques qui peut-être eurent lieu à cette époque (1).

Ce que nous venons de dire pour les mouvements des peuples est également vrai pour l'histoire proprement dite ; les annales indigènes manquent tellement de précision qu'il serait impossible d'y retrouver une chronologie. Sujets de la Perse ou des Grecs, tour à tour chrétiens et adorateurs du feu, les Géorgiens n'eurent pas de vie politique propre pendant les dix premiers siècles de notre ère. Il semble que la situation dans laquelle ils se trouvaient, lors des premières guerres romaines, se soit maintenue ; leur État, *modicum Hiberiae regnum* (2), ne s'est pas accru, et leurs armées, *ignobilem Iberum mercenario milite* (3), ne joue qu'un rôle très secondaire dans les grands événements politiques qui se déroulent en Asie antérieure, et dont ils sont toujours les victimes.

La lutte qui, depuis des siècles, durait entre les Romains et les maîtres de l'Iran, Parthes et Sassanides, était sur le point de prendre fin. Une puissance formidable venait de naître dans les déserts de l'Arabie. Mahomet, en offrant au monde de nouvelles lois religieuses, avait changé la politique de l'Orient et, sous ses successeurs, ses armées missionnaires allaient anéantir le vieux monde pour élever, à la place des anciennes monarchies, un empire maître de toute l'Asie et qui, plus tard, menacera la France naissante elle-même.

Cette propagande faite les armes à la main fut d'une inconcevable rapidité ; en quelques années elle s'étendit de la Mecque au Caucase et à l'Espagne, et ses résultats furent si fermes et si durables qu'aujourd'hui encore ils semblent invincibles en tant que religion.

Dès 637, les armées mahométanes entrent en Arménie (4) ; dix-huit mille cavaliers suffisent pour écraser ces provinces romaines

1. J. Brosset, *Hist. Géorg.*, 1re part., t. I, p. 87.
2. Tacit., *Ann.*, XII, c. XLIII.
3. Tacit., *Ann.*, IV, c. XXXIV.
4. Jean Mamigonien, *Hist. Daron*, ch. IV.

usées par les guerres et les intrigues, et les forcent à payer tribut. En 639, les mêmes troupes arabes parcourent en vainqueur la vallée de l'Araxe, prennent Tovin, et font de nombreuses prosélytes. Dès lors l'Arménie fut sans cesse livrée au pillage. Se donnant tour à tour aux Grecs et aux musulmans, elle attira successivement les uns et les autres dans ses montagnes, soit comme alliés soit comme ennemis, jusqu'à ce qu'en 704 les Arabes, las de la perfidie des Arméniens, réunissent définitivement ces provinces à leur empire en y plaçant un gouverneur.

En 646, les musulmans étaient entrés dans la vallée de la Koura et s'étaient emparés de Tiflis, mais le Souram avait arrêté leurs conquêtes. La capitale de la Géorgie était devenue le siège du gouvernement arabe de la seconde Arménie. Les conversions à la nouvelle loi religieuse se firent en masse; les princes arméniens et géorgiens donnèrent l'exemple et, malgré les intrigues de la politique byzantine, le christianisme disparut presque, pour quatre siècles environ, de la Transcaucasie.

Pendant que les armées du Prophète combattaient, dans le Caucase, la religion du Christ, le mazdéisme tombait également sous les coups des musulmans. En 651, le pouvoir sassanide fut renversée et son dernier monarque s'enfuit chez les Turcs, qui le mirent à mort (652) (1). Églises et pyrées furent dévastés, les peuples furent convertis par la force et bientôt des mosquées furent élevées dans toutes les villes de l'Asie antérieure.

Ceux des Géorgiens qui étaient restés fidèles au christianisme s'étaient enfuis dans les montagnes et retirés dans la Mingrélie. Là, ils restèrent en relations constantes avec Constantinople, préparèrent leurs retours offensifs contre les oppresseurs de leur pays et sauvèrent leur indépendance religieuse. Leurs attaques contre les Arabes furent incessantes, et parfois ils remportèrent de réels avantages; mais la puissance des khalifes était telle que, malgré leurs efforts, ils durent attendre que le grand empire musulman fût affaibli pour reconquérir leurs provinces de la Koura.

Après les campagnes d'Héraclius, les Grecs avaient introduit dans le Caucase et l'Arménie le numéraire byzantin, mais dès la

1. Patkanian, *Ess. dyn. Sassan.*, p. 120.

conquête arabe, vers la fin du VIIe siècle, la monnaie des Héraclides fut peu à peu remplacée par les dirhems coufiques qui circuleront dans le pays jusqu'au XIe siècle.

Les gouverneurs des khalifes s'établirent à Tiflis dès 646 et, grâce à une forte garnison arabe, maintinrent leur autorité dans toute la Géorgie. Mais jusqu'en 704 (85 de l'hégire) Tiflis n'eut pas d'hôtel des monnaies ; cette année même, Abd-ul-Melik (1) y fit frapper des dirhems ; nous connaissons également des monnaies abassides de cette ville portant les dates de 210 (825) (2), 248 (862) (3), 294 (906 à 907) (4) et de 311 (923) (5) de l'hégire. A cette époque il n'existait au Caucase aucun monnayage national, preuve d'un fait que nous connaissons d'ailleurs par l'histoire, c'est-à-dire l'anéantissement complet des royaumes de Géorgie et d'Arménie.

Au point de vue économique, les conquêtes arabes jetèrent un trouble profond dans l'état du monde, mais elles donnèrent au commerce un essor nouveau. Autrefois, les empereurs romains étaient seuls à frapper des monnaies d'or; les Arabes en émirent une quantité considérable et forcèrent Byzance à relever le titre et le poids de son numéraire. De plus, grâce à l'immense étendue de leur empire, les musulmans purent étendre leurs relations commerciales, les routes maritimes furent ouvertes entre le golfe Persique, l'Égypte et l'Extrême-Orient, et les Grecs devinrent jusqu'à un certain point tributaires de leurs rivaux. Les voies par caravanes, interceptées au nord par les peuplades qui se pressaient dans la Scythie, reprirent la direction de l'Iran et de la Mésopotamie, chemin que connurent autrefois les Phéniciens et que suivirent les Sémites musulmans jusqu'en Chine (6).

Après la conquête, les Arabes colonisèrent peu ; ils maintinrent les provinces dans l'obéissance, mais, sauf dans les contrées voisines de leur pays d'origine et jouissant des mêmes avantages que

1. Fraehn, *Beiträge*, p. 3.
2. Tornberg, *Num. cuf.*, n° 450.
3. Fraehn, *Recensio*, p. 20, n° 321.
4. Tornberg, *Num. cuf.*, p. 81, n° 321.
5. Bartholomaei, *Lettres*, XXX, p. 101.
6. Reinaud, *Relat. voyages dans l'Inde et la Chine*, Paris, 1845.

l'Arabie, ils se contentèrent de tenir garnison. L'Égypte, la côte septentrionale d'Afrique, la Syrie, reçurent des émigrants qui s'y fixèrent, tandis qu'en Perse, au Caucase, dans l'Asie Mineure et l'Arménie, les anciennes races continuèrent l'occupation du sol et les Sémites ne conservèrent pour eux que le gouvernement.

La nouvelle religion se répandant avec rapidité et devenant générale, les divers peuples de l'Asie antérieure eurent un lieu commun qui n'existait pas autrefois; le Koran permettant la polygamie, les mélanges des races diverses furent nombreux; chaque guerre, chaque incursion causa des croisements multiples et bien certainement les caractères anthropologiques des Géorgiens de la Koura furent très largement modifiés.

Tant que les tribus caucasiennes avaient conservé leurs anciennes croyances religieuses, les mélanges de tribus à tribus n'avaient pu se faire que dans des proportions très restreintes ; seules, les familles régnantes avaient, pour des raisons politiques, pris leurs femmes à l'étranger, mais, du jour où tous ces peuples, toutes ces nations de races diverses eurent un lien religieux commun, les mélanges furent sans limites, aussi bien chez les grands que chez les paysans et les soldats qui, forcés de marcher avec les troupes arabes, firent des esclaves et modifièrent ainsi les caractères ethniques dans leur pays.

Les pays situés entre le Pont-Euxin et la chaîne du Souram semblent être restés, sous les Arabes, en dehors du grand mouvement musulman, tandis que les plaines de l'Araxe et de la Koura furent sans cesse traversées par les armées des khalifes.

Dans la montagne, les progrès du Koran ne se firent que très lentement, et encore beaucoup de vallées n'acceptèrent-elles jamais la nouvelle loi. Aussi voyons-nous le christianisme se maintenir dans la Mingrélie, le Lazistan et la grande chaîne et guetter, pour ainsi dire, le premier moment de faiblesse des Arabes pour chasser les oppresseurs de la Transcaucasie.

La plupart des princes géorgiens et arméniens s'étaient faits musulmans dans la crainte des Arabes, mais leur conversion n'était généralement qu'apparente; ils avaient conservé les vices tolérés par leur ancienne religion et y avaient ajouté ceux de la religion de Mahomet, de sorte qu'au premier signal, à la première

apparence de succès, ils étaient prêts à faire défection. La cour de Byzance, le clergé grec et leur propre intérêt les poussaient à la révolte que l'écrasante domination des khalifes reculait de jour en jour.

Pendant que les Arabes, limitant leurs conquêtes politiques aux contreforts méridionaux du Caucase, poursuivaient vers le Nord et l'Orient leur propagande religieuse, les Khalifes marchaient vers l'Occident de victoires en victoires ; l'Espagne devenait province arabe, la Méditerranée semblait à tout jamais soumise à la bannière musulmane, et la France elle-même était menacée. Seuls les pays du centre de l'Europe étaient restés à l'abri de l'invasion. Ils conservaient la foi chrétienne, mais le temps était proche où, si le flot n'était pas arrêté, la chrétienté tout entière allait périr, au milieu des débris des empires qui venaient à peine de se fonder.

Une puissante ligue se forma ; tous les peuples chrétiens y prirent part et la bannière du Christ, entre les mains des premiers Croisés, alla porter la guerre au cœur même de la puissance musulmane. Le fanatisme religieux, habilement conduit, poussa les peuples chrétiens vers la Terre Sainte, le pape Urbain II se mit à la tête du mouvement, Pierre l'Ermite prêcha la délivrance du tombeau du Christ, et l'Europe entière se rua sur la Palestine.

Attaqués à l'improviste au centre de leur empire, les musulmans durent amener leurs troupes de tous les points de leur vaste domaine. Nicée, Édesse (1097), Antioche (1098) et Jérusalem (1099) tombèrent aux mains des chrétiens. Mais cette attaque soudaine n'était que le prélude d'une guerre acharnée. Les Arabes le comprirent, rappelèrent leurs troupes en Syrie et se mirent sur la défensive. Le nouveau roi de Jérusalem, Godefroy de Bouillon, leur donnait de légitimes inquiétudes sur la durée de leur puissance.

Le retrait des troupes arabes du Caucase et de l'Arménie ou, du moins, l'affaiblissement des garnisons, engagea les Géorgiens à descendre de leurs montagnes pour reconquérir le domaine de leurs père. On vit à la fois les Caucasiens passer les frontières musulmanes, des révoltes éclater dans tout le pays et de petits royaumes se fonder en maints endroits. C'est qu'Arméniens et Caucasiens

se sentaient soutenus par les Grecs et par les Croisés; ils avaient foi dans l'armée européenne et, sur les exhortations du clergé, entrèrent en guerre ouverte contre les infidèles. Dès lors, la plupart de ces princes qui, quelques années auparavant, étaient de fervents musulmans, redevinrent chrétiens et se battirent pour la croix; leur intérêt personnel les y poussait : ils avaient à reconquérir leur couronne.

CHAPITRE XII

L'INDÉPENDANCE GÉORGIENNE

Au nord de l'Arménie, dans les montagnes qui séparent ce pays de la Géorgie, de petits royaumes s'étaient maintenus en dépit des armées arabes. Dawith (1), fils d'Adarnasé Couropalate, était maître de l'un d'eux, le royaume ou plutôt le territoire du Daïk. Il était le plus puissant dynaste de la Géorgie méridionale et du nord de l'Arménie, à la fin du xe siècle. Dawith agrandit ses possessions vers le nord, s'établit dans le Samchwildé, s'empara de Dmanis et se fit craindre même de l'émir musulman de Tiflis. Mais, dès qu'il sortit des montagnes pour entrer en lice avec les Arabes, ses succès s'arrêtèrent; vaincu par Phaldoun, émir de Gandzac (Gandja) (2), il fut chassé et momentanément dépouillé de ses possessions. Toutefois, il ne resta pas sans puissance, car, soutenu par les Grecs auxquels il avait rendu d'importants services (3), il remporta de nouveaux succès, s'empara de toute l'Albanie arménienne et fortifia la ville de Lori (4).

A cette époque, d'autres souverains, dont les domaines étaient très amoindris, vivaient dans les montagnes du grand et du petit Caucase. C'étaient : Bagrat III, roi de Géorgie; Kakig, roi d'Ani; Apas, roi de Kars, etc. Dawith sut les attirer à sa cause, et c'est avec leur alliance qu'il parvint à refaire son royaume.

L'indépendance des Géorgiens et des Arméniens était alors confiée à une poignée d'hommes réfugiés dans les montagnes du Lazistan d'Arménie et dans la vallée du Phase, faiblement sou-

1. V. Langlois, *Num. Géorg.*, p. 36.
2. Yelisavethpol.
3. J. Brosset, *Hist. Géorg.*, t. I, p. 292 et sq., et *Add.*, p. 176 et suiv.
4. Brosset, *Monog. mon. Arm.*, p. 31.

tenue par les Grecs, et ayant à lutter contre les armes partout victorieuses des khalifes. Mais le temps approchait où les Européens allaient faire une puissante diversion en Syrie ; c'est, comme nous l'avons vu, à la première croisade que la Géorgie dut son salut.

Dawith (983-1001) frappa des médailles au type byzantin et, sous son règne, le monnayage indigène recommença dans le Caucase. Il imita les coins de Jean Zimiscès et de Basile II. Quant à la dignité de Couropalate qu'il portait, elle lui avait été donnée par les empereurs, en récompense de ses services.



Fig. 13. — Monnaie de Dawith Couropalate (argent).

Malheureusement, dès l'aurore de la nationalité géorgienne, les jalousies et les intrigues paralysèrent ses efforts, et le vainqueur des Arabes fut, en 1001, assassiné par un évêque qui lui donna une hostie empoisonnée. Ce prince, en mourant, avait légué à l'empereur Basile II les États qu'il tenait de ses pères, et les provinces qu'il avait conquises sur les émirs musulmans de la Géorgie et de l'Arménie (1).



Fig. 14. — Monnaie de Bagrat IV (argent).

Les rois de Géorgie et d'Abkhasie avaient dû se retirer dans la vallée du Phase, lors de l'arrivée des Arabes. En 1206, Bagrat IV, fils de Giorgi Ier, succéda à son père et, encouragé par les Grecs, reprit l'offensive contre les musulmans. Il franchit le Souram et marcha vers Tiflis, qu'il enleva d'assaut.

C'est sous le règne de Bagrat IV, au milieu des campagnes de ce souverain, que, pour la première fois, apparurent les Turcs seldjoukides. Ils ravagèrent l'Arménie, la Géorgie et les provinces grecques d'Asie (1049) (2). Puis survinrent les révoltes des eris-

1. Mathieu d'Edesse, *Chron.*, XXIV. — Assogh'ig, III, 43.
2. Brosset, *Hist. Géorg.*, t. I, p. 328. — Mathieu d'Edesse, 73. — Et. Orbelian, ch. II, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. II, p. 66. — Zonaras, t. II, p. 256.

thaws et, enfin (1072) (1), le roi eut à soutenir le choc d'une nouvelle invasion turque dirigée par Alp-Arslan.

Le monnayage de Bagrat IV est imité des médailles byzantines; les légendes sont toutes en géorgien. On y lit : « Christ! exalte Bagrat, roi des Aphkhases et nobilissime » (2), ou bien : « Christ! exalte Bagrat, roi des Aphkhases, des Karthles, et sébaste ! » Ces monnaies présentent des analogies frappantes avec celles de Romain Argyre, au type de la Vierge.


Fig. 15. — Monnaie géorgienne incertaine (argent).

La nature et les légendes de ces médailles prouvent, ce que nous savons d'ailleurs par les annales, qu'à cette époque les rois de Géorgie étaient soumis aux Grecs, qu'ils recevaient des empereurs leurs titres et la dignité de nobilissime.

Fils et successeur de Bagrat IV, Giorgi II fut nommé César par la cour de Byzance. Son règne se passa en entier en luttes contre les eristhaws, contre Melik-Chah et Alp-Arslan. Enfin (1088), Tiflis fut prise par les Seldjoukides, et le roi dut s'enfuir dans les gorges du Caucase pour y chercher asile. Dès lors, les rois de Géorgie, dégagés de toute obligation envers les Grecs, furent réduits à subir le joug des musulmans et à leur payer tribut.

La seule monnaie de Giorgi II (1072 à 1089) qui soit parvenue jusqu'à nous est au type byzantin; elle porte en légende : « Christ! exalte Giorgi, roi des Aphkhases, des Karthles et César (3). » Elle fut évidemment frappée avant l'invasion des Turcs seldjoukides, en 1088.


Fig. 16. — Monnaie de Giorgi II (argent).

Les princes que je viens de citer n'eurent qu'un pouvoir très limité; ils ne furent pas indépendants. Soumis aux Grecs et aux Turcs, ils n'étaient rois que de

1. Brosset, *Hist. Géorg.*, t. I, p. 335.

2. ქრისტე ადიდე ბაგრატ აფხაზთა მეფ-და ნუბელისიმუსი.

3. ქრისტე ადიდე გიორგი აფხაზთა და ქართველთა მე-ფედა კესარი.

nom et méritent plutôt le titre de gouverneurs. Mais avec Dawith II, le Réparateur (1089-1125), s'ouvre une ère nouvelle, la Géorgie reprend sa liberté, chasse les musulmans et prépare le glorieux règne de la reine Thamar.

Dès son avènement, profitant des divisions intestines qui déchiraient l'empire seldjoukide, Dawith reprit sur les musulmans la plupart des pays géorgiens (1118). Puis, ayant soumis les montagnards et les ayant enrôlés dans son armée, il put refouler l'invasion d'El-Ghazi, prince d'Alep et lieutenant de Melik, fils de Daphar, sultan des Seldjoukides de Perse, qui était venu pour reconquérir la Géorgie (1121-1122). Il prit Tiflis, chassa les étrangers du Schirvan, du Ran et du Tao, et reconstitua la puissance géorgienne.

Les historiens musulmans nous ont laissé le récit de ces guerres dans leurs annales, la prise de Tiflis par les Géorgiens est particulièrement intéressante. Je crois utile de citer textuellement le passage d'Ibn-Alathir : « Les Géorgiens, qui sont les mêmes que les Djorz (1), se mirent en route vers les pays musulmans. Anciennement, ils y faisaient des courses, mais ils furent empêchés d'agir de même sous le règne du sultan Melik-Chah, et jusqu'à la mort du sultan Mohammed. Lorsque cette année (514 = 1120-21) fut arrivée, ils firent une incursion avec les Kifdjaks (2) et d'autres nations de leur voisinage. Les émirs, qui confinaient à leur pays, s'écrivirent réciproquement pour se demander assistance. Plusieurs d'entre eux se réunirent, savoir : l'émir El-Ghazi (prince de Mardin), Dobaïs, fils de Sadakah, qui se trouvait alors près d'El-ghazi, Melik-Thogril, fils de Mohammed, son atabek Kentoghdi (3), (Thogril possédait l'Arran et Nakhdjevan, jusqu'à l'Aras). Ces princes marchèrent contre les Géorgiens à la tête d'une armée nombreuse qui atteignait le chiffre de trente mille hommes. Comme

1. وهم الجُرز.

2. Dawith le Réparateur avait à sa solde quarante mille Khiptchaks qui furent pour lui de précieux alliés dans ses diverses guerres. (J. Brosset, *Bull. sc. Acad. Saint-Pétersbourg*, t. VIII, 1841, col. 46. — Id., *Bull. histor.-philolog.*, t. I, p. 223. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 89 et 99.)

3. كنتغدى.

ils approchaient de Tiflis, ils rencontrèrent les ennemis; les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. Deux cents hommes sortirent des rangs des Kifdjaks. Les musulmans crurent que ces hommes venaient demander merci et ne se défièrent pas d'eux. Les Kifdjaks se mêlèrent parmi eux et leur lancèrent des flèches. Les premiers rangs des musulmans se mirent en désordre. Les rangs plus éloignés pensèrent que c'était une déroute et prirent la fuite. Les musulmans s'enfuirent à l'envi et à cause de leur empressement à se sauver, plusieurs d'entre eux se heurtèrent et beaucoup furent tués. Les infidèles les poursuivirent l'espace de dix parasanges, tuant ou faisant des prisonniers. La plupart des musulmans périrent et quatre mille furent pris. Melik-Thogril, El-Ghazi et Dobaïs parvinrent à s'échapper. Les Géorgiens abandonnèrent la poursuite des fuyards; ils mirent au pillage les contrées musulmanes et assiégèrent la ville de Tiflis. Leurs attaques furent pénibles pour les habitants de cette place, et la situation des assiégés devint grave. Le siège se prolongea jusqu'en l'année 515 (1121). Alors, les Géorgiens s'emparèrent de la ville de vive force. Lorsque les habitants s'étaient vus sur le point de périr, ils avaient député le cadhi et le khatib de la ville près des assiégeants, pour demander une capitulation; mais les Géorgiens ne voulurent pas écouter ces envoyés et les brûlèrent tout vifs. Ils entrèrent dans la ville en vainqueurs et la mirent au pillage (1). »

Dawith II, par ses conquêtes, reconstitua le royaume, mais, vers la fin de sa vie, si nous en croyons les auteurs orientaux, ses armes eurent moins de succès.

Dans cette année, le dommage causé par les Géorgiens aux pays musulmans redoubla; et cela fut dur pour les populations (2), et surtout pour les habitants de Derbend, dans le Chirvan. Un grand nombre de leurs chefs se rendirent près du sultan, se plaignirent à lui des maux que leur faisaient subir les Géorgiens et l'informèrent de leur état de faiblesse et de l'impuissance où ils se se trouvaient de défendre leur pays. Le sultan marcha contre

1. Ibn-Alathir, trad. Defrémery, *Fragm. géogr. et histor. Caucase et Russie mérid.*, p. 26.
2. Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 232.

l'ennemi. Les Géorgiens étant arrivés à Chamakhi, le sultan campa dans un jardin situé en cet endroit. Les Géorgiens se portèrent au-devant de lui. L'armée musulmane en prit une grande frayeur. Le vizir Chems-el-Mulc-Othman, fils de Nizâm-el-Mulc, conseilla au sultan de battre en retraite. Lorsque les habitants de Chirvan apprirent cela, ils allèrent trouver le sultan et lui dirent : « Nous combattrons tant que tu seras près de nous; mais si tu nous abandonnes, les âmes des musulmans seront découragées, et ils périront. » Le sultan accueillit leurs exhortations, et resta dans son camp. L'armée passa la nuit dans une grande terreur, mais Dieu lui apporta une joie émanant de lui-même; il jeta entre les Géorgiens et les Kifdjaks la discorde et l'inimitié. En conséquence, les deux peuples combattirent cette même nuit et décampèrent comme des fuyards. Dieu dispensa ainsi les musulmans de combattre. Le sultan séjourna quelque temps dans le Chirvan, puis il se remit en route pour Hamadan et y arriva dans le mois de djomada second (août 1123).

En 518 (1124) (2), mourut Daoud, roi des Abkhaz (1).

Les annales géorgiennes ne sont pas d'accord avec les historiens musulmans sur le résultat de cette campagne (3); elles prétendent au contraire que Dawith mit en fuite l'armée du sultan. Toutefois il ne semble pas que dans les dernières années de sa vie le roi de Géorgie eût continué ses conquêtes avec autant de succès que dans les débuts de son règne.



Fig. 17. — Monnaies de Dawith II, le Réparateur (cuivre).

La numismatique de Dawith II est fort peu nombreuse. Cependant, ses médailles présentent un curieux mélange du type arabe et de celui des coins byzantins. Il semble qu'à cette époque la Géorgie, devenue indépendaute, soit restée

1. Cette indication vient à l'appui de Samuel d'Ani, qui place la mort de Dawith II en 1124, contrairement aux Géorgiens, qui mettent cet événement en l'an 1130 (cf. Saint-Martin, p. 232-237. — Brosset, *Bull. sc.*, t. X, col. 317). Ailleurs, M. Brosset a adopté la date 1125 (*Bull. histor.-philolog.*, t. I, 220, note 10.) Une inscription géorgienne mentionnée par M. Brosset (*Journ. asiat.*, févr. 1849, p. 184), semble se prononcer pour la date 1127. (Defrémery, *Fragm.*, p. 37, note 5.)

2. Ibn-Alathir, trad. Defrémery, *Fragm. géogr. et histor.*, p. 35.

3. Cf. Defrémery, *Fragm.*, p. 37, note 4.

indécise sur le type monétaire qu'elle adopterait ; à l'avers est le roi à cheval et les initiales : ႣႧ. (დავით. — Dawith.). Au revers est une invocation écrite en caractères musulmans : « Le roi des rois, Daoud (Dawith), fils de Giorgi, glaive du Messie (1). » Il est très naturel d'ailleurs de voir ce peuple, à peine libre, se servir des monnaies alors en cours et les imiter, afin de rendre son numéraire d'un usage plus facile.

Fils et successeur de Dawith II, Dimitri (1125-1154) s'appliqua à conserver les conquêtes de son père. Cependant, il paraît que les musulmans reprirent, à cette époque, une grande importance dans la Transcaucasie, car les monnaies de ce prince, couvertes d'inscriptions arabes, portent en même temps que : « Le roi des rois, Dimitri, glaive du Messie » (2), la mention au revers : « Al-Moktafy (3), prince des croyants » (4), ou parfois, dans un cartouche, les deux noms : « Mas'oud (5), Dimitri » (6).



Fig. 18. — Monnaie de Dimitri Ier avec Al-Moktafy (cuivre).

Giorgi III (1154-1184), fils de Dimitri, occupa le trône géorgien et continua les conquêtes de son père Dawith II. Il s'empara d'Etschmiadzin (Vagharschabad), d'Ani (1161), de Tovin (7), d'Okhtis, de Bana, des cantons d'Erzeroum, d'Acharni, de Gandza, de Khasgian (8), etc., et prépara le glorieux règne de sa fille Thamar. Les monnaies sont encore empreintes de l'influence musulmane, mais ne portent plus les noms des sultans et,

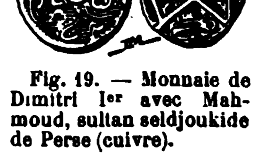


Fig. 19. — Monnaie de Dimitri Ier avec Mahmoud, sultan seldjoukide de Perse (cuivre).

1. الملك الملوك — داود بن كيوركي — حسام المسيح.

2. On lit à l'avers de ces médailles : ملك الملوك دمطرى حسام المسيح ou bien ملك الملوك Ⴃ حسام المسيح.

3. Le khalife Al-Moktafy, trente et unième Abasside, régna de 531 à 555 hég. (1136-1160, è. ch.)

4. المقتفى امير المومنين.

5. Mas'oud, sultan seldjoukide de Perse, régna de 526 à 547 hég. (1131 à 1152, è. ch.)

6. مسعود — دمطرى.

7. Grégoire le Prêtre, c. CCLXXXIX. — Etienne Orbelian, c. IV.

8. Aboulféda, t. III, p. 583 ; — Tchamitch, t. III, p. 45, 78, 147 et sq.

si nous en jugeons par les monuments numismatiques, l'avènement au trône de Giorgi III marque les débuts de l'indépendance absolue de la Géorgie (1).



Fig. 20. — Monnaies de Giorgi III, roi de Géorgie (cuivre).

Sentant sa fin approcher, Giorgi s'associa sa fille Thamar et la fit reconnaître pour son successeur (1178) (2). Il mourut peu de temps après (1184) (3).

Les chroniques nous apprennent que les eristhaws et les évêques de la Géorgie, s'étant réunis à la mort du roi, nommèrent Thamar à la fois roi et reine du Karthli (4). Mais l'apologie que les annales font de cette princesse est évidemment exagérée et rapporte à son règne tous les hauts faits, toutes les victoires du peuple géorgien pendant le xııe et le xıııe siècle. Les historiens arméniens et musulmans nous permettent d'établir une chronologie plus sûre et de rétablir les faits tels qu'ils se sont passés.



Fig. 21. — Monnaie de Giorgi III, roi de Géorgie (cuivre).

A peine arrivée au trône, Thamar épousa Georges, fils d'André Bogolioubskoï, prince des Novogorodiens (5) qu'elle fut bientôt obligée de répudier, à cause de ses débauches (6). Pendant ce temps, les troupes géorgiennes repoussaient une invasion turque et s'emparaient de Chiraz, et, peu après, cédant aux vœux des princes, la reine épousa en secondes noces Dawith Soslan (1193) (7), prince d'Osseth (8).

Le premier mari de Thamar suscita une révolte, mais son armée

1. Les monnaies de ce prince portent en légende arabe : ملك الملوك كيوركى بن دمطرى حسام المسيح « Le roi des rois, Giorgi, fils de Dimitri, glaive du Messie. »
2. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I, p. 400.
3. Id., p. 401 et *Add.*, p. 257, 265.
4. Id., p. 403. — Et. Orbelian, c. v, p. 101 et sq.
5. Karamsin, *Hist. de la Russie*, t. I, p. 265; t. III, p. 137. — Klaproth, *Reise in Kaukasus*, t. II, p. 179, sq.
6. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, p. 403 et sq., et *Add* xvıı, § 3, p. 288 sq.
7. Id., p. 420.
8. Et. Orbelian, c. v. — Brenner, p. 30.

fut battue par Dawith (1). Les musulmans de Baghdad, de Mossoul, d'Asori, de l'Adherbeidjan, de l'Aran et même de l'Inde, vinrent ravager la Géorgie; Dawith les écrasa et, de là, s'avançant sur Gandza, Tovin et Melazkerd, il s'en empara (1203) (2). Rokneddin, fils de Kilidj-Arslan, effrayé de tant de succès, marcha sur le Caucase; l'armée turque fut mise en pleine déroute (3). Profitant des succès de ses troupes, Thamar aida l'empereur Alexis dans la conquête de Trébizonde (1204), reprit ensuite Kars (1206) (4), et Ani (1209) aux musulmans qui s'en étaient emparés (5). C'est vers cette époque que mourut Dawith (6). L'armée géorgienne, privée de son chef naturel, n'en continua pas moins le cours de ses conquêtes; l'Irak, le Khorassan, Marand, Thavrej, Miane, Zaugan et Kazmin tombèrent au pouvoir des chrétiens, et la reine, avant de mourir, vit ses armées triomphantes entrer dans le Karthli (124) (7). Elle mourut l'année suivante (1212).

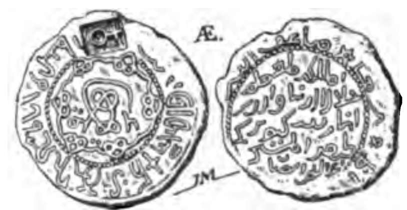


Fig. 20. — Monnaie de Thamar, reine de Géorgie (cuivre).



Fig. 21. — Monnaie de la reine Thamar et de Giorgi de Novogorod (cuivre).

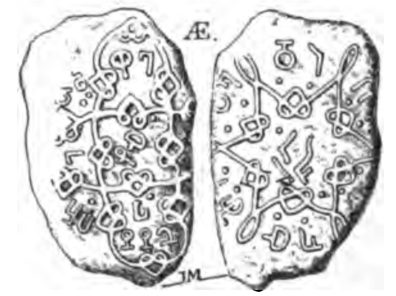


Fig. 22. — Monnaie de la reine Thamar et de Giorgi de Novogorod (cuivre).



Fig. 23. — Monnaie de Thamar, reine de Géorgie, et de Dawith Soslan (cuivre).

1. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, p. 424 sq.
2. Ibn-Alatir, apud Defrémery, *Extr. hist. arab.*, p. 55 et sq. — Et. Orbelian, c. v, p. 101.
3. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, p. 456. — Defrémery, *op. cit.*, p. 59.
4. Ibn-Alatir, p. 63. — Vartan, p. 109.
5. Ibn-Alatir, p. 56 sq., *Bull. Acad. sc. Saint-Péterb.*, t. X, p. 325.
6. Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. II, p. 249. — J. Brosset, *op. cit.*, p. 460.
7. V. Langlois, *Suites monét. de la Géorg.*, p. 59.

Bien que portant des légendes musulmanes, la numismatique géorgienne prit sous le règne de Thamar un caractère national; les lettres indigènes sont mélangées aux caractères coufiques, et les inscriptions portent l'empreinte de la puissance et de la liberté. Les médailles de Thamar seule portent :

« La reine magnifique;

« Splendeur du monde et de la religion;

« Thamar, fille de Giorgi;

« Aide du Messie;

« Que Dieu glorifie ses victoires! (1).

« Que Dieu agrandisse sa gloire et fortifie sa prospérité! (2). »

Quant au caractère artistique de ces médailles, il est des plus barbares; peut-être fut-il inspiré par les nœuds et les guirlandes arabes, dans tous les cas, il ne dénote pas un goût avancé et montre au contraire qu'au XIIe siècle les arts étaient absolument négligés en Géorgie.



Fig. 24. — Monnaie de Giorgi IV, roi de Géorgie (cuivre).

Giorgi IV Lacha, fils et successeur de Thamar (1207-1223), vit, dès son arrivée au trône, éclater une révolte à Gandza; il la réprima. Ce succès aurait pour longtemps affermi son pouvoir si les Tatares, commandés par Soubadah-Behadour et Tchépeh-Nouwian, lieutenants de Dgendjis-khan, ne s'étaient pas avancés vers la Géorgie. Les troupes du roi furent défaites à Sagana (3). « Les Tatares entrèrent alors dans le Qiphtchaq et revinrent en tournant la mer de Derbend, à Qaraqoroum, où les attendait Dgendjis-khan (4). De là, une nouvelle armée partit pour attaquer Djelal-eddin, sultan du

1. — الملكة المعظمة — جلال الدنيا والدين — تامار ابنة كیورکی — ظهير المسيح — اعز الله انصارها.

2. ضاعف الله اجلالها وايد اقبالها اظفرها.

3. *Journ. asiat.* (1858), Dulaurier, *Les Mongols d'après les historiens arméniens*, § 1, II.

4. Defrémérу, *Hist. arab.*, p. 75 et suiv. — J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I, p. 485-496.

Kharizm, qui s'enfuit et vint s'établir en Géorgie avec son armée (1220) (1). Trois ans après ces événements, Giorgi mourut (1223) (2), laissant le trône à sa sœur Roussoudan (3). »

Les monnaies de Giorgi semblent avoir été copiées sur celles de Thamar; les légendes géorgiennes et musulmanes sont les mêmes et le type général est semblable.

Roussoudan (1223-1247), fille de Thamar, assista à la ruine de l'empire de sa mère. Ses armées, vaincues (1225) (4) par les Kharismiens, laissèrent Djelal-eddin s'emparer de Dovin, d'Ani, de l'Arménie (1226) (5), de Tiflis (6), de Khelath (7), du Samtzkhe (8), et de presque toute la Géorgie.



Fig. 25. — Monnaie de Roussoudan, reine de Géorgie (argent).

En 1230, la fortune devint contraire aux Kharismiens, et Djelal-eddin vaincu, s'enfuit dans le Basian, où il trouva la mort (1231). Mais le terrible adversaire des Géorgiens devait être remplacé de suite par un autre plus dangereux encore. Thouli, fils de Dgendjis-khan, s'empara de toutes les positions occupées jadis par les Kharismiens, dévasta la Géorgie, le Schirvan, le Hereth, le Cakheth, le Somkheth et Ani (1236-1238) (9).



Fig. 26. — Coin de Djelal-eddin, sultan du Kharism, surfrappé sur des pièces géorgiennes de cuivre.



Fig. 27. — Monnaie de Dawith V Soslan, roi de Géorgie (argent).

Les troupes géorgiennes, n'osant pas résister au flot tatare, aban-

1. Ibn-Alatir, cité par Defrémery, *op. cit.*
2. J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, p. 481-485.
3. V. Langlois, *Suit. mon. de la Géorg.*, p. 67.
4. Ibn-Alatir, cité par Saint-Martin, t. II, p. 259. — Defrémery, *Hist. arab.*, p. 115.
5. C. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, t. III, p. 17.
6. Wakhoucht, p. 65.
7. C. d'Ohsson, *op. cit.*, t. III, p. 18 sq.
8. Maçoudi, cité par M. Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, introd., t. I, p. 300.
9. C. d'Ohsson, *op. cit.*, t. III, p. 74.

donnèrent Tiflis après l'avoir incendiée (1), et la cour se retira à Koutaïs. Roussoudan consentit à payer tribut aux Mongols; elle leur donna son fils en otage (1239) (2) et mourut (1247) des suites de ses débauches.

Avec cette reine finit l'indépendance géorgienne; elle avait duré deux siècles environ, période remplie de luttes incessantes, de conquêtes et de désastres. Dès lors, le bassin de la Koura devient le domaine des Mongols, et, seuls, les pays voisins de la côte du Pont conservent une apparence de liberté.

Les XIe et XIIe siècles sont, pour les Caucasiens, l'époque de la grande puissance; tous les hauts faits, tous les monuments dignes d'attention leur sont attribués. Aussi, est-il bien difficile aujourd'hui de rétablir exactement les faits et d'assigner une époque certaine aux ruines innombrables d'églises et de châteaux qui couvrent le sol géorgien. Heureusement que, dans bien des cas, des inscriptions permettent de retrouver les dates, et beaucoup de monuments attribués à Thamar doivent être reportés au règne de l'un de ses prédécesseurs ou de ses enfants.

Quoi qu'il en soit, quelque désordre qu'on trouve dans les annales de la Géorgie, ce n'est pas moins un fait certain que les XIe et XIIe siècles virent apparaître dans la Transcaucasie un art jusque-là ignoré.

Bien qu'appartenant à deux églises différentes, les Géorgiens et les Arméniens ne prirent pas moins pour type de leur architecture religieuse les basiliques byzantines. Mais ces peuples ne possédaient pas le génie de leurs maîtres. Toujours soumis à leurs voisins de Perse ou de Constantinople, ils se laissent conduire dans leur art comme dans leur politique; incapables d'inventer, ils copient, et si parfois ils mélangent à l'art de leurs maîtres quelques innovations, quelques productions de leur esprit national, ce n'est que pour gâter ces lignes si pures et si belles de la Grèce du moyen âge, lignes dont ils n'ont jamais saisi la beauté.

Au point de vue de la construction, de la taille des matériaux employés, de l'usage qui en est fait dans les édifices, les églises

1. Ibn-Alatir, cité par Defrémery, *Hist. arab.*, p. 120.
2. C. d'Obsson, *Hist. des Mongols.*, t. III, p. 89.

arméniennes et géorgiennes ne sont que de bien médiocres copies des basiliques byzantines. Envisagées dans leur ensemble, elles se rapprochent beaucoup de leurs modèles, dont elles présentent les plans. Quant aux détails de l'ornementation, ils sont fins, variés et bien rendus, mais les représentations de l'homme sont toutes grotesques.

Les fresques, copies informes de celles de Sainte-Sophie de Constantinople, sont plus affreuses encore que celles du monastère de Trébizonde. Les couleurs sont criardes, fausses, et ne rappellent les modèles que par les traits du dessin.

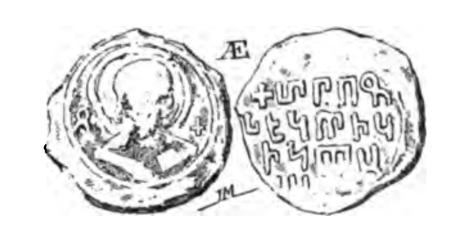


Fig. 28. — Monnaie de Coricé ? roi d'Arménie, au type byzantin (bronze).

Parmi les pièces d'orfèvrerie géorgienne, il en est quelques-unes qui sont de réelles œuvres d'art, mais est-on certain que ces objets ne furent pas faits par des ouvriers grecs ? D'autres, qui semblent être réellement géorgiennes, sont affreusement barbares.

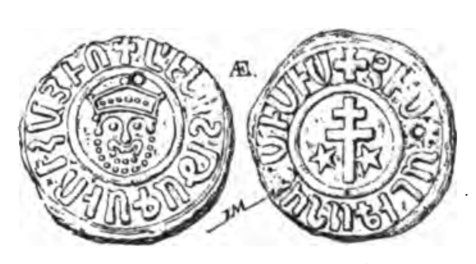


Fig. 29. — Monnaie de Léon, roi d'Arménie, frappée dans la ville de Sis (bronze).

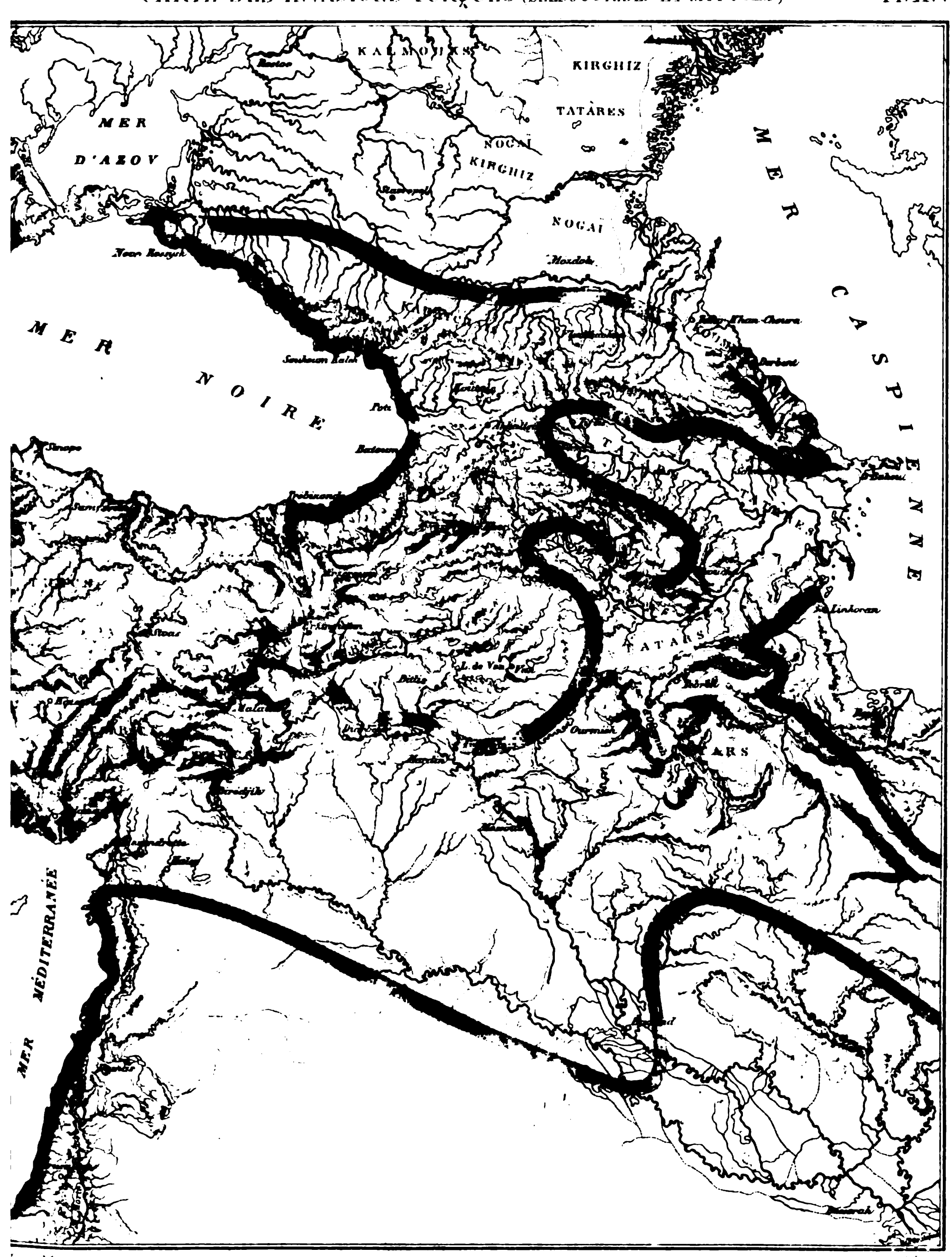
D'ailleurs, quel que soit le côté suivant lequel on examine l'industrie et les arts du Caucase, on est surpris de voir qu'il n'existe pas une œuvre nationale, pas une création, quelle que modeste qu'elle fût. Nous avons vu que la numismatique géorgienne est toujours copiée sur celle des peuples voisins. Il en est de même pour toutes les branches de l'art.

Ce que je viens de dire pour la Géorgie est également vrai en Arménie. Dès les origines de ce royaume, les arts grecs y furent en grand honneur ; plus tard, les Arméniens imitèrent Rome, Byzance, mais ils n'ajoutèrent que peu de chose aux modèles qu'ils se proposaient.

Il est juste d'observer que, sans cesse envahis, sans cesse opprimés ou forcés de combattre pour leur indépendance, les Géorgiens

et les Arméniens n'eurent guère de loisirs pour étudier les arts; toutefois, il serait facile de trouver dans l'histoire artistique du monde de nombreux exemples de peuples qui, vivant dans les mêmes conditions que les Caucasiens, ont conservé dans leurs travaux un cachet spécial, un caractère national.

CARTE DES INVASIONS TURQUES (SELDJOUKIDES ET MONGOLS) Pl. XV.



Légende.

Régions qui ne semblent pas avoir été conquises par l'invasion directe des Seldjoukides et des Mongols.

Débris des tribus de race turque existant encore de nos jours.

Débris des tribus mongoles existant encore de nos jours.

CHAPITRE XIII

LES INVASIONS TURQUES — SELDJOUKIDES ET MONGOLS

De tous les mouvements de peuples qui, depuis les invasions du VIIe siècle av. J.-C. jusqu'à nos jours, ravagèrent la Transcaucasie, celle des Turcs est sans contredit la plus importante et celle dont les conséquences furent les plus considérables pour l'ethnographie des peuples du Caucase.

Cette invasion se divise naturellement en deux parties bien distinctes ; dans la première, les Turcs, conduits par des chefs (Seldjoukides) de même race qu'eux, descendirent de la Transoxiane pour conquérir la Perse, l'Arménie, le Caucase, l'Asie Mineure et plus tard Constantinople. Dans la seconde, les peuplades turques restées en Asie furent vaincues par les Djengis-khanides, enrôlées dans l'armée mongole et conduites par des chefs tatares à la conquête du nord de l'Asie antérieure et de la Russie. Ces deux invasions eurent lieu presqu'en même temps ; la première, celle des Seldjoukides, se termina la dernière par la prise de Constantinople, en 1453, longtemps après que le pouvoir des Mongols eût complètement disparu.

Les tribus turques habitaient primitivement l'Asie centrale, dans les régions voisines de l'Altaï, tant au nord qu'au sud de cette chaîne. C'est de là que, poussées par les peuples de race mongole, elles s'avancèrent dans les steppes de la Scythie. Les débuts de ce mouvement remontent à une antiquité très reculée, car, dès l'époque des premiers documents historiques, nous voyons des peuples touraniens se mouvoir d'est en ouest dans les plaines de la Russie, les Finnois, les Hongrois et bien d'autres tribus précédèrent dans leur mouvement les hordes du moyen âge et vers le xe siècle, nous trouvons dans les régions situées au nord de la mer

Caspienne, entre cette mer et le Dniepr, des tribus turques telles que les Comans et les Petchenèghes, venues depuis longtemps dans ces parages.

Le mouvement des peuplades turques était donc commencé depuis des siècles, quand les Seldjoukides entraînant avec eux leurs tribus fondirent sur l'Asie antérieure. Il serait possible peut-être de retrouver l'ordre dans lequel ces migrations se succédèrent depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, en comparant entre eux les divers dialectes des peuples d'origine turque, aujourd'hui séparés. Il est, en effet, admissible d'une manière générale que de nos jours les différences entre ces langues soient d'autant plus grandes que la date de leur séparation du corps linguistique principal est plus éloignée.

Nous ne possédons malheureusement pas de documents positifs sur les peuples qui prirent part aux grands mouvements antérieurs à notre ère, leurs dialectes n'ont pas laissé de traces apparentes et le doute plane sur la nature ethnique des Scythes du VIIe siècle av. J.-C. Cependant, à mesure que nous avançons dans la série chronologique et que nous approchons des temps modernes, les faits se caractérisent, les débris linguistiques deviennent plus nombreux, et bien avant que le nom des Turcs n'apparaisse dans l'histoire (1), le fait de leurs migrations est déjà certain.

Je ne chercherai pas à retrouver les causes de la migration des Turcs seldjoukides. Cette étude m'entraînerait trop loin de mon sujet, il suffira de rappeler les principaux faits qui, pour le Caucase, résultèrent de ce déplacement de peuples. Toghril-beg, petit-fils de Seldjouk, sortit des steppes du Turkestan au commencement du XIe siècle, s'empara de Nichabour (1037), conquit l'empire des Gazuevides, Balk, la Khovaresmie, le Taberistan, mit fin au règne des Bouides d'Ispahan, se rendit maître de Baghdad et devint en même temps beau-frère et gendre du khalife.

A sa mort (1063), Alp-Arslan, son neveu, marcha sur le Caucase; il envahit l'Arménie qui, déjà, à plusieurs reprises, avait repoussé les attaques des Seldjoukides (1021, 1042, 1047, 1049 et 1053),

1. Plin., *H. nat.*, VI, 7 et Pomp. Mela, I, 19, rangent les Turcs parmi les peuplades scythes voisines des monts Riphées.

et après avoir ravagé tous les pays de la Transcaucasie, mourut (1072) au moment où il était en guerre avec Bagrat IV, roi de Géorgie.

En 1088, Tiflis tombait au pouvoir de Melic-Chah et les rois géorgiens étaient forcés de fuir en Abkhasie. Dès lors, jusqu'à l'époque de Dawith, le Réparateur, la Transcaucasie ne cessa d'être gouvernée par des émirs turcs ou kourdes.

Il semble que les Seldjoukides ne firent que succéder aux Arabes dans la possession de la Transcaucasie. Les victoires des Turcs sur les armées du khalife amenèrent une entente entre ces puissants rivaux, et la Géorgie ne fit que changer de maîtres.

Imitant la politique arabe, les Turcs placèrent des garnisons dans toutes les grandes villes de la Géorgie et de l'Arménie ; ils poussèrent au loin leurs incursions et s'avancèrent jusqu'à Trébizonde (1047), mais ils ne paraissent pas avoir colonisé les pays conquis ; leur nombre, suffisant pour le gouvernement des provinces ne l'était pas pour la création de nouveaux centres de population, et si nous en croyons les récits des historiens, cette première invasion n'eut, quant à l'ethnographie des siècles qui suivirent, pas plus d'effet que n'avait eu celle des Arabes.

Il en est tout autrement de la migration en masse conduite par les Mongols ; ce ne furent plus des armées qui, se transportant d'un point sur un autre, recueillaient le tribut et gouvernaient les indigènes, mais des hordes entières chassant les anciens habitants, les soumettant ou les exterminant et se fixant sur le sol qu'elles avaient conquis par les armes.

Les Mongols, partis de l'Asie centrale dès les débuts du XIIe siècle, s'avancèrent dans la steppe sibérienne, soumettant à leur joug toutes les tribus qu'ils rencontraient dans leur exode. Or, ces peuplades étaient de race turque et leurs soldats venant sans cesse accroître l'armée mongole, l'élément primitif s'effaça peu à peu, les chefs restèrent de la race des conquérants tandis que les soldats furent en grande majorité des Turcs appartenant à toutes les tribus soumises.

Dès 1206, Tchinghiz-khan commençait la conquête de l'Asie. Après avoir soumis les peuplades de la steppe turkomane, il anéantissait l'empire musulman du Kharizm (vers 1217). Le Khoraçan, la Perse, l'Irak-arabie et le nord de l'Inde apprenaient à respecter

ses volontés. Ses généraux, Soubada-Behadour et Tchepeh-Nouvian, pénétrèrent en Géorgie, et après avoir vaincu les armées du Giorgi, traversèrent le Caucase et entrèrent dans le sud de la Russie, alors peuplé de tribus de race turque, qui se soumirent et renforcèrent l'armée des conquérants. Un empire se fonda, celui du Kiphtchak ou Kaptchak; il s'étendait depuis le Dnister jusqu'à l'Iemba et se terminait à l'Orient à la steppe des Kirghiz. Les princes de cet empire étaient tatares ou mongols, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient des Turcs, restes des anciennes tribus des Comans et des Petchenègues. Les armées purement mongoles, parties de l'Asie centrale, n'existaient plus, l'usage de la langue mongole s'était même perdu en dehors de la cour, et dans la suite, on confondit, au point de vue ethnique, les souverains et leurs sujets, et le nom de Tatares fut donné à tous, appellation erronée qui, surtout, a cours en Russie et que ne justifient pas les origines. Je reviendrai plus loin sur cette importante question, en parlant des divers dialectes turcs parlés dans le Caucase et le sud de la Russie.

Les écrivains musulmans nous fournissent de précieux récits sur l'arrivée des Tatares dans les pays géorgiens et dans l'Arménie. Je laisserai de côté les annales géorgiennes pour m'en rapporter aux écrits d'Ibn-Alathir, dont la bonne foi ne peut être mise en doute.

Après que Tchinghiz-khan eut soumis la Perse, ses armées s'avancèrent vers l'Adherbeidjan, dévastant et brûlant tout sur leur passage. Tebriz fut épargnée, grâce au tribut considérable que paya son gouverneur; de là, les conquérants allèrent camper sur les bords de la mer Caspienne, dans les gras pâturages de la Sacassène où, vingt siècles auparavant, s'étaient arrêtés les Scythes venus d'Asie. Vaincus dans une première rencontre, les Géorgiens appelèrent à leur secours les princes musulmans. « Tous les confédérés pensaient que les Tatares se tiendraient au repos tout l'hiver, jusqu'au printemps; mais ils n'agirent pas ainsi; au contraire, ils se mirent en mouvement et marchèrent vers le pays des Géorgiens. Un esclave turc, nommé Acouch, se joignit à eux et rassembla les habitants de ces déserts, Turcomans, Kurdes et autres. Une multitude considérable se réunit à lui; il envoya proposer aux Tatares de se joindre à eux. Ils y consen-

tirent et eurent de l'inclination pour lui, à cause de la communauté d'origine. La troupe d'Acouch se réunit donc aux Tatares, et marcha, en avant de leur armée, contre les Géorgiens. Elle s'empara d'une de leurs forteresses, la ruina, mit toute la contrée au pillage et en tua les habitants. Enfin, ces barbares arrivèrent dans le voisinage de Tiflis ; les Géorgiens se rassemblèrent et sortirent en armes à leur rencontre. Au commencement, Acouch les combattit avec les troupes qui s'étaient jointes à lui. Ils se livrèrent un combat des plus vifs, dans lequel tout le monde déploya un grand courage. Beaucoup de soldats d'Acouch furent tués ; mais les Tatares survinrent en ce moment. Les Géorgiens étaient las de combattre, beaucoup d'entre eux avaient succombé ; pour cette double raison, ils ne tinrent pas devant les Tatares et prirent honteusement la fuite ; on en fit un grand carnage, il en périt une multitude innombrable. La rencontre eut lieu dans le mois de dzou'lcadah de cette année (janvier 1221). Les Tatares pillèrent tout le pays qui, jusqu'alors, avait échappé à leurs dévastations..... L'année 617 prit fin (24 février 1221) que les Tatares étaient encore dans le pays des Géorgiens. Lorsque l'année 618 fut commencée, ils évacuèrent le pays, parce qu'ils virent qu'ils avaient devant eux une nation puissante et des défilés qui exigeraient un grand carnage et de violentes fatigues. Ils s'éloignèrent donc des Géorgiens, car c'était leur coutume, lorsqu'ils attaquaient une ville, et qu'ils éprouvaient de la résistance de la part des habitants, de s'éloigner de cette place (1). »



Fig. 30. — Monnaie de Hétoum I[er], roi d'Arménie (argent).



Fig. 31. — Monnaie de Hétoum (incertain), roi d'Arménie, frappée dans la ville de Sis (bronze).

Lorsqu'ils abandonnèrent la haute vallée de la Koura, les Tatares traversèrent le Chirvan et se dirigèrent vers Derbend. En route, ils pillèrent Chamakhi et massacrèrent les habitants, passè-

1. Defrémery, *Fragm. hist. arab.*, p. 71.

rent par ruse les défilés du Caucase et entrèrent dans la steppe, après avoir exterminé un grand nombre de Lesghiens. Les Alains et les Kifdjaks s'étaient préparés à recevoir l'invasion, mais les Tatares parvinrent, par des cadeaux, à obtenir la neutralité de leurs congénères, et les Alains furent écrasés ; à peine ces premiers ennemis étaient-ils anéantis que, tournant leurs armes vers les Kifdjaks eux-mêmes, ils reprirent leurs cadeaux et les soumirent à leur joug.

En 1223, les Tatares étaient au centre de la Russie, brûlant et dévastant tout sur leur passage; puis, las de pillage, ils se retirèrent de la steppe, pour retourner vers leur roi, Tchinghiz-khan, qui, à la tête d'une population nombreuse, s'acheminait du Khoraçan vers l'Arménie ; Dovin, Ani et Gag, jusqu'à Gandja, tombèrent en son pouvoir (1).

Pendant que les Tatares ravageaient l'Arménie, Djelal-eddin, chassé de ses États, s'était réfugié en Géorgie ; en 1229, il s'empara de Tiflis et refoula les Caucasiens de l'autre côté du Souram. Mais ces succès du sultan furent de courte durée, car, en 1230, il fut chassé par les Géorgiens, poursuivi par les Tatares et tué dans le Basian (1231). A peine les Kharizmiens eurent-ils quitté la Géorgie, que les Tatares s'y précipitèrent et la soumirent en entier. Dès lors, les peuplades turques que les Mongols traînaient à leur suite eurent tout loisir de s'installer dans le pays. Les Géorgiens se retirèrent dans le grand Caucase, les Arméniens dans les massifs de l'Alaghöz et du Gok-tchaï, et les envahisseurs occupèrent toutes les vallées.

D'abord alliés des Géorgiens et arbitres dans leurs discordes, les Mongols devinrent bientôt les suzerains du pays. Les rois indigènes conservèrent encore, pendant quelque temps, l'apparence du pouvoir, mais, bientôt, les gouverneurs tatares ne tinrent plus aucun compte des Bagratides et, dès le début du XIIIe siècle, la Géorgie fit partie de fait des provinces du grand empire mongol.

Le monnayage géorgien, pendant cette période, perdit tout caractère national et se confondit bientôt avec celui des khans. On vit alors apparaître, sur les monnaies de Dawith V Soslan (1243-

1. V. Langlois, *Num. Géorg.*, p. 70.

1269) des légendes honteuses, telles que les suivantes écrites en caractères arabes : « Le serviteur du khan — maître du monde Daoud (Dawith) — roi — » (1) ou bien : « Par la toute-puissance de Dieu — le serviteur du pouvoir — de Gaïouk-khan, — Daoud — roi » (2), ou encore : « Par la toute-puissance de Dieu — et par la suprématie de l'empereur du monde, Mangou-khan — Daoud — fils de Giorgi — le Bagratide » (3). On comprend difficilement comment le petit-fils de Thamar put accepter un pareil esclavage. Cependant, sous Dawith V, les légendes étaient encore écrites en caractères musulmans, tandis qu'avec Dimitri II, le Dévoué (1273-1289), les inscriptions furent faites en langue et en caractères mongols et le nom du roi géorgien ne fut plus rappelé que par une initiale perdue dans une légende pieuse ; les monnaies portent alors simplement : « Frappé par — Abagha — vicaire — du khan suprême » ; le nom du gouverneur tatare change seul.



Fig. 32. — Monnaie de Dawith V Soslan, roi de Géorgie, sous la suzeraineté de Mangou-khan (argent).



Fig. 33. — Monnaie de Dimitri II, roi de Géorgie, sous la suzeraineté d'Arghoun-khan (argent).



Fig. 34. — Monnaie de Dawith VI, roi de Géorgie, sous la suzeraineté de Ghazan-khan (argent).



Fig. 35. — Monnaie de Wakhtang III, roi de Géorgie, sous la suzeraineté de Ghazan-khan (argent).

Les rois Dawith VI (1292-1310) et Wakhtang III (1301 à 1307), occupèrent le trône dans les mêmes conditions, mais sous Bagrat V (1360-1395), le monnayage national recommença. La puissance des Mongols tendait à sa fin et les

1. قاان — بنده شاه — جهان داود — ملك
2. بقوة خدای — بنده : وله — کیوك قاان — داود لملك
3. بقوة خدای — باقبال پادشاهی — جهان منكو قاان — داود ملك — ابن كيوركى — البقراطى

rois de Géorgie, se rapprochant des empereurs de Trébizonde, frappèrent monnaie à l'imitation des aspres comnénats. Les invasions de Timour-leng (1386, 1400, 1401, 1402, etc.) (1) vinrent, il est vrai, troubler ce moment de repos, mais les documents numismatiques conservent, jusqu'au milieu du xv[e] siècle, le caractère national.



Fig. 32. — Monnaie de Bagrat V, roi de Géorgie et d'Anna ? (argent).

Pendant que se démembrait l'empire des Tatares, les sultans seldjoukides reprenaient leurs conquêtes en Occident; Constantinople tombait au pouvoir des Turcs (1453) et Trébizonde (1462) acceptait le joug musulman. Dès lors, en ce qui concerne l'Asie antérieure, l'invasion turque était terminée. C'est vers l'Europe que se dirigeait le flot envahisseur que devaient arrêter les Hongrois, les Polonais et les Russes.

Les résultats de cette migration furent grands pour les pays du Caucase, car les transformations ethniques qui s'opérèrent dans ces pays et dans le sud de la Russie résultent, non seulement de l'arrivée des Seldjoukides et des Mongols traînant à leur suite toutes les peuplades turques de la Sibérie, mais aussi des mouvements lents qui, depuis des siècles, s'opéraient dans la steppe et dont les grandes invasions barbares ne furent qu'un épisode violent.

En jetant les yeux sur la carte (pl. XV), nous voyons au nord du Caucase les tribus dites tatares de Kazan, les Kirghiz de l'embouchure du Volga, les Tatares de Crimée, les Karatchaïs et les Kabardiens des montagnes, les Koumiks de Temir-khan Choura et des bords de la mer Caspienne, les Nogaïs qui, d'après la tradition, se sont établis sur la rive gauche du Volga, après la mort de Tchinghis-khan et les Turkmènes ou Turkomans émigrés de la Transcaspienne dans les steppes situées entre le Térèk et la Kouma. Ces tribus appartiennent toutes à la famille turque, tandis que les Kalmouks, qui vivent aujourd'hui entre la Kouma et le Volga, sont de race mongole.

1. J. Brosset, *Hist. Géorg. Addit.*, p. 386.

Au sud du Caucase, nous voyons les Turcs d'Adherbeidjan qui occupent les plaines de la Koura, de l'Araxe et bien des vallées de l'Arménie, puis les Turcs osmanlis qui leur font suite en Asie Mineure et s'étendent jusqu'en Europe.

Les Kalmouks sont les seuls peuples de race mongole qui se soient fixés dans ces régions. Ils professent la religion bouddhique lamaïte fondée par Tsoukhapa en 1357, mais ce n'est que depuis le XVII[e] siècle qu'ils ont embrassé cette croyance. Leurs livres religieux sont écrits en caractères tibétains; la langue qu'ils parlent est un idiome mongol très corrompu.

Ces tribus semblent être les débris de l'armée des Tchinghiskhanides qui, après avoir soumis toute la steppe du nord du Caucase, fondèrent l'empire du Kiftchak ou Kaptchak vers 1224, royaume qui fut démembré en 1481 et qui, pendant les deux siècles et demi de sa durée, fut toujours gouverné par des souverains tatares.

Les races d'origine turque qui, dès le moyen âge, peuplaient la steppe, ont été confondues par les auteurs byzantins, arabes, géorgiens et arméniens sous le nom de *Khazars*, nom probablement dérivé de celui des *Katiars* d'Hérodote. Ces peuples que nous venons de citer parlent tous des dialectes turcs, plus ou moins éloignés de la langue de Constantinople ou de celles que parlent encore les tribus de la Sibérie.

Klaproth, dans son remarquable travail, *Voyage au mont Caucase*, a dressé une liste comparative des divers dialectes d'origine turque parlés dans ces pays et des langues de Constantinople et de Tobolsk; depuis, de nombreuses études ont été faites et les origines communes de tous les idiomes sont pleinement démontrées.

Au sud du Caucase, les tribus d'Adherbeidjan parlent un dialecte dit turc de Tiflis, très voisin du turc de Constantinople, mais présentant un grand nombre de sons gutturaux très prononcés. En cela, cette langue se rapproche, quant aux gutturales, du géorgien et de l'arménien du petit Caucase. Il est, en effet, très remarquable que les langues turque et arménienne, qui sont naturellement très douces, se trouvant, pendant des siècles, en contact avec les idiomes caucasiens, aient adopté certains sons et, en

partie, l'accent de leurs voisins. C'est ainsi que les lettres ح، خ، غ، ه dont la prononciation est si douce dans la langue osmanli, deviennent, dans la bouche des Tatares, des gutturales extrêmement fortes.

Bien que présentant un grand nombre de mots communs, les vocabulaires des langues de Tiflis et de Constantinople ne sont pas en tout point identiques, et l'adherbeidjani renferme un grand nombre de termes appartenant au vieux turc parlé encore à Tobolsk. Au point de vue grammatical, la langue de Tiflis est bien moins complète que celle de Constantinople; les formes sont les mêmes, mais présentent moins d'étendue.

Un caractère domine dans toutes les invasions turques et mongoles, celui de la rapidité des migrations, de la mobilité extrême des masses en mouvement, de la facilité avec laquelle les conquérants se portèrent d'un point sur un autre, franchirent de grandes distances et abandonnèrent les pays conquis pour aller en piller d'autres. Toutes les tribus d'origine ouralo-altaïque présentent, à un degré très élevé, ce même caractère : on se souvient de la rapidité avec laquelle Attila conduisit ses armées dans le centre de l'Europe, des invasions soudaines des Khazars dans la Géorgie et l'Arménie, de la précipitation avec laquelle les troupes mongoles traversèrent toute l'Asie; les campagnes de Timour-leng en sont le plus remarquable exemple.

Cette extrême mobilité des armées est due à l'état nomade dans lequel vivaient toutes ces nations. Quittant leur pays d'un jour pour n'y plus revenir, emmenant avec eux leur famille et portant tous leurs biens sur leurs chevaux et dans leurs chariots, les soldats de Tchinghis-khan n'avaient pas de patrie; ils cherchaient uniquement à piller et, après leurs campagnes dévastatrices, s'arrêtaient dans les pâturages où, continuant leur vie nomade, ils étaient sans cesse en mouvement.

Aujourd'hui encore que depuis des siècles les Turcs se sont fixés dans le pays, ils n'ont pas encore adopté des coutumes sédentaires. Dans la steppe, ils habitent continuellement sous la tente et, dans le Caucase, ils quittent tous les ans, en été, leurs villages d'hiver pour gagner les pâturages plus frais de la montagne et vivre sous la *kibitka*.

Ibn-Batoutah (1) nous donne une description détaillée des moyens de locomotion employés de son temps chez les Tatares. Ce sont les mêmes qui, avec quelques modifications, sont encore en usage chez ces peuples. Des *arabas*, voitures traînées par des chevaux, des bœufs ou des chameaux, transportaient les femmes et les bagages; les hommes accompagnaient à cheval la caravane et composaient l'armée.

Il résulta de ce mode de voyage et de la rapidité avec laquelle les hordes s'avançaient, que les plaines seules et les grandes vallées purent être parcourues par les envahisseurs, et que les montagnes, d'un accès difficile et complètement dépourvues de routes, restèrent en dehors de leurs attaques. C'est ainsi que nous voyons les Mongols s'emparer de Tiflis et des plaines de la Koura, mais ne point franchir les défilés du Souram et ne pas même chercher à s'y engager.

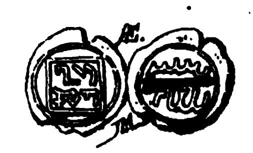


Fig. 33. — Monnaie de Giorgi VII, roi de Géorgie (billon).

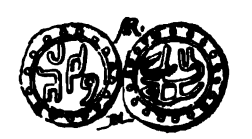


Fig. 34. — Monnaie de Costantini II, roi de Géorgie (argent).

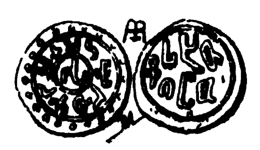


Fig. 35. — Monnaie de Costantini II, roi de Géorgie (argent).

Dans l'Arménie russe, où les Tatares ont occupé toutes les grandes vallées, leurs villages jalonnent les frontières de leur domaine. Parfois on trouve, côte à côte, des hameaux arméniens et tatares, mais dès que cesse la plaine et que commencent les terrains difficiles pour la cavalerie, les villages musulmans disparaissent et les Arméniens, les Grecs et les Géorgiens occupent seuls tout le haut pays.

Il existe cependant des exceptions à cette règle, entre autres, pour les Kabardiens et les Karatchaïs, qui vivent dans les montagnes voisines des Souanes, mais il est probable que ces tribus étaient jadis cantonnées dans la plaine et qu'elles occupèrent le haut pays sous l'effet d'attaques qu'elles étaient impuissantes à refouler dans la plaine. Cette considération serait de nature à faire penser que ces deux tribus sont venues au Caucase antérieurement aux inva-

1. Defrémery, *Hist. arab.*, p. 146.

sions mongoles, peut-être même à celles des Huns et des Alains, et que ce sont ces mouvements mêmes qui les forcèrent à émigrer.

Quoi qu'il en soit, les invasions turques, examinées dans leur ensemble, eurent pour résultat de resserrer encore les limites des peuples de race géorgienne, et, sauf leurs établissements dans la montagne au nord de Tiflis, les Karthwéliens ne conservèrent plus que le bassin du Phase. D'un autre côté, les nouvelles races arrêtèrent pour bien des siècles les progrès lents de la race arménienne vers le nord et les refoulèrent, eux aussi, dans les montagnes.

Dans leur invasion rapide, les Mongols et les Seldjoukides demeurèrent dans les plaines; la grande chaîne du Caucase fut épargnée, le massif arménien fut contourné et même traversé, mais jamais colonisé et si, de nos jours, nous voyons des Turcs et des Tatares occuper les environs de Kars et d'Erzeroum, c'est uniquement parce que, longtemps après la conquête, les sultans occupèrent ce point stratégique au moyen de troupes de même race qu'eux.

Il est naturel de supposer que les soldats de race turque qu'entraînaient à leur suite les rois mongols ne conservèrent pas au milieu de tant d'incursions leurs caractères ethniques dans toute leur pureté. Ils prirent des esclaves chez tous les peuples vaincus, et de nombreux croisements de race en résultèrent. D'ailleurs, il est certain que les débris de l'armée mongole se mélangèrent avec les nouvelles tribus, et pendant mes longs séjours au milieu des Tatares, j'ai fréquemment rencontré des hommes présentant encore d'une façon très nette le type kalmouk; de même que chez certains princes géorgiens dont l'origine chinoise (du Djanestan) est bien connue par l'histoire, on retrouve les principaux traits des Extrême-Orientaux.

Les mélanges qui, dans le début, s'opérèrent entre les soldats de race turque et les femmes géorgiennes, arméniennes, kurdes, persanes, grecques, etc., se continuèrent avec plus de force encore quand les peuples vaincus devinrent musulmans, car les femmes tatares entrèrent alors dans les familles indigènes. Il serait superflu de citer des exemples à l'appui de cette assertion; les annales géorgiennes et arméniennes, les écrits des auteurs orientaux fournis-

sent mille faits. D'ailleurs, la transformation des races est déjà très sensible. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer le type des Turcs de Kazan avec celui des Adherbeidjanis, et l'on est en droit de se demander quels résultats fourniront dans ces conditions les études purement anthropologiques.

CHAPITRE XIV

LES TEMPS MODERNES — DOMINATION TURQUE ET PERSANE — CONQUÊTE RUSSE

Après les troubles qui accompagnèrent l'arrivée des Turcs dans l'Asie antérieure, le Caucase resta soumis aux vainqueurs; dès lors, l'indépendance nationale des Géorgiens était à jamais perdue.

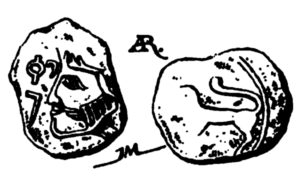


Fig. 36. — Monnaie de Giorgi VIII, roi de Géorgie (argent).



Fig. 37. — Monnaie de Bagrat d'Iméreth (argent).



Fig. 38. — Aspre de Giorgi VIII, roi de Géorgie (argent).

Les Ottomans s'emparèrent de tout le versant caucasien de la mer Noire, les Persans de la vallée de la Koura et de Tiflis, où les rois indigènes n'eurent plus qu'un rang très inférieur vis-à-vis des chahs de l'Iran. Les deux grandes puissances musulmanes, divisées entre elles par des sectes religieuses, furent sans cesse en lutte, et les pays de Géorgie et d'Arménie furent presque toujours le champ de bataille où se vidèrent ces sanglantes querelles.

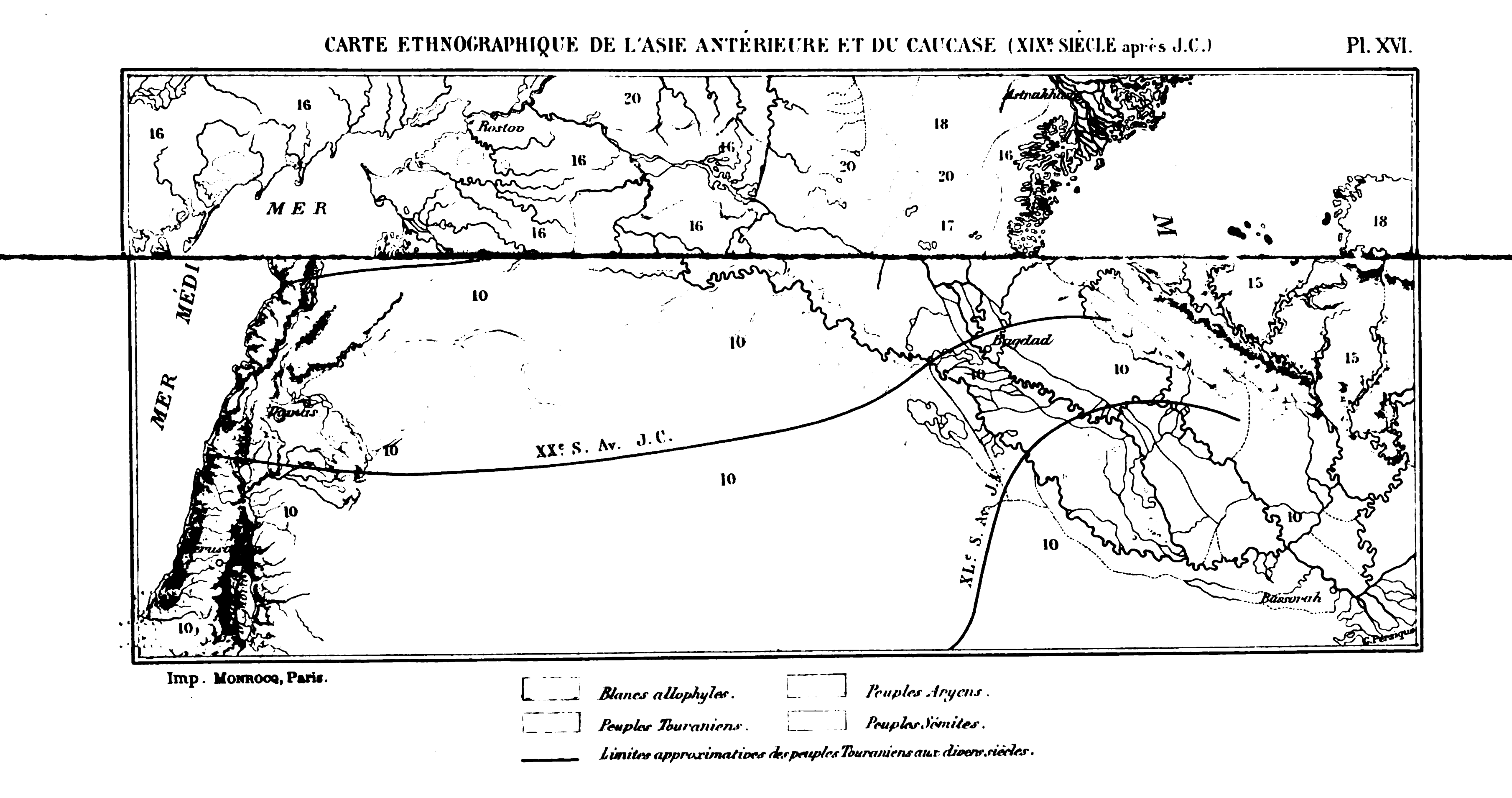
De Giorgi VIII (1452-1469), au régent Suimon (1712-1716), le monnayage géorgien disparut entièrement. Les rois n'étaient plus que des gouverneurs sans autorité, sans indépendance et, malgré leur conversion à l'islamisme, ils ne jouissaient que bien peu des prérogatives de leur titre.

La numismatique géorgienne moderne est tout entière au type persan et rappelle jusqu'à la confusion les coins d'Erivan, Ispahan, Gandza, Tebriz, Nakhitchevan, Hamadan, Baghdad, Schiraz, etc. (1).

1. Marsden, *Num. orient.*, t. II, p. 507-516.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE DE L'ASIE ANTÉRIEURE ET DU CAUCASE (XIXe SIÈCLE après J.C.)

Pl. XVI.



Les légendes sont généralement écrites en caractères arabes, mais elles portent encore comme celles de la Perse les traces de l'influence mongole dans les figures d'animaux rappelant les dates du cycle duodénaire (1). Parfois, au milieu de ces caractères résultant des influences étrangères et des conquêtes antérieures, on lit les noms des souverains écrits en géorgien.



Fig. 39. — Fels de Bakar, roi de Géorgie (cuivre).

En l'absence de Wakhtang VI, mandé en Perse par Hussein-Chah, son frère Suimon fut nommé régent (2). Ce prince absolument obscur frappa monnaie, mais on ne connaît de lui qu'une médaille de cuivre frappée à Tiflis en 1124 de l'hégire (1712). Son frère, le roi Wakhtang VI, ne semble pas avoir laissé dans la numismatique de traces de son passage sur le trône. Il en est autrement de ses successeurs, Bakar (1717-1724-1750), Theimouraz (1744-1762), Eréclé II (1762-1798), Giorgi XII (1798-1800), et du tzarewitch Dawith (1800-1801), qui nous laissèrent des séries de médailles.



Fig. 40. — Fels de Theimouraz II, roi de Géorgie, au type persan (cuivre).



Fig. 42. — Fels d'Erékle II, roi de Géorgie, au type russe (cuivre).

1. L'usage des représentations animales pour fixer les dates dans le système duodenaire de l'Asie centrale s'est répandu à l'ouest avec les Mongols, tandis que par l'intermédiaire des Chinois, il pénétrait chez les Siamois, en Malaisie, au Tonkin et dans les pays voisins. Les figures animales sont les suivantes : 1, souris; 2, bœuf; 3, tigre; 4, lièvre; 5, dragon; 6, serpent; 7, cheval; 8, mouton; 9, singe; 10, poule; 11, chien; 12, porc. Le simple examen de cette liste suffit à prouver que non seulement ces signes sont étrangers aux peuples musulmans, mais qu'ils tirent leur origine de l'Orient méridional. (Cf. d'Herbelot, *Bibl. orient.* — Chardin, *Voy. en Perse*, t. IV, p. 390. — Thunberg, *Voy. au Japon*, t. II, p. 319. — Hyde, *De relig. vet. Pers.*, p. 224. — V. Langlois, *Num. Géorg.*, p. III. — J. Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I, p. 486, sq. et notes.)

2. Djanischine — جانشين.

A partir du règne de Giorgi XII, l'influence russe se fait largement sentir dans la numismatique géorgienne. Las du joug persan, les habitants de la Transcaucasie tournent leurs espérances vers la Russie, et l'aigle à deux têtes apparaît sur leurs monnaies au milieu des légendes musulmanes et indigènes, et, peu après 1804, ce sont les Russes eux-mêmes qui frappent les dernières médailles géorgiennes, les seules qui depuis le moyen âge portent un caractère purement national.



Fig. 42. — Fels d'Eréklé II, roi de Géorgie, au type russe (cuivre).



Fig. 43. — Monnaie d'or d'Eréklé II, roi de Géorgie, au type russe.



Fig. 44. — Chaouri de Giorgi XII, roi de Géorgie (argent).

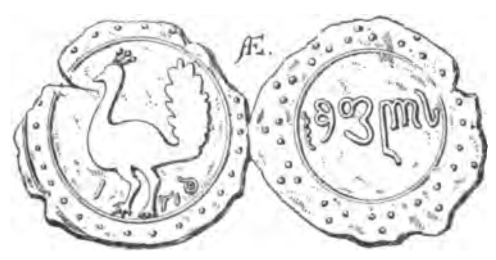


Fig. 45.— Fels de Dawith régent (cuivre).

Le monnayage russe, au type géorgien, se continua jusqu'en 1810, année à laquelle l'hôtel des monnaies de Tiflis fut supprimé ; le rouble remplaça le numéraire national. Aujourd'hui, la langue officielle du Caucase est le russe, le géorgien n'existe plus qu'à l'état de dialecte de province, comme d'ailleurs les autres langues du Caucase, comme tous les nombreux idiomes parlés dans le vaste empire russe, comme le basque et le breton en France, le gallois et l'écossais en Angleterre, vieilles langues de peuples déchus qui font place aux grandes nationalités modernes.

Je ne m'étendrai pas sur les conquêtes russes dans la Transcaucasie, ces faits sont du domaine de l'histoire contemporaine et leurs conséquences ethniques sont encore incomplètes. L'émi-

gration russe fut dans les débuts entravée par les révoltes et le peu de sécurité qui régnait au Caucase, mais, peu à peu, les armes triomphantes des empereurs ont vaincu les résistances des montagnards et, aujourd'hui, la Transcaucasie est devenue aussi sûre que la plupart des pays européens. Les colons slaves s'y montrent en masse, y créent de nouveaux centres commerçants et industriels, et, bientôt, la race géorgienne, se fondant avec ses maîtres plus entreprenants qu'elle, aura disparu des vallées de la Koura et du Rion.

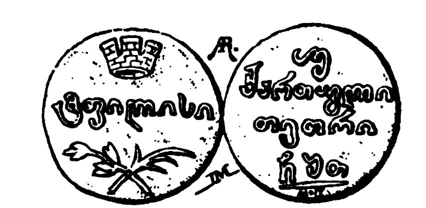


Fig. 46. — Monnaie d'argent frappée à Tiflis par le gouvernement russe (1804-1833).

CHAPITRE XV

CONCLUSIONS

Le but que je me suis proposé, en écrivant ce mémoire, n'est pas de faire une étude complète des peuples du Caucase au point de vue ethnologique, archéologique et historique, mais bien de réunir tous les documents venus à ma connaissance et d'en tirer comme déductions l'histoire des diverses phases par lesquelles sont passés les peuples caucasiens avant de parvenir à l'état où nous les voyons encore de nos jours. Ce mémoire n'est que la préface d'une étude plus détaillée dans laquelle la linguistique, l'archéologie, l'histoire et peut-être aussi l'anthropologie auront à se prononcer sur ces problèmes, questions encore si complexes des origines des diverses tribus. Il m'a été possible d'entrevoir la solution d'un grand nombre de ces problèmes, j'ai exposé les raisons qui me font pencher vers telle ou telle opinion, laissant l'étude des détails aux spécialistes qui consacrent leurs travaux à des sujets partiels et qui, j'ose l'espérer, me sauront gré d'avoir tenté l'esquisse des principaux traits de l'histoire des peuples du Caucase.

En terminant ce mémoire, je passerai en revue les divers peuples qui de nos jours habitent les vallées de la Caucasie, j'exposerai quelles sont leurs origines dans les cas où nos connaissances nous permettent de nous faire une opinion, et je ferai part des suppositions qu'on est en droit de formuler en ce qui concerne les tribus d'une nature ethnique incertaine.

Si nous en croyons les plus anciens documents historiques, l'Asie antérieure fut dans les débuts occupée par des races parlant des langues touraniennes, que l'antiquité classique nous fait connaître sous le nom de Scythes, et les annales sémites sous ceux de 'Hatti, Gog, Magog, etc. Ces tribus, chassées du sud par les

royaumes naissants de la plaine de Mésopotamie, se sont lentement retirées vers les hauts plateaux et les montagnes de l'Arménie, de la Cappadoce et du Caucase. C'est là que nous les voyons vivre quand elles entrent en lutte avec l'Égypte et Ninive. Mais, vaincues, soumises au joug sémite et parfois même très décimées, elles sont encore forcées de céder leur territoire aux envahisseurs aryens et, peu à peu, se retirent dans les pays qu'elles occupent encore de nos jours.

Leurs anciennes tribus de 'Hatti, Naïri, Ourartou, Toubal, Mouschkou, etc., disparaissent vers le VIe siècle et, peu à peu, sont remplacées par les peuples karthwéliens de nos jours. Ces races géorgiennes semblent être composées des débris des premiers occupants de l'Asie antérieure.

L'histoire et l'archéologie ne nous permettent pas de dire si ces Touraniens primitifs étaient autochtones ou si leur présence dans les pays occidentaux de l'Asie n'est que le résultat d'une migration très ancienne, antérieure au XLe siècle avant notre ère ; pour ces époques reculées, l'histoire est impuissante à nous fournir des documents, et l'archéologie n'a pas encore parlé ; nous sommes donc en droit, dans l'état actuel de nos connaissances, de supposer que ces races étaient nées sur le sol où nous les trouvons à l'aurore des civilisations chaldéennes, et que les Géorgiens de nos jours sont les véritables autochtones de l'Asie antérieure. La durée de leur existence dans ces parages est donc supérieure à soixante siècles, antiquité comparable aux plus anciennes données sur l'Égypte, la Chine, et sur les plus anciens pays du monde.

Mais, pendant que Chinois et Égyptiens développaient leur civilisation, les blancs Allophyles étaient toujours plongés dans la plus affreuse barbarie ; aucune agglomération politique ne se formait, et les diverses tribus tombaient, les unes après les autres, sous les coups des Sémites et des Aryens.

Nous avons suivi dans l'histoire, pendant trente-trois siècles, depuis les guerres égyptiennes, le mouvement de concentration vers le Caucase de la race karthwélienne. Les annales assyriennes nous ont montré les diverses tribus refoulées par l'expansion sémite, et, dans les premiers historiens grecs, nous retrouvons les noms des peuplades vaincues par les armes d'Ashshour. Mais,

vers le début de notre ère, ces appellations disparaissent pour faire place à d'autres presque toutes nouvelles et désignant les débris des anciens peuples.

Au moyen âge, le flot des tribus turques fait encore disparaître la plupart des noms antiques; d'autres se créent, et la concentration des peuples primitifs semble être parvenue à son maximum.

Enfin, de nos jours, au moment où cette race va disparaître à tout jamais, nous retrouvons encore des peuplades plus ou moins étroitement apparentées et dont les caractères ethniques sont reconnaissables et nous permettent d'établir des rapprochements certains avec les tribus de l'Ourartou, les seules qui, parmi toutes celles du Naïri, leurs congénères, nous aient laissé des documents positifs.

La race caucasienne actuelle, telle qu'elle est restée à la suite des dernières campagnes turques et persanes, se divise en un grand nombre de tribus dont beaucoup sont nettement reconnaissables à leurs caractères linguistiques et ont été nommées Karthwéliens, Géorgiens, Gouriens, etc., tandis que chez d'autres les caractères sont beaucoup plus vagues et, jusqu'ici, l'ethnologie en a fait les groupes distincts des Tcherkesses, des Tchetchènes et des Lesghiens. Nous passerons en revue ces diverses classes.

Le groupe karthwélien, caractérisé par la langue géorgienne dans les temps modernes, et probablement par le vannique dans la haute antiquité, renferme les descendants des Colchidiens, des Soanes, des Ibériens et des Albaniens des auteurs classiques. Sa décomposition actuelle en tribus est parfaitement nette, chacune des peuplades portant un nom spécial et parlant des dialectes différents de la langue géorgienne.

Les Géorgiens ou Grousiens sont restés, parmi ces tribus, le peuple principal, tant au point de vue politique qu'à celui de la langue et des usages. Ils occupent la haute vallée de la Koura, les montagnes voisines d'Akhaltzikh, le haut Alazan et les vallées qui versent leurs eaux dans le nord du haut bassin de la Koura.

Les Pchaves, les Khevsoures et les Touches, cantonnés dans les montagnes à l'est des défilés du Dariall, occupent également les pays voisins des sources de l'Alazan.

Ces deux groupes semblent être composés des descendants des

Ibères et des Albaniens de Strabon; leur territoire s'est trouvé très amoindri par les invasions turques, qui, remontant d'est en ouest la vallée de la Koura, refoulèrent les premiers habitants vers les hauts pays du Souram et dans les vallées de la grande chaîne.

Les Mingréliens, Imériliens et Gouriens occupent encore le bassin du Phase dans la Colchide, dont les habitants actuels descendent bien certainement de ceux de l'antiquité; car cette région s'est toujours trouvée à l'abri des invasions et des conquêtes.

Au nord des Mingréliens, dans les montagnes de la vallée de l'Ingour, sont encore les Soanes de Strabon, cantonnés dans les mêmes parages où nous les montrent les géographes de l'antiquité.

Au sud, dans le bassin du Tchorokh, vivent les Lases, eux aussi très proches parents des Géorgiens, et qui, probablement aujourd'hui, renferment les débris des Tibaréniens, des Moschiens et de ces nombreuses tribus de blancs Allophyles qui, du VII[e] siècle av. J.-C. au I[er] siècle de notre ère, ont quitté la Cappadoce et l'Arménie pour se retirer vers le nord.

Les Karthwéliens purs, dont nous venons de parler, sont rangés par tous les ethnologues dans la même classe; leur type, leurs langues, leurs mœurs, ne laissent subsister aucun doute au sujet de leur parenté étroite. Mais il n'en est pas de même des deux groupes qui vont suivre, celui des Lesghiens et celui des Circassiens, pour lesquels il n'existe que des données indécises, des rapprochements très vagues.

Les Circassiens (Tcherkesses) et les Abkhases, qui, sans aucun doute, sont les descendants des tribus sarmates de l'antiquité, des Cercètes et autres peuplades de Strabon, occupent depuis deux mille ans le versant caucasien de la mer Noire et de la mer d'Azoff. Leur pays, inaccessible aux invasions, n'a pas été parcouru par les hordes envahissantes pendant les vingt-cinq siècles qui se sont écoulés depuis l'époque d'Hérodote; tout porte donc à penser que leur arrivée dans ces régions remonte à une antiquité très reculée; de plus, l'appellation de Sarmates qui, dans les auteurs classiques, est donnée à ces tribus en même temps qu'à celles de race purement karthwélienne, autorise à penser qu'ils ont, avec les Géorgiens, des liens de parenté.

Aujourd'hui, les dialectes tcherkesses et abases ne présentent plus entre eux, et avec le géorgien, que des analogies peu nombreuses; toutefois, au point de vue purement grammatical, les ressemblances semblent être plus concluantes.

Nous avons vu que, pendant les troubles qui dévastèrent l'Asie antérieure, les blancs Allophyles se retirèrent tous vers le Caucase; il en résulta, jusqu'au xv° siècle de notre ère, un mélange constant, dans les bassins du Phase et de la Koura, des divers éléments ethniques et linguistiques de la Transcaucasie, pendant que l'Abkhasie et le Kouban restaient en dehors du mouvement et modifiaient leurs dialectes et leurs mœurs par des transformations opérées sur eux-mêmes et sans influences étrangères. Dans ces conditions, et en tenant compte de la haute antiquité du point de départ, on comprend pourquoi ces peuples d'origine sarmate présentent aujourd'hui si peu de caractères communs.

Ce que je viens de dire pour les Circassiens semble également applicable aux Lesghiens et aux Tchetchènes qui occupent tout le versant septentrional du Caucase, du côté de la mer Caspienne. Cependant, ces peuples ne se trouvent pas dans une situation analogue à ceux de la côte du Pont, car de leurs montagnes ils ont vu passer sans cesse les armées qui traversaient les défilés de Derbend et, bien certainement, ils ne furent pas sans éprouver de la part des maîtres de la plaine un métissage qui rend aujourd'hui leur origine méconnaissable. Les dialectes sont innombrables dans cette partie du Caucase, les mœurs sont diverses, les types très différents, mais on est en droit de supposer que les tribus lesghiennes de nos jours ne sont composées que d'un mélange des habitants primitifs avec les peuplades scythes, khazares, mongoles, tates, talysches, turques, persanes, et bien d'autres dont les noms ne sont même pas parvenus jusqu'à nous. Les Caspiens, les Albaniens, les Saspires, les Alarodiens ont complètement disparu; peut-être le Daghestan renferme-t-il aujourd'hui de leurs débris.

Il est utile de remarquer que les pays occupés par les groupes karthwélien, circassien, tchetchène et lesghien sont, de toutes les montagnes caucasiennes, les moins accessibles aux invasions, que les peuples qui les habitent aujourd'hui sont encore les des-

cendants de ceux que nous signalent les premiers documents positifs; on est donc en droit de supposer que les phénomènes que l'histoire nous révèle se sont également produits avant l'époque historique et que ces vallées furent exemptes de toute influence violente de la part des peuples qui transformèrent les populations de la plaine.

Les migrations des Caucasiens, en admettant qu'ils ne soient pas autochtones, et leur séparation en tribus, se sont produites à des époques extrêmement reculées et très probablement avant que les connaissances métallurgiques soient parvenues jusqu'à eux; car, dans les dialectes de ces divers peuples, les noms des métaux sont généralement exprimés par des mots n'ayant pas d'origine commune entre tribus et ne présentant aucune analogie avec les termes rendant les mêmes idées dans les groupes des langues étrangères au Caucase. Ce fait, qui d'ailleurs présente quelques exceptions, semble devoir faire remonter les origines communes des peuples caucasiens à une telle antiquité, que les affinités linguistiques elles-mêmes ne paraissent guère devoir être recherchées.

Il est également utile d'observer que, sauf le géorgien proprement dit, les langues du Caucase ne sont point écrites, que le géorgien lui-même ne l'est que depuis les débuts de notre ère, et que par conséquent ces langues n'étant pas fixées, les transformations s'y opérèrent avec une grande rapidité, selon les besoins de chaque jour et suivant les influences étrangères.

Quant aux résultats que fourniront les études anthropologiques sur ces peuples, il est facile de les prévoir ou tout au moins de se rendre compte des services qu'on est en droit d'en attendre.

Les Abkhases, les Mingréliens, les Iméritiens, les Soanes et les Gouriens, qui jamais n'ont été envahis, ont conservé le type le plus pur de la race, tandis que chez les Géorgiens proprement dits, les Lesghiens et les autres peuples, on doit craindre un métissage complet avec les peuples avoisinants et les hordes qui maintes fois ont dévasté la Géorgie. Les études linguistiques et historiques montrent quels sont les pays dans lesquels on est en droit de chercher des caractères bien nets; quant aux déformations artificielles, si nombreuses chez les Géorgiens, leur étude

donnera fort probablement de précieuses indications sur les migrations des races caucasiennes et leur berceau.

Quelles que puissent être les origines des peuples caucasiens, il n'en est pas moins certain que, vers l'époque où les métaux firent leur apparition dans cette partie du monde, les diverses mines de cuivre et de fer furent mises en exploitation par des tribus apparentées aux peuples du Naïri et aux Géorgiens actuels. La pierre semble avoir été peu employée, si nous en jugeons par le manque presqu'absolu d'instruments travaillés dans la Transcaucasie ; le bronze eut son époque dans les plaines de la Scythie et sur les bords de la mer Noire, mais il semble que les Pré-Arméniens passèrent de suite à l'état du fer, dont l'extension et l'importance sont très considérables même dans les environs des gîtes cuivreux. Tout porte à croire qu'à peine le bronze fut-il connu, le fer fut inventé; le manque absolu d'étain dans le Caucase mit les habitants dans la nécessité d'employer une autre matière que le bronze.

Par sa situation géographique, par sa nature géologique, la Transcaucasie se prêtait admirablement à la découverte du fer, et et si l'on admet, pour cette invention, des centres multiples, l'Arménie est forcément l'un d'eux. Je me suis longuement étendu sur cette importante question dans mon mémoire sur *Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*. Je n'y reviendrai pas et me contenterai de signaler l'importance considérable que prit la métallurgie du fer dans les pays du nord de l'Asie antérieure.

Mais cette industrie, cause de richesse et de force, fut convoitée par les Assyriens, qui, peu à peu, chassèrent de leur pays les blancs Allophyles et s'emparèrent des districts miniers. Les annales des rois d'Ashshour ne laissent aucun doute à ce sujet, et les découvertes archéologiques viennent contrôler leurs dires et prouvent que leur influence s'étendit jusqu'aux rives du Cyrus. Les poids étaient les mêmes à Ninive et dans la Transcaucasie, mais les Assyriens les reçurent-ils des Caucasiens, ou les blancs Allophyles des Sémites, là est une question difficile à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances. Cependant, comme tous les métaux que recevaient les Assyriens étaient extraits dans les pays touraniens, il semble plus rationnel d'admettre que les

consommateurs adoptèrent les poids des fabricants. De plus, dans l'Arménie russe, l'influence assyrienne ne s'étendit guère que par le commerce, et les exploitants des mines du Lelwar durent plutôt conserver leurs mesures qu'adopter celles des Sémites, qui étaient fort éloignés de leur pays. D'un autre côté, les Assyriens acceptaient en Syrie les poids et mesures indigènes; pourquoi leur tolérance ne se serait-elle pas également étendue aux peuples du nord, avec lesquels ils n'entretenaient que des relations commerciales, tandis qu'à Qarkhémich ils se montraient en vainqueurs?

L'origine de la mine faible de 505 grammes serait intéressante à retrouver, car jusqu'ici toutes les données s'accordent pour faire naître la métallurgie chez les peuples touraniens, mais les éléments de discussion nous manquent. C'est dans l'Asie centrale qu'il faudrait rechercher des témoins de ce système pondéral, si, comme nous sommes en droit de le supposer, l'usage des poids pour les métaux s'est répandu en même temps que les connaissances métallurgiques. La découverte, à 100 kilomètres au sud de Tiflis, de la série complète des poids assyriens (2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 20, 40 sicles et 1 mine), est, par elle-même, un fait très important et qui montre dans quel ordre d'idées les recherches doivent être faites à l'avenir.

Les fouilles des nécropoles du Lelwar m'ont permis, grâce au nombre considérable d'objets que renfermaient les tombes, de reconstituer le costume des blancs Allophyles à ces époques reculées, et de vérifier point par point la description que donne Strabon de l'armement des guerriers albaniens lors des guerres de Pompée. Il est certain que le peuple décrit par le géographe n'est autre que le descendant des tribus dont nous retrouvons les traces dans le massif du Lelwar et les environs du Gok-tchaï, mais ces nécropoles sont bien antérieures à l'époque de Mithridate et prouvent que le domaine des Albaniens et des tribus de leur race s'étendit jadis de la vallée de l'Araxe à la grande chaîne du Caucase, en couvrant toute l'Arménie russe d'aujourd'hui, et la vallée de la Koura.

Il ne nous est pas donné, aujourd'hui, de percer la nuit des temps au delà des invasions du VII[e] siècle et de nous rendre compte des mouvements des peuples qui, bien certainement, troublèrent les plaines de Scythie antérieurement à cette époque.

Les migrations de la pierre polie et du bronze n'ont pas laissé de traces dans les annales; les bâtisseurs de dolmens sont passés en Occident sans que leur souvenir se soit perpétué jusqu'à nous, et bien d'autres invasions auxquelles les peuples européens doivent aujourd'hui leur existence ont traversé la steppe, glissant sur les contreforts septentrionaux du Caucase sans qu'il nous soit possible de faire la moindre des suppositions sur l'époque de leur passage.

Grâce aux inscriptions cunéiformes et aux récits d'Hérodote, l'invasion des Cimmériens et des Scythes nous apparaît comme étant le plus ancien des mouvements de peuples. Mais le résultat de cette invasion du Caucase nous est resté inconnu. Les effets sur l'Asie antérieure, la destruction des vieux empires, la ruine des plus riches cités nous montrent que ce fut un fait politique de la plus haute importance, mais, jusqu'ici, aucune recherche hors des steppes de Russie n'a été tentée sur les Scythes. C'est dans la plaine de Moghan, dans la Sacassène, où ils avaient fondé un royaume provisoire avant de fondre sur l'Asie, qu'il y aurait lieu d'opérer des fouilles méthodiques.

C'est après ces invasions venues du nord que se montrent les peuples qui doivent se fixer au Caucase. Les Kourdes s'avancent jusqu'à l'Ararat, les Irons ou Ossèthes de nos jours traversent le petit Caucase pour aller se fixer dans la grande chaîne, près des portes du Dariall, et les Arméniens, venus de Phrygie, commencent la conquête du pays qu'ils occupent encore de nos jours. Fatigués par une lutte de vingt siècles contre les Sémites, les Caucasiens se retirent devant les envahisseurs; leurs petits royaumes d'Ourartou, de Tabal, de Mouschkou disparaissent de l'histoire, cédant aux Aryens leurs pays du lac de Van et du haut cours de l'Euphrate et du Tigre.

Pendant que ces invasions se faisaient par terre, les colons grecs venaient établir leurs comptoirs sur les rives du Pont, de sorte que les Caucasiens se trouvaient resserrés entre les Scythes au nord, les Indo-européens à l'ouest et au sud-ouest, et les Iraniens au sud et au sud-est. Leurs ennemis sémites avaient disparu, mais étaient remplacés par des peuples nouveaux qui, non contents de subjuguer les anciennes tribus, les chassaient de leur sol.

Mais passons en revue les éléments ethniques nouveaux que ces grandes révolutions du VIIe et du VIe siècle apportèrent dans la population du Caucase.

Les Ossèthes, qui se nomment eux-mêmes Irons et appellent leur pays Ironistan, appartiennent d'une manière parfaitement nette à la branche de Perse des races indo-européennes. Leur langue est franchement iranienne, et, par les racines de ses mots, prouve une parenté proche entre les Ossèthes, les Kourdes, les Persans et les peuples européens. C'est ainsi qu'on retrouve dans leur vocabulaire des radicaux sanskrits, grecs, latins, allemands, anglais, russes, pehlwis, zend, etc., mais les mots kourdes et persans dominent, tandis que les racines géorgiennes et tcherkesses y sont rares.

Quelques auteurs les ont, à tort, rangés parmi les peuples caucasiens, ne tenant compte de leurs origines linguistiques que d'une façon très secondaire. Cependant, il semble, en dehors de toute donnée historique, que la présence, au milieu de la grande chaîne, d'un peuple parlant une langue absolument différente de celle de ses voisins, et au contraire apparentée au kourde et au persan, implique la nécessité d'admettre que ce peuple n'est pas de race caucasienne, mais qu'il est parvenu dans ces montagnes à la suite d'une migration.

L'histoire elle-même nous fournit des preuves de l'arrivée, au Caucase, des Ossèthes, vers le VIIe siècle avant notre ère, et ne prendrions-nous que les annales géorgiennes, nous y voyons qu'en l'an 2302, après la création du monde, les Khazars (Scythes) établirent dans le Caucase leurs prisonniers mèdes. Cette tradition concorde avec les faits historiques que nous connaissons par ailleurs et avec les études qui ont été faites de la nature ethnique des Ossèthes.

Il y a donc vingt-cinq siècles environ que les Irons, en se fixant au centre de la grande chaîne, coupèrent en deux tronçons les peuples caucasiens. Ils se divisèrent bientôt en plusieurs tribus (Tagaours, Digoriens, Kourtatines, Alaghirs), qui de nos jours parlent des dialectes de la langue primitive, mais dans lesquels les altérations sont déjà très sensibles.

Les recherches archéologiques en Ossèthie ont fourni de très

heureux résultats, mais il semble encore difficile de dire si les nécropoles dans lesquelles des fouilles ont été pratiquées appartiennent aux races vraiment caucasiennes qui habitaient l'Ossèthie avant l'arrivée des Irons, ou si les sépultures sont celles des colons iraniens des premiers âges de leur établissement.

Pour ma part, après avoir examiné avec le plus grand soin les objets provenant de la nécropole de Kouban, je penche vers cette dernière opinion, car les arts s'y révèlent avec un développement plus avancé que dans les sépultures que nous savons sûrement être karthwéliennes; les moulages en relief y sont très abondants; on y voit des incrustations de fer dans le bronze, et les formes ne sont en rien comparables à celles de la vallée du Cyrus et du petit Caucase. Kouban et les nécropoles voisines constituent une exception dans l'archéologie caucasienne, et cette anomalie s'explique par l'histoire même du peuple ossèthe, dont nous connaissons l'époque de migration.

M. E. Chantre, dans son remarquable ouvrage, a pris pour premier type de l'état du fer, au Caucase, la nécropole de Kouban. Je ne partage pas l'avis de mon savant collègue dans son choix, et je pense que le type de l'art caucasien au début de l'état du fer devrait être pris à Redkine-lager ou dans la vallée de la Koura plutôt que dans les grandes montagnes, où la civilisation ne pénétra que très lentement. Dans tous les cas, l'art koubanien est si différent de celui des pays sûrement géorgiens qu'il semble préférable encore d'attendre que les recherches au Caucase soient plus avancées pour qu'il soit possible de créer un type.

Les nombreuses tribus caucasiennes n'ont certainement pas laissé des restes identiques. Il est probable que les nécropoles de la Mingrélie, du Lazistan, de l'Abkhasie, du Daghestan et des autres provinces permettront d'établir des différences bien tranchées, des tribus séparées, des types particuliers, et tout porte à croire que le Koubanien restera le type de l'archéologie préhistorique des tribus ossèthes du Caucase, peuples iraniens dont la parenté linguistique est étroite avec les peuplades primitives de Grèce, d'Italie, de Germanie, et dont les formes artistiques se retrouvent à Hallstatt, en Italie, et dans maints autres pays européens, tandis que l'art karthwélien primitif présente un

type spécial n'ayant que peu de traits communs avec l'art indo-européen.

Les deux autres peuples dont l'arrivée au Caucase coïncide avec celle des Irons sont les Arméniens et les Kourdes : les uns, de race phrygienne, venaient d'Asie Mineure; les autres, d'origine iranienne, s'avancèrent de la Perse jusqu'à l'Ararat. Je ne m'étendrai pas sur l'origine de ces tribus et sur leur histoire, aucune découverte ne permettant une étude comparative de leurs arts et de leurs industries.

Après l'époque des grandes invasions, l'ethnographie caucasienne changea peu jusqu'à l'arrivée des hordes turques; toutefois, sous les rois perses, des colonies iraniennes vinrent se fixer dans la presqu'île d'Apchéron et dans la pointe orientale du Daghestân, refoulant vers l'ouest les Lesghiens. C'est qu'il était important, au point de vue stratégique, d'occuper la passe de Derbend, et, au point de vue religieux, de veiller sur les feux éternels; les Achéménides, et plus tard les Sassanides, ne négligèrent pas d'envoyer des armées à la garde de leurs frontières et de leurs autels.

Pendant que les grands États de l'Europe et de la Perse se disputaient l'empire du monde, des hordes barbares s'ébranlaient dans les plaines de l'Asie centrale, s'acheminaient lentement vers l'Occident, passaient au nord du Caucase, respectant ses sommets neigeux, renversaient la maîtresse du monde et fondaient sur ses ruines les royaumes de l'Europe moderne. Grâce à leur inaccessible frontière du nord, les peuples caucasiens furent ménagés, mais peu de temps après un nouvel ennemi devait parcourir les plaines de la Koura. Les armées arabes s'emparaient de Tiflis et imposaient le joug sémite aux peuples occupant alors les pays qui naguère avaient si vaillamment résisté aur armes assyriennes. Leur occupation de la Géorgie fut de longue durée, mais les Arabes ne colonisèrent pas, il leur suffit de dominer, suivant en cela la politique de leurs prédécesseurs, les Assyriens, sémites eux aussi. Ils réduisirent à l'obéissance envers Allah les peuples qui, jadis, avaient su échapper au joug d'Ashshour, et par l'occupation de la Transcaucasie achevaient l'œuvre de leurs congénères de l'antiquité.

Mais de même que la puissante Ninive était tombée sous les coups des Scythes venus de l'Asie centrale, de même les khalifes durent céder le pouvoir aux hordes turques parties de l'Altaï : la

puissance arabe ne fut pas détruite par l'invasion, mais elle commença son agonie.

Les premières tribus turques conduites par les Seldjoukides avaient déjà soumis l'Arménie et la Transcaucasie quand vinrent les Mongols, entraînant à leur suite les hordes turcomanes. L'Asie antérieure, le Caucase, la Russie furent livrés au pillage, le Kharism fut anéanti et les Seldjoukides, vainqueurs de la veille, durent se retirer vers l'ouest. Seules, les montagnes du Caucase et quelques vallées abritées contre l'orage échappèrent au désastre. C'est là que se réfugièrent les derniers débris des peuples karthwéliens; c'est dans leurs retraites inaccessibles qu'ils attendirent que le fléau fût passé.

Il serait difficile de distinguer les résultats des deux invasions turques, celle des Seldjoukides et celle des Mongols; leurs tribus occupèrent tous les pays de la plaine tant au nord qu'au sud du Caucase; les frontières des blancs Allophyles furent encore resserrées, et quelques peuplades turcomanes, telles que les Karatchaïs, précisément arrivées dans la steppe, furent refoulées dans la montagne.

Tel est l'état dans lequel les armées russes trouvèrent le Caucase quand elles en commencèrent la conquête. La lutte entre les Caucasiens et les Slaves fut longue et sanglante, mais peu à peu, cédant à la force et au prestige de la civilisation, Géorgiens, Lesghiens, Arméniens et Turcs acceptèrent les lois impériales. Seuls les Tcherkesses et les Abkhases résistèrent par tous les moyens, et la pacification de leur pays ne put être obtenue qu'en y faisant le désert. Aujourd'hui, la puissance russe est à tout jamais affermie au Caucase; l'ordre et la sécurité règnent dans tout le pays et pendant que, venant du nord, les colons russes commencent à s'établir dans les riches vallées de la Géorgie, les Arméniens, hardis commerçants, arrivent du sud dans la vallée de la Koura, continuant ainsi par des moyens pacifiques l'invasion des pays géorgiens commencée depuis vingt-cinq siècles. Quant aux vieilles races, presqu'anéanties par cinq mille années de luttes incessantes et sur le point de disparaître, il reste à leurs débris l'honneur de servir bravement et fidèlement dans les armées du tzar.

TABLE DES FIGURES

TABLEAUX

TABLE ALPHABÉTIQUE

(c, contrées ; d, dieux ; fl, fleuves, rivières ; p, peuples ; r, rois ; v, villes, villages ; mts, montagnes ; l, langue.)

A

B

C

D

E

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.